

Frédéric Soulié

LES MÉMOIRES DU DIABLE

Tome II

(1837-1838)

I

PAUVRE FILLE ENCORE.

À cette époque, de riches capitalistes cherchaient de tous côtés des ouvrières intelligentes pour importer en Angleterre les modes de la France, qui y étaient fort recherchées. Autant qu'ils le pouvaient, ils choisissaient des ouvrières jeunes et belles, pour qu'elles pussent faire valoir, par leur grâce personnelle, les nouvelles parures qu'on voulait faire adopter aux Anglaises. Il avait été souvent question chez madame Gilet des magnifiques avantages qu'on offrait aux jeunes filles qui consentiraient à s'expatrier. Mais un séjour en pays étranger épouvantait les familles parisiennes, pour qui un voyage en France était déjà une hardiesse extraordinaire, et les capitalistes trouvaient difficilement des personnes convenables à leur projet. Aussi, lorsque Eugénie se présenta, elle fut accueillie avec empressement. Elle était connue pour son habileté, et, si elle n'obtint pas des conditions très-supérieures à celles qu'on lui souscrivit, ce fut parce que, pour elle, il ne s'agissait pas d'un salaire plus ou moins élevé, mais de quitter la France sur-le-champ. Elle stipula que les appointements qui lui étaient alloués seraient payés entre les mains de sa mère ; elle ne se réserva que les besoins de la vie et le droit de revenir en France si l'Angleterre lui déplaisait. La nature humaine n'a qu'un certain degré de force, et, avec quelque énergie qu'on l'emploie, elle se fatigue et s'abat. Toute autre qu'Eugénie eût pu user la sienne dans les cris, dans les larmes, dans le désespoir ; elle la fit servir à l'accomplissement de cette brusque détermination. En rentrant chez elle, Eugénie tomba pour ainsi dire épuisée, et ce fut à cet épuisement qu'elle dut de laisser encore arriver jusqu'à elle les prières d'Arthur. Il lui avait écrit. Par une étrange coïncidence, sa lettre conseillait à Eugénie de faire précisément ce qu'elle avait fait.

« Quittez Paris, lui écrivait-il ; Thérèse a entendu le terrible aveu que vous m'avez fait, et elle m'a menacé de divulguer votre position. Partez pour l'Angleterre. Je vous en fournirai les moyens. D'ici à peu de semaines j'irai vous rejoindre. N'oubliez pas que vous m'avez dit que cet enfant que vous portez dans votre sein m'appartenait. Vous me le devez, vous n'êtes plus maîtresse de disposer de votre vie, elle m'appartient jusqu'à ce que je possède ce trésor qui est à moi. D'ici au moment où il viendra au jour, j'obtiendrai je l'espère, un pardon dont je sens maintenant que je ne puis plus me passer. Si Arthur qui vous

aime a perdu le droit de vous supplier de vivre, le père de votre enfant a presque le droit de vous l'ordonner. »

Cette lettre, dont je ne te dis que quelques mots, fut remise à Eugénie par cet ami d'Arthur qui l'accompagnait la première fois qu'elle l'avait rencontré aux Tuileries. Eugénie la lut d'un bout à l'autre sans prononcer une parole, et, lorsque Back lui demanda ce qu'il devait répondre à Arthur, Eugénie réfléchit un moment, puis lui dit d'un ton calme et résigné :

« – Dites-lui, Monsieur, que dans quinze jours je serai en Angleterre et que, si je l'y revois, j'écouterai, non pas sa justification, un père n'en a pas besoin vis-à-vis d'une mère pour la persuader de l'intérêt qu'il prend à son enfant ; mais dites-lui aussi que ce ne sera que là, et seulement à ce titre, que je le reverrai jamais. »

Pour qu'Eugénie pût tenir l'engagement qu'elle avait pris en elle-même de ne plus revoir Arthur, il aurait fallu que celui-ci consentit à ne plus la poursuivre. Il s'attacha aux pas d'Eugénie, forcée de sortir tous les jours pour les préparatifs de son départ. Il l'obligea à écouter les assurances sans cesse renouvelées de son repentir. Ce n'était plus le jeune homme amoureux et violent qui parlait ; c'était le père qui comprenait toute la portée de ses devoirs, l'honnête homme un moment égaré qui était décidé à réparer son crime. Eugénie voulut le croire. Elle ne l'aimait pas d'amour, mais elle lui avait appartenu, mais il était le père de son enfant, et elle accueillait avec joie l'espérance qu'à ce titre du moins il mériterait son estime. Enfin il alla assez loin dans ses promesses pour qu'elle eût le droit de croire qu'il pouvait venir un jour où elle n'aurait plus à rougir, et, pour la première fois de sa vie, elle se laissa aller à dire à cet homme : « Non, Arthur, je ne vous haïrai pas si vous voulez être noble et bon. »

Eugénie ne savait où elle irait habiter dans Londres. La maison de commerce qui l'avait engagée se trouvait, au moment où elle partit, en marché pour louer plusieurs appartements, entre lesquels on n'avait pas encore choisi. Elle fut donc forcée de convenir avec Arthur qu'elle lui écrirait de Londres l'endroit où elle se trouverait, et pour cela il lui remit son adresse. Cet homme avait d'astucieuses petites habiletés pour faire croire à son dévouement. Il semblait craindre qu'Eugénie ne perdît ce précieux renseignement et que sa mémoire inhabile à retenir les mots d'une langue étrangère ne pût le lui rappeler. Il écrivit son adresse sur son passeport, au fond d'une malle ; il l'écrivit sur un mouchoir, il l'écrivit à l'angle d'une caisse à chapeaux, il l'écrivit sur tous les objets qu'Eugénie emportait ; il la fit graver sur une bague, et la força ainsi de l'accepter. Eugénie lui sut gré de tant de soins minutieux. La pauvre fille qui s'enfuyait de son pays sans fuir son malheur, l'enfant qui quittait sa mère avec une honte au front qu'elle

ne lui avait pas avouée, la malheureuse qui s'en allait parmi des étrangers dont elle ignorait les mœurs et le langage, avec d'autres étrangers de son pays dont elle ne savait pas le caractère, Eugénie n'osait repousser l'espérance de trouver où elle allait une personne à qui un jour elle eût le droit de demander appui et secours. Et ce jour devait nécessairement arriver, le terme en était certain.

Je t'ai raconté bien rapidement, mon maître, cette dernière douleur d'Eugénie, sa résolution, son espérance, son départ ; mon récit a été court, comme le temps qui suffit à toutes ces actions. Mais ce récit aurait été trop long pour les heures que tu as à me donner, si j'avais voulu te dire tout ce qui se passa de désespoir par cette âme dans ce court espace de temps. Ce serait te donner le vertige ; ce serait te mettre sur le bord d'un torrent pour te montrer et te nommer tous les débris qui passent, arbres, rochers, maisons, cercueils, berceaux, heurtant et déchirant les rivages ; ce serait t'en parler encore quand ils seraient déjà loin et remplacés par d'autres. Entre les anciennes douleurs d'Eugénie et ses douleurs nouvelles, il y avait la même différence qu'entre le pic du mineur qui met de longues heures à percer un trou dans la roche, et la charge de poudre qu'il y enferme et qui en une seconde fait voler la pierre en éclats.

– Oui, répondit Luizzi, je comprends le malheur de la pauvre fille.

– Pauvre fille, soit ! repartit Satan ; garde-lui encore ce nom, car votre langue n'en a pas d'autre pour la désigner jusqu'à ce que vienne le moment où, après l'avoir appelée pauvre enfant et pauvre fille, je l'appellerai pauvre femme et pauvre mère. Écoute donc.

Eugénie était arrivée en Angleterre. De même qu'il y a des malheurs si rapides qu'on ne peut les voir dans tous leurs détails, de même il y en a de si profonds qu'on ne peut mesurer les petites douleurs qui s'agitent au fond. Ainsi je ne saurais te faire comprendre que, dans la triste position d'Eugénie, il y eut mille cruelles circonstances qui vinrent encore la blesser. Je ne suis pas de ceux qui pensent que c'est le privilége des grandes infortunes de ne pas souffrir des petites contrariétés. Napoléon, sur son rocher de Sainte-Hélène, souffrait de l'insolence d'un sergent anglais qui ne le saluait pas ou d'un manquement au service de sa table. C'est que tous ces petits événements sont des échos qui vous renvoient plus ou moins fort le cri de votre désespoir et en frappent incessamment votre oreille. Ainsi le voyage d'Eugénie abandonnée seule dans une voiture publique, la grossièreté des douaniers anglais, la curiosité brutale du peuple au passage d'une Française, tout cela lui disait à chaque moment : « Tu as fui la France, tu as fui ta mère, tu as fui la vie de ta jeunesse, parce qu'il s'est trouvé sur ta route un misérable qui t'a violemment poussée vers une autre. » Il est des existences fatalement vouées au crime et

d'autres au malheur. Vous en accusez Dieu sans vous apercevoir que tout le secret de ce que vous appelez des inégalités révoltantes est écrit dans une page de vos livres saints que vous n'avez jamais, comprise. Toute la race humaine a méconnu l'ordre du Seigneur dans la faute du premier homme, et toute la race humaine a été condamnée à accomplir l'expiation de cette faute ; mais Dieu n'a pas choisi les victimes, Dieu n'est pas injuste, Dieu a dit seulement à l'humanité tout entière : « Tu souffriras et tu espéreras. » Mais de même qu'il y a dans votre vie sociale de la place pour tous les hommes, du labeur pour tous les hommes et des moissons pour tous les hommes, et que cependant il y a des hommes qui prennent tout le repos et toutes les moissons, et qui laissent tout le labeur à d'autres ; ainsi il y a pour l'humanité de la douleur pour tous et de la joie pour tous, et il y a aussi des riches qui prennent toutes les joies, et des pauvres à qui ils laissent toute la douleur. La faute de ce mauvais partage social appartient aux lois politiques que vous avez faites ; la faute de ce mauvais partage humain appartient aux lois de morale que vous avez faites. Dieu n'y a pas touché, et la mission du Christ n'a pas eu d'autre but que de vous apprendre cependant que Dieu tiendrait compte de leurs douleurs à ceux qui avaient payé à la grande expiation plus qu'ils ne lui devaient de souffrance : c'est pour cela que ceux qui croient sont si forts. Mais Eugénie ne croyait plus, à l'heure de malheur où elle était arrivée, ou plutôt elle doutait ; elle était sur le penchant de l'abîme où je règne, et il ne fallait plus qu'une secousse pour l'y faire tomber. Cette secousse arriva. Avant de te raconter cet extrême effort du mal, il faut que je te dise quelles étaient les personnes avec qui Eugénie était partie.

Le riche marchand qui avait entrepris d'élever à Londres une maison de modes françaises, c'est-à-dire le commerce de tout ce qui peut parer une femme, ce marchand s'appelait Legalet. Il avait à Paris un riche établissement dont il confiait la direction à sa femme et à sa fille Sylvie ; et il éleva celui de Londres, qu'il fit diriger par sa sœur, madame Bénard. Maintenant que les noms sont établis, je continue mon récit, car l'heure se passe, mon maître ; la nuit avance, et la circonstance où tu te trouves est trop solennelle pour que tu ne doives pas tout savoir. Cette madame Bénard était la veuve du chef d'orchestre d'un de vos plus grands théâtres, et, avant son mariage, elle avait eu l'occasion de connaître un grand nombre d'acteurs et d'actrices. À peine arrivée à Londres, elle retrouva quelques-unes de ses anciennes liaisons, et il s'opéra dans sa maison un singulier mélange de quelques négociants français qui s'étaient établis à Londres et des actrices qui s'y trouvaient par hasard. Entre celles-ci il y en avait une déjà vieille par la débauche, auprès de laquelle madame Béru, vendant sa fille à l'association des douze, était une vertu de premier ordre. Madame Firet avait été nommée par ses camarades elles-mêmes

le vice sur deux jambes. Elle se fit présenter chez madame Bénard en lui procurant la fourniture des plus élégantes actrices de Londres : elle fut bientôt comme de sa maison. À ce moment, c'était au commencement de 1815, un chapeau français, une robe française, un fichu français, se payaient des prix désordonnés ; c'était le plus haut degré de luxe possible pour les femmes. Les hommes avaient cherché la mode du même côté, et une maîtresse française était pour un dandy tout ce qu'il y avait de plus fashionable. Les chevaux de course et les grooms n'étaient plus qu'en seconde ligne. Toutes les premières venues avaient été enlevées à un prix fou, et la rage était telle que le cours montait de jour en jour. Madame Firet savait tout cela, et, lorsqu'elle sut l'arrivée de madame Bénard avec une suite de jeunes et jolies filles, elle comprit qu'il y avait là quelque bon droit de commission à gagner. Il n'y avait pas un mois que madame Bénard était à Londres, que tout ce qu'il y avait de fastueux libertins se disputaient entre eux à qui aurait les belles Françaises. Les paris étaient ouverts, et les propositions arrivaient de tous les côtés. Madame Bénard, qui voulait en épargner la tentation à celles qui auraient pu y succomber, et l'injure à celles qui s'en seraient trouvées justement offensées ; madame Bénard, soit vertu, soit calcul d'une bonne commerçante, sut empêcher toutes les tentatives de pénétrer dans le parloir où elle renfermait ses ouvrières et où les *ladies* entraient seules. Mais avec les ladies entrait madame Firet, et madame Firet avait juré de donner Eugénie à lord Stive, qui avait aperçu un jour la belle Française à Argile-Room.

Ne crois pas que ce fut le besoin des distractions ou l'amour du plaisir qui conduisit Eugénie à ce théâtre, alors exploité par des acteurs français sous le patronage des plus hautes notabilités de Londres, et dans lequel on n'était admis que par invitation. Mais la fureur des modes françaises était si puissante, que telle duchesse qui n'eût pas permis qu'on admît dans le théâtre un gentleman d'un rang douteux, employait tout son crédit pour faire inviter madame Bénard la marchande, sur sa promesse de lui donner les modes de Paris quarante-huit heures avant qui que ce fût. Madame Bénard choisissait d'ordinaire, pour se faire accompagner, les jeunes filles les plus distinguées de son magasin, et les habillait avec une recherche qui fit, pour ainsi dire, montre de l'élégance de son goût. Eugénie, belle et charmante, parant toute parure de sa beauté, était toujours préférée, et, malgré sa résistance, madame Bénard avait fini par l'obliger à la suivre. C'est ainsi que lord Stive avait vu Eugénie. Cependant il y avait à peu près deux mois que la pauvre fille était à Londres ; elle avait envoyé plusieurs fois chez lord Ludney pour savoir si son fils était arrivé, mais on lui avait toujours fait répondre qu'il était encore en France.

La folle espérance à laquelle la malheureuse s'était rattachée s'en

allait donc de jour en jour, et sa tristesse habituelle se changeait en un morne abattement, lorsqu'un soir madame Firet s'approcha d'elle et lui demanda si elle avait jamais remarqué une danseuse assez médiocre qui venait quelquefois faire des emplettes dans le magasin. Eugénie lui répondit qu'elle se la rappelait. Alors voilà madame Firet qui lui raconte avec de grands étonnements, à propos de la figure et de la tournure de la danseuse, l'immense bonne fortune qui vient de lui arriver. Des grands seigneurs, tous riches à millions, se l'étaient disputée, et enfin elle appartenait à un lord qui lui donnait des chevaux, des valets, une maison. Eugénie, qui ne prêtait pas grande attention à ce récit, répondit nonchalamment :

« – Elle est bien heureuse. »

La vieille coquine prit ce mot banal pour l'expression d'un désir envieux, et elle répondit :

« – Eh bien ! ma toute belle, tout cela n'est rien en comparaison de ce que je sais qu'un lord veut faire pour une femme qu'il aime. D'abord il lui offre trente mille livres de rentes à elle bien acquises et qu'il ne pourra jamais lui ôter ; puis, pendant tout le temps qu'elle restera en Angleterre avec lui, un hôtel à Londres, un château à la campagne, deux voitures à quatre chevaux, des diamants, un train de princesse, une fortune telle enfin qu'elle dépassera toutes les espérances de la plus ambitieuse.

– Et quelle est l'heureuse personne qui a inspiré cette belle passion ? dit Eugénie, qui, penchée sur son ouvrage, bâtissait alors les plis d'une robe lamée.

– Cette heureuse personne, c'est vous, et cet homme, c'est lord Stive. »

Et avant qu'Eugénie eût le temps de repousser cette odieuse proposition, la vieille s'éloigna, en se répétant probablement le mot dont elle se servait en parlant de son infâme métier :

« J'ai jeté le levain dans la pâte, il faut lui laisser le temps de fermenter. »

Elle savait, l'habile corruptrice, qu'on n'accepte pas sur-le-champ de telles propositions, et qu'un premier refus, échappé à un mouvement d'indignation, enchaîne quelquefois un consentement qui ensuite n'ose plus se prononcer. Dans une âme comme celle d'Eugénie, de pareilles propositions ne tourmentent pas par la séduction, mais elles torturent par le doute ; elles font regarder où arrive le vice et où conduit la vertu.

Malgré l'indignation qu'éprouva Eugénie, cette pensée se glissa dans son esprit, et bientôt, les jours se passant lentement sans

qu'Arthur reparût, le doute de ce qui est bien s'empara d'elle au point de lui faire croire qu'elle était capable de se laisser emporter à une faute. Mais pour que la tentation eût été puissante, il aurait fallu qu'elle n'eût pas de complice. Eugénie, qui eût osé peut-être, dans l'égarement de son orgueil blessé, aller se proposer à un homme, recula surtout devant l'idée qu'une femme comme madame Firet pût être de moitié dans le mal qu'elle aurait voulu faire. Aussi, lorsque la vieille reparut, elle lui imposa silence avec un mépris que l'autre accepta, mais qu'elle ne tint pas pour invincible.

Cependant, on s'apercevait chez madame Bénard de la tristesse d'Eugénie : les nuits passées dans les larmes creusaient ce beau visage et altéraient cette jeune santé. On lui avait laissé entrevoir qu'on ne s'opposerait pas à son départ pour la France, malgré le préjudice qu'en devait souffrir la maison, car toutes les belles dames de Londres avaient pris en affection la jeune fille, si belle, qui semblait oublier sa beauté. Eugénie répondait toujours que son mal n'était qu'une langueur causée par le climat et qu'elle dominerait bientôt. Un jour arriva cependant où, ne pouvant plus supporter l'incertitude qui la déchirait, elle se décida à s'assurer elle-même de l'absence d'Arthur : elle prétexta le besoin de marcher un peu pour sa santé, prit une jeune Anglaise, qui parlait français, pour la guider et lui servir d'interprète, et se fit conduire par elle chez lord Ludney. La jeune Anglaise, arrivée à la porte de l'hôtel, refusa d'y entrer, et Eugénie seule fut introduite. Après une assez longue attente, on la fit passer dans un salon, où elle vit un vieillard à l'air sévère, à côté duquel se trouvait un homme de quarante ans à peu près, qui la lorgna d'un air encore plus étonné qu'impertinent. Elle s'adressa à lord Ludney, qui lui répondit :

« – *I do not understand french.*

– Monsieur vous dit qu'il n'entend pas le français, fit aussitôt l'étranger avec empressement ; je vais lui transmettre votre question. »

Il répéta à lord Ludney les paroles d'Eugénie, qui s'informait si Arthur était en Angleterre. Le vieillard se retourna et s'écria :

« – *Who is she ?*

– Il me demande qui vous êtes, Mademoiselle, dit le dandy en adoucissant la question du vieux lord par le ton qu'il y mit.

– Je suis Française, Monsieur, et je m'appelle Eugénie. »

À ce nom que le vieillard comprit sans doute, il se leva en s'écriant et en menaçant la pauvre fille. Quoiqu'elle ne devinât qu'à son geste les injures dont elle était l'objet, elle se retira épouvantée vers l'inconnu qui cherchait à calmer le vieillard et qui pouvait du moins entendre la malheureuse. Ce fut en se jetant presque dans ses bras qu'elle s'écria :

« – Ah ! je suis innocente, Monsieur, je suis innocente ! »

La colère de lord Ludney croissait de moment en moment.

« – Calmez-vous, dit l'inconnu à Eugénie, il croit que c'est vous qui avez empêché depuis trois mois son fils de revenir.

– Mais il y a trois mois que je suis à Londres, » répondit-elle.

L'étranger répéta ces mots au vieux lord, et, pendant qu'il lui parlait, Eugénie crut entendre qu'il prononçait un nom qui lui était connu, celui de Thérèse. Lord Ludney se calma doucement, il regarda la jeune fille d'un air moins courroucé, et, après quelques paroles prononcées, il quitta le salon.

« – Lord Ludney m'a chargé de ses excuses, Mademoiselle, dit alors l'inconnu. À votre qualité de Française, il vous a prise pour une femme qui a retenu Arthur à Paris plus qu'il ne lui était permis d'y rester ; mais je l'ai désabusé, car je sais que cette personne ne porte pas le nom que vous vous êtes donné.

– Ne s'appelle-t-elle pas Thérèse ? s'écria vivement Eugénie.

– Oui, Thérèse ; c'est du moins ce nom que m'a dit Arthur.

– Il est donc à Londres ?

– Oui, depuis huit jours.

– Où demeure-t-il ?

– Dans Covent-Garden, n°…

– Oh ! j'y vais, j'y vais, dit-elle avec désespoir.

– Voulez-vous me permettre de vous y conduire ? »

Eugénie, la tête égarée, accepta sans faire attention à la conséquence d'une pareille démarche. Peut-être que si en sortant elle eût rencontré la jeune Anglaise qui l'avait accompagnée, sa présence lui aurait rappelé qu'elle avait un guide plus convenable qu'un homme qu'elle ne connaissait pas ; mais celle-ci, fatiguée de l'attendre, s'était retirée, et Eugénie monta dans la voiture qui attendait le grand seigneur. Durant toute la route, la pauvre fille, suffoquée de larmes et de sanglots, ne put remarquer la joie de satyre et la curiosité inquiète avec lesquelles son compagnon la regardait. Ils arrivèrent enfin chez Arthur. La porte s'ouvrit rapidement sous les coups pressés du marteau qui annonçait une visite de grande importance. L'inconnu entra, tenant Eugénie par la main ; il passa rapidement devant les domestiques, monta au premier étage, et, ouvrant brusquement la porte d'un salon, dit à Arthur qui était étendu sur un divan le dos tourné à la porte et lisant un journal :

« – Arthur, je vous amène une personne que j'ai rencontrée vous

demandant chez votre père. »

Le jeune homme se souleva sans se retourner et répondit d'un ton nonchalant :

« – C'est quelqu'un de mes créanciers que vous avez pris sous votre protection, n'est-ce pas, milord ? Vous en êtes bien capable pour me jouer un méchant tour.

– C'est moi, Arthur, » dit Eugénie en s'avançant.

À cette voix, Arthur se retourna tout à fait. Il regarda Eugénie d'un air insouciant, et reprit, en arrangeant ses cheveux devant une glace :

« – En ce cas, la rencontre n'est pas tout à fait aussi désagréable. Eh bien ! miss Eugénie, que me voulez-vous ? »

La pauvre fille regardait Arthur avec des yeux si étonnés, qu'on y lisait qu'elle n'était pas bien sûre de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait.

« – Soyez assez bonne pour vous hâter, lui dit Arthur, on m'attend à déjeuner quelque part. Voyons, que me voulez-vous, miss ?

– Ce que je vous veux, Arthur, ce que je vous veux… Mais vous oubliez donc qui je suis ? Cet enfant que je porte…

– Et qui ressemblera probablement à son frère, dit Arthur en se nettoyant les dents.

– Son frère ! dites-vous, milord ?

– Oui, un charmant enfant.

– Ah ! dit Eugénie, vous êtes fou ou je suis folle. De qui parlez-vous, de quel enfant ?…

– Mais de celui qui est né le 30 mars 1814, dans cette chambre où j'ai eu, six mois après, l'infamie d'attenter à votre vertu. »

Cette accusation porta un épouvantable coup à Eugénie, mais elle lui rendit de la force. Il sembla qu'il releva sa raison prête à succomber. Elle comprit une calomnie et une erreur ; mais elle fût devenue folle devant une si atroce cruauté sans motifs. Alors elle s'écria, éclairée par cette calomnie même :

« – Ah ! je vois d'où vient le crime ; c'est Thérèse, Thérèse, qui a osé vous dire…

– Thérèse et mieux que Thérèse, un témoin qui a vu… madame Bodin. »

Eugénie, anéantie sous tant d'infamie, poussa un cri sourd en cachant sa tête dans ses mains. Ce geste de désespoir pouvait aussi bien venir de la honte de voir toutes ses fautes découvertes que de sa juste horreur. Arthur le traduisit comme l'expression d'une impudence

qui voit tomber son masque, et reprit d'un ton de protection insolente :

« – Je vous pardonne cependant, miss : je sais que c'était un amusement pour ce qu'on appelle les grisettes françaises de faire payer à ces grands niais d'Anglais les peccadilles de leur jeunesse. Vous n'avez donc pas été plus coupable qu'une autre, et je veux me montrer généreux. Si votre position est malheureuse, je viendrai à votre secours ; mes créanciers ne m'ont pas encore tout à fait ruiné.

– Assez, milord, dit Eugénie. Taisez-vous, je m'en vais… taisez-vous… je pars… Taisez-vous. »

Elle voulut se lever du siége sur lequel elle était tombée ; mais à peine fut-elle debout que la force lui manqua et qu'elle s'appuya au mur pour ne pas rouler sur le tapis.

« – Oh ! je sais, reprit Arthur, que vous êtes une habile comédienne. »

Ce mot parvint à l'oreille d'Eugénie et la soutint assez pour qu'elle pût sortir de la chambre sans succomber ; mais elle était à peine au haut de l'escalier que toute force lui manqua et qu'elle resta évanouie sur la première marche qu'elle voulut descendre.

– Tu charges le tableau, Satan, dit Luizzi ; aucun homme n'a tant de barbarie.

– Oublies-tu que celui-là était presque un enfant, qu'il avait à peine vingt et un ans ?

– Et c'est pour cela que tant de cruauté m'étonne.

– Vous vous étonnez de tout, vous autres, qui ne savez rien regarder à fond. On vous jette des idées générales que vous adoptez sans les examiner sous tous leurs aspects, puis vous marchez avec elles comme si vous aviez la vérité à votre droite. De toutes ces idées, la plus vraie peut-être, c'est que les grandes générosités sont le privilége de la jeunesse. Mais cette idée a son revers, et ce revers c'est que les cruautés les plus implacables sont aussi son partage. Arrête-toi un jour, baron, dans une rue de Paris, et lis d'un bout à l'autre la liste des jugements rendus par vos cours d'assises ; tu verras que les neuf dixièmes des forfaits commis dans votre société appartiennent à l'extrême jeunesse. C'est le résultat inévitable de tout ce qui est désir et force. Selon la route qu'ils prennent, ils vont aux grandes actions ou aux grands crimes ; la prudence retient l'âge mûr, l'impuissance arrête la vieillesse. Voilà ce qu'il faut que tu saches à présent pour que la suite de cette histoire ne te donne pas encore de ces niais étonnements que tu viens de montrer.

Puis le Diable reprit :

Quand Eugénie revint de son évanouissement, elle était dans un

appartement somptueux qu'elle ne connaissait pas. L'étranger qui l'avait conduite chez Arthur, étant sorti presque sur ses pas pour la poursuivre, la trouva mourante sur l'escalier, l'emporta dans sa voiture et la fit conduire chez lui. Eugénie, en revenant à elle, se vit dans les mains d'une vieille femme qui lui faisait respirer des sels et qui s'éloigna aussitôt sur un signe de l'étranger.

« – Où suis-je ? dit Eugénie.

– Chez moi, lui dit l'inconnu, chez moi, qui ne vous abandonnerai pas comme cet indigne Arthur ; chez moi qui suis persuadé de votre innocence, car je sais tout ce dont est capable la rivale qui vous a calomniée ; chez moi qui vous offre un asile.

– Et qui êtes-vous ? mon Dieu ! dit Eugénie, à qui un langage si nouveau faisait fondre le cœur en larmes.

– Je suis lord Stive, miss, répondit celui-ci en examinant sur le visage de la jeune fille l'effet de ses paroles.

– Lord Stive ! s'écria-t-elle en se levant et en regardant autour d'elle avec épouvante, lord Stive ! répéta-t-elle en se reculant.

– Ne craignez rien, miss ; je vois à votre effroi qu'on vous a mal expliqué qui j'étais, qu'on vous a mal fait comprendre ma seule espérance. Je vous aime, miss ; mais ce n'est pas comme Arthur pour vous livrer à la misère et à l'abandon. Je vous aime, mais pour vous donner le rang et l'éclat que vous méritez, pour vous arracher à une vie indigne de vous, pour vous placer au-dessus des misérables femmes qui ont osé vous calomnier. Car, moi, je crois à votre innocence et je ne condamne pas sans rémission la faute qui vous a livrée à Arthur. Cette faute, je l'oublierai, elle est oubliée… mon amour ne veut pas la connaître. Ce qu'il a appris ne changera rien à ce qu'il a résolu, et, si vous daignez m'écouter, dans quelques jours, demain, vous pourrez mépriser du haut de votre fortune et braver tous ceux qui ont voulu vous faire du mal, Arthur lui-même, l'insolent Arthur.

La tentation était assez bien arrivée, ce me semble, dit Satan en s'interrompant ; l'heure n'en pouvait être mieux choisie, le langage n'en pouvait être mieux approprié à l'oreille qui devait l'écouter.

– Oui, dit Luizzi ; mais toutes ces rencontres me semblent au moins invraisemblables.

– C'est que le vrai est presque toujours au delà de votre intelligence. C'est pour cela que vos hommes de génie ont inventé le vraisemblable ; c'est de leur part une lâcheté, c'est une flatterie pour la sottise commune. D'ailleurs, à quoi me servirait d'être le Diable si je n'arrangeais pas un peu mieux les événements de mes drames que ne font vos romanciers ?

– Ainsi, dit Luizzi, tu employas tout ce que tu as de puissante ruse pour faire succomber une pauvre fille ?

– Oui, repartit Satan, et j'ai été vaincu.

– Vaincu ? répéta Luizzi.

– Oui, reprit le Diable. Après ce qu'Eugénie venait d'entendre, elle répondit à lord Stive :

« – Milord, en me disant que vous me croyez innocente, vous me dictez la conduite que je dois tenir. Cette estime que vous m'avez montrée, quoique la proposition que vous m'avez faite me prouve combien peu elle est sérieuse, je veux y croire ; cependant, je veux vous y faire croire en vous prouvant que je la mérite.

– Miss, reprit lord Stive, réfléchissez, ne refusez pas un homme qui peut se dire l'un des plus puissants de l'Angleterre…

– Non, milord, non, reprit Eugénie d'une voix froide, mais entrecoupée par l'oppression de son cœur. Je n'accepte pas… Je ne veux pas accepter… Je vous pardonne… Je ne vous en veux pas… Je ne vous demande que de me permettre de me retirer.

– Pas ainsi, miss, pas ainsi ; tant de calme après un si violent désespoir doit me faire craindre une funeste résolution.

– Non, milord, non, je ne mourrai pas. Je suis mère, je vivrai. »

C'est alors qu'elle m'échappa, s'écria Satan. Trois fois j'ai eu le suicide contre cette femme, trois fois elle en a été sauvée. L'effroi de la misère me restait. J'essayai. Lord Stive, qui voulait savoir jusqu'au fond l'âme d'Eugénie pour pouvoir mieux s'en emparer, reprit aussitôt :

« – Osez implorer notre loi anglaise, allez déclarer devant un magistrat le nom du père de votre enfant, et il sera forcé de le reconnaître, d'assurer son existence et la vôtre.

– Oh ! milord, dit Eugénie en détournant la tête, nous autres filles françaises nous ne savons pas étaler notre honte comme un droit. J'aimerais encore mieux mourir.

– Croyez-moi, cependant, miss Eugénie, n'abandonnez pas cette extrême ressource, n'attendez pas la pauvreté, elle mène aussi à la mort ; et, si cette démarche vous répugne tant, croyez qu'il suffit d'en menacer Arthur pour lui faire réparer son infamie, croyez que si je lui parlais…

– Si vous lui parlez jamais de moi, dit Eugénie en interrompant lord Stive et en se levant, dites-lui, milord, que la victime vivra pour donner le jour à l'enfant de son bourreau, que la femme pauvre travaillera pour nourrir l'enfant de l'homme riche ; dites-lui qu'il y a un nom qui ne sortira plus de cette bouche qu'il a flétrie, et que pour

la dernière fois la fille du peuple a prononcé devant vous le nom du très-noble comte sir Arthur Ludney. Adieu, milord, adieu. Nous n'avons plus rien à nous dire maintenant. »

Elle sortit de cette maison, elle m'échappait encore.

– Ah ! fit Luizzi avec une joie singulière.

– Oui, reprit Satan d'un ton sinistre, oui, elle m'échappa ; mais je me promis bien que je rendrais au Seigneur son maître la victime assez torturée et assez meurtrie pour que, tout-puissant qu'il est, il lui soit difficile de guérir de telles tortures. Écoute toujours, et n'aie pas peur.

Elle sortit de cette maison, et je la saisis à son premier pas. Je ne néglige pas les petits maux, moi ; j'ai inventé l'art d'égratigner les larges blessures pour en redoubler la cuisson. Elle sortit de cette maison, mais elle ne savait pas son chemin. Elle erra longtemps perdue de son corps dans la route qu'elle demandait et qu'on lui indiquait, parce qu'à deux pas de l'endroit où on l'avait renseignée sa tête et sa mémoire se perdaient dans le dédale de ses douleurs ; et, si tu veux bien comprendre ce qu'elle était à cette heure, regarde-la aller, venir, retourner, regarder aux maisons, arrêter les passants, recevoir une injure pour toute réponse, et reprendre sa route pour aller, venir et retourner encore dans le même espace ; imagine-toi qu'il en était en elle comme hors d'elle, que sa pensée allait, venait dans les douleurs de sa vie, s'égarant, se heurtant, se brisant, sans qu'elle ait pu devenir folle, sans que Dieu l'ait prise en pitié ni moi non plus. Un vieillard la tira de cet horrible état et la ramena chez elle mourante de douleur et de fatigue. La nuit, une fièvre brûlante s'empara d'elle, et ce ne fut que huit jours après qu'elle put revenir prendre sa place parmi ses compagnes. Ces huit jours avaient été mis à profit. Lord Stive n'avait pas renoncé à s'emparer de la jeune fille, et il tenta par le désespoir ce qu'il n'avait pu obtenir par la corruption. Il informa madame Firet du secret d'Eugénie, en lui recommandant ce qu'il fallait pour la faire succomber. J'aime madame Firet, c'est une femme intelligente et habile. Elle entendait le mal d'instinct, et il ne lui fallait pas de longues explications. Une fois le passage ouvert, cela coulait de source. La vieille n'alla pas, selon le désir très-vulgaire de lord Stive, tenter encore Eugénie en lui faisant honte de son état et en lui montrant qu'elle était bien heureuse de ce qu'elle trouvait un si haut protecteur après une si honteuse faute : elle fut plus adroite. Elle arriva chez madame Bénard l'indignation dans les yeux et la tristesse dans la voix ; elle lui apprit qu'elle, l'honnête madame Bénard, était indignement trompée par l'hypocrisie d'Eugénie, et qu'elle avait découvert que la malheureuse n'avait quitté la France que pour cacher une grossesse. Si madame Bénard avait été seule à entendre cette confidence, peut-être le but n'eût-il pas été atteint ; mais madame Firet parla de cette voix

qui a l'air de se cacher et qui perce les murs légers d'une cloison. Deux minutes après, tout le magasin connaissait l'état d'Eugénie, et quelques jours après, quand elle descendit, elle trouva pour tout accueil des sourires moqueurs, des rires méprisants, des plaisanteries dont elle frémit de comprendre le sens, jusqu'au moment où, ne pouvant plus supporter cette incessante injure, elle s'écria dans un transport de colère, au moment où une jeune fille s'éloignait d'elle avec un air de mépris :

« – Mais qu'avez-vous donc, que vous sembliez craindre de me toucher ?

– J'ai peur de blesser votre enfant, » lui répondit l'autre.

Voilà comment lui fut renvoyé le mot qu'elle avait adressé à Arthur dans un moment de désespoir. Et il faut que je te dise tout, baron, pour que tu apprennes l'âme humaine, que tu veux connaître. Celle qui l'insulta avec tant de barbarie était accouchée il y avait six mois, et elle avait tué son enfant, et elle marchait la tête haute, dans l'assurance où elle était que nul ne savait son crime.

– Ce sont des monstres dont tu me parles ! s'écria Luizzi.

– Non, ce sont les produits nécessaires de vos mœurs. Comme vous êtes sans pitié pour la faute connue, on cache sous le crime la faute dont on ne veut pas rougir : voilà tout. Ah ! si vous aviez une justice exacte dans vos mœurs comme elle se rencontre quelquefois dans vos lois, si vous pesiez la faute comme vous pesez le crime, si vous daigniez regarder qu'il peut y avoir une excuse à certaines chutes comme à certains meurtres, et si le tribunal humain absolvait quelquefois ceux qui ont failli comme vos cours d'assises absolvent quelquefois ceux qui ont tué, peut-être y aurait-il moins de ces femmes perdues qui sont les plus implacables ennemies des femmes qui ne sont que malheureuses, peut-être y aurait-il moins de fripons pour déshonorer et mettre en faillite un débiteur honnête homme. On ne se fait pas méchant à plaisir, mon maître ; rien ne vient sans cause dans ce monde. Seulement, vous avez trop de paresse ou de stupidité pour chercher où est la racine de tous vos vices et la couper d'une main hardie.

– Tu as peut-être raison, dit Luizzi ; mais enfin, comment Eugénie put-elle supporter tant de douleurs sans y périr ?

– Parce que l'âme est faite comme le corps, et que celui-ci meurt souvent d'une chute de quelques pieds, tandis que celui-là résiste quelquefois à tous ses membres brisés et déchirés de blessures. D'ailleurs une femme eut pitié d'Eugénie, ou peut-être pitié du repos de sa maison. Madame Bénard offrit à la pauvre fille de retourner en France : et, pour que le tourment de sa faute ne l'y poursuivît pas, elle

lui offrit aussi de la recommander à son frère, de la placer chez lui et de la dépayser dans cet immense Paris, où tout peut se cacher et où tout se découvre aussi comme dans le plus petit village. Eugénie était venue seule en Angleterre avec une bien faible espérance ; elle s'en retourna seule en France sans aucun espoir. Elle n'avait pas avoué sa grossesse à sa mère avant de partir, et elle n'avait pu l'avouer par écrit à la femme qui ne savait pas lire sans publier sa faute partout.

– Mais c'est une horrible histoire que tu me dis là, car je tremble de penser à ce que tu vas me raconter de l'accueil de Jeanne à sa fille.

– Eh bien ! mon maître, tu te trompes encore, reprit Satan. Les douleurs d'enfant d'Eugénie, ses douleurs délicates de jeune fille, le malheur d'une vie déplacée, n'avaient pu percer l'écorce grossière qui revêtait le cœur de cette femme ; mais le malheur complet, réel, intelligible pour elle, la toucha et entra au plus profond de ses entrailles. Elle ne maudit point sa fille, elle ne l'insulta pas, elle la plaignit : elle l'aida à cacher sa grossesse, à cacher son accouchement ; car, parmi toutes les souffrances dont je t'ai parlé, je ne l'ai pas dit celles d'une contrainte de tous les moments pour dissimuler un état qui chaque jour se manifestait davantage. C'était sa vie qu'Eugénie y jouait. Elle n'y a perdu que la santé. Cette femme a eu tous les malheurs. Pour t'apprendre jusqu'au bout, mon maître, ce que c'est que souffrir, pour ne pas te laisser croire que tu es le plus infortuné des êtres s'il faut que la misère t'arrive, je vais t'en faire un tableau qui n'est pas cependant le plus triste de ceux que j'ai peints. La mère d'Eugénie, nourrie par la pension que lui faisait sa fille, avait quitté sa maison et demeurait dans une chambre dont les fenêtres ouvraient sur une petite cour carrée. Eugénie partageait avec elle le seul lit qui occupât cette chambre. Elle avait prévenu une sage-femme qu'elle irait accoucher chez elle ; mais, comme il en coûtait six francs par jour dans cette maison misérable, il fallait attendre le dernier moment pour que le séjour n'y fût pas trop long et trop dispendieux. On avait dépensé déjà beaucoup d'argent pour la layette, et ce qui restait était calculé, à quelques sous près, pour le temps qu'Eugénie devait passer hors de chez elle. Aller au delà, c'était s'exposer à ne pouvoir payer strictement, c'était s'exposer à entendre venir réclamer tout haut dans la maison le prix des soins donnés à la fille accouchée. Eugénie attendait toujours le moment fatal. Une nuit, il était deux heures du matin, elle se sentit prise des premières douleurs. Il lui fallut se lever et songer à partir ; il lui fallut s'habiller au hasard dans l'obscurité, car une lumière allumée dans cette chambre à pareille heure eût montré, à travers la fenêtre sans rideaux, la mère et la fille s'apprêtant à sortir au milieu de la nuit ; il lui fallut descendre doucement, et sur la pointe du pied, quand ses jambes se refusaient presque à porter son corps ; il lui fallut passer en courant devant la loge du portier, quand elle avait à

peine la force de se traîner. Et il restait un long chemin à faire, un chemin qui pouvait durer vingt minutes et qu'elles mirent quatre heures à parcourir : la mère traînant sa fille et l'arrachant à chaque borne sur laquelle elle s'asseyait, ne pouvant plus avancer. Enfin Eugénie arriva pour tomber sur un lit et entre les mains d'une femme ignorante qui lui laissa souffrir plus de douleurs que Dieu, dans sa colère, n'en a promis à l'enfantement de la femme. Ce ne fut que dans la nuit suivante qu'elle accoucha de cette Ernestine que tu connais. Cinq jours après, elle était chez elle, et, encore quinze jours après, elle était admise dans les riches magasins de M. Legalet, au haut de la rue Saint-Denis.

Le Diable s'arrêta, et Luizzi parut respirer comme un homme qui atteint le sommet d'une montée pénible et s'assoit pour reprendre haleine.

– En route, en route, mon maître, cria le Diable, l'heure se passe, le jour approche, et nous n'avons pas de temps à perdre ; en route, si tu veux arriver bien renseigné à l'heure où tu dois décider de ta vie.

– Va donc, dit Luizzi.

Satan reprit :

– La pauvre fille…

– Encore ? dit le baron.

– Toujours la pauvre fille, mon maître. La pauvre femme et la pauvre mère viendront. Tu entendras et tu verras.

II

PAUVRE FILLE TOUJOURS.

Eugénie m'avait échappé, je te l'ai dit ; mais ce n'est pas parce qu'elle avait résisté à l'entraînement le plus rapide que je désespérais de la voir céder. J'avais trop d'expérience pour ne pas savoir que celui qui tient bon contre un choc violent tombe quelquefois sous la plus légère impulsion ; tout l'art consiste à la donner à propos, quelquefois lorsqu'on a bien ébranlé un corps et qu'il vacille, d'autres fois quand on le pousse tout d'un coup et à l'improviste. Eugénie avait été si constamment malheureuse, qu'elle avait été toujours en garde ; et, comme elle était forte, elle était toujours restée debout. Je voulus lui donner de la sécurité, et, durant la première année de son séjour chez M. Legalet, elle vécut aussi heureuse que possible, elle eut le repos de ses douleurs. Richement appointée pour une fille de son âge et de sa position, elle faisait vivre sa mère dans un petit village aux environs de Paris où elle avait placé son enfant en nourrice. Tous les quinze jours elle allait passer l'un des deux dimanches qui lui étaient donnés auprès de sa mère et de son enfant. La seule persécution qu'elle eut à souffrir fut encore celle d'Arthur ; il la rencontra un jour et la suivit. Mais il n'était plus temps de supplier ni de menacer. Il voulut l'arrêter, et elle lui dit d'un ton assez haut pour attirer l'attention des passants.

« – Que me voulez-vous, Monsieur ? je ne vous connais pas.

– Je veux mon fils, mon enfant ! dit Arthur, pâle de rage et d'humiliation.

– Comment se nomme-t-il, cet enfant ?

– Eugénie, prenez garde ! dit-il.

– Prenez garde vous-même ! lui répondit-elle avec mépris, il y a près d'ici des agents de police pour arrêter les passants ivres qui insultent des femmes. »

Arthur, le misérable et implacable Arthur, fut vaincu à son tour ; l'injure le souffleta impunément, et il n'était pas revenu de la fureur muette qu'il éprouvait, que déjà Eugénie avait disparu dans la foule. Ce fut peu de temps après son retour en France qu'eut lieu cette rencontre, et aucune autre, grâce à moi, ne vint la troubler dans le repos où elle dormait. Cette année écoulée, il arriva à Paris un jeune homme de province nommé Alfred Peyrol. Il était venu achever son

instruction commerciale dans une maison de banque de Paris et avait été recommandé par son père à M. Legalet. Il se présenta chez ce négociant et fut accueilli comme le fils d'un ancien ami. Il plut à madame Legalet, il plut surtout à mademoiselle Sylvie Legalet. Il était jeune, gai, ardent, conteur spirituel, avec cette teinte d'originalité que donne le sans-façon des mœurs de province. Il racontait le plus drôlement du monde ses étonnements à l'aspect de Paris. Il mettait une telle bonne foi dans ses admirations et il avait de si singulières admirations, qu'il traînait après lui le rire, mais non le ridicule ; car il y a eu rarement au monde un esprit mieux doué pour le deviner chez les autres et plus soigneux de l'éviter pour lui-même. Du reste, c'était une organisation hardie, résolue, habile, patiente, qui eût pu aller bien loin sans la crainte puérile où il était de l'opinion ; c'était un combat perpétuel entre la nature et l'éducation. Pendant longtemps Eugénie ne prit point garde aux attentions qu'il avait pour elle. Elle en fut singulièrement avertie. Mademoiselle Sylvie s'était laissée prendre par le joli provincial, qui venait passer presque toutes les soirées dans l'atelier où étaient réunies une douzaine de jeunes filles. Quoiqu'il eût déjà vingt-quatre ans, il était très-jeune de cœur et d'esprit ; et la vie retirée qu'il avait menée dans sa famille l'avait lancé dans le monde avec un caractère formé pour les affaires et un esprit très-ignorant des choses les plus vulgaires du monde. Tout cela en faisait un aimable jeune homme. Un soir, Sylvie, demeurée seule avec Eugénie pour terminer un travail pressé, s'approcha d'elle, et parlant bas, quoique tout le monde fût couché, elle lui dit :

« – Avez-vous remarqué que M. Alfred me fait la cour ?

– Non, vraiment ! dit Eugénie qui n'avait peut-être pas deux fois levé les yeux sur Alfred depuis qu'il venait chez madame Legalet.

– Vous croyez donc qu'il ne m'aime pas ? reprit Sylvie tout alarmée.

– Je ne dis pas cela ; seulement je n'ai rien vu. C'est ma faute, je suis si distraite !

– Eh bien ! Eugénie, je vous en prie, examinez-le.

– Et pourquoi ?

– C'est que… je voudrais savoir… si je ne me trompe pas.

– Que vous importe ?

– C'est que je l'aime, moi, » dit Sylvie en baissant les yeux.

Eugénie la regarda. Aimer pour elle était un mot qu'elle avait souvent entendu prononcer, mais qui avait une terrible signification. Il lui sembla voir apparaître d'une part tous ses malheurs, de l'autre tous les désordres de Thérèse. Mais, lorsqu'elle observa la figure candide et charmante de Sylvie, elle crut apercevoir qu'il y avait un autre amour

qu'elle ne connaissait pas et qui était doux au cœur. Puis elle reprit bien lentement :

« – Ah ! vous l'aimez ?

– Oui, je l'aime. Quand je le vois entrer, j'ai ce que j'ai attendu toute la journée. Quand il me parle, il me semble que je n'entends pas sa voix comme celle d'un autre, il me semble qu'elle me touche comme s'il me touchait avec sa main. Je l'entends de partout. Quand il me fait un compliment, oh ! je suis heureuse ! heureuse à pleurer ! Quand il rit de moi, je suis triste, triste à pleurer aussi !

– Oh ! dit Eugénie, qu'il doit vous aimer de l'aimer ainsi !

– Mais il ne le sait pas ; on ne dit pas ces choses-là.

– Et lui, ne vous a-t-il rien dit ?

– Est-ce qu'il oserait ? Louis, qui a épousé ma sœur, l'a aimée deux ans sans le lui dire, au point que mon père a été forcé de le déclarer lui-même à ma sœur. »

Quelle vie différente de celle dont Eugénie sortait ! quel amour différent de celui dont elle avait entendu parler ! quelles ombres fraîches et toutes nouvelles pour le cœur qui avait traversé de si terribles précipices, et dont l'existence ne se heurtait plus à mille obstacles aigus parce qu'elle était dans un désert ! Des larmes vinrent aux yeux d'Eugénie ; mais elle les refoula, parce qu'elle n'en aurait pu expliquer le secret à celle qui lui disait si naïvement le sien. Et, curieuse de voir marcher devant elle dans ce beau sentier où elle ne pouvait plus aller, Eugénie promit à Sylvie de regarder si Alfred l'aimait. Le lendemain elle faisait attention à ce jeune homme. Elle remarqua qu'il était pour Sylvie ce qu'il était pour les autres, et que si plus d'attentions avaient été pour une seule, ç'avait été pour elle-même. Mais elle ne s'arrêta pas à cette observation, qui ne fut pas même une pensée. La nuit venue, Sylvie vint auprès d'Eugénie.

« – Eh bien ! lui dit-elle, n'est-ce pas qu'il m'aime ? Il a trouvé que j'étais coiffée à ravir.

– Oui, sans doute, dit Eugénie qui craignait de voir s'engager imprudemment cette âme si naïve, oui, il vous l'a dit ; mais il me l'a dit aussi, à moi.

– Il l'a bien fallu, pour que cela n'eût pas l'air trop marqué. Puis, comme il a ramassé ma broderie quand je l'ai laissée tomber ! comme il l'a trouvée jolie ! comme il l'a gardée longtemps dans ses mains pour toucher ce que j'avais touché ! et comme il me regardait en me la rendant ! c'était au point que cette broderie m'a brûlée quand je l'ai reprise.

– C'est vrai, dit Eugénie… c'est vrai, » reprit-elle en courbant la tête

et en regardant tristement devant elle.

Sylvie reprit :

« – À quoi pensez-vous donc ?

– À rien, à rien. Puis elle dit : Je ne veux pas cependant vous tromper et vous laisser l'aimer si vous ne devez pas être aimée de lui, car on doit bien souffrir d'être dédaignée.

– Qu'y a-t-il donc ? dit Sylvie.

– N'avez-vous pas remarqué qu'à un certain moment une des demoiselles a laissé tomber son mouchoir et qu'il l'a ramassé aussi, puis qu'il l'a gardé longtemps ?

– Oui, oui, dit Sylvie ; mais c'était le vôtre. Puis il l'a chiffonné en le nouant et le dénouant, il s'en faisait un voile et le mettait sur son visage ; mais il jouait alors, il riait, il était gai, c'est bien différent. »

La veille, Eugénie avait découvert ce qu'était l'amour d'un cœur d'enfant. À ce moment elle découvrait l'aveuglement naïf qui accompagne toujours cette passion, et, craignant de froisser cette âme si délicate en lui arrachant son erreur, elle attendit pour oser lui dire la vérité. D'ailleurs ne pouvait-elle pas elle-même se tromper, et n'était-il pas possible qu'elle ne sût plus voir dans les choses innocentes ? Les jours se suivirent ainsi, et Eugénie, observant sans cesse les moindres actions d'Alfred, fut presque forcée de reconnaître que c'était à elle que s'adressaient ces regards furtifs, ces mots à double sens, ces moments de joie, ces éclairs de tristesse, par lesquels parle sans cesse un amour qui se tait encore. Cependant Sylvie ne voyait rien, ou plutôt elle ne voyait que ce qui pouvait flatter son espérance ; et, confiant chaque soir à Eugénie sur quels frêles indices elle croyait deviner l'amour d'Alfred, elle enseignait à sa rivale que les indices plus graves que celle-ci voyait seule étaient ceux d'un véritable amour. Eugénie avait pitié de cette enfant, et s'accusait d'être aimée comme si elle l'avait trahie. Trop endolorie encore des rudes atteintes auxquelles elle échappait, elle voulut éviter tout ce qui pourrait remettre sa vie dans une lutte quelconque. Elle chercha à mettre entre elle et Alfred des obstacles qu'il lui fût difficile de franchir. Sous prétexte que l'endroit où elle était placée était trop loin d'une lampe qui brûlait près de madame Legalet, elle se retira dans un coin et derrière la longue ligne de ses jeunes compagnes. Elle ne fit que donner à Alfred l'occasion de lui montrer qu'il la cherchait partout et que partout il savait l'atteindre. Il volait son ouvrage à celle-ci, il faisait appeler celle-là, il dérangeait une autre, et, de chaise en chaise, il arrivait à côté de madame Legalet et d'Eugénie, à qui il ne pouvait rien dire et à qui il n'eût osé rien dire, mais dans l'air de laquelle il respirait. Madame Legalet riait beaucoup de toutes ces folies du jeune homme, et

l'appelait gaiement le tyran de l'atelier. Puis, le lendemain, Sylvie voulait aussi s'asseoir dans le coin retiré de sa mère ; et, comme il y revenait encore, elle s'imaginait qu'il y était venu pour elle parce qu'elle l'y avait suivie. Un autre soir, si Eugénie avait attaché un ruban noir autour de son cou, il s'écriait que les rubans noirs étaient une parure délicieuse. Et Sylvie disait à Eugénie :

« – Vous voyez qu'il désire que je mette un ruban noir, qu'il trouve qu'un ruban noir m'irait aussi à merveille. »

Elle mettait ce ruban, Eugénie quittait le sien, et, le soir venu, Alfred mécontent disait tout bas à Sylvie, de manière cependant à être entendu d'Eugénie et en lui jetant un regard de reproche :

« – Vous êtes bonne et aimable, vous ! vous n'avez pas peur de mettre ce qui me plaît. »

L'heure des confidences arrivée, Sylvie disait à Eugénie :

« – Vous voyez comme il m'a remerciée d'avoir mis un ruban noir ! oh ! bien certainement, il m'aime. »

L'écho du cœur d'Eugénie répétait : Il m'aime. Et c'était un étrange spectacle que cette jeune fille si naïve, si ignorante, avertissant sa rivale de tout ce qu'on lui adressait d'hommages et faisant l'aveu d'un amour que sans tout cela elle n'aurait peut-être pas su comprendre. Le déplaisir qu'Eugénie éprouvait de se trouver la confidente de Sylvie et la manière froide dont elle accueillait les aveux de cette enfant ne pouvaient imposer silence à cette jeune passion. Malgré tous ses efforts, elle était obligée d'en entendre sans cesse parler, et comme un jour elle avait dit à Sylvie que sa mère lui en voudrait peut-être si elle apprenait qu'elle l'aidât à nourrir un amour qu'elle n'approuvait pas, Sylvie lui répondit aussitôt :

« – Oh ! ma mère le sait, et elle ne m'en veut pas ; Alfred est un si honnête jeune homme, si respectueux, si bien élevé ! C'est ma mère qui m'a dit tout cela, et certainement on l'acceptera le jour où il me demandera en mariage. »

Tous les mots de cette enfant portaient coup à Eugénie ; ce mot « mariage » lui fut bien douloureux. Pouvait-elle se marier elle, pauvre fille perdue ? Et, à supposer que l'amour d'Alfred fût aussi sincère qu'elle devait le croire d'après ce qu'on lui disait d'un amour pur, ne devait-elle pas y renoncer ? Et vois comme la passion est ingénieuse à s'introduire dans le cœur ! Du moment qu'Eugénie s'imagina qu'on la trouvait indigne d'être aimée, elle souffrit de l'idée de ne pas l'être, et cet amour d'Alfred qu'elle craignait de voir grandir, elle craignit de le perdre. Alors elle douta, elle voulut savoir si elle aussi n'était pas prise comme Sylvie d'un fol aveuglement, et elle évita l'approche d'Alfred, non plus pour le fuir, mais pour l'éprouver. Il la poursuivit avec la

même adresse et la même persévérance. Il arrivait près d'elle par mille moyens que je ne puis te dire. Eugénie le suivait avec anxiété dans toutes ces petites manœuvres, et, lorsqu'il avait réussi et qu'elle ne pouvait plus douter qu'il fût heureux d'être auprès d'elle, elle était heureuse d'être auprès de lui. Elle lui était reconnaissante de l'aimer malgré sa faute comme s'il l'avait connue, et elle s'endormait quelquefois en rêvant le bonheur, car elle aimait aussi. Elle l'ignorait encore lorsqu'un jour, revenant de voir sa fille à la campagne, on lui apprit qu'une nouvelle ouvrière avait été admise chez madame Legalet. Le lendemain sa terreur fut extrême à l'aspect de cette nouvelle ouvrière : c'était Thérèse. Celle-ci l'aborda effrontément comme une amie. Mais Eugénie ne put contenir la révolte de son cœur. Après une réponse glacée à toutes les avances de Thérèse, elle se retira loin d'elle et évita de lui parler.

La vie va vite dans certaines circonstances. Eugénie n'avait été occupée toute la journée que de la crainte de voir Thérèse divulguer son secret. Cette crainte n'avait pourtant pas eu toute la portée que tu peux croire. Le calme de son âme lui avait rendu de la force, le témoignage de sa conscience la soutenait, elle s'était dit qu'en désespoir de cause elle quitterait cette maison et chercherait un autre asile ; mais lorsque le soir vint et qu'Alfred parut, l'effroi que Thérèse avait inspiré à Eugénie et contre lequel elle s'était senti la force de lutter, domina complètement son âme. Dans le premier mouvement de cet effroi, elle voulut cacher l'amour d'Alfred et redoubla de précautions contre lui. Elle aimait donc cet amour, puisqu'elle le protégeait contre une dénonciation. Puis, quand elle eut compris, avant la soirée finie, que Thérèse l'avait devinée, elle sentit qu'elle n'aurait pas contre le mépris d'Alfred la force qu'elle avait contre le mépris des autres, et un moment l'orgueilleuse Eugénie eut la pensée d'implorer la pitié de cette Thérèse qui l'avait perdue. Elle passa la soirée entière les yeux baissés sur son ouvrage et remplis de larmes, et, lorsqu'elle se leva pour se retirer, Thérèse s'approcha d'elle et lui dit d'un ton où régnait la basse ironie du vice :

« – Il est gentil ton nouvel amoureux, mais il a l'air un peu niais. C'est une bonne dupe à prendre. »

Eugénie fut trop révoltée de l'infamie de ce mot pour se sentir la force d'y répondre, elle se détourna avec dégoût. Thérèse se vengea du mépris qu'elle méritait en le renvoyant à celle qui ne le méritait pas. En peu de jours la fille expérimentée connut l'amour d'Eugénie et connut aussi celui de Sylvie. Alors elle se rapprocha de cette jeune fille, appela des confidences qu'Eugénie repoussait depuis longtemps ; et, assurée de l'erreur de Sylvie, elle la lui arracha, déchirant impitoyablement ce jeune cœur, pour que dans son désespoir il frappât

sans pitié sur celui d'Eugénie.

« – Oh ! s'écria Sylvie quand Thérèse lui eut dit qu'Eugénie aimait Alfred, oh ! c'est impossible ! elle à qui j'ai tout dit, elle à qui j'ai confié tout ce que j'ai dans le cœur, elle me trompait, elle se moquait de moi, j'en suis sûre ! C'est une cruauté et une perfidie sans exemple ! Je dirai tout à ma mère.

– Et vous ferez bien, » repartit Thérèse qui voulait ménager habilement ses moyens de vengeance.

Sylvie courut raconter cette grande trahison à sa mère. Celle-ci montra une bien plus grande indignation encore que Sylvie, car elle se croyait le droit d'en vouloir à Eugénie plus que sa fille même. Le lendemain, madame Legalet fit appeler Eugénie, et, avant d'entrer avec elle en explications, elle lui remit une lettre. Cette lettre était celle par laquelle madame Bénard avait recommandé Eugénie à sa belle-sœur. Cette lettre disait tous les secrets de la pauvre fille. Celle-ci la lut la tête basse et la rendit de même à sa maîtresse.

« – Vous le voyez, Mademoiselle, dit madame Legalet ; je savais tout, et cependant je n'en ai jamais dit un mot, jamais je n'ai prononcé une parole qui pût vous humilier devant vos camarades ; je vous ai même épargné le chagrin d'avoir à rougir devant moi, et vous m'en récompensez en excitant par vos coquetteries l'amour d'un jeune homme que je destine à ma fille, d'un jeune homme qu'elle aime, cette pauvre enfant ; qu'elle aime d'un amour innocent, tandis que le vôtre n'est qu'un bas et odieux calcul. »

Ainsi, après avoir calomnié la vie d'Eugénie, on calomniait son amour même. Elle sentit les larmes la reprendre. Cependant elle se contint, et répondit :

« – Non, Madame, non, je n'ai rien fait pour attirer M. Alfred, et je ne l'aime pas.

– Eh bien ! alors, Mademoiselle, puisque c'est lui seul qu'il faut guérir, je lui dirai ce que vous êtes et qui vous êtes.

– Oh ! Madame, s'écria Eugénie en tombant à genoux, je quitterai votre maison, je m'en irai ; mais ne lui dites rien, ne me déshonorez pas à ses yeux. Que vous importe de me faire du mal quand je ne serai plus là ? »

Madame Legalet réfléchit un moment et répondit :

« – Oui, je sais que vous avez été plus malheureuse que coupable, mais ne le devenez pas en trompant l'amour d'un honnête homme, évitez-le, avertissez-le qu'il n'a rien à espérer : une jeune personne en a toujours les moyens quand elle le veut, et vous les trouverez si vous le voulez. À ce prix, je ne vous renverrai pas ; à ce prix, je vous promets

de me taire encore. »

– Enfin, dit Luizzi, voilà une bonne femme.

– Bah ! fit le Diable, si on voulait bien regarder au fond de cette indulgence, on y trouverait peut-être bien un petit infâme calcul.

– Encore ? s'écria le baron.

– Oui, madame Legalet avait peut-être pensé que, si Eugénie sortait de chez elle, Alfred pourrait bien n'y plus revenir ; et alors, adieu tous ses beaux projets d'établissement pour sa fille avec un jeune homme qui avait douze bonnes mille livres de rente à lui et dont le père était fort riche !

– Tu es un cruel commentateur, Satan, repartit le baron.

– Non, mais je suis l'esprit de contradiction endiablé, et je trouve presque toujours vos dédains aussi stupides que vos admirations.

– L'heure passe, dit Luizzi, et…

Le Diable reprit :

Eugénie accepta le marché de madame Legalet, et plus encore ; elle accepta les longues soirées passées en présence d'Alfred tandis qu'un regard scrutateur l'observait, tandis qu'il lui fallait repousser avec aigreur des avances que tout le monde voyait alors : raillée lorsqu'elle avait réussi à donner assez d'humeur à Alfred pour qu'il allât adresser à une autre des paroles qui devaient faire croire à Eugénie que cet amour dont elle était heureuse n'avait pas tenu contre le plus léger obstacle ; insultée quand elle n'avait pas fatigué la poursuite, car on lui disait qu'elle n'y avait pas mis assez de rigueur ; toujours menacée de voir son secret dénoncé, et souffrant tout cela parce qu'elle aimait, tant l'amour dompte les plus fortes natures ! tant il soumet les âmes les plus délicates à boire jusqu'à la lie les plus amers dégoûts ! C'est l'histoire de la faim et de la soif, mon maître : lorsque ces deux besoins tiennent l'homme, qu'il ait vécu de pain noir ou de bonne chère, il boit et mange avec avidité ce qui avant lui eût fait lever le cœur. La présence d'Alfred et le son de sa voix étaient les aliments dont Eugénie se nourrissait, et elle ne se sentait pas la force de s'en priver, quelques lâches saletés qu'on y mêlât. Il faut te dire aussi, pour que tu comprennes cet amour dans toute sa portée, que le secret d'Eugénie n'était pas resté dans les mains seules de madame Legalet pour fustiger Eugénie. Thérèse, l'impudente Thérèse, l'avait laissé glisser parmi toutes les jeunes filles du magasin, et les insolences et les tortures de Londres recommencèrent, mais plus vives, plus atroces, plus intenses, car elles s'adressaient à un cœur où elles blessaient à la fois l'orgueil et l'amour.

Alfred avait cependant compris qu'un changement si soudain dans

la conduite d'Eugénie et dans les habitudes de ses camarades devait avoir une cause ; il pensa justement qu'on avait deviné son amour, et il devina les projets de madame Legalet. Un soir, bien résolu de ne laisser à personne de folles espérances et à rendre la force à celle qu'on tyrannisait sans doute à cause de lui, il déclara, en ayant l'air de ne parler à personne, qu'il comptait se marier ; car depuis huit jours il avait atteint l'âge de vingt-cinq ans. Il déclara aussi qu'il se souciait fort peu de la fortune, parce que, n'en eût-il pas une toute faite, il saurait s'en faire une indépendante ; il ajouta qu'aucune menée ne pourrait l'empêcher d'épouser la femme qu'il aurait choisie et qu'il aimerait, fût-elle sortie de la dernière classe du peuple, fût-elle pauvre, fût-elle servante. Madame Legalet avait senti à qui s'adressait un pareil discours, et, toute prête à faire comprendre à Alfred qu'il ne devait plus remettre les pieds dans sa maison, elle voulut se venger de la perte de ses espérances. À peine Alfred avait-il fini de parler qu'elle ajouta :

« – Voilà de nobles sentiments, Monsieur ; mais je suppose qu'à toutes les qualités que vous souhaitez dans celle que vous voulez épouser, vous ajoutez encore celle d'être une honnête fille. »

À ce mot, Alfred se leva et Eugénie aussi. Alfred la regarda et Eugénie le regarda. Il pâlit à l'effrayante expression du visage d'Eugénie : il y avait un adieu éternel dans ce regard. Elle posa son ouvrage sur la table et sortit pour ne pas tomber éperdue et brisée de honte devant celui qu'elle aimait. Elle courut depuis le magasin, qui était au rez-de-chaussée, jusqu'au cinquième de la maison. J'avais une belle chance, mon maître, la fenêtre était haute et ouverte, Eugénie accourait au suicide, haletante, folle, furieuse ; quelques pas encore, et elle était à moi. Alfred l'avait suivie. Oubliant toute retenue, brisant ces liens si faibles et si forts pour lui que vous appelez convenances, il avait poursuivi Eugénie, et il l'atteignit au moment où elle allait franchir le seuil de sa porte. Il l'arrêta.

« – Vous m'avez compris, lui dit-il. Je vous aime, je sais que vous êtes pauvre, je sais que vous vivez du travail de vos mains, mais je vous en aime davantage. N'ayez peur de personne ; je vous donnerai mon nom, je vous ferai riche, et, je vous le jure, personne alors n'osera vous insulter ni vous calomnier. »

Eugénie regarda ce noble jeune homme qui, à genoux devant elle, tenait ses mains qu'il pressait avec amour.

« – Vous m'aimez ? lui dit-elle, eh bien ! moi aussi je vous aime, et je vais vous en donner une preuve, c'est que je ne veux pas vous tromper. »

Elle ouvrit un tiroir, y prit une lettre et la remit à Alfred. Cette

lettre n'avait que ces deux lignes :

« Mademoiselle, tâchez de venir dimanche, votre fille est un peu malade, et votre mère m'accuse de ne pas bien soigner votre enfant. »

Quand Alfred eut lu cette lettre, il demeura immobile devant Eugénie. Elle le regardait, car c'était la vie ou la mort qui allait sortir de la bouche de M. Peyrol. Elle voyait son visage agité, ses mains tremblantes, ses yeux égarés qui l'évitaient. Enfin Alfred, sentant lui-même que sa raison se perdait dans ce conflit de pensées si diverses, répondit à Eugénie :

« – Demain, demain, je vous répondrai. »

Après ces mots, il s'enfuit, ne voulant rien entendre, et Eugénie resta seule.

– Écoute, mon maître, je veux te faire sentir ce que peut être un pareil jour d'attente, ce que c'est que l'incertitude. Voici ce que j'ai à te dire : Peut-être n'es-tu pas si ruiné que tu le crois…

– Grand Dieu ! dit Luizzi.

– Mais peut-être l'es-tu plus que tu ne le penses. Du reste, tu sauras cela demain au soir.

– Dis-tu vrai ? s'écria Luizzi.

Et aussitôt, au lieu d'écouter le Diable, il se mit à parcourir la chambre en poussant les exclamations les plus folles et les plus désespérées.

– Oh ! s'il était possible ! disait-il ; mais non, tu me trompes, tu te railles de moi, tu me donnes cette espérance pour me rendre ma misère plus horrible. J'en avais accepté le fardeau, tu m'as peut-être trouvé trop de courage, et tu veux en redoubler le poids par une rechute… Cependant, si tu voulais me dire… Et pourquoi attendre à demain ?… Satan, parle, ne me donne pas des incertitudes plus affreuses que mon malheur.

Le Diable regarda Luizzi avec mépris et lui répondit :

– Eugénie fut plus noble et plus forte que toi, elle n'eut pas de ces cris convulsifs, elle ne se promena pas comme une folle en renversant les meubles, en criant à éveiller tout une maison ; et cependant, c'était plus qu'une fortune qu'elle pouvait perdre, c'était la suprême et dernière espérance de son cœur.

– Et elle la gagna, dit Luizzi, puisqu'elle est devenue madame Peyrol ?

– Oui, dit le Diable. Le lendemain, Alfred lui écrivit ces seuls mots : « Voulez-vous être ma femme ? »

– Et alors elle fut heureuse ? dit Luizzi, qui n'écoutait plus. Elle fut riche et aimée, elle eut une famille et un monde, et cette triste histoire se dénoua dans le bonheur ; elle fut moins à plaindre que je ne le pensais.

– Alors, dit le Diable, commença le nouveau chapitre de cette histoire : *Pauvre femme !*

III

PAUVRE FEMME !

– Sans doute, dit Luizzi, c'est un chapitre comme il y en a tant : un mari amoureux pendant quelques mois, puis qui abandonne sa femme, puis qui lui reproche ce qu'il a fait pour elle et qui la livre au mépris, à la solitude…

– Non, mon maître, reprit le Diable, ce n'est pas cela. Ce chapitre, si tu pouvais l'entendre, durerait bien plus longtemps que tous ceux qui l'ont précédé ; mais en vérité, tu es devenu trop incapable de m'écouter. À présent que tu as une espérance personnelle, l'égoïsme est entré avec elle dans ton âme, tu es comme le monde où fut jetée Eugénie, tu crains de perdre ton temps à t'occuper d'elle parce qu'elle n'est plus la seule planche de salut qui te reste.

– Tu te trompes, Satan, dit Luizzi ; je t'écouterai, mais voilà le jour qui vient, hâte-toi.

– Soit, dit Satan, et je te parlerai comme tu m'écouteras, sans m'arrêter aux détails, sans appeler une attention que tu n'as plus. Maintenant, voici pourquoi Eugénie fut une pauvre femme :

Ce fut parce qu'elle entra dans le monde avec un témoignage vivant de sa faute, parce qu'elle avait un mari qui l'aimait assez pour la croire innocente, mais qui n'était pas assez fort pour la faire accepter comme innocente ; parce que pour elle rien ne garda le sens vulgaire des actions ordinaires, quand ces actions même n'avaient pas un sens particulier. D'abord, M. Peyrol emmena sa femme dans sa province : mais il l'avait épousée contre la volonté de sa famille, quoique du consentement de son père. Celui-ci recevait sa bru et la protégeait presque autant que son mari ; mais il y a des choses contre lesquelles on ne protége pas, c'est l'accueil glacé des belles-sœurs et des beaux-frères, c'est l'impertinence de certaines politesses et de certains oublis, c'est le nom froid et cérémonieux de *madame* sans cesse adressé à Eugénie par des gens dont la familiarité ne se servait entre eux que d'un prénom amical, c'est cette adresse méchante qui, ne pouvant la chasser d'un salon, semblait l'exclure de la famille, puis les mille circonstances qui poignent le cœur sans qu'on puisse s'en plaindre. C'était à la promenade un salut qui n'était pas rendu, circonstance qu'Eugénie n'osait pas expliquer par une distraction, comme eût pu le faire toute autre femme. C'était une visite refusée et dont on faisait

d'autant plus remarquer l'absence que l'on passait dix fois sous les fenêtres de madame Peyrol pour entrer chez une personne de sa nouvelle famille. C'était surtout cet enfant, à qui M. Peyrol n'avait pu donner son nom et sur lequel on demandait à tous propos une explication, lorsqu'on n'ignorait pas qui il était et ce qu'il était. Si Eugénie le conduisait par hasard dans un salon ou dans une promenade, aussitôt on s'en emparait pour lui dire :

« – Oh ! la belle petite fille ! quelle est votre maman ?

– C'est madame Peyrol.

– Et votre papa ?

– Je ne le connais pas.

– Pauvre petite, qu'elle est jolie ! c'est bien malheureux de ne pas avoir de papa. »

Cela se disait devant Eugénie, et elle faisait sortir Ernestine avec une bonne ; cela se disait encore plus cruellement en l'absence d'Eugénie. Et l'enfant rentrait et racontait ingénument tout cela à sa mère qui alors l'empêchait de sortir. C'était un nouveau sujet de larmes ; car la petite fille, qui voyait jouer autour d'elle les autres enfants, demandait avec des pleurs, qui appelaient les pleurs de sa mère, pourquoi elle n'avait pas les jeux de son âge. Afin de remplacer pour elle ce qu'on n'osait lui donner, on satisfaisait ses moindres caprices, et il en résulta qu'Ernestine fut bientôt la petite fille la plus volontaire, la plus absolue et la plus capricieuse.

M. Peyrol eut tous les dévouements et soutint la lutte contre sa famille : il la soutint jusqu'à se brouiller avec ses frères et ses sœurs ; il ne voyait plus son père que furtivement et quand il le savait seul. En effet, le courage de celui-ci avait fini par céder ; et menacé, ou de l'abandon de tous ses autres enfants auxquels il n'avait rien à reprocher, pas même une noble action, ou de celui d'Alfred, il s'était prononcé contre le fils, qu'au fond de l'âme il estimait le plus. Car c'était un noble vieillard que cet homme ! Mais pour arriver à un tel résultat, il y eut mille horribles petites scènes : c'était à table où l'on servait tout le monde, excepté Eugénie ; c'était au jeu où l'on refusait d'être le partner d'Eugénie ; c'était dans un bal où l'on n'invitait pas Eugénie à danser, quand ou l'avait invitée à venir, ce qui n'arrivait pas toujours ; c'était ainsi partout et toujours, jusqu'à ce qu'on la laissât seule chez elle. Alfred suivit sa femme dans la solitude qu'elle s'était imposée, et Eugénie eut la dernière des douleurs, celle de voir qu'elle avait fait perdre le bonheur à celui qui s'était dévoué au sien.

Ce que je te raconte là en quelques paroles dura de longues années ; cela dura jusqu'au moment où Alfred fut las de lutter contre toutes ces petites haines de province que ne purent calmer ni la conduite

exemplaire d'Eugénie ni le respect dont la couvrait son mari. Ce n'était pas, à vrai dire, des malheurs horribles ; c'était ce supplice pour lequel vous avez trouvé un mot si vrai, la torture à coups d'épingles. Alors Alfred se décida à venir à Paris ; il se perdit un moment dans cette ville immense, en cachant ce qu'était Ernestine et en la faisant passer pour sa fille. Grâce à un mensonge, il obtint quelques jours de repos. Il commençait à reprendre espérance, lorsqu'il fut tué en revenant du Havre, il y a dix-huit mois, par l'explosion d'une machine à vapeur.

Alors, aux malheurs de la fausse position succédèrent ceux de la ruine. Tu les connais, ceux-là, et tu as été sur le point d'en devenir fou, toi un homme, toi qui n'as que toi-même à faire vivre, tandis qu'Eugénie restait avec une enfant habituée au luxe, avec une enfant qui lui reprocha sa misère, qui…

– Voici le chapitre *pauvre mère* qui commence, n'est-ce pas ? Va vite, je t'écoute.

– Non, fit le Diable, il est jour, tu le verras.

IV

PAUVRE MÈRE, ETC.

Le Diable avait disparu, et Luizzi s'aperçut, en ouvrant les volets et les croisées, que le jour était moins avancé qu'il ne le croyait. Le premier objet qui frappa ses regards fut la correspondance qui lui avait apporté la nouvelle de sa ruine : il la relut encore. L'espérance que le Diable lui avait rendue et qui l'avait égaré un moment s'effaça devant une nouvelle lecture. Il savait trop bien que le Diable ne lui avait jamais offert une bonne chance que pour l'attirer dans quelque piége. En outre, Satan n'avait-il pas dit : Tu n'es peut-être pas ruiné, mais peut-être l'es-tu plus que tu ne le penses ? Le baron se décida donc à agir comme si sa ruine était certaine. D'ailleurs il n'avait pas entendu vainement le récit de Satan : Eugénie lui semblait la femme telle qu'il l'avait rêvée. Tous les déplaisirs qui étaient nés de sa situation ne l'épouvantaient plus, une fois Ernestine mariée et portant un nom derrière lequel on n'irait pas chercher celui qu'on devait y supposer. Luizzi descendit au salon, résolu à accepter l'offre de madame Peyrol et à se faire admettre en cinquième dans le contrat des prétendants. Cependant une chose l'étonna : ce fut que le jour, au lieu de grandir et de se lever dans toute sa splendeur, baissât sensiblement. Une singulière crainte s'empara de lui : ce récit, qu'il croyait n'avoir duré qu'une partie de la nuit, avait-il été prolongé par le Diable jusqu'à la fin du jour fatal ? Il ne put en douter en traversant la salle à manger, où la table était à peine desservie comme après le dîner. Alors, pris à l'improviste par cette nouvelle ruse du Diable, il courut vers le salon et entra comme un fou au milieu d'un grand cercle silencieusement rangé autour d'une large table. Son entrée et l'étonnement peint sur son visage occasionnèrent un mouvement de surprise ; chacun le regarda avec un air de pitié. M. Rigot s'avança vers lui et lui dit assez haut pour que tout le monde l'entendit :

– Ah ! vous voilà, monsieur le baron ? J'ai appris les mauvaises nouvelles qui vous sont arrivées, et j'ai défendu qu'on allât vous déranger dans votre chambre. Dame ! quand on est ruiné tout d'un coup de fond en comble, cela frappe, surtout vous autres grands seigneurs, qui n'êtes pas habitués à la misère comme nous, pauvres manans. Mais je vous remercie d'avoir assez pris sur vous pour assister à notre fête de famille.

Luizzi, remis un peu de son trouble, balbutia quelques mots et jeta un regard sur Eugénie qui se tenait humblement dans un coin. On voyait qu'elle avait pleuré toute la journée. Elle regarda aussi Luizzi, qui la salua avec un respect qu'il ne lui avait pas montré lorsqu'elle était venue vers lui, mais qu'il essaya de rendre manifeste lorsqu'il allait à elle. Parmi les personnages présents à cette scène, il y en avait un que Luizzi n'avait pas encore vu : c'était le notaire, qui le considérait d'un regard tout particulier à travers le verre de ses lunettes. Il sembla à Luizzi qu'il connaissait cet homme : l'expression de son visage, plus que ses traits, l'avait déjà frappé, et il allait chercher dans ses souvenirs en quel lieu et à quelle époque il l'avait rencontré, lorsque sept heures sonnèrent.

– Voici le moment ! s'écria Rigot ; l'opération va commencer. Mettons d'abord les trois noms de ces dames dans un chapeau ; on les tirera l'un après l'autre pour savoir qui choisira la première. M. le baron va nous rendre ce service, lui qui n'est pas au nombre des concurrents.

– Je n'ai pas dit cela, murmura Luizzi, poussé par l'épouvante de la misère qui l'attendait, et retenu cependant par un reste d'honnêteté.

– Ah ! ah ! fit M. Rigot, la nuit porte conseil, à ce que je vois, monsieur le baron. J'en suis charmé.

Luizzi baissa la tête devant cette injure, qu'il avait trouvé si lâche d'accepter quand elle s'adressait à d'autres qu'à lui. Il entendit alors le petit rire sec et aigu du notaire, et il lui sembla qu'il avait déjà entendu ce rire malfaisant, mais il ne put se rappeler en quelle circonstance. Le petit rire aigre domina le murmure de mécontentement qui s'éleva parmi les concurrents et qui finit par éclater en apostrophes grossières.

– Ah ! ah ! fit l'avoué, M. Rigot a raison ; la nuit porte conseil et la ruine aussi.

– Bon, fit le maître clerc, je suis sûr que, s'il en avait le temps, ce ne serait pas seulement un contrat de mariage que Monsieur voudrait signer.

– La résolution de M. le baron, ajouta le pair de France, lui fait d'autant plus d'honneur qu'elle est plus tardive : ce n'est qu'en face du danger que les grands courages se montrent.

– Je voudrais qu'il y en eût à vous dire que vous n'êtes qu'un fat, reprit Luizzi, pour que vous fussiez bien persuadé de ce courage.

– J'en chercherai la preuve quand il vous plaira.

– Tout de suite, Monsieur.

Et ils s'apprêtaient à sortir quand M. Rigot s'écria :

– Celui d'entre vous qui sortira d'ici pour aller se battre sera exclu du concours.

Il faut dire, à l'honneur du baron, que ce fut M. de Lémée qui s'arrêta le premier. M. Rigot continua :

– Et le premier qui fait une menace sera de même exclu.

– Je n'ai pas prononcé une parole, fit le beau commis d'agent de change.

Le plus absolu silence suivit ce petit incident, et M. Rigot reprit :

– Ma sœur, ma nièce, ma petite-nièce, voici cinq beaux gaillards très-convenables, et de tout âge. Faites attention à bien vous assortir sous ce rapport. La convenance des âges est la première base du bonheur. Récapitulons : M. de Lémée a vingt-cinq ans…

– Trente, vous voulez dire, fit le petit jeune homme en lançant un regard à madame Peyrol.

– Bien ! dit M. Rigot. M. l'avoué est un peu plus âgé, n'est-ce pas ?

– Vingt-neuf ans, s'écria M. Bador en se cabrant devant Ernestine.

– M. Marcoine a…

– Je ne sais pas mon âge, fit le clerc.

– Et monsieur Furnichon ?

– J'ai l'âge qu'on veut.

– Quant à M. le baron, il a trente-deux ans, je le sais. Nous pouvons donc commencer. Mais, puisque M. le baron est du nombre des prétendants, il ne peut plus nous rendre le service de tirer les noms. Ce sera ce drôle d'Akabila qui nous servira d'enfant de loterie. Allons, marche, gredin, ou je me fais des pantoufles avec la peau de ton derrière !

Et avant que le malheureux Akabila eût compris ce qu'on voulait de lui, il fut admonesté par le pied de M. Rigot, lequel sembla aller s'informer de ses futures pantoufles. Le fils de roi comprit, mit la main dans le chapeau, et ramena un nom. C'était celui d'Ernestine. L'avoué, qui était près d'elle, poussa un soupir qui fut répété en chœur par M. Marcoine et M. Furnichon. Akabila plongea encore la main dans le chapeau, et cette fois le notaire lut le nom d'Eugénie. Ce fut le tour de M. de Lémée de pousser un énorme soupir, auquel firent écho le clerc et le commis. Il ne restait plus que le nom de madame Tourniquet, qui fit une horrible moue en disant :

– Après les autres, s'il en reste ; c'est bien régalant !

– Il en restera, gardez-vous d'en douter, dit l'avoué d'un air très-satisfait.

– Et de beaux ! dit le commis.

– Et de bons ! dit le clerc.

– Et de nobles ! fit M. de Lémée.

Luizzi se tut.

– Et de bien amoureux ! cria une voix de la porte du salon.

C'était Petit-Pierre qui entra tout botté en disant :

– C'est vous que je cherche, monsieur le baron ; je viens de la part d'un monsieur de Paris, qui m'a dit que vous alliez tout de suite le trouver ou qu'il allait venir.

– Un moment, dit le notaire, nous ne pouvons pas procéder comme cela ; et, si monsieur se retire, je demande qu'il soit exclu.

Luizzi s'arrêta incertain entre l'espérance que le Diable lui avait donnée et la menace qu'il lui avait faite, et il dit à Petit-Pierre :

– Et quel est ce monsieur ?

– C'est une espèce de grand, sec, noir, qui a un portefeuille sous le bras et deux estafiers qui le suivent ; ça m'a tout l'air d'un homme de justice.

– D'un huissier ? s'écria Luizzi.

– Possible, reprit Petit-Pierre, car il a demandé la demeure du juge de paix, et je l'ai laissé griffonnant sur des papiers timbrés.

– Il paraît que monsieur le baron a des lettres de change sur la place ? dit l'avoué.

– Si j'en ai, je les payerai, dit Luizzi d'un ton de dédain.

– Avec quoi ? reprit le pair de France.

Ce mot fit pâlir Luizzi, et le notaire, après avoir encore ri de son petit rire, reprit :

– En finirons-nous, oui ou non ?

– C'est juste, dit M. Rigot. Que ceux qui n'en veulent pas s'en aillent.

Luizzi fut près de sortir : il sentait bien qu'il se déshonorait aux yeux de cette femme qui lui avait parlé en termes si méprisants des hommes qui poursuivaient les chances de sa dot. Mais il se rappela en même temps qu'il avait accepté des lettres de change montant à une assez forte somme, dans un compte avec son banquier, et qu'il les avait endossées. À la crainte de la misère se joignit celle de la prison, et le baron, à qui la nature n'avait pas départi une dose suffisante de résolution et de bon sens pour le guider dans les moments difficiles, le baron resta. Petit-Pierre se rangea dans un coin, et mademoiselle

Ernestine fut appelée à déclarer le choix qu'elle avait fait.

Nous n'avons pas la prétention de peindre le visage des assistants, car des positions semblables à celles que nous racontons se trouvent rarement dans la vie humaine ; mais si l'on veut bien s'imaginer une assemblée d'héritiers au jour de l'ouverture d'un testament, qui prenant un air indifférent et se mordant les lèvres pour en cacher le tremblement, qui la bouche ouverte et les yeux hors de la tête, qui le regard quêteur et trépignant des pieds, des mains, des doigts, du nez, qui la mine défaite et les jambes mal assurées, on aura une idée de la tenue de cette assemblée. Ernestine se leva, baissa gracieusement les yeux, et, tandis que l'avoué soupirait à faire éclater son cœur dans sa peau, elle dit modestement :

– Je choisis M. le comte de Lémée.

Celui-ci, qui regardait amoureusement madame Peyrol, releva soudainement la tête, poussa un cri de joie, courut vers Ernestine, et, lui baisant les mains :

– Vous avez compris mon cœur, lui dit-il, oh ! vous sentiez que je vous aimais et que je vous aimais seule.

Madame Peyrol laissa échapper un sourire de mépris, tandis que l'avoué, se rapprochant d'elle par une savante manœuvre, affectait un air plein de joie et s'écriait :

– C'est tout simple, la jeunesse avec la jeunesse ; c'est un choix très-judicieux, il faut être à peu près du même âge pour être heureux ensemble.

– Quel âge avez-vous donc ? reprit M. Rigot, vous nous avez dit vingt-huit ans.

– J'en ai parbleu trente-cinq bien sonnés, reprit l'avoué en regardant madame Peyrol.

– Qui est-ce qui n'a pas trente-cinq ans ? dit le clerc avec humeur, voilà un beau mérite !

– Et si on ne les a pas, on les aura un jour, dit le commis.

– Silence, silence ! fit M. Rigot, c'est le tour d'Eugénie.

Elle ne quitta pas sa chaise et promena son regard autour d'elle. Puis elle dit, comme si les paroles qu'elle prononçait lui déchiraient la poitrine :

– Je choisis M. le baron de Luizzi.

– Moi ! s'écria Armand.

Il se rappela alors qu'il avait demandé à Satan le secret de la donation et que celui-ci n'avait pas répondu.

– Acceptez-vous ? dit M. Rigot.

– Hé ! hé ! hé ! hé ! fit le notaire.

À ce moment, Luizzi reconnut le rire du Diable et s'arrêta soudainement.

– Acceptez-vous ? répéta M. Rigot.

– Un moment, fit le notaire, monsieur le baron n'était pas là quand on a lu les contrats, et peut-être veut-il en prendre connaissance avant de se décider. Il faut qu'il sache qu'en cas de décès de la femme le contrat donne au mari survivant une part d'enfant ; venez voir cela, monsieur le baron, venez voir.

Luizzi alla vers le notaire, sentant son cœur faillir ; car, en acceptant l'offre de madame Peyrol, il se condamnait peut-être à une misère plus grande que celle qu'il redoutait, si elle n'avait rien de la dot, et c'était peut-être la nouvelle dont le Diable l'avait menacé. Il s'approcha de la table, s'y appuya pour ne pas tomber, et vit à côté des contrats un grand paquet cacheté contenant la donation des deux millions.

– C'est là, dit le notaire en posant ses doigts aigus sur le contrat, lisez !

Armand ne le put pas, sa vue était troublée, il était saisi d'une espèce de vertige.

– Mettez mes lunettes, dit le notaire ; vous verrez mieux, monsieur le baron.

Et sans autre façon le notaire mit ses lunettes sur le nez de Luizzi, en lui montrant toujours du doigt l'endroit où il devait lire. À peine Luizzi eut-il porté les yeux sur le papier, qu'il s'aperçut que les lunettes de Satan lui avaient rendu cette puissance de vision, grâce à laquelle il avait pu lire l'histoire d'Henriette Buré à travers les murs et la nuit. Il regarda alors la donation, il se pencha vers la table, tandis que tout le monde le suivait d'un regard plein d'anxiété, et il lut, sous l'enveloppe de la donation, que M. Rigot donnait la somme de deux millions à Ernestine Turniquel, fille naturelle d'Eugénie Turniquel, femme Peyrol.

– Eh bien ! acceptez-vous ? demanda M. Rigot pour la troisième fois.

Luizzi se laissa aller sur la chaise du notaire, et répondit : « Non. »

Ce fut un cri de joie de tous les concurrents et un cri de honte et de désespoir d'Eugénie. Quant à M. Rigot, il répétait avec rage :

– Non ? ah ! vous dites non… non !… nous verrons… Allons, Eugénie, choisis un autre mari. Je te réponds que ces messieurs accepteront.

– À mon tour de dire non, repartit Eugénie ; donnez votre fortune à ma fille, mon oncle, et laissez-moi aller vivre dans quelque village obscur.

– Eh bien ! non aussi, s'écria Rigot avec emportement ; vous aurez chacune un mari ou vous n'aurez rien.

– Je préfère la misère, dit Eugénie.

– Et moi je garde mes millions.

– Gardez-les, mon oncle ; je n'ai pas oublié que le travail m'a nourrie, je sais travailler.

– Bien, dit Jeanne, et je t'aiderai, moi.

– Ah ! s'écria Ernestine, c'est une indignité !

– Ernestine ! dit Eugénie.

– Oui, Madame, oui, c'est une indignité ! Ce n'est pas assez de m'avoir donné une existence misérable et sans nom, de m'avoir fait passer une enfance honteusement exilée de partout, de m'avoir refusé de me faire connaître mon père qui était un homme d'un grand nom, je le sais. Vous m'enlevez par votre refus la seule chance que j'ai d'avoir un nom et une fortune. Oui, c'est une indignité !

– Oh ! s'écria madame Peyrol en cachant sa tête dans sa main ; Ernestine, ma fille !

– Et tu souffres qu'une drôlesse comme ça te parle avec cette insolence ? reprit madame Turniquel ; ah ! que je lui ferais chanter une autre gamme, moi… !

– Madame, dit Ernestine, je ne sais ce que vous me voulez, je ne vous connais pas.

– Ah ! tu ne me connais pas, malheureuse ! s'écria la vieille Jeanne ; et quand ta mère, au lieu de te mettre aux Enfants-Trouvés comme tant d'autres, travaillait pour te nourrir, qui est-ce qui te berçait et te soignait chez ta nourrice, méchante bâtarde ?

– Si je le suis, s'écria Ernestine, ce n'est pas ma faute, c'est celle de ma mère.

– Oh malheureuse ! malheureuse ! s'écriait Eugénie, en se tordant avec désespoir et en suffoquant de sanglots, malheureuse !

– Et il n'y a pas un honnête homme ici à qui donner cette honnête femme ? s'écria M. Rigot hors de lui.

Le baron eut un moment le désir de courir à Eugénie. Il se leva à moitié de son siége, mais le Diable lui montra la donation du doigt et lui dit :

– Lis, lis.

Luizzi retomba assis sur son fauteuil. L'avoué prit la balle au bond, et comprenant la colère de M. Rigot, il s'écria :

– Monsieur, que madame Peyrol soit riche ou pauvre, il y a ici d'honnêtes gens tout prêts à lui offrir leur main.

– Oui, oui, dirent ensemble le commis et le clerc, oui, nous sommes là.

– Et moi itou, dit Petit-Pierre.

– Eugénie, écoute, dit le vieux Rigot : choisis un mari, ceux-ci ne sont pas si mauvais que je le croyais ; voilà qui me raccommode avec ces Messieurs.

– Non, mon oncle, non, je ne le puis. C'est trop odieux.

– Demandez pardon à votre mère, dit tout bas M. de Lémée à Ernestine, où nous sommes perdus.

Ernestine resta un moment indécise, tandis que Luizzi contemplait cette scène, et, reconnaissant partout la main de Satan, il lui dit tout bas :

– Tu avais raison. Pauvre mère !

– Attends, attends, répondit Satan.

Alors Ernestine s'approcha d'Eugénie, et, se mettant à genoux, elle lui dit d'une voix très-attendrie, mais avec des yeux très-secs :

– Pardonnez-moi, ma mère, c'est un moment de folie et d'égarement… C'est un amour peut-être trop violent qui m'a emportée… Hélas ! vous savez, vous, quelles fautes il peut faire commettre.

– Tais-toi, tais-toi, malheureuse ! lui dit sa mère, ne m'outrage pas dans tes prières comme dans ta colère, tais-toi. Puisque Dieu a marqué ma vie pour qu'elle soit la pâture des autres, je la donnerai jusqu'au bout ; puisque tu ne peux être riche et heureuse que par le dernier sacrifice que je puisse faire, je te le ferai.

Elle s'arrêta, et, se retournant vers l'avoué, elle fut prête à lui parler, mais la force sembla lui manquer, et elle leva un dernier regard sur Luizzi, un regard où elle s'offrait encore à cet homme à qui elle croyait quelque honneur dans l'âme parce qu'il avait refusé. Mais le Diable fit entendre son petit rire aigu, et Luizzi baissa les yeux.

– Monsieur, dit Eugénie à l'avoué, voulez-vous de moi, vous ?

– Oui, Madame, dit M. Bador, et Dieu m'est témoin que je vous honorerai et vous respecterai toujours.

– Eh bien ! voilà qui est dit, s'écria M. Rigot ; et maintenant, notaire, ouvrez la donation. Je la maintiens, qu'on se marie ou qu'on

ne se marie pas ; ceux qui ne seront pas contents n'auront qu'à s'en aller. Lisez, tabellion, lisez…

Le notaire prit lentement la donation et brisa les cinq cachets l'un après l'autre. Il semblait jouer avec l'attente des épouseurs ; le clerc et le commis, désintéressés pour leur part, examinaient en ricanant la figure pantoise des deux épouseurs, tandis que Luizzi regardait tristement la malheureuse Eugénie qui cachait sa tête dans ses mains. Le notaire déploya le papier solennellement, et prit ses lunettes, qu'il essuya pendant quelques minutes.

– Bon, bon, fil M. Rigot, ne vous pressez pas, ça viendra.

Enfin le notaire mit ses lunettes, et, après tous les toussements d'usage, il lut l'acte de donation sans passer une syllabe du protocole barbare de cet acte, puis il arriva au fameux article par lequel M. Rigot déclarait donner la somme de deux millions, actuellement déposés à la banque de France, à sa petite-nièce Ernestine Turniquel, fille naturelle d'Eugénie Turniquel. Ernestine poussa un cri de joie et le comte de Lémée tomba à ses pieds, pendant que madame de Lémée les pressait tous deux dans ses longs bras, démesurément maternels. Eugénie suspendit ses larmes et dit à M. Bador :

– Oh ! Monsieur, pardonnez-moi !

– Laissez, laissez, dit l'avoué ; j'ai un acte en bonne forme dans ma poche, et dès cet instant M. de Lémée vous doit cinq cent mille francs.

– Comment ! s'écria Ernestine à son futur, vous avez osé disposer de ma dot ?

– Et si vous ne l'aviez pas eue ? dit l'avoué.

– Nous discuterons la teneur de l'acte, répondit le pair.

– Il est en règle, repartit l'avoué.

– Nous verrons.

– Très-bien, très-bien, fit M. Rigot, vous savez que vous êtes les maîtres de ne pas épouser, car ce qui est fait est fait, et la dot sera donnée comme il est dit.

– Si monsieur de Lémée veut reconnaître la validité de l'acte ? fit l'avoué.

– Je vous le défends ! cria Ernestine à son futur.

– C'est un acte immoral, dit M. de Lémée, qui m'a été arraché d'une manière subreptice.

– Par exemple ! dit le commis, et mes dix mille francs ?

– Encore ! dit Ernestine.

– Et les miens ? ajouta le maître clerc.

– Et ceux du baron, sans doute ? dit M. Rigot.

– Je ne suis pour rien dans cet infâme marché, Monsieur, dit le baron.

– Hé ! hé ! hé ! hé ! fit le notaire en riant si vite et si aigrement que tout le monde s'arrêta pour l'écouter. C'est que l'acte n'est pas fini, Messieurs, dit-il, écoutez. Et il continua : Ladite somme sera placée sur l'État en rentes à cinq pour cent.

– Bon ! fit le commis, la rente est à cent dix, cela fait 90,909 francs 09 centimes.

– J'aurais trouvé mieux que cela sur hypothèque, fit le clerc.

– Écoutez donc, dit M. de Lémée.

– Et la dite rente, continua le notaire, considérée comme usufruit de la somme de deux millions, sera payée à madame Eugénie Turniquel, femme Peyrol, qui en jouira jusqu'au jour de son décès, sa fille n'en ayant que la nue-propriété.

– Voilà qui est admirable ! s'écria l'avoué.

– Voilà qui est stupide ! s'écria M. de Lémée, et avec quoi voulez-vous que nous vivions pendant ce temps-là ?

– Vous avez votre acte qui vous assure cinq cent mille francs, dit le clerc. M. Bador le trouvait si bon tout à l'heure !

– En effet, reprit M. de Lémée, et cette transaction…

– Est nulle, dit aussitôt l'avoué ; je ne touche pas, je ne peux pas payer.

– Vous êtes un fripon, dit le pair.

– Et vous un misérable.

– Voyons, s'écria M. Rigot de sa voix de stentor, acceptez-vous, monsieur le comte, oui ou non ?

– Ma foi ! dit le pair en se promenant à grands pas, deux millions à attendre je ne sais combien de temps… c'est un bel avenir, sans doute, mais un avenir bien éloigné…

– Ah ! Monsieur, voilà votre amour ! fit Ernestine.

– Eh ! Mademoiselle, reprit-il, votre mère est bien jeune !

– Quelle horreur ! s'écria Eugénie.

– Ne vous tourmentez pas comme ça, fit l'avoué, vous vous rendrez malade.

Eugénie se détourna encore et rencontra le regard de Luizzi qui semblait celui d'un homme pris de vertige.

À ce moment, M. Rigot s'écria encore :

– Eh bien ! monsieur le comte, acceptez-vous ?

Le comte hésita, et le notaire lui dit tout bas :

– Madame Peyrol est jeune, mais la grand'mère est vieille, et, en l'amadouant un peu, vous aurez avant deux ans le million qui lui revient.

– C'est vrai, dit Ernestine.

– Eh bien ? eh bien ? fit M. Rigot.

– J'accepte, dit le comte.

– Faut-il des chevaux de poste à ces messieurs de Paris ? fit Petit-Pierre.

– Que le diable t'emporte ! s'écria le clerc.

– Cela ne lui manquera pas, repartit le notaire.

– Que le diable vous emporte tous et moi aussi ! reprit le commis furieux.

– C'est son devoir, dit encore le notaire, et il le remplira.

Puis il continua :

– Tout n'est pas fini, nous avons encore à connaître le choix de madame Turniquel.

– C'est vrai, dit Petit-Pierre en s'avançant d'un air galant.

– Je n'en suis pas, moi, d'abord, s'écria le commis.

– Ni moi, repartit le clerc.

– En ce cas, répliqua le notaire, il n'y a plus que Petit-Pierre et le baron de Luizzi.

– Moi ? s'écria Luizzi.

– Il est bon de remarquer, dit le tabellion d'une voix si aigre qu'elle se fit entendre par-dessus le murmure de tout le monde, que le contrat de madame Turniquel est tout à fait à l'avantage du futur ; car, au lieu d'avoir un million constitué en dot, elle reconnaît que le futur apporte un million, ce qui fait que ledit futur est le véritable propriétaire de la fortune et en peut disposer de son plein gré.

– C'est bien différent ! s'écria le commis.

– Cela change la thèse, reprit le clerc.

– Du tout, du tout, dit la vieille ; vous avez fait les dégoûtés, merci de vous, messieurs les mirliflors !

– C'est juste, fit Petit-Pierre ; des muscadins, c'est pas ça votre affaire, la belle Jeanne.

– Peut-être que si, fit madame Turniquel ; et, puisque ma petite-fille qu'est si fière est comtesse, je ne serai pas fâchée d'être baronne.

– C'est comme ça ? dit Petit-Pierre ; adieu, Jeanne, vous méprisez vos vieux amis, vous vous en repentirez.

Il fit mine de sortir, puis il revint tout à coup.

– À propos, dit-il, monsieur le baron à quatre chevaux, je m'en allais sans vous remettre une lettre que m'a donnée ce grand sec noir, je l'avais oubliée dans ma poche.

Petit-Pierre jeta la lettre sur la table, et Luizzi la prit pour la lire, pendant que chacun allait et venait dans le salon, l'avoué calmant Eugénie, et M. de Lémée se querellant avec Ernestine parce que l'héritage de la grand'mère leur échappait. La lettre était ainsi conçue :

« Monsieur, un jugement de prise de corps exécutoire sur l'heure a été rendu contre vous pour une somme de cent mille francs. Toutes mes mesures sont prises pour vous arrêter, les autorités sont informées ; veuillez donc me solder le montant de votre condamnation ou vous rendre vous-même à Mourt où je vous attends, si vous voulez éviter le désagrément et le scandale d'une arrestation publique.

« LALOGUET, garde de commerce. »

– Un million ! s'écria le notaire, comme pour ramener l'ordre et le calme dans la société ; un million, vous avez entendu ? un million dont le futur conjoint aura la propriété et la libre disposition !

– Est-ce que tu renonces tout à fait, Petit-Pierre ? dit M. Rigot.

– Elle ne veut pas de moi, l'ingrate ! dit le postillon d'un ton pleurard.

– Ne t'en va pas, Petit-Pierre ; car, si je ne suis pas baronne, je veux être paysanne, tout l'un ou tout l'autre.

– Voilà qui est bien dit, repartit le notaire, tout l'un ou tout l'autre : c'est le sort de bien des gens, riches ou pauvres, menant joyeuse vie ou pourrissant à Sainte-Pélagie.

– Voyons, dit M. Rigot, est-ce que vous dormez, baron ? êtes-vous mon beau-frère ou mon prisonnier ? car je vous préviens que c'est moi qui suis porteur de la lettre de change, et je vous jure que vous ferez vos cinq ans. Voulez-vous… une fois ?

Le baron s'enfonça les ongles dans la poitrine.

– Deux fois ?

Le baron se déchira la peau avec rage.

– Trois fois ? c'est la dernière, voulez-vous ?

– Oui ! s'écria le baron en se levant et en regardant autour de lui

avec un tel air de menace qu'aucun rire, qu'aucun mot n'osa sortir de la bouche de personne.

– Ç'a été dur, dit M. Rigot.

– Pas tant que je le croyais, fit le notaire.

V

VERTIGE.

– Puisqu'il en est ainsi, reprit M. Rigot, à table, Messieurs, à table ! Le souper nous attend, un souper auquel j'ai invité tous les riches propriétaires des environs. À table, et que chacun donne la main à sa femme ; nous allons faire une présentation en règle.

M. de Lémée prit la main d'Ernestine, l'avoué offrit le bras à Eugénie, et Luizzi ferma la marche avec madame Turniquel. Le baron allait comme un homme ivre, ne sachant ce qu'il faisait ni ce qu'il disait. On le mit à table entre sa future et un homme d'une trentaine d'années, qu'on appelait M. de Carin. Durant le commencement du souper, il l'entendit parler bas à M. de Lémée et lui dire :

– Eh bien ! mon cher ami, avez-vous fait une bonne affaire ?

– Pas trop bonne, deux millions après la mort de la mère.

– C'est mon marché retourné, vous attendez la fortune et moi la pairie.

– En effet, dit M. de Lémée.

Luizzi écoutait, cherchant partout des infamies pour justifier la sienne, lorsque le notaire s'écria :

– Allons, buvons ! qu'est-ce qui veut me faire raison ?

– Moi, parbleu ! dit M. de Carin. Je ne sais rien de mieux que de boire quand on a fait une sottise.

Et tous deux trinquèrent. Et, quand le notaire eut bu, il sortit une fumée blanche de sa bouche comme si on eût jeté le vin dans un cylindre rouge où il se serait évaporé en fumée.

– Buvez donc, baron, dit M. de Carin ; cela fait supporter les vieilles femmes, les beaux-pères et les belles-mères.

– Oui, reprit Armand avec fureur, buvons, j'ai besoin de ne pas penser.

Il but. Il but coup sur coup avec une rage telle que bientôt il vit la salle et les convives danser autour de lui. Du reste il n'était pas le seul ; le notaire demandait raison à tout le monde et secouait sur l'assemblée une espèce d'ivresse folle, d'entraînement général qui gagnait les plus rassis.

– Bravo ! dit M. Rigot, voilà que ça s'allume, commençons les feux. Les grands verres !

Et l'on apporta d'immenses verres qui contenaient une bouteille presque entière de vin de Champagne, et on les remplit.

– À la jeune et jolie Ernestine, la future du comte de Lémée !

– À la belle Ernestine ! s'écria-t-on de tous côtés.

– Embrassez votre femme, monsieur le comte, dit M. Rigot à moitié ivre.

Et M. de Lémée embrassa sa femme.

– Continuons les feux, et redoublons les doses. D'autres verres !

On apporta des verres encore plus grands.

– À ma nièce Eugénie ! dit le vieux Rigot en balbutiant.

– À la belle Eugénie ! répéta-t-on de tous côtés.

– Avoué, embrassez votre femme.

Et l'avoué, qui avait pris part au festin, embrassa Eugénie qui se cachait, honteuse de cette orgie.

– C'est bien, poursuivons les feux, continua M. Rigot. Les verres grand format !

On apporta des verres colosses, et M. Rigot s'écria, quand ils furent remplis :

– À la superbe Jeanne Rigot, veuve Turniquel, future baronne de Luizzi !

– À la superbe Jeanne ! répéta-t-on.

– Embrassez votre femme, cria M. Rigot.

Et Luizzi l'embrassa.

Un rire aigre et perçant retentit alors au-dessus de tous les cris de l'orgie, et il sembla à Luizzi que tout ce qu'il voyait prenait des formes extraordinaires : c'était une assemblée de diables, cornus, bizarres, monstrueux, ayant des serviettes au cou et buvant des verres qui ne désemplissaient jamais. Il lui sembla encore que le notaire, ou plutôt Satan, était monté sur la table, s'était assis sur une pointe de couteau, et riait de son grand rire de Diable. Puis il l'entendit crier :

– Ah ! ah ! ah ! mon maître, te voilà donc plus bas que tous ceux que tu as méprisés !... Tu as pu épouser le seul ange, la seule femme que je n'aie pu vaincre sur la terre, et tu l'as dédaignée parce que tu l'as crue pauvre. Ah ! ah ! mon maître, la cupidité t'a assez aveuglé pour t'empêcher de lire jusqu'au bout l'écrit qui devait t'éclairer et que je t'ai mis dans les mains ; et toi, baron de Luizzi, noble depuis 908,

riche à millions, âgé de trente-deux ans, tu as accepté pour femme la fille d'un manouvrier, la veuve Turniquel, âgée de soixante-quatre ans. Ah ! ah ! mon maître, tu as vraiment quelque chose de grand et de noble… Allons, à ta santé et à ton honneur ! Maintenant, trinque avec moi, mon maître, trinque avec moi.

À cet aspect, à ces paroles, Luizzi se sentit saisi d'une espèce de frénésie, et, saisissant un couteau, il s'élança sur l'infernal fantôme et le lui plongea dans le sein. Un horrible cri partit, et tout aussitôt le charme s'évanouit, et il entendit vingt voix murmurer autour de lui :

– Il a tué le notaire, il a tué le notaire.

– Non, s'écria Luizzi, j'ai tué le Diable, le Diable est mort.

Puis il tomba sous le poids de l'horreur qui le tenait.

Quand il revint à lui, il était étendu sur un lit et dans une chambre dont les barreaux garnis de fer lui apprirent qu'il était en prison ; il vit Satan debout devant lui.

– Pas encore, lui dit le Diable, je ne suis pas encore mort, mon maître.

– Où suis-je ?

– En prison.

– Pourquoi ?

– Pour avoir tué le notaire Niquet.

– Moi ?

– Oui, toi, dans un moment d'ivresse, il est vrai ; ce qui probablement te donne la chance de finir tes jours aux galères.

– Aux galères, moi !

– Aimes-tu mieux être guillotiné ?

– Satan, c'est encore un rêve que j'ai fait.

– Peut-être.

– Oh ! ne t'expliqueras-tu jamais avec moi ?

– Je n'ai pas le temps aujourd'hui.

– Et quand te reverrai-je ?

– Dans l'autre monde, sans doute.

– J'ai donc égaré ma sonnette ?

– Elle est au greffe.

– Je suis perdu !

– Voilà un joli mot de vaudeville.

– Laisse-moi, Satan. J'ai perdu mon talisman, mais j'ai mieux profité de tes leçons que tu ne le crois : je n'ai pas oublié l'histoire d'Eugénie, et comment elle t'a échappé.

– Parbleu ! tu me fais penser à elle.

– Qu'est-elle devenue ?

– L'avoué prie Dieu tous les jours pour la conservation de sa femme, et tous les jours sa fille me prie pour la mort de sa mère.

– Pauvre mère !

– Hé ! hé ! hé ! fit le Diable, tu vois que je tiens mes promesses.

– Excepté avec moi.

– Ne t'ai-je pas tiré de ton lit, ne t'ai-je pas rendu à la liberté gaillard et bien portant ?

– Oui, pour me plonger dans une plus horrible situation.

– À laquelle je puis encore t'arracher.

– Comment cela ?

– C'est mon affaire.

– À quel prix, veux-je dire ?

– Le voici. J'ai fait marché avec toi pour t'arracher de ton lit, à la condition de te marier dans un délai de deux ans ou de me donner dix ans de ta vie. Je vais te proposer un autre marché.

– Et lequel ? Il me semble que tu n'en peux faire de plus avantageux dans la position où tu m'as mis. Si je suis condamné, je ne me marierai pas, et tu auras ces dix années de ma vie.

– Qui sait, mon maître ? j'aurai peut-être besoin de toi dans deux ans.

– Et quelle est la nouvelle convention que tu me proposes ?

– Voilà deux mois que notre marché est passé, il te reste encore vingt-deux mois pour chercher une femme. Donne-moi vingt mois et je te tiens quitte de tout, même du mariage.

– En ce cas, Satan, tu sais que je ne serai pas condamné.

– C'est possible, dit le Diable ; veux-tu en courir la chance ? Adieu.

– Un moment, reprit Luizzi.

– Dépêche-toi, maître, c'est aujourd'hui le 26 juillet 1830 ; le 26 février 1832 je te délivre et te rends ta liberté, ta fortune, ta bonne réputation qui sont perdues.

– Tu me trompes encore.

– Regarde !

Comme le Diable prononçait cette parole, on ouvrit la porte de la prison, et un juge entra accompagné d'un greffier. Ils étaient suivis d'un médecin, et Luizzi reconnut avec terreur le fameux docteur Crostencoupe, à qui le savant mémoire qu'il avait publié sur la guérison de Luizzi avait valu la place de médecin des prisons. Le juge lui dit :

– Voyez, Monsieur, si l'accusé est en état de subir un interrogatoire.

– Et avez-vous des nouvelles de la victime ?

– La blessure est grave et paraît mortelle, l'accusé sera probablement condamné. Niquet était adoré dans le pays, c'était le meneur des idées libérales ; le jury est composé, de libéraux qui seront d'autant plus rigoureux que l'accusé est un homme ayant un nom, un titre, un homme qui tient à la vieille noblesse ; l'affaire est mauvaise. Les ayants-cause de Niquet se sont portés partie civile sur l'instigation de Bador, qui remuera ciel et terre pour faire condamner l'accusé et qui s'est emparé de l'affaire. D'ailleurs, les antécédents du meurtrier ne sont pas de nature à attirer l'indulgence des juges : au moment où on l'a arrêté pour son crime, il allait être arrêté pour dettes et ensuite pour une escroquerie à laquelle il a prêté les mains.

– C'est donc un repris de justice ?

– Pas encore.

– Et quelle est cette escroquerie ?

– Il a introduit à Paris chez une madame de Marignon un certain marquis de Bridely, lorsqu'il savait que cet homme avait lui-même pris un faux nom par l'acte faux qui le légitimait. Et comme ce marquis de Bridely a escroqué une assez forte somme d'argent chez cette dame et a disparu depuis, on suppose que le baron de Luizzi est son complice.

– Le baron de Luizzi ! s'écria Crostencoupe qui causait ainsi avec le juge, pendant que le porte-clefs préparait tout l'attirail nécessaire pour écrire ; le baron de Luizzi ! Je le connais.

– Eh bien ! le voilà.

– Il est fou, archifou. C'est moi qui l'ai guéri une première fois, mais il m'a échappé, et la folie l'a repris tout de suite, si bien qu'il est parti sans me payer.

– Ainsi, dit le juge, vous croyez qu'il est inutile de l'interroger ?

– Parfaitement inutile.

– Cela suffit, dit le juge, nous ferons constater la folie.

Luizzi allait s'écrier ; le Diable lui fit un signe, et on les laissa seuls.

– Tu vois ton seul moyen de salut, baron ! La folie bien constatée te

sauvera du danger d'une instruction judiciaire et d'un jugement.

– Tu me trompes encore, Satan.

– Quand t'ai-je trompé, mon maître ? est-ce quand tu m'as demandé l'histoire de madame de Marignon, dont tu n'as profité que pour essayer une mauvaise action dont tu portes aujourd'hui la peine ? t'ai-je trompé lorsque tu m'as demandé l'histoire d'Eugénie, quoique tu aies été sur le point de m'échapper et de trouver ce qui doit te délivrer de ma servitude, le bonheur ? ne t'ai-je pas même montré du doigt ce qui devait te décider à épouser cette femme ? est-ce ma faute si tu n'as pas su lire jusqu'au bout, si, comme tous les hommes, tu t'es fié aux premières apparences des choses, et si tu es resté ce que tu es et ce que sont tous les hommes, égoïste, cupide et présomptueux ? non, ce n'est pas ma faute, mon maître ; non, je ne t'ai pas trompé.

– Mais ma fortune ? s'écria Luizzi.

– Donne-moi les vingt mois que je te demande, et je te tirerai d'ici riche, innocent, et, ce qui est plus, considéré.

– Comment feras-tu ?

– Je te le dirai alors.

– C'est vingt mois de sommeil, dit Luizzi.

– Voilà tout.

– Prends-les donc.

Le Diable toucha Luizzi du bout du doigt, et celui-ci s'endormit.

Le lendemain, quand il s'éveilla, il se retrouva dans la même chambre : rien n'était changé, seulement il aperçut sa sonnette à côté de lui. Il appela Satan et lui dit :

– J'ai dormi d'un sommeil admirable, quoique assez court ; mais en pensant que ce soir je vais m'endormir pour vingt mois, ce que je crains surtout, c'est l'emploi de ma journée. Vingt mois de sommeil, il y a de quoi en devenir fou.

– Lis pour te distraire, reprit le Diable.

– Peux-tu me faire donner des livres ?

– Je puis mieux faire, je puis t'en faire prendre, je puis même t'en fournir d'inédits. Suis-moi.

Le Diable marcha devant Luizzi, qui le suivit. Ils arrivèrent bientôt dans une chambre assez bien meublée. Luizzi prit les fameuses lunettes que le Diable lui avait déjà prêtées et qui lui faisaient voir clair en plein minuit ; il aperçut alors une femme d'une rare beauté qui dormait d'un profond sommeil.

– Quelle est cette femme ? dit Luizzi.

– Madame de Carin, la femme de ce charmant garçon avec qui tu as passé une soirée si délicieuse.

– Une horrible soirée !

– Pour toi, peut-être ?

– Mais pas pour toi, Satan.

– Oui, j'ai un peu ri, vous avez été tous d'abominables gredins.

Il fit entendre alors son petit rire de notaire qui arriva au cœur de Luizzi comme un remords et à son oreille comme un son faux. Le baron secoua violemment la tête et reprit :

– C'est toi qui es abominable, toi qui t'acharnes à me montrer le monde sous les plus hideux aspects. Mais laissons cela, et dis-moi pourquoi cette madame de Carin loge dans cette prison : a-t-elle commis quelque crime ?

– Tu vas le savoir, repartit le Diable.

Il ouvrit le secrétaire de madame de Carin, y prit un manuscrit et le remit à Luizzi.

– Puisque tu as peur de mes récits, lui dit-il, puisqu'il te semble que la manière dont je te montre le monde est une abominable satire, juge-le par toi-même. Je me bornerai à te mettre sous les yeux les pièces du procès. Voici la première et la plus importante.

Luizzi prit le manuscrit et le lut avec attention. Il commençait ainsi :

« Édouard, vous dont les soins m'aident à supporter mes souffrances et l'horreur de ma position, vous m'avez demandé l'histoire des malheurs qui m'ont amenée où je suis. Apprenez-la, et pardonnez-moi les détails minutieux qui l'accompagneront ; car il faut que je vous persuade encore plus de ma raison que de mon malheur. »

– Qu'est-ce que cela veut dire ? reprit Luizzi.

– Lis, répondit le Diable. Est-ce que dans les romans nouveaux tu t'arrêtes à toutes les phrases que tu ne comprends pas ?

– Non, j'aurais trop à faire ; mais ceci n'est pas sans doute un roman, et par conséquent le cas est exceptionnel.

– Aussi le résultat le sera-t-il ; car tu comprendras.

– Ce sont encore des malheurs ?

– Peut-être.

– Des crimes ?

– Peut-être.

– D'où sort donc cette femme ?

– D’une des plus nobles familles de France.

– Et elle a été malheureuse ?

– Peut-être plus qu’Eugénie.

– Mais à coup sûr elle n’a pas été l’objet d’un marché honteux comme cette pauvre femme. Sa haute position l’en a préservée.

– Lis, tu verras si la fille de noble famille et la fille du peuple ont quelque chose à s’envier.

Luizzi, qui connaissait les allures du Diable et qui savait qu’on ne lui faisait point dire ce qu’il voulait taire, se décida à emporter le manuscrit. Il se jeta sur son lit, fatigué qu’il était d’avoir fait quelques pas, et voici ce qu’il lut.

VI

LA FILLE D'UN PAIR DE FRANCE.

EXPOSITION.

« Je suis la fille du marquis de Vaucloix, que l'émigration ruina comme tant d'autres. En 1809, il épousa ma mère à Munich ; elle était Française comme lui, et comme lui d'une grande famille. Ma naissance lui coûta la vie, et j'avais à peine quatre ans lorsque mon père rentra en France en 1814. Le roi Louis XVIII, voulant récompenser sa fidélité, le nomma pair de France et lui donna une charge dans sa maison. Les émoluments de cette charge ne suffirent point aux dépenses de mon père, et, lorsque l'indemnité du milliard fut votée, la part qui lui revint ne lui servit qu'à payer les nombreuses dettes qu'il avait contractées depuis son retour en France. Quant à moi, j'étais élevée dans une pension où je recevais une éducation telle qu'on croyait devoir la donner à une jeune fille d'un haut rang et d'une grande fortune. Je dessinais bien, je chantais avec goût, je dansais à merveille et je m'habillais à ravir. J'avais une opinion sur la littérature courante, j'avais pris parti pour la musique italienne, je causais avec une facilité qui passait pour de l'esprit. Du reste, j'étais parfaitement ignorante de la situation de mon père, qui se plaisait à encourager mon goût pour le luxe.

« J'avais dix-huit ans, et je commençais à m'ennuyer de ma pension, lorsqu'un matin mon père vint me surprendre en m'annonçant que j'allais enfin entrer dans ce monde que je n'avais vu que par fugitives échappées, et que je m'imaginais si charmant. Je ne vous peindrai pas ma joie de jeune fille lorsque je me trouvai maîtresse de disposer de mon temps à ma volonté, rêvant les plus doux succès, m'arrangeant une existence de plaisirs, le cœur prêt à de bonnes amitiés et quelquefois laissant arriver jusqu'à moi de lointaines pensées d'amour. Vous voyez, je procède par ordre, je vous dis comment j'étais à dix-huit ans et combien je me trouvais désarmée contre toute espèce de malheur. Peu de mois suffirent à m'enlever cette confiance. Mon père prit un jour pour recevoir, mais il ne venait guère à ses réunions que des hommes : les uns passaient la soirée à jouer, les autres parlaient politique. Cinq ou six vieilles femmes accompagnaient leurs maris et m'accablaient de témoignages d'un intérêt si protecteur qu'elles me

déplaisaient souverainement. Dans le salon de mon père, ce qui m'étonnait le plus, ce n'était pas l'absence de jeunes gens ou de jeunes filles de mon âge, c'était la présence de certaines personnes dont le nom et les manières disaient la grossière bourgeoisie.

« Pendant les premiers jours de réunion, mon père me fit chanter pour montrer ce qu'il appelait mon talent. La première fois on m'écouta avec politesse, la seconde fois j'entendis au milieu du trait le plus brillant de ma cavatine un des joueurs de whist s'écrier d'une voix formidable : « Six de try et quatre d'honneurs, nous la gagnons triple. » La troisième fois ce fut à peine si les personnes qui étaient près du piano suspendirent leur conversation. Je renonçai à charmer la société, comme disaient deux ou trois des moins barbares, et l'obligation de recevoir le monde de mon père me devint presque insupportable.

« L'hiver vint enfin, et j'entendis beaucoup moins parler de fêtes et de bals que dans ma pension même. Je cherchais à m'expliquer cette solitude ; car ma jeunesse, mes pensées, mes espérances m'isolaient complètement de tous ceux qui m'entouraient. Peu à peu je me laissai gagner à un profond ennui, sans que mon père s'en aperçût ou voulût s'en apercevoir. Un soir que la réunion était plus nombreuse, je m'étais retirée dans un coin du salon, et, le coude appuyé sur un bras du canapé, je me reportais avec regret à nos soirées joyeuses de la pension et à nos confidences de jeunes filles sur nos rêves d'avenir. Je n'étais pas cependant de celles qui se font une espérance romanesque de la vie. Je n'avais pas compté dans la mienne des amours idolâtres et une fortune souveraine. Un cœur qui m'aimât, un esprit qui fût d'accord avec le mien, et une aisance de mon rang : voilà tous mes vœux. Ils n'étaient pas bien extravagants, à moins qu'espérer une vie de calme, d'honnêteté et de bonheur ne soit en ce monde la pire des extravagances. Quoi qu'il en fût, j'en étais à regretter mes illusions, et j'avais dix-neuf ans, j'étais belle, je me sentais dans l'esprit et dans le cœur tout ce qui fait qu'une femme est aimable et peut être aimée. Sans doute ma préoccupation m'avait entraînée bien loin, car j'entendis tout à coup derrière moi une voix qui me dit :

« – Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire.

« Ce gros dicton populaire ne m'aurait pas semblé inconvenant, que la personne qui me l'adressa l'eût rendu grossier. C'était un vilain homme à figure réjouie, portant de très-petites cravates et d'énormes cols de chemise, enfermant mal sa personne monstrueuse dans de vastes gilets de piqué de couleur, et constamment vêtu d'un habit marron très-clair avec un pantalon noir très-court, des bas de coton blanc et des souliers à rosette.

« La présence de cet homme chez M. de Vaucloix était un de mes étonnements, et, sans qu'il m'eût jamais parlé plus qu'un autre, il me

déplaisait plus que personne. Il avait une expérience brute des hommes et des choses qui lui faisait deviner presque toujours les raisons intéressées de tout ce qu'on racontait devant lui, et il les exposait avec un cynisme de mépris pour l'humanité qui blessait toutes mes jeunes idées. Si quelqu'autre que lui se fût aperçu de ma tristesse, je m'en serais excusée sans doute et je l'aurais attribuée à une indisposition ; mais je fus choquée d'être ainsi comprise par ce brutal observateur, et je lui répondis assez sèchement :

« – Je n'ai rien à désirer, Monsieur, et je ne désire rien.

– Hum ! hum ! fit le gros homme, en s'asseyant près de moi sans façon et en se mouchant bruyamment dans un mouchoir de cotonnade bleue ; toute fille qui n'a pas un mari désire quelque chose.

– Hé ! qui vous a dit, Monsieur, que je désirasse me marier ?

« Il me regarda fixement et me rit au nez avec une rare impertinence.

« – Je n'ai pas besoin qu'on me dise ça : ça se voit tout seul.

– Vous êtes bien adroit ! lui dis-je d'un ton tout à fait méprisant, tant cet homme m'avait irritée.

– Je suis plus adroit que vous ne pensez, me répondit-il sans prendre garde que je lui avais tourné le dos ; car je vous ai trouvé ce que vous désirez, un mari.

– Un mari ! m'écriai-je en me retournant.

– Hai ! hai ! hai ! fit-il en clignant des yeux, comme le mot vous fait dresser l'oreille !

– Monsieur, lui dis-je, blessée de cette façon de traduire mon étonnement, permettez-moi de ne pas continuer un entretien que mon père ne trouverait pas convenable.

– Pardon, mille pardons : mais c'est parce que j'y suis autorisé par monsieur votre père que je me permets de vous parler comme je le fais.

« Par un mouvement de surprise, je regardai autour de moi pour chercher M. de Vaucloix, et je l'aperçus dans un coin du salon qui m'observait. Un léger signe de tête m'avertit qu'il désirait que j'écoutasse M. Carin.

« Puisque j'ai écrit ce nom, vous devez comprendre quel était l'homme qui me parlait ainsi. Il continua, et me dit :

« – Vous le voyez, je ne suis pas si inconvenant que mes gros souliers en ont l'air ; et, puisque le mot de mari est lâché, il est inutile que je batte l'eau plus longtemps. Il s'agit de monsieur mon fils.

– Votre fils ! lui dis-je d'un air de stupéfaction, et en le regardant de

la tête aux pieds, comme pour deviner quel pouvait être le fils d'un pareil personnage.

« Aucune pensée n'échappait à cet homme, et il me répondit d'un ton d'amère plaisanterie :

« – N'ayez pas peur ; il se met bien, monsieur mon fils, c'est un faraud qui se brosse les ongles avec du savon de Windsor et qui se met de l'huile antique dans les cheveux. C'est un homme comme il faut, qui parle du bout des lèvres et qui a un lorgnon. Il est baron ; je lui ai acheté un titre de baron, je lui achèterai un titre de marquis, si vous voulez être marquise.

« Je n'eus pas la force de répondre à cette grossière proposition ; mais je fus si humiliée que je détournai la tête pour cacher les larmes qui me venaient aux yeux. M. Carin s'en aperçut, se leva brusquement et me dit :

« – Écoutez, Mademoiselle, vous voilà avertie : songez-y toute la nuit. Demain je vous présenterai le jeune homme, vous vous déciderez demain au soir ; il faut que cette affaire finisse, je n'ai pas de temps à perdre.

« Il s'éloigna et me laissa stupéfaite de cette façon d'agir et alarmée de cette proposition de mariage comme de la menace d'un malheur. Je cherchai à m'approcher de M. de Vaucloix ; mais il m'évita avec un soin qui me fit comprendre qu'il ne voulait aucune explication. Contre mon habitude, je demeurai dans le salon jusqu'à l'heure où il n'y avait plus que quelques joueurs acharnés, espérant forcer mon père à m'entendre. Mais il s'assit à une table de jeu, après m'avoir dit en passant :

« – Demain, tenez-vous prête de bonne heure, vous aurez l'honneur d'être présentée à la famille royale.

« Cette seconde nouvelle m'étonna autant que la première, mais elle me rassura. J'associai naturellement l'idée de ma présentation à celle de mon mariage, et je ne puis dire par quelle confiance du cœur je me figurai qu'on ne pouvait me sacrifier dans un mariage qui se ferait sous de si nobles auspices. M. Carin m'avait dit de penser toute la nuit à la proposition qu'il m'avait faite. Il avait eu raison : je ne dormis pas et ne fis que pleurer, tant ce qui m'arrivait était en dehors des idées que je m'étais faites d'un mariage. Un mot que les jeunes filles ne prononcent jamais, mais qu'elles murmurent sans cesse dans leur cœur, le mot amour, n'avait encore aucun sens pour moi ; mais si vous saviez, Édouard, combien de fois mes compagnes et moi nous avions conclu tous nos heureux projets par cette phrase : « Oh ! moi, je n'épouserai jamais que celui que j'aimerai, » vous comprendriez mes terreurs, lorsque je me trouvai tout à coup menacée de me donner à un

homme que je ne connaissais pas, vous comprendriez la douleur que laisse après elle une jeune espérance qui s'en va. Je n'avais jamais prévu que je pusse être obligée à avoir une volonté contraire à celle de mon père ; et, quand je m'interrogeai sur ce point, je me sentis une faiblesse qui me semblait insurmontable. J'avais bien entendu parler de jeunes filles qui avaient opposé une énergique résistance aux projets de leur famille ; mais c'était pour moi comme un de ces contes romanesques qui intéressent, et qui ne sont pas de notre vie. Quelquefois, le soir, entre nous, jeunes cœurs ignorants, il s'était glissé un récit qui disait comment telle jeune fille avait préféré la mort à un mariage qui lui répugnait, nous avions poussé de grands hélas sur son malheur et donné des pleurs d'admiration à un si haut courage ; mais, quand cette pensée me vint pour moi-même, je ne puis dire que je la repoussai ou qu'elle me fit peur, car je me sentis trop incapable de l'exécuter. J'étais comme un misérable à qui l'on parle du faste d'un grand seigneur, et qui détourne la tête pour reprendre son pain abreuvé de larmes, sans mouvement d'espérance ou d'envie, tant il se sent éloigné d'une si haute fortune. J'avais le cœur pauvre de courage, et oser mourir était une fortune trop au-dessus de moi. Je ne prévoyais donc rien qui pût m'arracher au malheur dont j'étais menacée, car j'avais pensé aussi à me jeter aux genoux du roi et à me mettre sous sa protection. Mais tout cela était insensé ; car enfin je n'aurais su comment lui dire de quel malheur j'étais si malheureuse. D'ailleurs, parler au roi, me jeter à ses pieds, faire un acte violent de ma volonté, comment en aurais-je eu la force, moi qui ne me sentais pas celle d'opposer un refus à mon père, dont l'autorité n'avait jamais été que bienveillante pour moi ?

« Si je vous raconte tout cela, Édouard, c'est pour bien vous montrer que je suis une très-faible femme, qui ne puis rien pour les autres ni pour moi-même.

« Le lendemain arriva. M. de Vaucloix me fit dire de me tenir prête pour l'heure de la messe. Je lui fis demander un instant d'entretien ; on me répondit de sa part que nous aurions le temps durant le trajet de l'hôtel aux Tuileries. Je descendis donc dans le salon, et j'entendis dans le cabinet de mon père la voix de M. Carin ; j'allais me retirer, lorsqu'il ouvrit la porte et dit d'un ton péremptoire :

« – Faites entendre raison au roi. Pour ma part, je n'ai qu'une chose à vous dire, comme les Espagnols : *Si no, no.*

« Je me détournai pour ne pas voir en face cet homme qui me semblait disposer de moi bien plus que mon père lui-même. Il s'arrêta, puis reprit :

« – Et, après le roi, faites entendre raison à Mademoiselle ; car je ne prétends pas donner mon argent pour qu'on me fasse une mine de

pendu. Merci !

« Il sortit, et je levai les yeux sur M. de Vaucloix : il était rouge de honte. Je devinai que ce n'était ni d'indignation ni de colère, car il évita mes regards.

« – Allons, allons, me dit-il, l'heure est venue.

« Il passa devant moi. Je le suivis en pensant qu'une autre que moi eût osé ne pas le suivre, et eût provoqué une explication. Quand j'arrivai dans la cour, il était déjà monté en voiture ; il froissait avec colère des papiers qu'on venait de lui remettre. Son irritation était si grande que je ne pensai pas devoir lui adresser la parole. C'est à peine s'il fit attention à moi, il lisait ces papiers avec rage et en murmurant :

« – Il faut en finir. Assez, assez…

« Quand il fut plus calme ; il plia ces papiers, les mit dans sa poche et en tira d'autres qu'il lut attentivement et avec une sorte de complaisance.

« – Il ne peut me refuser, disait-il tout bas à chaque phrase : ce serait trop d'ingratitude. Et cependant ils sont si ingrats !

« J'avais presque oublié ma douleur devant le chagrin de mon père, et je lui dis doucement :

« – Il vous est arrivé de tristes nouvelles, n'est-ce pas ?

– D'où le savez-vous ?

– J'ai cru m'en apercevoir.

– Non, Louise, me dit-il en se remettant soudainement ; je touche au contraire au but de tous mes vœux, à un riche établissement pour vous avec un homme distingué et appelé à une fortune politique aussi élevée que l'est sa fortune pécuniaire.

– Est-ce du fils de M. Carin que vous voulez parler ?

– C'est de lui : un homme bien au-dessus de sa naissance, un homme à larges idées et à grandes conceptions, un homme dont je suis fier d'assurer la position et l'avenir.

« Je ne comprenais pas bien mon père, mais il me semblait que ces éloges sortaient péniblement de sa bouche. Je pris ma résolution à deux mains pour frapper un grand coup, et je lui dis en tremblant cette phrase qui me semblait le comble de l'audace :

« – Je ne l'ai pas encore vu, ce…

– Oh ! vous le verrez, me dit M. de Vaucloix avec un ton de raillerie cruelle : on ne vous mènera pas à l'autel comme une victime. Le temps est passé de ces mariages barbares auxquels de nobles familles sacrifiaient le bonheur de leurs enfants. N'ayez pas peur de toutes ces

sottises, si habilement exploitées par les philosophes et les jacobins, si stupidement accueillies par les bourgeois libéraux.

« Le ton dont ces paroles furent dites était plus qu'il n'en fallait pour m'empêcher de faire d'autres observations. Nous arrivâmes bientôt au château. Ce fut alors seulement que mon père fit attention à moi. Il remarqua ma pâleur et mon air de tristesse, et me dit brusquement :

« – Qu'avez-vous ? que vous est-il arrivé ? que voulez-vous qu'on pense en vous voyant une figure pareille ? On croira que je vous sacrifie… que je vous…

« Il s'arrêta probablement devant le mot qu'il allait prononcer ; mais, si ignorante que je fusse, je le devinai. Cette horrible phrase de M. Carin : « Je ne prétends pas donner mon argent pour qu'on me fasse une mine de pendu, » me revint à l'esprit. Je compris qu'on pouvait dire qu'il me vendait. J'éclatai en larmes. Mon père frappa du pied avec colère, puis, se remettant :

« – Allons, Louise, reprit-il, soyez raisonnable, rien n'est fini, et, si ce jeune homme vous déplaît, nous verrons ailleurs ; mais soyez calme devant tout ce monde qui va nous observer. J'ai assez d'ennemis à la cour qui ne demandent pas mieux que de me calomnier.

« En parlant ainsi, il m'essuyait les yeux avec mon mouchoir. J'arrêtai mes larmes.

« – Voilà qui est bien, ma Louise ; vous êtes une bonne fille. Espérez, espérez, nous serons bientôt heureux.

« Nous descendîmes de voiture, et il me conduisit vers la chapelle.

« Édouard, je vous ai raconté toute cette scène dans ses moindres détails, pour bien vous faire comprendre comment je fus tout à coup saisie dans ma vie imprévoyante par la menace d'un malheur que je ne pouvais préciser, comment je sentis que je marchais dans une route pleine d'écueils sans les voir distinctement autour de moi, comment je dus craindre le but où l'on me menait, sans savoir où il était et ce qu'il était. C'est que ce fut là toute ma vie : des craintes sans fondement matériel, et que je ne pouvais cependant repousser comme des folies ; un malheur qui n'avait pas de corps et qui cependant était toujours près de moi, comme l'ombre de ma vie ; la peur d'un fantôme invisible, une douleur sans blessure apparente ! Mais toutes ces réflexions vous diront moins bien ce que j'ai souffert que le récit qui me reste à vous faire.

« Nous arrivâmes à la chapelle. Le roi n'était pas encore arrivé. Je m'aperçus que j'étais regardée avec curiosité ; mais la sainteté du lieu borna toute cette attention à quelques regards furtifs qui retournaient

vite aux pages ouvertes d'un livre de messe. Quelques mots furent murmurés comme eussent pu l'être ceux d'une prière. Je pris la place qui m'avait été réservée, et bientôt le roi parut. J'avais été élevée dans des habitudes religieuses plutôt que dans de sincères pensées de religion. Je remplissais mes devoirs de chrétienne avec respect plutôt qu'avec élan ; jamais jusqu'à ce jour je ne m'étais tournée vers Dieu pour lui demander miséricorde et secours du plus profond de mon cœur. Je n'avais pas encore senti le besoin de ce secours et de cette miséricorde. Ce jour-là mon effroi donna un sens aux prières, pour ainsi dire muettes, que j'adressai à l'Éternel. Comme la plupart des femmes qui m'entouraient, comme je l'aurais fait peut-être moi-même en toute autre circonstance, je n'assistai point au service divin comme à un spectacle plus solennel où le recueillement est un devoir : non, je priai avec ferveur et désespoir, et ce fut à peine si je m'aperçus que les derniers mots de la cérémonie venaient d'être prononcés. M. de Vaucloix m'avait recommandé de venir le rejoindre aussitôt après la messe finie. Je sortis, et il m'entraîna rapidement dans une longue galerie. Puis il s'arrêta, en me disant :

« – Le roi va passer ; faites attention à lui répondre convenablement, s'il vous interroge.

« Charles X parut bientôt en effet. Il était suivi de M. le dauphin et de madame la dauphine. Il accueillit avec une grâce pleine de bienveillance quelques placets qui lui furent remis. Il causait d'un air de satisfaction avec les personnes qui l'accompagnaient ; mais, lorsqu'il aperçut mon père, un léger nuage de mécontentement parut sur son visage.

« – C'est vous, Vaucloix ? lui dit-il.

« Mon père salua et me prit par la main pour me présenter. Le roi, qui ne vit pas ce mouvement, passa en disant :

« – Suivez-moi.

« Mon père obéit, et je restai toute confondue, ne sachant que faire, croyant que le roi avait évité de me voir ; je portai autour de moi des regards presque éperdus. Je rencontrai ceux de madame la dauphine ; elle s'approcha de moi, et me dit avec un geste plein de bienveillance :

« – Accompagnez votre père, Mademoiselle.

« Je la saluai et j'obéis, sans avoir la présence d'esprit de répondre un mot. Le roi marchait assez vite ; j'eus peine à me faire jour à travers les personnes de sa suite, et nous avions traversé plusieurs salles sans que j'eusse pu arriver près de lui, lorsqu'il entra dans un nouveau salon où M. de Vaucloix le suivit seul. J'arrivais juste à ce moment, et, prête à me trouver seule, je ne pus m'empêcher d'appeler et de dire : « Mon père ! » Le roi se retourna et me regarda avec une sévérité qui sembla

peu à peu s’effacer pour faire place à une expression d’intérêt.

– Vous êtes mademoiselle de Vaucloix ? me dit-il.

« – Oui, sire.

– Eh bien ! suivez-nous.

« J’entrai avec mon père, qui parut vivement contrarié de ma présence, et l’on ferma les portes sur nous. J’étais restée à l’entrée du cabinet de Charles X que M. de Vaucloix avait suivi jusqu’à l’angle opposé de cette pièce. Mon père parlait à voix basse, et je ne pouvais entendre ce qu’il disait, mais il semblait solliciter instamment une grâce que le roi ne voulait pas accorder. La discussion s’échauffait, on oubliait que j’étais là, car j’entendis le roi répondre assez vivement :

« – Oui, oui, je sais que c’est votre mot à vous autres… Ingrat comme un Bourbon…

« Mon père sembla s’excuser, mais Charles X continua avec vivacité :

« – Et c’est avec ce mot que vous nous faites faire toutes ces choses qui nous sont si durement reprochées.

« M. de Vaucloix répliqua, et je crus entendre qu’il parlait de services.

« – Je ne les ai point oubliés, repartit le roi.

– Et vous me refusez cependant, sire, ce que vous avez accordé à plusieurs de mes collègues, au comte C…, au marquis de B… ! ceux-là n’ont pas perdu leur fortune dans l’émigration ; au contraire, ils l’ont gagnée à servir la république et l’empire.

« Le roi se détourna avec dépit, puis il finit par répondre :

« – Mais enfin quel est cet homme ?

« Le roi écouta avec attention ce que lui répondit mon père, qui, voulant sans doute conclure son discours par quelque chose de puissant, tira des papiers de sa poche et les remit à Charles X. Mais à peine Sa Majesté les eut-elle dans les mains qu’il s’écria :

« – Pardon, sire, je me suis trompé, ce n’est pas cela.

« Le roi retint les papiers et regarda mon père avec une sévérité qui lui fit baisser les yeux.

« – Laissez, dit-il, laissez, monsieur de Vaucloix ; voilà qui m’instruira mieux que tout ce que vous pourrez me dire.

« Puis le roi se mit à parcourir les papiers. De loin, à leur format et au cordonnet rouge dont ils étaient cousus, je les reconnus pour ceux qui avaient si vivement irrité mon père. La figure de Sa Majesté devenait de plus en plus sombre à mesure qu’elle les parcourait et elle

finit par s'écrier :

« – C'est effrayant un pareil désordre ! une pareille somme !

« M. de Vaucloix fit un signe au roi, qui leva les yeux sur moi. Je compris qu'il avait été averti par ce signe de ne pas dire devant la fille des paroles qui pourraient accuser le père. En effet, il me regarda un moment, et je vis que j'étais devenue le sujet de leur entretien ; car leurs gestes et leurs regards se dirigeaient à leur insu de mon côté. Ce nouvel entretien à voix basse eut un terme, et j'entendis le roi dire avec sévérité :

« – Si je le fais, Monsieur, ce sera pour elle, pour qu'elle ne meure pas dans la misère ; ce sera pour la dignité du nom que vous portez.

« Après ces paroles que j'entendis, quoique le roi les eût prononcées d'une voix peu élevée, il s'avança vivement vers moi. Mon père marchait derrière lui ; son visage était bouleversé ; il leva sur moi des regards désespérés, et joignit les mains comme pour me supplier. Ce geste me fit une peine horrible.

« – On veut vous marier, Mademoiselle ? me dit brusquement le roi.

– Oui, sire.

– Et vous êtes heureuse de ce mariage ?

« Je regardai mon père, qui fit un mouvement.

« – Laissez-la parler, Monsieur, lui dit le roi, qui s'aperçut du mouvement.

« Puis il reprit :

« – C'est avec joie que vous acceptez ce mariage ?

– Oui, sire, avec joie, répondis-je d'un ton si exalté que le roi en fut surpris.

« Sa Majesté me regarda tristement et d'un air de pitié profonde, puis elle me dit doucement :

« – C'est bien, Mademoiselle ; je n'ai pas le droit de m'opposer à un si noble dévouement. C'est bien !

« Il tira le cordon d'une sonnette.

« – Sire, plus tard, dit M. de Vaucloix.

– Non, non, je ne veux plus en entendre parler.

« Un huissier parut, et Charles X fit mander un secrétaire qui arriva bientôt avec un portefeuille. Le roi, qui se promenait dans son cabinet, dit aussitôt :

« – L'ordonnance concernant le gendre de M. de Vaucloix !

« Le secrétaire la lui présenta. Le roi la signa et la tendit à mon

père.

« – Voilà, Monsieur, lui dit-il.

« Puis il se tourna vers moi et me dit en me saluant :

« – Soyez heureuse, Mademoiselle.

« Nous sortîmes, et nous traversâmes avec rapidité les appartements ; nous descendîmes, et notre voiture avança.

« – À l'hôtel, dit mon père, et brûlez le pavé.

« Nous partîmes, et aussitôt l'agitation qui semblait le tenir éclata avec une violence qui me confondit.

« – Nous l'avons, s'écria-t-il, nous l'avons… Ce n'a pas été sans peine… Sans toi, j'étais perdu… mais tu as été admirable… Et jusqu'à ces papiers que j'ai si gauchement remis au roi… Je l'aurais fait exprès que je n'aurais pas mieux réussi… Voilà la première fois que des papiers d'huissier sont bons à quelque chose… Mais il y a des jours de bonheur où tout sert… Ah ! ma pauvre Louise, tu seras heureuse aussi : une fortune colossale, dont tu leur apprendras à faire les honneurs… C'était un coup de maître… Il fallait réussir aujourd'hui… car sans cela, demain… Mais je la tiens, la voilà, la voilà !…

« Et il lisait avec complaisance l'ordonnance que le roi lui avait remise.

« Quant à moi, j'étais aussi inquiète de la joie de mon père que je l'avais été de son désespoir. Comprenez-vous, après la scène que j'avais vue, tout ce qu'il devait y avoir en moi d'incertitudes et d'anxiétés ? Je venais, à ce qu'il semblait, d'accomplir un grand sacrifice, et j'ignorais quel était ce sacrifice. On avait eu l'air de me plaindre et je ne savais de quoi. Je tremblais d'interroger mon père, car maintenant je craignais qu'il ne fût plus temps. Je le regardais tristement s'agiter dans sa joie, espérant et redoutant une explication qui ne pouvait être éloignée. Nous arrivâmes ainsi à l'hôtel…

VII

PREMIÈRE ENTREVUE : ASSEMBLÉE DE CRÉANCIERS.

« Nous étions arrivés. Au moment où nous descendîmes de voiture, le concierge dit à mon père :

« – M. Carin est dans le salon…

– Très-bien ! très-bien ! dit mon père en l'interrompant. Venez, ma fille ; allons lui annoncer cette heureuse nouvelle.

« Il m'entraîne, et nous entrons dans le salon.

« – La voilà ! la voilà, s'écrie mon père en montrant l'ordonnance du roi.

– Signée ? dit M. Carin en s'élançant vers mon père.

– Signée ! repartit celui-ci. Venez par ici, que je vous conte tout cela.

« Et tous deux sortent ensemble et me laissent seule au salon avec un jeune homme qui était à notre entrée dans l'embrasure d'une fenêtre et que M. de Vaucloix n'avait pas sans doute aperçu. Il m'avait saluée silencieusement, et je lui avais à peine rendu son salut que mon père et M. Carin avaient disparu. Je demeurai d'abord fort embarrassée ; car, en passant devant lui, je rencontrai le regard ou plutôt le lorgnon de ce jeune homme dirigé sur moi. Je le trouvai si impertinent que je ne baissai pas les yeux et le regardai en face. Je puis vous dire la vérité, Édouard : il était d'une rare beauté. Il s'aperçut du sentiment de colère qu'il m'avait inspiré, et il baissa ce lorgnon avec une grâce si particulière qu'on eût dit d'un vaincu qui rendait son épée. J'allais me retirer, lorsqu'il s'avança vers moi, en me disant sans aucun embarras :

« – Mademoiselle de Vaucloix veut-elle bien me permettre de me présenter moi-même ?

« Je ne sus que répondre, je me sentis rougir et je ne pus que faire une légère inclination. J'étais d'autant plus dépitée de mon embarras, que je voyais qu'il était observé et qu'il l'était par un homme qui devait y mettre une vive curiosité ; car j'avais entendu, moi, toute la phrase du domestique que mon père avait interrompu : M. Carin est au

salon avec monsieur son fils, avait-il dit. C'était donc mon futur mari que j'avais en face de moi. Rappelez-vous toutes les sensations que je venais d'éprouver, ce mystère qui m'entourait, cette pitié qui m'avait accueillie, l'étrangeté de tout ce qui se passait, et, pour comble de singularité, cette entrevue soudaine, sans intermédiaire, sans préparation. Il y avait de quoi troubler une jeune fille moins timide que je ne l'étais. Il faut tout vous dire aussi, Édouard. Dans les terreurs de la nuit, l'image du mari qui m'était destiné n'avait pas été la dernière à me poursuivre. Ne le connaissant pas, je m'étais fait son portrait d'après son père, et le savon de Windsor et l'huile antique vantés par M. Carin m'avaient fort épouvantée. Jugez donc de ma surprise quand je rencontrai, au lieu de la caricature que je m'étais figurée, un homme d'une élégance achevée, et, je dois le répéter, d'une beauté parfaite. Sa vue me frappa d'une surprise toute nouvelle : il dépassait de bien loin tous les beaux amoureux que les femmes rêvent quand elles n'ont pas encore aimé. Et cela me venait au moment où je me croyais livrée à un monstre ! passez-moi le mot, parce qu'il me semble que j'éprouvai un peu de l'heureux étonnement de la vierge qui, livrée au fleuve Scamandre qui doit la dévorer, trouve à sa place un beau jeune homme qui la prie à genoux. Cependant je me taisais, et il me semblait que mon futur devait être aussi embarrassé que moi, car il ne me disait rien. Je me hasardai à le regarder pour me rassurer par son trouble. Il était immobile devant moi et il me regardait avec un sourire dont je n'oserais vous dire l'expression, maintenant que je crois l'avoir comprise : il me fit peur alors sans que je pusse m'en rendre compte, si bien que mon trouble et le dépit que j'en éprouvai allèrent presque jusqu'aux larmes. Son assurance m'irritait, et je lui en voulais en même temps de n'en pas user pour venir à mon aide. En ce moment j'aurais donné beaucoup pour avoir, je ne dirai pas la présence d'esprit, mais l'impertinence de certaines femmes. J'étais honteuse d'être dominée si complètement. Je voulus à tout prix sortir de cette sotte position, et j'en sortis par une grande gaucherie.

« – Vous désirez parler à mon père, Monsieur ? dis-je d'un ton que j'essayai de rendre sec.

– Non, en vérité, Mademoiselle, c'est à vous à qui je désire parler.

– Je ne sais si je dois…

– À la manière dont mon père et le vôtre mènent les choses, il est à craindre qu'ils oublient longtemps encore qu'il était nécessaire de nous présenter l'un à l'autre. Faisons donc comme s'ils ne l'avaient pas oublié, puisque enfin il faudra que cela arrive tôt ou tard, et permettez-moi d'avoir avec vous un entretien que je souhaitais ardemment.

« Tout cela me fut débité avec un accent et une précision qui attestaient combien l'homme qui parlait ainsi était libre de sa pensée et

de ses paroles. Je me trouvai une toute petite fille devant cet homme, et, si je n'avais vu qu'il était jeune, j'aurais cru entendre parler un grave rhéteur qui va traiter une question où il compte triompher. Il m'avait offert la main et m'avait fait asseoir ; il se plaça auprès de moi.

« – On vent nous marier, me dit-il en minaudant ; mais cette volonté a besoin d'une haute sanction. Pensez-vous qu'elle puisse l'obtenir ?

– Vous avez vu la joie de mon père, Monsieur. Autant que je puis en juger, le roi a permis…

– Pardon, Mademoiselle ; le roi peut permettre ce que vous pouvez vouloir défendre.

« Je rougis et détournai la tête.

« – Le roi, reprit-il, peut dire oui où vous pouvez dire non… Que direz-vous ?

« Cette question si directe me blessa plus qu'elle ne m'embarrassa. Cet homme savait trop bien ce qu'il disait, à côté de moi dont le trouble devenait extrême ! J'eus recours à une de ces phrases toutes faites que l'on apprend dans les récits les plus vulgaires, et je répondis en balbutiant :

« – Monsieur, j'obéirai à mon père…

« Par un léger mouvement, M. Carin se retira de moi, et, sans que je le regardasse, je vis qu'il me considérait d'un air qui devait être d'une impertinence complète. Il se tut un moment, puis, me prenant la main, il la baisa d'un air tout particulier et reprit avec un léger accent de raillerie :

« – On n'est pas plus belle et plus… bonne.

« L'intonation de la voix, la manière dont il prononça ce mot *bonne,* me semblèrent une insulte. Un éclair de colère me traversa le cœur : un éclair, en vérité, car il ne dura pas assez longtemps pour m'inspirer une réponse également impertinente ou me donner la force de me retirer. Mon père rentra avec le sien.

« – Hé ! hé ! dit M. Carin, voilà la connaissance toute faite. Eh bien ! Guillaume, je te l'avais bien dit, que je te donnerais une femme de toute beauté… un peu embarrassée, un peu timide…

– Monsieur veut dire un peu bête ? repris-je aussitôt, outrée du ton de M. Carin.

– Mademoiselle a raison, dit M. Guillaume en ricanant.

« Je levai les yeux sur mon père, il était rouge et confus ; je restai ébahie de le voir accepter, sans se récrier, l'insulte qui m'était faite ; et je ne sais quelle pitié, pour lui et pour moi, me prit au cœur, lorsqu'il

essaya d'arranger la phrase de M. Guillaume en ajoutant :

« – En effet, ma fille a raison, monsieur Carin ; vous avez l'air de lui faire un mauvais compliment.

– Bon, bon ! fit M. Carin, voilà un gaillard qui lui apprendra comment l'esprit vient aux filles.

« Et, avant que j'eusse le temps de m'étonner de cette nouvelle grossièreté, il ajouta :

« – Allons ! il n'y a pas de temps à perdre maintenant. Toi, Guillaume, tu vas aller à l'église, à la mairie et chez le notaire ; vous, monsieur de Vaucloix, allez chez vos… vous savez… offrez vingt-cinq pour cent pour donner quarante, ils seront trop heureux. Moi, je me suis réservé les plus récalcitrants, et je promets de les enlever. Assemblée générale ici ce soir ! il faut que tout soit fini aujourd'hui même. Vous comprenez que nous ne pouvons publier les bancs qu'après l'arrangement signé ; si on se doutait de la chose, nous n'obtiendrions pas un sou de remise, et ce n'est pas là notre affaire. Fais bien attention, Guillaume, qu'on ne publie que dans trois jours.

– C'est convenu, mon père, dit Guillaume avec impatience ; est-ce que vous me prenez pour un imbécile ?

– M. Guillaume a raison, dis-je aussitôt, emportée par le désir de rendre son impertinence à mon futur et sans m'apercevoir que la phrase que je répétais ne s'appliquait pas directement à celle qu'il avait dite.

« Guillaume fit une légère grimace qui me montra que je n'avais fait que confirmer la pauvre opinion qu'il avait de moi, et dans ma colère je frappai la terre du pied. Mon père, quoiqu'il devinât ce que je souffrais, s'irrita de ce signe d'impatience.

« – Allons, Louise, me dit-il sévèrement, pas d'enfantillage ; réfléchissez et songez à m'obéir.

– Mademoiselle m'a fait espérer ce bonheur, dit Guillaume ; puis il salua et sortit avec son père et le mien.

« Je restai seule. Telle fut ma première entrevue avec mon futur. Un hasard, en me mettant soudainement en face de lui, me donna un trouble bien naturel à une jeune fille, et me montra à Guillaume sous un aspect qu'il crut vrai et qu'il ne chercha point à rectifier. Vous verrez plus tard qu'il était de ces hommes pour lesquels une première impression est d'une grande importance par la foi qu'ils ont de l'infaillibilité de leur jugement. Édouard, vous qui me connaissez, vous savez si je suis vaniteuse ! Cependant vous devez comprendre l'humiliation d'une jeune fille qui n'est pas assez jeune pour qu'on la traite comme une enfant, qui sait qu'elle a été jugée sotte, et assez

sotte pour qu'on puisse le lui dire en face sans qu'elle s'en doute. Écoutez-moi bien, Édouard, et ne vous ennuyez pas de tous ces détails de ma vie ; ils sont nécessaires pour vous faire sentir que le malheur n'est pas toujours dans ce qu'on appelle un malheur. En effet, j'étais malheureuse ce jour-là, sans que je pusse dire à personne qu'il me fût arrivé rien de malheureux. Je me contentai de pleurer en m'excitant à la résolution extrême de résister à M. de Vaucloix. Cette résolution ajoutait encore à mes angoisses, car je sentais que je reculerais devant un ordre ou une parole de mon père, et que je ne ferais que donner des armes contre moi. Et cependant j'avais tellement honte de m'abandonner moi-même avec tant de faiblesse, que je n'osais me dispenser de tenter cet effort, tout inutile que je le savais. C'était un devoir envers moi-même. J'attendis mon père toute la journée dans cette anxiété, mais je l'attendis vainement. Avant son retour, dix ou douze personnes d'assez commune apparence étaient arrivées à l'hôtel et avaient envahi le salon. De temps en temps les domestiques venaient jusque chez moi, pour me dire que tous ces gens demandaient mon père avec une insolence inouïe, tenant des propos fâcheux sur son compte, disant qu'il se jouait d'eux, menaçant de partir et de lui apprendre à donner des rendez-vous où il manquait, selon son habitude, comme à tous ses engagements. D'après ce que je vous ai dit des habitudes de mon père et des demi-mots prononcés devant moi, vous devinez, vous, qu'il s'agissait d'une assemblée de créanciers. Mais vous devinerez aussi combien, moi, je devais être dans une complète ignorance de ce qui arrivait. La seule chose qui ressortît pour moi de ce que j'avais entendu et de ce qu'on me répétait, c'était la déconsidération de mon père. Cependant, le bruit qui se faisait dans le salon devint si indiscret, au dire des domestiques, que je ne pus les en croire et que je sortis pour m'en assurer, résolue à me présenter, s'il le fallait, pour le faire cesser. Au moment où je m'arrêtais à une porte vitrée pour regarder par le coin d'un rideau quels étaient ces hommes et écouter leurs propos, je vis entrer mon père, et j'entendis un cri général, puis des acclamations ironiques :

« – Ah ! vous voilà !… c'est bien heureux !… Voyons, que nous voulez-vous ? Encore des promesses ?… Si vous n'avez que ça à nous offrir, merci ; ça n'a plus cours.

« Et mille autres choses dites de tous les coins du salon par des voix qui semblaient enchérir d'insolence les unes sur les autres.

« – Il ne s'agit pas de promesses, répondit mon père d'un ton et d'un air qui me parurent bien obséquieux ; il s'agit d'argent, et d'argent comptant.

– À toucher dans trois mois ? dit quelqu'un.

– À toucher demain, ce soir, si vous le voulez.

– Alors l'affaire est toute simple, reprit un autre ; payez, vous serez considéré. Vous me devez dix mille neuf cent vingt-trois francs, la quittance sera prête aussitôt que les écus.

« Il se fit un moment de silence, et mon père reprit :

« – Vous devez supposer, Messieurs, que je n'ai trouvé l'argent nécessaire pour vous satisfaire qu'en m'imposant les plus rudes sacrifices. Je dois donc vous déclarer que ces sacrifices seront inutiles si vous ne venez à mon aide, et si vous ne m'accordez une réduction sur vos créances.

« Il sembla qu'une seule voix, composée de vingt voix, répondit :

« – Pas un sou.

« Puis l'un reprit :

« – On me doit ou on ne me doit pas ; je veux tout ou rien.

« Et un autre :

« – Je puis bien acheter douze mille francs le droit de dire qu'un marquis, pair de France, m'a friponné.

« Et un autre :

« – Venez, venez, c'est toujours la même histoire ; il n'y a pas un sou au bout de tout ça.

« Mon père tira un portefeuille de sa poche, le posa sur la table, l'ouvrit et montra une grande quantité de billets de banque. Je ne puis vous dire le mouvement ignoble qui précipita tous ces hommes vers la table ; mon père disparut à mes yeux dans un cercle de vautours dont les derniers se hissaient sur la pointe des pieds pour mieux voir ce qui leur était offert. Cependant deux de ceux-là s'écartèrent du cercle et se firent un signe ; ils se rapprochèrent vivement de la porte où j'étais.

« – Où diable a-t-il pris tout cet argent ? dit l'un, que je reconnus pour le tapissier de l'hôtel.

– Il ne lui reste plus rien à vendre, cependant.

– Pas même son vote à la chambre.

– À moins que ce ne soit sa fille.

– Il en est bien capable !

– C'est peut-être le roi qui paye ses dettes encore une fois ; Charles X aime beaucoup le marquis.

– Tiens ! c'est une idée ; combien a-t-il montré là ?

– Douze à quinze paquets de dix mille.

– Cinquante mille écus à peu près ; ce n'est pas le quart de ce qu'il doit.

– S’il offre le quart, il donnera la moitié ; s’il donne la moitié, il a le tout en poche, je ne signe pas.

– Prenez-y garde !

– Eh ! non, laissons faire les autres. Soyez sûr qu’il payera en entier ceux qui tiendront bon.

– Écoutons : le voilà qui va faire ses propositions.

« En effet, mon père reprit, comme s’il répondait à une question :

« – Ce que j’offre, Messieurs ? j’offre vingt-cinq pour cent.

« Les deux interlocuteurs se poussèrent du coude.

« – Vingt-cinq pour cent ! s’écria un gros homme. Je vous ai livré les quatre roues de votre berline, et vous m’avez trop éclaboussé *avec* pour que je me contente d’être payé d’une seule. Je rabats cinq pour cent, tout le bénéfice de ma vente. Je consens à avoir travaillé pour rien, mais je n’ajouterai pas un pour cent de diminution.

« Sur ce, le carrossier vint s’asseoir à côté du tapissier, à qui il dit :

« – Qu’en pensez-vous ?

– Moi, répondit-il, j’accepte les vingt-cinq pour cent. J’aime mieux ça que rien, si nous les avons ; on va nous compter dix, puis on nous promettra le reste dans deux ou trois ans.

– Vous croyez ? dit le carrossier.

– Eh ! M. de Vaucloix doit un million deux cent mille francs ; et, parce qu’il vous a montré soixante ou quatre-vingt mille francs, il vous semble avoir vu le Pérou. Quant à moi, il me doit plus de cinquante mille francs ; si on voulait m’en donner dix mille sur table, je les prendrais sur l’heure.

– Diable ! diable ! fit le carrossier, c’est votre avis ?

– Absolument. C’est encore un atermoiement. Ah ! si ce n’était le privilége de la pairie, il y a longtemps qu’il pourrirait à Sainte-Pélagie. Mais avec ça il se moque de nous. Aussi, quoi qu’il offre, je l’accepte.

– Écoutez, le voici qui parle.

« Mon père parlait en effet ; et, comme ceux qui étaient près de moi gardaient le silence pour l’écouter, je pus l’entendre.

« – Je vous ai tous assemblés pour que vous fussiez bien sûrs de ce que je vais faire. J’offre vingt-cinq pour cent ; mais je vous déclare que, s’il y a un seul récalcitrant, je ne donne rien.

« Il s’éleva un *hourra* général.

« – Rien, reprit mon père : je ne veux pas m’imposer un si énorme sacrifice pour ne point y gagner mon repos et pour être poursuivi de

mille criailleries. Ainsi voyez et décidez-vous. Je vous laisse une demi-heure pour réfléchir.

– Mais c'est un vol ! s'écria-t-on de tous côtés, on ne traite pas des honnêtes gens avec cette impudence !

– Hé, messieurs les négociants, reprit mon père, lorsque vous faites faillite, vous traitez bien autrement vos créanciers ! vous leur donnez dix, et vous les estimez bien heureux.

« À ces paroles, mille cris, mille injures plus exaspérées les unes que les autres partirent de tous les coins du salon. Mon père parut vouloir y échapper et se rapprocha, pour sortir, de la porte où j'étais. Le tapissier l'arrêta et lui dit à voix basse, pendant que les autres se consultaient en tumulte.

« – Donnez quarante, et j'arrange votre affaire.

– Je donne vingt-cinq.

– Alors, vous n'obtiendrez rien.

– Ni eux non plus.

– Votre mobilier est très-riche, on peut le faire vendre.

– Croyez-vous qu'il vaille cent cinquante mille francs, vous qui me l'avez vendu ?

« Le tapissier fit un geste d'impatience, et repartit :

« – Il ne s'agit pas de cela. Voyons, faites un effort, allez jusqu'à trente-cinq.

« Mon père hésita, et finit par dire à voix basse :

« – Trente.

– Non, trente-cinq.

– Trente, et je reste sans le sou.

– Parole d'honneur ?

– Monsieur !

– Eh bien ! trente, soit, et laissez-moi faire.

« Mon père sortit et m'aperçut ; il me dit d'un ton irrité :

« – Que faites-vous là ?

« Je baissai les yeux.

« – Vous avez entendu ? reprit-il.

« Mon silence fut encore ma seule réponse. Mais il sembla tout à coup m'oublier, et se rapprocha de la porte en prêtant l'oreille au bruit des conversations du salon. Je m'attendais à la colère de mon père, je la désirais même ; j'avais besoin qu'il reprît un peu de dignité, ne fût-

ce que vis-à-vis de moi. Il ne dit rien, et se mit à regarder comme je l'avais fait moi-même. Il murmurait tout bas : « Ah ! bien !… Ils signent… Très-bien ! très-bien ! » Cette attente dura longtemps, mais mon père ne quitta pas la porte un moment, tantôt souriant, tantôt agité ; enfin le bruit se calma peu à peu, et tout à coup mon père recula comme pour faire place à quelqu'un qui approchait. En effet, le tapissier entra.

« – Eh bien ? lui dit mon père.

– Quittance générale.

– À vingt-cinq ?

– Non, à trente, comme vous me l'aviez dit. Voilà l'état que vous aviez préparé, il ne reste plus qu'à me remettre les fonds. Vous avez promis l'argent ce soir, il ne faut pas faire attendre. J'ai eu bien de la peine, et j'espère que vous ne l'oublierez pas ; mais dame ! quand on a été honnête homme toute sa vie, on en trouve la récompense. Vous ne seriez arrivé à rien, vous.

« Que d'horribles paroles j'entendais seule ! car mon père n'écoutait point et vérifiait les quittances en les comparant à l'état de ses dettes.

« – Et la vôtre, dit-il au tapissier.

– La mienne ? dit l'autre ; il me semble, monsieur le marquis, que j'ai assez fait pour vous et que je ne mérite pas de perdre comme les autres.

– Je ne puis rien de plus, répondit mon père.

– Eh bien ! dit le tapissier en reprenant les quittances, rien de fait.

– Un moment, dit mon père, je vous donne trente-cinq.

– Tenez, je suis bon homme, moi. D'ailleurs, on gagne assez dans mon état. Donnez-moi soixante, et c'est fini.

– Non, trente-cinq.

« Le tapissier alla vers la porte, les quittances en main.

« – Cinquante, dit-il, et pas un mot.

« Mon père hésita, le tapissier ouvrit.

« – Quarante, dit mon père.

– Cinquante, dit le tapissier.

– Soit, cinquante, repartit mon père.

« Le tapissier ferma.

« – C'est vingt-cinq mille francs de perdus, dit-il en soupirant. Voyons, faisons le compte : six cent vingt-cinq mille francs de dettes à trente, cent quatre-vingt-six mille francs ; plus vingt pour cent en sus

pour ma quote-part, qui est de cinquante-deux mille francs, dix mille quatre cents francs ; en tout : cent quatre-vingt-seize mille quatre cents francs.

« Mon père vérifia ses calculs et dit :

« – Voilà cent quatre-vingt-dix-sept mille francs ; vous me devez six cents francs.

– Ce sera pour mes honoraires, dit le tapissier.

– Non, certes !

– Allons, ne faites pas le méchant ; si je vous avais laissé faire, vous n'auriez rien obtenu.

– Allez donc, dit mon père, et débarrassez-nous de tous ces vampires.

– Le temps de régler le compte de chacun, et vous n'entendrez plus parler d'eux. Mais ne rentrez pas, car vous auriez de singuliers compliments à recevoir.

« Le tapissier sortit, emportant l'état des dettes, et s'établit devant une table, où tout le monde l'entoura.

« – Vous avez touché ? lui dit-on.

– J'ai touché, répondit-il.

« Ce fut un cri général. Une voix dit :

« – Si nous ne nous étions pas si pressés, nous aurions eu trente ou quarante.

« À ce moment, mon père me fit signe de le suivre.

« Vous devez vous étonner, Édouard, de me voir vous raconter tous ces détails avec une pareille précision. Ce n'est pas qu'alors je comprisse le moins du monde ; mais plus tard l'habitude d'entendre parler d'affaires m'a donné la clef de ce langage, que je ne comprenais pas. Je ne puis mieux comparer ce souvenir qu'à ce qui arrive à une personne qui entend prononcer des mots d'une langue étrangère. Ces mots lui restent dans la mémoire, et plus tard, en apprenant cette langue, elle s'explique ce qu'on a dit devant elle. D'ailleurs ces détails me furent bientôt répétés, et ils devinrent assez souvent le sujet de conversations tenues devant moi pour qu'aujourd'hui je les connaisse à fond.

« Cependant j'avais suivi mon père dans un petit salon qui m'appartenait, et la première phrase qu'il prononça fut celle-ci :

« – Puisque vous avez tout entendu, j'en suis ravi. Cela vous montrera mieux que je ne puis le faire la nécessité où vous êtes d'épouser. M. le baron de Carin. C'est grâce à ce mariage que j'ai pu

acquitter toutes mes dettes, comme vous venez de le voir.

« Je vous ai déjà dit combien je suis faible ; je vous ai dit aussi que j'avais cependant résolu de faire quelques observations à mon père. Mais dès que je vis une raison de me dispenser de toute résistance, je l'acceptai avec joie. J'entrevis que ce sacrifice qu'on disait de moi, et que je n'avais pas voulu accepter sans le connaître, pouvait se traduire honorablement. Je me dis que je sauvais mon père, et, trop heureuse de n'avoir pas à lutter contre sa volonté, je me résignai par faiblesse, en appelant ma lâcheté un acte de courage. Je suis franche, Édouard, je vous dis la vérité sur moi : le premier sentiment que j'éprouvai fut le bonheur d'avoir une raison de céder.

« – Mon père, lui répondis-je alors, votre volonté est ma loi, et je suis fière de penser qu'en y obéissant je vous rends une part de tout ce que vous avez fait pour moi.

– C'est bien, Louise ! me dit mon père légèrement ému ; votre prétendu va venir, soyez plus gracieuse envers lui, c'est un homme distingué.

– Ce qu'il fait pour vous, mon père, lui assure déjà ma reconnaissance.

« Un soupir amer fut la seule réponse de mon père, et M. de Carin, suivi de son fils, parut aussitôt. De l'entrée de la porte, M. Carin s'écria :

« – Gloire à vous, mon cher, je n'aurais pas mieux fait ! Ils ont accepté les vingt-cinq pour cent.

– Vous voulez dire trente, reprit mon père.

– Vingt-cinq. Le carrossier, que j'ai rencontré, m'a dit vingt-cinq. Il m'a montré ce qu'il venait de recevoir.

– J'ai donné trente, vous dis-je, et voici comment cela s'est passé, ma fille en a été témoin…

« Alors mon père lui raconta l'histoire du tapissier.

« – Eh bien ! lui dit M. Carin, l'honnête homme a empoché cinq pour cent sur la totalité de l'affaire, c'est-à-dire trente et un mille francs ; plus vingt-six mille francs pour son compte, à cinquante pour cent, cela fait cinquante-sept mille francs. Cela solde honnêtement un compte de cinquante-deux mille francs.

– Mais c'est un fripon ! s'écria mon père.

– N'y a-t-il pas moyen de lui faire rendre gorge ? dit Guillaume.

– J'y aviserai, repartit M. Carin ; mais nous verrons cela plus tard.

« Plus tard, j'appris que le tapissier n'avait été que le mandataire de

M. Carin lui-même, qui avait ainsi recouvré une partie du prêt fait à mon père. Cependant il ajouta :

« – Je suis allé au ministère de la justice pour en finir avec l'ordonnance : mais on ne peut rien faire qu'après le mariage. Ainsi, Guillaume, tu ne seras véritablement héritier de la pairie de M. le comte de Vaucloix que dans quinze jours.

« Ce mot fut un éclair pour moi ; il m'expliqua le sens de la scène qui avait eu lieu chez le roi. À ce moment je reconnus que dans tout ce qui se passait je n'avais compté pour rien. On avait acheté la pairie de mon père, et on me prenait sans doute comme une des charges du marché. Cette explication m'arriva si soudaine et si nette, que je ne pus m'empêcher de pousser un cri de surprise.

« – Est-ce qu'on ne saurait rien ? dit M. Carin.

– J'allais lui expliquer tout cela quand vous êtes arrivé, répondit mon père avec humeur.

– Diable ! fit M. Carin d'un ton tout alarmé, et il se tourna vers moi : Vous consentez, n'est-ce pas ? C'est que moi j'ai lâché mon argent de confiance.

« Mon père fit un vif mouvement d'impatience.

« – Pas de nouvelles roueries, j'espère, monsieur Vaucloix ! reprit M. Carin en s'animant. Ce serait une friponnerie, cette fois ; c'est que je n'ai ni carte, ni billet des deux cent cinquante mille francs de pot-de-vin que je vous ai remis ; il faut s'expliquer un peu.

« Vous le dirai-je, Édouard ? mon père, dont l'humilité m'avait fait tant de peine, se montra tout à coup à moi sous un jour encore plus triste. Car, profitant de cette absence d'engagement que lui reprochait M. Carin, il lui répondit avec hauteur :

« – Hé, Monsieur, si ma fille ne consentait pas, il me semble que je ne pourrais pas la traîner de force à l'église.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? reprit M. Carin, devenu pâle de colère.

– Ça veut dire, reprit M. Guillaume d'un air froid et sec, que nous sommes filoutés par monsieur le marquis.

– Monsieur ! s'écria mon père en le menaçant.

« Je me jetai entre eux, et je dis à M. Guillaume :

« – Rassurez-vous, Monsieur, vous ne perdrez pas votre argent.

– À la bonne heure ! reprit le père ; vous êtes une honnête fille, ça vaut mieux que d'avoir de l'esprit.

« M. Guillaume s'approcha de moi, et me dit avec sa grâce si précise

de geste et de terme :

« – C'est mon bonheur que j'aurais perdu.

« Édouard, pardonnez-moi ce que je vais vous dire : mais cette phrase me fit pitié, mon futur mari me parut un sot, et, pour que vous ne vous révoltiez pas contre ce mot, il faut que je vous explique tout de suite ce caractère dont peu de personnes se figurent l'insupportable tyrannie. Je ne vous parle plus des pensées de la jeune fille ; j'ai voulu vainement dans ce récit me reporter aux émotions telles que je les éprouvai à cette époque, mais il en est de cela comme de ces calculs dont je vous parlais plus haut. Maintenant que j'en sais le secret, elles ont perdu pour moi leur premier sens, et je chercherais vainement à le retrouver. Je ne sais si je me fais comprendre, mais figurez-vous qu'on vous montre des masses blanches à l'horizon : par un premier regard vous croyez que ce sont des nuages ; puis quelqu'un vient qui vous dit que ce sont des montagnes, qui vous les montre, qui vous les détaille, qui vous en mesure la hauteur et la profondeur. Eh bien ! une fois cette explication donnée, vous avez beau essayer de ressaisir votre première illusion, vous ne pouvez plus voir de nuages à l'horizon, les montagnes réelles se dessinent sans cesse à vos yeux. Ainsi, je me rappelle bien que ce mot de Guillaume me blessa ; cependant je ne me dis point alors sur mon compte ce mot que je viens d'écrire. Mais l'expérience vint, l'expérience qui me fit voir clair, qui donna un sens au déplaisir que j'avais éprouvé, et qui effaça à tout jamais celui de ma première émotion. Cependant elle ne m'avait point trompé ; car elle m'annonça le malheur.

VIII

LA FEMME D'UN SOT.

« Oui, Édouard, il est des défauts qui entraînent à leur suite plus de chagrin que les vices les plus coupables. Je vous l'ai dit : Guillaume était beau, il avait reçu une instruction peu profonde, mais très-variée ; il avait une immense fortune ; aucun genre de succès ne lui avait manqué. Je ne vous parle pas de ses maîtresses, quoiqu'il ne m'ait épargné le récit d'aucune de ses bonnes fortunes. Je suis trop peu savante dans l'histoire du cœur humain pour savoir s'il a jamais été aimé ; mais je crois connaître assez le monde pour être certaine qu'il a possédé beaucoup de femmes. Guillaume avait la manie de faire des vers et la manie plus fatale encore de les lire. Nous avons eu dans notre salon quelques hommes distingués qui voulaient bien quelquefois nous confier leurs productions, mais je n'en ai jamais vu obtenir un succès qui approchât de celui de mon mari. Il était très-médiocrement musicien, et se piquait de composer et de chanter ses compositions ; c'étaient alors des cris d'enthousiasme à travers lesquels moi seule je devinais les louanges railleuses des hommes d'esprit. Quant à Guillaume, il s'en pâmait d'aise, ne doutant pas qu'il eût été, s'il l'eût voulu, le rival des premiers poètes et des plus grands compositeurs. J'essayais quelquefois de timides observations sur ces enthousiasmes furieux ; alors on m'accusait d'envie. Dans le commencement de notre mariage, comme j'étais la première confidente des productions de Guillaume, je voulus lui signaler quelques défauts et même relever de grossières fautes de musique ; il n'y eut pas assez de mépris pour mes prétentions. Car, il faut bien le dire, j'étais pour mon mari une jolie poupée bien bête à laquelle il imposait silence à la première phrase pour la garantir de quelques grossières balourdises. Jamais, je vous le jure, je n'ai vu une confiance en soi plus complète que celle de Guillaume. Il tranchait sur toutes les questions avec une conviction qui embarrassait souvent les hommes les plus éclairés. Son père lui-même avait soumis la rude indépendance de ses opinions à l'empire de son fils. C'est qu'il était un point où il égalait la supériorité de son père : c'était dans le maniement des affaires d'argent, c'était dans l'adresse à conduire des spéculations usuraires. M. de Carin, le voyant si habile dans une chose où il était lui-même un maître passé, lui croyait la même science dans tout ce qui lui était étranger. De temps en temps j'essayais bien de faire sentir par quelque légère épigramme que je

n’étais pas dénuée de tout esprit et de tout jugement ; mais le traité léger glissait sur la triple cuirasse de vanité dont mon mari était protégé. Plusieurs fois enfin, outrée du dédain dont on m’accablait, je lui lançai des sarcasmes violents ; mais je n’obtenais pas même l’avantage de l’irriter, il en riait comme d’une grosse injure d’enfant. Nous avions une loge à l’Opéra et aux Italiens, et j’essayai de me réfugier dans ce plaisir des oreilles et des yeux : ce fut en vain. La présence et les observations de Guillaume me le gâtaient à tout propos. Se piquant d’indépendance dans ses opinions, il approuvait tout ce qui se passait pour mauvais, et vantait tout ce qu’on trouvait médiocre. Je tentai de lutter, mais il avait autour de lui une cour de complaisants qui abandonnaient lâchement ce que je savais de leur opinion, pour se ranger à la sienne, et j’étais toujours battue. Vous ne pouvez pas imaginer, Édouard, ce que le monde a de misérables servilités ; et, pour que vous compreniez combien j’ai eu à en souffrir, il faut vous dire quel monde je voyais.

« Nous nous étions mariés quinze jours après la scène que je viens de vous rapporter. Cette cérémonie fut faite avec un luxe qui m’éblouit ; l’hôtel où je fus conduite, et dont on m’avait gardé la surprise, était d’une magnificence rare. Nous ne donnâmes point de fêtes, mais quelque temps après notre mariage nous eûmes une réunion splendide. J’étais allée quelques jours auparavant faire mes visites de noces et porter pour ainsi dire moi-même toutes nos invitations. Si j’avais eu quelque connaissance du monde, ces visites auraient été pour moi un premier enseignement. Nous allâmes indifféremment dans les maisons de haute noblesse où le nom de mon père me forçait à me présenter, et dans les riches maisons de finance qui constituaient les liaisons de mon mari. Dans les premières je reçus personnellement un accueil bienveillant ; dans les secondes toute la bonne grâce fut pour mon mari. J’y fis peu d’attention, et ce ne fut que quinze jours après que j’appris qu’une femme peut obtenir hors de sa maison des égards qu’on lui refuse dans la sienne, parce qu’on les refuse au maître de cette maison. Aussi aucune des personnes du monde auquel j’appartenais ne vint à notre réunion, et nos salons ne furent peuplés que des connaissances personnelles de mon mari. Sa vanité en fut choquée, mais cette vanité ne voulait pas croire qu’une naissance commune et une femme acquise en spéculations mal famées eussent éloigné cette société si orgueilleuse, et ce fut à moi qu’il en attribua l’abandon. Ce fut un jour cruel, je vous le jure, Édouard, que celui où cent lettres arrivées minute à minute vinrent nous apporter les refus mal déguisés de nos conviés. J’aurais voulu les soustraire à mon mari ; mais par une précaution qui, je crois, fut une insulte bien combinée, elles lui furent toutes adressées personnellement. Elles le poursuivirent jusqu’à l’heure de la réunion, et de proche en proche elles amenèrent

entre nous une explication assez vive et assez prolongée pour qu'on vînt nous avertir que déjà on arrivait dans nos salons. Nous n'avions songé ni l'un ni l'autre à notre toilette. N'oubliez pas, Édouard, que c'est une femme qui vous écrit ; soyez indulgent pour ce que vous appelez des frivolités et pour ce qui quelquefois a de bien pénibles résultats ; un rien y suffit, une vie mal commencée s'égare loin du bonheur pour la plus légère cause ; c'est comme le trait qui au départ dévie de la ligne droite de l'épaisseur d'un cheveu, et qui à la hauteur du but en est bien loin.

« Après cette insulte, que Guillaume pouvait me reprocher, sinon personnellement, du moins comme faisant partie de cette *caste insolente* qui le repoussait, vint une de ces misères de la vie qui ne semblent rien, mais qui sont quelquefois beaucoup. J'avais attendu trop tard ; il me manquait un coiffeur ; pour ne pas tarder à paraître dans les salons, je me confiai à une femme de chambre qui ne fut pas assez habile pour me parer des magnifiques diamants que m'avait donnés mon mari. J'oubliai aussi un éventail peint par R…, et dont il avait parlé ; j'eus toutes les maladresses possibles. Je me hâtai de gagner le salon ; j'entrai. Épouvantée du regard irrité que me jeta Guillaume quand je parus avec des fleurs, j'entrai mal, je ne sus pas réparer le tort d'arriver tard chez moi, je fus gauche, interdite, et on vint à mon aide avec une si pressante pitié que je sentis les larmes me gagner ; je fus ridicule. Comprenez-vous, Édouard, toute la portée de ce mot vis-à-vis d'un homme comme mon mari ? À partir de ce moment, ma cause fut perdue. Je ne puis vous dire la sotte scène, qui suivit cette réunion ; elle fut assez vive pour me faire douter de moi, et douter à ce point que, dans les réunions plus intimes, je n'osai pas me mettre au piano et chanter, quoique des succès passés m'eussent appris que je pouvais le faire sans trop d'audace.

« Figurez-vous maintenant la vie d'une femme sans énergie et à qui l'on met incessamment le pied sur la tête ! je devais succomber dans la lutte. Car, malgré cette faiblesse, je luttai. J'appris alors une chose bien triste pour l'humanité, c'est qu'on a plus de force pour sa vanité que pour son bonheur. Mon bonheur, je l'avais abandonné au premier choc ; ma vanité, je lui portai longtemps secours. Mais enfin j'y épuisai le peu de forces que j'avais ; car on me prenait par des endroits si vulgaires, que je me trouvais le plus souvent sans défense. Ce que je recommandais à mes domestiques était toujours de travers ; mes observations étaient toujours mal placées ; j'avais tort de recevoir à telle heure et tort de ne pas recevoir à la même heure. C'était une conviction si bien entrée dans la tête de mon mari, que j'étais une sotte, qu'il blâmait tout ce que je faisais, tout ce que je disais, sans se donner la peine de l'examiner. Et il me blâmait avec cette forme abrutissante contre laquelle rien n'est fort que le silence, avec la

dérision et le ricanement. C'est ici qu'il faut vous expliquer comment je me trouvai seule dans ma cause. Vous avez vu que ceux de ma *caste,* comme disait mon mari, m'avaient abandonnée ; je me trouvais donc reléguée dans une société qui ne m'accueillait que par rapport à lui. Je vous ai parlé de la servilité des hommes : je me l'explique maintenant. La plupart avaient besoin de Guillaume et des immenses capitaux dont il disposait, et ils le flattaient en l'aidant à me railler. Ma naissance, ce qu'on nommait ma gentillâtrie, me fit des ennemies de toutes les femmes de ce monde financier ; et, bien que quelques-unes ne craignissent pas de donner de rudes leçons à la présomption de Guillaume, ce ne fut jamais à mon profit, car je leur avais enlevé le plus riche et le plus beau parti de leur espèce. Vous devez vous étonner, Édouard, que dans cette cruelle position je n'aie pas trouvé un appui ? Un seul homme, le comte de Cerny, brava l'anathème lancé contre notre maison. Il vint plusieurs fois et se fit mon champion. Je lui fus reconnaissante de ce courage, et je le lui témoignai par un accueil plus empressé. Un mois après, toute la Chaussée-d'Antin s'indignait du scandale de ma conduite. Les élégants de la Bourse, qui n'avaient pas songé à moi, se trouvèrent très-humiliés de ce qu'ils appelaient le succès de l'ambassadeur du *faubourg Germain.* Je dus prier M. de Cerny de m'épargner sa bienveillance.

« Édouard, il me semble que je vous vois lire ma lettre et que vous êtes prêt à en tourner les feuillets pour chercher si, au milieu de tout cet abandon, je ne nommerai pas enfin celui à qui je devais avoir recours. Hélas ! n'ai-je pas déjà trop cruellement parlé de mon père, et faut-il que je sois réduite à l'accuser encore ? Mon père ne demeurait point avec nous, et ne venait que rarement nous rendre visite ; et cette visite, savez-vous quel en était toujours le motif ? un besoin d'argent, un emprunt à faire à mon mari. Si vous saviez, Édouard, par quelles humiliations Guillaume faisait acheter à mon pauvre père les secours qu'il lui donnait, vous comprendriez que je ne voulusse pas ajouter la confidence de mes chagrins à cet horrible supplice. Je suis bien misérable maintenant, Édouard, et vous vous étonnez quelquefois de mon courage à supporter certaines privations : c'est que, mieux que personne, j'ai appris ce qu'il en coûte d'avoir des désirs au-dessus de sa fortune. Puis une passion terrible égarait mon père : il était joueur, et moi, vous savez, je ne suis pas assez forte pour avoir aucune passion. J'ai vécu de luxe sans en jouir ; je vis de misère sans en souffrir.

« Vous le voyez, Édouard, j'étais abandonnée de tous côtés, dominée par l'aveugle sottise de Guillaume, bafouée par la servilité de ses commensaux et tournée en ridicule par la haine de leurs femmes. Je me résignai, je me tus, je passai condamnation, et il fut avéré, au bout d'un an de mariage, que j'étais une idiote qui voudrait bien être méchante, mais qui ne savait pas l'être. Tout me manqua. Je devins

grosse et fus malade : la vanité de mon mari, qui voulut me conduire à une course pour montrer de magnifiques chevaux neufs qui s'emportèrent et me causèrent une frayeur cruelle, me fit faire une fausse couche ; Guillaume eut la brutalité de me dire « que je n'étais pas même bonne à faire des enfants. » Comprenez-vous cette vie, Édouard ? Vous figurez-vous ce qu'elle a d'odieux, d'insultant, d'horrible ? N'oubliez pas qu'elle était même sans solitude et sans recueillement ; on la traînait tous les jours dans les bals, dans les fêtes, dans les spectacles. J'étais chargée, sans m'en douter, de satisfaire une des vanités de mon mari. Au bout de quelque temps je compris que les parures sans cesse renouvelées qu'il me prodiguait n'étaient pas une attention de sa part, comme je le supposais. C'était un défi jeté au luxe des plus riches, et je crois que, s'il eût pu mettre des robes lamées ou des colliers de prix à son cheval, il m'eût laissée dans un coin.

« Voilà comment j'ai vécu depuis deux ans, arrivée au bout de ce temps à un abandon de moi-même qui justifiait presque tout ce qu'on en supposait, lorsqu'un événement immense en lui-même, puisqu'il fut une révolution pour notre pays, vint changer toute ma vie et amena la catastrophe qui m'a mise en l'état où je suis. Je m'étais mariée au mois de juillet 1828 ; deux ans après éclata la révolution qui exila les Bourbons. Nous étions à la campagne, aux environs de Blois, quand *le Moniteur* nous apporta les ordonnances. Vous ne pouvez vous figurer la joie folle de mon mari à cette nouvelle.

« – Enfin, s'écriait-il, on va réduire à l'obéissance cette chambre des députés, si insolente et si bavarde ; un ramassis d'avocats et de marchands qui n'ont ni sou ni maille, et qui seront trop heureux de baiser la semelle des bottes du roi quand il osera leur tenir tête ! Il est temps que le maniement des affaires revienne à qui de droit, aux grands noms et aux grandes fortunes. C'est maintenant à la chambre des pairs à prendre la véritable place qui lui convient, la place de la chambre haute. Ah ! si j'en étais en ce moment ; si… À propos, avez-vous reçu des nouvelles de votre père ?…

– Oui, il m'a écrit des Pyrénées ; les eaux d'Aix lui ont fait beaucoup de bien.

« Mon mari laissa percer un mouvement de dépit dont je ne compris pas alors l'affreuse signification.

« – Enfin, reprit-il après un moment de silence, il faudra bien que cela vienne ; et, en attendant, voilà qui ne rend pas la position plus mauvaise. L'aristocratie peut espérer maintenant une solide constitution. Elle marchera à la tête du pays, au lieu d'être remorquée à sa suite comme une vieille machine usée. Une aristocratie jeune, forte, riche, connaissant les besoins nouveaux de l'époque et habile à reconstituer le passé !

« Mon mari se promenait activement en parlant ainsi, lisant et relisant *le Moniteur*. Puis il s'écriait de temps en temps avec une impatiente colère :

« – Et ne pas être là, maintenant !

– Ne pouvons-nous partir pour Paris ? lui dis-je.

– Est-ce que je parle de cela ? me répondit-il en haussant les épaules et en me regardant avec mépris.

« Vous le voyez ! j'étais bien sotte, je ne comprenais pas que ce fût la vie de mon père qui excitât ces vifs regrets dans l'âme de mon mari. Hélas ! je n'ai pas gardé longtemps cette erreur. Sans m'être occupée de politique, j'étais naturellement du parti de mon père et du parti de mon mari, je ne trouvais donc rien de déraisonnable dans son enthousiasme ; mais j'eus bientôt occasion de reconnaître combien ces idées avaient peu de bonnes raisons à leur appui. M. Carin père, qui était venu à la campagne avec nous, était hors du château quand cette importante nouvelle arriva. Il revint au plus fort des exclamations de son fils. Son père l'écouta d'abord d'un air soucieux, puis se leva tout à coup et dit en secouant la tête :

« – Tout cela est bel et bon, mais je soutiens, moi, que c'est une énorme sottise.

– Bien, repartit mon mari, vous venez de chez M. D***, libéral enragé, et il vous a monté la tête !

– Je viens de chez le comte M***, ultra-enragé, qui m'a appris cette nouvelle, et j'ai vu qu'il était fou et toi aussi.

– Ah çà ! mon père, vous ne pensez pas ce que vous dites ? reprit mon mari d'un ton ricaneur.

– Je pense ce que je dis, et je dis ce que je pense : cette mesure est une énorme sottise, je l'ai dit et je le répète.

– Soit, répondit mon mari avec le souverain mépris qu'il opposait à tout ce qui n'était pas de son avis ; une sottise selon vos idées.

– Et mes idées valent bien les vôtres, monsieur le baron de Carin ! reprit son père avec colère. J'ai excusé le stupide enthousiasme du comte de M*** : c'est un noblillon qui s'imagine qu'il sera beaucoup plus grand seigneur parce que les patentés n'iront pas aux élections. Mais toi, penses-tu que la France acceptera ce soufflet sans le rendre ?

– La France ! oh ! la France ! reprit mon mari avec le même air dédaigneux. Où est-elle donc, la France ? Qu'est-ce que c'est que ça, la France ? Est-ce qu'elle se compose de cinquante mille électeurs stupides et de deux cents députés insolents ? La France se taira et elle fera bien.

– Elle ne se taira pas, monsieur le baron ! s'écria M. Carin avec un emportement que je ne lui avais jamais vu envers son fils. Les cinquante mille électeurs stupides et les deux cents députés insolents sont l'élite de la nation, entendez-vous, monsieur le baron ? et ils ne se laisseront pas insulter pour le plus grand avantage d'une caste qui vous a mis à la porte, vous, monsieur mon fils, Guillaume Carin !

– Je ne rends pas la cause du roi responsable des insolences de quelques hommes.

– Eh bien ! tant mieux pour toi, tu as provision de grandeur d'âme ; mais ce ne sera pas de même partout, je t'en réponds. Je suis royaliste, moi, je l'ai prouvé. Je n'ai pas oublié que ce tyran de Bonaparte a voulu me faire mettre en jugement pour les fournitures de 1813, et que, sans l'arrivée des alliés, je la dansais et mes millions aussi. Je suis royaliste enfin de cœur et d'âme ; mais je suis royaliste pour le roi, et non pas pour ce tas d'émigrés qu'il nous a ramenés et qui nous dévorent.

– Et à qui on a pris tous leurs biens, dit mon mari.

– Et tu en manges de ces biens-là, dit M. Carin. D'ailleurs, vois-tu, moi je hais les nobles ; c'est dans ma peau, comme dans la tienne de les adorer. Tu es mon fils, je veux bien le croire, mais ce n'est pas par là du moins.

– Et je m'en fais honneur, dit Guillaume avec colère.

– Tu t'en fais honneur, monsieur Guillaume ! et d'où sors-tu donc ?

– Mon père, prenez garde, ou pourrait vous entendre.

– Eh ! qu'est-ce que ça me fait à moi ? est-ce que je rougis de ma naissance ? Mon père était charpentier et ma mère marchande de marée. Ils ont fait leur fortune, c'est vrai, et je l'ai continuée ; mais je n'en suis pas plus fier, et je ne prétends pas qu'un tas de noblillons, de gueux me marchent sur le pied.

– Il ne s'agit pas de cela, mon père, reprit mon mari, alarmé de la violence de M. Carin ; il s'agit d'une mesure dictée par la nécessité et qui était dans le droit et dans le devoir du roi.

– Tu me fais rire avec tes droits et tes devoirs ! Ah çà ! est-ce que vous croyez que, parce qu'un ministre a fait un gros discours de jésuite en tête des ordonnances, ça va persuader les électeurs de se laisser dépouiller de leurs droits sans mot dire ; qu'on supprimera d'un trait la liberté de la presse sans que le peuple en soit vexé ?

– Est-ce que le peuple s'occupe de ces choses-là ? Que lui fait l'élection ? Il n'y participe pas. Que lui fait la liberté de la presse ? Il ne sait pas lire.

– Tu me fais pitié, mon pauvre garçon ! Je sais bien qu'il ne participe pas à l'élection, mais elle est dans les mains des bourgeois en qui il a confiance.

– Ils sont plus insolents que les nobles.

– Oui, mais ils ne sont pas nobles, et l'ouvrier et le bourgeois sont parents par la roture. Leur cause était la même en 89, et vous la rendrez la même en lui rendant les mêmes ennemis, la noblesse et le clergé. Vous êtes de grands politiques sur le papier, messieurs les savants d'aujourd'hui, mais vous ne connaissez pas le peuple ; vous ne tenez compte ni de ses haines, ni de ses souvenirs, ni de ses craintes.

– Mais il ne s'agit pas de noblesse et de clergé, il s'agit de la royauté.

– Et qu'est-ce qu'elle veut, la royauté ?

– Elle veut être respectée ; cette royauté de quatorze siècles ne veut pas être l'esclave d'une chambre rebelle née d'hier.

– Ah çà ! mais vous êtes fou ! Est-ce qu'il y a une chambre à la condition qu'elle ne sera pas une chambre ? Et toi, tout le premier, si tu étais où tu veux être, t'arrangerais-tu qu'on te mît à la porte, parce que tu ne serais pas de l'avis du gouvernement ?

– Ah ! la chambre des pairs, c'est autre chose ! c'est vraiment l'élite de la nation.

– Jolie élite dont tu feras partie.

– Mais, mon père…

– Laisse-moi donc tranquille ! On mettra encore une fois les Bourbons à la porte, et ils ne l'auront pas volé.

– C'est ce que nous verrons.

– C'est tout vu. Paris sera en insurrection demain.

– Vous vous croyez encore en 93, mon pauvre père.

– Je crois à ce que je sens, vois-tu ! Quand j'ai lu ce *Moniteur*-là, le cœur m'a gonflé comme si on m'avait donné un soufflet. Je n'ai pas raisonné ce sentiment-là ; j'ai été furieux. Et moi, je suis fait comme tout le monde ; tout le monde est fait comme moi, et tu verras ce qui va arriver.

« La discussion dura longtemps ; et, bien qu'elle n'apportât d'aucun côté des lumières bien grandes sur cette grave question, j'étais, dans mon silence, de l'avis de M. Carin. Je me fiais à cet instinct de colère populaire dont il était saisi, et je jugeais de ce qu'elle pourrait être dans des masses qui n'avaient pas comme lui des raisons de fortune et d'alliance pour résister à leur premier emportement. Comme il arrive

toujours aux hommes doués d'une grande infatuation, l'enthousiasme de mon mari devint d'autant plus exagéré qu'il avait trouvé quelque résistance. Il accueillit avec son dédain habituel la nouvelle des premiers mouvements populaires, en s'écriant :

« – Une compagnie de gardes du corps la cravache à la main, et tout sera fini.

« Puis, quand il eut vu qu'il avait suffi de trois jours pour renverser cette royauté de quatorze siècles, il ne démentit pas sa furieuse confiance en lui-même ; et, ne voulant pas convenir qu'une mesure qu'il avait approuvée pût être mauvaise, il se tourna contre ceux qui l'avaient mise à exécution. Il dit que tout avait manqué par leur faute, que quelques régiments de plus dans Paris auraient assuré le succès. Il ne quitta guère ce ton tranchant que lorsque les journaux nous apportèrent la nouvelle de l'élection de Louis-Philippe au trône et celle de l'acceptation de la nouvelle charte.

« C'est ici, Édouard, que commence pour moi une autre série de chagrins que je ne crains pas de confier à votre honneur. Ne vous semble-t-il pas singulier, cependant, que la vie d'une femme ait pu être torturée pour un article de la constitution politique de son pays ? La charte nouvelle, votée par les deux chambres et acceptée par le roi, disait qu'une loi serait présentée dans le délai d'un an pour régler définitivement ce qui concernait l'hérédité de la pairie. La tempête qui s'éleva dans le cœur de Guillaume, à cette nouvelle, fut vraiment folle. Son père se plut à l'irriter, en le raillant sur la perte de ses espérances ; et vous devez comprendre que, dans tout cela, c'était moi qui recevais le contre-coup de la colère du fils et des moqueries du père. Je ne vous raconterai pas la scène qui eut lieu à cette occasion ; elle fut suivie d'autres si cruelles, qu'elle n'a plus compté comme une douleur dans mon souvenir. Quelques jours se passèrent encore pendant lesquels mon mari reçut des lettres de mon père, qu'il ne me communiqua pas. M. Carin était allé à Paris et en était revenu. Pendant ce temps, mon père avait quitté les eaux d'Aix et était arrivé dans notre château ; sa douleur était extrême. Chez lui l'opinion politique était une foi, la fidélité aux Bourbons une religion ; et, dès les premiers moments de son arrivée, il nous annonça son intention de les suivre encore une fois dans l'exil.

« – Nous reparlerons de cela demain, dit mon mari d'un ton plus affectueux qu'à son ordinaire ; il faut d'abord vous reposer.

« Le soir venu, et lorsque je fus rentrée chez moi, Guillaume vint dans mon appartement, et, en ayant exactement fermé les portes, il m'annonça son intention d'avoir avec moi un entretien important. Ma surprise fut grande, et mon mari, qui s'en aperçut, crut devoir me rassurer à sa manière sur l'importance de ce qu'il attendait de moi.

« – Ne vous effrayez pas ! me dit-il, il ne s'agit pas d'une mission bien extraordinaire. Je désire seulement que vous vous chargiez de persuader votre père de ne pas quitter la France. Ce départ vous causerait, je le crois du moins, un assez vif chagrin pour que vous trouviez de bonnes raisons qui déterminent M. de Vaucloix à changer d'avis.

– Je ne puis faire valoir que ce chagrin lui-même, et j'espère assez dans la tendresse de mon père pour qu'il m'épargne cette séparation.

– C'est bien dit, repartit mon mari ; persuadez-lui bien que vous en serez au désespoir et moi aussi.

– Je vous remercie de ce sentiment, dis-je à mon mari ; et, puisque vous voulez bien compter sur moi pour cette démarche, je crois qu'il est d'autres raisons que je pourrais invoquer.

– Et quelles sont ces raisons ? me dit Guillaume en s'asseyant devant moi et en m'examinant.

« Vous le dirai-je, Édouard ? j'ai cru entrevoir une espérance de détruire en quelques points l'opinion de Guillaume sur mon compte, et je m'appliquai pour ainsi dire à lui développer ces raisons que je croyais devoir le toucher.

« – Mon père est vieux, lui dis-je, et quitter la France à son âge, ce serait vouloir mourir à l'étranger.

– C'est juste, c'est juste.

– Il n'a pas besoin de donner aux Bourbons cette dernière preuve de dévouement, sa vie répond assez pour lui.

– C'est très-bien, très-bien.

– Il peut d'ailleurs leur montrer sa fidélité par un dernier acte de sa volonté. Il peut, comme quelques autres, refuser au gouvernement actuel le serment qu'on lui demande comme pair de France, et protester par sa retraite.

– Je vous supplie, me dit Guillaume, de ne pas lui dire un mot de cela.

– Et pourquoi ?

– Ah ! pourquoi ? reprit-il, parce que ce n'est pas pour cela que je vous ai épousée.

– Que voulez-vous dire ?

– Écoutez, Louise ; tâchez de me comprendre une fois en votre vie. Ce n'est pas trop, n'est-ce pas ?

– J'essayerai, Monsieur.

– Oh ! ne prenez pas votre air de victime, je vous en prie ; ce que je

vais vous dire est grave. Écoutez-moi bien. La loi qui réglera l'hérédité de la pairie ne sera présentée que dans un an. Ce n'est pas sans raison qu'on a ajourné une pareille mesure ; on a voulu laisser aux esprits le temps de se calmer. D'après mon opinion, il est plus que probable que l'abolition de l'hérédité ne sera pas prononcée. Qu'il en soit ainsi, et mes droits subsistent, si votre père prête serment. Or, vous comprenez que je n'entends pas les sacrifier à un caprice de fidélité surannée : ils m'ont coûté assez cher.

« Je ne pouvais disconvenir que l'observation de Guillaume ne fût raisonnable ; mais il avait un art de jeter de l'odieux sur tout ce qu'il disait. Ce reproche brutal du prix dont il avait acheté ses espérances me révolta, et je lui répondis :

« – Il est des questions d'honneur que chaque homme juge souverainement pour lui-même, et je n'ai pas le droit de donner un pareil conseil à mon père.

– Oh ! oh ! dit mon mari, où avez-vous appris cette belle phrase ? Elle est très-sonore, mais je vous avertis qu'elle est fort déplacée. Je veux, entendez-vous bien ? je veux que vous persuadiez à M. de Vaucloix de prêter serment.

– Je ne puis me charger d'une pareille mission, je ne l'accepte pas.

– Écoutez, me dit Guillaume avec colère, votre père prêtera serment quand je le voudrai et comme je le voudrai ; mais il ne me convient pas de le pousser moi-même à cette détermination. Il faut que ce soit vous qui la lui inspiriez. Je répugne à employer des moyens violents, et votre refus m'y forcerait.

– Des moyens violents vis-à-vis de mon père ! m'écriai-je ; et vous osez m'en menacer !

– Ne faisons pas de tragédie, s'il vous plaît. Voulez-vous, oui ou non, m'épargner le désagrément de faire une scène à votre père ? Allez le trouver ce soir même, je l'ai prévenu que vous vouliez lui parler en secret, il vous attend. Et, puisque vous êtes en train de belles phrases, il en est une que je vous engage à lui dire : c'est que la seule dot qu'il vous ait donnée est l'hérédité de sa pairie, et qu'il est d'un homme d'honneur de me la conserver par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

– Par tous, excepté par un parjure.

– Sottise et entêtement ! c'est un peu trop, dit Guillaume furieux. Vous me refusez ? Faites-y attention, je hais les scandales et les cris ; mais s'il faut en venir là, je le ferai, et alors… Mais vous irez.

« La première menace de Guillaume contre mon père m'avait peu alarmée, mais le ton dont il proféra ses dernières paroles m'épouvanta

véritablement. Je me contins et je lui dis :

« – Mon refus doit vous importer peu ; car vous pouvez être sûr que cette démarche, lors même que je la ferais, serait parfaitement inutile.

– C'est ce que nous verrons.

– Vous le voulez ? lui dis-je. Eh bien ! j'essayerai demain.

– Ce soir, vous ai-je dit.

– Ce soir, soit. J'irai tout à l'heure.

– Tout de suite… Mon Dieu ! j'ai mes raisons. Suivez-moi ; je vais vous accompagner jusqu'à l'appartement de votre père, et n'oubliez pas qu'il faut que vous réussissiez.

« Quoique je fusse convaincue de l'inutilité de mes efforts, je consentis à suivre mon mari, pour éviter à mon père cette scène dont il le menaçait. Je croyais que ma condescendance suffirait à l'exigence de Guillaume. Il me conduisit jusqu'à la porte de la chambre de mon père, et me fit signe d'entrer.

IX

UN SERMENT POLITIQUE.

« J'obéis en tremblant à mon mari, et j'entrai dans la chambre de mon père. Mais j'en ressortis aussitôt.

« – Il est tout habillé sur son lit ! dis-je à Guillaume.

– Oh ! je le sais bien, me répondit-il.

– Mais il dort.

– Eh bien ! s'écria-t-il violemment, réveillez-le.

– Qui est là ? dit mon père en se levant.

« Mon mari me poussa dans la chambre, et je répondis :

« – C'est moi.

– Tu as bien tardé, Louise, et je craignais d'être forcé de partir sans te dire adieu.

– Quoi ! m'écriai-je, vous nous quittez sitôt ?

– Je ne veux pas rester sur le territoire de la France après que le roi l'a quitté. Je vais le rejoindre.

– Hélas ! mon père, lui dis-je, avez-vous bien songé à un pareil exil à votre âge ?

– Le roi est plus vieux que moi.

– Avez-vous pensé que vous me laissiez seule en France ?

– Seule, Louise, seule avec ton mari ; tu ne penses pas à ce que tu dis.

– Mais sait-il vos projets de départ ?

– Qu'importe ! il doit les approuver.

– Cependant, mon père, vous pourriez le consulter.

– Pourquoi ? pour faire mon devoir, je n'ai besoin de l'avis de personne.

– Cette séparation inattendue peut l'irriter.

– L'irriter ! et pourquoi ?

« Je m'armai de tout mon courage, et je dis en baissant les yeux :

« – Son mariage lui avait donné des espérances que votre départ va détruire.

– Je ne te comprends pas.

– En vous exilant, vous renoncez à la pairie.

– Et quand je resterais, pense-t-il que je puisse la conserver ?

– Il a peut-être le droit de l'espérer.

« Mon père me releva la tête que je tenais baissée, et me regardant en face, il me dit :

« – Louise, est-ce de vous-même que vous me parlez ainsi ?

– Je désire ne pas me séparer de vous, et je voudrais vous persuader…

– De devenir parjure !

– Non, mon père, mais…

– On t'a forcée de venir ici, Louise ; tu n'as ni ambition ni lâcheté dans le cœur. Je te pardonne, mais n'en parlons plus.

– Avec elle, soit ! dit mon mari en entrant et en fermant violemment la porte derrière lui ; mais avec moi, c'est une autre affaire.

– Je ne m'étais donc pas trompé, et ces insinuations de votre dernière lettre…

– Ces insinuations, vous les avez comprises, à ce que je vois ; et, lorsque vous avez laissé votre voiture à la poste aux chevaux, j'ai compris aussi que vous comptiez m'échapper.

– Eh ! qui pourrait m'empêcher de partir ?

– Moi.

– Vous êtes fou.

– Pas tant que vous croyez. Écoutez-moi bien, monsieur de Vaucloix ! La lettre que vous m'avez remise il y a une heure et qui porte à la chambre des pairs votre démission, est entre les mains d'un courrier qui est en bas à cheval. Si vous le voulez, il partira. Demain au matin il sera à Paris, demain à midi vous ne serez plus pair de France, et tous les priviléges de la pairie cesseront pour vous ; après-demain un jugement consulaire autorise contre vous la contrainte par corps. Ce jugement sera exécutoire sur l'heure ; avec de l'argent on a tout ce que l'on veut, et, avant que vous soyez arrivé dans une ville, quelle qu'elle soit, pour vous embarquer, vous serez arrêté, et vous irez à Sainte-Pélagie faire de la fidélité à S. M. Charles X.

– Mais c'est un crime abominable ! m'écriai-je avec désespoir.

– Oh ! dispensez-nous de vos interruptions, Madame ; monsieur votre père me comprendra beaucoup mieux que vous.

« En effet, le premier mouvement de colère que j'avais aperçu sur la figure de mon père avait fait place à un air de calme véritable.

« – Je vous comprends, dit-il, monsieur de Carin. Vous avez raison : qu'il en soit comme vous voudrez. Rendez-moi ma démission, je ne l'enverrai pas.

« Je n'eus pas le temps de m'étonner de cette condescendance de mon père, car mon mari s'écria :

« – Vraiment ! et si votre démission ne part pas, vous resterez pair de France et libre le temps d'aller à Paris, puis au Havre ? De là, quand vous serez en sûreté sur un vaisseau anglais, vous renverrez cette démission à votre aise ? Non, monsieur de Vaucloix, non. Je ne suis pas si niais.

– Que voulez-vous donc que je fasse ?

– Je veux, reprit mon mari, que d'ici à une heure le courrier qui est en bas parte pour Paris ; je veux, ou qu'il emporte votre démission, et alors vous savez ce qui vous attend, ou qu'il emporte votre serment de fidélité au nouveau gouvernement, et alors…

– C'est une infamie que je ne ferai pas, repartit mon père.

– Tenez, monsieur de Vaucloix, ne donnons pas aux mots plus d'importance qu'ils n'en ont. Figurez-vous qu'un serment au roi est une lettre de change que vous signez. Vous savez mieux que personne comment on ne paye pas à l'échéance.

– Et vous savez aussi bien que moi ce qui arrive à ceux qui ne payent pas.

– On prend des arrangements avec eux quand on a besoin, et c'est ce que je viens vous proposer. Prêtez serment, et je vous obtiens quittance de toutes vos nouvelles dettes.

– Non, repartit mon père, non. Que ma démission parte !

– Vous avez fait attention que c'est votre pension comme pair de France que vous sacrifiez ?

– Oui.

– Vous savez que c'est la seule ressource qui vous reste ?

– Oui.

– Vous n'avez pas oublié que c'est Sainte-Pélagie que vous choisissez ?

– Oui.

– Monsieur, m’écriai-je, vous n’oserez pas !

« Mon mari me lança un regard qui me fit frémir, et mon père reprit :

« – Il l’osera, Louise : tu ne le connais pas encore. Il y a longtemps que je le sais capable de tout.

– Il le savait même avant notre mariage, reprit Guillaume en ricanant, et vous devez le remercier de l’empressement qu’il a mis à le conclure.

« Je courbai la tête pour ne pas voir ces deux hommes, dont l’un était mon père et l’autre mon mari. Cependant je reculai devant le malheur qui menaçait l’un et le crime que méditait l’autre, et j’osai élever encore la voix.

« – Au nom du ciel ! leur dis-je, prenez un jour pour réfléchir tous deux, et alors plus calmes…

– Il faut que cette décision soit prise sur l’heure, repartit Guillaume ; demain il serait trop tard.

– Hé bien ! reprit mon père en se levant, que le courrier parte !

« Mon mari poussa un meuble avec violence sur cette décision, et montra combien peu il s’y attendait.

« – Oui, reprit mon père en qui la colère de Guillaume affermit la résolution, oui, qu’il parte. Je finirai une carrière de fidélité et d’honneur par un dernier acte d’honneur et de fidélité.

– De l’honneur ! s’écria Guillaume furieux ; vous parlez d’honneur, vous qui vous êtes fait un jeu des engagements les plus vulgaires de la probité, vous qui avez spéculé sur votre fille, vous…

– Faites partir votre courrier, Monsieur, repartit mon père ; je préfère la misère, je préfère la prison à l’infamie d’un pareil serment. Oui, reprit-il en s’exaltant, l’honneur de ma fidélité est intact, et je le mets assez au-dessus de tous les autres pour espérer qu’il me fera pardonner d’avoir été pauvre et de n’avoir pu le supporter. Mais aujourd’hui qu’il faut le sacrifier à cette fortune qui m’a toujours échappé, je la repousse. Oui, je resterai misérable, oui, je mourrai en prison. Mais cette pairie, objet de votre ambition, vous échappera ; je rachèterai ainsi le tort que j’ai eu de vouloir vous en faire l’héritier.

– Soit ! s’écria mon mari avec rage.

« Il ouvrit la fenêtre et appela.

« – Monsieur ! m’écriai-je, attendez.

« Il se retourna. Mon père, malade encore et accablé de cette discussion, était tombé dans un fauteuil. Mon mari referma la fenêtre

et sembla se calmer soudainement.

« – Un mot encore, dit-il ; cet entretien a pris une tournure telle que je n'ai pu vous faire entendre une parole raisonnable. Calmez-vous et écoutez-moi bien. Ne pensez pas, monsieur de Vaucloix, que, lorsque je vous propose de prêter serment, je vous propose une trahison. Non. Mais ne savez-vous pas comme moi qu'un serment politique est un lien qui n'a jamais engagé personne ?

– Excepté les gens d'honneur.

– Mais il y en a, de ces gens d'honneur qui vont le prêter pour ne pas abandonner tout à fait le champ de bataille. Que va devenir la cause des Bourbons, si tout le monde la déserte ainsi ? Ne vaut-il pas mieux rester en mesure de la défendre pied à pied, et d'ébranler le nouveau pouvoir par une opposition active ?

– L'opposition d'un seul, l'opposition d'un homme qui n'a d'autre recommandation que celle de la fidélité !

– L'opposition d'un homme qui deviendra l'espérance du parti. Écoutez, signez ce serment, et je vous affranchis de toutes dettes, je vous ouvre ma maison, où vous serez le maître ; ce sera le centre de toutes les réunions de vrais royalistes.

– Votre maison où je serais à vos gages, n'est-ce pas, où je serais le valet de votre ambition ?

– Non, dit mon mari ; je vous donnerai une indépendance au-dessus de ce que vous espérez. Vous aimez le luxe, le jeu, la dépense ; j'y fournirai.

– Vous me donnerez dix mille francs par an, comme à un commis.

– Ni dix mille, ni vingt mille : ce sera quarante mille francs par an.

« Mon père secoua la tête.

« – Cinquante, soixante mille.

« Il secoua encore la tête en me regardant.

« – Sortez ! me dit mon mari.

« Je me levai et je sortis. Je ne craignais plus de violence de la part de Guillaume. Je venais de voir fléchir sous la tentation de l'argent un vieux reste d'honneur, et je me retirai pour épargner à mon père la honte d'avoir un témoin de ce triste marché. Je sortis ; mais, au lieu de rentrer chez moi, je m'arrêtai dans un petit salon qui précédait la chambre de mon père et qui n'était pas éclairé. Là je m'assis dans un coin, anéantie de ce que je venais de voir et d'entendre, et j'y demeurai sans oser réfléchir à ce qui arrivait. Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, que mon mari sortit et traversa le salon sans me voir. Comme il entrait dans l'antichambre, il rencontra son père qui probablement

l'attendait, et qui lui dit :

« – Est-ce fait ?

– Oui.

– Combien ?

– Cent mille.

– Cent mille francs par an ! Tu es fou ; c'est ruineux.

– Oui, s'il fallait payer.

– Tu t'es donc réservé un moyen ?

– La loi qui abolira l'hérédité ne sera pas présentée avant un an ; d'ici là nous avons bien le temps de voir, il est si usé !

– Il y a bien de la ressource dans ce corps-là.

« Je n'entendis plus rien, car Guillaume baissa la voix et M. Carin aussi. Enfin mon mari reprit :

« – En attendant, il faut faire partir ce courrier.

– Viens.

« Ils sortirent tous les deux.

« Ces paroles n'auraient eu peut-être aucun sens pour moi, si je les avais entendues en toute autre circonstance ; mais, après la scène dont je venais d'être témoin, elles s'éclairèrent d'un jour horrible. On spéculait sur la mort prochaine de mon père. Mais que ferait-on si cette mort ne venait pas assez tôt ? Je reculai devant la pensée d'un crime abominable, et je cherchai à me persuader que mon effroi prêtait à ces paroles un sens qu'elles n'avaient pas. Cependant je voulus rentrer chez mon père pour lui dire tout ! Au moment de franchir le seuil de la porte, je m'arrêtai ; car il fallait accuser mon mari de projets exécrables, sans autre preuve que quelques mots que mon trouble avait peut-être mal compris ! Je voulus me donner le temps de réfléchir, et je rentrai chez moi dans cette horrible incertitude, choisissant la cause de mon père parce qu'il était le plus malheureux, mais n'osant prononcer en sa faveur entre lui et mon mari. Toutefois je n'avais pas été vainement exposée à tant d'émotions désolantes ; une fièvre violente s'empara de moi, et durant plusieurs jours je ne vis point mon père, qu'on me dit être également retenu dans sa chambre par une forte indisposition. Mes soupçons ne m'avaient pas quittée, et chaque matin je m'informais avec anxiété des nouvelles de mon père. Les domestiques qui m'approchaient me répondirent avec embarras. Je crus qu'on me cachait sa mort, et, dans un mouvement de désespoir, je me levai pour aller jusque chez lui. On s'opposa à ma sortie ; mais mes angoisses et la fièvre qui me tenait me donnèrent une énergie si inaccoutumée, qu'on recula devant moi. Je m'élançai à moitié nue à

travers les corridors du château. J'allais arriver à l'appartement de M. de Vaucloix, lorsque j'entendis au rez-de-chaussée de bruyants éclats de voix. J'écoutai, et je reconnus celle de mon père qui dominait les autres. Le tumulte était assez violent pour qu'il me semblât qu'il y avait une querelle : tout à coup une porte s'ouvrit et me fit connaître la nature de ce bruit. On était à table, on riait, on discutait, on parlait à tort et à travers. C'était une orgie.

« Une femme de chambre m'avait suivie ; je me retournai vers elle :

« – Qu'est-ce que cela ? lui dis-je.

– Oh ! mon Dieu, Madame, c'est comme cela tous les jours depuis une semaine que vous êtes malade.

– Et mon mari est là ?

– Oui, Madame.

– Et mon père ?

– M. le marquis est le moins raisonnable de tous, me répondit cette fille en baissant les yeux.

« Certes, Édouard, si une femme racontait qu'elle a été forcée de se jeter entre son mari et son père, sur la poitrine duquel le premier lève le poignard, on dirait que cette femme a subi le plus atroce des malheurs, et cependant ce malheur eût été à mille lieues de celui qui m'atteignait alors, j'avais une horrible certitude des projets de Guillaume, et je ne pouvais ni les prévenir ni les dénoncer. Car par quels moyens pouvais-je, moi, femme, faire cesser des orgies qui étaient un meurtre prémédité ? Comment, moi, fille, aurais-je dit à mon père : « On abuse du désordre d'une vie facile à se laisser entraîner à tous les excès, pour tuer cette vie qui gêne et qui est trop longue. » Peut-être une autre plus forte que moi en serait devenue folle, une autre qui eût pu se représenter dans tout son excès l'horreur de cette position. Peut-être aussi une autre plus forte eût osé dire en face à son mari : « Voilà vos projets ; » ou à son père : « Voilà comment on vous tue par vos vices. » Mais je ne le pus pas. Je rentrai chez moi plus malade, mais avec une volonté de guérir qui me servit mieux que les soins qu'on me donnait. Je dois le dire, Édouard : j'avais, dans mes nuits de solitude, examiné toutes les manières de sauver mon père, et j'avais reconnu que la plus sûre était de lui dire la vérité ; mais, en le reconnaissant, j'avais toujours fléchi devant le poids d'une si énergique démarche. Vous ne savez pas ce que c'est que cette faiblesse qui prend certaines âmes en face de toute action qui exige de la résolution. Vous avez peut-être rencontré des lâches dans votre vie, de ces hommes à qui nulle injure ne peut inspirer de braver un danger, que le péril même n'irrite pas assez pour les porter à un effort de courage pour sauver leur vie : ce que sont ces hommes en face d'une épée ou d'un

pistolet, je l'étais, moi, en face d'un acte vigoureux de ma volonté. Je voulais guérir et je guéris, non pas pour épouvanter mon mari, non pas pour avertir mon père, mais pour me placer entre eux et détourner le crime. Oui, Édouard, je m'imposai ce triste rôle d'assister à toutes ces orgies, d'essayer de les modérer par ma présence. Sous le prétexte de la santé de mon père, je tentai quelques timides observations que je redoutais de rendre peu respectueuses pour lui et que je tremblais de voir comprises par mon mari. Je craignais à la fois de les voir sortir du château et de les y voir rester. Si mon père montait dans une voiture, je l'examinais avec anxiété ; s'il choisissait un cheval pour une promenade, je craignais ce cheval. Je l'accompagnais partout où je pouvais : je le suivais à la chasse, je l'asseyais à table près de moi, je le fatiguais de mes questions, je lui dérobais son verre. Que vous dirai-je ? je passai six mois dans une vie d'effroyables angoisses, veillant sur la victime sans oser regarder l'assassin en face, voyant s'éteindre la santé de mon père et ne doutant plus des projets de mon mari ; car le soin qu'il mettait à exciter les désirs de ce malheureux vieillard me le disait assez. Si vous saviez comment lui, si vaniteux, si froid, si impérieux, s'était fait l'esclave des moindres désirs de mon père ! C'était pour lui une obligeance, une bonhomie, une attention qui le ravissaient. Cela dura longtemps sans que je renonçasse à la triste tâche que je m'étais imposée, heureuse quand j'avais gagné quelques jours de calme et de repos pour mon père, désespérée quand mon mari avait trouvé quelque nouveau motif de l'entraîner dans ces excès mortels. Cependant j'étais prête à céder à la nécessité : le moment était venu ou de parler ou de cesser une surveillance devenue inutile, et qu'on repoussait comme une folie ridicule et ennuyeuse. Il me fallait devenir complice muette du crime ou le dénoncer, lorsque mon père, à bout de ses forces, tomba tout à fait malade. À ce même moment, et par une horrible fatalité, la loi qui abolissait l'hérédité de la pairie fut apportée aux chambres ; et, dès les premiers journaux reçus, il ne fut pas douteux pour nous qu'elle passerait.

« On raconte aisément des faits matériels, Édouard ; mais il est bien difficile de faire comprendre ceux qui ne nous sont révélés que par une sorte d'intuition. Le jour ou *le Moniteur* nous apporta la nouvelle de cette loi, mon mari était au pied du lit de mon père. Dieu seul est dans le secret de la pensée des hommes : qu'il brise ma plume entre mes mains, si je mens ! Mais je jure que Guillaume, un doigt sur la date du *Moniteur* et l'œil fixé sur le malade, supputa lentement que le temps nécessaire à la discussion et à la sanction de la loi suffirait pour que mon père mourût avant que cette loi ne le dépouillât. Un sinistre sourire suivit cette muette contemplation de Guillaume, et je me sentis devenir froide quand il dit à mon père : « Ce ne sera rien : deux jours de repos, et après-demain une promenade en calèche et un bon dîner,

il n'y paraîtra plus. » À ce moment encore je fus prête à crier à mon père : « On vous tue, on veut vous tuer ! » Mais une de ces vagues espérances auxquelles ma lâcheté cherchait toujours à se rattacher m'apparut encore, et m'entraîna dans cette déplorable ressource d'attendre du temps et du hasard un salut que je pouvais peut-être conquérir sur l'heure. Je pensai que je pourrais garantir la vie de mon père jusqu'après la promulgation de cette loi fatale, et qu'alors Guillaume abandonnerait un crime qui ne pouvait plus avoir de résultat pour lui. Je m'installai près de mon père, je me fis dresser un lit dans un cabinet contigu à la chambre qu'il occupait, et là, l'œil sans cesse ouvert, je surveillai les soins qui lui étaient donnés : je préparais moi-même les boissons calmantes ordonnées par les médecins ; j'écartais les visites des étrangers ; j'étais un geôlier insupportable. Cependant je ne pouvais empêcher mon mari d'entrer ; et presque assurée qu'il n'oserait attenter matériellement à cette vie que je protégeais à toute heure, je le voyais cependant l'attaquer encore moralement dans le peu de forces qui lui restaient. Guillaume faisait à mon père une lecture assidue et régulière des journaux. Certain de l'exaspérer en agitant une question qui le touchait si directement, il choisissait les discours les plus irritants, les articles de journal les plus cruels pour faire naître une discussion. Alors il l'excitait, le poussait aux plus violentes colères, et ne le quittait que lorsque la force manquait au malheureux vieillard. Je les suppliai vainement d'éviter de pareils sujets de conversation. Comme ce n'était point par des querelles que Guillaume irritait mon père, comme c'était au contraire en flattant ses haines et en applaudissant à ses diatribes qu'il le poussait à ces fureurs mortelles, mon père attendait avec impatience les nouvelles de chaque jour ; et Guillaume avait si bien fait, qu'il eût été aussi dangereux de les lui cacher qu'il l'était de les lui apprendre.

« Je vivais ainsi entre cette victime et ce bourreau, recevant la douleur de tous les coups sans pouvoir en parer un seul, soutenue cependant par l'espérance qui m'avait fait taire ; car la fin de cette discussion approchait, et, avec elle, la fin du retentissement meurtrier qu'elle avait dans notre maison. La loi avait été apportée à la chambre des pairs ; et, par une précaution dont rien ne pouvait me faire soupçonner le but, Guillaume avait flatté mon père de l'espérance que cette loi serait rejetée par la chambre dont elle abolissait le plus puissant privilége. Sur la foi de cette espérance, j'avais obtenu quelques jours de calme, et la bien légère amélioration qu'ils avaient apporté dans l'état de mon père m'avait fait espérer qu'une vie régulière et exempte de violentes émotions rétablirait aisément sa santé. Guillaume semblait même avoir renoncé à son affreux dessein ; il n'apportait plus les journaux, disant qu'ils étaient insignifiants et que la loi ne serait point discutée de longtemps. Avec ma faiblesse

ordinaire, jugeant de la persistance des autres d'après la mienne, je crus que mon mari s'était fatigué de l'épouvantable rôle qu'il s'était imposé, et je ne gardai d'autre anxiété que de le lui voir reprendre lorsque la discussion de la loi se renouvellerait. Je retrouvais déjà quelque confiance dans l'avenir et j'écartais la prévision de nouveaux dangers, car c'était une charge très-lourde pour moi. Vint un jour qui calma, pour ainsi dire, toutes mes inquiétudes. Durant un long entretien qui avait eu lieu en famille, toute politique avait été oubliée, et nous n'avions parlé que de projets de voyage, d'avenir heureux, du seul soin de jouir d'une fortune à l'abri de toute révolution. Le soir venu, je m'étais retirée la joie dans le cœur, et je m'étais laissé paisiblement gagner par le sommeil que je combattais depuis longtemps. J'étais tranquille d'ailleurs, parce que je fermais exactement la porte de mon père, et que personne ne pouvait entrer chez lui. Tout à coup je fus réveillée par un fracas terrible. Je me lève soudainement, et je vois entrer mon mari avec quelques domestiques qui avaient brisé la porte.

« – Qu'y a-t-il ? m'écriai-je en m'élançant vers mon père.

– Comment ! s'écria mon mari avec violence, voilà une demi-heure que votre père sonne en désespéré, et vous, qui êtes près de lui, vous demandez ce qu'il y a ? et, depuis dix minutes que nous frappons inutilement à cette porte, vous refusez de l'ouvrir ?

– Moi ! m'écriai-je, je dormais.

– Nous vous trouvons levée.

« À ce mot, je crus voir ensemble le crime qui avait été commis et le calcul qui devait m'en faire accuser, et je me retournai vers mon père. Il était assis sur son lit et nous dit en riant :

« – Ah çà ! vous êtes tous fous. J'ai sonné faiblement parce que je ne voulais pas éveiller cette pauvre enfant ; j'ai sonné plus fort quand je n'ai vu venir personne, et je dois dire que votre impatience a été bien vive, car je me disposais à me lever pour vous ouvrir cette porte, lorsque vous l'avez enfoncée avec fracas.

– Et que voulez-vous donc, mon père ?

– Tout simplement un peu de tisane ; celle que j'ai trouvée là sur ma table, près de moi, avait une odeur si nauséabonde, que je ne l'ai pas même goûtée.

« Je voulus saisir la tasse. Mon mari s'en empara et jeta le contenu dans les cendres en disant :

« – Voilà le soin que vous avez de votre père ! ce n'est pas la peine de nous fermer sa porte.

« Je le jure encore : le visage bouleversé de mon mari et le soin

qu'il prit de faire disparaître cette boisson dont l'odeur avait déplu à mon père, me persuadèrent qu'un crime avait été tenté, et je m'épouvantai du concours de circonstances qui m'en auraient rendue responsable s'il eût réussi. Mon père prit une tasse de tisane qui lui fut présentée par mon mari, tandis que je restais anéantie sous l'idée du danger auquel lui et moi venions d'échapper.

« – Maintenant que l'alerte est finie, dit mon père en souriant, rentrez chez vous, car je me sens en disposition de reposer encore.

« Tout le monde sortit, et je restai seule.

« – Eh bien ! tu ne regagnes pas ton lit ? me dit mon père.

– Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! m'écriai-je en fondant en larmes, protégez-moi !

– Qu'as-tu donc, Louise ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? Mais qu'as-tu donc ?

– Oh ! ne me demandez rien, mon père ; mais par grâce, par pitié, ne-mangez rien, ne buvez rien que je ne vous le présente.

– Louise ! Louise ! tu es folle. Songes-tu à la gravité de tes paroles ?

– Écoutez, mon père, écoutez ! Vous souvient-il de cette soirée terrible où Guillaume vous força d'envoyer votre serment ?

– Oui.

– Eh bien ! voilà ce que je lui ai entendu dire, lorsqu'il sortit d'avec vous…

« Je lui répétai les paroles de Guillaume et celles de M. Carin. Je lui expliquai comment j'avais été épouvantée de toutes ces imprudences auxquelles on le poussait. Je lui dis pourquoi je m'étais ainsi placée sans cesse à côté de lui. Je lui dis tout, enfin. L'exaspération de mon père fut au comble. Il ne parlait que de vengeance. Il m'ordonna un silence complet à l'égard de Guillaume.

« – Il ne se tiendra pas pour battu, me dit-il ; il recommencera, et, une fois que j'aurai en main les preuves de son crime, ce sera mon tour de le faire obéir.

« Je me suis servi du mot exaspération pour vous peindre la colère de mon père, parce qu'à vrai dire il n'y eut en lui ni étonnement ni indignation. Sa seule pensée fut de rendre le mal pour le mal, et de profiter de ce qu'il venait d'apprendre. J'avais sauvé mon père, mais ce fut pour le voir tendre incessamment un piége à mon mari. Il voulait le perdre. Que vous dirai-je ? Le lendemain de cette scène, mon père accueillit Guillaume avec des remerciements pleins de bonhomie sur son inquiétude de la veille. Je fus blâmée de fermer une porte qui devait rester ouverte à un si bon gendre la nuit et le jour. Mais

Guillaume devina le piége, ou peut-être n'eut-il pas besoin de cette perspicacité ; peut-être, pendant que je l'accusais, était-il derrière cette porte qui lui était maintenant ouverte, mais qu'il ne voulait pas franchir. Mon père, pour laisser à Guillaume la liberté d'une nouvelle tentative, exigea que je quittasse son appartement. J'obéis. J'étais lasse de tant d'horreurs ; mon cœur et ma tête ne suffisaient plus aux terreurs dont j'étais assiégée. Tous les matins je m'attendais ou à apprendre que mon père était mort, ou à voir notre maison envahie par des magistrats appelés contre mon mari. Rien de cela n'arriva, et, huit jours après, mon père, rassuré sur le compte de Guillaume, me disait que j'étais une folle dont l'imagination avait bâti de lugubres histoires.

« Il semble, Édouard, que mon malheur ne put aller au delà de cette extrémité. Détrompez-vous ! ce mot folle, que mon père m'avait dit en souriant, mon mari me l'appliqua sérieusement. Je fus livrée à des médecins, à qui il osa dire tout ce que j'avais pensé contre lui comme une preuve de cette folie. On plaignit l'infortuné mari d'avoir une pareille femme, et je fus soumise à une surveillance de toutes les heures. Deux mois après, et lorsque la loi qui abolissait l'hérédité de la pairie fut votée, mon père mourut. Guillaume vint me l'annoncer, et, dans mon indignation, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« – C'est trop tard, n'est-ce pas ?

« Le médecin était présent et il dit tout bas :

« – C'est une idée fixe.

« Huit jours après j'étais dans une maison de santé ; c'est celle d'où je vous écris, Édouard, c'est celle que j'habite depuis un an et où je mourrai bientôt, si vous ne parvenez à m'en arracher. »

Le manuscrit était fini, et le Diable était debout devant le baron.

– Où sommes-nous donc ? s'écria Luizzi.

– Dans une maison de fous, reprit le Diable.

– Et cette femme qui dormait ?

– C'est madame de Carin.

– Mais est-elle folle ? reprit Luizzi.

– Demande-le aux médecins.

– Son mari a-t-il tenté tous ces crimes ?

– Demande-le à la justice.

– Comment peut-elle le savoir ? repartit Luizzi.

– En s'adressant à celui qui sait tout.

– À toi, Satan, n'est-ce pas ? Eh bien ! dis-moi la vérité.

– Bon ! fit le Diable en sifflotant, tu dirais que je calomnie la société. Mais n'as-tu rien deviné dans cette histoire ?

– J'ai deviné que probablement j'ai dormi les vingt mois que je t'ai livrés.

– Il y a des jours où tu es intelligent.

– Et, pendant ce temps, il s'est fait une révolution ?

– C'est-à-dire une drôle de comédie.

– Je pense que tu me la raconteras, car je ne puis rentrer dans le monde sans connaître les détails d'un événement si important.

– Tu m'en demandes beaucoup : des parvenus plus impertinents que ceux qu'ils ont remplacés, des servilités plus basses que celles qu'on se faisait honneur de mépriser, des oppositions désordonnées de la part des hommes qui avaient condamné toute opposition, les mêmes fautes, les mêmes crimes, les mêmes sottises, avec une autre livrée ! voilà tout.

– Je veux les savoir.

– Eh bien ! peut-être te les dirai-je, si la tâche qui te reste à remplir te laisse le temps de m'entendre.

– Quelle est donc cette tâche ?

– Henriette Buré est ici, et sa sœur, cette jeune fille que tu as vue chez madame Dilois, se meurt dans la misère.

– Il faut les sauver.

– Soit. Sortons d'abord d'ici. Suis-moi…

Et le Diable marcha devant.

X

LA SŒUR DE CHARITÉ.

UNE SCÈNE DE CHOUANS.

Il s'agissait de s'enfuir de cette maison de fous, et Luizzi suivit le Diable. Tant qu'ils marchèrent dans cette immense demeure, tout alla le mieux du monde : les portes et les murs s'ouvraient devant Satan pour lui faire un passage facile, et Luizzi se glissait prestement après lui. Mais, dès qu'ils furent en rase campagne, le baron eut grand'peine à suivre son guide infernal. La nuit était tout à fait noire ; un vent violent chassait sur le visage d'Armand une pluie glacée et continue. La terre du chemin, détrempée par cette pluie, s'attachait aux souliers du baron et le faisait marcher sur des espèces de patins de boue, jusqu'au moment où la boue emportait à son tour les souliers et laissait notre ami un pied en l'air et quêtant de l'orteil sa chaussure dans l'obscurité. Quant à Satan, il allait avec autant d'aisance sur ce terrain fangeux que s'il eût marché sur des charbons ardents, macadamisage ordinaire de son empire. Il s'arrêtait silencieusement toutes les fois qu'Armand s'arrêtait en jurant comme un damné, et il attendait patiemment que celui-ci se fût rechaussé. Ils étaient en ce moment dans un chemin étroit, bordé des deux côtés de hautes levées de terre couronnées de haies impénétrables. De loin en loin de grands chênes ou des ormes centenaires s'élevaient du milieu de ces haies et étendaient leurs bras immenses sur ce chemin étroit qu'ils couvraient dans toute sa largeur en allant s'appuyer sur les haies opposées. Comme une troupe de cavaliers aériens lancés au galop, le vent passait tout d'un trait à travers ces arbres et ces haies, criant, hurlant et emportant avec lui des nuées de feuilles qui semblaient dans la nuit un vol d'oiseaux fuyant à tire-d'aile. Puis tout à coup, comme si ces escadrons invisibles en eussent rencontré de plus puissants, ils s'arrêtaient et paraissaient se briser. On les entendait reculer et revenir par rafales inégales et plaintives ; les feuilles dispersées repassaient en tourbillonnant et s'abattaient çà et là sur la terre humide, pareilles à une bande de passereaux qu'ont dispersée et décimée les plombs éparpillés d'un coup de fusil. Alors tous les grands bruits se taisaient un moment pour laisser entendre les murmures de la pluie tombant sur les arbres, le cri lugubre d'une chouette et le chant lointain d'un coq. L'orage reprenait

ensuite, allant, venant, luttant, frappant de grands coups sourds et poussant des sifflements aigus : non pas un de ces orages bouillants et superbes que sillonnent de puissants éclairs, qui parlent majestueusement par de grands éclats de foudre, qui jettent dans l'âme une sainte terreur pleine d'admiration, auxquels on s'expose, tête nue, pour s'imprégner de leurs chaudes émanations et respirer leur atmosphère électrique ; mais un de ces noirs orages qui serrent le corps de froid et le cœur de tristesse, auxquels on ferme soigneusement sa fenêtre et sa porte pour s'accoter au coin de l'âtre qui brûle ou se rouler dans les couvertures de son lit.

Cependant Luizzi suivait toujours le Diable, et il avait assez à faire de le suivre pour ne pas l'interroger. À mesure qu'ils avançaient, les difficultés de la marche devenaient de plus en plus grandes, et le baron finit par s'écrier dans un mouvement d'impatience :

– C'est dans le chemin de l'enfer que nous sommes !

– Le chemin de l'enfer, mon maître, repartit Satan, est facile et uni ; il a une belle chaussée au milieu pour les gens en voiture, et des trottoirs en asphalte pour les piétons ; il est ombragé d'arbres frais et fleuris ; il est bordé de grands tilleuls et de jolies maisons avec de gais cabarets, de grands restaurants, des jeux de roulette logés comme des princes, et des filles de joie habillées comme d'honnêtes femmes. On y mange, on y boit, on y dort ; on y joue sa santé, sa vie et sa fortune à toute heure et à tout pas. Le chemin de l'enfer est presque aussi beau que le boulevard Italien le sera un jour.

– Alors celui-ci est probablement le chemin de la vertu ? repartit le baron en ricanant.

– Peut-être.

– En ce cas il est rude et désobligeant.

– Te fatigue-t-il déjà ? dit le Diable. Tu n'es pourtant pas un enfant à peine vêtu et à peine nourri comme ceux de ce pays ; tu n'es pas un vieillard aveugle courbé sur un bâton ; tu n'es pas une jeune fille pâle et débile, et tu ne suis pas ce chemin pour aller porter secours à un malheureux que tu ne connais pas ; tu es un homme dans la force de l'âge, et tu marches pour te sauver toi-même et retrouver ta fortune et ta liberté.

– Ainsi soit-il ! répondit Luizzi ; mais je doute fort qu'il y ait d'autres êtres humains que moi qui se promènent à pareille heure et par un temps semblable, à moins que ce ne soient des voleurs, et, en général, ces messieurs ne sont pas de faibles enfants, des vieillards aveugles et des jeunes filles pâles et débiles.

– Au bout de ce chemin, à l'endroit où il se croise avec plusieurs

sentiers, tu rencontreras l'enfant, le vieillard et la jeune fille. Demande-leur un asile pour cette nuit.

– Sous quel prétexte ?

– Tu leur diras que tu es un voyageur égaré.

– Ces gens-là ne me croiront pas ; car il n'est pas naturel qu'un homme distingué se trouve au milieu de la nuit à pied, à travers des chemins perdus. Ils me prendront pour un voleur.

– N'y a-t-il donc rien dans le monde entre le riche qui court les grandes routes en berline de poste et le voleur qui se glisse la nuit dans les sentiers obscurs ? Il y a l'économie, il y a la pauvreté, il y a le malheur, qui bravent de bien autres tempêtes.

– Mais s'ils me demandent mon nom, comment supposeront-ils que le baron de Luizzi soit en pareil équipage dans ce pays ?

– Si tu leur dis que tu es le baron de Luizzi, ils te prendront pour le fou échappé de la maison que nous venons de quitter, car ton nom doit être connu dans son voisinage. Cherche un nom et une profession, et arrange-toi pour te tirer de ce mauvais pas.

– Tu comptes donc m'y laisser ?

– Que t'ai-je promis ? de te rendre la liberté, et tu es libre ; ta fortune ? tu retrouveras à Paris tes deux cent mille livres de rente. Ton banquier, contrairement à beaucoup d'autres, a profité de la révolution de juillet pour rétablir ses affaires, et Rigot a été débouté de ses prétentions sur tes propriétés.

– Tu m'as promis de me rendre aussi ma bonne réputation.

– Tu as été acquitté en cour d'assises, tout le monde a témoigné en ta faveur en déclarant que tu étais en démence depuis longtemps ; et, comme le notaire était guéri et se portait bien, on n'y a pas regardé de trop près.

– De façon que je rentre dans la société comme une espèce de forçat libéré ?

– Tu te trompes, mon maître : le crime que tu as commis est un de ceux que la société pardonne aisément.

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'il n'avait pas de motif apparent. Si tu avais essayé de tuer un homme pour lui prendre son argent, sa femme ou son nom, tu serais un misérable ; si tu avais tenté de le tuer par vengeance ou par haine, tu serais un horrible scélérat. Mais tu as voulu le tuer pour le tuer ; tu es un monomane, un homme frappé de vertige, pour qui la science a une foule d'arguments irrésistibles qui te rendent très-intéressant. C'est une invention moderne que je dois au jeune barreau

et que j'espère voir fructifier à mon profit. D'ailleurs, au milieu de la grande tourmente qui vient d'agiter la France, ton affaire a passé complètement inaperçue. La plupart des gens qui te connaissent l'ignorent tout à fait, et, en changeant de monde, tu seras un homme tout neuf pour celui où tu entreras.

– Mais à quelle distance suis-je de Paris ?

– À quatre-vingts lieues.

– Quel est ce pays ?

– C'est la commune de Vitré.

– Comment pourrai-je arriver jusqu'à la capitale sans argent ?

– Ce n'est pas mon affaire.

– Mais il doit y avoir un moyen de s'en procurer ?

– Il y en a trois : en emprunter, en voler ou en gagner, tu choisiras. Quant à moi, j'ai tenu ma promesse, adieu.

Et, comme ils arrivaient à l'endroit où le chemin se partageait en plusieurs sentiers, le Diable disparut, et Luizzi se trouva à quelques pas d'un petit groupe de personnes prêtes à passer devant lui.

– Qui va là ? cria une voix forte.

– Hélas ! dit Luizzi, je suis un pauvre voyageur qui ai été arrêté par une troupe de brigands ; ils m'ont dépouillé de mon argent et de mes papiers, après m'avoir entraîné dans un petit bois, et je me suis égaré en cherchant à retrouver la grande route de Laval à Vitré.

À peine Luizzi avait-il fini de parler, qu'un enfant d'une douzaine d'années, qui avait tourné autour de lui en l'examinant soigneusement, cria d'une voix un peu dédaigneuse :

– C'est un monsieur, grand-père.

– Regarde-le bien, Mathieu, répondit le vieillard.

Et aussitôt une femme reprit doucement :

– Et que demandez-vous, brave homme ?

– Un asile pour cette nuit, si cela ne vous dérange pas.

– Cela ne nous dérangera pas, Monsieur, dit le vieillard ; on ne dort guère chez nous, cette nuit, et un de plus ou de moins autour de la cheminée, ça ne refroidira personne. Venez donc, Monsieur, et suivez-nous ; vous devez avoir besoin de vous réchauffer.

– Grand-père Bruno, dit l'enfant, nous sommes à deux portées de fusil de la maison ; je vas courir en avant et dire que c'est nous avec la sœur Angélique et un monsieur. Il n'y a plus moyen de se tromper maintenant ; vous n'avez qu'à suivre tout droit par ici.

– C'est bon, répondit le vieillard en s'engageant dans le sentier où son petit-fils l'avait conduit, dépêchons-nous.

Luizzi s'étonnait de la facilité avec laquelle l'aveugle avait accueilli sa fable ; mais il s'étonna davantage encore lorsque celui-ci l'interrogea en lui parlant de son aventure imaginaire comme d'une chose toute naturelle.

– Ceux qui vous ont attaqué étaient-ils nombreux ?

– Une douzaine, repartit Luizzi dont la vanité ne marchandait pas sur le nombre de ses vainqueurs.

– Et vous n'avez pas remarqué parmi eux un grand sec avec une peau de bique sur le dos, un bonnet rouge sous son chapeau ?

– En effet, dit Luizzi, j'ai cru remarquer un homme très-grand, habillé à peu près comme vous dites.

– J'en étais sûr, repartit l'aveugle ; c'est la bande de Bertrand. Oh ! si je n'avais pas perdu les yeux, le vieux gueux n'oserait pas tourner comme ça dans les environs. Il sait que je tire droit, ou plutôt que je tirais droit autrefois.

– Mais, dit la sœur Angélique qui marchait à côté du vieillard, ce Bertrand n'a-t-il pas été votre ami ?

– Oui ! oui ! Du temps de la république, nous avons crié ensemble *vive le roi !* et je crois bien que, si je ne l'avais pas ramassé à moitié mort sur la lande de la Croix-Bataille, il y serait enterré depuis longtemps avec les saints prêtres qui ont tous péri dans cette fameuse journée. Mais nous faisions de la bonne guerre dans ce temps-là ; nous n'attaquions pas les maisons isolées pour les piller et nous gorger de vin ; nous n'arrêtions pas les voyageurs attardés sur les routes pour les dépouiller et les voler ; car ils vous ont tout pris, n'est-ce pas, Monsieur, ces brigands-là ?

– Tout ! absolument tout ! repartit le baron.

– Hum ! les lâches gredins ! fit le père Bruno.

– Vous m'avez pourtant dit qu'ils s'étaient battus bravement il y a quelques heures ? reprit la sœur de charité.

– Ça, c'est vrai ; et, si au lieu de favoriser la retraite des culottes rouges en leur ouvrant les barrières de la closerie, nous avions voulu les prendre en queue, il n'en serait pas resté un vivant.

– Est-ce à ce moment que l'officier qui a été blessé s'est réfugié chez vous ? demanda la sœur Angélique.

– Il ne s'y est pas réfugié, il a été blessé devant la haie de la cour ; et, comme il avait été le premier quand il avait fallu avancer, il se trouvait le dernier à la retraite. De cette façon, ses soldats qui étaient

déjà loin ne l'ont pas vu tomber, et, quand les chouans qui les poursuivaient sont passés à côté de lui, ils l'ont sans doute cru mort. C'est plus de deux heures après, qu'en tournant autour de la maison nous l'avons aperçu gisant par terre et que nous l'avons transporté chez nous. Mon fils Jacques a été chercher le médecin ; et, comme il ne s'est pas trouvé un de nos gars de charrue assez décidé pour aller vous quérir, je m'en suis chargé. Seulement, comme depuis six mois j'ai eu le malheur de perdre les yeux et que je n'ai pu apprendre les chemins, Mathieu m'a accompagné.

En parlant ainsi, le vieux Bruno, la sœur Angélique et Luizzi arrivèrent à l'entrée d'un petit enclos fermé de barrières, comme dans les routes défendues de nos forêts royales. Un petit passage était libre de chaque côté ; et, lorsque nos trois voyageurs l'eurent franchi, le baron, inquiet de l'approche de deux chiens qui le flairaient curieusement, put voir une assez longue suite de bâtiments inégaux n'ayant qu'un rez-de-chaussée. Une porte était ouverte et eût laissé voir dans l'intérieur de la maison qui paraissait éclairé par une vive lumière, si plusieurs personnes n'avaient été groupées devant cette porte.

– C'est vous, père ? cria une voix formidable, tandis que le vent et la pluie redoublaient.

– C'est moi, Jacques, dit le vieillard.

Aussitôt la porte resta libre, ceux qui l'occupaient s'étant retirés. Le vieillard entra le premier, puis se débarrassa du manteau de peau de chèvre qu'il portait et que son petit-fils alla pendre à un clou dans l'intérieur de la cheminée, où plusieurs autres étaient déjà en train de sécher.

L'homme qui avait parlé était assis au coin de cette cheminée, le pied appuyé sur l'un des crochets de la crémaillère, le coude sur son genou et le menton dans la main. Il suivit d'un œil attentif la manière dont le petit Mathieu conduisit et plaça, son grand-père auprès du feu ; puis il se tourna légèrement vers la sœur de charité à qui une servante venait d'enlever sa grande mante noire, et, lui montrant une porte du doigt :

– La femme est là avec le malade, lui dit-il ; entrez-y un moment, vous verrez l'ordonnance que le médecin a laissée et qu'il a dit de vous montrer. S'il n'y a rien de pressé, revenez vous sécher un peu, car il fait un triste temps.

La sœur de charité entra dans la chambre qui lui était désignée, et le maître de la maison, se tournant alors vers le baron, ajouta :

– Asseyez-vous, Monsieur, et chauffez-vous. Ils ne vous ont donc pas laissé un manteau pour vous garantir ? ajouta-t-il en voyant le baron

dont les habits ruisselaient d'eau ; vous ne pouvez pas rester comme ça, il y aurait de quoi enrhumer une grenouille. Femme, cria-t-il, tu porteras du linge et des habits dans la chambre du blessé, et on laissera à Monsieur un petit moment pour s'habiller et se déshabiller… Pardon, Monsieur ! mais nous n'avons que ces deux chambres, et nous faisons comme nous pouvons.

Luizzi allait remercier le paysan, lorsque celui-ci cria d'une voix irritée :

– Qui a laissé cette porte ouverte ? Avez-vous envie qu'on nous envoie des coups de fusil jusqu'au coin de notre feu ? Fermez et tirez les verrous.

– Père, c'est moi, dit le petit Mathieu ; mais Lion et Bellot sont dans la cour, et ils ne laisseront approcher personne qui soit étranger à la maison.

– C'est bon ! dit Jacques en se radoucissant.

Puis il reprit entre ses dents :

– Ce ne sont pas ceux que les chiens ne connaissent pas que je redoute, ce sont ceux qui sont souvent entrés ici comme des amis.

– Tu as raison, reprit le vieil aveugle qui avait posé ses pieds sur ses sabots comme sur une espèce de tabouret, pour mieux les exposer à la chaleur du feu ; tu as raison. D'après ce que m'a dit Monsieur, c'est la bande de Bertrand qui l'a attaqué.

– Connaissez-vous ce Bertrand ? dit Jacques.

– Non, reprit Luizzi ; mais, d'après le portrait que m'en a fait votre père, un homme très-grand…

– Il y a plus d'un chouan de la taille de Bertrand, et, si vous ne l'avez pas vu…

– Il faisait nuit quand il a arrêté ma voiture, reprit Luizzi.

– Votre voiture ! fit Jacques d'un air étonné ; où ça ?

– Mais sur la grande route de Vitré à Laval, dit Luizzi qui regrettait déjà d'avoir prononcé le mot voiture.

– Et vous veniez ?

– De Vitré, répondit Luizzi de plus en plus embarrassé.

– Et que sont devenus les chevaux et le postillon qui vous conduisaient ?

– Je vous avoue que je n'en sais rien, répondit le baron.

– Bonfils, dit le maître de la maison à un garçon de charrue qui réparait une fourche dans un coin de cette grande pièce, tu vas aller à

la poste savoir des nouvelles de la voiture arrêtée. Combien de temps y a-t-il à peu près ?

– Deux heures, dit étourdiment le baron.

– Deux heures ! répéta Jacques, c'est singulier.

En prononçant ces paroles, il jeta un regard soupçonneux sur Luizzi. Mais à l'instant même Marianne, la femme de Jacques, parut en disant :

– Tout est prêt dans la chambre pour Monsieur.

Jacques fit signe au baron d'entrer et le suivit attentivement des yeux. Comme Armand allait passer la porte qui conduisait dans la chambre du malade, il rencontra la sœur de charité qui en sortait et vit pour la première fois son visage. Les traits de cette femme frappèrent le baron, comme ceux d'une personne qu'il avait autrefois rencontrée, et il lui parut que sa figure produisit le même effet sur la sœur, car elle s'arrêta soudainement et laissa échapper une légère exclamation ; mais tous deux passèrent cependant sans que personne qu'eux-mêmes eût remarqué ce mouvement. Luizzi se trouva dans une chambre beaucoup moins vaste que la première : un des angles était occupé par un grand lit à colonnes et à rideaux de serge verte entièrement fermés, de façon que la lumière répandue par une petite lampe à pied ne pouvait pénétrer jusqu'au malade. Luizzi vit déposés sur une chaise les habits qui lui étaient destinés. Il s'en revêtit tout en cherchant à retrouver en quel lieu et à quelle époque il avait pu rencontrer la sœur de charité ; mais ce souvenir, qui d'abord lui avait apparu si vif, se brouilla entièrement dans sa tête, et il en conclut qu'il avait été frappé par la ressemblance de la sœur Angélique avec quelque personne de sa connaissance. Cependant il profita de ce premier moment de solitude pour réfléchir sur sa situation. Il reconnut que, grâce à son imprudence, elle était devenue tout à fait équivoque, et que la manie de dire toujours mes gens, ma voiture, avait rendu sa prétendue aventure assez difficile à expliquer. En effet, une voiture ne disparaît pas sans qu'on en retrouve quelque trace, et il cherchait par quels moyens il pourrait sortir d'embarras, lorsqu'il pensa qu'il pouvait peut-être confier son nom à l'officier blessé et se mettre ainsi sous sa protection. Si c'est un jeune homme, se dit Luizzi, il se laissera facilement persuader que j'ai été enfermé sans motifs dans une maison de fous, et il m'aidera à regagner Paris. Pour s'assurer de son espérance, le baron entr'ouvrit les rideaux ; mais il ne put distinguer la figure du malade cachée dans l'ombre des rideaux, et il allait prendre la lampe pour l'examiner, lorsqu'il vit Jacques debout sur la porte entr'ouverte.

– Vous êtes curieux, Monsieur ! lui dit le paysan.

Luizzi, fort surpris de cette interpellation, voulut faire de la présence d'esprit et répondit avec une légèreté inconsidérée :

– J'ai quelques amis qui servent dans le régiment en garnison dans ce pays ; je craignais que ce fût l'un d'eux qui eût été blessé, et j'ai voulu m'en assurer.

– Il vous aurait suffi de nous demander son nom, dit Jacques.

– Le savez-vous ?

– Oui.

– Et comment se nomme-t-il ?

– Dites-moi d'abord comment se nomment vos amis.

Le baron jeta quelques noms au hasard, et le paysan répondit sèchement :

– Ce n'est pas lui.

Puis il ajouta rudement :

– On vous attend pour souper.

Luizzi se rendit à cette invitation et rentra dans la grande chambre. En son absence, on avait mis le couvert sur la longue table qui occupait le milieu ; une chaise pour le maître de la maison en occupait le bout, et le reste des convives était de chaque côté assis sur des bancs de bois. Il y avait, outre les personnes dont nous avons parlé, deux servantes et trois garçons de labour. Tout le souper, consistant en un plat de choux et des galettes de blé de sarrasin, était servi. Quand Luizzi eut pris la place qui lui était assignée, entre le vieux Bruno et sa bru, et en face de la religieuse, chacun murmura à part soi un *Benedicite,* et on s'assit. Luizzi seul n'avait pas pris part à cet acte de dévotion, et cela fut remarqué avec déplaisir. De petites cruches de cidre étaient çà et là sur la table, et chacun en usait tant qu'il voulait. Jacques seul avait une bouteille de vin à côté de lui ; mais il ne s'en servit point, et se contenta d'en verser à son père et à la sœur Angélique, qui refusa.

– Buvez, buvez, lui dit-il, cela donne du cœur pour passer une nuit sans sommeil.

– Je suis accoutumée à la veille, et je n'ai pas l'habitude de boire du vin, repartit la sœur ; mais je crois que vous feriez mieux d'en offrir à Monsieur, qui ne doit pas aimer le cidre.

Jacques parut mécontent de cet avis de la jeune religieuse. Cependant il n'osa le montrer trop ouvertement, et présenta la bouteille à Luizzi, qui refusa aussi, disant qu'il n'avait ni soif ni faim ; puis il ajouta :

– Je vous ai demandé un asile pour quelques heures, et, dès que le

jour paraîtra, je vous débarrasserai d'un importun.

– Comme il vous plaira ; mais je vous avertis que nous n'avons pas de lit à vous offrir.

– Je n'y ai pas compté, reprit le baron, et j'attendrai le jour en causant avec sœur Angélique, si elle veut bien le permettre.

Celle-ci fit un signe d'assentiment et baissa les yeux que, depuis le commencement du souper, elle tenait constamment fixés sur Luizzi. Le baron l'examinait avec non moins d'attention ; et, sans pouvoir se dire où il avait vu ce pur et beau visage de jeune fille, il était forcé de reconnaître qu'il éveillait en lui des souvenirs confus. Cependant le souper était fini ; le silence le plus absolu régnait autour de la table et laissait entendre l'effort de la tempête qui ébranlait violemment les portes et les contrevents. Tout le monde paraissait soucieux et embarrassé, lorsque sœur Angélique dit à Jacques :

– L'ordonnance du docteur porte qu'il faut imbiber les compresses de l'appareil avec l'eau la plus froide possible pour calmer l'irritation. Si je pouvais avoir de l'eau de puits, cela serait excellent.

– Jean, dit le fermier, va tirer un seau d'eau.

Le garçon de ferme sortit, et Luizzi remarqua alors que celui à qui son maître avait dit d'aller à la poste n'était plus dans la maison. Il prévoyait un nouvel embarras, lorsque Jacques, se levant, dit d'une voix pleine d'humeur :

– Allons, un dernier coup au rétablissement du malade, et que ceux qui doivent dormir cette nuit aillent se coucher !

Chacun, se versant à boire, s'apprêtait à finir le repas pour répondre à l'invitation de Jacques, lorsqu'un homme parut à la porte laissée ouverte par le garçon de ferme, et dit d'un ton railleur :

– Vous ne boirez pas sans moi, j'espère !

À peine cet homme avait-il prononcé ces mots, que tout le monde se leva et que le vieil aveugle s'écria en saisissant un couteau sur la table :

– Bertrand ! c'est ce gueux de Bertrand !

Jacques arrêta son père, tandis que les autres convives, debout et immobiles autour de la table, laissaient percer un sentiment de terreur profonde. Marianne, la femme de Jacques, s'était jetée au-devant de son mari : mais celui-ci, la repoussant doucement, dit d'un ton froid au nouveau venu :

– Si tu as soif, il y a ici du cidre pour toi.

– Et du vin aussi, à ce que je vois ? dit Bertrand en s'avançant pour prendre la bouteille.

C'était un homme d'une taille très-élevée. De longs cheveux rouges, mêlés de mèches blanches, tombaient sur ses épaules. Il avait la peau de bique que portent d'ordinaire tous les paysans du bas Maine et de la Bretagne. Il était armé d'un fusil à deux coups d'un certain prix, et d'un couteau de chasse assez orné. On se regardait, on attendait dans un état d'anxiété cruelle ce qui allait arriver, lorsque Jacques, posant la main sur la bouteille que Bertrand allait saisir, lui dit d'un ton résolu :

– Je donne ce que j'offre, je refuse ce qu'on veut prendre.

– Comme tu voudras, dit Bertrand sans paraître irrité de cette résistance.

Il saisit une cruche de cidre et la vida d'un trait. À peine avait-il fini, qu'un grand bruit se fit à la porte.

– Qu'y a-t-il ? demanda Jacques.

– C'est moi, reprit Jean du dehors.

– C'est l'eau froide pour le blessé, dit sœur Angélique ; laissez passer ce garçon.

– Ah ! fil Bertrand d'un air sombre, l'officier est donc ici ? Laissez passer, ajouta-t-il, et gardez bien la porte.

Le valet de ferme rentra et posa son seau d'eau dans un coin.

– Ferme la porte, dit son maître.

Le valet hésita à obéir.

– Laisse la porte ouverte, dit Bertrand ; mes gars pourront voir du moins le feu de la cheminée, cela les réjouira.

Aussitôt deux hommes se placèrent de chaque côté de l'huis, le corps moitié en dedans, moitié en dehors de la maison, et leur fusil à la main.

– Tout le monde est-il à son poste ? dit le chouan.

– Oui, répondit l'une des deux sentinelles.

– C'est bien, repartit le chef des chouans qui s'était rapproché de la porte et qui avait jeté un regard hors de la maison.

Jacques le suivait d'un œil attentif, et Marianne suivait avec anxiété les moindres mouvements de son mari.

– Et maintenant, reprit Jacques, me diras-tu ce que tu veux ?

Bertrand s'assit au coin du feu. Jacques fit signe à sa femme, à son fils et à ses domestiques de se tenir au fond de la chambre, et se plaça debout à l'autre angle de la cheminée, à côté de son père. La religieuse et Luizzi s'avancèrent entre le chouan et le paysan, se posant pour ainsi dire comme des intermédiaires désintéressés dans la question qui allait

s’agiter. Bertrand, la tête baissée, jouait d’un air embarrassé avec la bandoulière de son fusil et semblait ne pas oser parler. On n’entendait que l’orage qui battait la maison de tous côtés.

– J’attends, dit Jacques après un moment de silence.

– N’as-tu pas recueilli chez toi un officier de la ligne qui a été blessé ? dit Bertrand brusquement, comme ravi d’être enfin interpellé.

– Oui.

– Il faut nous livrer cet officier.

– Il est mourant ! s’écria la religieuse, et ce serait le tuer.

– Et quand il se porterait aussi bien que moi, je ne le livrerais pas, répondit dédaigneusement Jacques Bruno.

– Écoute, Jacques ! reprit Bertrand, je suis venu ici en ami, et je te demande avec douceur ce que je puis obtenir par la force.

– C’est vrai, dit Jacques, tu peux nous faire tous tuer ici, moi, mon père, ma femme et mes enfants ; tu peux nous assassiner si c’est ton bon plaisir ; tu peux…

– Tu sais bien que je ne le ferai pas, Jacques, répondit le chouan avec impatience, quoique tu aies refusé de marcher pour la bonne cause.

– Tu le feras, répondit le fermier, parce que je ne te livrerai pas l’officier, et que, si tu veux l’avoir, il faudra me passer sur le corps pour arriver jusqu’à lui.

– Tu es bien changé, et tu aimes bien le nouveau régime, répliqua Bertrand froidement, que tu t’exposes ainsi pour un homme que tu ne connais pas ?

– Je m’expose parce que cet officier, quel qu’il soit, est dans ma maison, et que je ne veux point qu’on touche à cet homme, pas plus qu’à ma femme, pas plus qu’à mon père…

Jacques sembla s’irriter tout à coup dans sa propre pensée, et s’écria :

– Je ne veux pas qu’on y touche, pas plus qu’à un chalumeau de paille ou à un clou de cette maison.

– Eh ! on ne touchera ni à un clou ni à un chalumeau de paille chez toi, dit Bertrand… Mais cet officier est étranger, et il t’importe peu de nous le livrer. D’ailleurs, écoute-moi ! Ce matin, Georges a été pris par les gendarmes ; on le conduit dans les prisons d’Angers. Nous avons besoin de quelqu’un qui nous réponde de la vie de Georges ; si tu veux nous livrer cet homme…

– Il fallait le ramasser ce matin, dit Jacques, lorsqu’il était mourant

sur la route.

– Il fallait l'y laisser, nous l'y aurions retrouvé, repartit Bertrand.

– Vous l'y auriez retrouvé mort, dit la sœur Angélique.

– C'est possible, repartit le chouan, et en ce cas c'eût été un de moins. Mais, puisqu'il vit, il faut qu'il nous serve à quelque chose. Nous pourrons l'échanger contre Georges. Voyons, où est-il ?

Bertrand se leva et se dirigea vers la chambre du malade. La sœur Angélique se précipita devant la porte.

– N'entrez pas ! La moindre commotion violente peut le tuer, s'écria-t-elle d'un ton suppliant.

– Bertrand, cria d'une voix forte le vieil aveugle, tu m'as demandé il y a quelque temps pourquoi mon fils n'avait pas pris le fusil et pourquoi je l'en avais détourné par mes conseils. C'est parce que je n'ai pas voulu qu'il s'associât à une guerre d'assassins et de voleurs.

– Est-ce pour moi que tu parles ainsi ? dit Bertrand.

– Pour toi, répondit le père Bruno en s'avançant vers Bertrand.

– Je te répondrai tout à l'heure, dit celui-ci ; mais auparavant il faut que je voie cet officier. Pardon, ma sœur, ajouta-t-il en s'adressant à Angélique, ne me forcez pas à user de violence ; je passerai, car je veux passer.

– Osez donc le faire ! dit Angélique en s'adossant à la porte et en présentant à Bertrand le Christ pendu à son chapelet.

Bertrand ôta son chapeau et se signa. Il promena autour de lui un regard irrité, mais il n'osa relever la tête devant la jeune fille et alla se rasseoir à sa place, grondant comme un dogue qui cherche sur qui il pourra s'élancer.

– As-tu bientôt fini tes comédies ? lui dit Jacques.

– Tout de suite, si tu le veux, s'écria Bertrand avec éclat et en se relevant soudainement.

Et, par un mouvement rapide, il ajusta Jacques ; mais, pendant que le chouan s'approchait de la porte du malade, le petit Mathieu s'était glissé derrière son père et lui avait remis son fusil caché dans un coin de la chambre. Dans le même instant, Jacques avait de son côté couché en joue son ennemi, tandis que l'enfant, se précipitant sur Bertrand, avait abaissé le canon de son arme. Tout cela fut l'affaire d'un éclair, et Jacques cria d'une voix retentissante :

– Au premier qui bouge ou qui fait un pas dans la chambre, Bertrand tombe mort !

Il y eut un terrible moment de silence, pendant lequel on entendit

gémir les sourdes rafales du vent et de la pluie fouetter la pierre du seuil ; puis un coup de feu partit, et le fusil de Jacques tomba de son épaule fracassée par une balle. C'était un des hommes de Bertrand qui, caché dans l'ombre de la cour, avait glissé le canon de son fusil entre les deux sentinelles et avait juste le paysan à son aise.

– Qui a tiré ? s'écria le père Bruno.

– C'est un chouan, dit Jacques.

Presque aussitôt les cris de Marianne et ceux du petit Mathieu avertirent le vieillard aveugle que c'était son fils qui avait été frappé, et il s'ensuivit une scène de tumulte inexprimable et de terreur étrange. Le vieillard aveugle, armé d'un grand couteau, se jeta du côté où il croyait qu'était le chef des chouans :

– Bertrand ! Bertrand ! cria-t-il.

Mais celui-ci l'évita, et le vieillard se mit à parcourir la chambre le couteau levé, et criant avec fureur :

– Bertrand ! Bertrand ! où es-tu ? tueur ! assassin ! où es-tu ? Ah ! tu recommences ?

Il alla ainsi à travers cette grande salle, se heurtant aux meures, brandissant son arme et criant toujours : Bertrand ! où es-tu ? tandis que tous ceux qui étaient sur son passage s'échappaient en lui disant leur nom avec terreur. Il arriva ainsi jusqu'à son fils qu'il saisit par le bras et lui dit d'un ton rauque et furieux :

– Qui es-tu ?

– C'est moi, mon père. Tenez-vous tranquille, vous allez nous faire tous tuer.

– Ils t'ont blessé ?

– Ils m'ont cassé un bras ! c'est celui que vous tenez ; vous me faites mal.

L'aveugle recula en poussant un cri, laissa échapper le bras de son fils, et le couteau tomba de ses mains. Bertrand repoussa l'arme du pied, et reprit tranquillement :

– Tu l'as voulu, Jacques.

– Assassin et voleur ! cria le vieil aveugle.

– Ni l'un ni l'autre, dit Bertrand ; mais je veux ce que je veux, il me semble que tu devrais le savoir. Si Jacques n'avait pas pris son fusil, il ne lui serait rien arrivé. Il a voulu parler, on lui a répondu.

– Ton tour viendra, reprit Bruno.

– Quand il plaira au ciel.

– Osez-vous l'invoquer après un pareil crime ? dit Angélique.

– Oui, ma sœur, reprit Bertrand ; car je ne suis pas comme quelques-uns d'entre nous, je ne fais pas le mal pour le mal, et je ne tue que ceux qui m'attaquent.

– Mais tu dévalises ceux que tu ne tues pas, dit le père Bruno, pour qui peut-être un vol était un plus grand crime qu'un meurtre, parce qu'il n'avait pas l'excuse politique que les chouans donnaient à leur révolte.

– Tu m'y fais penser, dit Bertrand, et voilà sans doute, ajouta-t-il en montrant Luizzi, le voyageur qui s'est plaint d'avoir été arrêté ? Eh bien ! je vous jure que si ce sont quelques-uns des nôtres qui ont fait cette action, ils seront sévèrement punis, et que cet étranger n'ira pas dire que nous sommes des voleurs de grande route.

Cependant Marianne et la sœur de charité avaient coupé la veste de Jacques et mis à nu sa blessure. Pendant qu'elles la lavaient Bertrand reprit sa place sur sa chaise. Le feu s'était à peu près éteint faute d'aliment, et la flamme de la lampe, agitée par le vent qui s'engouffrait dans la chambre, éclairait d'une lueur triste et mourante cette scène de désolation. Bertrand prit la parole, et, s'adressant à Luizzi :

– En quel endroit avez-vous été arrêté ? lui dit-il.

– Je ne puis trop vous le dire, repartit le baron qui avait senti son courage l'abandonner en présence de dangers si nouveaux et si inconnus pour lui.

– Mais enfin, reprit Bertrand, à quelle distance étiez-vous de Vitré ?

– Je dormais dans ma voiture, repartit le baron, et je ne puis savoir…

– Ne tremblez pas ainsi, répliqua le chouan, nous n'avons rien à vous reprocher, personne ne vous en veut ici. Répondez : que vous a-t-on pris ?

– Mais, répondit le baron en balbutiant tout à fait, mes papiers, mon argent…

– Quels étaient ces papiers ?… combien aviez-vous d'argent ?…

– Il y avait un passe-port, dit Luizzi, des lettres.

– Et combien d'argent ?

– Combien d'argent… je ne sais.

– Comment ! vous ne savez ?

– Deux mille francs environ, dit le baron.

– En or ou en argent ?

– En or, repartit le baron, qui répondit rapidement pour cacher son trouble.

– Et dans quelle voiture voyagiez-vous ?

– En chaise de poste.

– Il y en a de beaucoup d'espèces, reprit Bertrand qui examinait le baron d'un regard qui contribuait singulièrement à troubler celui-ci.

– C'était, c'était… en calèche.

– Ah !… Et il y avait sans doute des malles, des porte-manteaux ?

– Oui, oui, dit le baron.

– Et dans ces malles, qu'y avait-il ?

– Mais, fit le baron avec impatience, ce qu'il y a dans des malles… du linge, des habits.

– C'est que je veux que tout vous soit exactement rendu, à l'exception des armes, si vous en aviez.

Ceci n'étant pas une question, Luizzi se dispensa de répondre, et Bertrand reprit :

– Et quel est votre nom ?

– Mon nom, dit le baron, je ne peux pas… je ne peux pas vous le dire…

– Nous le verrons sur votre passe-port, dit Bertrand, si vous aviez véritablement un passe-port qui puisse se montrer.

– Il me semble, reprit le baron, qui avait fini par comprendre dans quel embarras il s'était mis par son mensonge et ses hésitations, il me semble qu'il vous importe peu de savoir qui je suis. Je ne vous redemande ni ma voiture ni mon argent ; laissez-moi libre, c'est tout ce que je veux de vous.

– Oui-da ! fit le chouan, j'en suis convaincu, et je crois même que vous n'avez pas lieu de tenir beaucoup à l'argent et à la voiture que vous avez perdus.

Comme il achevait ces paroles, le garçon de ferme envoyé à la poste par Jacques Bruno rentra en courant.

– Eh bien ! Bonfils, dit Bertrand, tu as fait la commission de ton maître ?

Le garçon s'arrêta, regarda Jacques blessé et baissa la tête.

– Répondras-tu, failli gars ? dit Bertrand avec colère. J'ai entendu cet homme à la croix de Véziers raconter son histoire au père Bruno, et je sais où l'on t'a envoyé ; ainsi parle, qu'as-tu appris ?

– Ma foi ! dit Bonfils, je vas vous le dire : il n'est point passé de

chaise de poste depuis deux jours à Vitré.

– Je m'en doutais, fit Bertrand. Holà, vous autres ! prenez-moi ce gueux-là, attachez-le comme un veau par les quatre pattes, et jetez-le-moi au fond de la grande mare.

– Moi ! s'écria Luizzi en reculant devant les quatre ou cinq paysans armés qui entrèrent à la fois ; moi ! et pourquoi ?

– Parce que c'est ainsi que nous traitons les espions.

– Mais je ne suis pas un espion, je suis étranger à ce pays.

– Et qui es-tu donc enfin ? dit Bertrand.

– Je suis… je suis le baron de Luizzi.

– Le baron de Luizzi ! répéta soudain une voix de femme ; et tout aussitôt la sœur Angélique s'approcha d'Armand, et, le regardant en face, elle lui dit : Vous êtes le baron de Luizzi ?

– Oui, Armand de Luizzi.

– En effet, dit la sœur en l'examinant ; oui, c'est vrai…

– Mais qui êtes-vous, ma sœur, vous qui paraissez me connaître ? Seriez-vous donc entrée quelquefois dans la maison d'où je sors ?

– Je ne sais d'où vous sortez, répondit Angélique… et quant à moi… je suis… Mais peut-être m'avez-vous oubliée, depuis dix ans… J'ai à vous parler, Armand, quoique je vous aie retrouvé trop tard…

Tandis que le baron, sauvé par cette intervention inattendue, cherchait à donner un nom à cette femme dont les traits l'avaient si vivement frappé, Bertrand s'avança et dit à la sœur Angélique :

– Ainsi vous connaissez cet homme ?

– Oui.

– Vous en répondez ?

– Oui.

– Qu'il reste donc, reprit Bertrand. Et nous autres, ajouta-t-il en élevant la voix, allons-nous-en, car le jour approche.

– Et l'officier, l'officier ? crièrent les voix des chouans restés à la porte.

– Le brancard est prêt, n'est-ce pas ? allez le prendre, et qu'on ne lui fasse pas de mal.

Bruno se leva de sa chaise et dit à Bertrand :

– Tu es le plus fort aujourd'hui, Bertrand ; mon tour viendra.

– Tiens-toi tranquille, répliqua le chouan, ne leur donne pas l'idée de brûler ta maison et de piller ta grange. J'ai fait tout ce que j'ai pu

pour éviter un malheur.

Jacques, entouré par sa femme et ses domestiques, ne parla pas ; et, tandis que ce groupe se serrait au fond de la chambre, Luizzi et la sœur se rangèrent pour laisser sortir le brancard sur lequel était l'officier blessé. Au moment où le brancard allait passer devant la sœur Angélique, elle regarda le blessé, et, reculant comme avec épouvante, elle s'écria :

– Henri !…

Le blessé se retourna, et, se soulevant un peu, poussa un cri, puis retomba en murmurant d'une voix éteinte :

– Caroline !… Caroline !…

Les porteurs s'étaient arrêtés ; mais ils continuèrent leur marche sur un geste de Bertrand, tandis que la sœur de charité se cachait dans les bras de Luizzi en s'écriant :

– Oh ! mon frère ! mon frère !

XI

UNE INTRIGUE DE COUVENT.

– Caroline ! Caroline ! disait Luizzi avec surprise, comme si le nom de la femme qu'il avait devant lui n'éveillait dans son esprit qu'un souvenir confus semblable à celui que ses traits lui avaient rappelé. Caroline ! Caroline ! répétait-il, sans attacher au mot frère qu'elle avait prononcé un sens plus intime que celui qu'il prêtait au mot sœur, lorsqu'il nommait la religieuse de ce nom.

– Quoi ! reprit la jeune fille avec douleur, ne vous souvient-il plus ?…

Mais elle s'arrêta en regardant autour d'elle, et Jacques, qui vit ce mouvement, se hâta de dire :

– Si vous avez à parler en particulier à ce Monsieur, entrez dans cette chambre ; vous y serez seuls, et j'espère que vous n'y serez troublés par personne maintenant.

La religieuse remercia Jacques d'un geste affectueux et passa la première en murmurant tout bas :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! que c'est étrange !

Luizzi la suivit et ferma la porte ; puis il s'approcha de la sœur Angélique et lui dit :

– Caroline ! Caroline ! Oui, je connais ce nom ; mais tant de choses me sont arrivées depuis que je l'ai entendu prononcer…

La sœur de charité releva les grands bords de sa coiffe blanche qui cachait son visage, et reprit :

– Regardez-moi, Armand, regardez-moi bien. Ne retrouvez-vous rien dans mon visage qui vous soit connu ?

– Oui, dit Armand en examinant attentivement la belle et sainte figure de la jeune fille. Mais le souvenir qui se présente à moi est bien singulier ; on dirait qu'il est double. Je crois vous avoir vue beaucoup plus jeune, et il me semble en même temps que je vous ai vue beaucoup plus âgée.

– Et vous avez raison, Armand ; car vous vous rappelez à la fois l'enfant que vous avez vue à Toulouse, et la noble femme, la pauvre sœur qui m'a tenu lieu de mère, et à laquelle on dit que je ressemble

tant.

– Oh ! Caroline ! ma sœur ! s'écria Luizzi. Caroline ! pauvre enfant ! devais-je vous retrouver ainsi, vous ?

– Hélas, reprit la jeune fille, depuis que Sophie, vous savez, madame Dilois ? fut obligée de quitter Toulouse…

– Par mon crime, dit le baron.

– Depuis ce temps, Armand, j'ai bien souffert !

– Et maintenant qu'elle est morte…

– Morte ! reprit la religieuse.

– Oui, morte sous le nom de Laura de Farkley, et toujours par mon crime, répondit Armand ; car j'ai été fatal à tous ceux que j'ai aimés ou qui m'ont approché.

– Et comment ? mon Dieu ! dit Caroline.

– Je ne peux pas… je ne dois pas vous le dire. Mais vous, Caroline, qu'êtes-vous devenue depuis dix ans ? Quelle a été votre vie ?

– La vie bien triste et bien douloureuse d'une pauvre enfant sans famille.

– Il faut me dire vos malheurs, Caroline ; il faut que je les répare…

– Je vous dois cette confidence, mon frère, et je vais vous la faire. Je vous dirai tout. Que Dieu me pardonne, et vous aussi, de parler encore sous ce saint habit de fautes dont j'ai reçu un si cruel châtiment, de sentiments que la pénitence n'a pu éteindre, et que le Seigneur laisse sans doute vivre en moi pour qu'ils soient mon éternelle torture !

– Parlez, Caroline, parlez, je serai indulgent. La destinée, qui a voué au mal tous ceux de notre famille, a pesé sur vous comme sur moi, je le crains ; mais vous, vous n'aviez ni richesse, ni nom, ni personne pour vous protéger, et je ne pourrai que vous plaindre.

Luizzi donna un siége à sa sœur et prit place à côté d'elle, triste déjà de cette pensée qu'il allait apprendre l'histoire d'une vie coupable ou égarée. La jeune fille se recueillit un moment, et commença ainsi :

– Vous savez comment Sophie fut obligée de quitter Toulouse. Cependant son désespoir ne lui fit pas oublier la pauvre enfant qu'elle avait adoptée : elle plaça sous mon nom une somme de soixante mille francs chez M. Barnet, son notaire et le vôtre, je crois. Cette somme doit m'être remise à ma majorité, selon le vœu de Sophie. Une partie des revenus a servi à payer les frais de mon entretien et de mon éducation, l'autre a été placée par M. Barnet pour être jointe au capital, et il y a peu de jours que j'ai reçu une lettre de ce digne

homme qui m'annonce que ma fortune s'élève aujourd'hui à près de quatre-vingt mille francs, et que c'est une dot assez considérable pour que je trouve un parti honorable, si je veux rentrer dans le monde, car je n'ai pas encore prononcé mes vœux.

– Et vous ne les prononcerez jamais, je l'espère, dit le baron.

– Je les prononcerai bientôt, mon frère, répondit Caroline ; je connais le monde, et je sais tout ce qu'il renferme de duplicité.

– Où donc avez-vous vécu, pauvre sœur, pour en prendre une si mauvaise opinion ?

– Depuis le jour où Sophie a quitté Toulouse jusqu'à l'heure où je vous parle, j'ai vécu au couvent.

– Et vous prétendez connaître le monde ?

– Assez pour ne pas vouloir le connaître davantage, répondit Caroline en poussant un profond soupir et en laissant échapper quelques larmes de ses beaux yeux bleus tournés vers le ciel.

– Mais est-ce donc en vous plaçant dans un couvent que M. Barnet crut accomplir les vœux de l'infortunée Sophie ?

– Le bon notaire fit pour le mieux. Vous vous rappelez peut-être madame Barnet, et combien elle était acariâtre et dure ? Pour ma part, après deux semaines passées dans sa maison, j'acceptai comme un bienfait de mon tuteur la proposition qu'il me fit de me placer au couvent des sœurs de la charité. Une raison, que M. Barnet ne m'a jamais expliquée, sembla aussi le déterminer, et je n'ai jamais oublié les paroles étranges qu'il me dit à ce sujet : « Vous êtes la fille d'un Luizzi, me dit-il, bien que, vous n'ayez pas le droit de porter ce nom. Le monde a été un écueil fatal pour tous les membres de cette famille : il semble qu'une fatalité implacable les y poursuive. Entrez dans un couvent, mon enfant ; et puisse Dieu vous inspirer le désir d'y rester jusqu'à ce qu'il vous appelle à lui ! Puissiez-vous y trouver un asile contre le sort qui a frappé tous ceux de votre sang ! »

Caroline s'arrêta, et Luizzi devint tout pensif.

– Barnet vous a-t-il dit cela ? dit le baron après un moment de silence.

– Il me l'a dit, mon frère ; et peut-être m'expliquerez-vous cette fatalité dont il m'a menacée.

– Je puis la connaître, mais je ne puis pas vous l'expliquer ; cela m'est défendu. Toutefois elle est bien terrible et bien puissante, puisqu'elle vous a atteinte jusque dans la maison de Dieu, et que vous y êtes devenue coupable et malheureuse. Mais parlez, ma sœur, je vous écoute.

Caroline reprit :

– J'avais onze ans lorsque j'entrai chez les sœurs en qualité de pensionnaire. Je vécus heureuse et gaie jusqu'à seize ans, un peu gâtée par la bonté des religieuses, si j'eusse voulu croire les propos de mes compagnes. Car, disaient-elles, on espérait me faire prononcer mes vœux et acquérir ainsi au couvent la modeste fortune que je possédais et qui passait pour considérable aux yeux de femmes qui font vœu de pauvreté.

– Cela n'est pas impossible, dit le baron.

– Ne le croyez pas, Armand, répondit Caroline avec une candide expression de foi ; jamais on ne m'a adressé une parole touchant ma fortune ; jamais on ne m'a fait une allusion qui me donnât le droit de supposer que le peu que je possède fût un objet de convoitise pour les mères.

Le baron pensa que cela pouvait bien ne prouver que beaucoup d'adresse. Mais il garda cette réflexion, autant pour ne pas interrompre le récit de la jeune fille que pour lui épargner une désillusion sur les personnes avec lesquelles elle paraissait décidée à vivre. Caroline continua :

– Mes premiers ennuis commencèrent dès que j'eus atteint seize ans. Jusqu'à cet âge, j'avais vécu avec les jeunes pensionnaires entrées comme moi au couvent ; nous avions grandi ensemble, toutes du même âge, toutes avec des goûts semblables, aimant et cherchant les mêmes plaisirs, livrées aux mêmes occupations, partageant les mêmes études et les mêmes travaux. Un seul chagrin venait de temps à autre troubler ma douce insouciance. Il y avait des jours marqués où mes compagnes sortaient du couvent pour aller dans leurs familles, et ces jours-là elles s'invitaient entre elles chez leurs parents ; puis, quand elles étaient rentrées au couvent, elles faisaient aux autres le récit de leurs plaisirs. Jamais je ne reçus une telle invitation ; j'en demandai souvent la cause à la supérieure, qui me répondait que les familles de ces demoiselles ne me connaissant pas ne pouvaient m'inviter ; puis elle séchait mes larmes en me donnant quelque objet que je souhaitais vivement, ou une exemption de travail, et je me consolais en jouant de n'avoir ni famille ni amis. Cependant, une fois que je devais aller passer quelques jours à la campagne chez M. Barnet, j'engageai une de mes bonnes amies à venir m'y voir ; elle y consentit, mais elle ne tint pas sa promesse. Je lui en fis des reproches à notre retour au couvent, mais elle se contenta de me répondre : « Maman me l'a défendu. » Je courus humiliée chez la supérieure : elle chercha à me persuader que la mère de ma jeune compagne, sachant que chez M. Barnet je n'étais pas dans ma famille, avait trouvé mon invitation insuffisante. Pour la première fois cette explication ne put me satisfaire ; pour la première fois l'idée

de mon isolement dans le monde me vint à l'esprit, et m'inspira une tristesse que les soins des sœurs parvinrent à dissiper d'abord, mais que le nouvel isolement où je me trouvai bientôt dans le couvent me rendit avec plus de force. Peu à peu, jour à jour, toutes les compagnes avec lesquelles j'avais passé mes premières années quittèrent le couvent pour rentrer dans leurs familles ; d'autres les remplaçaient, mais elles n'étaient plus de mon âge. Je restai enfant tant que je le pus pour ne pas rester seule ; mais personne ne vieillissait avec moi. Dès que toutes les pensionnaires avaient atteint quinze ou seize ans, elles retournaient chez leurs parents, et à dix-neuf ans j'étais aussi seule qu'un vieillard dont la vie s'est prolongée trop tard et qui a vu tomber avec lui tous ses amis. Si jeune encore, mes souvenirs d'enfance n'étaient qu'à moi, et je n'avais personne à qui je pus dire ce mot si doux : « Te souviens-tu ? » À cette époque, je demandai et j'obtins la faveur de prendre l'habit de novice ; à cette époque aussi Juliette entra au couvent.

– Qu'est-ce que cette Juliette ? dit Luizzi.

– Juliette a été ma seule amie en ce monde après Sophie, répondit Caroline !

– Était-elle de Toulouse ?

– Je ne le sais pas ; elle était fille d'une pauvre veuve, madame Gelis, qui habitait Auterive. Celle-ci y tenait un petit établissement de mercerie et louait des livres. Mais les produits de son commerce étaient si minimes, que, ne pouvant espérer un établissement convenable pour sa fille, elle la destina à prendre l'habit ; car madame Gelis et sa fille étaient des femmes bien nées, et Juliette préférait la pauvreté du cloître à une position dans le monde dépendante de gens dont les façons grossières eussent pu l'humilier. Il paraît cependant que cette résolution lui avait coûté ; car, lorsqu'elle entra au couvent, elle était triste, pâle, et paraissait si souffrante, que bientôt je me sentis prise pour elle du plus vif intérêt. J'espérai une compagne. Il y avait bien quelques novices de mon âge ; mais, il faut le dire, celles qui se destinaient au service des malades étaient la plupart de pauvres filles de campagne ignorantes et grossières, et celles qui devaient se livrer à l'éducation des pensionnaires affectaient déjà un ton si doctoral et une tenue si revêche, que je ne savais avec qui partager mes rires insouciants quand j'étais joyeuse, ni à qui confier mes larmes lorsque j'étais triste. Juliette fut la compagne que je désirais. Elle n'avait que deux ans de plus que moi, quoiqu'à son arrivée sa pâleur et sa maigreur la fissent paraître plus âgée. Au premier abord elle me déplut, ou plutôt elle me fit peur : elle avait les yeux petits, mais leur regard était si perçant qu'ils semblaient pénétrer dans la conscience de ceux qu'elle regardait ; ses cheveux, d'un blond presque rouge, lui donnaient un air extraordinaire. Elle était grande et élancée, et ses

mouvements étaient si lents et si mous, qu'il semblait que toute sa vie s'était concentrée dans le feu de ses yeux, comme toute sa grâce et son expression dans un sourire plein de caresse ou de sarcasme, selon son humeur, qui me parut d'abord assez bizarre. Durant les premiers jours de notre rencontre au couvent, nos rapports furent assez froids ; mais bientôt nous nous entendîmes mieux, et lorsque j'eus appris son histoire et que je lui eus raconté la mienne, nous nous jurâmes l'une à l'autre une sincère et éternelle amitié. Cette amitié fut un doux espoir pour moi et une consolation pour elle. Je redevins confiante et paisible comme je l'avais été, et sa santé se rétablit tout à fait. Je l'aimais d'autant plus qu'elle était traitée avec beaucoup de dureté par la supérieure et par les sœurs converses, et souvent je parvins à adoucir la sévérité qu'elles lui montraient, sans doute parce qu'elle était pauvre. Juliette n'était pas ingrate ; et, soit que j'oubliasse d'accomplir un devoir de mon noviciat, soit que je manquasse en quelque chose à la règle de la maison, elle cachait mes fautes avec soin et m'épargnait ainsi ou une punition pénible ou l'ennui plus pénible encore d'aller me confesser et demander grâce à la supérieure. C'était entre nous une bien sainte et sincère amitié ; je n'avais rien qui ne lui appartînt, je n'avais pas un désir qu'elle n'y souscrivît avec empressement. Cependant un jour vint où je doutai qu'elle m'aimât aussi véritablement qu'elle le disait. Elle reçut une lettre de sa mère, et je la vis pleurer toute la journée. Je lui demandai vainement la cause de ses larmes, elle refusa obstinément de me la dire. Le soir venu, comme nous nous promenions ensemble dans le jardin, je la suppliai avec tant d'instance qu'elle finit par me répondre :

« – Pourquoi veux-tu que je t'apprenne un malheur auquel ni toi ni moi ne pouvons porter remède ? car c'est ma pauvre mère qu'il a frappé.

– Mais qu'est-ce donc ?

– Tu n'y comprendrais rien, me répondit-elle, toi qui n'as jamais vécu hors de ce couvent ; ma mère a été victime de la friponnerie d'un négociant, elle a répondu pour lui.

– S'agit-il d'une lettre de change ? lui dis-je. »

Juliette me regarda avec une telle surprise, que je ne pus m'empêcher de rire malgré sa douleur.

« – Qui t'a appris ce mot ? me dit-elle.

– As-tu donc oublié qu'avant d'entrer ici je demeurais chez M. Dilois, et que, tout enfant que j'étais, j'avais déjà ma place dans les bureaux de la maison de commerce que dirigeait ma mère adoptive ? »

– Oui, oui, dit Luizzi, en interrompant le récit de Caroline, je me rappelle cette jolie enfant assise derrière un grand bureau et écrivant

d'un air si mutin les factures que lui dictait Charles.

– Le pauvre Charles ! répondit Caroline, il est mort aussi.

– Oui, oui, lui, mon pauvre frère, repartit le baron accablé de ce douloureux souvenir qui, de même que tous ceux qu'il évoquait, ne lui présentait que des malheurs qui étaient son ouvrage.

Mais aussitôt, et comme pour les écarter, il ajouta :

– Continuez, Caroline, continuez.

Elle reprit :

– C'était une lettre de change en effet que cette bonne madame Gelis ne pouvait acquitter et pour le remboursement de laquelle elle était menacée de voir saisir et vendre ses marchandises. Il s'agissait d'une somme de douze cents francs, je crois.

– Comment ! m'écriai-je, tu ne m'as pas dit cela ? mais je puis te les donner.

– Je ne demande pas l'aumône, ni ma mère non plus, répondit Juliette avec une fierté qui me parut blessante, mais que j'excusai presque aussitôt.

– Si tu ne veux pas que je te les donne, lui dis-je, je puis te les prêter.

– Oh ! que de reconnaissance ! s'écria-t-elle… Puis elle s'arrêta et reprit : Mais, non. Si l'on apprenait cela dans le couvent, Dieu sait ce qu'on dirait ! On prétendrait que je t'ai priée, que j'ai mendié, que j'ai abusé de ton amitié… Non, non.

– Et par crainte de quelques méchants propos, tu refuses de sauver ta mère ?

– Ma pauvre mère, ma bonne mère ! s'écria Juliette en éclatant en larmes… Faut-il que je n'aie rien, pas la moindre ressource, pas un bijou, rien à lui envoyer !

– Mais j'ai de l'argent, moi, dis-je à Juliette.

– Non, me dit-elle, la supérieure me punirait cruellement d'avoir accepté ce service, en disant que je te l'ai extorqué.

– Elle n'en saura rien, lui dis-je.

– C'est impossible.

– Je te l'assure.

– Mais comment feras-tu ?

– Cela me regarde, pourvu que tu acceptes. »

Juliette hésita longtemps. Mais, à force de supplications, et surtout lorsque je lui eus bien promis que la supérieure ignorerait ce que

j'allais faire, elle laissa vaincre sa fierté et finit par consentir. J'écrivis aussitôt à M. Barnet et le priai de venir me voir. Il accourut sur l'heure, tant ma lettre était pressante. Dès que nous fûmes seuls dans le parloir, je lui dis :

« – Monsieur Barnet, il me faut douze cents francs.

– Hé ! mon Dieu, pourquoi faire ? s'écria-t-il tout ébahi.

– Il me faut douze cents francs, lui dis-je ; vous avez ma fortune dans les mains, et je vous demande cette somme.

– Mais encore faut-il que je sache à quel usage elle est destinée ; car si c'est la supérieure qui vous a suggéré de me faire une pareille demande, je ne veux pas me rendre complice d'une telle extorsion.

– Au contraire, lui dis-je, il faut que la supérieure l'ignore.

– Mais c'est encore plus grave, et assurément je ne vous donnerai pas une pareille somme sans savoir de quoi il s'agit.

– Il s'agit, lui dis-je, de sauver une pauvre femme qu'on veut ruiner. »

Et tout aussitôt je lui racontai le malheur de la mère de Juliette. M. Barnet réfléchit longtemps, puis il me répondit :

« – C'est possible… Je veux même croire que c'est vrai, car on ne doit pas toujours mal penser de ses semblables ; d'ailleurs, mon enfant, c'est la première demande d'argent que vous me faites, et c'est pour une bonne action. Peut-être cela vous portera-t-il bonheur ; peut-être cela conjurera-t-il ce mauvais sort qui vous poursuit… Je ne veux pas vous refuser. Je vous apporterai les douze cents francs.

– Pas ici, lui répondis-je ; et, pour que vous soyez bien sûr que je ne vous trompe pas, envoyez directement cet argent à madame Gelis, à Auterive.

– Caroline, me dit alors affectueusement M. Barnet, je n'ai pas eu un moment l'idée que vous me trompiez, j'ai pu croire que vous étiez trompée.

– Ah ! Monsieur !

– Je ne le crois plus… J'enverrai l'argent ce soir même, et vous serez contente de moi. »

Je remerciai cet excellent homme, comme s'il m'eût sauvée moi-même, et je courus apprendre cette bonne nouvelle à Juliette. Elle me dit un mot qui me peignit toute la délicatesse et toute la fierté de son âme.

« – Tu es bien heureuse ! me répondit-elle en cachant ses larmes, tu peux faire du bien à ceux que tu aimes. »

Je la consolai le mieux que je pus du service que sa pauvreté l'avait forcée d'accepter, et nous fûmes l'une à l'autre plus que jamais.

– Quoi que vous ayez fait, Caroline, interrompit le baron, voilà une action qui vous sera comptée en compensation de bien des fautes ; car il est bon d'avoir commencé sa vie par un bienfait.

– Hélas ! ce bienfait a été cependant la source de tous mes malheurs. Le bienfait dans lequel M. Barnet semblait espérer… ce bienfait m'a perdue.

– Quoi ! murmura Luizzi à voix basse, partout et toujours le mal est le prix ou la conséquence du bien ! Mais, dites-moi, Caroline : comment cette action a-t-elle pu être la source de vos malheurs ?

– Le voici. Ce que je viens de vous raconter se passait dans le mois d'août. Vers la fin de septembre, madame Gelis vint à Toulouse, et nous la vîmes au couvent. La manière dont cette excellente et malheureuse femme me remercia me rendit confuse. Sa reconnaissance n'avait pas d'expressions assez vives pour celle qui lui avait sauvé l'honneur et la vie ; car, me dit-elle dans un mouvement d'exaltation, j'étais résolue à mourir.

« – Et je ne vous aurais pas survécu, ma mère, s'écria Juliette en tombant dans les bras de madame Gelis. »

Le spectacle de cette tendresse mutuelle me fit mal. Je compris mieux que je ne l'avais fait jusque-là combien j'étais seule en ce monde ; il me sembla que j'aurais préféré la misère et le malheur de cette fille, qui avait une mère, à ce bonheur et à cette fortune qui l'avait sauvée. Cependant, parmi les témoignages de la reconnaissance de madame Gelis, elle m'en offrit un qui me fit un vif plaisir.

« – Je viens chercher ma fille pour quelques jours, me dit-elle, daignez l'accompagner dans la maison que je dois à votre bienfaisance. Venez, vous y serez reçue comme un ange sauveur. Ne me refusez pas ; ce serait m'humilier, ce serait me reprocher le bien que vous m'avez fait en ayant l'air d'en rougir.

– Et ce n'est pas mon intention, Madame, lui dis-je, et j'accepte avec joie, si madame la supérieure veut me permettre de vous accompagner.

– Il vous suffira de le lui demander. »

Je courus chez la supérieure, qui me refusa d'abord avec une froideur que je ne lui avais jamais vue à mon égard. Cette rigueur m'irrita, et je ne pus me contenir assez pour ne pas lui dire que ce n'était pas ainsi qu'elle me rendrait supportable le séjour du couvent. Elle me traita alors avec une sévérité qui me montra combien mon emportement était déraisonnable. Étonnée moi-même de mon audace, je changeai de ton et la suppliai de m'accorder comme une grâce ce

que je lui demandais.

« – Hélas ! lui dis-je, c'est la première fois que moi, pauvre orpheline, je trouve quelqu'un qui veuille bien me recevoir, quelqu'un qui ne me repousse pas, et vous m'enlevez la première consolation qui me fasse oublier combien je suis abandonnée ! »

Mes larmes parurent toucher la supérieure plus que je ne m'y attendais d'après la manière dont elle m'avait accueillie, et elle finit par me répondre :

« – Allez, Angélique (en commençant mon noviciat j'avais pris ce nom), allez, me dit-elle : j'aurais désiré que c'eût été ailleurs que chez madame Gelis que vous eussiez été passer ces huit jours ; mais, puisque vous le souhaitez si ardemment, je vous le permets, je veux vous prouver que vous trouverez toujours ici indulgence pour vos fautes et empressement à satisfaire vos désirs. »

« Voilà, pensa Luizzi, une condescendance que les soixante mille francs de ma sœur peuvent seuls m'expliquer. » Il renferma cependant cette réflexion en lui-même, afin de ne pas interrompre le récit de Caroline, qui continua ainsi :

– Le lendemain au matin nous partîmes pour Auterive, dans une voiture découverte que madame Gelis loua pour ce petit voyage. Je ne puis vous dire, Armand, quelles vives et douces sensations j'éprouvai durant cette route. Vous les comprendriez si vous saviez ce que c'est que d'avoir vécu bien des années dans les murs d'un couvent, dans une habitation dont on connaît tous les passages, dont on sait par cœur tous les appartements, où toutes choses sont si constamment pareilles qu'une pierre qui se détache d'un mur, une dalle qui se brise dans un corridor, y sont un événement et un sujet d'entretien ; vous le comprendriez si vous saviez, mon frère, combien ce sont de tristes promenades que celles qui se bornent à un enclos dont on connaît tous les arbres, dont on a foulé mille fois toutes les allées, dont on a compté toutes les fleurs, et dans lequel on ne descend avec quelque curiosité que le lendemain d'un orage pour voir s'il n'y a pas des branches brisées, des plantes arrachées, un dégât à réparer, qui donnera aux heureuses recluses un ou deux jours de soins nouveaux et inaccoutumés. Ce jour-là j'entrais dans un horizon qui ne se bornait pas à un vieux mur chargé de lierre : j'allais dans une route qui n'aboutissait pas à une porte doublée d'une grille et qui ne s'ouvrait jamais. Je ne rencontrais pas à chaque instant des visages austères passant près de moi en silence, les yeux gravement baissés. Je n'entendais pas ces voix éternellement monotones, et dont j'aurais pu dire les paroles avant qu'elles fussent prononcées. C'était tout le long de la route de hardis voyageurs, marchant avec rapidité et parlant tout haut du but de leur voyage ; des jeunes filles alertes, riant entre elles et

n'arrêtant les bruyants éclats de leur rire qu'à l'aspect de notre habit religieux, et pour nous envoyer un salut plein d'humilité, comme si devant nous toute joie devait se taire. Puis à peine étions-nous passées, qu'elles reprenaient leurs chants et leurs vifs entretiens. D'un autre côté, c'étaient des voitures qui nous croisaient, pleines de dames élégantes ; et, comme c'était le temps des vendanges, nous voyions passer de nombreuses troupes d'hommes, de femmes, d'enfants, avec leurs paniers ; les mules et les chevaux avec leurs *comportes*(1) remplies de raisin, allant se verser au pressoir et en revenant vides ou chargées alors de petits enfants qui gesticulaient et chantaient en saluant les passants du haut de cette espèce de chaire ambulante. C'était de toutes parts une activité, une vie, qui me surprenaient et me charmaient à la fois. Je regardais et j'écoutais. Tout m'était nouveau : les maisons rouges qui bordent la route, les longues avenues qui mènent aux grands châteaux, les lointains clochers qui marquent les villages. Je m'intéressais à tout ce qui se passait, j'admirais ces grandes charrettes traînées par dix chevaux, je suivais des yeux le pauvre mendiant monté sur son âne. Tout m'étonnait, depuis ces grandes Pyrénées que je voyais au loin blanches et bleues, jusqu'aux fossés de la route où l'eau courait parmi les joncs fleuris ; depuis les ormes immenses vivant en liberté et sous lesquels s'abritaient des cabanes de bergers, jusqu'aux ronces des sentiers où les enfants venaient cueillir des mûres toutes noires. Nous arrivâmes le soir à Auterive, chez madame Gelis. Ce n'était pas une grande et belle maison comme celle de madame Dilois ; mais ce n'était pas non plus une étroite et pauvre cellule fermée à clef et à travers la porte de laquelle on sent le vent qui se glisse et le froid qui vous glace. Il y avait un grand feu dans l'âtre ; la servante nous servit un souper bien préparé, et nous pouvions parler tout haut, rire et défaire notre guimpe, sans être sévèrement admonestées ou menacées d'être mises à genoux au milieu d'un réfectoire. Nous fûmes bien heureuses ce soir-là. Je partageai la chambre de Juliette, et nous eûmes tout le loisir de causer ensemble sans être séparées par la cloche qui sonne à une heure dite l'heure invariable du repos, comme si le repos se commandait. Ce fut alors que je commis ma première faute. Je parlai à Juliette de notre voyage avec tant d'enthousiasme, qu'elle sourit en m'écoutant.

« – Que dirais-tu donc, me répondit-elle, après m'avoir laissé rappeler tous mes souvenirs ; que dirais-tu, si tu voyais la fête de Sainte-Gabelle qui doit avoir lieu demain ?

– Une fête ?

– Oui, la plus belle fête des environs.

– Ne pouvons-nous y aller ?

– Avec nos habits de religieuses ? Cela ne serait pas convenable.

– Tu as raison.

– Ce n'est pas qu'il y ait grand mal à aller regarder des jeux et des danses où toutes les mères conduisent leurs filles ; c'est que notre costume nous ferait remarquer, et que, si on nous remarquait, ce ne serait pas à notre avantage.

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'on n'est pas belle avec une guimpe et un bandeau. Tiens, toi, par exemple, si tu avais les cheveux bien arrangés, tu serais jolie comme un amour, la plus jolie de toute la fête.

– Ne te moque pas de moi, Juliette.

– Je te dis vrai : tu as le visage si blanc, les yeux si doux ! »

Caroline s'arrêta un moment, et dit à son frère en baissant les yeux :

– Je vous répète ces folies, parce que je veux que vous sachiez toute la vérité. D'ailleurs Juliette me parlait ainsi, parce qu'elle m'aimait tant qu'elle me vantait à tout propos.

– Je le crois, dit Luizzi ; mais continuez, Caroline.

– Pendant que Juliette me disait tout cela, reprit la jeune sœur, elle m'ôtait ma guimpe, mon bandeau, et dénouait mes cheveux qui tombèrent sur mes épaules nues ; elle s'arrêta un moment, me contempla d'un air presque fâché, et me dit à voix basse :

« – Oui, vraiment, vous êtes belle, trop belle peut-être ! »

Mais presque aussitôt elle sembla chasser cette fâcheuse idée, et reprit avec gaieté :

« – Tu serais admirablement jolie avec tes cheveux nattés comme cela, fit-elle en les disposant autour de mon visage. Et si je te mettais une de mes pauvres robes que je ne dois plus mettre, je suis sûre que tu aurais une taille charmante. Veux-tu essayer ?

– Laisse-moi voir d'abord dans la glace quel visage me fait cette coiffure.

– Non, non ; quand tu seras tout à fait habillée, tu te regarderas ; je suis certaine que tu ne vas pas te reconnaître. »

Et, sans me laisser le temps de lui répondre, elle m'ôta tous mes lourds vêtements, et m'habilla avec une robe de soie, un fichu brodé ; elle me coiffa, me para le mieux qu'elle put, puis elle me conduisit devant une grande glace, et me dit :

« – Tiens, regarde ! »

Elle avait raison, je ne me reconnus pas, et je m'écriai : « Est-ce bien moi ! »

« – C'est-à-dire, reprit Juliette, que, si tu paraissais ainsi à la fête, tu ferais tourner la tête à tous les danseurs.

– À condition que je ne danserais pas, lui répondis-je en riant de son enthousiasme.

– Toi ? Mais on danse toujours à merveille avec une jolie taille comme la tienne ; et puis c'est si facile de danser comme on danse aujourd'hui ! il suffit de marcher en mesure. »

Et comme elle disait cela, elle se mit à chanter un air et à danser avec une grâce parfaite, malgré ses habits de novice ; elle souriait avec son charme si attrayant, et ses yeux vifs doucement voilés semblaient balancer leur doux regard au mouvement de son corps et de son chant.

« – C'est toi, m'écriai-je, qui serais jolie ainsi habillée ! Tiens, mets ta robe.

– Oh ! j'en ai bien d'autres, me dit-elle. Tu vas voir ; nous allons faire un bal à nous deux. »

Et avec une rapidité merveilleuse elle jeta ses habits de novice et se rhabilla avec une robe qui laissait voir son cou et la naissance de ses épaules. Vous ne pouvez vous imaginer comme elle était charmante ainsi, souple et légère, ses cheveux tombant en longs anneaux le long de ses joues !

« – Tiens, me disait-elle en cambrant sa jolie taille, marche ainsi. Suppose qu'un beau jeune homme passe et qu'il te salue : si on ne le connaît pas, on détourne ainsi les yeux d'un air froid ; si c'est une simple connaissance, on le salue légèrement en s'inclinant ; si c'est un ami, on lui fait ainsi un signe de la tête et de la main. »

Et Juliette faisait tout ce qu'elle disait avec une aisance et une grâce qui me ravissaient. Puis elle me dit :

« – Allons, essaye. »

Et pendant que je l'imitais, elle s'écriait à tout propos :

« – Mais tu es charmante ! il semble que tu n'as pas fait autre chose toute ta vie. Vrai ! si tu voulais, je parierais qu'en deux leçons tu danserais aussi bien que moi.

– Oh ! pour cela, non, lui dis-je.

– C'est ce que nous allons voir, répondit-elle ; je vais commencer, tu feras comme moi. »

Et voilà que nous nous plaçons en face l'une de l'autre et qu'elle se met à chanter et à danser ; puis moi après elle, et malgré moi j'y prenais un vif plaisir, car Juliette semblait heureuse et fière de me voir si jolie. Elle me le répétait à chaque instant en me disant toujours :

« – C’est au point que si la supérieure et M. Barnet te rencontraient à la fête, ils ne te reconnaîtraient pas.

– Ni toi non plus.

– Et c’est si amusant ! me dit-elle ; des marchands de toute espèce, des danses sous les arbres, des jeux, et puis un monde ! toutes les belles dames des environs avec leurs filles et leurs maris ; les jeunes gens du pays venus à cheval ou en calèche, se promenant dans la foule, adressant des compliments aux plus jolies, les invitant à danser, les regardant d’un air amoureux ! Si tu pouvais y aller, tu aurais une cour à faire enrager toutes ces petites bégueules qui n’ont pas voulu t’inviter chez elles.

– Oui ! oui ! lui dis-je tristement ; mais c’est un plaisir qui ne nous est plus permis.

– C’est vrai, reprit Juliette, tu as raison, et il vaut mieux dormir que de penser à tout cela, maintenant que nous ne pouvons que le regretter. »

Nous quittâmes nos jolies robes et nous nous couchâmes ; mais pendant longtemps je ne fis que rêver danse, musique, beaux jeunes gens, fête, plaisir ; on me disait que j’étais jolie, que j’étais aimable, qu’on m’aimait. Jamais au couvent je n’avais eu un sommeil si fatigant, et il était bien tard quand je perdis l’agitation qu’avait fait naître en moi cette bonne et innocente soirée. Le lendemain, quand je m’éveillai, j’étais seule dans la chambre. Lorsque je voulus me vêtir, je ne trouvai plus mes habits de novice ; la robe que j’avais essayée la veille était seule sur une chaise. J’appelai Juliette, mais elle était au rez-de-chaussée, dans le petit magasin de sa mère ; elle ne m’entendit pas. Je m’habillai du mieux que je pus, et je descendis. J’entrai étourdiment dans le magasin, et je me trouvai en face d’un jeune homme qui rapportait des livres chez madame Gelis. Je fus si honteuse que je m’enfuis dans l’arrière-boutique. Juliette m’y suivit ; elle portait son costume du couvent.

« – Qu’as-tu fait de mes habits ? lui dis-je.

– Ils sont dans ta chambre.

– Je ne les ai pas trouvés. »

Juliette se mit à rire et répondit :

« – On cherche toujours mal ce qu’on n’a pas envie de retrouver.

– Je te jure…

– Est-ce que j’ai l’air d’une supérieure ? reprit Juliette. Ne jure pas et ne mens pas : l’avantage de la liberté, c’est de nous, sauver d’un vice affreux, de l’hypocrisie. Là où on ne fait pas des fautes des moindres

actions, on n'a pas besoin de mentir pour les cacher. Tu t'es trouvée jolie ainsi habillée, tu as voulu rester jolie, ce n'est pas un grand crime.

– C'est mal, Juliette, de me soupçonner ; viens là-haut toi-même, et tu verras.

– Tout à l'heure, repartit Juliette, il faut que j'aille remettre à M. Henri les livres qu'il demande. »

Juliette me laissa seule et je remontai dans la chambre. Je cherchai dans tous les coins, je ne pus découvrir mes habits. J'attendis alors pour qu'on vînt m'expliquer cette disparition étrange ; et, ne sachant que faire, pardonnez-moi, mon frère, de vous dire de telles puérilités, je me mis à me regarder dans une glace, je me laissai aller à imiter les poses, les sourires, les regards de Juliette, et ma vanité s'oubliait à ce jeu quand Juliette rentra.

« – Très-bien, me dit-elle, très-bien ! Si M. Henri t'avait vue ainsi, il te trouverait bien plus belle encore. »

Je devins si confuse que je me sentis prête à pleurer.

« – Allons, allons, reprit Juliette en riant, cherchons tes habits maintenant ; car je veux que tu les reprennes. C'est bien mal à moi, n'est-ce pas ? mais je serais trop laide à côté de toi avec mes voiles et mes grands jupons noirs, et je serais jalouse.

– Folle ! lui dis-je en l'embrassant. »

Et nous nous mîmes à retourner toute la chambre sans rien pouvoir découvrir. Au moment où Juliette commençait à s'impatienter, madame Gelis survint et nous expliqua ce qui était arrivé. Il paraît que la servante avait renversé une lampe sur mes habits en voulant les nettoyer, et madame Gelis était allée les porter chez un dégraisseur. Celle-ci menaçait de chasser la servante qui ne voulait pas absolument avouer sa faute ; mais Juliette, toujours bonne et indulgente, pria si bien sa mère, que celle-ci pardonna. Nous restâmes seules avec Juliette.

« – Allons, dit-elle avec sa douce bonté et sa gaieté facile, il est décidé que tu seras la seule jolie. Nous allons visiter un peu la ville. J'aurai l'air d'une sévère matrone à qui on a confié une belle pensionnaire. On te regardera, et je te dirai gravement : Baissez les yeux, Mademoiselle.

– Mais, si je sors ainsi, ne peux-tu faire comme moi ? lui dis-je en la suppliant.

– Oh ! non, me répondit-elle, si on venait à l'apprendre au couvent, je serais cruellement punie. Toi, tu es riche, on te pardonnera ; mais moi…

– Nous sommes à mille lieues de Toulouse, personne ne le saura.

– Je n'ose pas. »

Je la suppliai tant, qu'elle consentit. Je l'habillai à son tour. Elle était charmante, ainsi vêtue ; la flexibilité de sa taille se montrait dans toute sa grâce ; le feu de son regard, le charme de son sourire, animaient d'une expression dont je n'avais pas d'idée son visage encadré dans de longs cheveux bouclés ; sa robe entr'ouverte laissait voir la souplesse et la blancheur de son cou, autour duquel elle avait attaché un étroit ruban de velours ; elle avait beau me vanter, elle était bien plus jolie que moi. Quand nous fûmes prêtes, nous sortîmes ensemble. Nous rencontrâmes mille personnes, toutes se dirigeant du côté de Sainte-Gabelle ; beaucoup nous parlèrent, disant toujours à Juliette : « Ne venez-vous pas à la fête avec cette charmante personne ? Nous nous verrons à Sainte-Gabelle, n'est-ce pas ? » Juliette répondait avec embarras : « Je ne sais, je ne crois pas. » Je lui demandai alors pourquoi elle ne répondait pas franchement que nous ne pouvions y aller.

« – Je n'ose pas, me dit-elle.

– Et pourquoi ?

– Oh ! c'est que l'on n'a pas ici les mêmes idées qu'au couvent. Si je disais gravement que de saintes femmes en Dieu comme nous ne peuvent se mêler à de pareils plaisirs, on nous traiterait de dévotes ridicules. Ce serait d'ailleurs avoir l'air de blâmer toutes ces jeunes filles qui vont à la fête, leurs mères qui les y conduisent, car c'est un plaisir honnête, quoiqu'il nous soit défendu.

– Tous les plaisirs ne nous sont-ils pas défendus ? lui dis-je en soupirant.

– Oh ! reprit Juliette d'un ton indifférent, peu m'importent toutes ces réunions ! je les connais, moi. Je ne les regrette que pour toi qui n'en as aucune idée. Oui, reprit-elle en souriant et en me regardant doucement, je comprends ta curiosité, c'est si amusant une fête de village ! Et, en vérité, si j'osais…

– Tu m'y mènerais ?

– Seule ! s'écria Juliette, oh ! non… cela ne se peut pas ; mais je prierais ma mère de nous y accompagner.

– Ta mère ? lui dis-je ; mais que peut-on dire si ta mère nous y accompagne ?

– Rien, sans doute, et cependant… Mais je n'oserais jamais lui en parler… Si tu voulais le lui dire, toi…

– Mais je n'oserais pas non plus.

– Je suis sûre cependant que tu lui ferais grand plaisir.

– Oh non ! lui dis-je, elle se croirait obligée à consentir ; dans ma position, une pareille demande serait peut-être une exigence… »

Juliette parut blessée de cette réflexion ; cependant elle me répondit, après un moment d'hésitation :

« – Je ne puis t'en vouloir de ce scrupule, tu es si ignorante des sentiments du monde que tu ne peux penser autrement ; mais, crois-moi, c'est une plus noble délicatesse de donner à quelqu'un l'occasion de paraître reconnaissant d'un bienfait que de dédaigner d'en parler.

– Oh ! s'il en est ainsi, m'écriai-je, je lui demanderai tout ce que tu voudras, je lui demanderai de nous conduire à cette fête.

– Et je t'en remercierai pour ma mère, dit Juliette, car ainsi tu te montreras bonne pour elle et pour moi. »

Dès que nous fûmes rentrées chez madame Gelis, sa fille alla la prévenir que je lui voulais parler. Comme elles demeurèrent assez longtemps enfermées ensemble, je craignis que Juliette n'eût parlé à sa mère de la demande que je voulais lui faire et que celle-ci ne voulût pas me l'accorder ; mais, dès que j'en eus parlé à madame Gelis, elle accepta avec un empressement qui me montra que je m'étais trompée. Cette excellente femme était si heureuse de pouvoir satisfaire un de mes désirs, que je compris que Juliette avait raison de penser que c'est une bonne chose ajoutée à un bienfait que d'en solliciter la reconnaissance.

Le baron écoutait sa sœur avec étonnement. Cette jeune fille, qui disait avoir fait une triste expérience du monde, en parlait avec une si naïve bonne foi qu'il ne put s'empêcher de sourire de cette dernière réflexion. Mais, bien décidé à ne laisser rien voir à sa sœur des sentiments que lui inspirait son récit, il se tut encore. La jeune fille s'était arrêtée, et ce moment de silence leur avait laissé entendre les tristes efforts de la tempête gémissant autour de la maison. Ce long et sombre murmure de la pluie, traversé par les longues plaintes du vent, semblèrent l'attrister d'avance sur ce qu'il allait apprendre, et il pria Caroline de continuer.

– Nous partîmes pour la fête, dit-elle. Oh ! quelle belle et douce journée ! vous savez, mon frère ? une de ces journées d'automne de notre Midi, presque aussi belles que les beaux jours du printemps. Ce n'est pas la nature active et pétulante de la première saison, qui rompt ses enveloppes et éclate en jets verdissants ; c'est la nature alanguie et fatiguée, qui semble se dépouiller pour s'endormir. Ce ne sont pas les bouffées subites des vents tièdes de mai, emportant les émanations fortes et embaumées des lilas et des chèvrefeuilles ; c'est l'air tiède et doux de septembre, tout imprégné du parfum éthéré qui s'échappe des

trèfles séchés, des chaumes jaunis, des fruits mûrs, des feuilles qui commencent à joncher la terre. Ce n'est pas en soi le sang qui bout, la poitrine qui se gonfle : le cœur qui voudrait crier et pleurer sans raison ; c'est la lassitude de l'âme, le regret d'un passé qu'on n'a pas eu, le souvenir d'un rêve qui ne s'est pas accompli, des larmes qui passent dans les yeux sans venir d'une douleur. Je ne puis vous dire quel charme suave j'éprouvais à me sentir dans cette vie inconnue ; si j'avais été seule, je me serais assise au pied d'un arbre à regarder et à écouter, car je devenais plus triste à mesure que j'approchais du lieu de la fête. Tous ceux qui passaient près de nous étaient si joyeux ! Ils s'appelaient et se hâtaient d'arriver ; car c'était la dernière fête de l'année, et l'hiver allait venir, et ils ne se reverraient qu'au printemps. C'était ma première fête à moi, et ce devait être la dernière de ma vie ; car mon hiver ne finira qu'avec la tombe, et je n'aurai de printemps que dans le ciel. Des larmes tombèrent des yeux de Caroline, et Luizzi lui dit :

– Vous pleurez, ma sœur ? Allons, chassez ces sombres idées, et espérez !

– Voilà ce que me dit Juliette en me voyant pleurer, car je pleurais alors comme aujourd'hui, et je ne puis vous dire quel soudain vertige s'empara de moi. J'éprouvai un mouvement de colère invincible contre ma destinée. Tous ces gens qui passaient, les uns par bandes nombreuses où s'échangeaient tout haut les noms de frère, de mère, d'enfant ; les autres par couples isolés, où on lisait sur les lèvres des mots qu'on n'entendait pas ; les bruits lointains et continus de l'orchestre, les cris joyeux des danseurs, ce mouvement, cette vie, ce tumulte, tout cela m'étourdit, m'enivra : et, par je ne sais quel entraînement inouï, moi, qui un moment auparavant marchais si pensive et si triste vers cette fête, je pressai Juliette en lui disant : « Viens, viens, allons danser ! Allons, une fois… au moins, une fois ! » Ce fut le vertige du voyageur placé sur le bord d'un torrent, et qui s'y précipite pour courir avec les flots qui passent, qui passent et passent sans cesse. Nous arrivâmes. Il y avait mille jeux que je regardais avec désir, des étalages de bijoux et de parures dont je me revêtais en pensée. Tout me faisait envie : j'aurais voulu être parmi les paysannes qui se disputaient en courant librement un ruban ou une dentelle ; j'aurais voulu m'asseoir au repas étalé sur l'herbe à l'abri d'un sycomore ; j'aurais voulu danser en rond et chanter avec les jeunes filles ces chansons de nos montagnes où l'on parle de la beauté des bergères et de l'amour subit des chasseurs qui les rencontrent. J'étais sous l'empire d'une puissance intérieure qui me poussait vers tout ce qui arrivait à moi. Puis nous entrâmes dans la salle de danse. Nous n'étions pas assises que nous étions invitées. Je revis Henri, celui que j'avais aperçu le matin chez Juliette : il dansa avec elle. Un autre jeune

homme me prit la main et me conduisit. Je ne savais pas danser, mais on eût dit que, par une singulière disposition, j'imitais facilement et à mon insu ce que je voyais faire ; et il arriva qu'on me regarda plus qu'une autre ; on murmura autour de moi que j'étais belle, et je me trouvai heureuse. C'était une joie étourdie, qui me rendait légère et ne m'étonnait pas. Déjà je n'avais plus ma raison ; déjà moi, fille de Dieu, vouée à la pauvreté et à la réclusion, je levai mes yeux devant des regards ardents, et mon âme devant des triomphes de vanité. Puis, quand la contredanse fut finie, Henri s'approcha de moi et m'invita à mon tour. Je n'étais pas remise de l'émotion de ce premier essai, quand il vint me prendre ; l'orchestre commença, mais ce n'était plus la même danse. Henri m'entoura la taille de l'un de ses bras, et m'entraîna en me faisant rapidement tourner sur moi-même. Je fus d'abord si surprise, que je me laissai aller en fermant les yeux ; mais peu à peu il me sembla que mes pas s'accordaient mieux aux sons de la musique, on eût dit qu'une harmonie plus sensible que celle de l'orchestre me marquait la mesure. Je rouvris les yeux pour regarder où j'étais. Ce fut une sensation que je ne puis vous dire ; j'étais emportée dans un cercle immense avec une rapidité effrayante ; mille visages passaient en fuyant à mes côtés ; un air brûlant se glissait dans ma poitrine, et je sentais mes vêtements voler autour de moi, comme fouettés par un vent qui courait à fleur de terre ; mes cheveux fuyaient mes tempes comme pour livrer tout mon visage à des yeux dont je n'apercevais les regards que comme des éclairs qui s'allumaient et s'éteignaient presque aussitôt. Ma main s'attachait à l'épaule d'Henri, tandis que je m'appuyais de tout mon corps sur son bras puissant ; mon cœur bondissait, ma poitrine haletait ; je sentais mes lèvres frémir et mes yeux se voiler, jusqu'au moment où je rencontrai ceux d'Henri, son visage près de mon visage, son haleine brûlant mon front, ses regards pénétrant dans les miens. Alors ce fut une fascination inconcevable : on eût dit que son souffle m'enlevait de la terre. J'éprouvai que j'étais liée à lui par une force invincible. Je ne sentais plus son bras qui me soutenait. Il me sembla que je tournais au bout de son regard et qu'il fallait rompre quelque chose en nous pour nous séparer. J'eus peur et froid, le cœur me tourna, la vue me faillit, je tombai dans ses bras. Lorsque je revins à moi, j'étais près de madame Gelis, qui disait : « Ce n'est pas raisonnable de faire valser si longtemps une enfant qui n'en a pas l'habitude. » Valser ! J'avais donc valsé ! Je ne savais de cette danse que son nom proscrit au couvent, c'était un mot sacrilége. Je me serrai près de madame Gelis comme une enfant qui a fait une faute et qui cherche un abri près de sa mère. Mais elle m'avertit froidement de maîtriser mon émotion. Je sentis que je n'étais pas protégée, et je me laissai aller à pleurer. Je devins ainsi l'objet d'une curiosité qui me fit honte ; je me révoltai contre moi-même et j'osai regarder devant moi. Je vis combien ceux qui en avaient l'habitude portaient avec légèreté

ce plaisir qui m'avait accablée, et la tristesse me ressaisit. Mais elle se fondit bientôt en une douce mélancolie où j'étais pour ainsi dire absente de moi-même. Je refusai de danser, mais je regardai danser et valser. L'aspect de cette joie faisait vibrer en moi la sensation adoucie des délices que je venais d'éprouver, et j'y baignai mon âme en souriant. Mais lorsque Juliette me remplaça là, dans les bras d'Henri, j'éprouvai une curiosité inquiète et presque jalouse, s'il faut vous le dire ; elle allait avec une légèreté, une aisance, un abandon qui me faisaient douter que j'eusse pu paraître aussi séduisante à tous les yeux, surtout aux regards brillants d'Henri, qui semblaient se perdre dans les regards animés de Juliette ; et, lorsqu'elle revint près de moi, elle répandait autour d'elle un parfum de joie et de triomphe qui m'oppressa. Je redevins tout à fait triste. J'oubliai la fête, la danse, et je pensai à vous, mon frère.

– À moi ? s'écria Luizzi.

– Oui, à vous, Armand ; à vous à qui j'aurais voulu parler comme je vous parle aujourd'hui, à vous à qui j'aurais voulu dire : Arrachez-moi au couvent, à la tombe, au désespoir, pour aller… Je n'aurais pu vous le dire… Mais je comprenais qu'on m'avait exilée d'une vie dont je venais d'éprouver les premiers tressaillements, et, sans la connaître encore, je haïssais presque la prison qui allait m'en séparer pour jamais. Cependant la nuit était venue. Henri offrit de nous accompagner ; il donnait le bras à madame Gelis, et nous marchions derrière eux avec Juliette. Je ne pus m'empêcher d'être froide avec elle. Soit qu'elle ne devinât pas un sentiment que je ne pouvais moi-même comprendre, soit que son amitié si dévouée lui fît me pardonner mes injustes caprices, elle ne fut jamais si affectueuse.

« – Eh bien ! me dit-elle, je te l'avais prédit, ton succès a été complet.

– Je le laisse, lui dis-je, à celles qui l'ont mérité jusqu'à la fin.

– Non, non, me dit-elle en riant, tu as fait comme ces héros des romans de chevalerie qui entrent dans la lice pour remporter d'abord le prix sur le plus vaillant, et qui regardent dédaigneusement la mêlée où les autres combattent.

– Je ne croyais pas avoir à me glorifier d'une victoire si haute.

– Et cependant le vaincu est devant toi.

– Qui cela ?

– Ce pauvre M. Henri Donezau, qui donnerait beaucoup pour que nous pussions marcher devant lui, ne fût-ce que pour voir dans la nuit l'ombre de la belle fée qui l'a enchanté.

– Tais-toi, Juliette, m'écriai-je en sentant mon cœur se gonfler et

prêt à éclater, comme si on lui eût versé une espérance trop grande pour lui, tais-toi ; tu te trompes.

– Enfant, me dit-elle, oublies-tu que moi je n'ai pas vécu toute ma vie dans un couvent, que j'ai vu aimer… que j'ai aimé peut-être, et que je ne me trompe pas ? Henri t'aime, c'est une de ces passions subites qui s'enflamment comme la foudre au ciel.

– Et qui s'éteignent comme elle, n'est-ce pas ?

– Non, mais qui s'abattent sur un cœur comme la foudre sur un chaume tranquille, et qui le dévorent jusqu'à la cendre. »

Le ton de Juliette, le choix des mots qu'elle employait, me surprirent et me troublèrent.

« – As-tu donc éprouvé tout cela, lui dis-je, pour en parler comme tu le fais ?

– Il y a plus d'une école pour apprendre ces secrets, me dit Juliette. N'ai-je pas vécu jusqu'à présent chez ma mère, et crois-tu que l'ennui ne m'a pas poussée quelquefois à lire quelques-uns des livres que j'entendais vanter tous les jours ?

– Et ils t'ont enseigné ce que c'est que l'amour ?

– Non, me répondit-elle, jamais aucun n'a tracé fidèlement ce qui se passe dans un cœur qui commence à aimer, tant les émotions de l'amour sont abondantes et diverses ! Mais ils éclairent quelquefois sur ce qu'on éprouve ; ils donnent un nom à la douleur ou à la joie dont on se plaît à vivre, et ce nom c'est le même ; c'est un trait commencé qui vous rappelle un visage connu, une syllabe dont on achève le mot. Car l'amour, vois-tu, ne naît pas, il s'éveille, et Dieu l'a mis au fond de nos cœurs, à côté de son image, éternel et puissant comme lui. »

Oh ! mon frère, comme ce langage résonnait doucement à mon oreille ! J'en avais perdu le sens, qu'il vibrait encore en moi comme ces sons lointains dont la mélodie échappe, mais dont la douceur fait rêver. Je ne répondis pas, je craignis de répondre ; et, quand nous fûmes arrivés, j'eusse voulu rester seule, je regrettai ma cellule où j'aurais pu veiller et rêver sans qu'on me regardât. Le lendemain venu, je parcourais les tablettes de la bibliothèque de madame Gelis, comme si j'eusse voulu deviner lequel de ces livres pourrait me dire ce que j'éprouvais. Je n'osais le demander ni à Juliette qui avait repris son air indifférent ou résigné, ni à madame Gelis pour qui tous ces trésors de l'esprit et du cœur n'avaient de valeur que le prix qu'ils lui apportaient. Je n'osais non plus en dérober un au hasard : c'était plus que le désir que j'éprouvais ne pouvait me donner de force, mais j'en découvris un oublié dans la chambre de Juliette.

Luizzi trembla en pensant quel pouvait être le livre laissé à dessein

sous la main de Caroline ; car il croyait deviner que, soit légèreté, soit corruption, cette Juliette avait tout fait pour égarer un cœur ignorant. Mais il se rassura et crut même que ses soupçons pouvaient être injustes lorsque Caroline lui dit en baissant la voix : « C'était un volume appelé *Paul et Virginie.* »

Luizzi respira, et dit en souriant :

– Et vous l'avez lu ?

– Oui, et je reconnus la vérité de ce que m'avait dit Juliette, que l'amour ne se révèle pas toujours au cœur par les mêmes impressions, mais que seul il nous donne tous ces troubles divers qui n'ont qu'un nom. Je reconnus qu'une fois éveillé, il occupe toute l'âme, soit qu'il y ait grandi avec les années, soit qu'il l'ait soudainement envahie. Je lus ce livre, puis d'autres. Je me levais la nuit tandis que Juliette dormait d'un sommeil profond, et je dévorais ces livres à la lueur terne d'une lampe de nuit, le corps glacé, mais ne pouvant m'arracher à ces émotions inconnues dont j'avais soif. Je lus ainsi une tragédie de Shakespeare, *Roméo et Juliette,* où ceux qui s'aiment s'étaient aimés au premier regard comme j'avais aimé Henri. Je lus la *Nouvelle Héloïse.*

– La *Nouvelle. Héloïse ?* dit Luizzi.

– Oui, répondit Caroline, je la lus depuis la première page où il est dit que celle qui lira ce livre est une fille perdue. Puis, quand Henri venait le soir, car il venait tous les soirs, je le regardais parler bas à Juliette, car je savais qu'il parlait de moi, et elle me racontait comment il n'osait me dire l'amour qui l'égarait, comment ma vue le rendait tremblant et muet, comment il n'eût osé me regarder ni me parler ; et, voyant qu'il éprouvait tout ce que j'éprouvais, je me disais qu'il m'aimait comme je l'aimais. Cependant le jour de notre départ approchait. Je ne puis dire que je le voyais venir avec terreur ; non, il était une espérance pour moi. Ce sentiment qui n'avait ni épanchement ni solitude, qui ne pouvait parler et qui n'avait point de lieu où rêver ; cet amour dont l'aveu me montait aux lèvres et qu'il fallait faire taire ; cette présence d'Henri qui me serrait le cœur sans le faire éclater, tout cela était un tourment insupportable. Le muet à qui la voix manque pour crier au secours lorsqu'il va périr, le nageur à qui la force échappe quand il touche déjà le rivage de la main, doivent éprouver un supplice pareil à celui que je ressentais tous les soirs lorsque Henri s'approchait de moi et me parlait avec une contrainte aussi pénible que la mienne. J'invoquais la solitude du couvent contre cette lutte sans issue, quand le matin même de mon départ je trouvai dans un livre que je lisais une lettre à mon adresse. Je ne la lus pas, car je devinai qu'elle venait de lui, et je voulus la lui rendre. Mais il ne parut pas, et Juliette n'osa la donner à sa mère pour quelle la remît à Henri.

« – Tu peux le dédaigner, me dit-elle, mais tu ne peux le lui montrer à ce point ; il y aurait de la cruauté, ce serait le pousser à quelque acte de violence dont une passion comme la sienne ne s'épouvanterait pas. Il te suffira de ne pas lui répondre. »

– Et vous ne lui avez pas répondu ? dit Luizzi.

– Hélas ! répondit Caroline, pour ne pas lui répondre, il eût fallu ne point lire cette lettre. Mais je ne sais comment cela se fit : le matin en reprenant mes habits de religieuse et ne sachant qu'en faire, je cachai ce papier sous ma guimpe. Je l'emportai. Oh ! le cilice, que nos austères recluses ceignaient quelquefois dans leur enthousiasme de pénitence, ne doit pas plus brûler et déchirer que ce papier qui posait à nu sur mon sein. Vous dire mes combats durant toute la route, combien de fois je portai la main à ma poitrine pour en ôter cette lettre qui me dévorait, et combien de fois ma main retomba sans force comme si j'eusse dû m'arracher le cœur, ce serait vous montrer une folie dont je rougis et qui n'est pas guérie. J'arrivai ainsi à Toulouse, presque résolue à ne pas lire cette lettre ; mais une chose étrange me fit perdre tout mon courage. Lorsque je reparus au couvent, on s'étonna si fort du changement de mon visage, chacune se récria avec tant de pitié sur ma pâleur et mon air de souffrance, que je ne doutai plus de la puissance d'un amour qui avait si rapidement altéré en moi les principes d'une santé calme et d'une vie sereine. Et, vous le dirai-je ? ce fut parce que tout me dit que je portais en moi un mal dévorant, qu'il me devint impossible de résister à l'idée d'irriter ce mal qui faisait et tuait ma vie. Le soir venu, enfermée dans ma cellule, je lus cette lettre.

– Et vous répondîtes ? dit encore Luizzi.

– Vous la lirez, mon frère, celle-là et toutes les autres ; vous lirez aussi mes réponses.

– Vous les avez ? repartit le baron.

– Les voici toutes, dit Caroline en lui remettant un paquet enfermé dans un petit sac de soie ; elles vous diront ce qui me força à répondre à Henri, et comment mes propres lettres me sont revenues dans les mains. Je les ai gardées, non comme une espérance, mais comme un remords ; car elles me disent chaque jour jusqu'à quel point je fus coupable et malheureuse.

Luizzi prit les lettres, et il s'apprêtait à les lire, lorsque Caroline l'arrêta en lui disant :

– Dans un instant, quand je ne serai plus là. Je vais aller auprès du lit du blessé, je vais m'agenouiller pour prier Dieu, afin qu'il me pardonne l'amour qui a brûlé dans mon cœur, et qui, je viens de l'éprouver tout à l'heure, n'y est pas encore éteint.

Voici ce que lut Armand :

XII

CORRESPONDANCE : DE HENRI DONEZAU À CAROLINE.

« Pardonnez-moi d'oser vous écrire, moi qui n'ai pas osé vous parler. Hélas ! lorsque j'étais devant vous, je me sentais si interdit, si tremblant, que jamais je n'ai pu trouver la force de vous adresser une parole que votre sévérité eût repoussée. En ce moment même, lorsque je me figure que cette lettre sera dans vos mains, que vous la rejetterez peut-être avec dédain ou que vous la lirez avec indignation, j'hésite, car je sens que je ne pourrais supporter ces témoignages de votre mépris ou de votre colère ; je m'arrête, je tremble encore. Cependant je n'ai pas, d'un autre côté, le courage d'accepter le désespoir de toute ma vie sans avoir tenté de m'y soustraire. Je vous aime, Caroline. Ce mot que je ne devrais pas vous écrire et qui doit vous irriter, ce mot m'échappe comme le cri d'une douleur dont je ne suis plus le maître et que vous ne pouvez concevoir. Plus hardi près de votre amie, j'ai osé lui parler d'un amour qui vous semble peut-être une offense. Hélas ! en voulant m'ôter l'espérance, elle n'a fait qu'accroître la passion qui m'égare ; elle m'a dit combien vous étiez isolée en ce monde, elle m'a dit avec quel courage saint et quelle noble résignation vous supportiez cet abandon ; elle m'a appris ce qu'il y avait de généreuse bonté en vous ; et moi, qui vous aimais déjà pour tout ce que vous avez de beauté céleste et de grâce parfaite, je vous ai aimée pour tout ce que la vertu a de plus noble et de plus pur. Alors, n'espérant rien en moi, j'ai espéré en vous. La sainte pitié qui vous a fait venir au secours de madame Gelis se tournera peut-être un moment vers la plainte d'un malheureux. Toutes les douleurs ne sont pas dans la misère, et vous pardonnerez à celui qui vous aime, comme Dieu pardonne à celui qui souffre. Mais si votre âme noble et bonne vous inspire ce pardon pour une faute qui ne torture que moi, comment le saurai-je ? Qui me dira que je ne vous ai pas offensée ? Oh ! pardonnez-moi ; mais il faut que je l'apprenne, il faut qu'un mot de vous me le dise, ou il faut que je meure. Oui, je le sens, si j'avais eu la force de me taire, j'aurais gardé toute ma vie dans le fond de mon âme le désespoir d'un amour ignoré ; mais, maintenant que j'ai parlé, il faut que je sache si je n'ai pas été trop coupable. Il suffira de votre silence pour me l'apprendre. Si d'ici à huit jours rien n'est venu me dire que je ne me suis pas attiré le mépris de celle que je respecte comme l'image des anges sur la terre, vous

n'entendrez plus parler de moi ; car la tombe est muette, et le désespoir y trouve un asile contre le mépris.

« HENRI DONEZAU. »

Quand Luizzi eut fini cette lettre, il lui prit envie de rire. Elle lui parut niaisement ridicule. Ce monsieur, qui dès l'abord parlait de la tombe comme d'un asile tout prêt où il allait entrer, ni plus ni moins que s'il eût été question d'ouvrir son parapluie en cas d'orage, ce monsieur lui parut un pauvre séducteur, à moins qu'il ne fût véritablement amoureux. Car notre baron savait qu'en fait de folles imaginations et d'emphase sentimentale, il n'y a rien de tel que l'amour véritable ; puis il pensa que, si la séduction était arrivée à copier le langage du véritable amour, même dans ce qu'il a d'outré, elle n'en était que plus savante. Il se rappela aussi que cette lettre n'était pas destinée à une femme du monde, à qui la bonne santé de tous ceux qui ont dû mourir pour elle répond de la vie de tous ceux qui menacent de se tuer, mais que cette lettre s'adressait à une jeune recluse que rien ne pouvait prémunir contre un mensonge, et qui, dans le récit qu'elle venait de faire, avait montré jusqu'à quel point son imagination était facile à exalter. Il passa donc à la seconde lettre ; mais il s'aperçut qu'il avait oublié le *post-scriptum* de celle d'Henri, qui disait ceci : « Je me suis assuré du jardinier du couvent ; quoi que vous puissiez lui confier, il me le remettra facilement. » Après ce paragraphe, le baron fredonna en lui-même : *Enfant chéri des Dames,* des *Visitandines,* et, poussant un gros soupir en pensant à ce qu'il allait apprendre, il reprit la lecture des lettres et se laissa aller à murmurer d'un ton alarmé : *Ah ! daignez m'épargner le reste !* toujours des *Visitandines*.

Voici quelle était la réponse de Caroline :

DE CAROLINE À HENRI.

« Pourquoi vous mépriserais-je, Monsieur ? Je n'ai pas le droit de regarder comme une faute un sentiment qui, dans le monde, mène à des liens légitimes. Si, dans la position où je suis, l'expression vous en est échappée, c'est qu'on ne vous a pas assez dit sans doute que j'avais renoncé à toute autre espérance que celle de me vouer au service de Dieu. Je vous pardonne donc, et, si ce pardon ne suffit pas à vous donner le courage de vivre, sachez que toutes les douleurs n'habitent pas le monde et que le silence du cloître en cache de bien cruelles.

« CAROLINE. »

DE HENRI À CAROLINE.

« J'ai reçu votre lettre, Caroline. Oui, vous êtes sainte devant Dieu, vous qui avez eu pitié d'un insensé ! et cependant vous souffrez ; les anges pleurent donc ? Oh ! vous qui d'un mot avez soumis le désespoir

de mon âme et l'avez calmé, vous êtes peut-être sans consolation ! Je ne sais quelles sont vos douleurs, Caroline ; mais, s'il était au pouvoir d'un autre que de vous-même de les faire cesser, n'oubliez pas qu'il y a quelqu'un ici-bas qui ne vit que par vous et qui ne vivra que pour vous. Pardonnez-moi ma folle supposition ; mais, si je pensais que les vœux que vous devez prononcer bientôt vous sont dictés par la tyrannie de votre tuteur ou par celle des personnes qui vous entourent, croyez que je saurais vous en délivrer. Je m'égare peut-être, mais je ne puis supposer que tant de grâce et tant de beauté doivent être ensevelies dans un cloître. Ce n'est que le désespoir ou le remords qui se cache dans ces asiles obscurs ; la vertu même, lorsqu'elle s'y réfugie, n'y brille pas de tout son éclat ; elle n'atteint pas à son plus noble but, celui de guider les faibles et de ramener les égarés par son exemple. Et vous, Caroline, qui feriez aimer la vertu de l'amour ardent qu'inspire votre beauté, vous à qui le ciel doit le bonheur en retour de tout ce que vous pouvez en donner, il faut que vous viviez inconnue à tous, excepté à moi, indifférente à tous, excepté à moi ? non, cela n'est pas possible. Il y a, il doit y avoir une puissance à laquelle vous n'osez vous soustraire, qui vous impose cet horrible sacrifice. Oh ! s'il en est ainsi, je le saurai, et si je ne me suis pas trompé, malheur à ceux qui oseraient vous faire violence ! Je connais le tuteur qui dispose de votre destinée ; je le verrai, je l'interrogerai. Ce n'est plus maintenant ma douleur qui me déchire, c'est la vôtre : vous souffrez, vous me l'avez écrit, j'ai donc un droit sur vous… J'ai le droit de vous protéger, de vous sauver peut-être… Ma vie a un but, je suis heureux, je suis fier… Comptez sur moi.

« HENRI. »

– Hum ! hum ! fit Luizzi en lui-même après la lecture de cette lettre, voici un gaillard qui va vite, et je tremble de lire la réponse de ma pauvre sœur ; elle doit avoir un de ces cœurs de religieuse qui, à force de s'imprégner de l'amour de Dieu, prennent feu à la première étincelle d'amour humain qui tombe sur eux.

Tout en faisant ces réflexions, Luizzi parcourut le *post-scriptum* de la lettre de Henri ; il était assez insignifiant. « Vous trouverez sous ce couvert, disait-il, une lettre de madame Gelis pour sa fille. Je vous l'envoie pour qu'elle ne passe pas à l'examen de la supérieure. » Luizzi passa et lut la réponse de Caroline.

DE CAROLINE À HENRI.

« Si je vous écris encore. Monsieur, si je fais une nouvelle faute, c'est pour réparer celle que j'ai commise en vous répondant. Je suis libre, Monsieur, et c'est librement que je prendrai le voile ; dispensez-vous donc de toute démarche qui pourrait faire croire que je ne me trouve pas heureuse du sort qui m'attend. Je n'en ai jamais espéré

d'autre, et je n'en veux pas d'autre.

« SŒUR ANGÉLIQUE. »

« *P.-S.* Vous trouverez ci-joint la réponse de Juliette à sa mère. »

– Voilà qui est parfaitement explicite, pensa Luizzi ; je serais curieux de voir ce que M. Henri a trouvé à répondre à un congé si formel.

DE HENRI À CAROLINE.

« Mademoiselle,

« Lisez cette lettre, ce n'est plus celle de l'insensé qu'un moment le joie et d'espérance a égaré encore plus que son désespoir ; c'est celle d'un homme d'honneur qui vous demande le droit de se justifier. Daignez m'écouter. Je connais aussi bien que vous-même votre vie et votre position ; je sais que vous êtes sans famille et sans amis, et que vous n'avez à attendre de personne ni conseil ni protection. Si dans de telles circonstances vous aviez quitté le monde à un âge où on a pu l'apprécier, j'aurais dû croire que vous cherchiez au couvent un refuge contre un isolement que vous n'auriez pas voulu faire cesser. Mais, placée dès votre enfance sous la direction de personnes qui ont un intérêt direct à vous faire prendre une résolution qui leur livre votre fortune, j'ai pu croire qu'on vous avait égarée, j'ai pu supposer que des menaces, des violences même vous avaient inspiré une détermination que maintenant je sais être volontaire. Ce soupçon m'était permis pour vous qui êtes seule en ce monde, lorsque je vois des familles dont toute l'autorité ne peut arracher leur enfant à des engagements pris sous l'empire d'idées habilement suggérées, lorsque je vois les larmes d'une mère impuissantes à fléchir l'implacable avidité de ces femmes qui vous gouvernent et qui opposent au désespoir maternel une vocation due seulement à la terreur qu'elles savent inspirer aux infortunées dont elles se sont emparées. Ce qui est vrai pour tant d'autres, j'ai pu le croire vrai pour vous ; j'ai dû le croire, lorsque vous m'avez dit que le silence du cloître cachait aussi des douleurs bien cruelles. J'ai mal interprété votre pensée : que ce soit là mon excuse ! Vous êtes heureuse, c'était là tout mon désir. Ce bonheur, je n'ai pas su le comprendre, pardonnez-le-moi. L'idée que le monde nous en donne est si éloignée de l'idée qu'on vous en a faite, que vous ne me comprendriez pas non plus, si je vous parlais de celui qui pourrait vous y attendre. Vous n'avez pas de mère, vous n'avez pas de famille, Caroline ; mais, lorsqu'une femme a donné à celui qu'elle aime le titre sacré de son mari, elle trouve tout ensemble une mère et une famille. Le présent lui est doux par la tendresse de celle qui l'a adoptée pour fille, par le bonheur qu'elle répand autour d'elle ; l'avenir lui est beau, car un jour viendra où de jeunes existences lui demanderont l'amour sacré d'une mère et lui rendront l'amour soumis et respectueux de

l'enfance. Elle aimera, et elle sera aimée : ce que Dieu a laissé de bonheur sur la terre est dans ces deux mots. Et je ne vous parle pas de l'amour de celui que vous auriez choisi ; je ne vous dis pas par quelle constante adoration il vous eût payée du bonheur que vous lui auriez donné. Vous ne me comprendriez pas, Caroline, si je vous disais avec quel orgueil il vous eût montrée à tous les yeux, en disant : Celle-là est la plus belle, celle-là est la plus noble, celle-là est la plus pure. Vous me comprendriez encore moins, si je vous disais le charme enivrant qu'il y a dans cette union de deux êtres confondus dans une même vie, se souriant, l'un à l'autre et vivant l'un de l'autre, heureux partout et de tout ; soit que dans une fête le plaisir les entraîne ensemble parmi les joies du monde, soit que dans la solitude ils s'arrêtent à rêver ensemble aux bruits légers de la campagne, soit qu'ils partent légers et joyeux pour un spectacle brillant où on enviera leur bonheur, soit qu'ils rentrent le soir les bras enlacés, se confiant tout bas leurs douces espérances et leurs pensées de chaque moment ; soit qu'ils restent autour du foyer, au milieu d'une famille et d'amis qui les chérissent, heureux d'un bonheur facile, entourés d'affections sincères au milieu desquelles leur amour avoué semble encore être un secret, tant ils sont seuls à savoir combien il est grand ! Ah ! c'est qu'il y a dans toutes ces choses d'ineffables félicités auxquelles le cœur aspire à son insu. Mais pour les rêver, pour y chercher une espérance qui calme la torture qu'on éprouve, il faut aimer, il faut souffrir ; et vous n'aimez pas, et vous êtes heureuse. Il faut être comme le damné qui envie le bonheur des anges, et vous êtes dans le ciel ; il faut être moi, et non pas vous. Adieu donc, Caroline, adieu. Vous n'entendrez plus parler de moi. Dieu a donc envoyé les anges sur la terre pour y semer le désespoir et la mort ?

« HENRI. »

Luizzi fit la grimace. La lettre de Henri lui sembla d'un amour assez ridicule, mais d'une raison assez solide. À tout prendre, une jeune fille, belle, spirituelle, distinguée, lui paraissait avoir quelque chose de mieux à faire qu'une religieuse. Il se hâta d'ouvrir la lettre qui suivait pour lire la réponse de Caroline, mais il trouva encore une lettre d'Henri d'une date postérieure de plus d'un mois à la lettre précédente.

DE HENRI À CAROLINE.

Il y a dix jours, le jardinier du couvent m'a remis un paquet cacheté à mon adresse ; je l'ai ouvert tremblant d'une joie folle, plein d'une espérance insensée. Il contenait la réponse de Juliette à la lettre de sa mère que j'avais jointe à la dernière que je vous ai écrite, et où je vous disais adieu pour jamais. Vous dire ce que j'ai éprouvé d'affreuse déception m'est impossible : c'est le ciel ouvert qui se ferme tout à coup pour vous laisser dans les ténèbres. On doit souffrir ainsi, quand

on meurt ; mais on ne meurt pas toujours, quand on souffre ainsi. Lorsque le délire de ma douleur fut calmé, j'envoyai la lettre de Juliette à madame Gelis, et je restai anéanti. Puis il me sembla que cette lettre m'appartenait, cette lettre que vous aviez touchée et j'eusse voulu la ressaisir au prix de mon sang. On devait y parler de vous, je le comprenais ; et, si je l'avais eue dans mes mains, je ne sais si je ne me serais pas laissé égarer jusqu'à en briser le cachet. Mais elle était partie, et, ne pouvant la reprendre, j'ai voulu la connaître. Je suis allé à Auterive, j'ai vu madame Gelis, je lui ai demandé des nouvelles de sa fille. « Elle est heureuse, m'a-t-elle dit. » Je n'osais lui parler de vous. Enfin j'ai prononcé votre nom en tremblant. Alors elle m'a répondu ces seules paroles : « Ma fille me dit que mademoiselle Caroline est toute changée, et qu'elle passe toutes les nuits dans les larmes, tous les jours en prière. » Je me suis fait répéter cette phrase, et je suis parti comme un insensé. J'ai couru à votre couvent, et ce n'a été qu'au moment de frapper à la porte de la prison où vous êtes que je me suis rappelé qu'il y avait entre nous des murs infranchissables. Oh ! ces murs, je les eusse brisés de mon front si j'avais pu vous sauver ainsi ; mais un reste de raison m'a dit de cacher à tous les yeux une folie dont on pourrait vous punir. J'ai erré toute la nuit autour de cette demeure où vous pleurez, où vous souffrez. J'allais comme un insensé avec la rage de mon impuissance. Oh ! Caroline, écoutez-moi. Vous souffrez, vous pleurez, je le sais ; vous ne pouvez avoir d'autre désespoir que celui de votre position. Osez vous confier à l'honneur d'un homme qui n'a jamais manqué à sa parole, et je vous délivrerai ; puis jamais vous n'entendrez parler de moi. Ou bien me tromperais-je ? Ce désespoir viendrait-il d'une douleur pareille à la mienne ? Aimeriez-vous et seriez-vous séparée de celui que vous aimez ? Eh bien ! Caroline, s'il en est ainsi, osez me le dire encore. Dites-le-moi, et celui que vous aimez deviendra mon frère ; je le chercherai, je le trouverai, je vaincrai les obstacles, je vous réunirai, et puis encore vous ne me verrez plus. Vous ne me verrez plus quand vous serez heureuse. Je fuirai loin de vous, car je haïrais trop celui qui vous donnerait ce bonheur. Un mot, un mot de grâce ! Oh ! fiez-vous à moi, Caroline ! L'amour est aussi une religion, et cette religion a ses martyrs qui savent se sacrifier au culte auquel ils se sont voués. J'attends ; songez que j'attends, et que, si je ne reçois pas de réponse, je ne répondrai plus de ce que je puis faire. Ayez pitié de moi et pitié de vous.

« HENRI. »

Luizzi se gratta l'oreille après cette lecture.

– Ceci, se dit-il, est un amour d'une trempe assez méridionale ; il y a là-dedans du gascon superlatif, ou je ne m'y connais pas. Cependant, reprit-il, les journaux sont pleins de récits de suicides amoureux, de

crimes amoureux, d'atrocités amoureuses. On ne peut donc pas absolument nier ces caractères-là. Cet Henri qui, je le comprends très-bien, n'est autre que le lieutenant blessé qu'on vient d'emporter d'ici, doit être, d'après ce qu'en a dit le père Bruno, un brave soldat ; cela ne suppose pas d'ordinaire un malhonnête homme. Allons, il est possible que je n'y comprenne rien, et il continua sa lecture.

DE CAROLINE À HENRI.

« Pourquoi m'écrire encore, Monsieur, pourquoi me persécuter dans mon désespoir ? Laissez-moi à mon malheur. Toutes vos suppositions sont fausses. Non, je n'aime pas. Que deviendrais-je, mon Dieu, si j'aimais !

« CAROLINE. »

DE HENRI À CAROLINE.

« J'avais raison, Caroline : vous aimez, le dernier mot de votre lettre me l'a appris. Permettez maintenant à l'ami à qui vous vous êtes confiée de répondre froidement à la triste question que vous vous faites. Que deviendrais-je, dites-vous, si j'aimais ? Ignorez-vous donc que vous êtes libre et que votre position si cruelle d'abandon a du moins cet avantage qu'elle vous laisse maîtresse de vous-même ? À l'âge où vous êtes parvenue, Caroline, votre tuteur vous doit compte de votre fortune ; bientôt vous pourrez, sans avoir besoin du consentement de qui que ce soit, en disposer ainsi que de votre personne. Les souveraines du couvent où vous êtes ne l'ignorent pas, et elles sauront bien vous l'apprendre le jour où elles pourront tourner vos volontés à leur profit. Vous demandez ce que vous deviendriez, Caroline ? vous deviendriez l'épouse honorée et chérie de celui que vous aimez, la sainte mère de famille qui répand son amour autour d'elle comme une douce chaleur qui fait éclore de jeunes vertus ; vous deviendriez la maîtresse absolue d'un cœur qui se ferait votre esclave ; vous deviendriez la joie et l'honneur d'une nouvelle famille, le modèle des grâces les plus parfaites, l'objet de l'admiration et des respects de tous ; vous seriez tout ce que Dieu a voulu que vous fussiez. Voilà cette destinée qui vous épouvante, cette destinée qui est à vous si vous osez la prendre. Mais je tremble, en vous faisant entrevoir le bonheur, d'avoir ajouté un nouveau désespoir à vos souffrances. Car enfin, puisque vous n'osez vous donner à celui que vous avez choisi, serait-ce donc qu'il est indigne de vous, serait-ce qu'il ne vous aime pas ? Ces deux suppositions sont également folles. Votre cœur ne me permet pas de croire à l'une, le mien me dit que l'autre est impossible. Qu'est-ce donc qui vous fait tant souffrir ? Quel secret me cachez-vous ? Oh ! dites-le-moi, Caroline : je vous aime assez pour apprendre que vous en aimez un autre et pour vous donner à lui et vous sauver, dussé-je en mourir !

« HENRI. »

– Par ma foi, pensa Luizzi, voilà qui est d'une niaiserie complète ou d'une adresse effrayante ; ou ce monsieur ne devine rien, ou il veut absolument qu'on lui dise tout. Voyons ce qu'aura dit ma pauvre sœur.

DE CAROLINE À HENRI.

« Henri, sauvez-moi donc ! »

DE HENRI À CAROLINE.

« Vous m'aimez ! c'est moi ! Tu m'aimes, Caroline !… Oh ! laisse-moi me mettre à tes genoux… laisse-moi te remercier et t'adorer. Oh ! je voudrais vous dire ce que j'ai souffert de bonheur à ce mot qui m'a brûlé et anéanti ; j'ai fermé les yeux, j'ai chancelé, j'ai cru mourir… Puis je suis tombé à genoux en vous appelant de toute ma force : Caroline, Caroline ! Oh ! vous qui vous êtes confiée à moi, vous serez heureuse, je vous le jure… Vous serez heureuse pour que je vive ; car votre félicité sera l'âme de ma vie, elle sera le cœur de mon cœur qui cessera de battre devant une de vos larmes. Aujourd'hui je ne puis vous en dire davantage… Je m'égarerais… À ce moment je pleure… je tremble… je doute… j'ai peur d'être fou… Est-ce vrai que vous m'aimez ? »

DE CAROLINE À HENRI.

« Oui, Henri, je vous aime, je vous aime parce que vous avez pris en pitié la pauvre fille isolée et triste, je vous aime pour la noble bonté de votre âme ; je vous aime aussi, sans doute parce que Dieu l'a voulu, car je vous aimais avant tout cela. »

À partir de ces deux lettres, ce n'était plus qu'une correspondance amoureuse où Henri et Caroline se racontaient leur cœur : naïves confidences de l'une, rêves emportés de l'autre, espérances sincères, désirs égarés, tout ce qui est l'entretien de l'amour, source inépuisable et abondante qui commence à s'arrêter du jour où on y trempe ses lèvres ! Parmi toutes ces pensées qui planaient au ciel, il s'en glissait quelques-unes cependant qui étaient de la terre. D'abord Henri enseignait à Caroline quels étaient ses droits. Ensuite venaient toutes les mesures à prendre pour un enlèvement et une fuite. À ce propos il y avait une lettre véritablement admirable de Henri où il avouait sa pauvreté à Caroline, et une réponse de Caroline qui fit venir les larmes aux yeux à Luizzi. Elle demandait si naïvement pardon à Henri d'être plus riche que lui, que le baron fut sur le point de croire à la vérité des sentiments vaudevilliques du Gymnase. Puis il admira avec quelle adresse, ce point une fois établi, Caroline se dévoua pour qu'il n'en fût plus question. Elle osa exiger des comptes de M. Barnet et faire remettre chez madame Gelis les sommes provenant des revenus de sa fortune, depuis qu'elle avait atteint l'âge de dix-huit ans. Enfin de

lettre en lettre, de billet en billet, Luizzi arriva au moment où tout était préparé pour la fuite. Henri devait venir attendre Caroline à une porte que le jardinier s'était engagé à ouvrir. Luizzi croyait toucher au dénoûment ; il restait un petit billet à lire, il ne contenait que ces quelques mots :

DE HENRI À CAROLINE.

« Vous m'avez indignement trompé ; je vous renvoie vos lettres, je ne veux rien de vous qui me rappelle jusqu'à quel point j'ai été prêt à m'égarer.

« HENRI. »

Luizzi resta confondu et réfléchit longtemps à ce singulier dénoûment. Puis il appela sa sœur, et la considérant avec une pitié curieuse :

– Et depuis le jour où vous avez reçu ce billet, vous n'avez rien appris ?

– Rien.

– Vous n'avez pas revu Henri ?

– Depuis le jour où je quittai Auterive, c'est aujourd'hui la première fois que je l'ai vu.

– Vous ne savez pas qui a pu vous calomnier à ses yeux ?

– Je l'ignore.

– Mais cette Juliette ?

– Elle ? oh non ! ce n'est pas elle ; elle ne l'avait pas revu plus que moi. Elle ignorait jusqu'à mes projets ; car, depuis que j'étais devenue coupable, je n'osais plus me confier à elle. Je ne me sentais pas la force de rougir devant tant de résignation et de vertu. Je ne voulais pas la rendre complice de ma faute, car son amitié n'eût pas voulu me trahir, et sa conscience lui eût amèrement reproché sa faiblesse. D'ailleurs vous avez pu voir quel secret Henri me recommandait.

– Mais comment se fait-il que vous soyez ici ?

– Le soir venu où je devais partir avec Henri, je m'étais échappée de ma cellule ; je traversai le jardin tremblante et pouvant à peine me soutenir ; la nuit était sombre ; tout dormait dans le couvent. J'arrive enfin à la porte fatale : « Eh bien ? dis-je au jardinier. – M. Henri est venu, me dit-il, mais il a disparu presque aussitôt après m'avoir remis ce paquet et ce petit billet. » Je pensai que quelque obstacle imprévu avait retardé l'exécution de nos projets. Je demandai au jardinier si Henri devait revenir dans la nuit, il n'avait rien dit de plus. J'aurais voulu pouvoir lire ce billet afin de m'assurer de ce qui nous arrivait, mais je n'avais point de lumière dans ma cellule. Enfin, je pensai à la

chapelle qui était tout près de la porte du jardin ; je m'y glissai furtivement, et là, à la lueur d'un cierge qui brûlait près d'une relique de Saint-Antonin, je lus ces mots affreux qui me brisèrent le cœur au point que je tombai évanouie. Lorsque je revins à moi, j'étais étendue sur le pavé de la chapelle. Je m'éveillai comme d'un songe horrible, ne comprenant pas pourquoi j'étais dans cet endroit, ne pouvant me rappeler ce qui m'y était arrivé. Enfin, quand je pus me souvenir, j'éprouvai un si vif désespoir que, si la sainteté du lieu n'eût parlé à mon âme, j'aurais brisé ma tête sur les dalles comme on avait brisé mon cœur. Je regagnai ma cellule en chancelant ; je passai le reste de la nuit dans un désespoir sombre où mon âme s'égarait sans résolution ni pour vivre ni pour mourir. Le jour, en m'apportant la lumière, me montra pour ainsi dire une voie à suivre. Dès que je pus voir cette demeure où j'avais tant aimé, tant souffert et tant espéré, je me sentis incapable de l'habiter plus longtemps ; et, au bout de quelques jours, j'avais obtenu de la supérieure de m'envoyer dans une des maisons centrales des sœurs de charité. Ce fut à Évron que je dus finir mon noviciat. J'y vins seule, emportant avec moi mon secret et mon désespoir. Depuis six mois que j'y habite, j'ai passé ma vie dans les plus rudes travaux, attachée à l'hôpital de Vitré, demeurant sans cesse au chevet du lit des malades, espérant que l'aspect de la douleur des autres calmerait les dévorantes ardeurs de la mienne. Mais j'envie vainement ces souffrances du corps sous lesquelles je vois tant d'hommes fléchir. Je venais ici remplir les saints devoirs auxquels je suis vouée, lorsque j'ai revu celui qui a tué ma vie ; car je ne vis plus, mon frère, je n'espère plus.

– Espérez, Caroline, dit vivement Luizzi ; il y a dans tout ceci quelque affreuse machination que je découvrirai.

– Mon frère, que voulez-vous faire ?

– Je verrai Henri, je l'interrogerai.

– Hélas ! il n'est peut-être plus temps.

– C'est ce que je vais savoir.

Et Luizzi entra dans la chambre où veillait encore le père Bruno.

XIII

– Monsieur Bruno, dit le baron, y a-t-il quelqu'un ici qui puisse me conduire à l'endroit où se cache la bande de Bertrand ?

– Jadis j'aurais pu vous y conduire, repartit le père Bruno ; je connais toutes les retraites des chouans, il n'en est pas une où je n'eusse été autrefois les yeux fermés ; mais, maintenant que je suis aveugle, je ne pourrais être aussi sûr de ne pas me tromper…

Le baron ne put s'empêcher de sourire de la singulière prétention du vieillard, et du démenti qu'il lui donnait au même instant. Il reprit :

– Mais, à défaut de vous, ne pourrais-je trouver quelqu'un qui me guiderait ? Je le récompenserais en conséquence.

– Hum ! fit l'aveugle, Mathieu est un petit gars qui sait les chemins sur le bout de son doigt. En lui indiquant l'endroit où doit être Bertrand là cette heure, il vous y mènerait tout droit ; mais ce serait vous exposer l'un et l'autre à un bon coup de fusil, à moins que vous ne fussiez avec quelqu'un qui pût répondre de vous.

– Si vous m'accompagniez, Caroline ? dit Luizzi en se tournant vers sa sœur.

– Moi ? répondit-elle en rougissant. Elle sembla hésiter un moment, puis elle finit par dire en balbutiant : Quel empire aurais-je sur ces hommes ? Vous avez vu que je n'ai rien pu pour Henri, quand j'ai tenté de le sauver sans le connaître.

– Sans doute, dit Bruno ; mais vous avez vu aussi qu'un mot de vous a suffi pour sauver Monsieur, que vous connaissiez.

– N'importe ! répondit Caroline, renoncez à ce projet, mon frère, ne vous exposez pas à quelque affreux danger, pour obtenir une explication qui ne sera peut-être qu'une nouvelle douleur pour moi.

– N'oubliez pas, repartit Luizzi, qu'il y va de votre honneur… et de votre bonheur, peut-être.

– Est-ce comme ça ? dit le père Bruno en se levant ; en ce cas, me voici. Je vous accompagnerai, moi, et le petit Mathieu nous guidera.

– Mais n'est-ce pas vous exposer vous-même au danger dont vous me menaciez tout à l'heure ? dit Luizzi.

– Oh ! c'est bien différent ; il y a entre moi et Bertrand des choses qui le rendront prudent.

– Cela n'a pas sauvé votre fils de ses violences, reprit Caroline.

– Ce n'est pas Bertrand qui a fait le coup ; il ne l'a pas commandé non plus. Je ne vous demande qu'une chose, sœur Angélique, à vous qui êtes si bonne et si charitable pour les pauvres gens. Est-il vrai que votre bonheur dépend de ce que ce Monsieur rejoigne la bande de Bertrand et voie le prisonnier ?

Caroline hésita encore, puis elle répondit en baissant les yeux :

– Je ne puis m'opposer à la volonté de mon frère, et, s'il veut absolument voir M. Henri…

– Oui, ma sœur, je le veux. Songez aussi que Henri est livré sans défense à des hommes qui peuvent lui faire payer de la vie le courage qu'il a montré contre eux. C'est lui aussi qu'il s'agit de sauver.

– Sauvez-le donc, mon frère, et que Dieu vous protége !

– Quand pouvons-nous partir ? reprit Luizzi.

– Le plus tôt sera le mieux, repartit Bruno, le temps d'éveiller Mathieu et de le faire lever.

– Écoutez, dit une voix venant du grand lit qui occupait le coin de la vaste salle.

Luizzi et sa sœur s'en approchèrent et virent Jacques qui s'était assis sur son séant.

– Écoutez, continua-t-il, je veux bien laisser partir mon père et mon fils, puisqu'il s'agit de l'honneur de la sœur Angélique. Quand ma pauvre petite fille qui dort ici à côté a manqué mourir de la petite vérole, la sœur Angélique est venue chez nous sans craindre la contagion ; elle a passé les nuits et les jours près du lit de mon enfant, et l'a sauvée. Pour la vie de celle-là qu'elle m'a gardée, je peux bien risquer la vie d'un autre ; Mathieu vous suivra donc. Quant à vous, mon père, vous savez ce que vous faites, et je n'ai rien à dire contre votre volonté. Mais il me faut votre parole d'honneur, Monsieur, que vous ne profiterez de ce que vous allez voir que pour vous-même. Il faut que vous me juriez devant Dieu que vous ne direz à personne la retraite de Bertrand, et que, si les chefs des troupes qui occupent le pays apprenaient que vous avez pénétré jusqu'à l'endroit où se cachent les chouans, vous ne leur donnerez pas de renseignements qui pourraient les y conduire.

– Je vous donne cette parole, reprit le baron, quoique je m'étonne que vous me la demandiez, vous qui avez été la victime de ces misérables.

– C'est un compte à régler entre Bertrand et moi, dit Jacques. C'est du sang qu'il me redoit et que je ne veux pas qu'il paye à d'autres.

Maintenant, allez faire vos affaires ; je ferai les miennes quand il en sera temps.

Un moment après, le petit Mathieu était prêt. Il fut convenu que Caroline attendrait chez Bertrand le retour de Luizzi. Le baron partit, accompagné du jeune gars et du vieil aveugle. Tant que dura la nuit, qui était sur le point de finir, leur marche fut silencieuse. C'étaient toujours des chemins creux et effondrés qu'il fallait longer en suivant partout des haies épaisses. Dès que le jour commença à poindre, ils rencontrèrent des paysans qui s'en allaient travailler la terre ; puis le mouvement devint plus actif, et ils virent les chemins se couvrir des étroites charrettes du pays avec leurs immenses attelages qui consistaient pour le moins en trois paires de bœufs et quatre chevaux retenus par des traits d'une immense longueur. D'une part, le déplorable état des routes nécessite l'emploi de ces forces considérables pour transporter les moindres charges et arracher les chariots aux fondrières dans lesquelles ils s'embourbent ; d'une autre part, les paysans font une affaire de vanité de la quantité de chevaux et de bœufs qu'ils peuvent atteler à un seul chariot pour porter quelques sacs de blé à un marché. Luizzi, occupé de l'importance de la mission qu'il s'était donnée, regardait tout cela sans y faire véritablement attention ; il ne remarquait pas non plus l'aspect étrange des paysans qui conduisaient ces voitures, enveloppés dans leur cape de peau de chèvre, la tête coiffée d'un large bonnet rouge d'où s'échappaient leurs longs cheveux plats, leurs pieds nus dans leurs sabots et les jambes nues dans des guêtres de cuir qui se joignaient mal, avec une culotte courte ouverte sur le côté extérieur des genoux. L'espèce de chant doux et monotone qui accompagne presque toujours la marche de ces paysans ne le distrayait point de ses réflexions ; cependant il fut frappé de la manière dont on parlait au père Bruno toutes les fois qu'on le rencontrait.

« – Hé ! comment va-t-on chez vous ? Jacques en a-t-il pour longtemps de son épaule ? la blessure est-elle grave ? » lui disait-on à tout moment.

L'événement arrivé à la chaumière depuis trois ou quatre heures à peine était déjà connu de tout le monde ; chacun s'en informait avec intérêt, mais personne ne faisait la plus simple observation de blâme ou de louange sur la conduite de Jacques ni sur celle des chouans. Cependant Luizzi témoigna sa surprise à Bruno de ce que la nouvelle de la blessure de son fils se fût si rapidement propagée.

– Cela n'a rien d'extraordinaire, répondit le bonhomme ; la moitié des gars que nous venons de rencontrer étaient peut-être de la bande. À présent qu'ils ont fait leur coup, il sont rentrés dans les closeries, et les gendarmes y pourront aller sans se douter de rien.

– Je ne comprends pas cela, dit Luizzi.

– C’est pourtant bien facile. On sait combien il y a de *chapeaux* et de *têtes blanches* (d’hommes et de femmes) par maison. Que les gendarmes arrivent à l’heure du dîner, par exemple : ils demandent le compte des gens, il faut leur déclarer ceux qui sont aux terres et ceux qui sont au marché, et, s’il en manque, ils en prennent note. Mais comme les gars, lorsque le jour reparaît, sont là ou à l’ouvrage, il n’y a pas moyen de savoir ceux qui font partie des bandes. C’est si vrai que souvent on demande des renseignements sur un mauvais coup précisément à ceux qui l’ont fait. Pour que l’on pût découvrir les gueux qui font de la fausse chouannerie, il faudrait tomber tout d’un coup dans les maisons au milieu de la nuit, et il ne fait pas bon pour les gendarmes de se promener la nuit dans nos chemins.

– Alors, dit Luizzi, nous trouverons Bertrand chez lui ?

– Oh ! non pas ; il est connu, lui ! et s’il va quelquefois dans la maison, ce n’est plus qu’après le soleil couché. Nous le trouverons à la Grande-Lande avec quatre ou cinq autres qui sont forcés de se cacher pour la même raison.

– Ainsi, reprit le baron, nous avons rencontré quelques-uns des hommes qui ont attaqué cette nuit votre maison ?

– Mieux que ça, dit Bruno, je parierais que nous avons parlé à celui qui a tiré le coup de fusil… vous savez ce petit trapu qui m’a dit : Faut espérer que ça ne sera rien.

– Ce n’est pas lui, grand-père, dit le petit Mathieu ; je sais qui, moi.

– Et l’as-tu dit à ton père ? reprit Bruno, sans s’étonner du secret qu’avait gardé l’enfant.

– Je le dirai d’abord avec mon sabot au gars Louis, le fils à Petithomme, la première fois que je le rencontrerai au pâturage.

– Ah ! c’est Petithomme ? dit le vieillard froidement ; il y a longtemps que Jacques aurait dû s’en méfier. Mais toi, petiot, prends garde au gars Louis, il a deux ans de plus que toi ; tape-le sur l’œil, c’est un bon endroit.

– Soyez tranquille, grand-père, ce ne sera pas la première fois qu’il portera de mes marques. Et, sans s’inquiéter davantage de ce qui pourrait arriver de la querelle de son petit-fils, Bruno s’arrêta et sembla flairer autour de lui.

– Nous devons être tout près de la Grande-Lande, dit-il.

– Oui, grand-père, répondit Mathieu.

– Alors ; cherche à gauche un petit sentier dans les genêts ; Bertrand doit être au trou du Vieux-Pont.

L'enfant eut bientôt trouvé le sentier, et Luizzi, qui voyait s'étendre devant lui une lande de plus d'une lieue de diamètre, demanda si le chemin à parcourir était encore bien long.

– Nous allons au milieu de la lande à peu près répondit Bruno.

– Comment ! repartit le baron, les chouans se cachent dans un endroit si découvert ?

– Regardez : vous verrez en face de vous, un peu à gauche, une petite éminence. C'est au pied de ce petit monticule qu'est le vieux pont. Une sentinelle, placée au sommet et cachée dans les genêts, domine facilement toute la lande. Au moment où je vous parle, Bertrand sait que trois personnes y ont mis le pied et s'avancent vers sa retraite. Il nous attend, parce que nous ne sommes que trois ; mais, si on lui eût signalé un corps de troupes, il serait déjà en route pour s'enfuir du côté opposé.

– Mais s'il s'en présentait de plusieurs côtés à la fois ?

– Quand elles viendraient de dix côtés, peu lui importerait. Il y a vingt sentiers inaperçus qui sortent de la lande ; les gars se disperseraient et fileraient à travers les soldats comme un lièvre entre deux chasseurs. Il n'y a jamais eu qu'un moyen de faire la guerre aux chouans.

– Et lequel ?

– C'est de prendre leurs femmes et leurs enfants, et de les emmener tranquillement à la ville sans leur faire de mal. Ah ! comme les pauvres diables se lasseraient vite s'ils n'avaient ni gîte ni lit ! Ce serait l'affaire de huit jours. Ils rapporteraient au galop leurs fusils et leurs munitions pour ravoir leurs familles, et, une fois désarmés, il faudrait bien qu'ils se tinssent tranquilles.

Le père Bruno s'arrêta tout à coup, puis reprit :

– Écoutez ! avez-vous entendu ce *houhou ?* on envoie quelqu'un pour nous reconnaître.

Ils continuèrent à marcher, et Luizzi remarqua que cette lande, qui au premier aspect lui avait semblé si unie, était traversée en tous sens par de profondes tranchées ou des ravins creusés par les pluies, et coupée de distance en distance de champs de genêts qui n'avaient pas moins de cinq ou six pieds de hauteur. Au moment où ils sortaient de ces épais fourrés, ils aperçurent Bertrand debout devant eux, qui leur cria :

– Où allez-vous comme ça ?

– Nous allons où nous sommes arrivés, dit Bruno ; car c'est toi que nous cherchions.

– Puisque vous m'avez trouvé, dites-moi ce que vous me voulez.

– Ce Monsieur va te l'expliquer, car c'est lui que ça regarde.

– Diable ! fit Bertrand, est-ce qu'il n'en a pas assez d'avoir manqué aller au fond de la mare, comme ça lui serait arrivé sans l'intervention de la sœur Angélique ?

– C'est en son nom que je viens encore, fit Luizzi.

– Pour sauver l'officier ? dit Bertrand d'un ton sombre.

– Pour le sauver.

– Que la sœur Angélique se mêle de ses affaires ! repartit Bertrand avec emportement. Du reste, tant pis pour vous de vous être mêlé de tout ça ! tant pis pour toi, Bruno, de t'en être mêlé aussi ! tu as fait une faute, tu as enseigné à un étranger le chemin du Vieux-Pont ; c'est une trahison, ça, et tu sais ce que ça se paye !

– Le motif qui amène ici ce Monsieur, repartit tranquillement Bruno, ne regarde pas la chouannerie ; ça intéresse la sœur Angélique toute seule. Expliquez-lui ça, Monsieur, et faites votre affaire.

Luizzi allait parler, quand Bertrand reprit la parole en disant :

– Puisque vous avez voulu voir le trou du Vieux-Pont, dit Bertrand, il faut y venir tout à fait à présent ; et puisque vous êtes si curieux, je vais vous montrer un chemin que vous ne connaissez ni les uns ni les autres.

Aussitôt, Bertrand se mit en marche en prenant une espèce de fossé à moitié plein d'eau. Comme Luizzi hésitait à le suivre, Bruno lui dit tout bas :

– Il ne s'agit point de reculer maintenant. Il doit y avoir des gars à droite et à gauche de nous, et peut-être derrière, qui vous saleraient les reins d'une balle, si vous faisiez mine de broncher.

Luizzi se mit à marcher, et, au bout de dix minutes ils arrivèrent dans le creux d'un ravin dont les deux bords avaient été joints autrefois par un pont à deux arches ; l'une d'elles était encore entière et sous laquelle huit ou dix hommes étaient assemblés autour d'un feu qu'ils y avaient allumé. Ils regardèrent à peine Bruno et son petit-fils ; mais ils tournèrent autour de Luizzi en murmurant entre eux :

– C'est l'espion de cette nuit.

Cette dénomination parut de mauvais augure à Luizzi. Mais, comme il ne s'était pas décidé à la démarche qu'il avait faite sans prévoir qu'il pouvait courir quelque danger, il parut ne pas s'apercevoir des mauvaises dispositions des chouans. Toutefois, il remarqua que le petit Mathieu s'approcha d'un des chouans qui se tenaient à l'écart, et lui dit d'un ton jovial :

– Bonjour, père Petithomme, comment va le gars Louis ?

– Ça va comme ça peut, dit le chouan.

– Tu es donc là, Petithomme ? dit Bruno d'un ton amical.

– Oui, père Bruno. Et ça va bien, j'espère, chez vous ?

– Pas mal, pas mal.

Ni l'enfant ni le vieillard ne montrèrent la moindre émotion, en parlant l'un à l'assassin de son père, l'autre à l'assassin de son fils. D'un autre côté, Luizzi ne vit rien qui lui annonçât que le lieutenant eût été porté en ce lieu, et il attendit que Bertrand l'interrogeât. Celui-ci s'assit sur une grosse pierre, s'accouda sur ses genoux, et lui dit en se penchant vers le feu :

– Que demandez-vous ?

– Ce que je crains bien, dit Luizzi, que vous ne puissiez plus m'accorder : je voudrais voir votre prisonnier.

– Qu'est-ce que vous voulez lui dire ?

– C'est un secret entre lui et moi.

Bertrand releva la tête, et examina Luizzi d'un air surpris ; puis il reprit sa position en étendant les mains vers le feu, et cria à l'un de ses gens :

– Va chercher le blessé !

Un moment après, Henri parut, et Luizzi put l'examiner à son aise. C'était un homme de vingt-cinq ans à peine, de formes herculéennes, la tête petite, le front déprimé, et qui devait être rose sous sa barbe noire, quand la maladie ne l'avait pas atteint.

– Vous pouvez causer ensemble, dit le chouan. Ne vous gênez pas. Nous vous laisserons le temps.

– Êtes-vous venu ici, Monsieur, dit Henri, pour traiter de ma liberté ?

– Non, reprit le baron ; je viens au nom de la personne qui vous a reconnu chez Jacques.

– De mademoiselle Caroline, qu'on appelle la sœur Angélique, et qui a deux noms de baptême faute d'un nom de famille, dit brutalement Henri ; qu'est-ce qu'elle me veut ?

– Rien, Monsieur, dit Luizzi révolté de cette grossièreté ; mais j'ai droit d'attendre de vous une explication.

Le militaire regarda autour de lui d'un air insouciant, et répliqua :

– Une explication ici ! L'endroit n'est pas commode, j'ai le bras droit en écharpe, mais c'est égal. Si ces paysans ont deux mauvaises lattes

bien aiguisées à nous prêter, je suis votre homme.

– Vous ne me supposez pas le mauvais goût, je pense, reprit Luizzi de son grand ton de gentilhomme, d'être venu vous demander une pareille explication ici et dans l'état où vous êtes ?

– En ce cas, je n'en ai pas d'autre à vous donner, reprit Henri en lui tournant le dos.

Luizzi resta tout abasourdi de surprise en voyant le ton et les manières de ce monsieur que, d'après ses lettres, il s'était figuré un beau et mélancolique jeune homme. Il ne trouva rien à dire d'abord à la brutale réponse d'Henri, et peut-être l'eût-il laissé s'éloigner, si celui-ci ne se fût retourné et ne lui eût dit d'un ton insultant :

– Mais j'y pense, je voudrais bien que vous me fissiez le plaisir de me dire de quel droit vous venez vous mêler de mes affaires ?

– C'est que vos affaires sont les miennes, Monsieur, dit le baron avec hauteur ; c'est que je suis le baron de Luizzi, et que Caroline est ma sœur.

À cette révélation Henri sembla pétrifié, et, quand Luizzi ajouta : « Je sais tout, Monsieur ! » le lieutenant se laissa emporter à d'effroyables jurements.

– Eh bien ! s'écria-t-il, que vous sachiez tout, c'est bon ; allez me dénoncer à mes chefs, faites-moi casser en tête du régiment. Après tout, ça m'est égal ; d'ailleurs voilà des gueux qui depuis hier me promettent de m'achever. À leur aise maintenant, j'aime autant que ça finisse tout de suite.

Luizzi se figura qu'un délire de fièvre occasionné par la blessure exaltait la tête de ce jeune homme. Flatté d'ailleurs de l'impression qu'avait faite la simple énonciation de son nom, il reprit plus doucement :

– Écoutez, Monsieur, je crois l'autorité militaire fort peu curieuse de punir une faute comme la vôtre, surtout quand elle peut se réparer.

– Eh ! comment diable voulez-vous que je la répare avec douze cents francs d'appointements ? répondit Henri en haussant les épaules.

Luizzi, qui s'était fait une idée chevaleresque de la mission qu'il venait remplir et qui ne renonçait pas à atteindre le but qu'il s'était proposé, écouta à peine cette singulière réponse, la rejeta toujours sur le compte de la fièvre, et repartit vivement :

– Votre manque de fortune, Monsieur, ne saurait être un obstacle ; la fortune personnelle de ma sœur est peu de chose à la vérité, mais je puis l'accroître à tel point qu'elle satisfera à toutes les exigences d'une position honorable.

L'épaisse intelligence du sous-lieutenant sembla s'éveiller lentement, et, comme un homme qui cherche à comprendre ce qu'on veut lui dire, il regarda Luizzi et lui dit en balbutiant :

– Caroline était déjà un assez bon parti… Tant mieux pour elle si vous la faites plus riche… Il est possible que j'eusse mieux fait de l'épouser… si je n'avais pas écouté…

– D'indignes calomnies, dit Luizzi.

– Je ne dis pas que mademoiselle Caroline ait jamais rien fait de répréhensible, répondit Henri en grommelant entre ses dents.

– Mais vous l'avez cru peut-être un moment, et ce moment a suffi pour détruire à jamais son bonheur, et aussi le vôtre sans doute. Mais il en est temps encore, Monsieur ; elle n'a pas prononcé ses vœux, elle vous aime toujours, et, si vous êtes enfin désabusé, prouvez-le-moi en acceptant sa main.

Pour faire cette proposition, Luizzi s'était posé d'une façon tout héroïque, en se campant sur la hanche, la main tendue vers Henri. Il avait parlé d'un ton théâtral auquel il ne manquait absolument qu'un manteau espagnol et une rapière pour être du meilleur dramatique, et il continua de même en voyant l'air ébouriffé de Henri.

– Je suis venu loyalement à vous, Monsieur. Répondez-moi de même : Êtes-vous libre ?

– Libre de me marier ? dit Henri. Oui, si je deviens libre de partir d'ici.

– En ce cas, que dirai-je à Caroline ?

– Ma foi ! que je suis tout prêt à l'épouser, dit encore Henri dont les yeux attestaient une étrange surprise et une espèce d'égarement.

– Merci pour elle, mon frère, reprit le baron, toujours monté sur son dada chevaleresque.

Puis, s'adoucissant jusqu'au ton paternel, par une habile transition il reprit :

– Qui donc avait pu vous égarer au point d'écrire à Caroline un billet pareil à celui-ci ?

Henri prit le billet et le lut. Il resta silencieux et comme plongé dans de profondes réflexions.

– Je sais, dit Luizzi qui était en train de phrases, je sais que l'amour, qui souvent se refuse à l'évidence, croit aussi au crime sur les plus légers soupçons. Mais vous pouvez me dire quel a été l'auteur des calomnies ?

– Oh ! dit Henri, les yeux toujours fixés sur le billet, je ne puis ni ne

dois nommer une personne…

– Je vous comprends, dit Luizzi ; mais je crains que cette Juliette…

Henri tressaillit ; mais il répondit presque aussitôt :

– Non, sur l'honneur, jamais Juliette ne m'a dit un mot contre la bonne réputation de Caroline.

– Ce serait donc ?…

– Ne cherchez pas, monsieur de Luizzi ; vous ne connaissez pas ceux qui m'ont trompé.

– Comme vous voudrez. Je respecte votre scrupule. Mais ce qui maintenant doit nous occuper, c'est de trouver les moyens de vous délivrer. Laissez-moi me charger de cette négociation, ajouta le baron d'un air ravi de sa supériorité ; je ferai entendre raison à ces gens-là.

– Essayez, dit Henri ; mais soyez assez bon pour me confier cette correspondance.

– Vous y retrouverez tout à fait votre cœur, repartit Luizzi d'un ton charmant.

Et il remit le paquet de lettres à Henri, qui se prit à les lire avec une attention qui fit sourire Luizzi. Aussitôt le baron s'avança vers Bertrand.

– Enfin c'est fini, lui dit le chouan. Bruno vient de m'expliquer l'affaire ; il paraît que la religieuse est votre propre sœur. Tant mieux pour vous, car c'est une sainte femme. Puisque vous n'avez plus rien à faire ici, partez : le plus tôt sera le mieux.

– C'est que je ne puis partir seul, car Bruno ne vous a pas tout dit. Je suis le frère de la sœur Angélique, comme vous l'appelez ; mais cet officier était son fiancé depuis longtemps ; des malheurs les ont séparés, et aujourd'hui qu'ils se sont retrouvés, je veux assurer leur bonheur en les mariant.

– Marier une religieuse ! dit un des chouans.

– Elle n'a pas prononcé ses vœux, repartit Luizzi.

Un sourd murmure courut parmi tous ces hommes.

– Taisez-vous, cria Bertrand, ça n'est pas notre affaire ! et pour vous le prouver, Monsieur, dit-il à Luizzi, je vous dirai tout bonnement que l'officier et la religieuse pourront se marier tant qu'ils voudront quand on nous aura remis Georges en échange de notre prisonnier.

– Vous ne voulez donc pas me le rendre ?

Bertrand regarda Luizzi d'un air tout ébahi.

– Et pourquoi voulez-vous que je vous le rende ?

– Il y va de l'honneur d'une femme, du bonheur de celle que vous appelez une sainte.

– Jolie sainte, dit Bertrand, qui a des galants dans la Ligne !

– Vous oubliez à qui vous parlez ! dit Luizzi.

– Vous oubliez vous-même ! s'écria Bertrand en s'avançant vers le baron, la crosse de son fusil en l'air. Est-ce que je vous connais, moi ? Je vous ai laissé approcher quand j'aurais pu vous faire dévaler à coups de fusil, je vous ai permis de parler à cet officier parce que le père Bruno vous accompagnait et que j'ai causé un malheur à son fils ; mais est-ce que je vous dois quelque chose, à vous ? Décampez donc, je vous le conseille ; éloignez-vous pendant que j'ai encore la bonne volonté de vous laisser partir, et ne me fatiguez pas de vos airs de monsieur de Paris, entendez-vous ?

Probablement Luizzi allait faire quelque sotte réplique, lorsque Bruno prit la parole.

– Voyons, Bertrand, ne sois pas méchant ; il a raison, ce monsieur.

– Ne te mêle pas de ça, Bruno, dit Bertrand ; tu ne t'en es déjà que trop mêlé.

– Et je m'en mêlerai tant que je voudrai, entends-tu, Bertrand ? repartit l'aveugle d'un ton irrité. Penses-tu me faire peur avec ta grosse voix ? je l'ai entendue trembler et prier, Bertrand !

– Tais-toi, dit le chouan en tournant son farouche regard vers l'aveugle, tais-toi ! tu t'attireras quelque malheur.

– Et si je ne veux pas me taire, et si je veux dire ce que tu as fait Bertrand, ne me force pas à parler…

– Je t'en empêcherai bien reprit le chouan en armant son fusil.

– Ne touchez pas le bonhomme, s'écrièrent les autres chouans ; c'est assez de Jacques.

Le chef s'avança en relevant son fusil avec colère, et Bruno lui dit d'un ton impératif :

– Viens ici, Bertrand, viens ici.

Bertrand obéit et suivit le vieillard à quelques pas de Luizzi. Les chouans se retirèrent en dehors de l'arche du pont ; mais, l'ellipse de la voûte servant de conducteur aux paroles de Bruno, le baron put les entendre comme s'il eût été à côté de l'aveugle. Il disait à Bertrand :

– As-tu oublié l'attaque d'Andouillé ? as-tu oublié que Balatru notre chef, y fut tué d'une balle entre les deux épaules, quoiqu'il marchât le premier devant nous ? Il n'y a que moi, qui étais à côté de toi, qui sache qui a tiré cette balle. Veux-tu que je le dise tout haut ?

– Balatru nous trahissait, dit Bertrand en baissant la tête.

– Tu étais l'amant de la femme à Balatru et tu l'as épousée, voilà tout.

– Eh bien ! après ? repartit Bertrand dont la main se crispait de colère.

– Après ? quand je t'ai menacé de te dénoncer aux chefs tu m'as prié à genoux sur la terre et tu m'as dit : « Ne me trahis pas ; si tu me demandes jamais la vie ou la mort d'un homme, je le sauverai ou je le tuerai à ton plaisir. »

– Est-ce que tu me demandes la vie de cet officier ?

– Ça d'abord, puis autre chose. C'est Petithomme qui a tiré sur Jacques.

– Qui te l'a dit ?

– Est-ce que ce n'est pas lui ? Mathieu l'a vu.

– Oui, c'est lui.

– Je ne veux pas qu'il puisse recommencer. Tu sais qu'il a dû épouser Marianne ; il a tenté cette nuit de faire ce que tu as fait autrefois, et…

– C'est bon, dit Bertrand, je t'en réponds. D'ailleurs, c'est un failli gars dont je me méfie ; c'est la moindre des choses… Mais pour l'officier, je ne le peux pas.

– Tu le peux, si tu le veux…

Comme ils allaient continuer, ou entendit un petit bruit au sommet du ravin, et un chouan descendit en se laissant glisser à travers les ronces et en disant à voix basse :

– Hé ! les gars ! voilà les culottes rouges !

– Où ça ? fit Bertrand.

– À la lisière du grand bois.

– C'est bon, répondit le chef, tenez-vous en repos, et remontez là-haut.

Puis, se tournant vers Bruno, il reprit :

– Comment veux-tu que je fasse pour proposer cela aux autres ?

Il n'avait pas achevé qu'un second chouan parut.

– Hé les gars ! voilà les culottes rouges !

– De quel côté ?

– Vers la grande mare.

– Remonte, et qu'on attende, reprit Bertrand.

À cette nouvelle, Henri s'était levé pour s'approcher du baron ; mais celui-ci lui avait fait signe de ne pas interrompre l'entretien des deux paysans. En ce moment, Bruno disait à Bertrand :

– Voilà une bonne occasion ; renvoie tes hommes et laisse ici l'officier avec nous.

– Je vais voir si c'est possible, dit Bertrand d'une voix tranquille.

Aussitôt il s'éloigna de quelques pas en jetant un regard de menace sur le vieillard. Luizzi s'approcha de Henri qui lui dit :

– Voilà un secours qui nous arrive fort à propos…

– J'en doute, dit Luizzi. Puis il s'approcha de Bruno et lui glissa tout bas ces mots : Prenez garde, j'ai peur de quelque trahison.

Presque aussitôt Bertrand reparut : il semblait violemment agité.

– Nous sommes vendus, dit-il, ils sont plus de trois cents venant de tous les coins.

Les chouans se rapprochèrent de Bertrand, et le mot : *vendus ! vendus !* circula parmi ces douze ou quinze hommes réunis.

– Vendus et perdus ! dit Bertrand ; ils s'avancent en faisant le cercle et en fouillant la lande comme des rabatteurs de gibier.

– C'est le père Bruno qui nous a dénoncés, cria le chouan Petithomme, pendant que Bertrand regardait quel effet produirait cette accusation.

– Si je vous avais dénoncés, dit Bruno en haussant les épaules, est-ce que je serais au milieu de vous ?

– Il a raison ! il a raison !

– Mais vous me semblez bien vite démontés, vous autres, reprit Bruno ; comment ! vous ne pouvez pas vous échapper et glisser entre une centaine de soldats ? Est-ce que vous ne connaissez pas le sentier du…

– Je connais tous les sentiers, dit Bertrand en interrompant Bruno ; mais, à la manière dont ils s'y prennent, nous serons bien heureux s'il n'y en a pas trois ou quatre d'entre nous arrêtés ou tués. Pourtant, il y a un moyen de tout sauver sans qu'aucun de nous coure le moindre risque.

– Voyons…

– Le voici, reprit Bertrand en s'adressant à Henri ; vous connaissez le terrier où vous avez été enfermé, il peut tous nous contenir et nous pouvons nous y cacher. Vous laisserez approcher les soldats jusqu'ici, et quand ils arriveront, vous leur déclarerez qu'il y a plus de deux heures que nous avons quitté la lande. Les recherches cesseront de ce

côté, et nous, nous resterons ici tranquilles comme des poissons dans l'eau.

– Soit, dit Bruno, je te le promets.

– Et moi aussi, ajouta le baron.

– Mais moi, je ne peux pas m'engager à trahir les miens, dit Henri.

– Vous, dit Bertrand, ça ne m'embarrasse pas, et je vous réponds que vous ne parlerez pas.

– Que veux-tu donc faire ? dit Bruno.

– Il nous suivra de bonne volonté et il ne criera pas quand nous le tiendrons, ou bien il restera ici et ça fera un cadavre de plus dans la lande.

– N'oublie pas que je t'ai demandé la liberté de cet officier ? dit Bruno.

– Pour qu'il nous livre, repartit Bertrand.

– Sauvez-vous, Henri, reprit le baron, et jurez sur l'honneur de ne pas révéler le lieu de leur retraite.

– Cela m'est impossible, répondit Henri.

– En ce cas, dit Bertrand en tirant son couteau de chasse, marchez devant et ne bronchez pas.

– Vous pouvez me tuer, dit Henri, car je ne ferai pas un pas.

– Va comme il est dit, fit Bertrand en se reculant comme pour asséner un coup plus sûr à Henri.

– Si vous commettez un tel crime, s'écria Luizzi, je retire ma parole.

– Eh bien ! ça sera pour vous comme pour lui.

– Ils se resserrent et se rapprochent ! murmura une voix partie du haut du pont.

– Voyons, décidez-vous, cria Bertrand.

– Un moment, dit Luizzi. Vous oubliez une chose : c'est que, si nous restons seuls ici, les militaires qui vont venir et qui ne nous connaissent pas ne croiront point à nos assertions et n'en continueront pas moins leurs recherches…

– C'est juste, dit-on de toutes parts.

– Tandis que si un de leurs officiers, continua Luizzi, leur certifie que vous êtes partis depuis longtemps, ils n'en douteront pas.

– C'est encore juste, repartit Bertrand, mais il faut qu'il le veuille.

– Consentez, Henri, dit le baron.

– Les voilà qui viennent ! cria un chouan qui descendit du

monticule où il était en sentinelle.

– Voyons, dit Bertrand, qui jeta brusquement son fusil en bandoulière pour pouvoir se mieux servir de son couteau de chasse : une fois, deux fois, voulez-vous jurer de dire que nous sommes partis depuis le matin ?

Henri hésita encore.

– Ma foi, tant pis pour lui ! dit Bruno en haussant les épaules.

– Vous ne le voulez pas ? reprit Bertrand ; alors, bonjour.

Il leva son couteau de chasse. Henri pâlit et recula.

– Je vous jure sur l'honneur, dit-il d'une voix altérée, de me taire sur ce que vous avez fait.

– Ce n'est pas cela, dit Bertrand ; il faut dire que nous sommes partis depuis longtemps. Allons, ne faites pas tant de façons ! votre peau est devenue trop blanche depuis un moment pour que vous n'y teniez pas.

– Ils arrivent… ils arrivent ! murmura une voix dans les broussailles.

– Allons, finissons ! dit Bertrand en levant son couteau.

– Eh bien ! fit Henri, je vous donne ma parole de militaire de déclarer ce que vous voulez.

– Soit, repartit Bertrand.

Luizzi fut charmé de la résolution de Henri, quoiqu'elle lui parût trop tardive ; il pensa qu'il est de ces occasions où il est maladroit de laisser approcher le danger d'assez près pour montrer qu'on en a peur.

– Songez, dit Bertrand, que les Bruno nous répondront de vous et qu'ils y passeront tous, hommes et femmes, si nous sommes trahis.

– C'est bon ! c'est bon ! dit Bruno ; pensez à vous, le reste nous regarde.

Bertrand fit signe aux siens de le suivre. Il marcha quelque temps dans le ravin du côté par lequel on avait amené Henri, puis il disparut avec ses gens dans les broussailles ; mais, avant qu'ils se fussent éloignés, Luizzi vit Bertrand désigner Bruno au chouan Petithomme. Il fit part de sa remarque au vieillard, qui sembla méditer un moment sur ce qu'il venait d'apprendre.

– Diable… diable ! faisait-il en secouant la tête.

– C'est votre faute aussi, grand-père, dit Mathieu avec colère ; pourquoi allez-vous dire à Bertrand que nous savons que c'est Petithomme qui a tiré sur mon père ?

– Tu as raison, petiot, j’ai eu tort. Mais je ne puis croire que Bertrand ose faire un coup comme ça.

– Vous lui avez fait un cruel reproche, dit Luizzi à voix basse, et…

– Vous l’avez entendu ? reprit de même Bruno.

Luizzi fit un signe de tête affirmatif. Bruno sembla hésiter un moment, puis il dit assez haut :

– Nous avons un meilleur moyen de sauver les gars que de rester ici : c’est d’aller au-devant des soldats et de les empêcher d’approcher, en leur disant que toute la bande est partie.

– Vous avez raison, reprit Henri ; allons vite et prenons le chemin le plus court.

Aussitôt ils quittèrent le ravin et entrèrent dans un sentier bordé des deux côtés de hauts genêts. Ils marchèrent d’abord rapidement, mais Bruno s’arrêta tout à coup et parut écouter. Ils n’entendirent que les cris lointains des soldats qui s’avertissaient les uns les autres de l’endroit où ils se trouvaient. Bruno reprit sa marche, mais au bout de cinquante pas il s’arrêta encore.

– Nous sommes suivis, c’est sûr. Mathieu, n’as-tu rien entendu ?

– C’est vrai, dit Mathieu, à gauche dans les genêts, j’y vas.

– Reste ici, petiot, dit le vieil aveugle.

Mais l’enfant ne l’écouta pas et s’enfonça intrépidement dans le fourré. Luizzi et Henri suivirent sa marche des yeux au mouvement qu’il imprimait aux genêts qu’il agitait en avançant. À trente pas à peine de l’endroit où ils étaient restés, ce mouvement devint tout à coup plus vif, comme s’il y avait eu une lutte. Il recommença, en s’éloignant, comme si Mathieu eût repris sa course, puis il disparut tout à coup.

– Petiot ! Mathieu ! reste ici, enragé ! criait le vieillard en se démenant.

Point de réponse. Un effroi singulier s’empara de Luizzi, qui s’avança vers l’endroit où avait disparu l’enfant. Henri le suivit et l’arrêta à dix ou douze pas de Bruno, qui continuait à appeler Mathieu.

– Ce petit garçon est au diable, dit le lieutenant ; vous avez bien vu les genêts continuer à s’agiter dans la direction qu’il a prise.

Comme Luizzi allait faire part à Henri de ses craintes, ils entendirent un coup sourd et un cri affreux. Ils se retournèrent. Le père Bruno était encore debout, se dressant sur la pointe des pieds, les bras étendus ; son visage se tordait dans d’horribles convulsions ; ils coururent vers lui ; mais, avant qu’ils fussent arrivés, le vieillard s’abattit la face contre terre, les bras en avant, et ils virent qu’un coup

épouvantable, frappé par derrière, lui avait brisé le crâne. Henri et Luizzi se regardèrent d'un commun mouvement d'épouvante, puis ils portèrent autour d'eux un regard effaré. Tout était tranquille, rien ne bougeait, et ils n'entendirent que les appels incessants des soldats qui se rapprochaient de plus en plus. Il s'en fallait que Luizzi fût un lâche, et Henri passait pour un brave soldat ; mais la pâleur livide répandue sur leurs visages montrait cependant la profonde terreur dont ils étaient saisis. Luizzi essaya d'articuler quelques paroles ; mais ses lèvres s'agitèrent vainement, la voix lui resta dans la gorge comme refoulée par un poids invincible. Ils étaient en face l'un de l'autre, immobiles, glacés. Un léger bruit se fit entendre. Ils se retournèrent soudainement et s'appuyèrent dos à dos l'un contre l'autre, comme pour faire face au danger qui pouvait les menacer. Ils restèrent ainsi près d'une minute, et ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'ils s'aperçurent que le bruit venait des dernières convulsions de Bruno qui s'agitait dans les étreintes de l'agonie. Un même mouvement de pitié les fit se baisser pour lui porter secours ; un même mouvement de terreur les fit se redresser pour regarder autour d'eux. Rien ne bougeait, et ils se serrèrent encore plus près l'un contre l'autre. Cependant cet effroi immobile sembla se rompre tout à coup, et, après les avoir tenus comme anéantis, il s'échappa en cris et en mouvements désordonnés. Luizzi tira son mouchoir, et, l'agitant au-dessus des genêts, il se mit à crier d'une voix perçante, mais épouvantée :

– Par ici ! par ici ! par ici !

Et presque aussitôt Henri se mit à pousser les mêmes cris. L'agitation de leur effroi fut peut-être plus puissante que son immobilité ; car ils élevaient encore leurs mouchoirs et criaient encore que déjà ils étaient entourés de soldats. Luizzi raconta alors à un capitaine les tristes événements dont il avait été témoin. Pendant son récit, des soldats apportèrent le corps du petit Mathieu. L'empreinte de doigts fortement enfoncés autour du cou du malheureux enfant prouva qu'il avait été saisi à la gorge et étranglé par une main d'une force effrayante. Les cris de Luizzi et d'Henri, en appelant un grand nombre de soldats au point où gisait le corps de Bruno, avaient rompu le cercle qui se resserrait lentement autour des ruines du vieux pont, et l'on fut forcé de reconnaître que les chouans avaient profité du désordre excité par un si atroce attentat pour se glisser de ce côté et se jeter hors de la lande ; car on n'en trouva pas un seul dans l'espèce de caverne qu'ils avaient désignée comme devant leur servir de retraite, et la battue ne put faire découvrir la trace d'aucun d'eux.

Cependant Luizzi, qui devait retrouver Caroline chez Jacques, fut choisi pour être le triste messager de la mort du père et du fils de ce malheureux homme. Le bonheur qu'il croyait apporter à Caroline

l'occupait à peine à côté du cruel devoir qu'il avait à remplir. Il s'achemina en tremblant vers la maison du fermier, tandis que Henri, auquel il donna rendez-vous à Vitré, suivait les soldats.

Le baron s'arrêta un moment à la porte de l'enclos avant d'y pénétrer. La maison était fermée, et personne ne paraissait. Il se décida à entrer. Tout le monde était assemblé dans la grande salle, Jacques assis au coin du feu, sa femme agenouillée par terre et pleurant sur les genoux de son mari, les domestiques réfugiés dans les coins et se regardant avec terreur, les petits enfants pressés entre les jambes de Jacques et les bras de leur mère, et Caroline debout à côté d'eux. Quand Luizzi parut, Jacques se leva.

– Nous savons tout, Monsieur, lui dit-il.

– Qui a pu vous l'apprendre ? s'écria Luizzi.

– Un ami… Petithomme, qui a passé par ici.

– Petithomme ! s'écria le baron ; mais c'est celui qui a tiré hier sur vous, c'est celui à qui j'ai vu Bertrand désigner votre père comme une victime.

– Petithomme ! répéta Jacques en abaissant un regard terrible sur sa femme, tandis que celle-ci, se rejetant en arrière, semblait fléchir sous ce terrible regard.

Pas un mot ne fut prononcé de part ni d'autre. Jacques s'essuya le front du dos de la main, car il était inondé de larges gouttes de sueur ; puis il reprit d'une voix tranquille :

– Sœur Angélique, vous avez retrouvé votre fiancé. Épousez-le, si c'est le seul homme que vous ayez aimé. Vous n'avez plus rien à faire ici. Adieu.

– Je ne voudrais pas vous abandonner au milieu de cette affliction, dit Caroline.

Jacques ne répondit pas ; mais ses sourcils se froncèrent légèrement, et il montra à la religieuse la porte de la maison d'un geste impératif. Elle sortit, accompagnée de son frère.

XIV

CONCLUSION SELON LUIZZI.

À peine Luizzi et Caroline furent-ils éloignés de cette scène de désolation, que le baron raconta à sa sœur son entrevue avec Henri ! Mais il la lui raconta en homme qui veut arriver au but qu'il s'est proposé ; c'est-à-dire qu'il passa sous silence les singulières réponses du lieutenant au moment où il l'avait abordé. Il ne dit point non plus à sa sœur l'air stupéfait et réservé du jeune homme ; il lui inventa un étonnement et une joie qui firent doucement rougir Caroline. Cependant, comme elle insistait pour savoir quelles avaient été les calomnies qui avaient déterminé son amant à lui rendre si brutalement ses lettres, Luizzi, qui ne voulait pas avouer combien il avait été léger dans son explication avec Henri, ne trouva rien de mieux que de rejeter toute la faute sur une personne dont la nature acceptait volontiers la responsabilité de tous les mauvais propos, et dont l'éloignement ne permettait pas à Caroline de s'informer exactement de la vérité. Madame Barnet, la notairesse aux manières si acariâtres, au parler si aigre, dont l'aiguille s'occupait sans cesse à réparer les trous des bas de son mari, et la langue à faire des brèches à la réputation des autres, madame Barnet devint l'éditeur responsable des calomnies qui avaient dû dicter la conduite d'Henri. Caroline se laissa facilement persuader par son frère. Tous deux concertèrent les mesures à prendre pour qu'elle quittât la maison succursale des religieuses où elle se trouvait. Pour éviter des contestations qui pourraient être fort longues, Luizzi décida qu'elle n'y rentrerait point, et qu'ils se rendraient sur-le-champ à Laval. Un obstacle cependant les arrêtait l'un et l'autre : c'était le manque absolu d'argent. Luizzi pensa qu'il serait très-facile à Henri de lever cette difficulté. Il se rendit à pied à Vitré avec sa-sœur, demanda un logement dans l'auberge la moins misérable de la ville, et y laissa Caroline pour aller voir le lieutenant. Il le trouva levé, malgré sa blessure, et écrivant. Quand Luizzi eut exposé sa demande au lieutenant, celui-ci devint fort embarrassé ; il balbutia des excuses assez peu convenables, quoique cependant il parût très-plausible qu'un lieutenant ne fit pas d'économies sur ses maigres appointements. Le baron, pour qui, avec ses deux cent mille livres de rente, il semblait impossible qu'un homme connu ne pût pas se procurer sur-le-champ quelques milliers de francs, proposa très-naturellement à Henri de les emprunter à ses camarades ou à l'officier payeur du régiment. Mais le

lieutenant lui fit comprendre avec mauvaise humeur qu'il ne pouvait avoir recours à la bourse d'officiers qui étaient aussi pauvres que lui, puis il finit par dire :

– Si nous étions à Paris, je ne serais pas embarrassé pour vous donner de quoi quitter ce maudit pays, dussé-je mettre mes épaulettes en gage ; mais dans ce trou il n'y a pas même un mont-de-piété. On a bien raison de dire que la Bretagne est un pays de sauvages.

Le baron trouva singulier que le mont-de-piété fût pour Henri un thermomètre de bonne civilisation ; mais il n'en resta pas moins fort inquiet des moyens par lesquels il sortirait de sa fâcheuse position. Henri n'avait aucune ressource, et, d'après ce qu'il crut voir, Luizzi supposa que, s'il mettait tant de discrétion à s'adresser à la bourse de ses camarades ou de ses chefs, c'est qu'il avait été déjà plus qu'indiscret à cet égard. L'impression de cette entrevue ne fut point favorable à Henri dans l'esprit du baron. Toutefois, celui-ci s'était fait un si beau plan de conduite, il s'était créé un si noble rôle de protecteur, de frère dévoué et généreux, qu'il travailla le plus qu'il put à détruire en lui-même cette fâcheuse impression. Il se dit que c'est assez le fait d'un lieutenant d'endetter sa jeunesse, et que tous ceux de la bonne comédie et des bons opéras-comiques, qui séduisent si galamment les femmes, ont presque toujours autant de papier timbré que de billets doux dans leurs poches. Luizzi regagnait la maison où il avait laissé sa sœur en s'entretenant avec lui-même, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par un cri de surprise et par son nom prononcé d'une voix étonnée. Luizzi regarda et vit un voyageur qui descendait d'une diligence qui relayait. Cet homme, c'était M. Barnet, le notaire.

– Pardieu ! s'écria Luizzi, c'est le ciel qui vous envoie.

– Et c'est lui qui me fait vous rencontrer. Que diable êtes-vous donc devenu, depuis dix-huit mois ? Je vous ai écrit vingt fois, et mes lettres sont toutes restées sans réponse.

– J'ai fait un voyage à l'étranger, répondit le baron avec embarras. Mais vous, quel motif vous amène dans ce pays ?

– Un très-important comme affaire, et un autre non moins important comme affection. Le premier est un procès d'où dépend la fortune d'un de mes clients, plus d'un million et demi, ma foi ! C'est une affaire grave : il ne s'agit pas moins que d'un testament supposé qui priverait le marquis de Bridely de soixante mille livres de rente.

– Le marquis de Bridely ! dit Luizzi, je le connais, ce me semble ; n'est-ce pas le troisième fils du vieux marquis… une espèce de misérable ?…

– Non… non… dit Barnet tout bas d'un air de confidence, il est mort ; il s'agit de son fils qu'il a reconnu et légitimé.

– M. Gustave ! s'écria le baron, mais c'est un autre intrigant…

– Ses droits n'en sont pas moins incontestables, repartit le notaire ; et le bon droit, voyez-vous, monsieur le baron, est toujours respectable, même quand il s'applique à un fripon. D'ailleurs, M. de Bridely s'est montré ce qu'il devait être en cette circonstance. C'est moi qui ai découvert l'héritage que le hasard lui envoyait, il m'a chargé de la direction de l'affaire, et, si elle réussit, il s'agit pour moi d'une somme de cent mille francs.

– Cela vaut bien la peine de faire deux cents lieues, repartit le baron.

– Et cependant, répliqua Barnet, peut-être l'espérance d'un pareil bénéfice ne m'eût-elle pas décidé à quitter Toulouse, si je n'avais pas dû voir dans ce pays une personne qui vous intéresse aussi, monsieur le baron.

– Caroline ? dit Luizzi.

– Vous l'avez vue ?

– Oui, je l'ai vue, elle est ici.

– Allons, allons, en voiture ! cria le conducteur.

– Ne vous arrêtez-vous pas à Vitré ? dit Luizzi à Barnet, qui s'avança vers la diligence.

– L'affaire Bridely se plaide demain à Rennes ; je n'arriverai que ce soir, et je serai forcé de passer la nuit avec l'avocat qui est chargé de notre cause, pour lui donner connaissance des pièces importantes que je lui apporte.

– Mais Caroline ? dit le baron.

– Je comptais lui écrire et la voir à mon retour. L'époque de sa majorité approche, j'ai à lui rendre compte de sa fortune, et je suis ravi que vous soyez présent pour juger de l'usage que j'en ai fait, quoique je regrette que tout cet argent doive passer dans un couvent.

– Mais non, reprit vivement Luizzi ; Caroline se marie.

– Bah ! fit Barnet en quittant le marchepied de la diligence ; et avec qui ?

– Avec un militaire, un certain M. Henri Donezau.

Barnet fronça le sourcil.

– Je connais ce nom-là, il me semble…

– En voiture donc ! cria le conducteur. Il n'y a plus que vous, Monsieur. Nous avons deux heures de retard sur Laffitte et Caillard, et nous ne les rattraperons pas.

– Adieu donc ! dit Barnet, donnez-moi votre adresse ici.

– Je compte partir demain, je retourne à Paris.

– À Paris donc ! J'y repasserai pour vous voir, car nous avons bien des affaires et de bien graves à décider ensemble.

– Un moment ! dit Luizzi. Par un accident trop long à vous expliquer, j'ai été arrêté par des chouans, dépouillé et volé, et je me trouve ici…

– Sans argent, dit Barnet. Diable ! c'est embarrassant ; moi-même je n'ai pris que juste ce qu'il me fallait pour mon voyage, car je savais que j'aurais à traverser un pays en pleine guerre civile. Voici donc tout ce que je puis pour vous : c'est une lettre de change sur un négociant de Rennes. Vous devez facilement trouver à la faire escompter, à moins que vous ne préfériez que je vous en envoie les fonds. Vous les aurez demain à midi au plus tard.

– J'aime mieux cela, dit Luizzi, qui pour de bonnes raisons ne se souciait pas d'aller chez un banquier où l'on aurait pu lui demander un passe-port répondant de son identité.

Luizzi et Barnet se séparèrent, et le baron dit sa rencontre à sa sœur. Celle-ci n'avait point de si bonnes nouvelles. L'une des sœurs du couvent, ayant appris ce qui s'était passé chez Jacques et ne voyant pas Caroline rentrer, était venue pour la questionner à ce sujet. Irritée de la nouvelle résolution de Caroline, elle la menaça de la dénoncer aux autorités, et, bien qu'elle n'eût aucun droit, cette menace épouvanta la jeune fille. Luizzi en fut encore plus troublé, car, s'il lui fallait paraître devant un magistrat quelconque, il n'avait aucun moyen de justifier ou ce qu'il était ou les droits qu'il pouvait avoir sur la jeune religieuse. Il se décida donc à quitter Vitré dès qu'il le pourrait. À peine avait-il pris ce parti, qu'il reçut un billet d'Henri qui lui écrivait pour lui dire que la fièvre venait de le reprendre et qu'il lui était impossible d'aller demander son pardon à Caroline. Luizzi se rendit en hâte auprès du lieutenant, qu'il trouva véritablement alité. Il fut convenu entre eux que Luizzi partirait immédiatement pour Paris, que pendant son séjour il obtiendrait la permission du ministre de la guerre, ferait publier les bans, et qu'aussitôt sa blessure guérie, Henri les rejoindrait. Tout cela réussit à merveille, du moins quant aux projets de départ de Luizzi. Le lendemain il reçut l'argent promis par Barnet, et trois jours après il était à Paris.

Aussitôt après son arrivée, toutes les journées de Luizzi furent occupées à enseigner à Caroline le monde extérieur où elle allait entrer. Ce furent des acquisitions nombreuses de meubles, d'étoffes, de robes, de parures ; ce furent des spectacles où il rencontra beaucoup de ses anciens amis, qui l'accueillirent comme un homme revenu d'un

voyage en Italie ou en Angleterre, et qui ne s'enquirent point du motif de son absence. Il en présenta quelques-uns à sa sœur, et en peu de jours la loge de Luizzi à l'Opéra devint le rendez-vous des plus élégants qui demandaient la faveur de venir offrir leurs hommages à la belle Caroline de Luizzi. Tout marchait au gré des désirs du baron. Il venait d'expédier à Henri la permission du ministre de la guerre, et le lieutenant annonçait que sa blessure lui permettrait bientôt de se mettre en route, lorsqu'un matin que le baron était seul avec Caroline dans son appartement, on vint annoncer à la jeune fille qu'une dame demandait à lui parler. Caroline ne connaissait aucune femme à Paris ; Luizzi n'avait voulu la présenter nulle part avant son mariage, embarrassé qu'il était du nom sous lequel il pouvait la produire dans le monde. Ils furent donc tous deux fort étonnés de cette visite, et Caroline fit demander le nom de la personne qui se présentait. Le domestique revint et annonça :

– Mademoiselle Juliette Gelis.

À ce nom, Caroline poussa un cri de surprise et s'élança vers l'antichambre, où elle se précipita dans les bras de Juliette avec la joie d'une amie confiante qui retrouve son amie la plus chère. Puis elle l'entraîna rapidement vers le salon et la présenta à son frère. Luizzi regarda cette femme avec curiosité pendant qu'elle le saluait les yeux baissés. Il vit que le portrait que sa sœur lui en avait fait n'était point flatté ; mais ce qu'il remarqua et ce qui avait dû échapper à l'ignorance de Caroline, c'était l'air de langueur ardente qui respirait dans les traits légèrement fatigués de mademoiselle Gelis, c'était la souplesse rompue de ce corps élancé et svelte, qui semblait lui attribuer le pouvoir *d'enlacement* d'un serpent, quand elle voulait saisir une proie, ou la grâce flexible d'une bayadère amoureuse, quand elle voulait étreindre un amant de ses caresses. Cependant Luizzi ne s'arrêta point à ces pensées, et il résolut d'écouter attentivement Juliette pour la juger sur de meilleurs indices que le visage et la tournure.

Après les premiers épanchements d'un doux revoir où deux amies se jettent vivement les paroles et les baisers et les serrements de mains, il fallut bien arriver aux explications. Luizzi se chargea de raconter sa rencontre avec Caroline et sa rencontre avec Henri Donezau. Il le fit, en observant l'effet que son récit produirait sur Juliette. Celle-ci écouta le baron le sourire sur les lèvres, avec de doux mouvements de tête qui semblaient approuver tout le bonheur que son amie devait au hasard ; puis, quand on en vint à Henri, ce fut un étonnement joyeux. Elle se tourna vers Caroline en lui tendant la main, et lui dit avec un accent du cœur où semblait vibrer l'écho de la joie de Caroline :

– Tu seras donc heureuse ! Oui, heureuse, car il t'aimait bien. Et c'est un noble jeune homme.

Puis, se tournant vers Luizzi, elle continua avec une grâce charmante :

– Je vous remercie pour elle, Monsieur. C’est votre sœur ; mais vous ne savez pas comme moi combien elle mérite le bonheur que vous lui donnez. En la faisant heureuse, vous payez la dette des autres.

Une larme brillait dans les yeux de Juliette, une larme dorée où se reflétait le rayonnement d’une âme reconnaissante, qui, ne pouvant rien pour celle qu’elle aimait, remercie celui qui a le pouvoir de récompenser. Tous les doutes, tous les soupçons de Luizzi s’effacèrent devant tant de dévouement et de sincère affection, et il s’apprêta à écouter avec intérêt le récit que Caroline demandait instamment à Juliette.

– Hélas ! répondit celle-ci, rien n’est plus simple que ce qui m’est arrivé. Quand tu as été loin du couvent, je m’y suis trouvée bien isolée, car toi seule y étais mon amie ; bien persécutée, car toi seule m’y protégeais. Le courage, ou plutôt l’amitié qui m’avait soutenue, cette force que je croyais en moi et qui n’était qu’en toi, m’abandonna tout à coup. Je pris en effroi l’avenir que je me faisais, et l’impossibilité où j’étais d’y échapper ne fit qu’accroître mon désespoir. Je n’osais l’avouer à ma mère, qui eût peut-être accepté la charge que ma présence chez elle lui eût apportée, mais dont je ne voulais pas augmenter encore la gêne. Cependant elle avait deviné ma douleur, et elle s’en accusait. Ce fut alors qu’elle t’écrivit pour te remettre l’argent que tu avais amassé pour toi…

Juliette s’arrêta, et Caroline lui dit :

– Mon frère sait tout…

Juliette continua :

– Ses lettres et les miennes restèrent sans réponse.

– La supérieure de Toulouse a dû supprimer les vôtres, et celle d’Évron en a sans doute fait autant pour celles de madame Gelis, dit le baron.

Juliette baissa les yeux, et répondit doucement :

– Je n’accuse personne d’une telle infamie, quoique les traitements que j’ai eus à supporter doivent me faire croire que ces pieuses femmes en ont été capables.

– Mais enfin, dis-moi ce qui t’a amenée à Paris, reprit Caroline avec impatience.

– Une mauvaise action dont je viens me confesser à toi, repartit Juliette, mais une mauvaise action qui n’est pas irréparable. Au moment où le courage me manquait tout à fait, un vieil ami de ma

mère qui habite Paris lui écrivit pour lui proposer l'acquisition d'un établissement pareil au sien, un cabinet de lecture. C'était une affaire précieuse, et avec de l'argent comptant on pouvait l'avoir à un tiers de sa valeur réelle. Caroline, et vous, Monsieur, vous ignorez ce que c'est que la pauvreté, vous ignorez ce que c'est qu'une mère à qui l'on offre l'espérance d'arracher sa fille à une existence de misère, de se réunir à elle, de lui faire un avenir.

Juliette s'arrêta encore, comme suffoquée par l'aveu qu'elle allait faire ; puis elle reprit d'un accent étouffé :

– Ma mère, ne l'accusez pas ! ma mère osa disposer de l'argent que tu lui avais fait remettre, elle acheta cet établissement, et nous vînmes à Paris… Mais cet argent est prêt, reprit vivement Juliette dont la voix avait baissé en faisant ce pénible aveu. Il est prêt, et je te l'apporte. Depuis huit jours que je sais que tu es à Paris, c'est pour pouvoir te le rendre que j'ai tardé à venir te voir ; j'ai fait ressource de tout, et maintenant je viens sans peur et sans honte te dire que je t'aime et que je suis heureuse de te revoir.

En disant cela, Juliette fit un geste comme pour chercher dans la poche de sa robe.

– Que fais-tu ? s'écria Caroline ; je ne veux pas, tu t'es gênée peut-être. Non, Juliette, non. Veux-tu que ce soit mon cadeau de noces, non pas à toi, mais à ta bonne mère ?…

– Acceptez, Mademoiselle, dit Luizzi tout attendri des nobles sentiments de Juliette et de la gracieuse libéralité de sa sœur.

Juliette se défendit longtemps et finit par accepter. Luizzi jugea à propos de les laisser ensemble, pensant qu'il devait y avoir entre ces deux cœurs de jeunes filles bien des confidences naïves qu'elles n'oseraient se faire devant lui, et, tout à fait rassuré sur l'avenir de sa sœur par le témoignage de Juliette et par l'intérêt qu'elle-même lui avait inspiré, il s'éloigna.

XV

SUITE.

À partir de ce jour, Juliette vint tenir fidèle compagnie à Caroline ; elle la suivait aux spectacles, aux promenades. La jeune fiancée se plaisait à parer son amie, elle en faisait pour ainsi dire les honneurs avec une naïveté qui faisait sourire Luizzi ; elle disait souvent à Juliette avec une douce joie :

– Oh ! je te marierai, je te trouverai un bon parti.

Mais, quoi qu'elle en eût, Caroline ne put obtenir pour Juliette le succès d'égards et d'hommages respectueux qu'elle-même trouvait sans le chercher, et Juliette lui répondait avec un sourire dont Caroline n'osait blâmer l'amertume :

– Que veux-tu, mon enfant, je suis pauvre !

Quant à Luizzi, ravi d'avoir trouvé une compagne si aimable pour sa sœur, il cherchait par mille soins à faire oublier à Juliette ce prétendu tort de la fortune. Un mois s'était passé ainsi. Tout était prêt pour le mariage de Caroline, et, sans s'en apercevoir, Luizzi s'était laissé gagner à l'habitude de voir Juliette tous les soirs, au point d'éprouver quelque ennui de son absence, quand elle tardait à venir. Il encourageait Caroline dans l'affection libérale qu'elle montrait à son amie. C'était lui qui donnait par les mains de sa sœur, et l'innocente fille ne voyait dans tout cela qu'une générosité qui, après l'avoir comblée elle-même, se répandait jusque sur ceux qu'elle aimait. Quant à Juliette, elle affectait ou elle avait une complète ignorance de ces bienfaits ; car elle gardait envers Luizzi un ton de modeste confiance qui lui disait trop qu'elle ne s'apercevait pas de ses soins. Sans être précisément amoureux de cette femme, Luizzi subissait un peu son empire. Il semblait qu'elle eût deux natures qui agissaient également sur lui. Sa personne, son air, son regard, son sourire, respiraient une volupté qui jetait le baron dans des troubles extrêmes ; sa parole, ses sentiments, sa tenue, avaient une si grave pureté, qu'il n'osait écouter les désirs qui s'élevaient en lui. D'ailleurs il n'avait aucune occasion de voir Juliette seule, et Luizzi se laissait aller à un sentiment indéfinissable pour cette fille. Il ne lui était jamais entré dans la pensée qu'il pût en faire sa femme, et il répugnait à l'idée d'en faire sa maîtresse, d'abord par respect pour sa sœur, dont il n'eût pas voulu déshonorer l'amitié, ensuite parce qu'il pensait qu'il avait trop

d'avantages dans une séduction pareille pour qu'elle ne fût pas véritablement coupable. Cependant il ne pouvait voir Juliette ou la sentir près de lui sans être pour ainsi dire enivré du parfum d'amour qui semblait flotter autour d'elle. Il la regardait alors, non pas avec cette douce extase de l'amour saint qui semble fondre sous ses rayons la forme humaine de celle qu'on aime, pour arriver à son âme et l'étreindre dans une caresse ineffable ; il la regardait pour chercher sa personne au delà de ses vêtements, pour achever du regard les lignes capricieuses et souples de ses épaules fluides ou de son pied délicat, pour la rêver nue comme une bacchante avec ses longs cheveux ardents épandus autour d'elle, livrant à des baisers mordants ses lèvres sans cesse humides et dont la caresse devait dévorer, pour entendre cette voix éclater en cris joyeux de plaisir et de lubricité, pour sentir ce corps délié se tordre avec des accents de délire dans les ardeurs de l'amour, comme une corde de harpe qui se coule et se plaint dans le foyer où on l'a jetée. Puis venait une parole grave et naïve de la jeune fille, et tout aussitôt il se reprochait ces désirs insensés, ces rêves ardents où s'égarait son imagination. Tout était prêt cependant : Luizzi avait fait disposer pour Henri et sa sœur l'appartement qui était au-dessus du sien, et dans lequel une chambre avait été réservée à Juliette. Le contrat était dressé, et Luizzi l'avait fait rédiger selon la volonté de sa sœur. En lui donnant une dot de cinq cent mille francs, il se plia à la noble susceptibilité de la jeune fille : elle ne voulut pas, vis-à-vis des personnes qui devaient assister à la signature, même vis-à-vis du notaire, que Henri parût lui devoir toute sa fortune, et il fut stipulé que le futur apportait une fortune de deux cent cinquante mille francs, et Caroline une dot égale. Henri arriva le matin même de la signature du contrat ; le mariage devait se célébrer le lendemain. Luizzi et Juliette étaient présents quand Henri entra dans le salon où se trouvait Caroline. Le baron ne put s'empêcher de remarquer l'air gauche et embarrassé avec lequel le lieutenant s'approcha de sa prétendue. Les torts d'Henri étaient une excuse suffisante pour motiver cet embarras, et Luizzi pensa que sa présence et celle de Juliette ne feraient que l'accroître. Il dit alors à celle-ci qu'il désirait la consulter sur une acquisition qu'il venait de faire et qu'il ne voulait montrer qu'à elle seule, pour en garder la surprise aux futurs époux. Juliette n'eut pas l'air d'entendre ; elle resta assise à côté de Caroline, qui, les yeux baissés, répondait en balbutiant aux paroles presque incohérentes d'Henri. Juliette les observait d'un regard si attentif que le baron en fut étonné, quoiqu'il supposât que ce ne pouvait être que la curiosité d'une fille innocente qui regarde parler d'amour. Toutefois le baron, voyant Henri et sa sœur se troubler de plus en plus, renouvela son invitation. Cette fois Juliette se leva soudainement et dit d'un accent ému :

– Oui, vous avez raison : je vais voir ce que vous avez acheté, mais

c'est pour l'admirer, parce que je sais que tout ce que vous donnez est du meilleur goût et de la plus grande richesse, et qu'une femme ne peut avoir un désir que vous ne puissiez et ne sachiez le satisfaire avec le plus charmant empressement ; je dis cela devant votre futur beau-frère, pour qu'il sache combien Caroline a été gâtée en fait d'attentions et de délicatesses.

Luizzi trouva qu'il y avait dans ses paroles une intention de leçon qui lui parut extraordinaire, et il emmena Juliette, tandis que Henri la suivait d'un regard presque irrité et que Caroline, confuse et tremblante, semblait implorer son frère contre l'émotion à laquelle il la livrait sans défense. À peine furent-ils sortis que Juliette dit à Luizzi :

– Eh bien ! Monsieur, voyons ce présent secret que vous destinez à notre Caroline.

– À vrai dire, répondit le baron, le présent n'en vaut pas la peine ; c'est un service d'argenterie pour la maison de nos jeunes époux, et le véritable présent que je crois leur avoir fait, c'est le tête-à-tête où nous les avons laissés. Ils pourront enfin se parler d'amour selon leur cœur.

Luizzi avait conduit Juliette dans un petit boudoir qui faisait partie de son appartement, et il lui offrit un siége ; mais elle ne l'accepta pas et répéta d'un air distrait les derniers mots de Luizzi.

– Se parler d'amour selon leur cœur, dit-elle.

– Pensez-vous qu'il y ait une meilleure occupation pour des amants qui ne se sont pas vus depuis si longtemps ?

Juliette ne répondit pas d'abord. Elle semblait préoccupée d'une pensée inquiète, enfin elle dit :

– C'est ce soir qu'on signe le contrat, n'est-ce pas ? et c'est demain qu'ils se marient ? il faut les laisser à leurs amours.

Après ces paroles, Juliette parut revenir à elle-même ; elle s'assit sur le divan qui occupait le fond du boudoir, et, se penchant en arrière sur les coussins, elle y appuya sa tête de manière à regarder le plafond. Dans cette posture elle profilait admirablement la ligne onduleuse de son corps si souple et si élancé ; sa robe, appuyée sur sa hanche, en marquait le contour saillant et accusé, tandis que, se trouvant légèrement relevée par cette traction du corps, elle découvrait la naissance d'une jambe menue, coquette, hardie. Jamais Luizzi n'avait vu Juliette dans un pareil abandon de sa personne, et le charme provocateur qui s'évaporait de cette femme se joignant à l'attrait de cette pose voluptueuse, il se sentit pris d'un ardent désir de la posséder. Il se souvint en cet instant de l'aventure de la diligence, de la défaite de madame Buré, surtout de ce moment de délire qui lui avait livré la marquise du Val, et il espéra pouvoir remporter une victoire

non moins rapide. Il s'assit à côté de Juliette, et, reprenant les dernières paroles qu'elle avait prononcées, il lui dit :

– Ils parlent de leur amour, ils sont heureux.

Juliette répondit avec un sourire presque dédaigneux, et les yeux toujours fixés au plafond :

– Qu'ils le soient.

– Et ce bonheur, dit le baron, vous ne l'enviez pas ?

Juliette se releva tout à coup et jeta sur le baron un regard plein de surprise. Il s'arrêta d'abord sur celui d'Armand, tout vibrant de désir. Un nouvel étonnement se montra sur le visage de la jeune fille, et ses yeux, un moment fixés sur ceux du baron, semblèrent vouloir pénétrer jusqu'au fond de sa pensée. Elle dit lentement et d'une voix où la surprise perçait encore :

– Vous me demandez si j'envie leur bonheur ?

– Oui, reprit le baron d'un ton passionné. N'avez-vous jamais pensé qu'il est doux de s'entendre dire : Je vous aime !

Juliette laissa échapper une longue et lente exclamation comme quelqu'un qui vient d'avoir l'explication de son étonnement, et qui découvre une pensée secrète longtemps douteuse.

– Ah ! dit-elle seulement.

Et ce ah ! semblait vouloir dire : Ah ! vous avez amour de moi. C'est donc cela ! Et ce ah ! n'avait ni colère ni honte, car un sourire imperceptible de joie et de triomphe glissa sur les lèvres de Juliette. Mais elle baissa subitement les yeux, et reprit sa tenue froide et réservée. Luizzi continua :

– Vous ne m'avez pas répondu. Ne m'auriez-vous pas compris ?

– Mieux que vous ne croyez peut-être, repartit Juliette.

– Et quelle est votre réponse ?

– Suis-je obligée de vous en faire une, et vous dois-je les confidences de mon cœur ?

– On peut les faire à un ami.

– En fait d'amour, il n'y a que les hommes qui ont des amis. Une femme ne doit parler de ce qu'elle éprouve qu'à elle-même ou à celui qui le lui fait éprouver.

– Vous en savez beaucoup sur les mystères de l'amour ?

– Plus que vous ne croyez, peut-être.

– Ah ! s'écria Luizzi, je serais ravi de vos révélations.

– Il est possible, monsieur le baron, repartit gravement Juliette, que

cela vous amusât un moment ; mais vous ne voudriez pas vous donner ce plaisir, en me forçant à agiter en moi des souvenirs qui ne me permettent encore d'être heureuse par l'amitié qu'à la condition de les laisser reposer au fond de mon âme.

– Ainsi vous avez aimé ? dit le baron.

– Oui, fit Juliette avec effort.

– Vous avez été aimée ? ajouta Luizzi.

– J'ai été trahie, repartit tristement la jeune fille.

Luizzi était bien loin de la tentation toute sensuelle qui l'avait entraîné ; cependant il se trouvait engagé dans un entretien sentimental, il crut de son honneur et de sa position de le soutenir, et il repartit en donnant à son mot une expression de finesse :

– Un infidèle… peut-être ?

Juliette fronça légèrement le sourcil et lui répondit :

– Non, monsieur le baron. Celui qui n'a jamais aimé n'est pas infidèle dans le sens le plus étendu de ce mot ; et dans le sens que vous lui prêtez, peut-être, celui à qui l'on n'a rien accordé n'est pas non plus un infidèle.

– Pardon ! reprit Luizzi ; vous m'aviez dit que vous aviez été trahie.

– Oh ! trahie comme aucune femme ne l'a été en sa vie ! Imaginez-vous une pauvre fille à laquelle la seule amie en qui elle croie en ce monde lui persuade qu'elle est aimée par un jeune homme qu'elle rencontre par hasard ; supposez que ce jeune homme consente à entretenir cette erreur par tous les moyens possibles, par la poursuite la plus persévérante et la correspondance la plus passionnée, et figurez-vous que, lorsqu'il a obtenu un aveu de la pauvre fille abusée, il l'abandonne sans raison…, car la comédie est jouée, car il n'a plus besoin d'elle pour servir de voile à son intrigue avec l'amie de l'infortunée jeune fille.

– Oh ! certes, c'est affreux, dit Luizzi ; mais un tel crime a-t-il pu se commettre ?

– Oui, oui, répondit Juliette avec une expression étrange, et les détails de cette trahison vous étonneraient grandement. Mais vous devez comprendre qu'il me soit pénible d'en parler…

– Sans doute, dit Luizzi qui entrevit une issue pour échapper à ces confidences sentimentales, et je comprends maintenant votre étonnement douloureux lorsque je vous ai demandé si vous ne portiez pas envie à ces amants qui sont si heureux près de nous.

Juliette sourit, et se rejeta en arrière en reprenant cette posture séduisante à laquelle elle se laissait aller avec un abandon tel qu'il

devait laisser supposer que la jeune fille ignorait ce que cette pose avait de provoquant. Elle attacha son regard perçant sur le baron, et mille expressions diverses passèrent sur son visage en quelques secondes. Puis toute cette agitation se calma, pour faire place à une contemplation longue et ardente qui troubla Armand, et lui rendit ce tumulte de ses sens qui le dominait un instant auparavant. Il s'approcha de Juliette et se trouva presser doucement son corps contre le sien ; la jeune fille resta immobile et ne baissa pas les yeux.

– Juliette ! murmura doucement Luizzi, oh ! dites-moi : pour un amour trahi renoncerez-vous à tout amour ?

– Et à quoi me servirait d'aimer ? dit Juliette d'un ton légèrement ému ou railleur.

– C'est que vous ne savez pas que l'amour a des plaisirs enivrants, et que, de toutes les femmes que j'ai rencontrées, il n'en est aucune dont la présence me l'ait fait si puissamment éprouver que vous.

Juliette ne rougit pas, mais elle parut piquée ; puis elle se remit, et, agaçant Luizzi par un sourire qu'elle semblait vouloir cacher en mordant doucement ses lèvres frémissantes, elle reprit :

– Et ces plaisirs enivrants, pourriez-vous me les apprendre ?

Cette question eût été d'une trop franche coquine si elle eût été dite avec intention, pour ne pas être d'une naïveté presque ridicule.

– Vous les apprendre, Juliette ? repartit Luizzi en s'approchant encore au point de sentir la saveur d'amour qui émanait de cette femme ; vous les apprendre ? oh ! ce serait le délire du bonheur !

Et il s'empara de la main de Juliette qui ne la retira point.

– Pour vous peut-être ? dit l'ex-religieuse avec une bonne foi désespérante. Quant à moi, je ne crois qu'aux peines de l'amour.

– Il a ses heures de félicité, croyez-moi, dit Luizzi en glissant son bras autour de la taille de Juliette, qui se cambra, comme un arc tendu, par l'effort qu'elle fit pour résister, s'appuyant ainsi de la hanche au corps de Luizzi et rejetant en arrière son sein palpitant et son visage altéré.

– Croyez-moi, Juliette, murmura encore le baron d'une voix troublée, c'est là qu'est la vie et l'oubli de tous les désespoirs.

– Mais je ne vous comprends pas, répondit-elle d'un accent entrecoupé et frissonnant.

– Oh ! ne sentez-vous pas, dit le baron en attirant tout à fait la jeune fille dans ses bras, que c'est déjà une ivresse inouïe que de sentir battre un cœur contre le sien ?

Et le baron, emporté par le désir qui le brûlait, appuya ses lèvres

sur la bouche entr'ouverte et haletante de Juliette ; il sentit tout son corps vibrer, il vit ses yeux à demi fermés se voiler et se perdre sous leurs paupières, il saisit ce corps si souple, si abandonné ; et, résolu à profiter d'un de ces égarements des sens qui perdent les femmes douées d'une nature impérieuse, il écartait déjà par la force les derniers obstacles que lui imposait l'immobilité de Juliette, lorsque tout à coup, se redressant comme le serpent foulé aux pieds, elle se releva, repoussa Armand, en s'écriant d'une voix altérée et pendant que tout son corps tremblait et que ses dents claquaient avec violence :

– Non, non, non, non !

Elle parlait comme si elle s'adressait à elle-même plutôt qu'au baron. Armand, confus, chercha quelques paroles ; mais elle ne lui laissa pas le temps de s'excuser ou de poursuivre, et lui dit du même ton agité :

– Rentrons chez votre sœur.

Elle quitta le boudoir et entra brusquement dans le salon où étaient Henri et Caroline. Le lieutenant était assis tellement près de sa future, qu'il recula vivement quand il entendit ouvrir la porte. Caroline baissa les yeux, elle était rouge, honteuse, troublée ; et Luizzi trouva au moins extraordinaire le regard équivoque que Juliette lui lança, et qui, de la part d'une autre, eût pu vouloir dire :

– C'était ici comme ailleurs.

XVI

CONSÉQUENCES D’UNE PLAISANTERIE.

Presque au même instant quelques personnes arrivèrent, et Luizzi ne fut pas médiocrement étonné d’entendre annoncer entre autres M. le marquis de Bridely. Au moment où le baron allait le saluer avec une froideur qui devait avertir l’ex-Elléviou du peu de plaisir que sa visite causait à son hôte, le valet de chambre d’Armand lui remit une lettre fort pressée dont on attendait la réponse. Luizzi la prit, et à l’instant même le marquis lui tendit un billet, en lui disant d’un air charmé de son à-propos :

> … C’est encore une lettre,
> Qu’entre vos mains, Monsieur, on m’a dit de remettre.

Luizzi, pressé qu’il était de se débarrasser de la présence de ce monsieur, la reçut froidement et l’ouvrit la première. Après l’avoir lue, il dit tout haut :

– Ah ! M. Barnet est ici ?

Si Luizzi n’eût pas été dans un coin du salon avec M. Gustave, il eût remarqué l’effet singulier que produisit cette nouvelle sur ceux qui l’entendirent. Juliette et Henri échangèrent un regard rapide et tremblant, mais le marquis s’était hâté de répondre :

– Nous sommes arrivés il y a une heure, et je me suis hâté d’accourir. Mais le billet de M. Barnet n’est pas le seul que vous ayez reçu… Je vous laisse à votre correspondance.

Aussitôt le beau Gustave s’avança avec une aisance qui avait plus que de la fatuité d’opéra-comique vers les personnes restées à l’autre coin du salon. Cette fois il fallut que l’attention du baron fût bien occupée par la lecture de la lettre que Pierre lui avait remise pour qu’il n’entendît pas l’exclamation de Gustave à l’aspect de Juliette et de Henri. Caroline la remarqua ; mais Henri s’étant approché rapidement de Gustave, l’entraîna à l’autre coin du salon et lui dit quelques mots. Gustave n’avait pas eu le temps de répondre, que Luizzi, se tournant de son côté, lui dit d’un ton plus qu’impertinent :

– Cette lettre vous concerne, Monsieur.

– Moi ? fit Gustave d’un air très-peu respectueux.

– Vous, répliqua Luizzi avec un accent de colère méprisante, et j'ai besoin d'avoir avec vous une explication à ce sujet. Veuillez me suivre.

– Me voici, me voici ! dit Gustave, que les grands airs du baron n'avaient point du tout déconcerté.

Ils passèrent dans le boudoir où venait d'avoir lieu la scène entre Juliette et Luizzi, et Gustave dit au baron en le toisant assez impertinemment :

– Qu'y a-t-il, monsieur le baron ?

– Il y a, Monsieur, dit Luizzi, que vous êtes…

Il s'arrêta, puis reprit :

– Je répugne à me servir de certaines expressions ; mais vous les trouverez écrites dans ce billet dont je partage tous les sentiments.

Gustave le prit, et lut ce qui suit :

« Monsieur,

« J'ai présenté sans le savoir un intrigant et un homme sans honneur chez madame de Marignon. Cet homme sans honneur et cet intrigant, c'est vous ; elle m'a pardonné l'erreur où je suis tombé. Vous lui avez présenté, EN LE SACHANT, un autre intrigant de votre sorte. Cet homme est un prétendu marquis de Bridely : ceci, je ne le pardonne pas. Si, comme le bruit en a couru, vous êtes fou, je vous enverrai mon médecin. Si vous avez votre raison, je vous enverrai dans une heure mes témoins.

« COSMES DE MAREULLES. »

Le marquis garda un moment le silence, pendant que le baron fixait sur lui un regard irrité. Enfin le jeune Elléviou rendit le billet à Luizzi, et lui dit en ricanant :

– Vous partagez tous les sentiments de ce billet ?

– Oui, Monsieur ! repartit le baron, emporté par sa colère.

– En ce qui vous concerne comme en ce qui me regarde ? fit Gustave en se dandinant.

– Monsieur, s'écria le baron à qui son emportement avait fait oublier combien la lettre de M. de Mareuilles était outrageante pour lui-même ; Monsieur, tant d'insolence mérite une correction.

– Ce sont deux duels que vous voulez au lieu d'un, monsieur le baron ? reprit Gustave avec sang-froid ; comme il vous plaira. Je suis du reste d'assez bonne composition, et je passerai le premier ou le second, selon votre bon plaisir.

– Je ne me bats pas avec des gens de votre sorte, dit le baron avec mépris, je les chasse.

Gustave pâlit de colère, mais il se contint, et repartit :

– Un moment, s'il vous plaît ! Vous vous battrez, monsieur le baron ; car, puisque nous sommes seuls, nous pouvons nous parler à cœur ouvert. Vous saviez très-bien qui j'étais lorsque vous m'avez donné une lettre de recommandation pour madame de Marignon. J'ai été à votre compte l'instrument d'une petite vengeance, instrument qu'aujourd'hui vous voudriez bien jeter de votre salon dans la rue, mais il n'en sera pas ainsi, mon cher Monsieur. J'ai un titre plus noble que le vôtre. J'ai une fortune presque aussi considérable, car j'ai gagné mon procès comme légitime héritier de feu le marquis de Bridely ; je suis aujourd'hui par jugement irrévocable marquis de Bridely, et je ne souffrirai pas, je vous prie de le croire, des airs que je n'aurais pas soufferts quand j'étais le comédien Gustave, fils adultérin d'Aimé-Zéphirin Ganguernet et de Marie-Anne Gargablou, fille Libert.

En disant ces paroles d'une voix basse, mais ferme, Gustave s'était approché de Luizzi avec un regard menaçant.

– Tout cela ne me fera pas oublier, lui répondit froidement le baron, que vous devez votre titre et votre fortune à une basse friponnerie…

– Basse friponnerie que vous avez trouvée charmante quand elle vous servait…

– Mais enfin, Monsieur, que voulez-vous ?

– Je vais vous le dire. Notre affaire est la même en cette circonstance, nous ne pouvons pas la séparer. M. de Mareuilles ne doit pas pouvoir répéter impunément de telles accusations contre vous et contre moi. Ou je me battrai avec lui, et je vous jure que je saurai bien l'y forcer, et alors vous serez mon témoin dans cette affaire ; ou vous vous battrez contre lui, et je vous accompagnerai.

– Je refuse.

– Prenez-y garde ! dit Gustave avec le sang-froid d'un homme pour qui un duel est une chose d'assez peu d'importance pour pouvoir en calculer exactement les résultats ; prenez-y garde ! Me refuser pour témoin, et je le ferai savoir à M. de Mareuilles, c'est dire que vous avez commis la mauvaise action qu'il vous reproche ; m'accepter, c'est paraître persuadé de la loyauté de ce que vous avez fait, c'est avoir affirmé en ami ce qui est maintenant une vérité légale et incontestable, c'est m'avoir cru ce que je suis, le marquis de Bridely.

Luizzi réfléchit, puis il reprit tout à coup :

– Vous auriez peut-être raison, si vous n'oubliiez point qu'il a été question d'une affaire d'escroquerie qui ne déshonore pas moins M. le marquis légal de Bridely que M. le comédien Gustave.

– Allons donc ! fit Gustave ; j'ai été renvoyé de la plainte

d'escroquerie sans jugement ; ne faites pas tant le difficile, vous qui avez été absous comme fou pour assassinat !

– Quoi ! vous savez ? s'écria Luizzi avec épouvante.

– M. Niquet était le notaire de la famille qui a plaidé contre moi.

– Et M. Barnet ?…

– Mon cher Monsieur, un hasard bien extraordinaire m'a appris cette circonstance. C'est une singulière histoire, je vous jure !

– Vous pensez que je ne dois pas en être très-curieux.

– Je le pense. Vous aviez un secret à moi ; j'ai voulu en avoir un à vous, et je l'ai gardé.

Luizzi réfléchit encore et dit :

– J'accepte votre proposition, mais à une condition, c'est que je me battrai le premier contre M. de Mareuilles.

– C'est votre droit.

– Maintenant il me faut un autre témoin.

– Que ne prenez-vous M. Henri Donezau ? C'est lui, il me semble, que j'ai vu dans votre salon.

– Vous le connaissez, dit Luizzi ? Ah ! je comprends, reprit-il ; vous l'avez vu sans doute à Toulouse quand vous étiez avec Ganguernet ?

– Précisément, fit Gustave.

– Je ne le puis, reprit le baron, il épouse demain ma sœur.

– Votre sœur ! s'écria le marquis avec un étonnement que le baron traduisit ainsi :

– Ma sœur, oui, mon cher Monsieur, ma sœur, la fille de mon père comme vous êtes le fils de Ganguernet.

– Et vous la donnez à Henri ? reprit Gustave avec surprise. Au fait, ajouta-t-il d'un air suffisant, dans sa position, n'ayant pas de nom, pas de famille…

– Il n'y a pas des pères marquis à revendre ! dit Luizzi, choqué du ton d'impertinence de Gustave.

Celui-ci se laissa aller à rire, et dit avec une fatuité superbe :

– N'est-ce pas que je joue bien mon rôle ?

– Vous pourriez vous en dispenser avec moi, repartit le baron. Mais nous avons autre chose à faire. Je vais aller chez un ami. Il faut que ma sœur et Henri ignorent ce qui va se passer. Veuillez entrer un moment au salon ; puisque vous connaissez Henri, vous devez avoir à lui expliquer votre position.

– Oh ! j'ai pour cela un admirable conte d'enfant perdu.

– C'est bien. Dites-leur que la lettre de M. Barnet m'a forcé de sortir sur-le-champ. Vous recevrez les témoins de M. de Mareuilles ; prenez le rendez-vous pour demain, à sept heures. Le mariage se fait à dix heures à la mairie et à onze heures à l'église : le tout à huis clos, autant que possible. Si je suis le plus heureux, nous serons de retour avant dix heures ; sinon, vous remettrez une lettre à ma sœur qui excusera mon absence, et on fera la cérémonie sans moi.

– Voilà qui est entendu, dit le marquis.

Luizzi répondit un mot à Cosmes et sortit. Aussitôt Gustave rentra dans le salon. Henri s'empara de lui sous prétexte de visiter le nouvel appartement que lui avait fait préparer le baron ; Caroline et Juliette restèrent seules.

Tout se passa comme Luizzi l'avait arrangé : les témoins de M. de Mareuilles vinrent prendre l'heure, et tout fut convenu pour le lendemain au matin.

Lorsque le baron rentra, son notaire était déjà arrivé, et l'heure de la lecture du contrat était passée depuis longtemps. Juliette, Gustave et les intéressés étaient seuls présents, Luizzi ayant voulu éviter à sa sœur le déplaisir d'entendre dire d'elle ces mots douloureux : « père et mère inconnus, » par d'autres que par ceux qui savaient déjà cette circonstance. Henri, à qui Luizzi avait remis la somme qui était reconnue lui appartenir par le contrat, donna également un portefeuille contenant la dot de sa sœur, attendu que, selon la coutume, le contrat emportait quittance. Henri s'étonna d'une pareille précaution et en témoigna son embarras à Luizzi.

– Les affaires doivent être faites régulièrement, dit le baron en souriant gracieusement ; j'ai des raisons dont je vous ferai part demain, je l'espère du moins, et qui m'obligent à agir avec cette rigueur.

Juliette, Gustave et Henri se regardèrent furtivement, et le reste de la soirée, déjà fort avancée, se passa sans que le baron, trop préoccupé du duel qui l'attendait le lendemain, prît garde à la tristesse inquiète, mais silencieuse, qui s'était emparée de Caroline.

Le lendemain venu, ses témoins étaient chez lui à six heures et demie du matin. Luizzi remit à Gustave la lettre qui devait prévenir Henri de son absence en cas de malheur, et tous les trois partirent pour le bois de Vincennes. Entre gens qui sont très-décidés à se battre, les préliminaires d'un duel ne sont pas longs. Cependant celui-ci amena des explications qui le retardèrent pendant quelque temps.

– Je croyais, dit M. de Mareuilles avec sa fatuité ordinaire, que monsieur le baron de Luizzi, qui vient sans doute ici pour réhabiliter

son honneur, se serait fait accompagner par des témoins honorables… Je ne parle du reste que pour un seul, reprit-il en saluant le second témoin de Luizzi.

Gustave voulut prendre la parole ; mais Luizzi le prévint, et repartit avec une hauteur qui calma l'extrême confiance de M. de Mareuilles :

– Il faudrait d'abord que je fusse venu ici afin de réhabiliter mon honneur, Monsieur, pour que le choix de mes témoins, quel qu'il fût, mais que je tiens pour honorable, pût vous paraître extraordinaire ; mais j'y suis venu pour corriger la fatuité d'un sot et l'insolence d'un manant, c'est ce dont il faut que vous soyez bien persuadé.

– Et je continuerai la leçon, Monsieur ! reprit Gustave. Et moi, marquis de Bridely, je vous ferai l'honneur de me battre avec vous, monsieur de Mareuilles, gendre de madame Olivia de Marignon, fille de la Béru, tenant jadis maison publique de jeux et de femmes galantes !

Cosmes, qui savait à peu près les précédents de madame de Marignon, pâlit à cette apostrophe de Gustave et s'écria avec rage :

– Misérable !

– Allons, allons ! lui dit Gustave, ne vous emportez pas ainsi, mon petit monsieur de Mareuilles. J'arrive de la Bretagne, où l'on m'a parlé de vous.

Cosmes se troubla visiblement et dit à l'un de ses témoins, jeune homme d'une charmante figure d'enfant, pâle et douce :

– Allons, du Berg, finissons-en !

– Oh ! fit Luizzi en ricanant, c'est là M. du Berg ? Je suis charmé de voir M. du Berg ; il aurait manqué à ce duel.

– Que voulez-vous dire ? reprit le jeune homme avec une voix flûtée.

– Voyons, Messieurs, nous ne sommes pas ici pour des reconnaissances, dit Cosmes ; où sont les épées ?

– Les voici, dit le second témoin de Luizzi.

Le terrain sur lequel on était ne fut pas jugé convenable, et il fallut s'enfoncer dans le bois pour en trouver un autre. Après une grande demi-heure de marche, on trouva un endroit uni et découvert.

On remit les épées aux deux ennemis, et ils s'attaquèrent avec une franchise qui prouvait que tous deux avaient le courage complet de leur action, et en même temps ils montrèrent une adresse et une précaution qui faisait voir que chacun ne défendait pas sa personne avec moins d'intérêt qu'il n'en mettait à atteindre celle de son adversaire. Cependant Cosmes, emporté par l'irritation qu'avaient fait

naître en lui les paroles de Luizzi et de Gustave, mit plus de violence dans son attaque, et bientôt Luizzi rompit devant lui. Après quelques bottes, Mareuilles s'arrêta.

– Vous êtes blessé ? dit-il à Luizzi.

– Je ne m'en aperçois pas ! reprit Armand en attaquant Mareuilles, qui le fit rompre de nouveau jusqu'à ce que le baron fût acculé jusque près d'un petit champ planté de luzerne.

Cosmes s'arrêta encore et dit d'un air de mépris :

– Je veux bien vous tuer, mais je ne peux pas vous faucher. Quittons ce jeu, je n'aime pas le *trèfle,* ajouta-t-il en ricanant.

– Vous faites de charmants calembours, reprit le baron du même ton de plaisanterie. Et, poussant une botte à Cosmes : Voyons donc ! ajouta-t-il, qui de nous deux restera sur le *carreau.*

– Charmant ! dit Mareuilles en parant légèrement et en rompant à son tour devant l'attaque impétueuse du baron. Qui s'y frotte s'y *pique,* ajouta-t-il presque aussitôt ; car il venait de blesser de nouveau le baron au bras.

– Allons donc jusqu'à ce que le *cœur* me manque, repartit Luizzi, jouant comme son adversaire avec les mots ; tous deux se jetant, à travers le grincement de leurs épées et de leur rire furieux, des calembours qu'à tout autre moment ils auraient laissés aux pauvres esprits qui en font métier.

– Très-joli ! dit Mareuilles, continuons la *partie.*

Mais au même instant le baron lui porta un si terrible coup d'épée que Mareuilles eut l'épaule percée.

– Voilà un maître *atout !* s'écria Gustave en voyant tomber Cosmes, nous ferons la *levée* du corps.

Presque aussitôt Luizzi, dont le sang coulait abondamment de ses deux blessures, et que la colère avait seule soutenu, fut pris d'une défaillance et tomba auprès de son adversaire. À côté de ces deux hommes évanouis, les témoins n'eurent d'autre pensée que de les secourir. Luizzi revint le premier à lui, et, s'étant assuré que M. de Mareuilles respirait encore, il quitta le terrain et regagna sa voiture.

– Voulez-vous rentrer chez vous ? lui dit Gustave.

– Non, ma sœur s'alarmerait ; ce serait un trouble, un événement. Elle voudrait remettre la cérémonie, et je vous assure que je n'ai nulle envie de recommencer les démarches ennuyeuses auxquelles j'ai été condamné. Ces blessures ne sont rien, elles ont frappé dans les chairs du bras.

– Oui, dit Gustave, mais elles sont bien près du poignet ; en pareil cas le tétanos est à craindre. Il ne faut pas jouer avec les coups d'épée.

– Ne pouvez-vous me conduire chez vous ?

– Avec plaisir, dit Gustave, quoique je ne sois que dans un hôtel garni ; mais nous y trouverons Barnet qui loge à côté de chez moi, et je vous confierai à lui pendant que j'irai prévenir votre sœur.

– Voilà qui est à merveille, dit Luizzi.

Ils arrivèrent une heure après rue du Helder. Barnet était absent.

On envoya chercher un médecin, qui saigna le baron en lui recommandant un absolu repos. Il était près de dix heures.

– Courez chez moi, dit Luizzi à Gustave, et dites à ma sœur que ma volonté expresse est qu'elle se marie malgré mon absence et que je serai de retour vers deux heures ; alors vous préviendrez Henri et je me ferai transporter chez moi.

– Cela n'est pas prudent, dit le médecin.

– Nous verrons, repartit Luizzi. En tous les cas, faites dire dans la maison qu'on m'envoie M. Barnet dès qu'il rentrera.

Gustave fit ce que voulait Luizzi et partit.

La perte de sang que le baron avait éprouvée par ses blessures et la saignée que l'on avait pratiquée l'avaient rendu excessivement faible.

Dès que le soin de toutes ces mesures à prendre ne l'occupa plus, il tomba dans un accablement qui touchait au sommeil ; il n'en calcula pas la durée, mais il en fut tiré par le bruit de sa porte qui s'ouvrait et par celui d'une pendule qui sonnait midi. La personne qui ouvrait la porte n'était autre que M. Barnet. Le baron lui fit signe d'approcher, et le notaire s'écria :

– Eh ! que viens-je d'apprendre ? Vous avez été blessé dans un duel !

– Ce n'est rien, ce n'est rien, répondit le baron, étonné de sa faiblesse et de la vive douleur que lui causaient les deux blessures qu'il croyait si légères.

– C'est trop, repartit Barnet, pour un homme dont les affaires réclament la présence immédiate. Savez-vous que vous avez failli être ruiné par un vieux coquin appelé Rigot ?

– Oui, oui, fit Luizzi ; mais il a perdu sa cause.

– En première instance, oui ; mais il en a appelé. En votre absence, j'ai traîné le procès d'incidents en incidents ; mais vous êtes jugé décidément le mois prochain, et il faut aviser à tous nos moyens de défense.

Le baron se rappela en ce moment que le Diable lui avait dit que sa fortune lui avait été rendue, et certes, s'il eût été seul, il l'eût appelé pour lui faire une querelle. Mais Barnet reprit presque aussitôt :

– Comme ce n'est pas l'instant de vous parler d'affaires fort embrouillées, dites-moi pourquoi vous ne vous êtes pas fait transporter à votre hôtel, où je ne m'étonne plus de ne pas vous avoir rencontré.

– Si vous avez été chez moi, vous avez dû le deviner, car vous avez vu Caroline, sans doute ?

– Pas le moins du monde, repartit Barnet d'un ton aigre ; elle m'a fait répondre par une grande fille, assez impertinente, qu'elle n'était pas visible.

– Excusez-la, dit Luizzi : le jour d'un mariage, une femme a tant à faire !

– Quoi ! s'écria Barnet avec éclat, elle se marie ?

– À l'heure qu'il est, dit Luizzi en jetant les yeux sur la pendule, ce doit être une affaire faite.

– Et vous l'avez mariée à M. Henri Donezau ? s'écria encore Barnet, en accentuant chaque syllabe avec étonnement et colère.

– Oui vraiment, répondit Luizzi.

– Ah ! mon Dieu ! je suis arrivé trop tard.

– Qu'est-ce donc ? s'écria Luizzi en sel levant sur son séant. Ce M. Donezau m'aurait-il trompé ?… Il est peut-être temps encore…

Gustave ouvrit la porte et entra, suivi de Henri et de Caroline, qui se précipita avec des cris sur le lit de son frère.

– Ce n'est rien, ma bonne sœur, moins que rien… calmez-vous… dit Luizzi.

– Vous m'aviez promis d'être courageuse, dit Gustave, ne vous effrayez pas ainsi. Songez que le médecin a déclaré qu'une émotion un peu vive serait dangereuse pour le baron, et que vous pouvez le rendre plus malade qu'il ne l'est véritablement.

– Je me tais, je me tais, répondit Caroline en essuyant ses larmes ; mais il ne peut rester ici, il faut qu'il rentre à l'hôtel…

– Vous avez raison, dit Luizzi. Gustave, soyez assez bon pour faire tout préparer.

Gustave quitta la chambre, mais Henri resta ; et sa présence, silencieuse jusque-là, rappela à Luizzi le mot de Barnet. Le baron, alarmé malgré lui de cette exclamation du notaire, dit cependant, au lieutenant d'un ton qu'il s'efforça de rendre amical :

– Dois-je vous appeler mon frère, Monsieur ? La cérémonie est-elle

terminée ?

– Oui, mon frère, mon frère ! répondit Henri d'un accent vivement ému et en tendant la main au baron.

Luizzi remarqua que Barnet examinait Henri et qu'il fit un petit mouvement d'approbation à la réponse du lieutenant. Bientôt tout fut en mouvement pour le départ de Luizzi ; et, tandis que chacun s'empressait, le baron fit un signe à Barnet et lui dit tout bas :

– Que signifie ce mot : Je suis arrivé trop tard ?

– Rien, rien, cela avait rapport à d'autres projets… Je vous aurais peut-être proposé un autre parti…

– Croyez-vous qu'Henri ne soit pas un homme d'honneur ?

– Je ne dis pas cela ; mais il n'est pas riche, et peut-être…

– Est-ce que vous auriez pensé à M. le marquis de Bridely ?

– Mais il a soixante bonnes mille livres de rentes, reprit Barnet d'un air joyeux, comme s'il eût saisi avec plaisir l'occasion qui lui était offerte d'expliquer ainsi ses paroles.

– Que ne m'avez-vous écrit, dit Luizzi, qui gardait toujours de la défiance dans le fond de son cœur.

– Ah ! dame ! c'est que… c'est que… fit Barnet en hésitant, c'est que le marquis n'avait pas gagné son procès, ajouta-t-il rapidement, comme si cette bonne raison lui était survenue tout d'un coup.

Tout était prêt pour la translation du baron. Il descendit d'un pas assez ferme l'escalier ; mais, une fois en voiture, le mouvement l'étourdit tellement qu'il fut plusieurs fois sur le point de perdre connaissance. Enfin il arriva chez lui, et ce ne fut pas sans un certain sentiment d'effroi qu'il se retrouva malade dans ce lit où il avait été sur le point de périr entre les mains de ses domestiques. Cependant les soins de sa sœur et de Barnet le rassuraient ; mais, malgré lui et par un sentiment tout nouveau, il ne comptait pas la présence d'Henri parmi ses motifs de sécurité. Cette idée le tourmenta tellement pendant le cours de la journée, que le soir une fièvre violente s'était déclarée, et, lorsque le médecin revint, il ne parut pas content de l'état des blessures.

– Il faut, dit-il, un repos absolu de corps et d'esprit, monsieur le baron ; sans cela les accidents peuvent être graves.

– Je passerai la nuit près de mon frère, dit Caroline.

Gustave fit une grimace assez comique en regardant Henri, qui reprit :

– Mon frère pense sans doute que c'est inutile ?

– Pourquoi donc ? répondit aigrement Juliette ; personne ne peut donner au baron de meilleurs soins et de plus assidus. Une religieuse s'entend à panser des blessures.

– Mais n'avez-vous pas été religieuse aussi ? reprit Gustave d'un ton moqueur.

– Croyez-vous, repartit Juliette en prenant un air de dignité blessée, qu'il serait convenable que moi je demeurasse dans la chambre d'un homme ?

– Cela serait du moins généreux, dit Gustave en montrant de l'œil Henri à Caroline.

Juliette se mordit les lèvres avec colère et ne répondit pas.

– Je resterai, dit Caroline, je resterai, je le veux ; et, comme il se fait déjà tard, vous allez vous retirer… je vous en prie.

– Allons, Henri, dit Gustave… allons, résignons-nous, mon cher…

Henri sortit d'un air dépité, tandis que Juliette le suivait d'un regard ardent et curieux. À peine furent-ils hors de la chambre que Juliette s'approcha de Caroline et lui dit :

– Je resterai dans la maison, je me jetterai tout habillée sur mon lit, et, si tu as besoin de moi, monte, je serai prête.

Puis elle se tourna vers le baron ; et, se penchant sur lui assez près pour que la chaleur de son haleine le fit tressaillir, elle lui dit à voix basse :

– Bonne nuit, monsieur le baron ! Bonne nuit, Armand !

Luizzi écoutait encore cette voix vibrante et passionnée qui venait de lui jeter son nom comme un aveu, que Juliette avait déjà disparu. Resté seul avec Caroline, il réfléchit à tout ce qu'il avait cru voir et entendre d'équivoque dans cette journée. Mais ce n'étaient que des gestes imperceptibles, des regards furtifs, des mots interrompus qu'il se fatiguait vainement à ressaisir, et qui lui échappaient sans cesse. De temps en temps, sa raison le reprenait assez pour qu'il se dît que son imagination, exaltée par la fièvre, prêtait un sens caché à mille petits accidents qui n'en avaient aucun. Mais presque aussitôt, cette tourmente de son esprit recommençait. Tous ces petits accidents passaient et repassaient devant lui comme les débris d'un naufrage que les vagues promènent çà et là dans l'ombre, sous les yeux du naufragé qui, debout sur un rocher, tente vainement d'en saisir quelqu'un. Le vertige physique que le naufragé finit par éprouver gagnait insensiblement la pensée de Luizzi. Il le sentait, il voulut s'y arracher, et, ne pouvant détourner son attention des doutes qui flottaient en lui, il résolut de les éclairer et saisit sa sonnette. Cependant il regarda Caroline assise au pied de son lit dans un large fauteuil : elle s'était

insensiblement assoupie. La voix et la présence du Diable n'étaient d'ailleurs perceptibles que pour le baron. Il agita son talisman ; mais il ne rendit aucun son, et à l'instant même son bras fut saisi d'une rigidité invincible, son corps se courba en arrière comme un arc qu'aucune force humaine n'eût pu détendre, ses mâchoires se serrèrent à briser ses dents. Il comprit qu'il était atteint de cette terrible maladie qu'on appelle le tétanos, résultat assez fréquent des blessures qui ont déchiré des muscles. Il lui fut impossible de faire un mouvement pour ébranler sa sonnette, de pousser une plainte pour appeler, et presque aussitôt il lui sembla qu'on lui assénait un coup terrible sur la tête. Il ferma les yeux et il vit…

XVII

TÉTANOS.

Il vit une lumière telle que jamais ses yeux n'avaient subi un si éblouissant éclat. Elle était si intense, si pénétrante, qu'elle traversait les corps opaques comme une lumière ordinaire qui glisse à travers le cristal ; elle était si fulgurante qu'elle dessinait sur les murs l'ombre de la flamme des bougies allumées. Ce n'était pas ce prestige qui avait écarté devant le baron les murs, la distance, l'obscurité, les corps intermédiaires qui l'auraient empêché de voir Henriette Buré dans son horrible cachot ; c'était une transparence qui laissait voir les objets eux-mêmes, quoique l'on vît au delà d'eux ; c'était, pour tout ce qui se présentait à lui, l'effet de la vitre qui ne cache rien, et qu'on aperçoit cependant ; c'était un spectacle inouï, éblouissant, où tout rayonnait et était pénétré de lumière. Ainsi Luizzi crut voir au delà de sa chambre son salon vide et meublé comme il l'était ; au delà du salon, sa salle à manger avec tout ce qui l'occupait, puis l'antichambre où Pierre dormait sur une banquette. Au-dessus de sa tête il lui sembla voir, à travers le plafond, l'appartement de sa sœur ; il en reconnut de même chaque pièce, et suivit cette étrange inspection avec une curiosité ravie. Il cherchait avec soin s'il se trouvait quelque meuble qui lui échappât ; il fixait son attention sur les meubles mêmes, et découvrait dans leur intérieur les plus petits objets. Il plongea pour ainsi dire son regard de chambre en chambre, les parcourant dans tous leurs détails d'ornement, car elles étaient inhabitées, et il s'émerveillait à cet étrange spectacle qu'il eût voulu voir plus animé, lorsqu'il reconnut la chambre de Juliette. Elle y était, et Henri s'y promenait à grands pas. Juliette lui parlait avec action. Le baron écouta, et il entendit comme il voyait. Le son lui arriva droit et net comme s'il n'eût rencontré aucun obstacle où il se brisât, comme s'il eût volé dans un espace vide de tout, excepté de l'air qui doit lui servir de conducteur. Et voici ce qu'il entendit :

– Tu auras beau faire, Henri, tu as envie de me tromper ; je te connais, tu t'es amouraché de cette petite imbécile de Caroline.

C'était Juliette qui parlait ainsi.

– Quelle diable de rage te prend ? répondit Henri. Il faut pourtant que je couche avec ma femme.

– Et si je ne le veux pas, moi ? s'écria Juliette avec fureur.

– Allons, partons ! Je ne demande pas mieux. J'ai en poche les cinq cent mille francs du beau-frère, profitons du moment où il est dans son lit ; en deux jours nous pouvons être hors de France.

– Hier, c'était possible ; mais, aujourd'hui que Barnet est à Paris, ça pourrait être dangereux. Au moindre soupçon, il est homme à courir à la police, à nous dénoncer, et les télégraphes vont plus vite que les malle-postes.

– Mais il sait donc tout, ce vieux serpent de notaire ?

– Il ne sait pas les détails, reprit Juliette ; il ne se doute pas, le méchant gueux, que c'est moi qui avais jeté la lampe sur les habits de Caroline pour la forcer à en mettre d'autres et la pousser à aller à la fête d'Auterive. Personne n'a pu lui dire probablement comment j'ai persuadé à l'idiote que tu étais amoureux d'elle, et comment ta tendre correspondance qui nous servait si bien à nous écrire l'a rendue folle de toi.

– Elle m'aime donc ? dit Henri avec une vanité de taureau.

– Vante-t'en ! repartit Juliette. Va, mon cher, si je ne t'avais pas dicté ta première lettre et si tu n'avais pas fait écrire les autres par ton sergent-major, le beau Fernand qui faisait d'assez jolis vaudevilles, je ne crois pas qu'elle eût jamais perdu la tête pour toi.

– Ces lettres ? dit Henri d'un air méprisant, elles ne sont pas déjà si fameuses. Tu ne peux pas te faire d'idée comme elles m'ont embêté, lorsque le baron me les a remises chez les chouans et que je les ai lues.

– Tu les as pourtant écrites ?

– Copiées ; et je veux que le diable m'emporte si je les comprenais. Mais je les ai étudiées par nécessité, et maintenant je dirais tout comme un autre : Tu seras l'âme de ma vie, le cœur de mon cœur. Je ferais du sentiment platonique par-dessus les maisons.

– C'est ça, dit Juliette, que tu avais mis Caroline dans un joli état la première fois que tu es resté seul avec elle, et je ne sais pas si nous n'étions pas arrivés…

– Parle un peu de ça, toi ! tu étais rouge comme un coq quand tu es rentrée avec le baron.

– Oh ! moi, c'est différent.

– Hein ? fit brutalement Henri.

– Que veux-tu, mon cher ? dit Juliette, le baron est joli homme, il a deux cent mille livres de rente, et puisque tu es marié…

– Avise-t'en ! repartit Henri en montrant le poing à Juliette.

– Eh bien ! que feras-tu, après tout ?

– Je vous casserai les bras à tous, à toi comme à lui, répondit Henri, dont le visage prit une horrible expression de férocité.

– Bah ! ta, ta, ta, tu es devenu un criard, voilà tout, dit Juliette.

– Tiens, reprit Henri, ne parlons pas de ça ; tu m'as fait faire assez de sottises dans ma vie, et la dernière est la plus grosse de toutes.

– Merci ! fit Juliette ; je t'ai donné une femme de cinq cent mille francs.

– C'est-à-dire que je l'aurais très-bien épousée sans toi.

– Vrai ? Tu l'aurais épousée si je ne te l'avais pas fait connaître, tu l'aurais enflammée avec tes beaux yeux si je n'avais pas soufflé le feu. Et puis, n'est-ce pas ? on t'aurait reconnu deux cent cinquante mille francs de dot si je ne lui avais pas fait amener son frère à cette clause du contrat ?

– Oh ! je sais que tu es habile quand tu t'en mêles… Mais cette pauvre femme, parole d'honneur ! elle me fait pitié.

– Et le baron me fait pitié aussi, mon cher, car il en a une envie, une envie…

– Encore !

– Je te jure que j'y ai mis de la vertu. Et pas plus tard qu'hier… dans son boudoir, j'ai voulu jouer avec lui… mais, ma foi, j'ai vu le moment où la tête n'y était plus, et s'il avait bien, bien voulu…

– Juliette ! murmura sourdement Henri furieux.

– Hé ! va coucher avec ta femme et laisse-moi tranquille.

– Tu as parbleu raison, dit Henri avec colère, j'y vais.

Et il s'apprêta à sortir.

– Henri, s'écria Juliette en se levant, si tu sors d'ici cette nuit, c'est fini entre nous !

– Alors, reprit Henri en revenant, ne m'ennuie pas avec ton baron, et parlons un peu sérieusement. Et, pour en revenir à ce Barnet, qui te fait croire qu'il se doute de quelque chose ?

– Le voici, puisqu'il faut tout te dire : c'est pour ces six mille francs qu'il avait donnés à Caroline, que j'avais déposés chez ma mère et qui devaient servir à votre prétendue fuite…

– Eh bien ! ces six mille francs, nous les avons empochés, et tu es venue faire tes couches à Paris, grâce à ce petit secours que le bon Dieu et toi vous nous aviez procuré.

– Eh bien ! ces six mille francs, dit Juliette, Barnet s'en est inquiété d'abord à Toulouse où j'étais encore, et les sœurs ont répondu qu'elles

n'en avaient pas entendu parler, mais que Caroline les avait sans doute emportés à Évron. Comme le bonhomme Barnet savait que, pour avoir sa fortune, les religieuses laissaient leur protégée faire à peu près tout ce qu'elle voulait, il a paru se contenter de cette raison. Mais dernièrement, en revenant de Rennes, il s'est détourné pour aller à Évron, et il a demandé à la supérieure si Caroline avait apporté de l'argent ; elle lui a dit que non.

– Mais ce que tu as raconté à Caroline arrange tout.

– Pour elle, oui, mais non pas pour Barnet, qui, à Vitré, a eu d'assez mauvais renseignements sur ton compte. Et cela, joint aux six mille francs…

– Hé mais ! dit Henri, n'a-t-elle pas pu rapporter cet argent à Paris ?

– Très-bien ! fit Juliette, et tu crois que, si Caroline avait eu six mille francs, le baron eût été obligé d'emprunter de l'argent à Barnet pour faire la route de Vitré à Paris ? C'est ça qui a surtout donné l'éveil à ce méchant gredin ; alors il s'est rappelé les premiers douze cents francs donnés à ma mère, et il a pensé que les six mille avaient bien pu passer par le même chemin.

– Mais qui t'a dit tout ça ?

– Eh bien ! c'est Gustave, qui était avec ce hibou de notaire, et qui, ne sachant rien de rien, lui a dit qu'il me connaissait, un jour que Barnet m'a nommée devant lui.

– Et qu'est-ce qu'il lui a dit ?

– Pas grand'chose, heureusement ! Il lui a dit qu'il m'avait connue figurante au théâtre de Marseille.

– Pas ailleurs au moins ? dit Henri.

– Eh non ! Gustave n'est jamais venu à Aix quand j'étais chez ma mère.

– Oh ! la gueuse !… s'écria Henri, comme si ce mot d'Aix lui rappelait d'ignobles souvenirs.

– Eh bien ! là… elle faisait son métier.

– Et elle t'en avait donné un joli !

– Pardine ! dit Juliette, il valait bien le tien ; et sans la révolution de juillet, où tu as trouvé moyen de tirer un coup de fusil à ce vieux Bequenel sous prétexte que c'était un espion, et de lui voler les fausses signatures que tu lui avais fait escompter, je voudrais bien savoir où tu serais. Ça ne t'en a pas moins valu une épaulette de lieutenant, grâce à la belle pétition que je t'ai faite, tandis que tant d'autres, qui se sont véritablement et bravement battus contre les Suisses et la garde royale, ont été laissés de côté ou envoyés à Alger comme simples soldats. Ne

fais donc pas tant le renchéri sur ce que j'ai été avant que tu me connusses.

– Tu as bien continué un peu depuis…

– Et tu n'y as pas trouvé à redire, tant que ça a pu servir à te mettre du pain sous la dent, repartit Juliette avec une expression de dégoût ; mais aujourd'hui que tu as des rentes…

– Eh bien ! moi, aujourd'hui, je ne veux pas que le baron tourne autour de toi.

– Eh bien ! moi, je ne veux pas que ta femme soit ta femme.

– Mais enfin, comment veux-tu que je fasse ?

– Il n'y a qu'à ne rien faire : elle est innocente comme une enfant de deux jours, je t'en réponds.

– Oui, mais on peut la questionner ; son frère… Barnet…

– Tu crois ça ? dit Juliette d'un ton de raillerie méprisante, tu crois que Barnet va aller dire comme ça à Caroline : « Madame, faites-moi le plaisir de me dire si votre mari… » Laisse-moi donc tranquille. Tiens, vois-tu, mon cher, tu ne pourras jamais te faire aux façons des gens comme il faut.

– Toi, c'est tout le contraire ; tu prends des airs de princesse, des tons de prude…

– Ah ! s'écria Juliette avec une expression d'exaltation, c'est qu'une femme, vois-tu, a autre chose dans la tête et dans le cœur que vous autres hommes. Si j'étais née dans la révolution, je serais maréchale… ou bien si j'étais née auparavant, j'aurais été la Dubarry… Mais il n'y a rien à faire maintenant avec des hommes qui sont aussi bégueules qu'avares.

– Et moi, pourquoi me comptes-tu, s'il vous plaît ?

– Oh ! toi, je t'aime, c'est bien différent. Mais tiens, si tu n'étais pas jaloux comme une bête, ce baron, vois-tu, je ne lui laisserais pas un sou de ses deux cent mille livres de rente…

– Je suis assez riche comme ça.

– Voyons, dit Juliette… Je te laisse Caroline, ça m'est égal, et je prends le baron.

– Ça va, dit Henri…

Puis il reprit, et s'écria :

– Non, décidément, non.

– Tu ne veux pas ?

– Non, non, je déteste ce baron, vois-tu. Je le déteste parce que tu

l'aimes ; il te plaît, avec son jargon, ses gants jaunes, son air de grand seigneur… Si c'était un vieux, je ne dis pas, ça me serait égal. Mais lui, non, mille fois non.

– Soit. Mais avise-toi de penser à Caroline, et tu verras !

– Eh bien ! nous verrons.

– Prends garde ! Elle me dit tout, et je saurai bien ce qui arrivera.

– Et si ça arrive ?

– J'ai tes fausses lettres de change, mon cher.

– Tu les as gardées, misérable gueuse ?

– Elles sont en lieu sûr, je prends mes précautions.

Henri se frappa le front de colère, et Juliette continua :

– Oh ! je te connais, mon poulet. Je te l'ai dit, tu ne demanderais pas mieux que de me planter là maintenant ; mais merci… Du reste, si ça te plaît, va chercher ta femme… tu es libre…

– Que le diable t'emporte avec ma femme ! je ne m'en soucie guère.

– Plus que tu ne dis.

– Je te donne ma parole d'honneur que non. C'était seulement pour la forme. Car enfin je passe ici une singulière première nuit de noces.

– Je comprends que la chambre nuptiale t'eût convenu beaucoup mieux que la mienne.

– Elle restera vierge, je t'en réponds.

– Pour cette nuit, du moins, j'en suis sûre.

Henri s'arrêta tout à coup devant Juliette et parut frappé d'une idée soudaine. Il contempla longtemps sa complice comme pour absorber par le regard ce que cette femme avait de lubricité en elle, et lui dit :

– Peut-être que non…

– Pourtant Caroline n'y montera pas.

– Mais tu y viendras, toi.

– Moi… ?

Et Juliette se laissa aller à sourire à cette détestable proposition, puis elle ajouta :

– Au fait, ça serait drôle… Mais non, je ne veux pas, je ne suis pas d'assez bonne humeur.

– Allons donc ! dit Henri en lui prenant les mains et en l'attirant, ne fais pas la bégueule, la bonne humeur te viendra.

– Laisse-moi tranquille, repartit Juliette, tu me fais mal ; tu es

toujours brutal.

– Tu sais bien qu'il n'y a que toi pour moi au monde, reprit Henri en l'entourant de ses bras.

– Ah ! tu es insupportable, dit Juliette en se laissant aller, ça te prend comme un vertige.

– Viens, viens donc.

– Non, dit Juliette, cette chambre est au-dessus de celle du baron.

– C'est précisément là l'amusant, dit Henri.

Et, enlevant Juliette dans ses bras herculéens, il l'emporta à travers l'appartement, tandis qu'elle disait :

– Henri, quelle idée !… Quelle rage tu as !… Oh ! quel monstre tu fais !

Puis elle reprit soudainement en l'entourant aussi de ses bras :

– Et c'est pourtant pour ça que je t'aime, gredin !

Luizzi les vit s'avancer vers la chambre nuptiale. Ils en franchirent la porte. Dans un mouvement d'indignation et d'horreur, le baron voulut s'écrier, et véritablement il poussa un cri terrible. Mais toute cette vision délirante disparut ; il se sentit plongé dans une obscurité profonde ; il appelait vainement en poussant des cris. Il ne vit plus rien, n'entendit plus rien, ne sentit plus rien. Puis tout à coup il ouvrit les yeux, et il vit…

XVIII

RENCONTRES.

Il vit Juliette, Henri et Caroline qui, penchés sur son lit, l'empêchaient de se briser les membres dans les horribles convulsions que le tétanos avait fait succéder à son immobilité. Malgré les douleurs atroces qu'il éprouvait, il avait, comme il arrive souvent dans cette inexplicable affection, la parfaite perception de tout ce qui se passait autour de lui et l'entier usage de sa raison. En voyant Henri et Juliette qui lui prodiguaient des soins empressés, le baron dut se dire qu'il avait été durant quelques heures sous l'empire d'un délire extravagant, et dans ce moment une idée soudaine sembla venir l'éclairer sur le danger de sa position. Il se rappela que déjà, à deux reprises, il avait été pris pour un fou ; il comprit qu'étant sans cesse sous l'obsession des révélations du Diable, toute chose certaine devenait un doute pour lui, toute apparence un mensonge, qu'il traduisait en crimes et en vices tout ce qu'il ne pouvait expliquer autrement. Alors la crainte de voir cette propension de son esprit s'arrêter à une idée fixe et se tourner en démence s'empara tellement du baron, qu'il résolut de ne plus chercher à sonder les mystères de la vie et de continuer à marcher comme le vulgaire des hommes, en se guidant, non plus sur les fausses clartés de l'enfer qui teignaient tout d'une sanglante couleur, mais à l'aide des simples lumières de son jugement, et en regardant les choses et les hommes de leur meilleur côté. Peut-être Luizzi fit-il alors à l'égard du Diable ce qu'Orgon fit à l'égard de Tartufe. Quand l'hypocrite a quitté la maison du bourgeois crédule, celui-ci s'écrie : *C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien.* Une fois que Luizzi voulut chasser de sa tête cette manie d'apprendre, il s'écria en lui-même : *Maintenant, je croirai que tous sont gens de bien.*

La convalescence assez pénible qui suivit ce grave accident, si rebelle à la guérison, dissipa entièrement toutes les craintes de Luizzi, que la maladie avait exalté jusqu'à une si épouvantable vision. Henri fut pour lui d'une attention extrême. Quant à Juliette, elle lui tint fidèle compagnie, lui faisant des lectures, causant avec une bonhomie, une grâce et une modestie qui ne se démentaient point. Elle n'en avait que plus d'attraits pour le baron ; car à ce charme d'une société douce et facile elle joignait cet enivrement magnétique que le baron subissait toujours malgré lui. Enfin, lorsqu'il fut capable de sortir, il était tout à fait amoureux de Juliette, ou plutôt, pour en revenir à la singulière

passion que lui inspirait cette femme, il la désirait comme un séminariste et la redoutait comme un enfant. Un notable changement eut lieu, du reste, dans la position du baron. De même qu'il avait envoyé le marquis de Bridely pour avoir des nouvelles de M. de Mareuilles, de même celui-ci avait chargé le jeune du Bergh de s'informer de la santé d'Armand. Ces visites s'étaient renouvelées chaque jour des deux côtés. Gustave avait trouvé le moyen de dire chez madame de Marignon, où Mareuilles demeurait depuis qu'il était son gendre, qu'il avait, lui, marquis de Bridely, soixante mille livres de rente, et cela sembla une excuse pour les peccadilles passées ; sa tentative d'escroquerie devint une folie de jeune homme à qui l'espoir d'une grande fortune avait permis d'être moins circonspect qu'un pauvre diable, attendu la certitude qu'il avait de pouvoir grandement réparer ses torts. On s'était accoutumé à le voir ; et, s'il n'était pas des intimes de la maison, on laissait cependant échapper avec quelque vanité le nom du marquis de Bridely parmi les beaux noms des jeunes gens qui fréquentaient la maison de madame de Marignon. On murmura même que la belle et jeune madame de Mareuilles regrettait, sinon la personne et la fortune de Gustave, du moins son titre de marquis. D'une autre part, Luizzi avait reçu avec politesse les visites d'abord cérémonieuses, ensuite plus amicales de M. Edgard du Bergh. L'air fin et doux de ce très-jeune homme, qui baissait les yeux comme une fille et parlait d'une petite voix mièvre et flûtée, avait plu à Luizzi. Il l'avait invité à venir pour son compte, et Edgard avait profité de l'invitation. Il en était résulté une espèce de rapprochement par intermédiaires entre Luizzi et M. de Mareuilles ; et le baron, sans envie de pousser les choses plus loin, mais en homme qui sait vivre, consacra sa première sortie à son adversaire, dont la guérison était beaucoup moins avancée que la sienne.

La réconciliation de deux hommes qui s'étaient assez bravement battus l'un contre l'autre pour mêler à leur combat des quolibets, quelque mauvais qu'ils fussent, n'était pas difficile à amener. Mareuilles tendit la main à Luizzi ; ils s'embrassèrent et ne s'en voulurent plus, car ils étaient trop libres de se haïr ouvertement pour se garder une rancune cachée. D'ailleurs ils n'avaient guère voulu que se tuer l'un l'autre, et on ne s'en veut pas dans le monde pour si peu. Si Mareuilles et Luizzi avaient été rivaux pour une cause politique, pour des succès de femmes, pour une supériorité de chevaux ou de coupe d'habit, c'eût été une haine à mort ; mais pour du sang, il n'y avait que des manants qui auraient pu se le rappeler. Après avoir vu Mareuilles, Luizzi demanda à voir madame de Marignon, par laquelle il fut reçu avec cette grâce de bonne compagnie d'une femme qui sait oublier et se souvenir à propos. Luizzi chercha à retrouver dans cette vieille dame si bien tenue, si posée, si digne, la folle Olivia, la libertine Olivia, et il

reconnut qu'il y avait, au-dessous de cette apparence de roideur un fond d'indulgence et de facilité qui obéissait aux pruderies dont elle était entourée, mais qui les détestait. Madame du Bergh, qui se trouvait là, remercia Luizzi du bon accueil qu'il avait fait à son fils. Il retrouva madame de Fantan, qui lui annonça que sa fille était mariée, puis la belle madame de Mareuilles. Luizzi sortit de chez madame de Marignon tout à fait raccommodé avec ce monde que le Diable lui avait montré si odieux. D'ailleurs, depuis sa première et fatale maladie, le baron s'était si souvent trouvé en contact avec les vices ridicules et grossiers de la bourgeoisie et du peuple, qu'il se sentit revivre dans l'atmosphère facile et légère de ce salon ; il écouta avec un plaisir tout nouveau cette parole dorée et flatteuse des gens qui ont du savoir-vivre, et il se promit bien de ne plus recommencer ses perquisitions hors de cette sphère élevée.

Cependant quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis la première sortie de Luizzi, lorsqu'il reçut une lettre de Barnet, qui avait quitté Paris deux jours après le fameux duel. Dans cette lettre, le notaire conjurait le baron de venir à Toulouse pour mettre ordre à ses affaires, et il lui faisait part d'un projet qui sourit assez à Armand. Le député d'un arrondissement où Luizzi avait ses plus riches propriétés venait de mourir, une nouvelle élection allait être faite. Barnet, qui disposait d'un assez grand nombre de voix, ne voulait les donner, par opinion, ni au candidat de l'opposition extrême gauche, ni au candidat légitimiste ; il ne voulait pas, en outre, pour cause de haine particulière, les donner au candidat ministériel qui avait emporté sur lui une place de receveur particulier que Barnet eût préférée à son étude ; il les offrait donc au baron, à qui il assurait le succès s'il voulait venir lui-même tenter la chance. Le baron fit part de cette lettre à sa famille, dont Juliette faisait presque partie, et ce fut avec un vif sentiment de plaisir qu'il vit pour la première fois cette jeune fille s'animer dans l'expression des vœux qu'elle faisait pour lui et se complaire dans le tableau brillant qu'elle traçait de l'avenir d'un homme politique. Luizzi se laissa d'abord gagner à cet enthousiasme ; mais il se rappela à quelles investigations sont soumis les malheureux candidats, et il eut peur que son passé ne fût pas facile à expliquer à des électeurs bourgeois et très-peu fantastiques. Cependant une étrange découverte et un événement non moins étrange le poussèrent à accepter. En effet, se trouvant quelques jours après chez madame de Marignon, il parla d'un ton assez dégagé de la candidature qu'on lui offrait. Ce fut de tous côtés un concert de félicitations sur sa bonne fortune.

– Vous vous ferez élire, n'est-ce pas ? lui dit un vieux monsieur à figure cambrée et aristocratique ; il serait temps que la France se fît représenter par quelques noms qui pourraient lui rappeler que toute sa

gloire n'appartient pas à cette époque. Les Luizzi datent, dans l'histoire, de la guerre des Albigeois ; on les (trouve à côté des Lévis et des Turenne dans ces mémorables événements.

– Il serait temps aussi, mon cher monsieur d'Andeli, reprit madame de Mareuilles, que nos députés ne fussent pas tous des avocats de canton, des médecins de campagne ou des marchands de fer et de cotonnade. Ces messieurs, avec leurs habits marron, leur linge malpropre et leurs mains sans gants, envahissent tous les salons ; ils sont chez le roi, ils sont chez les ministres, ils sont partout, et une pauvre femme ne sait à qui parler, à moins qu'elle veuille discuter l'impôt sur le sel ou le tarif des douanes. Ils ne dansent pas, ils n'écoutent pas, ils ne rient pas.

– C'est vrai ; mais ils votent, dit une dame qui passait pour faire des mots charmants ; c'est leur grande affaire.

– Et surtout celle des ministres, ajouta un monsieur qui était renommé pour la hardiesse de ses opinions.

– En vérité, ma chère Lydie, reprit une jeune femme dont Luizzi ne pouvait apercevoir les traits, car elle était adossée à une fenêtre et presque cachée sous son chapeau, mais dont la voix le frappa singulièrement, en vérité, dit-elle, je ne suis pas de votre avis. Vous feriez bien mieux de ne pas nous enlever les derniers hommes de salon qui nous restent, et de ne pas conseiller à monsieur le baron d'aller se perdre dans cette cohue d'honorables fort honorables, je veux le croire, mais qui suent la politique et l'ennui à empester tout un salon dès qu'ils y entrent. C'est un mal qui se gagne, une odeur dont on s'imprègne ; et tenez, mon mari, qui a à peine l'âge requis pour occuper son siége à la chambre des pairs, est déjà empoisonné de cette manie. Quand il rentre d'une séance de la chambre haute, c'est comme M. de Mareuilles quand il revient du club des jockeys ; mon mari sent la politique et le vôtre le tabac. J'aime presque autant un capitaine de la garde nationale.

Luizzi cherchait à se rappeler où il avait entendu cette voix, lorsqu'il fut distrait par l'accent mâle et hardi d'une autre femme qui, grandement belle dans toute l'étendue du mot, repartit avec une sorte d'impétuosité passionnée :

– Et que voulez-vous qu'on fasse à notre époque, si on ne se livre pas à la carrière politique ? Le but de tout homme qui a l'intelligence de sa force n'est-il pas, toujours et en tout lieu, d'imposer sa supériorité à ses rivaux, et de se faire un nom et un pouvoir dont on soit obligé de reconnaître l'ascendant ? La carrière politique est la seule qui, aujourd'hui, puisse mener à ce but ; tout homme qui a quelque ambition virile doit donc la suivre.

– À ce compte, dit la jeune femme d'un ton assez aigre, vous eussiez trouvé bon que, dans les jours les plus abominables de la révolution, un homme d'honneur eût recherché ce pouvoir et ce renom dont vous parlez ? Vous eussiez approuvé qu'un vrai gentilhomme se fît, par exemple, le soldat de Bonaparte pour arriver à une épaulette de général ou à un bâton de maréchal, et qu'un marquis de vieille race se fît sénateur pour être comte de l'empire ?

– Assurément, Madame.

– Voilà des sentiments qui m'étonnent de la part de la comtesse de Cerny, de la fille du vicomte d'Assimbret, d'une femme qui porte deux des plus beaux noms de France !

– Et que je ne m'étonne pas, moi, répondit avec dédain la belle femme, de ne pas voir partager à la comtesse de Lémée !

– La comtesse de Lémée ! s'écria Luizzi… Fille Turniquel, murmura-t-il en lui-même, comme s'il eût voulu achever la pensée de madame de Cerny.

– Moi, dit la jeune femme en saluant gracieusement Luizzi, moi, monsieur le baron, qui étais curieuse de savoir si vous me reconnaîtriez.

– Ah ! vous vous connaissez, dit madame de Marignon, voulant rompre le cours des reparties qui commençait à s'aigrir entre ces deux dames.

– Nous avons passé quelques jours ensemble chez M. de Rigot, mon oncle, dit madame de Lémée. J'espère, monsieur de Luizzi, que vous ne m'en voulez pas du méchant procès qu'il vous a fait ? Il l'a perdu, et j'en suis ravie. C'est un peu la faute d'un certain M. Bador, à qui il en avait confié la direction ; mais, quoique sa maladresse m'ait fait perdre d'assez belles espérances d'héritage, j'en remercie ce cher monsieur, puisqu'il a fait qu'il ne peut y avoir aucune rancune entre nous.

Luizzi écoutait, admirant l'imperturbable aplomb de mademoiselle Ernestine Turniquel, lorsque celle qu'on avait appelé la comtesse de Cerny dit à Luizzi :

– Ah ! vous avez connu monsieur… de Rigot ?

– J'ai eu cet honneur, répondit assez froidement le baron, qui désirait se mettre du parti de madame de Lémée, afin qu'elle le ménageât de son côté, tandis qu'il cherchait à se rappeler où il avait entendu prononcer ce nom de Cerny.

– Je vous en félicite bien sincèrement, Monsieur, reprit la comtesse d'un ton presque impertinent et en regardant Luizzi attentivement.

Madame de Marignon, voulant encore rompre la conversation sur le

compte de Rigot, dit à Luizzi :

– Et pourrait-on savoir dans quel département vous comptez vous faire élire ?

– Dans l'Aude, dit Luizzi, à N…

– Mais vous avez là un terrible concurrent, dit le vieillard qui avait parlé le premier.

– Qui donc, mon cher d'Andeli ? demanda madame de Marignon.

Ce nom avait déjà été pour Luizzi un sujet d'étonnement, et il faisait de fâcheuses réflexions, en voyant chez madame de Marignon et sur ce pied d'intimité le père de l'infortunée Laura, lorsque celui-ci reprit :

– Oui, monsieur le baron, vous avez un terrible concurrent, un homme qui peut compter sur les efforts de tous nos amis politiques.

– Et c'est ?…

– M. de Carin, dit le marquis.

– M. de Carin ?… répéta Luizzi.

– Le connaissez-vous donc aussi ? reprit la comtesse avec un intérêt très-marqué.

– Oui, beaucoup… beaucoup… répondit lentement Luizzi, devenu pensif à tous ces noms évoqués un à un comme pour le frapper de mille affreux souvenirs…

– Ah ! reprit madame de Cerny, voilà ce que j'appelle un homme de cœur et de haute capacité. Avec un caractère moins ferme que le sien, c'était une vie manquée ; marié à une idiote qui a fini par devenir folle, il a eu à subir de tels chagrins que tout autre y eût succombé.

– Du moins n'a-t-il pas eu celui d'être trompé par sa femme, dit le baron amèrement.

Tout le monde éclata de rire, et madame de Cerny devint rouge jusqu'au blanc des yeux.

– Allons, reprit en riant madame de Fantan, il faut tout pardonner à la folie : la pauvre femme ne savait ce qu'elle faisait. D'un autre côté, Cerny avait été fort dérangé avant de vous épouser, et on ne perd pas si vite de mauvaises habitudes.

Ceci rappela à Luizzi que le comte de Cerny était celui qui avait essayé d'être moins grossier que les autres hommes qui entouraient madame de Carin. Pendant qu'il réunissait un à un tous ces souvenirs, des regards équivoques couraient autour de ce cercle comme des éclairs à l'horizon. Mais madame de Cerny les arrêta d'un coup d'œil impérieux et reprit :

– Quoi qu'il en puisse être, M. de Carin a cherché une distraction à ses malheurs dans une vie noblement occupée, et il en a triomphé. Ah ! monsieur le baron, si M. de Carin est le concurrent que vous avez à combattre, je désespère de votre succès.

– Eh bien ! je le tenterai, reprit Luizzi avec une énergie dont personne ne devina le secret, et qui venait de l'indignation qu'avaient fait naître en lui les éloges de la comtesse pour M. de Carin et la calomnie des autres contre l'infortunée Louise ; je le tenterai, et peut-être ne serai-je pas aussi malheureux que vous le pensez.

– C'est un courage que j'honore, repartit madame de Cerny.

– Faites-en donc provision, reprit le vieux marquis d'Andeli. Carin m'a écrit qu'il avait déjà un concurrent redoutable, un riche maître de forges du pays, un certain capitaine Félix Ridaire.

– Félix Ridaire ! répéta Luizzi.

– Oui, et M. de Carin est d'autant plus inquiet qu'à part ses opinions, qui sont fort exagérées, on dit que ce M. Ridaire est un homme d'une capacité incontestable et d'une probité au-dessus de tout soupçon.

– Le capitaine Félix Ridaire ! répéta Luizzi en souriant dédaigneusement.

– Le connaîtriez-vous aussi ? s'écria-t-on de tous côtés.

– Oui, oui, dit Luizzi avec la même expression énergique : je le connais et je combattrai ce concurrent comme l'autre.

– Vous connaissez toute la terre ! dit la comtesse en riant.

Luizzi s'approcha d'elle, pendant que quelques personnes qui se levaient faisaient rompre le cercle avec bruit.

– Et je crois avoir l'honneur de vous connaître aussi, dit-il tout bas à la comtesse.

Cette réponse de Luizzi lui avait été dictée par un singulier sentiment de dépit contre tous ces éloges si libéralement accordés à des gens qu'il en savait si complètement indignes. D'un autre côté, si le nom de madame de Cerny lui avait rappelé le récit de madame de Carin, le nom d'Assimbret lui avait remis en mémoire le vicomte libertin, habitué de la maison de la Béru, qui avait si gaiement volé à Libert les nuits de son Olivia et si rudement chassé ce rustre de Bricoin. Un vague désir de troubler cette femme en lui disant qu'il était dans la vie de chacun des choses avec lesquelles on peut le dominer poussa le baron, et, lorsque la comtesse lui répondit en riant :

– Je ne crois pas, monsieur le baron…

Celui-ci continua :

– Cependant, Madame, je pourrais vous expliquer comment une femme telle que vous, oubliant avec indulgence les égards de position qu'elle doit au nom du comte de Cerny, se trouve chez madame de Marignon par complaisance sans doute pour son nom de mademoiselle d'Assimbret.

– Quoi ! Monsieur, dit rapidement la comtesse d'un ton alarmé et en jetant un regard significatif sur madame de Marignon, vous savez… ?

– Beaucoup de choses, dit Luizzi, encouragé par l'effet qu'il produisait ; et peut-être aussi, continua-t-il, pourrais-je vous rassurer sur le résultat des attentions de M. de Cerny pour l'infortunée madame de Carin.

Ce mot qui, pour Luizzi, ne faisait allusion qu'à l'innocence de Louise dont il se croyait assuré, sembla confondre madame de Cerny. Une rougeur subite se répandit sur son visage, elle regarda Luizzi avec un singulier effroi et balbutia d'une voix altérée :

– C'est impossible… Monsieur… vous ne savez pas…

– Je sais tout, repartit Luizzi, charmé de pousser jusqu'au bout cette mystification dont le succès était si inattendu pour lui.

Et, tandis que madame de Cerny le suivait d'un regard épouvanté, il la salua et sortit en se disant : « Il n'y a donc aucune femme sur la vie secrète de laquelle on ne puisse frapper, même au hasard, sans y éveiller le souvenir d'une honte ou d'un remords ? » Cette réflexion attrista Luizzi ; il fut au moment de rentrer dans tous ses doutes sur le compte de Henri et de Juliette. Cependant il réfléchit que, pour ce qui concernait madame de Carin, il n'avait d'autres renseignements que ceux qu'il avait puisés dans le manuscrit de cette infortunée. Il se souvint que le Diable l'avait laissé dans le doute sur la véracité du récit de Louise et que son histoire avait tout le caractère d'une idée fixe ; d'un autre côté, il se dit qu'en supposant même que cette histoire ne fût pas le résultat d'une folie, il était assez naturel que madame de Carin n'y eût point fait l'aveu d'une faiblesse qui eût pu donner des armes contre elle. En conséquence de ces bonnes raisons, l'indignation qui avait poussé Luizzi lorsqu'il avait entendu parler de M. de Carin et de Félix se calma devant le doute qui le prit, et la résolution où il avait été un moment de se servir contre eux, dans sa lutte électorale, de ce qu'il savait sur leur compte, lui parut tout au moins imprudente. Il était dans ces dispositions au moment où il rentrait à son hôtel ; il se repentait de l'entraînement qui l'avait conduit à se prévaloir un moment de connaissances dont il ne pouvait révéler l'origine, lorsqu'une autre voiture que la sienne s'arrêta à sa porte. Le valet de pied ouvrit la portière, et Luizzi put remarquer que le brillant équipage

était occupé par une femme. Du fond de la porte cochère où il était descendu il put entendre une voix qui dit avec vivacité :

– Tout de suite pour M. le baron de Luizzi… puis à l'hôtel.

Une main élégante, d'une grande richesse de forme et d'une blancheur éblouissante, remit un billet au domestique qui ferma la portière. Celui-ci entra chez le concierge et lui jeta le billet en lui répétant l'ordre de sa maîtresse.

– Tout de suite pour M. le baron de Luizzi.

Puis il remonta à son poste en criant au cocher :

– À l'hôtel !

Et l'équipage disparut au grand train de ses deux superbes chevaux. Le baron avait cru reconnaître la voix de la femme qui avait parlé, et il ne s'était pas trompé. Il lut le billet, qui était ainsi conçu :

« Monsieur,

« Les paroles que vous m'avez dites rendent une explication indispensable entre nous. Je crois m'adresser à un homme d'honneur, je n'hésite donc pas à vous dire que je vous attends ce soir à dix heures. Nous serons seuls.

« LÉONIE DE CERNY. »

Ce billet charma d'abord Luizzi, et il se fit un assez doux devoir de répondre à une telle invitation. Mais, en y réfléchissant bien, il pensa qu'il serait fort embarrassé de résoudre les doutes de madame de Cerny ; il reconnut que le peu qu'il savait des relations du comte et de Louise ne suffirait pas à une femme sans doute très-jalouse. Car il fallait un sentiment bien puissant pour la pousser à une démarche aussi extraordinaire que celle qu'elle venait de faire ; il se dit enfin que dans tous les cas il lui faudrait expliquer la source de tous ces renseignements, et Luizzi ne se souciait nullement de raconter d'aucune façon comment il avait pu entrer dans la maison de fous habitée par madame de Carin. Il en conclut qu'il serait plus facile et plus raisonnable d'écrire un billet d'excuse, et il monta chez lui en se réservant d'y réfléchir.

Il trouva tout le monde assemblé chez Caroline. On projetait une partie de mélodrame à la Porte-Saint-Martin, et tout le monde était d'un entrain complet. Caroline surtout semblait ravie, et Juliette était d'une gaieté charmante ainsi que Henri. Luizzi, du reste, avait remarqué que les manières du lieutenant s'étaient polies au contact des gens comme il faut, et il s'associa facilement à la joie commune. Le jeune du Bergh et Gustave étaient de la partie. Luizzi refusa d'y aller sous prétexte de santé et parce que d'ailleurs, dit-il, il avait vu cette pièce. Il voulut être libre, sans parti bien arrêté cependant de se rendre

chez madame de Cerny. Seulement, pendant le dîner, il parla de sa visite chez madame de Marignon ; il nomma la comtesse avec affectation, pour voir si Edgard du Bergh pouvait lui apprendre quelque chose sur son compte. Il fut satisfait, sinon dans sa curiosité, du moins dans le but qu'il s'était proposé ; car Edgard parla de madame de Cerny avec un enthousiasme ardent pour sa beauté et le respect le plus profond pour sa vertu. Cette fois encore Luizzi, en écoutant du Bergh, laissa échapper l'occasion de remarquer le trouble que le nom de Cerny produisit sur Juliette ; mais il était tout à la comtesse, et il répondit à Edgard :

– Je sais combien elle est belle, dit le baron, je ne doute pas qu'elle ne soit irréprochable ; mais ne la croyez-vous point très-jalouse ?

– Elle ? s'écria du Bergh, pas le moins du monde, je vous jure. Sans être mal avec la comtesse, nul ne mène une vie plus indépendante que son mari. Je ne la crois pas jalouse par caractère, et le comte, d'ailleurs, ne lui en donne guère le sujet. Après avoir été l'un des hommes les plus à la mode de Paris, il a changé tout à fait de manière de vivre, il a tourné à l'ambition, et comme sa femme a, je le crois, plus de cette passion dans le cœur que d'aucune autre, ils s'entendent à merveille.

Ces renseignements ne concordaient pas avec l'effroi de la comtesse à propos des paroles de Luizzi sur la prétendue intrigue de M. de Cerny et de madame de Carin ; il demeura donc dans sa perplexité et laissa sa compagnie se préparer au plaisir des horreurs de *la Tour de Nesle,* qui était alors dans sa nouveauté. Chacun était allé s'apprêter ; Juliette seule était restée dans le salon avec le baron, qui réfléchissait à part lui. Alors la jeune fille, l'arrachant à sa rêverie, lui dit fort simplement :

– J'ai bien peur que nous n'ayons pas grand amusement au spectacle, car vous n'avez pas voulu braver, pour nous accompagner, l'ennui d'une seconde représentation.

– Vous avez tort, dit Luizzi nonchalamment, cette pièce est au contraire d'un intérêt très-vif, et, si je n'étais bien faible encore…

– Et quel est le sujet de cet ouvrage ?

– Le sujet ? dit Luizzi en regardant Juliette… Ma foi, il est assez difficile à expliquer. Je laisse à l'auteur le soin de s'en charger…

– Il s'agit d'une reine de France, dit Juliette, qui avait des amants…

– Qu'elle faisait jeter dans la Seine après des nuits d'ivresse et d'orgie, répondit le baron.

Le visage de Juliette s'éclaira d'un regard fauve et d'un sourire luxurieux, et le baron fut frappé de l'idée soudaine qu'une nature

comme celle de Juliette pouvait expliquer la férocité et la lubricité des crimes attribués à Jeanne de Bourgogne. Par un mouvement emporté du désir incessant que cette femme réveillait en lui, il se rapprocha d'elle et lui dit :

– Il y a dans ce drame une peinture merveilleuse de ces plaisirs frénétiques, de ces baisers furieux, de ces ivresses délirantes où jette l'amour, et ce tableau vous surprendra, j'en suis sûr.

Juliette leva sur Luizzi des yeux humides où son regard tremblait comme les rayons d'une étoile dans la brume. Armand en fut pour ainsi dire inondé. Dans un mouvement irréfléchi, il osa prendre Juliette dans ses bras, et, plus hardi qu'il ne l'avait été jusque-là, il l'attira sur ses genoux, chercha ses lèvres de ses lèvres, et l'attacha à lui. Juliette sembla se tordre sous ce baiser ; mais, s'arrachant encore une fois à Luizzi, elle s'enfuit en s'écriant :

– Oh ! non ! non ! non !

Luizzi allait peut-être se décider à suivre Juliette au spectacle, persuadé que cette jeune fille cachait sous sa réserve un amour qui la dévorait et qui la lui livrerait le soir même, s'il savait profiter de l'exaltation que pouvait faire naître en elle un drame pareil à *la Tour de Nesle ;* mais, au moment où il flottait entre le désir de posséder Juliette et l'obligation de se rendre à l'invitation de la comtesse, il reçut un nouveau billet ainsi conçu :

« M. le baron de Luizzi ne m'a pas fait dire s'il se rendrait à mon invitation. J'attends sa réponse, et j'attends surtout M. de Luizzi.
« LÉONIE. »

Encore une fois le baron se dit qu'il serait mal d'abuser de la faiblesse de l'amie de sa sœur ; et, pour ne pas céder à une nouvelle tentation, il répondit sur-le-champ qu'il aurait l'honneur de se présenter à dix heures chez madame de Cerny. Pendant ce temps, il avait entendu Henri et Caroline causer gaiement et rire dans leur chambre, où ils étaient allés depuis longtemps achever leur toilette. Juliette rentra cependant avant eux, et, comme on les entendait approcher en s'appelant avec la douce familiarité du bon ménage, Juliette alla vers le baron et lui dit :

– Il faut que je vous parle ce soir absolument.

– À quelle heure ?

– À notre retour du spectacle.

– Il sera minuit, dit Luizzi qui calculait qu'il pouvait être de retour de chez madame de Cerny.

– À minuit soit, plus tard s'il le faut, dit Juliette…

– Où vous verrai-je ?

– Chez moi, si vous ne craignez pas d'y monter, quand moi je ne crains pas de vous y recevoir.

Luizzi fit un signe de consentement et chercha la main de Juliette, qui la retira en disant d'un air particulier et avec un soupir violent :

– Nous verrons… nous verrons…

Henri et sa femme rentrèrent, puis bientôt après Gustave et Edgard, et ils partirent. Luizzi resta seul à réfléchir sur ses deux rendez-vous, et voici les pensées qui lui vinrent à ce propos : « Plus je regarde le monde, plus je vois que la chose qui y tient le plus de place, c'est l'amour ou, ce qui passe pour l'amour, le plaisir. Les femmes ne s'occupent guère d'autre chose légitimement ou illégitimement. Or il est difficile qu'elles s'en occupent tant, si les hommes ne s'en mêlent pas un peu ; seulement ils dédaignent de paraître y trop penser, non par discrétion, mais par vanité, et pour se faire considérer comme des esprits graves et rassis. Il me semble donc que le rôle de curieux que je joue au milieu de tout cela est assez niais. Voici une double occasion d'en sortir. Juliette sera à moi quand je le voudrai, cette nuit même si je le veux ; mais une femme dont la défaite me charmerait bien autrement, ce serait madame de Cerny. Une femme vertueuse, une femme à idées arrêtées ; cela doit être un triomphe flatteur et un adorable passe-temps ! »

Pour bien faire comprendre ce caprice du baron, qui abandonnait Juliette en pensée pour se reporter vers madame de Cerny, il faut dire encore que cette fille si singulière n'agissait absolument que sur les sens du baron, et que, dès qu'elle était absente, rien ne restait à son souvenir de cet empire pour ainsi dire physique qu'elle exerçait sur Armand. Madame de Cerny, au contraire, avait tous ces charmes du nom, de l'esprit, de la bonne réputation, qui irritent par la pensée les désirs d'un homme, et Luizzi, troublé encore de son entretien avec Juliette, reporta sur la chaste madame de Cerny tous les désirs que la fille ardente lui avait inspirés. Cependant il persistait à courir après l'espérance de posséder la comtesse, sans voir le moyen d'y parvenir. Que dirait-il à cette femme ? Après la prétention de finesse qu'il avait montrée, n'aurait-il pas l'air d'un sot en n'ayant à lui raconter que la maigre circonstance du récit de Louise ? Cette crainte du ridicule se mêlant à ses pensées, le baron réfléchit au hasard qui avait fait que, jusqu'à ce moment, les confidences du Diable ne lui avaient guère servi qu'à lui montrer sous un jour fatal ses actions passées, et non à le guider dans ses actions futures ; il se décida donc à apprendre la vie de madame de Cerny, pour en user selon les circonstances de sa visite. Alors, se trouvant seul pour la première fois depuis longtemps, il appela le Diable, et le Diable parut soudainement sans que Luizzi crût



d’abord que ce fût lui, tant il avait adopté une singulière tenue.

XIX

UN ABBÉ.

Il était en bas de soie d'un noir mat, qui dessinaient une jambe mince de la cheville et vigoureusement rebondie à l'endroit du mollet, une de ces jolies jambes à culotte courte qu'estimaient tant nos grand'mères et qui sont d'une affreuse difformité en belle nature. Il avait une culotte de casimir noir très-serrée au genou, genou très-mince, surmonté de cuisses fortes et courtes ; un peu de ventre et beaucoup de hanches ; un gilet de soie noire, une petite cravate en corde sur laquelle se posait un double menton potelé ; un visage rose, frais et souriant ; une petite bouche avec des dents charmantes, des yeux papelards, les cheveux légèrement frisés, des mains blanches et parfumées ; du linge d'une finesse extrême et d'un éclat éblouissant, mais sans empois, sans cette horrible préparation qui donne à la toile l'air d'un morceau de carton ; du linge flottant et gracieusement chiffonné ; et enfin une petite redingote noire à un seul rang de boutons. C'était, à tout prendre, un adorable petit abbé, si ce n'eût été le Diable : chose fort difficile à deviner, car il avait caché son pied fourchu dans le plus joli petit soulier du monde, luisant, effilé, charmant.

Malgré son désir de l'interroger, Luizzi ne put s'empêcher de s'étonner de la forme que Satan avait prise pour lui apparaître.

– D'où viens-tu, dis-moi, en pareil équipage ?

Le Diable lui répondit avec un fausset très-flûté :

– Je viens de griser un archevêque allemand et un chanoine.

– Bel exploit pour un être comme toi !

– C'est une des choses les plus difficiles que j'aie tentées. J'ai cru que jamais je ne les pousserais au doux péché mortel que vous appelez gourmandise et dont l'ivrognerie fait partie.

– Des gens qui n'avaient bu que de l'eau durant toute leur vie, sans doute ?

– Bien au contraire, mon maître, des gaillards qui avaient une telle habitude des vins les plus dangereux que j'ai vu le moment où je tomberais sous la table.

– Quel intérêt avais-tu à les griser aujourd'hui, si c'est leur habitude

de tous les jours ?

– C’est qu’ils ne se grisent pas, et voilà où était le cas de conscience pour ces enragés jésuites. En effet, Dieu a donné à l’homme les aliments pour se restaurer, le vin pour se désaltérer, mais il n’a pas dit aux hommes : Vous mangerez tous les jours une livre ou deux d’aliments et vous boirez une bouteille de vin ; il leur a dit qu’ils en prendraient chacun selon ses besoins. Or, il faut que tu saches que ledit archevêque et son chanoine avaient graduellement habitué leurs estomacs à de si vastes besoins, que tu en frémirais. À deux, ils étaient capables de faire un désert d’une table de douze couverts avec ses trois services, et un panier de cinquante bouteilles de vin de Bordeaux ne les embarrasserait nullement.

– Mais c’est une horrible gloutonnerie.

– Gloutonnerie, soit ; mais gourmandise, non, car il n’en est jamais résulté ni ivresse ni indigestion. Or, en toutes choses, qu’est-ce qui fait la faute ? l’abus. Qu’est-ce qui constitue le péché ? l’excès. Donc, le jour où il aurait fallu disputer à quelques anges bouffis l’âme de ces prélats, j’aurais eu trop à faire, car je n’aurais pas pu dire qu’ils avaient jamais mangé ou bu au delà de leurs besoins naturels. J’ai prévu l’argument jésuitique qu’un adversaire habile pouvait tirer de cette circonstance, et je l’ai détruit par avance. C’en est fait, je viens de laisser les deux sacerdotaux ivres-morts sous la table où je les ai couchés en croix l’un sur l’autre, à la plus grande gloire du Seigneur.

Luizzi écoutait Satan pendant qu’il parlait ainsi d’un ton légèrement aviné et quelque peu bredouillant. Ce n’était plus le Diable si sombre et si grave qui lui avait raconté l’histoire d’Eugénie, ni le Diable sceptique et railleur qui le poursuivait de ses cruels sarcasmes ; c’était un joli Diable, gentil, musqué, pomponné.

– En vérité, lui dit-il, je te croyais occupé à des choses plus sérieuses que celles-là.

– Et qu’y a-t-il de plus sérieux pour moi que de corrompre les hommes ? Penses-tu que j’aie, moi, une classification de vices qui me fasse estimer les uns et mépriser les autres, comme vous faites entre vous ? Crois-tu que le puissant, ivre de lui-même, qui sacrifie le repos d’un État à son ambition, soit pour moi moins méprisable que le manant qui joue le repos de son ménage contre quelques litres de mauvais vin ? T’imagines-tu que je fais une grande différence entre la grande dame qui introduit par l’adultère les enfants de son amant dans la famille de son mari, et la fille publique qui met ceux du public aux Enfants-Trouvés ? Gardez ces misérables distinctions, elles vous appartiennent.

– Penses-tu que notre morale ne les condamne pas également ?

– Est-ce que vous vivez en vertu de votre morale, pauvres méchants que vous êtes ? Eh ! vous ne vivez pas même en vertu de vos passions, car la plus naturelle chez tout animal, c'est l'amour, et vous mentez incessamment à celui quel votre organisation vous inspire.

– Je ne comprends pas.

– Va donc dans la rue, mon maître, rencontre une belle fille admirable de beauté et de jeunesse : il est possible que tu la remarques, cachée sous ses haillons. Mais qu'il passe à côté d'elle une de ces mièvres créatures extraites d'un journal de modes, encapuchonnée de soie, coiffée de cheveux tellement lisses qu'une calotte de satin les remplacerait avec avantage, sanglée dans un corset qui lui fait une taille comme un goulot de bouteille, empaquetée de chiffons de mousseline empesée qui lui forment des hanches impossibles et immorales, tendant et balançant des formes qu'elle n'a pas et qu'elle exagère impudemment au delà des riches proportions de la Vénus Callipyge, et tout aussitôt tu laisseras la belle fille aux beautés naturelles et vraies pour suivre ce paquet de linge blanc et de soie éclatante.

– Ceci, dit Luizzi, est une affaire d'illusion ; on se trompe à l'apparence.

– Tu mens ! dit Satan ; vous êtes sûr de ce qui en est. Il y a telle femme à qui vous savez que la nuit tout manque de la femme, excepté son sexe, et qui vous ravit le jour parce qu'elle supplée habilement à toutes les absences de beauté. Vous l'adorez pour le corset qui lui fait un sein admirable, pour le *polisson* (c'est un mot de vous) qui lui prête une croupe andalouse ; vous vous passionnez pour sa taille roulée sous un lacet comme un saucisson ficelé. Vous n'aimez plus les femmes, mon maître ; vous aimez le caoutchouc, l'empois et le coton.

– Eh bien ! en fait de femmes, dit Luizzi, que penses-tu de la comtesse de Cerny ?

– Une grande femme blonde, forte, bien femme de partout, excepté du cœur, car elle est, dit-on, décidée, hardie, ambitieuse ; c'est un beau morceau de sculpture en chair. Si jamais elle prend un amant, elle en fera le valet, non de ses désirs d'amour, mais de ses désirs de pouvoir. Voilà du moins comme le monde la juge.

– Si jamais elle prend un amant, dis-tu ? elle n'en a donc jamais eu ?

– Jamais.

– D'où vient alors l'effroi qu'elle a éprouvé lorsque je l'ai menacée de lui dire ses secrets ?

– Eh ! mon maître, crois-tu que les femmes n'aient pas d'autres

vices ou d'autres malheurs à cacher que ceux de l'amour ? Ne penses-tu pas que souvent le ridicule peut leur faire plus de peur que la honte ?

– Quoi ! s'écria Luizzi en se penchant vers le Diable, qui, étendu sur un fauteuil, déboutonnait son gilet en soufflant comme un homme gorgé, la comtesse serait-elle dans l'impuissance d'avoir un amant ?

– Je te dis que c'est un admirable corps, une de ces femmes qui ont gardé le type primitif de leur race originelle, une de ces magnifiques natures normandes venues des pays slaves à la conquête de la France ; natures princières, fécondes, riches, vigoureusement constituées ; une femme, toute une femme enfin.

– C'est donc que son ambition occupe tout ce qu'elle a de facultés sensibles ?

– Je ne puis te dire qu'elle les occupe, mais elle les distrait.

– Qu'entends-tu par là ?

– Qu'elle est devenue ambitieuse, pour ne pas être coquine.

– Bon ! c'est pourtant assez impuni et assez facile pour qu'elle y ait renoncé si jeune.

– Cela pour elle n'est point facile, parce que cela ne resterait pas impuni.

– Le comte est donc bien jaloux ?

– De sa femme ? non. De ce que vous appelez son honneur ? oui.

– Sans doute il la surveille avec une rigueur de tuteur espagnol ?

– Tu entreras chez elle à dix heures, tu la trouveras seule, tu en sortiras quand tu le voudras, sans qu'il en prenne souci, à moins d'événements extraordinaires.

– Ainsi cette visite n'aura pas le résultat que j'en espérais ?

– Peut-être obtiendras-tu en une nuit ce que beaucoup d'autres se sont vu refuser après des années d'amour sincère et de passion dévouée.

– Tu crois ?

– Je suis même assuré que si tu ne réussis pas, ce sera par ta faute.

– Mais ne peux-tu me donner quelques conseils ?

– Moi ? dit Satan en soupirant, hélas ! non. Je n'ai jamais aimé qu'une femme mortelle depuis l'éternité, et je n'ai pu en triompher.

– Et c'est ?…

– La Vierge Marie ! fit le Diable avec son plus cruel sourire. Aussi en a-t-on fait la mère de Dieu.

– Et toutes les autres ?

– Toutes les autres ? J'ai laissé faire aux hommes, excepté, comme je te l'ai dit, pour Ève. Comme ils n'étaient que deux sur la terre, il a bien fallu que je m'en mêlasse pour qu'elle trompât son mari. S'il y avait eu seulement un horrible petit bègue, borgne, bossu et idiot à côté d'elle, je me serais épargné ce soin. Depuis ce temps, je ne m'en suis plus occupé ; mes conseils ne seraient donc pas d'un maître très-inhabile.

– Mais, dis-moi, est-ce une de ces femmes dont on puisse égarer la prudence par une surprise audacieuse ?

– Je ne crois point à de telles surprises, à moins que les femmes à qui elles s'adressent ignorent complètement ce qu'on veut d'elles ; et il n'y en a guère aujourd'hui.

– Surtout, reprit Luizzi, quand elles sont mariées. Mais serait-elle de celles dont on peut exalter l'imagination par des regards, des paroles, des tableaux lascifs ?

– Je ne crois pas à une puissance d'exaltation si rapide, quand ce n'est pas une habitude de l'esprit et des sens. On ne grise pas facilement un homme sobre ; mais celui qui, tous les soirs, se laisse aller à perdre la raison, est d'une ivresse très-facile.

– Ce n'est pas ce que tu viens de me dire par rapport à ton archevêque.

– Au contraire, dit le Diable ; car si l'archevêque buvait, il ne se grisait jamais. Il y a des femmes qui se donnent trois amants dans une nuit et qui ne vont pas jusqu'à l'ivresse de l'amour pour cela. C'est ce que Diderot appelle si justement la bête féroce, c'est ce que Juvénal explique si bien par son *Lassata viris et non satiata recessit.*

– Mais, à ce compte, quelle est donc cette Juliette, dont la présence exerce sur moi une puissance si instantanée et si vive ?

Le Diable parut embarrassé, puis il repartit :

– Tout ce qui excite ne satisfait pas quand on le possède. Il y a des mets dont l'aspect seul est appétissant.

– Cependant, il me semble que cette Juliette…

– Ne profitera pas probablement des désirs qu'elle fait naître, dit le Diable en interrompant le baron. Il y a un mot atroce qui a été dit à M. de Mère, dernier amant d'Olivia, un jour qu'il racontait comment une femme qu'il avait adorée s'était donnée tout à coup à un autre.

– Et quel est ce mot ?

– Il voulait dire, repartit le Diable, qu'il ne faut point ébranler les bons principes d'une femme, agiter son cœur, tourner sa tête, troubler

ses sens, et ne pas être là au moment précis pour profiter de l'instant où elle est décidée à succomber si elle est forte, incapable de résister si elle est faible.

– Mais quel est ce mot ?

– Il est d'une femme.

– Le mot ?

– Il est d'une femme de génie.

– Le mot ? le mot ?

– Il est de madame de Staël.

– Satan, tu te moques de moi !

– Ma foi, mon cher, je ne suis que le Diable ; je n'ai pas le droit d'être aussi explicite qu'une femme, et une femme de génie, surtout.

– C'est ton costume d'abbé qui te rend si prude ? dit Luizzi en riant.

– Au contraire, mon maître, je l'ai gardé parce que j'ai à te raconter un trait où il se mêle un peu de paillardise, et que mon récit jurerait avec toute autre forme.

– Eh bien ! le mot ? le mot ?

– Eh bien ! le mot… c'est que… *ce n'est pas toujours celui qui chauffe le four qui enfourne.* Retourne le mot, et tu sauras ton histoire avec Juliette et madame de Cerny.

– Ainsi tu crois, dit Luizzi ravi, que la comtesse sera à moi ?

– Cela dépendra de toi.

– Mais comment m'y prendrai-je ?

– Voilà une question de lycéen, mon bon ami.

– L'heure se passe, dit Luizzi, et tu ne me réponds rien.

– Nous avons le temps, reprit Satan en riant : l'histoire de madame de Cerny n'est pas longue pour ce que tu as à en faire, celle de son mari non plus. Je te la dirai dans ta voiture, pendant que tu me conduiras au faubourg Saint-Germain, où j'ai une jeune dévote à visiter.

– Je croyais, dit Luizzi, que tu voyageais dans les airs.

– Quelquefois, mais ces enragés m'ont fait tellement boire que je m'égarerais à travers les cheminées.

– Eh ! parbleu, dit le baron, tu m'y fais penser, je ne sais où demeure la comtesse.

– Rue de Grenelle-Saint-Germain, n… ; je vais d'abord à côté de sa maison, puis au ministère de l'intérieur.

– Tu vas faire de la politique ?

– Oui, j'ai à m'occuper de l'élection de N…

– Où je me porte candidat.

– Je ne te croyais pas décidé.

– Je le suis, si tu veux répondre à une question.

– Laquelle ?

– Le récit de madame de Carin est-il vrai ?

– Exactement, vrai.

– Monsieur de Cerny n'a pas été son amant ?

– Non, certes.

– Je puis l'affirmer à sa femme ?

– Elle en est aussi sûre que toi.

– Aussi sûre que moi ? Que peut-elle alors me vouloir ?

– Je puis te dire ce qu'elle peut te vouloir, pour parler ton français ; elle veut savoir de toi comment tu sais que M. de Cerny n'a pas été l'amant de madame de Carin.

– Il suffira de mon affirmation pour la convaincre ?

– C'est probable, puisqu'elle en est déjà convaincue, fit le Diable en riant ; mais cela ne lui expliquera pas comment tu en es toi-même si certain.

– Faut-il lui raconter que j'ai lu le manuscrit de Louise ?

– Ce serait le moyen le plus simple et le plus raisonnable ; mais ce serait aussi celui de n'avoir auprès d'elle aucune chance de succès.

– Il y en a donc un autre ?

– Il est neuf heures et demie, montons en voiture.

– Tu veux encore me tromper ? dit Luizzi, en sonnant pour qu'on fît avancer son coupé qu'il avait commandé depuis longtemps.

– Non, je te jure sincèrement que tu sauras sur le compte de madame de Cerny tout ce qu'on peut et tout ce que tu dois en savoir.

Un moment après, ils étaient en voiture et roulaient vers le faubourg Saint-Germain.

– Maintenant, dit Luizzi, tu vas me raconter, s'il te plaît, l'histoire de madame de Cerny.

– La voici, reprit le Diable.

XX

HISTOIRE DE MADAME DE CERNY.

Et le Diable reprit en s'accotant au coin de la voiture :

– Imagine-toi que je vais chez une petite femme qui est assurément une exception par le temps qui court. Elle est jolie, gracieuse, bien faite, de peau blanche et fine, tout à fait de bonne race, une femme d'avoué enfin, ni plus ni moins, par conséquent une femme très-propre à une passion compromettante ou une galante aventure. Elle avait, en outre, une certaine pointe d'exaltation dans le cœur et une forte dose de caprice volontaire dans l'esprit, qui devaient en faire, si elle était tombée en de bonnes mains, une de ces médiocres existences qui vivotent dans une foule de petits péchés secrets et de scandales à huis clos, existences, du reste, qui constituent le bonheur des femmes et presque toujours celui des maris.

– Est-ce l'histoire de madame de Cerny que tu me racontes ?

– Elle viendra en son lieu, repartit le Diable… Puis il continua : Je ne supposai pas un moment que cette petite créature valût la peine que je m'en occupasse, et j'avais laissé aux hommes et aux femmes le soin de la perdre ; mais sa mère ne s'avisa-t-elle pas de la confier aux soins d'un vieux curé, qui tourna vers la religion cette exaltation dont je comptais faire mon profit, vers l'accomplissement de ses devoirs cette obstination qui devait la faire persévérer dans le mal dès qu'elle y aurait mis le pied ? Ma petite demoiselle devint pieuse ; elle épousa avec amour un mari plein d'honneur, et la voilà bientôt calme et honnête femme, puis mère attentive et vigilante de deux jolis enfants. Ceci me parut aller trop loin, et je songeai à rectifier toutes ces bonnes qualités dans mon sens. Parbleu ! Madame, me dis-je, vous êtes pieuse, je vous ferai dévote ; vous êtes persévérante, je vous ferai entêtée ; vous êtes vigilante, je vous rendrai soupçonneuse ; votre ménage est un paradis, j'en ferai un enfer.

– Mais tu es sans pitié !

– Allons donc ! fit le Diable. Je suis meilleur chrétien que vous tous, je traite mon prochain comme moi-même.

– Et par quel charmant moyen es-tu arrivé à un si beau résultat ?

– Je lui ai donné tous ces jolis défauts par le même moyen qui lui avait valu toutes ces belles qualités.

– Comment cela ? dit le baron.

– Cette personne était devenue une charmante femme par les soins d'un saint directeur ; je lui en donnai un mauvais.

– Pour qu'il sapât les bons principes de cette femme et renversât l'œuvre de l'honnête curé ?

– Que nenni ! fit le Diable en se dorlotant sur les coussins soyeux du coupé. Je ne sapai point l'édifice de cette vertu, mais je l'élevai outre mesure : surcharger le sommet ou miner la base sont deux moyens excellents pour renverser un monument. Je m'avisai d'un cas de conscience des plus originaux qui aient été inventés.

– Et quel est ce cas de conscience ?

– Il faut d'abord te dire qu'il y a une certaine morale religieuse qui consiste à considérer comme péché tout ce qui est plaisir. Les fakirs et les trappistes sont les sectaires de cette morale. Non-seulement, pour ceux-là, manger plus que le nécessaire est un crime, mais manger le nécessaire avec plaisir est un péché. Or, ayant fait nommer mon curé à un vicariat général, d'abord pour le faire croire à son mérite, petit croc-en-jambe donné en passant à sa vertu, je le fis remplacer par un jeune prêtre de l'espèce des fakirs, chaud encore du séminaire et de la discussion théologique, et je lui adressai ma petite personne.

– Et il en devint amoureux ?

– Bon Dieu ! mon cher, que vous êtes bête quelquefois ! dit le Diable d'un ton désolé ; vous me désespérez vraiment. Je vous ai dit que je m'étais avisé d'un certain cas de conscience original. Cela n'a pas grand rapport, il me semble, avec l'histoire très-vulgaire et très-commune d'un confesseur amoureux.

– Voyons, finissons-nous ? dit le baron mortifié de l'exclamation du Diable ; quel est ce cas de conscience ?

– C'est celui dont je t'ai parlé, dit le Diable, celui qui consiste à considérer tout plaisir comme un péché, c'est ce scrupule dans toute son extravagance. Or, un jour que ma charmante dévote se confessait…

– Elle en était donc à la dévotion ? dit Luizzi.

– Elle en était au cilice.

– Comment, au cilice ?

– Oui, au cilice.

– Où diable y en a-t-il de nos jours ? s'écria Luizzi.

– Où les gens de ta sorte ne peuvent les voir, attendu que les femmes qui en mettent n'ont pas coutume d'y laisser regarder.

– Ça doit être pourtant bien amusant, une dévote !

– Ah ! ah ! fit le Diable en se passant amoureusement la langue sur les lèvres… Voilà qui est d'une saveur adorable, d'un piquant superlatif, d'un sucré délicieux ! Une dévote amoureuse, c'est un ragoût de miel et de poivre, de confitures et de piment qui écorche et caresse le palais ; mais il faut des estomacs plus forts que le tien pour un tel régal. Il en faut pour cet amour qui soient de la trempe de celui de mon archevêque pour la gloutonnerie, et l'un et l'autre se trouvent volontiers sous la même robe. Mais je reviens à ma dévote, le jour où elle était au confessionnal. Voici mon dialogue avec elle…

– C'était donc toi ?

– Tout ce qui est mal c'est moi. L'abbé Molinet parlait, mais c'est moi qui le soufflais. Je dis donc doucement à ma poulette, et d'une voix onctueuse :

« – Depuis que je dirige votre conscience, ma fille, j'ai reconnu que pour la plupart des choses de ce monde vous êtes dans la véritable voie du salut. Mais il y a un doute qui me tourmente, car, lorsqu'on rencontre une vertu si pure que la vôtre, on la voudrait parfaite… s'il peut y avoir autre chose que Dieu qui soit parfait. »

– Tu as dit cela, toi, Satan ?

– Et pourquoi non ? reprit le Diable. Dieu est parfait puisqu'il m'a fait, il n'est même parfait qu'à cette condition ; car, si le mal ne venait pas de moi, il faudrait qu'il vînt de lui, et au diable alors sa perfection ! Mais tu m'interromps sans cesse. Je dis donc cela à ma dévote, et elle me répondit :

« – J'ai bien fouillé, dans ma conscience, et je n'y découvre d'autres péchés que ceux que je viens de vous dire.

– C'est qu'il est des péchés qu'on commet quelquefois par ignorance.

– Dites-les moi, mon père.

– D'énormes péchés.

– Oh ! je les fuirai ; parlez, je vous écoute.

– Répondez-moi alors sincèrement : depuis combien de temps êtes-vous accouchée ?

– Depuis dix-huit mois.

– Depuis dix-huit mois vous avez vécu dans la chasteté et l'abstinence ?

– Je suis mariée, mon père, et je ne crois pas manquer à mes devoirs religieux en obéissant aux désirs de mon mari.

– Et que résulte-t-il de ces désirs ?

– Mon père, je ne sais que répondre et…

– Vous n'avez pas eu d'enfant depuis dix-huit mois ?

– Non, mon père ; ma dernière couche a été très-pénible, et mon médecin m'a fait craindre de graves accidents si j'avais un autre enfant.

– L'infâme ! m'écriai-je.

– Ma santé est si faible…

– Ah ! misérable créature ! repris-je en tonnant à voix basse, ta santé est faible pour procréer l'enfant qui veut naître, et elle est forte pour obéir aux désirs de ton mari, comme tu dis dans ton affreux langage ! Mais votre union n'est plus un lien sacré, c'est un libertinage immonde qui échappe à la volonté du Seigneur qui a dit : Croissez et multipliez.

– Mais je pensais… reprit-elle en tremblant.

– Tu pensais, malheureuse ! m'écriai-je en fureur… tu pensais… et voilà ce qui t'a perdue ; c'est la présomption, c'est la vanité… Tu pensais !… »

Je poussai quelques exclamations et marmottai plusieurs bribes de mots latins, car avec quelques UM, quelques US et quelques O bien lancés ; au bout d'un petit murmure des lèvres, on fait de très-bon latin de sacristie. Je parus m'être calmé et j'expliquai alors à ma pénitente comme quoi nos pères les plus instruits en théologie ont considéré comme un péché capital tout plaisir qui n'a d'autre but que le plaisir, et je l'épouvantai sur cette longue suite d'infanticides dont elle s'était rendue complice.

– Mais c'est une idiote ! dit Luizzi, et il a fallu qu'elle tombât sur un imbécile !

– Mon maître, reprit le Diable, je connais telle femme qui a changé neuf fois de confesseur pour obtenir l'absolution de ce crime, et même pour trouver un prêtre qui ne l'interrogeât pas sur ce chapitre, sans pouvoir y parvenir. Alors elle y a renoncé.

– À quoi ? dit Luizzi, au péché ?

– Eh, non ! à l'absolution. Mais il n'en a pas été de même pour celle-ci.

– Et qu'en est-il résulté pour elle ?

– Il en est résulté qu'elle a signifié à son mari qu'il eût à faire lit à part, à moins qu'il ne voulût avoir un troisième enfant. Le mari a crié d'abord, mais elle a tenu bon ; il a exigé, elle a répondu en dévote

exaltée ; il l'a traitée de folle, elle l'a traité d'infâme libertin. Ils se sont aigris, injuriés, fâchés ; ils se détestent, et, grâce à la façon dont j'ai poussé l'affaire, la femme va se confesser tous les matins, et le mari va coucher en ville tous les soirs.

– Ah çà, dit Luizzi, tu mens !

– Si tu en doutes, dit le Diable, je te ferai monter chez elle ; car nous voilà à la porte de cette madame d'Arnetai.

– Merci. Faut-il faire arrêter ?

– Inutile, dit le Diable.

– Ouvre donc la portière.

– Inutile, dit encore le Diable.

– Baisse les glaces.

– Inutile, répéta Satan.

En effet, il passa le petit bout de l'ongle de son petit doigt sur les quatre bords du verre, et la glace se détacha comme si elle eût été coupée par le meilleur diamant de vitrier, et tout aussitôt Satan s'échappa par cette ouverture improvisée. Au même instant, Luizzi se rappela que ce n'était point pour écouter l'histoire de madame d'Arnetai qu'il avait emmené le Diable en voiture, il le rattrapa par la jambe ; mais celui-ci ne lui laissa que son soulier dans la main. Luizzi allait se désoler quand le Diable qui s'était accroché à la portière, passa la tête par la glace brisée.

– Rends-moi mon soulier, dit-il au baron.

– Dis-moi l'histoire de madame de Cerny.

– M. de Cerny a été un des plus beaux hommes de son temps, et l'un des plus libertins. Rends-moi mon soulier.

– L'histoire de madame de Cerny !

– M. de Cerny, ayant fait un voyage à Aix, mena une si joyeuse vie qu'il faillit en mourir, grâce à une jolie fille, fraîche de visage comme une rose. Rends-moi mon soulier !

– L'histoire de madame de Cerny, ou point de soulier !

– M. de Cerny, de retour après la longue maladie que lui avait inspirée la jeune fille, et corrigé de sa vie de débauche, rentra dans le monde et devint amoureux de mademoiselle Léonie d'Assimbret.

– Enfin nous y voilà ! Et mademoiselle d'Assimbret… ?

– M. de Cerny l'entoura de soins si particuliers, qu'il finit par la compromettre.

– Et Léonie… ?

– M. de Cerny fut sommé, par sa famille et celle de mademoiselle d'Assimbret, d'épouser mademoiselle Léonie.

– Mais elle… elle ? s'écria Luizzi avec impatience.

– M. de Cerny s'y refusa de toutes ses forces.

– Tu te moques de moi !

– M. de Cerny, touché cependant de l'immense fortune de mademoiselle d'Assimbret, finit par l'épouser.

– Très-bien ! Et depuis ce temps ?

– La première nuit de leurs noces…

– Satan, prends garde ! j'ai ma sonnette ! s'écria le baron.

– La première nuit de leurs noces, M. de Cerny s'approcha du lit de sa femme d'un air solennel…

– Elle l'avait trompé, peut-être ?

M. de Cerny lui tint un long discours, un discours d'une longueur démesurée, et, après mille circonlocutions, il lui dit toute la vérité.

– Quelle vérité ?

– Il lui apprit comment l'amoureuse maladie qu'il avait gagnée en un instant et qu'il avait faite durant six mois, l'avait rendu…

– Impuissant, peut-être ?

– C'est toi qui l'as dit ! repartit le Diable. M. de Cerny est impuissant, voilà toute l'histoire de madame de Cerny !

– Impuissant ! répéta Luizzi en se tordant de rire.

– Mon soulier, je t'en prie !

– Impuissant !

– Mon soulier, vite mon soulier ! car te voilà à la porte de madame de Cerny.

– Impuissant ! dit encore le baron en se rappelant sa réponse à madame de Cerny : *Je puis vous rassurer sur les résultats des soins de M. de Cerny pour madame de Carin !* et en riant de la traduction bien naturelle qu'elle avait dû donner à cette affirmation.

– Mon soulier ! mon soulier ! répétait le Diable.

– Impuissant ! impuissant ! répétait le baron.

XXI

LE SOULIER DU DIABLE.

LA FEMME.

La voiture s'était arrêtée, et Luizzi riait si fort qu'il n'avait point obtempéré à la réclamation du Diable. Il avait gardé le soulier dans sa main ; il descendit en le tenant encore et en murmurant toujours, au milieu d'un rire étouffé, le mot fatal : Impuissant ! impuissant ! Il monta ainsi jusqu'à l'appartement de madame de Cerny et donna l'ordre à un domestique de l'annoncer. L'air réjoui de Luizzi parut sans doute fort singulier à ce domestique, car il examina le baron d'un air surpris et regarda à deux ou trois reprises ce qu'il tenait à la main. Armand, averti enfin, par cet air d'examen étonné, qu'il devait avoir quelque chose d'extraordinaire en lui, suivit le regard du domestique et s'aperçut seulement alors qu'il tenait à la main le soulier du Diable. Cela ne fit qu'accroître la disposition joyeuse où il se trouvait, et ce fut en riant plus fort qu'il dit au domestique d'annoncer le baron de Luizzi. Pendant que le valet entrait dans l'appartement, Armand, resté seul dans l'antichambre, regarda s'il ne verrait pas le Diable pour lui rendre son soulier. Ne l'apercevant pas, il se mit à examiner le soulier lui-même : ce soulier était charmant, étroit, gracieux, cambré, d'un cuir moelleux et luisant, doublé d'un satin rose brillant comme de l'émail, un de ces souliers destinés à être laissés au pied d'un lit de femme et à montrer l'élégance prétentieuse de celui qui les porte.

Luizzi était encore dans l'admiration de ce joli soulier, riant toujours et pensant que peut-être le Diable comptait l'oublier chez la jolie dévote à laquelle il allait rendre visite, lorsqu'il entendit le domestique revenir. Alors, ne sachant que faire de la chaussure de son ami Satan, il la mit dans la poche de côté de son habit et entra chez madame de Cerny. On lui fit traverser trois immenses pièces de divers styles ; une salle à manger *romaine,* un salon *gothique* et une bibliothèque *renaissance ;* il passa encore la chambre à coucher qui était pur *Louis XIV,* et entra enfin à l'extrémité la plus reculée de l'hôtel, dans un boudoir *chinois,* à huit pans, et du luxe le plus excentrique. Tous les panneaux étaient en laque noire ; les tentures et les meubles d'un satin noir brodé de soie de couleurs très-tranchées. Les divans, très-bas, étaient d'étoffe pareille ; le plafond en était

couvert, de façon qu'au premier aspect ce boudoir pouvait ressembler à une chapelle ardente. Mais, lorsqu'à la lueur de la pâle bougie rose qui l'éclairait, enfermée dans une lampe de cristal de Bohême qui était suspendue au plafond par des chaînettes de bronze, on découvrait tous ces dessins bizarres, tous ces oiseaux fantastiques aux plumages si ardents, toutes ces figures grotesques faisant luire leur face jaune sur l'émail noir et brillant de la laque ; lorsqu'on voyait toutes ces porcelaines transparentes et capricieuses, ces broderies aux larges soies lustrées, ces petits meubles surchargés de mille inutilités d'or tordu et d'argent ciselé, des fleurs admirables dans des vases difformes, des parfums pénétrants s'échappant de cassolettes inouïes, on comprenait qu'on était dans un sanctuaire de la mode dans tout ce que la mode a de plus bizarre et de plus impertinent. Puis, un instant après, quand on avait subi un moment l'influence de cet endroit prestigieux, on devinait que l'éclat sombre de ce réduit et la laideur recherchée de tous les ornements n'étaient peut-être pas aussi déraisonnables qu'ils le paraissaient d'abord. En effet, la grande et blonde madame de Cerny était à moitié couchée sur le satin noir de ces divans ; elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche qui la montrait sur le fond sombre de l'étoffe comme une ombre blanche de fée dans la nuit ; sa tête était appuyée sur un coussin dont l'édredon, se gonflant sous son fourreau noir, se relevait autour de son visage éblouissant et l'encadrait admirablement, tandis que les larges et longues boucles de ses beaux cheveux blonds s'épandaient en riches torsades dorées sur ce cadre sombre et sévère. Madame de Cerny était belle ; mais Luizzi reconnut, en la voyant, combien le Diable avait raison quand il lui parlait de cette séduction qui résulte des grâces empruntées dont une femme se pare. En effet, la beauté de madame de Cerny disparaissait en ce moment sous l'attrait magique de ce contraste hardi, et la blancheur éclatante de sa robe et le blond suave de ses cheveux firent tous les frais du premier sentiment d'admiration qui prit le cœur de Luizzi. Ce mouvement de surprise fit distraction à la gaieté qui s'était emparée du baron ; il put saluer la comtesse sans lui rire au nez, et prendre gravement le siége qu'elle lui désigna de la main, car elle paraissait trop émue pour pouvoir parler.

– Je me suis rendu à vos ordres, lui dit le baron, et j'attends de vous l'explication du motif qui m'a valu la faveur que je reçois.

– Je ne sais jusqu'à quel point on peut appeler faveur une explication qui peut devenir très-sérieuse, répondit madame de Cerny.

– Vous avez raison, Madame, et rien ne peut vous regarder qui ne soit ou ne doive être très-sérieux.

– Je voudrais vous mieux comprendre, Monsieur.

– Je ne saurais mieux m'expliquer.

– C’est pourtant à vous expliquer très-clairement que je veux vous réduire, reprit Léonie avec effort. Qu’entendez-vous en disant que rien ne peut me regarder qui ne soit très-sérieux ?

– Vous exigez une explication, j’obéis, dit Luizzi, à qui tout ce bon air qui l’entourait rendait l’aisance de sa bonne éducation. Oui, Madame, tout ce qui a rapport à vous doit être sérieux. Une liaison d’esprit sera sérieuse avec une femme dont la supériorité intellectuelle a étudié et résolu les plus hautes questions sociales et politiques. L’amitié sera sérieuse pour une femme qui porte dans ses préférences tout le dévouement, toute la fermeté qui rendent cette affection si sainte ; et enfin, si l’on osait aimer d’amour madame de Cerny, cette passion serait sérieuse, car elle reposerait à la fois sur la plus haute estime pour le plus noble caractère et sur l’adoration la plus vive pour la plus parfaite beauté.

La franchise directe de cet éloge, le ton sincère et respectueux dont il fut fait, embarrassèrent d’abord madame de Cerny, mais ne parurent pas l’irriter. Cependant, après un moment de silence, elle répondit en souriant :

– En vérité, j’admire combien vous nous méprisez, Messieurs !

– Madame, s’écria Luizzi, que parlez-vous de mépris ? Croyez que mon respect pour vous est aussi vrai…

– Oh ! ne vous excusez pas, vous ne m’avez pas comprise, dit la comtesse en interrompant le baron. J’admire combien vous nous prisez peu, si le mot mépriser vous fait peur, car vous ne pouvez rester un moment à côté d’une femme sans torturer la conversation de manière à lui dire qu’elle est belle et faite pour être aimée.

– C’est qu’il est difficile, répondit Luizzi en souriant, d’admirer et d’embrasser beaucoup de choses du même regard. Les yeux de l’esprit, comme ceux du corps, s’arrêtent, sans choisir, sur ce qui les frappe le plus ; et, pour ceux qui n’ont pas l’honneur d’avoir pu apprécier dans l’intimité tout l’éclat de vos hautes facultés, il est assez naturel de se laisser aller à contempler ce que vous ne pouvez leur cacher, l’esprit le plus délicat, la grâce la plus exquise et la beauté la plus pure.

Madame de Cerny se tourna vers le baron sans quitter sa place, le regarda attentivement et lui dit avec un sourire franc :

– Vous êtes habile à revenir à votre thèse, mais je la crois fausse. Il me semble que l’admiration d’un homme pour une femme, si tant est qu’elle mérite cette admiration, doit embrasser tout ce qui fait qu’elle la mérite, qu’on n’oublie si aisément les hautes qualités dont vous parlez que dans le cas où on ne les lui reconnaît qu’à un degré bien bas.

– Ah ! combien vous vous trompez, Madame ! reprit Luizzi avec vivacité ; daignez m'écouter sans vous méprendre sur l'intention de mes paroles, et peut-être vous reconnaîtrez combien j'ai raison.

– Je vous écoute, reprit madame de Cerny en joignant les mains au-dessus du noir coussin qui la soutenait, et en couchant gracieusement sa tête sur ses deux mains unies.

– Il est une chose, reprit Luizzi, dont vous devez être bien persuadée, Madame, c'est le respect sincère et vrai que vous inspirez, l'estime profonde et pure qui vous est due. Ce dont vous devez être persuadée aussi, c'est qu'il est facile, sinon d'oublier ces deux graves sentiments, du moins de les laisser dominer par une adoration plus vive, plus ardente, quoique sans espoir.

– Je vous accorde cela, Monsieur, dit madame de Cerny en souriant ; je ne suis pas d'assez mauvaise foi pour le nier.

– Eh bien ? Madame, reprit Luizzi, de même que l'amour le plus pur peut dominer un moment le respect que l'on vous doit, ainsi un désir insensé peut dominer un moment cet amour si pur. L'homme qui vous regarde du côté de votre beauté, de votre grâce, de votre esprit, vous aime malgré lui ; celui qui vous verrait ici, celui qui verrait ce beau visage si coquettement posé sur ces belles mains, ce corps si beau aussi, se dessinant dans toute la grâce et toute la plénitude de sa perfection, ces cheveux égarés, loin de la correction d'une coiffure apprêtée, et se déroulant sur ces épaules divines ; celui qui sentirait ce parfum enivrant qui est l'air de cet asile, celui qui verrait cette lumière si voilée qu'elle semble un mystère, celui-là, Madame, pourrait oublier un moment, un seul moment peut-être, le respect qu'on doit à votre vertu et le respect plus tendre d'un saint amour, pour sentir qu'il n'est aucune femme au monde qui répande autour d'elle un si puissant enivrement, pour rêver que ce serait le plus ineffable des bonheurs que celui qui lui livrerait tant de beautés.

Pendant que Luizzi parlait ainsi d'une voix timide et émue, madame de Cerny avait baissé les yeux ; elle avait lentement relevé la tête, et s'était assise sur le divan où jusque-là elle était restée couchée. Une vive rougeur éclatait sur son visage, et ses aspirations oppressées attestaient que les paroles de Luizzi lui avaient donné une émotion que le baron dut prendre pour l'embarras et la honte que lui causait une pareille déclaration. Aussi s'écria-t-il rapidement :

– Je ne vous ai point offensée, Madame, j'ai répondu à une question générale par une vérité que j'ai peut-être eu le tort de particulariser, mais qui ne doit pas vous blesser. J'ai parlé de l'éclair involontaire d'une flamme que toute femme belle comme vous peut faire éclater, mais que vous seule pouvez rendre pure sans l'éteindre.

Madame de Cerny ne répondit point encore, mais elle avait l'air moins embarrassée et moins préoccupée. Luizzi ne voulut pas lui laisser de fâcheuses impressions, il reprit :

– Faudra-t-il que je vous accuse pour me défendre ? faudra-t-il que je vous fâche pour vous calmer ? faudra-t-il que je vous dise que c'est votre faute d'être à la fois si sainte et si charmante ?

– Non, non, reprit madame de Cerny en souriant, il est fort inutile de recommencer ; mais vous venez de m'apprendre une chose que je suis ravie de savoir, c'est qu'on peut dire poliment à une femme les choses les plus impertinentes.

– Oh ! Madame…

– Je ne vous en veux pas ; au contraire. C'est une science que je suis charmée de rencontrer en vous ; car enfin, Monsieur, nous n'avons pas encore abordé le sujet pour lequel vous êtes ici, nous sommes bien loin de l'explication que je vous ai demandée.

– Et quelle est cette explication ? dit Luizzi en jouant l'étonnement.

– « Je puis vous rassurer, m'avez-vous dit, sur les résultats des soins de M. de Cerny pour madame de Carin. » Veuillez m'apprendre comment vous pouvez me donner cette sécurité que vous-même m'avez offerte ?

– Pardonnez-moi de faire l'éloge de madame de Carin à côté de vous, Madame, reprit le baron, à qui il ne vint pas dans l'idée de répondre franchement ou impertinemment à cette femme ; mais j'engagerais mon honneur en garantie de l'innocence de l'infortunée Louise.

– Vous avez donc des preuves de cette innocence ?

– J'en ai la conviction.

– Rien de plus ?

– Rien de plus.

– Ce n'est pas là ce que vos paroles semblaient vouloir dire, Monsieur.

– Je vous prie, dit vivement le baron, de ne pas leur prêter un sens qu'elles n'ont pas.

– Et quel sens aurais-je pu leur prêter, Monsieur, repartit la comtesse, si ce n'est que vous savez d'une façon certaine et particulière que cette liaison, dont tout le monde a parlé, n'a pas eu les conséquences coupables qu'on lui prête ?

– Croyez-vous beaucoup à ces conséquences coupables ? dit le baron en souriant.

La rougeur pourprée qui monta au visage de madame de Cerny, le regard interrogateur qu'elle attacha sur le baron, lui prouvèrent qu'il avait été trop loin. Léonie reprit :

– Et pourquoi voulez-vous que je ne croie pas à ces conséquences, Monsieur ?

Luizzi chercha à reculer et balbutia d'un ton embarrassé :

– Les sentiments de M. de Cerny, ses principes…

– Vous savez qu'en fait de principes de fidélité, M. de Cerny ne passe pas pour un modèle ?

– Sa position…

– Sa position admettait très-bien une liaison avec la fille du marquis de Vaucloix.

– Son amour pour vous…

– Nous n'avons jamais passé pour des époux bien passionnés.

– La vertu de madame de Carin, dont j'atteste la pureté…

– Tout cela n'est pas me répondre, Monsieur. Pourquoi pensez-vous que je n'aie pas dû croire à l'infidélité complète de M. de Cerny ?

Ce mot d'infidélité complète fit rire tout de bon le baron. Alors, se voyant pressé par des questions persévérantes et trouvant un mot qui pouvait servir de texte à une réponse équivoque, il dit en laissant échapper ses paroles le plus lentement possible :

– Une infidélité complète, dites-vous, c'est un crime d'amour, dont vous… vous ne pouvez croire M. de Cerny… capable.

Léonie semblait être au supplice, mais très-décidée aussi à arracher au baron une réponse catégorique, car elle reprit avec impatience :

– Eh ! pourquoi n'en puis-je croire M. de Cerny capable ? Voyons, Monsieur, vous qui avez l'art de tout dire, ne pouvez-vous trouver une périphrase convenable pour m'expliquer ce que vous avez à m'apprendre ?

– Ai-je donc quelque chose à vous apprendre ? et pourquoi me forcer à m'expliquer, repartit Luizzi d'un air suppliant, puisque vous m'avez si bien compris ?

– Moi ? fit madame de Cerny d'un air d'étonnement merveilleux ; je ne comprends rien, si ce n'est que vous avez des raisons que j'ignore de me cacher les motifs de votre conviction.

Le baron trouva la persistance de madame de Cerny si extraordinaire, qu'il voulut mettre fin à cette longue équivoque. Cependant, comme il aurait eu honte de blesser en quoi que ce fût une femme qui véritablement ne méritait que beaucoup de pitié pour son

malheur et beaucoup d'estime pour sa résignation, Luizzi reprit doucement :

– Si j'avais eu le tort de vous alarmer sur la fidélité de M. de Cerny, peut-être, comme tant d'autres, me pardonneriez-vous ? Je vous dirais d'oublier un propos inconsidéré et échappé à l'entraînement d'une conversation. Serez-vous moins indulgente, lorsque j'ai essayé de vous faire croire que votre mari n'avait pu vous être infidèle ?

Luizzi avait dit cela du ton le plus suppliant, le plus soumis, le plus convenable : mais il marchait sur un terrain tellement glissant qu'à son insu la dernière partie de sa phrase eut encore l'air d'une méchante plaisanterie. Madame de Cerny lui répondit d'un ton haut et ferme :

– Ceci, Monsieur, n'est pas d'un homme d'honneur. Je vous demande décidément et franchement d'où vous vient cette conviction de l'innocence de M. de Cerny ? Répondez-moi comme je vous interroge, sans ménagement. Je puis et je saurai entendre votre réponse, quelle qu'elle soit, sans que vous ayez besoin de l'habiller de mots convenables. Je vous écoute, Monsieur.

– Eh bien ! Madame, repartit Luizzi, à qui le ton de la question dicta celui de sa réponse, je sais tout ce que vous savez…

Puis il s'arrêta, ne pouvant se décider à faire un aveu plus formel à une femme dont la distinction le gênait encore plus que la vertu.

– Eh ! que savez-vous, Monsieur, que je sache et que vous n'osiez dire ? repartit madame de Cerny avec hauteur ; n'ai-je donc pas dû l'entendre, que vous ne puissiez le répéter ?

– Eh bien ! puisqu'il faut vous le dire, je sais tout ce que M. de Cerny lui-même vous a appris, avec un embarras qui devait être encore plus grand que le mien, et cela la première nuit de vos noces.

Léonie cacha sa tête dans ses mains en poussant un cri. Au même instant la porte du délicieux boudoir s'ouvrit, et M. de Cerny parut.

XXII

LE MARI.

Il tenait deux pistolets à la main. Il était pâle, tremblant ; ses yeux fixes et immobiles étaient attachés sur le baron, auquel il dit d'une voix où frissonnait la colère :

– Qui vous l'a dit, Monsieur ?

Il est assez difficile de peindre la stupéfaction de Luizzi et l'alarme réelle qu'il éprouva en voyant paraître M. de Cerny ainsi armé. Assurément, s'il se fût trouvé chez un homme de basse nature dont il eût découvert quelque crime abominable, il n'aurait pas craint de le voir se porter à de plus odieux excès pour éviter l'échafaud, que ce grand seigneur de haute naissance pour échapper au ridicule. Ne sachant que répondre à l'interpellation de M. de Cerny, Luizzi, à qui la vanité ne permettait pas de montrer la moindre faiblesse en face d'un homme de son rang, se tourna froidement vers la comtesse en lui disant :

– Ainsi, Madame, c'était un guet-apens… ?

Mais l'épouvante et l'étonnement qui se peignaient sur le visage de madame de Cerny lui prouvèrent mieux que toutes ses réponses qu'elle était aussi étonnée que lui de l'apparition du comte.

– Vous, vous ici ! s'écria-t-elle en s'adressant à son mari.

– Oui, moi, dit le comte, moi qui ai appris chez madame de Marignon avec quelle chaleur Monsieur avait pris la défense de madame de Carin ; moi à qui l'on a répété l'empressement qu'il avait montré à vous rassurer, moi qui ai su votre curiosité et qui l'ai partagée.

– Eh bien ! Monsieur ? dit le baron.

– Eh bien ! Monsieur, repartit M. de Cerny, cette curiosité n'est pas satisfaite.

– Et je ne puis la satisfaire.

– Ce sera donc Madame qui le fera pour vous, Monsieur.

– Moi ? reprit la comtesse.

– Vous, Madame, repartit le comte en poussant les verrous des deux portes qui conduisaient au boudoir.

– Vous avez vu mon anxiété, vous avez entendu mes questions, Monsieur, dit la comtesse.

– J'ai entendu la réponse de M. de Luizzi. Il sait, a-t-il dit, ce que je vous ai appris moi-même la première nuit de nos… de vos… enfin, dans cette première nuit de noces. Un secret tel que le mien peut à toute force se deviner ; mais une circonstance comme celle dont M. le baron de Luizzi a parlé a dû être confiée. Nous étions seuls, Madame, et ce n'est pas moi qui ai fait des récits plaisants de cet entretien.

– Mais, Monsieur, dit la comtesse, la manière dont j'ai interrogé monsieur de Luizzi a dû vous apprendre…

– Que ce n'est pas à lui que vous avez fait des confidences, je n'en doute pas, mais vous les avez faites à quelqu'un assurément ; et si vous me dites, vous, à qui vous les avez faites, et Monsieur, de qui il les a reçues, il est possible que j'apprenne par quelle filière elles ont passé.

– Sur mon âme ! Monsieur, je vous jure, s'écria la comtesse, que jamais aucun mot de moi n'a pu faire soupçonner…

– Ne mentez pas contre l'évidence, Madame ! répondit M. de Cerny dont la fureur mal contenue éclata tout à coup. Puisque Monsieur sait tout ce qui s'est passé entre vous et moi, c'est que, vous ou moi, nous l'avons dit.

– Mais enfin, reprit Luizzi, que prétendez-vous ? que voulez-vous ?

– Vous ne m'avez donc pas compris encore ? repartit le comte. Impuissant ! avez-vous dit. Impuissant à donner la vie, je ne le serai pas du moins à donner la mort.

– Un assassinat ! s'écria madame de Cerny en se levant avec épouvante.

– Non, Madame, repartit amèrement M. de Cerny ; une vengeance, une vengeance que la loi a prévue, et que la loi autorise puisqu'elle l'excuse ! Je trouve chez ma femme l'amant de ma femme, et je le tue.

– Monsieur ! s'écria la comtesse de Cerny, ce sont deux crimes abominables : vous tuez un homme et vous déshonorez votre femme… et il faudra me tuer aussi, car je vengerai à mon tour le meurtre que vous aurez commis.

– Tous les deux alors, dit le comte amèrement.

– Mais c'est impossible ! s'écria la comtesse éperdue, tandis que Luizzi restait anéanti et muet. C'est impossible ! on entendra nos cris… on viendra… Vous ne nous tuerez pas si bien l'un et l'autre que l'un de nous ne puisse appeler.

– Avant d'approcher d'ici, dit le comte, j'ai éloigné tout le monde. Puis il ajouta :

– J'ai prévu votre résistance, et rien ne peut vous sauver.

En parlant, ainsi, il fit un pas en arrière et s'appuya à la porte comme pour prévenir toute fuite et donner l'espace nécessaire à la direction de ses coups. Il arma ses pistolets.

– Monsieur ! s'écria la comtesse, c'est un crime horrible, un crime pour lequel il n'y a ni excuse ni pardon.

– C'est un crime que votre trahison a seule appelé.

– Quelle trahison ? Je suis innocente, je vous le jure, innocente de toute trahison. Le nom que vous m'avez donné, je l'ai respecté.

– Oui, dit le comte en ricanant, dans tout ce qui m'était devenu indifférent.

– Ah ! repartit la comtesse avec dégoût, ne me rappelez pas ce que vous avez osé me dire ; c'est là votre premier crime, et, du jour où vous avez osé parler ainsi à votre femme, je devais m'attendre à vous voir couronner tant de lâcheté par un assassinat.

Le comte haussa les épaules en laissant échapper un rire méprisant, puis il repartit d'un ton indéfinissable de raillerie :

– Allons donc ! Madame, ne faites pas de la vertu hors de propos. Je vous ai dit, et je veux bien le répéter devant Monsieur, car il doit le savoir aussi, je vous ai dit que je voulais être généreux envers vous, que je ne voulais pas avoir enchaîné votre existence à celle d'un cadavre, que je saurais supporter sans vengeance ce que le monde appelle un affront et ce que je nommais, moi, une consolation ; je vous ai dit qu'à part le scandale que je ne souffrirais jamais, j'étais disposé à tout permettre, me résignant d'avance à un sort que tant d'autres n'acceptent qu'après coup. Je vous ai dit cela, ç'a été peut-être une folie d'amour, la seule folie qui me fût permise, mais non pas une lâcheté.

– Ç'a été une lâcheté, Monsieur, s'écria la comtesse exaspérée, une lâcheté ! car vous avez prévu que mon adultère pouvait un jour détruire les soupçons que peut faire naître ma stérilité, et qu'un héritier de votre nom, sinon de votre sang, serait la meilleure réponse à toutes les suppositions.

– C'est vrai, Madame, dit le comte avec l'horrible impudence d'un homme qui, poussé au crime, en aborde franchement le cynisme.

Le baron se leva alors et répondit froidement :

– Finissons-en, Monsieur ; car, si j'ai pu espérer tout à l'heure qu'à l'instant de le commettre, un double meurtre répugnerait à un homme que je ne croyais qu'égaré par une colère insensée, je dois reconnaître que celui qui a fait une telle proposition à une femme est capable de

tous les forfaits lâches et bas.

À cette apostrophe du baron, le comte répondit encore par ce rire cruel qui décelait le transport furieux de son âme. Il garda un moment le silence, puis reprit tout à coup :

– Eh bien ! Monsieur, cette proposition je l'ai faite et je la renouvelle.

– Que voulez-vous dire ? reprit la comtesse.

– Allons, monsieur de Luizzi, s'écria le comte amèrement, mon beau monsieur de Luizzi, qui parlez un si doux langage aux femmes et qui les raillez si spirituellement sur les malheurs de leur mari, en voici une que je vous donne à consoler… Elle est belle, elle est jeune, elle a tous les attraits, même celui qu'on ne rencontre guère chez une femme mariée… Eh bien ! cette femme, je vous la livre, devenez son amant sur l'heure, et même devant moi, et je vous pardonne à tous les deux, à vous, parce que je vous crois très-capable de perpétuer le nom qui va s'éteindre en moi ; à Madame, parce qu'elle aura à garder le secret d'une faute qui déshonore.

Madame de Cerny tomba assise en se cachant la tête dans les mains, Luizzi repartit :

– En vérité, Monsieur, je ne croyais pas qu'il fût possible d'ajouter quelque chose à votre infamie… et cette ignoble plaisanterie…

– Une plaisanterie, monsieur le baron ? dit le comte en ricanant toujours ; point du tout, je vous le jure. C'est sérieusement que je vous parle. Eh quoi ! ce boudoir si coquet, cette femme si belle, ces parfums d'amour, tout cela ne vous transporte pas, ne vous exalte pas ?… Comment donc ! je crois que la peur vous a réduit à un plus misérable état que le mien. Montrez donc un peu de courage, un peu de présence d'esprit. Sur l'honneur je vous jure que, si vous êtes capable de faire ce que je vous demande, vous sortirez d'ici après avoir possédé la plus belle, la plus noble, la plus séduisante femme du monde ; tout ce que vous avez d'esprit et de séduction ne vous donnera jamais une si charmante maîtresse… Mais, voyons donc, Monsieur : c'est dans les grandes circonstances que se montrent les grands cœurs !

– Ah ! repartit Luizzi avec dégoût, vous êtes un infâme !

– Eh bien ! s'écria la comtesse en se relevant d'un air égaré, j'accepte, moi. C'est par ma curiosité que j'ai conduit M. de Luizzi dans le piége où il doit périr ; s'il faut mon honneur pour le sauver, qu'il le prenne ! Je me donnerai à lui… je le sauverai !

Le comte devint livide à cette réponse ; mais il renferma la nouvelle rage qui s'allumait en lui, tandis que Luizzi s'écriait :

– Oh ! Madame, Madame, votre douleur vous égare…

– Ceci n'est pas galant, monsieur le baron, dit le comte en riant. Voyez ! Madame se prête de bon cœur à la plaisanterie : est-ce que cela vous est plus difficile qu'à elle, mon cher Monsieur ? Que vous manque-t-il donc pour obtenir le plus ineffable des bonheurs ?

Rien ne peut exprimer la rage de Luizzi, tremblant au bout d'un pistolet et pour un sujet pareil. D'ailleurs, ce qui lui arrivait était tellement en dehors de toutes les positions où un homme peut se rencontrer, qu'il en était plus encore abasourdi qu'épouvanté. Ce fut alors que, ne sachant que dire, il s'écria :

– Allons, Monsieur, tirez là, au cœur. Finissons-en, tuez-moi vite : vous avez quelque intérêt à ne pas me manquer.

En disant ces paroles, le baron écarta violemment son habit pour mieux présenter sa poitrine à la balle de M. de Cerny, et le soulier du Diable, qu'il avait mis dans sa poche, s'échappa et roula sur le tapis. Par un mouvement machinal, le comte jeta les yeux sur cet objet ; et, soit que le soulier l'étonnât véritablement, soit qu'il ne fût pas fâché de trouver un prétexte pour reculer encore l'exécution d'un crime qui l'épouvantait malgré lui, il reprit de son ton railleur :

– Pour Dieu ! voilà un singulier portefeuille !…

À son tour Luizzi pensa que cet accident était un secours inespéré du Diable ; et, reprenant quelque assurance, il répondit d'un ton non moins railleur :

– Un portefeuille qui renferme de terribles secrets, et qui peut-être dira un jour celui de l'attentat qui va se commettre ici.

– Renfermerait-il le secret que vous avez dit à Madame ? repartit le comte du même ton amer.

– Oui vraiment, dit Luizzi ; car c'est le soulier de celui qui me l'a raconté et qui l'a laissé tout à l'heure dans ma voiture.

Le comte, par un mouvement emporté, ramassa le soulier et l'examina avec une sombre attention.

– Il est d'une rare coquetterie, dit-il, et peu d'hommes pourraient le chausser.

– Je le crois ! dit Luizzi, qui se trouvait en veine de présence d'esprit.

Le comte jeta un regard rapide sur les pieds du baron, comme pour les comparer au soulier qu'il tenait. Il sembla reconnaître qu'il ne pouvait appartenir à Luizzi, et murmura d'une voix basse et lente comme un homme à qui vient une idée qui s'éclaircit peu à peu :

– Il y a peu d'hommes, en effet, qui puissent chausser un tel soulier ; mais il y en a un que l'on vante pour l'élégance de son pied

mignon et pour le soin qu'il a de le produire ; et celui-là... celui-là peut-être est le seul à qui une femme oserait confier un tel secret, sans croire manquer à ses devoirs ; celui-là serait peut-être aussi plus infâme qu'un autre, s'il l'avait trahi ; celui-là...

Le comte, en parlant ainsi, retournait le soulier en tous sens, lorsque tout à coup il s'approcha vivement de la bougie, car il avait découvert un nom écrit, comme c'est l'habitude, au fond du soulier, et il s'écria tout à coup :

– C'est lui !... c'est l'abbé Molinet !... c'est votre confesseur, Madame !

– L'abbé Molinet ! s'écria madame de Cerny. Jamais, je vous le jure !...

– Oh ! ne mentez pas ! dit le comte d'un ton devenu tout à fait sévère ; ne détruisez point par des serments inutiles la seule chance que j'aie de vous pardonner. Un prêtre ! un prêtre ! trahir le secret de la confession ! Mais celui-là est capable de tout. Le désordre qu'il a jeté dans la maison de M. d'Arnetai prouve assez jusqu'où il peut porter ses indignes investigations. Mais, en vérité, Madame, je croyais qu'il n'y avait que la sottise d'une femme comme madame d'Arnetai qui pût se laisser dominer par les conseils impudiques d'un prêtre effronté.

La comtesse regardait Luizzi avec un étonnement que le baron comprenait, mais qu'il ne pouvait ni ne voulait expliquer. En effet, il croyait entrevoir la possibilité que la rage du comte se tournât contre un autre que lui-même, et, dans le péril pressant où il se trouvait, il ne se sentait pas la générosité de se sacrifier à la sûreté d'un innocent, que le Diable, après tout, saurait bien défendre, puisque c'était lui qui l'avait compromis. Le comte gardait aussi un terrible silence ; enfin, il regarda tour à tour Luizzi et la comtesse.

– Ainsi, dit-il, vous êtes trois qui savez cet horrible secret ? c'est toujours le même compte de victimes ; car vous, Madame, je vous pardonne. Vous êtes dévote ; je n'ai pas pu empêcher cette passion, je ne puis donc vous en vouloir. Quant à vous, baron de Luizzi, il faut mourir.

Ce mot, en détruisant l'espérance du baron, lui rendit son courage d'homme d'honneur, et il répondit froidement :

– En ce cas, épargnez-vous un crime inutile. Je ne connais point l'abbé Molinet, et ce n'est pas lui qui m'a dit votre secret.

– Défaite misérable et tardive ! dit le comte. Votre réponse a été trop franche ; il était dans votre voiture tout à l'heure ; il allait sans doute chez madame d'Arnetai, dont l'hôtel est à deux pas. D'ailleurs, je saurai bientôt si c'est lui.

– Allez donc l'interroger, monsieur le comte ! dit le baron.

– Non, Monsieur, je ne l'interrogerai pas ; je serai plus adroit, car j'aurais fait un excellent juge d'instruction, je vous le jure, et je vais vous le prouver. On n'oublie pas un soulier dans une voiture, à moins d'une circonstance qui s'explique merveilleusement par les habitudes provinciales de M. Molinet. Comme notre abbé n'a pas une fortune princière, il en est réduit à faire à pied ses plus belles visites ; il en résulte que la coquetterie de monsieur l'abbé brave la boue de la rue dans une chaussure *ad hoc,* qu'il remplace rapidement par ces charmants souliers, au moment d'entrer dans une maison. Je vais chez d'Arnetai, où l'abbé doit être encore ; s'il n'y est pas, je cours chez lui et je lui présente ce soulier de votre part. Son trouble me dira ce que je dois croire ; je saurai bien le faire parler ensuite, et, si ce que vous m'avez avoué est vrai, son arrêt sera prononcé aussi irrévocablement que le vôtre, monsieur le baron.

– Vous avez oublié le mien ! dit la comtesse. Songez bien à ce que je vous dis, monsieur le comte : si vous commettez ce crime, je vous accuserai tout haut, et partout, je vous le jure devant Dieu !

– Eh bien donc ! il en sera pour vous comme pour eux, repartit M. de Cerny.

– Soit ! Monsieur, dit la comtesse, frappez ; mais je ne veux pas vous laisser une erreur dans laquelle vous pourriez vous endormir. Après ces meurtres, il faudra recommencer. Je ne sais qui a dit la vérité à M. de Luizzi ; mais ce n'est pas M. Molinet, car ce n'est pas à lui que je l'ai confiée.

– Ce n'est pas à lui ! s'écria le comte furieux. À qui donc, malheureuse ?

– À un homme que j'aime, à un homme qui devinera pourquoi vous m'avez tuée et qui me vengera, monsieur le comte.

– À un amant, peut-être ? dit M. de Cerny en reprenant son froid ricanement.

– Oui, Monsieur.

– C'est une mauvaise ruse, Madame, à laquelle je ne crois pas, reprit-il en se remettant tout à fait. Non, Madame, la chose s'explique trop clairement. De vous à M. l'abbé, de l'abbé à Monsieur : voilà les intermédiaires, voilà les voix qu'il faut réduire au silence.

La longueur de cette discussion avait produit sur les trois acteurs de cette singulière scène une lassitude de leurs propres sentiments, qui faisait qu'ils étaient tous les trois bien loin de leur première exaltation. Luizzi n'en était plus à ces beaux mouvements de bravade où il invitait le comte à le tuer. Madame de Cerny, abattue par la nature des

sensations qu'elle avait éprouvées, était tombée sur ce divan où elle paraissait si belle une heure auparavant, et le comte, retiré à l'entrée du boudoir, ne se sentait plus ce transport furieux qui aurait pu, dans un des divers endroits de cet entretien, lui faire exécuter son horrible projet. Mais à mesure que le courage lui manquait, la réflexion revenait pour l'irriter. Il ne s'agissait plus pour lui, en effet, d'éviter un ridicule dont la crainte l'avait poussé à des menaces si épouvantables ; c'étaient ces menaces même dont il lui fallait anéantir le souvenir. La comtesse et Luizzi ne pouvaient sortir de ce boudoir après ce qu'il avait osé leur dire. Cette pensée tortura longuement la tête du comte, sans toutefois lui rendre la furieuse résolution qu'il avait usée dans cette longue dispute. Il en était réduit à cet horrible besoin de tuer par nécessité et non plus par colère, lorsque, s'exaspérant tout à coup contre lui-même, il reprit, comme un homme qui cherche à s'étourdir par ses propres cris et à s'animer par des mouvements désordonnés :

– Allons, baron, allons, Madame, vous l'avez voulu, que votre volonté soit faite !

En disant ces mots, il dirigea le bout de l'un de ses pistolets contre le baron, qui recula en poussant un cri.

– Ah ! vous avez peur ? dit M. de Cerny, qui, malgré lui, ne pouvant plus se monter jusqu'à l'égarement nécessaire à un pareil crime, saisit rapidement toute chance de l'éviter.

– Peur ! dit le baron, en surmontant ce premier mouvement de faiblesse ; non, monsieur le comte. Mais il est des dangers auxquels nul homme n'est préparé ; ceux d'un assassinat lâchement prémédité sont de ce nombre.

– Eh bien ! dit le comte, vous pouvez vous sauver tous les deux. Ce que je vous disais tout à l'heure, vous pouvez l'accomplir, et de manière à me satisfaire. Voici comment : Madame va vous écrire quelques-unes de ces lettres qu'on envoie à un amant, des lettres à des dates différentes, entendez bien ; vous ferez des réponses à ces lettres, telles qu'elles puissent prouver que Madame a été votre maîtresse. Je veux une véritable correspondance amoureuse d'amants heureux ; et enfin vous m'en écrirez chacun une à moi-même, où vous direz que vous me remettez cette correspondance, en reconnaissant que je vous ai fait grâce de la vie à tous les deux, à l'un comme à un lâche, à l'autre comme à une femme déshonorée. Une fois que j'aurai ces preuves en main, vous pourrez vivre, et je vous rendrai la liberté de sortir d'ici, si cela vous convient.

– Jamais ! s'écria le baron.

– Je ne veux pas de discussion, dit violemment le comte ; je vous laisse une heure pour réfléchir et pour consentir à ce que je vous

demande. Si dans ce délai tout n'est pas accompli, c'est que vous aurez préféré la mort. Quant à l'abbé Molinet, ajouta-t-il en jetant le soulier à terre, je sais un moyen certain de le faire taire. Le comte sortit, laissant la comtesse et Luizzi en présence.

XXIII

LE ROMAN D'UNE HEURE.

À peine furent-ils seuls que la comtesse se leva et poussa un verrou qui fermait la porte en dedans, puis elle se tourna vers Luizzi. Une résolution folle et terrible éclatait sur son visage, elle se posa en face d'Armand et lui dit :

– Eh bien, monsieur le baron, que comptez-vous faire ?

– Rien pour moi, Madame, dit le baron, tout pour vous.

– Ce n'est pas répondre, Monsieur ; nous ne pouvons nous sauver l'un et l'autre sans nous perdre d'honneur l'un et l'autre. Nous ne pouvons sortir d'ici, vous qu'avec la réputation d'un lâche, moi qu'avec le renom d'une femme perdue. Voulez-vous sacrifier votre honneur ?

– Oseriez-vous me sacrifier le vôtre ?

– Il ne s'agit pas de moi Monsieur, la position n'est pas égale : moi je ne puis plus vivre ou mourir que déshonorée ; mon mari ne peut exécuter impunément le crime qu'il médite, qu'en m'accusant d'un adultère qu'il aura puni par un assassinat commis sous la protection de la loi. Vous… vous avez une meilleure chance, votre mort ne vous déshonorera pas… ce ne sera pas pour vous une honte d'avoir été mon amant.

Luizzi ne répondit pas d'abord : tant les idées que sa position faisait naître en lui se heurtaient sans ordre dans sa tête !

– Vous ne me répondez pas, Monsieur ? dit la comtesse ; voulez-vous écrire ces lettres ?

– Non, dit Luizzi, je n'achèterai pas ma vie au prix de votre honneur.

– Dites plutôt du vôtre, reprit la comtesse en regardant Luizzi attentivement.

– Comme il vous plaira, Madame, repartit le baron : je n'achèterai pas ma vie au prix de mon honneur.

– Il faut donc mourir, dit madame de Cerny en baissant la tête, mourir innocente… innocente et déshonorée… ?

Le baron regarda alors la comtesse qui s'était jetée sur un siége, le désespoir peint sur le visage… Jamais elle ne lui avait paru aussi belle.

Il s'approcha de Léonie :

– La vie et la mort sont au même prix, dit le baron… c'est à vous à choisir entre elles.

La comtesse le regarda longtemps, comme pour pénétrer ce qu'il y avait de vrai dans le cœur de Luizzi. Puis elle se releva et lui répondit lentement, comme si elle eût voulu qu'il comprît bien chacune de ses paroles :

– Obéirez-vous à ce choix, quel qu'il soit, Monsieur ?

Le baron hésita et répondit enfin avec résolution :

– J'obéirai.

– Écrivons donc, Monsieur, dit la comtesse.

– Écrivons, dit Luizzi en poussant un profond soupir et dans un tel état de trouble que véritablement il ne savait si c'était pour son salut ou pour celui de la comtesse qu'il prenait cette lâche résolution.

– Allons, lui dit madame de Cerny en ouvrant un petit secrétaire, écrivez, Monsieur ; car je ne crois pas que ce soit d'ordinaire une femme qui commence une correspondance amoureuse.

Luizzi s'assit devant la tablette doublée de velours et prit une plume ; mais, au lieu d'écrire, il se mit à rêver.

– Eh bien, Monsieur, lui dit madame de Cerny, refusez-vous de me sauver ?

– Non, dit Luizzi. C'est moi dont les imprudentes paroles vous ont perdue, moi dont l'infernale curiosité, reprit-il vivement, a amené cette catastrophe… je dois vous sauver puisque vous voulez vivre, vous sauver au prix de mon honneur. C'est une condition de la fatale destinée à laquelle je suis voué : qu'elle s'accomplisse, je suis prêt…

Il prit encore la plume et écrivit très-rapidement le mot Madame ; mais, après cet effort d'imagination, il ne put aller plus loin. Rien ne lui venait de ces douces phrases avec lesquelles il avait tant de fois joué, et il se remit à rêver en regardant madame de Cerny. Elle s'était assise en face de lui et à côté du secrétaire ; l'effroi de sa position avait ajouté à la beauté de ses traits une expression exaltée qui arrêta les regards de Luizzi. Il la contempla quelques moments, il admira cette noble et céleste figure si gracieuse et si souriante un moment auparavant, maintenant si pâle et si épouvantée. Le baron pensa alors que ce changement si triste pourrait être bientôt plus affreux, et que, s'il hésitait plus longtemps, cette femme si jeune et si belle serait bientôt un cadavre glacé et sanglant, et à l'instant même une noble résolution de la sauver le prit au cœur. Car, il faut le dire, à ce moment il s'oublia complètement lui-même, et, se bâtissant aussitôt dans la

pensée le roman d'un homme qui a vu une femme, qui l'a entourée d'hommages et qui se décide enfin à parler, il écrivit sur-le-champ la lettre suivante :

« Madame,

« Il est des dangers auxquels la plus pure vertu ne peut faire échapper une femme, car il est des délires que toute sa modestie ne peut prévenir. Quand elle inspire l'amour, même sans le vouloir, il faut qu'elle se résigne à en entendre l'aveu. Si cet aveu lui paraît une offense et si sa fierté en souffre, elle doit penser qu'entre la fierté qui s'indigne et le cœur qui aime, la pitié doit être pour la plus cruelle souffrance, et elle doit pardonner ; vous me pardonnerez donc, Madame. D'ailleurs ce que j'ose vous écrire n'est pas nouveau pour vous. L'amour même, quand il est muet, porte avec lui une conviction qui persuade une femme : elle sent qu'elle est aimée longtemps avant qu'on le lui dise, c'est un langage du cœur au cœur qu'elle ne peut méconnaître. Celle qui écoute, avec sa vanité, les flatteurs hommages du monde, peut se laisser tromper ; mais celle qui comme vous a gardé la naïveté de ses émotions, au milieu des plus sévères préoccupations de l'esprit, ne peut s'abuser sur ce qu'elle inspire. L'âme a une oreille qui n'entend que la voix de l'âme, et qui l'entend malgré tout. Ce n'est pas que je veuille dire qu'elle soit heureuse ou flattée de cette confidence d'un amour si vivement ressenti ; mais ce que j'ose affirmer, c'est qu'elle n'en peut nier la sincérité, et c'est la seule consolation où j'aspire. En vérité. Madame, vous ne pourriez refuser votre estime à un homme qui s'éprendrait avec ardeur pour la plus belle et la plus noble image de Dieu, qui se mettrait à genoux devant son œuvre la plus sainte et la plus parfaite ; et faudra-t-il que je sois coupable parce que vous êtes cette céleste image et cette œuvre accomplie, et que je m'agenouille devant vous ? Cela ne serait pas juste, et la justice vous appartient comme la beauté ; car, comme elle, elle vient du ciel. Vous m'avez donc pardonné.

« ARMAND DE LUIZZI. »

Quand le baron eut fini cette lettre, il la remit à la comtesse qui, les yeux tristement fixés sur lui pendant qu'il écrivait, semblait plaindre cet homme qu'elle avait mis dans cette affreuse alternative de la mort ou du déshonneur. La comtesse prit la lettre et la lut d'abord rapidement. Puis elle la recommença. Un doux et triste sourire effleura ses lèvres, et elle dit au baron :

– Voilà qui est douloureux, Monsieur, et qui fait évanouir bien des rêves.

– Pourquoi donc, Madame ?

– C'est qu'il faut reconnaître, Monsieur, qu'un homme peut parler à

une femme de l'amour qu'il n'a pas avec toute la conviction d'un amour vrai, c'est qu'il faut être assurée que ce qui à ce moment est pour vous une horrible nécessité peut devenir un jeu dans une heure de désœuvrement.

– Ne croyez pas cela, Madame, dit le baron. En écrivant ces quelques mots, je ne puis dire que j'éprouvais cet amour dont je parle, mais je me demandais comment on devrait vous aimer si on osait jamais vous aimer.

– En vérité ? dit madame de Cerny en le regardant.

– Oui, Madame ; et, s'il n'y a pas dans cette lettre une expression assez complète et assez respectueuse à la fois du sentiment que vous devez inspirer, pardonnez-le à une préoccupation que vous devez comprendre.

– Oui, oui, repartit la comtesse, avec un soupir ; vous êtes noble et bon pour moi, Monsieur ; vous sacrifiez votre honneur à la faiblesse d'une femme qui a peur ; croyez que je vous en remercie du fond du cœur.

Elle s'arrêta en essuyant une larme tremblante au bord de ses longs cils, et elle reprit avec effort :

– À mon tour, Monsieur ; il faut que je réponde à cette lettre.

Et elle la relut encore et écrivit, tandis que Luizzi la contemplait avec le même sentiment de tristesse mélancolique, se disant aussi que son imprudence avait perdu cette femme et se reprochant ces pleurs qu'elle ne pouvait toujours essuyer assez vite pour qu'ils ne tombassent pas réels et amers sur ce papier où elle jouait le bonheur et l'amour. Voici ce qu'elle écrivit :

« Vous m'aimez, Monsieur ; vous me le dites trop bien pour que je ne le croie pas, et je le crois trop pour ne pas vous en faire l'aveu. Cet aveu de votre amour est une faute, je le sais, je le sens. Avouer l'amour qu'on inspire, c'est dire qu'il n'étonne ni ne blesse, c'est l'accepter même lorsqu'on ne peut y répondre, c'est s'en croire digne quand on doit y être ingrate, c'est demander un culte quand on n'a rien à accorder à la prière, c'est être injuste enfin, et je ne voudrais pas l'être pour vous. Oubliez-moi donc, Monsieur, oubliez-moi pour toujours, et alors je me souviendrai avec orgueil que vous m'avez aimée, je me souviendrai avec reconnaissance que vous n'avez pas voulu être aimé.

« LÉONIE DE CERNY. »

La comtesse prit la lettre et la remit au baron, en lui disant, avec ce doux et triste sourire qui prêtait à son visage une si touchante mélancolie :

– Je vais bien vite dans cette lettre ; j'en dis beaucoup plus qu'une

femme ne le devrait, même avec un sentiment véritable dans le cœur. Mais nous ne sommes pas en position de faire de longs combats de sentiment. Lisez.

Le baron lut la lettre et la relut comme la comtesse avait fait de la sienne, et il lui dit alors d'un ton de mélancolique raillerie :

– De quoi vous plaignez-vous donc, Madame, en disant que les hommes peuvent faire un jeu de l'expression des plus doux sentiments ? Croyez-vous que, lorsque le désespoir où vous êtes a pu vous dicter cette lettre, il n'est pas affreux de penser qu'une coquette eût pu l'écrire à un homme qui aimerait sincèrement ?

– Je ne crois pas, dit madame de Cerny avec une naïve franchise, qu'une coquette eût pu la faire ainsi ; car j'ai interrogé mon cœur pour vous répondre, comme vous l'avez fait pour m'écrire. Je me suis demandé ce que j'aurais éprouvé si jamais j'avais été aimée de l'amour que vous m'avez exprimé, et voilà ce que j'ai pensé.

– Oh ! c'est donc ainsi que vous auriez répondu si cet amour eût été vrai ? dit le baron, dont le regard embrassa ce charmant visage, si beau dans sa tristesse, si résigné dans sa douleur.

– Oui, vraiment, je le crois, répondit madame de Cerny ; mais qu'importe ? Hâtons-nous, finissons cet épouvantable roman. À vous, Monsieur… à vous.

Le baron prit la plume, mais cette fois il ne s'arrêta point à rêver avant de commencer sa lettre ; il écrivit rapidement et presque avec l'action d'un homme qui écoute son cœur et qui le laisse parler. Et madame de Cerny suivait attentivement les agitations rapides du visage d'Armand, où se traduisaient déjà les sentiments divers qu'il traçait sur le papier. Il y avait une si franche vérité dans cette expression involontaire de ce que Luizzi feignait d'éprouver, qu'on eût pu croire qu'il l'éprouvait réellement. Aussi la comtesse, qui l'avait suivi attentivement du regard, n'attendit pas qu'il lui remît sa lettre. Elle lui dit dès qu'il eut fini :

– Voyons, voyons. Elle prit la lettre et la lut :

« Madame,

« Qu'est-ce donc que vous demandez à celui qui vous aime, quand votre seul aspect, votre seul abord, le ravissent et le troublent ; quand ce que vous êtes pour tous en grâce et en beauté, quand ce que vous montrez au monde de votre âme suffit pour jeter dans la sienne l'amour le plus saint et le plus dévoué ? De quel amour voulez-vous donc qu'il vous aime lorsque vous soulevez pour lui un coin du voile impénétrable derrière lequel se cachent les beautés chastes et innocentes de votre âme si pure ; lorsque, dépouillant un moment pour

lui ces attraits éblouissants que vous portez en tous lieux et qui appartiennent à tous, vous lui laissez entrevoir les charmes inconnus et mystérieux qui dépassent tous ses rêves ? Oh ! Madame, celui à qui vous daignez vous dévoiler ainsi en est-il digne ? Le néophyte ébloui et ravi des lumières qui inondent le parvis du temple craint de ne pouvoir supporter le rayonnement de la clarté céleste qui s'échappe à travers le seuil entr'ouvert du sanctuaire ; et moi, devant vous, je suis incertain et tremblant comme lui, redoutant de ne pouvoir plus vous aimer davantage quand je vous aimais à peine assez pour ce que je connaissais de vous. Oui, Madame, quand je vous aimais de tout le pouvoir de mon âme, je m'imaginais que vous ne pouviez me demander plus ; et voilà que je découvre que j'ai donné tout mon cœur à ce qui n'était qu'une partie de vous-même. Vous avez été à la fois trop bonne et trop cruelle pour moi ; vous avez fait comme l'ange de la beauté qui passe voilé devant un misérable mortel. À la majesté de son port, à la grâce de son allure, à la suavité de sa marche, l'insensé lui donne tout ce qu'il a d'admiration ; puis l'ange, en passant, relève un pan de sa robe, soulève un coin de son voile, et l'infortuné se demande de quel hommage il saluera cette beauté du ciel qu'il ne soupçonnait pas. Alors il s'incline et demande grâce. Voilà donc ce que je dois faire aussi, moi ; car cette lettre que vous m'avez écrite, c'est le seuil entr'ouvert du sanctuaire, c'est la robe qui s'écarte, c'est le voile qui se soulève, c'est votre cœur dont j'ai entrevu la lumière et la beauté. Oh ! pardonnez-moi de ne pas vous aimer plus que je ne vous aimais, mais nul homme ne peut rien au delà de son cœur et de sa vie. On ne peut mourir qu'une fois pour celle qu'on aime, on ne peut l'aimer plus que l'âme ne peut contenir d'amour.

« ARMAND DE LUIZZI. »

Quand la comtesse eut achevé cette lettre, elle posa la main sur son cœur comme pour en contenir les battements, puis elle dit, en s'efforçant de jeter un sourire sur son émotion :

– Cette lettre est bien folle, Monsieur ; on n'en écrit guère de pareilles dans le monde, et vous ne donnerez pas beaucoup de vraisemblance au misérable roman que nous faisons.

– C'est que peut-être, Madame, dit Luizzi, ce n'est plus à la femme imaginaire que j'ai répondu avec une passion imaginaire, c'est que peut-être c'était à vous véritablement que je parlais ; car j'ai raison dans cette lettre, je sais de vous ce que le monde en ignore, je sais ce qu'il y a de noblesse et de force en votre âme, je sais que nulle femme n'a autant mérité que vous l'adoration et le respect des hommes, et qu'aucun n'en peut avoir assez pour vous. L'expression de ce sentiment peut être folle, Madame, mais il est sincèrement empreint dans mon cœur, je vous le jure, et c'est ce dont il faut que vous soyez bien

persuadée.

– Je voudrais vous remercier de votre bonne opinion, monsieur de Luizzi, répondit la comtesse en lui jetant un regard comme on tend la main à un ami. Mais le temps ne nous appartient pas ; il faut que j'écrive, ajouta-t-elle d'une voix trempée de larmes.

Elle reprit la plume, et écrivit :

« Je vous remercie de votre amour, Monsieur ; je vous remercie même de cet enthousiasme qui va au delà de votre amour, non que je croie le mériter comme vous le dites, mais parce que je suis heureuse de l'avoir inspiré à un homme comme vous, même alors qu'il se trompe. Je ne suis pas l'ange voilé de la beauté ; car vous connaissez tout de moi, excepté peut-être ce que je n'ose montrer de douloureuses blessures. Le sanctuaire de mon âme n'a pas ces lumières éblouissantes que vous imaginez, et peut-être seriez-vous bien étonné, en y pénétrant, de voir que c'est un sanctuaire de deuil et un asile de désespoir. Vous comprenez alors pourquoi je vous remercie de votre amour ; gardez-le tel qu'il est, bon et indulgent pour moi, noble et dévoué comme vous-même. »

En écrivant ceci, madame de Cerny laissait couler d'abondantes larmes qu'elle essuyait de temps en temps pour reprendre ensuite la plume et continuer.

– Voyez, dit-elle à Luizzi d'une voix entrecoupée, voyez ce que j'ai répondu. Ah ! je ne me sens plus le courage de continuer cet horrible jeu.

– N'oubliez pas qu'il y va de votre vie.

– À quoi me servira de la garder maintenant ? Une vie qui sera sans honneur et qui aura été sans amour !

La comtesse cacha son visage et ses larmes dans ses mains pendant que Luizzi lisait sa lettre. Lorsqu'il eut terminé sa lecture, il regarda Léonie ; mais elle était toute à son désespoir, et le baron, s'asseyant alors en face du secrétaire avec un singulier mouvement de résolution, se mit à écrire rapidement.

« Vous ai-je mal comprise, Madame ? Cette vie que le monde dit si sereine et si heureuse serait-elle une longue suite de tortures courageusement souffertes ! Ce calme de votre âme, qu'on a osé accuser de froideur, ne serait-il que le masque riant qui cache le regret et le désespoir ? Serait-il vrai que cet amour que je ressens pour vous, que cet amour, plus vrai, plus puissant que je ne vous l'ai dit, serait-il vrai qu'il vous fût une consolation ? Oh ! si je pouvais l'espérer, Madame ! Si j'osais le croire, ces douleurs que vous souffrez, ces dangers que vous pouvez courir, je vous les épargnerais ! Ah ! dites un

mot, Léonie, un mot, et je vous sauverai. Comprenez-moi, je vous en supplie. Quelque malheur qui vous menace, je puis vous y arracher en l'appelant tout entier sur moi. Oh ! s'il vous faut mon honneur, il est à vous, vous le savez… S'il vous faut ma vie, elle est à vous, et je puis ne pas la perdre sans qu'elle vous protége ! Prenez-la donc, Madame ; car elle me sera trop payée si vous devez me dire, avant que je ne l'engage dans une lutte mortelle : « Armand, j'aimerai votre mémoire ! »

Madame de Cerny pleurait encore quand Luizzi eut achevé la lettre.

– Tenez, lui dit le baron avec un vif accent de prière, lisez… lisez bien.

La comtesse parcourut d'abord la lettre sans pouvoir la lire, puis elle essuya vivement ses yeux et la relut lentement et avec une attention profonde. Quand elle l'eut achevée, elle leva sur le baron un regard haletant et interrogateur, et lui dit d'une voix où la joie murmurait à travers les larmes :

– À qui faut-il que je réponde, Armand ?

– À moi, Léonie ! s'écria-t-il en tombant à genoux devant elle.

– À vous, Armand, n'est-ce pas ? à vous, ici, et à cette heure ?

– À moi, ici, à moi qui mourrai pour vous sauver.

– Eh bien ! Armand, s'écria Léonie, je vous répondrai à vous : Non, je n'aimerai pas votre mémoire… car je vous aime !

– Oh ! s'écria le baron en prenant toutes les lettres écrites et en les déchirant dans un transport d'héroïque fierté, vienne le comte maintenant, et il faudra qu'il m'assassine dix fois avant d'arriver jusqu'à vous, Léonie !

– Non, Armand, non ; si tu meurs, je mourrai ! répondit la comtesse dont le visage laissait éclater une exaltation égarée. Je mourrai déshonorée pour tous, innocente pour toi seul !…

Elle s'arrêta, et regardant Luizzi d'un œil fier et flamboyant, elle reprit :

– Coupable pour toi seul, si tu le veux !

– Léonie ! s'écria le baron en la saisissant dans ses bras, dis-tu vrai ?

– Oui, oui !… reprit-elle d'une voix mourante, je suis à toi ! à toi… que j'aime !

Et en parlant ainsi, elle cachait sa tête dans ses mains, tandis que Luizzi l'emportait, folle et désolée, vers le divan où elle était si belle et si paisible une heure auparavant.

Elle s'y laissa tomber en se cachant toujours les yeux de ses mains, et murmura d'une voix étouffée :

– Oh ! cette lumière !

Luizzi voulut souffler la bougie qui brûlait dans la lampe de cristal, mais il ne put y atteindre ; et tandis que Léonie enfonçait son visage dans les coussins pour se cacher sa faute à elle-même, le baron aperçut le soulier du Diable ; il le prit rapidement et le posa sur la bougie en guise d'éteignoir.

Il se fit une nuit d'enfer, et le soulier du Diable dansa sur la bougie.

XXIV

EXPLICATIONS

CHAPITRE DE ROMAN.

Pendant que ceci se passait dans le boudoir, le comte était rentré chez lui et avait longuement réfléchi à l'horrible projet auquel l'avait poussé la crainte d'un ridicule qui est plus puissante qu'on ne peut l'imaginer ; car il est des hommes qui ont mieux aimé y échapper par le suicide que le braver. Cependant, une fois seul avec lui-même, M. de Cerny considéra avec plus de calme l'action qu'il s'était cru le courage de commettre, et il reconnut qu'il avait espéré trop de lui-même. Il fallait pourtant un dénoûment à cette scène. Il ne pouvait pas aller ouvrir la porte à ses deux prisonniers et les laisser sortir librement, à moins qu'ils n'eussent écrit les lettres qu'il leur avait demandées, et il n'avait plus la résolution nécessaire pour obtenir par un crime un silence qui est le seul dont on puisse être assuré. Il se mit donc en devoir de chercher un biais avec lui-même, dans le cas où Luizzi et la comtesse auraient refusé d'écrire cette prétendue correspondance amoureuse, et, à force de chercher, il finit par s'apercevoir d'une chose assez simple : c'est que, si l'un et l'autre étaient gens à préférer la mort à une lâcheté qui pouvait les déshonorer l'un et l'autre, il devait y avoir en eux un principe d'honneur auquel il pouvait se confier sans crainte. La seule chose qui l'embarrassât, c'était la manière de profiter de cette circonstance. Enfin, il s'ingénia à inventer des moyens si extravagants, qu'il en revint au plus simple de tous pour l'exécution, comme il en était revenu à la plus simple des idées pour se tirer du mauvais pas où il était engagé. Ce moyen était de reconnaître franchement la fermeté de la conduite du baron et de la comtesse, de les en féliciter comme un homme qui les en avait crus véritablement capables et qui n'avait voulu que tenter une épreuve de nature à les rassurer complètement. Puis il ajouterait que maintenant qu'il les tenait pour des gens d'honneur, il se fiait à eux et ne leur demandait d'autre garantie que leur parole.

Le comte avait préparé un beau petit discours à cet effet, et il attendait avec impatience que l'heure fût expirée. Cependant il n'avait pas devancé le délai qu'il avait fixé lui-même, d'abord parce qu'il voulait conserver près de ses prisonniers l'air de résolution implacable

qu'il avait pris vis-à-vis d'eux, ensuite parce qu'il gardait au fond de l'esprit l'espérance qu'ils pourraient écrire les lettres qui devaient les compromettre, et qu'il préférait encore cette garantie à toute autre. Enfin, lorsque l'heure fut sonnée, le comte, armé de ses pistolets, descendit fort embarrassé, quoi qu'il en eût, de la figure qu'il allait faire. Il avait pris ses armes, prévoyant encore que toutes ses combinaisons pourraient ne pas réussir et qu'une lutte pourrait s'engager, acceptant toujours le meurtre comme extrême ressource contre sa femme et le baron. Tout dormait depuis longtemps dans l'hôtel, lorsque le comte traversa la longue suite d'appartements au bout desquels se trouvait le boudoir de sa femme. Arrivé à la porte, il écouta et n'entendit rien ; il supposa que le baron et Léonie, absorbés dans leur désespoir, gardaient un silence épouvanté. Alors il compta plus que jamais sur son apparition, le pistolet en main, pour obtenir d'eux tout ce qu'il en voulait, et il tourna le bouton ; mais la porte résista, et le comte fut très-étonné. Parmi toutes les idées simples qui avaient traversé la tête de M. de Cerny, celle que les prisonniers avaient pu se renfermer pour se défendre ne lui était pas venue ; et, dans un premier mouvement de colère contre cet obstacle imprévu, il s'écria :

– Ouvrez.

On ne répondit pas, et tout aussitôt le comte lança un violent coup de pied dans la porte pour l'enfoncer ; mais elle paraissait avoir été solidement assurée en dedans. Le comte s'irritant, en raison de la résistance qu'il éprouvait, se mit à frapper contre la porte comme un furieux, tantôt des pieds, tantôt du pommeau de ses pistolets.

Il y a beaucoup de maisons à Paris où les domestiques, retirés à l'office ou dans l'antichambre, peuvent impunément entendre les portes battre dans les appartements, les voix menacer, les meubles rouler d'un bout du salon à l'autre, les glaces tomber en éclats, les vitres se briser, les porcelaines voler par la fenêtre, sans s'en inquiéter autrement que pour dire : « Monsieur et Madame ont une explication. » Alors, se renfermant dans la discrétion intelligente de valets bien élevés, ils laissent rugir l'orage en paix et la foudre éclater sur le mobilier ; puis ils en ramassent le lendemain les débris, en ayant soin de faire disparaître quelque joli petit objet précieux qui est censé avoir péri dans la bagarre et qui va se cacher au fond de leur malle ou se montrer chez les marchands *d'occasion.* Mais, il faut le dire, la maison de M. de Cerny n'était pas faite à ces excellentes habitudes. Tout s'y passait avec une dignité et un calme constant ; de façon que, lorsque les domestiques entendirent frapper à une porte à coups redoublés, ils crurent que c'était un accident qui arrivait au comte ou à la comtesse, un incendie, des voleurs, qui sait ? et quelques-uns accoururent, moitié

vêtus, au moment où le comte, après des efforts inouïs, brisait la porte et pénétrait dans la chambre en renversant tous les meubles qu'on avait entassés derrière. Le comte se trouva dans la plus profonde obscurité et s'écria avec rage :

– Où êtes-vous tous les deux, où êtes-vous ?

À ce moment il vit une ombre apparaître à la porte, et, plus prompt que l'éclair, il se jeta de ce côté en tirant un coup de pistolet. Tout aussitôt il entendit la chute d'un corps humain, puis un grand cri ; et une voix, qui n'était ni celle du baron, ni celle de la comtesse, se mit à crier :

– Au secours, au secours !

C'était la voix du valet de chambre de M. de Cerny. Dans la rage qui le transportait, le comte chercha encore ses prisonniers dans l'obscurité, décidé à leur faire payer le sang qu'il venait de verser. Il alla ainsi, frappant les murs, se heurtant aux meubles, jusqu'à ce qu'il arrivât à la croisée dont le rideau était baissé. Il supposa que les malheureux étaient cachés là, et tira le rideau avec violence. La fenêtre était ouverte.

De toutes les idées simples, la plus simple n'était pas venue au comte, c'est que les fenêtres sont des issues comme les portes, un peu plus dangereuses sans doute, mais en tout cas préférables à un coup de pistolet et à un déshonneur sans profit.

À cet aspect, le comte resta pétrifié, tandis que les domestiques accouraient et que le valet de chambre, sur qui le comte avait tiré, se tâtait pour s'assurer s'il n'avait rien de brisé. La stupéfaction du comte se changea en rage furieuse en se voyant ainsi entouré, et il donna l'ordre à ses gens de rallumer un flambeau et de se retirer. L'un d'eux, une de ces natures de valet qui apprennent leur devoir d'une certaine façon et qui ne l'accompliraient pas d'une autre façon au milieu des désastres les plus effrayants, avait été habitué à éclairer le boudoir en allumant la lampe de cristal qui veillait au milieu ; par conséquent, lorsque le comte demanda de la lumière, l'ingénieux valet, au lieu de laisser sur la cheminée le premier flambeau venu, se mit en devoir d'allumer la lampe ; il monta sur une chaise, et la première chose qu'il trouva fut le soulier du Diable, qu'il jeta à terre comme s'il eût touché un serpent, en s'écriant :

– Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

L'apparition de ce soulier et l'usage auquel il avait servi parurent au comte une méchante plaisanterie, et il le foula aux pieds avec fureur en pensant qu'il était à la merci, non-seulement du propriétaire de ce soulier, mais encore à la merci du baron et de Léonie. Il dut cependant à cette rage inconsidérée de trouver quelque chose qui, sans cela peut-

être, aurait échappé à son attention. Il aperçut à terre des papiers déchirés. C'étaient les morceaux épars des lettres écrites par Luizzi et la comtesse. M. de Cerny les ramassa avec soin et les rassembla de manière à en prendre connaissance. Il renvoya tous les domestiques et lut cette singulière correspondance. Il comprit alors que l'imprudence des fugitifs avait laissé des armes terribles dans ses mains.

Sans doute de pareilles lettres n'eussent pas suffi à faire condamner une femme comme adultère ; mais ces lettres, dont rien au monde, sinon l'assertion des accusés, ne pouvait faire soupçonner l'authenticité, pouvaient les perdre, jointes, comme elles étaient, à leur fuite au milieu de la nuit, ensemble, par une fenêtre, et lorsque la conduite patente du mari, sa violence même qui avait eu des témoins, devait faire croire qu'il les avait voulu surprendre dans une *conversation criminelle,* et qu'ils s'étaient échappés au risque de leur vie. Toutes ces circonstances, disons-nous, parurent merveilleusement se grouper et s'entr'aider pour que le comte y démêlât, au premier coup d'œil, la base d'une accusation d'adultère contre sa femme. La vérité, d'ailleurs, ressemblait trop à un conte fantastique, quand bien même Luizzi et la comtesse oseraient la dire. Cependant ils le pouvaient, soit en allant sur-le-champ chez un magistrat, soit en se rendant directement chez le vieux vicomte d'Assimbret ; et M. de Cerny, avant de tenter une démarche dans un sens quelconque, voulut s'assurer de ce qui avait pu arriver.

Ne voulant mettre aucun de ses domestiques dans la confidence de ce qu'il allait faire, après les avoir mis malgré lui dans la confidence de la fuite de sa femme, le comte prit de l'or, une canne à épée, et sortit à pied. Il monta dans la première voiture de place qu'il rencontra, et se fit conduire chez son beau-père. Il était à peu près une heure du matin quand il quitta son hôtel. Il n'entra point chez le vicomte, fit seulement appeler le concierge, et s'assura que personne n'était venu depuis onze heures, heure à laquelle il avait quitté le boudoir de sa femme. De là il se rendit chez le commissaire de police de son quartier et lui raconta, sans cependant formuler aucune plainte, la disparition de sa femme, puis s'assura qu'elle n'avait point paru de son côté chez ce magistrat. Sûr alors d'être toujours en mesure de porter l'accusation et non de la recevoir, il se fit conduire chez Armand. On veillait encore dans l'hôtel du baron. Le comte frappa sans bruit et demanda M. de Luizzi. Le concierge lui répondit qu'il n'était point rentré. M. de Cerny insista en disant qu'il s'agissait pour le baron d'une affaire qui l'intéressait au dernier point.

– Cela ne m'étonne pas, repartit le concierge, car il y a une demi-heure à peine un commissionnaire m'a remis une lettre pour M. Donezau, qui venait de rentrer avec sa femme et mademoiselle

Gelis. Cette lettre était de la part de M. le baron et devait être remise sur-le-champ à M. Henri. Le commissionnaire était si pressé que je l'ai montée moi-même chez M. Donezau, où tous les domestiques étaient couchés. Je l'ai trouvé seul debout, ainsi que Madame ; et à peine Monsieur a-t-il eu lu la lettre, qu'il a dit à sa femme : « Il faut que je sorte sur l'heure… » et, un moment après, je lui ai tiré le cordon. Il n'est pas revenu non plus.

– Mais le baron va rentrer sans doute ? répondit M. de Cerny, et l'affaire est tellement urgente qu'il est nécessaire que j'attende son retour ou celui de M. Donezau, son beau-frère.

– Cela vous est très-facile, repartit le concierge ; vous n'avez qu'à monter chez M. le baron, son valet de chambre vous ouvrira, et vous pourrez attendre son retour tant qu'il vous plaira.

– Vous avez raison, dit M. de Cerny. Tenez, voilà deux louis. Il est inutile de dire à M. de Luizzi que quelqu'un l'attend ; excepté son valet de chambre, personne ne doit le savoir.

En effet, M. de Cerny monta chez le baron. Il sonna doucement, ne voulant pas qu'on put entendre de chez Caroline, qui peut-être avait été instruite, par la lettre apportée à son mari, de l'événement arrivé à son frère, et qui eût fait prévenir Luizzi que quelqu'un était chez lui. Il fit un nouveau conte au valet de chambre ! conte appuyé d'une large gratification. D'ailleurs Pierre, en valet de chambre de bonne maison, connaissait tous les noms un peu sonores et presque tous les visages de l'aristocratie. Aussi, quand il vit le comte de Cerny, il le laissa pénétrer dans l'appartement de son maître et l'y installa.

Malgré l'étonnement de Caroline en voyant son mari la quitter si soudainement, malgré l'alarme qu'elle en éprouva, il y avait dans la maison une oreille plus éveillée que la sienne : c'était celle de Juliette, qui attendait le baron. Lorsqu'elle entendit quelqu'un sonner au premier et bientôt marcher dans l'appartement, elle supposa que le baron était rentré, et alors elle s'attendit à le voir monter chez elle ; mais près d'une demi-heure se passa, et tout resta silencieux. Pierre dormait étendu dans le fauteuil à la Voltaire qui le plus souvent lui servait de lit dans l'antichambre, et le concierge veillait seul, si on peut appeler veiller cette manière de dormir debout qui appartient exclusivement aux portiers de Paris.

Le dépit de Juliette fut grand ; mais sans doute la passion qui la poussait l'était encore plus, car elle osa se décider à aller trouver Luizzi qu'elle croyait chez lui. Le baron avait fait construire un petit escalier intérieur pour monter d'un cabinet voisin de sa salle à manger dans l'appartement de sa sœur. Juliette profita de cet escalier, descendit à pas discrets et s'approcha de la chambre du baron. Elle entendit

marcher activement dans cette chambre et s'imagina que Luizzi était en proie à un de ces combats intérieurs qui précèdent le moment où l'on cède à une passion qu'on peut regarder comme coupable. Probablement elle craignit que ces incertitudes ne tournassent point à son profit, et elle poussa la porte. En entrant, elle se trouva face à face avec le comte de Cerny, qui, appelé par le bruit de la porte, s'était avancé vivement vers la personne qui entrait. Tous deux se regardèrent d'abord avec une étrange surprise, puis tous deux…

XXV

COMMENTAIRE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

– En voilà assez quant à présent, dit le baron au Diable en l'interrompant.

En effet, c'était le Diable qui faisait ce récit au baron dans le petit salon d'un appartement d'hôtel garni, pendant que Luizzi l'écoutait avec une attention qu'il n'avait jamais eue jusque-là pour le terrible conteur. Il ne l'interrompait point, ne lui faisait nulle observation quant au style ou à la forme de sa narration qui était tout au moins extraordinaire ; car elle avait l'air d'un chapitre extrait d'un livre qui raconterait des choses passées depuis longtemps. Cette discrétion du baron venait de ce qu'il connaissait l'habileté du Diable à profiter des moindres interruptions pour allonger indéfiniment, et mieux qu'aucun romancier ou qu'aucun feuilletoniste, ce qu'il avait à raconter, et pour se jeter dans des digressions morales ou immorales.

– En voilà assez quant à présent, dit-il au Diable, je sais tout ce que je veux savoir pour prendre un parti décisif.

– Tu as tort, lui repartit Satan, écoute au moins la scène de Juliette et de M. de Cerny : ce sera l'affaire d'une demi-heure, quoiqu'elle ait duré plus de trois heures.

– Je sais tout ce que je voulais savoir, car cela me prouve que le comte ne nous a pas poursuivis ou qu'il n'est pas sur notre trace.

– Si peu, dit le Diable, qu'il est rentré à son hôtel et n'en est pas encore sorti.

– Tout me sert à merveille, répondit le baron ; nous pouvons partir sans crainte.

– Tes précautions sont-elles bien prises ? lui dit le Diable.

– Voyons ! répondit le baron, comme pour récapituler tout ce qu'il avait fait et s'en rendre un compte exact. Aussitôt que j'ai eu déposé Léonie dans cet hôtel, j'ai écrit à Henri qui est venu et qui m'a apporté, comme je le lui demandais, l'argent nécessaire pour quitter Paris et faire tous mes préparatifs de voyage.

– Et lui as-tu dit pourquoi tu partais ?

– Non, certes.

– Où tu allais ?

– Encore moins.

– Tu fais des progrès, baron, tu gardes tes secrets pour toi ; et ensuite ?

– Ensuite, dit Luizzi, je suis allé moi-même louer un remise dont le cocher, grâce à ma libéralité, m'a honnêtement promis de crever les chevaux de son maître et de me mener en cinq heures à Fontainebleau.

– Ce cocher me plaît ; et ce remise doit-il venir vous prendre ici ?

– Non, il nous attendra au coin de la rue Richelieu et du boulevard.

Le Diable se mit à rire, et le baron le regarda d'un air étonné.

– Qu'y a-t-il de si drôle là-dedans ?

– C'est l'endroit d'où tu pars qui me semble singulier, dit Satan ; tu aurais pu mieux choisir que la porte d'une maison de filles et d'une maison de jeu.

C'est le cocher qui m'a donné ce rendez-vous, disant qu'il serait moins remarqué que s'il stationnait devant la porte d'une maison où tout serait fermé et tranquille.

– Ce cocher est un galant homme, dit le Diable ; voilà qui dénote une certaine entente des mauvaises affaires. Ce gaillard-là fera son chemin… Et enfin, où en es-tu ?

– J'en suis au point que je n'attends plus que ton départ pour pouvoir effectuer le mien, gagner Fontainebleau, et là prendre de village en village des moyens de transport jusqu'à Orléans, sans qu'on puisse soupçonner de quel côté nous allons.

– Et ta députation ? dit le Diable.

– Je verrai.

– N'oublie pas que je suis à tes ordres pour t'informer de tout ce que tu voudras savoir.

– Tu deviens trop obligeant, Satan.

– Je veux être en règle avec toi, mon maître ; je veux que tu ne puisses dire, comme tu l'as fait jusqu'à présent, que, si tu as commis beaucoup de sottises, c'est parce que je ne t'ai pas suffisamment éclairé ; vois donc, réfléchis : n'as-tu plus rien à me demander ?

– Rien, quant à présent, dit Luizzi en s'éloignant pour rentrer dans la chambre où Léonie écrivait à son père.

– Baron, dit le diable en l'arrêtant, tu sais que mes avis ne te sont pas toujours venus par mes récits, que j'ai souvent jeté à côté de toi des personnages ou des événements qui parlaient en mon nom ; souviens-

toi bien de tout ce que tu as vu depuis ta sortie de la prison, et demande-toi si, au moment où tu vas faire un acte de cette importance, rien dans tout cela ne mérite explication.

Luizzi réfléchit, mais, rapportant toutes les paroles du Diable à son aventure avec madame de Cerny, il ne trouva rien qui ne lui parût parfaitement clair. D'ailleurs la persistance du Diable à lui offrir ses confidences semblait au baron plus qu'intéressée, et il pensa que Satan voulait le détourner de la route qu'il prenait. D'un autre côté il était tout à madame de Cerny et avait hâte de savoir ce qu'elle avait écrit à son père. Le jour approchait, il était temps de fuir. Il rentra donc chez Léonie et la trouva assise devant la table où était sa lettre cachetée et achevée depuis longtemps.

– Léonie, lui dit-il, il est temps de quitter Paris ; donnez-moi cette lettre, je la ferai mettre à la poste. Ainsi on ne pourra surprendre et interroger ni un domestique de l'hôtel ni un commissionnaire étranger. Venez, Léonie.

La comtesse, qui avait le coude sur la table et le front dans les mains, leva lentement la tête. Une pâleur froide était répandue sur ce beau visage, la veille si brillant de santé. Cette mate blancheur n'était animée que par le rouge bleuâtre qui courait autour des yeux, et qui annonçait une fatigue interne sous laquelle l'ardeur d'une fièvre violente l'empêchait seule de succomber. L'œil brillait d'un transport inquiet sous ses paupières pesantes et alanguies ; ses cheveux tombaient en désordre autour de ce visage, la veille si coquettement orné de leurs belles boucles blondes. Il y avait dans toute cette femme l'abattement d'un corps habitué au repos d'une vie calme et la lassitude d'une âme qui vient de soutenir sa première lutte avec la douleur. La comtesse regarda Luizzi longuement, et lui dit :

– Armand, il en est temps encore, pensez à vous avant que nous ne quittions Paris… Songez que c'est ma vie que vous perdez, et que je vous crois trop d'honneur pour ne pas être sûr que c'est la vôtre que vous perdez aussi.

– Léonie, reprit Luizzi, pourquoi me demandez-vous de réfléchir à ce que je vais faire ? Est-ce donc que vous redoutez déjà votre avenir ?

– Aujourd'hui comme hier ; aujourd'hui coupable, comme hier innocente, c'en est fait pour moi de tout honneur, de toute considération. Je ne rentrerai plus dans la maison de mon mari ; car, si j'y rentrais, je lui dirais ma faute, et alors il aurait le droit de me punir. Je suis résignée à un exil éternel en ce monde ; mais vous, Armand, vous ne prévoyez pas quelle existence vous donnez à votre avenir ? Plus de mariage possible !… Plus de famille, ou une famille flétrie au front du nom d'adultère que j'ai mérité ! Plus de monde même ; car on

cherchera à vous faire payer par toutes les offenses possibles la faute que j'aurai commise à ses yeux. Réfléchissez-y, Armand ; je puis partir seule… J'aurai fui… Mais vous ne serez pas mon complice, il n'y aura que moi de compromise.

– Léonie, reprit Armand, vous m'aviez permis de mourir pour vous ; ai-je mérité de ne pas vivre pour vous ?

– Tu le veux, Armand ? dit Léonie en lui tendant la main ; eh bien donc ! je prends ta vie comme j'avais accepté ta mort, je la payerai de toute la mienne.

– Partons alors ! partons ! dit Luizzi qui avait réglé d'avance sa sortie de cette maison.

XXVI

FUITE.

Tous deux quittèrent l'hôtel dans le costume qu'ils portaient l'un et l'autre, lui en habit de visite, elle en robe de mousseline ; car, à l'heure avancée où ils étaient sortis du boudoir, à l'heure où ils s'étaient décidés à fuir ensemble, ni l'un ni l'autre n'avaient pensé à ces nécessités misérables de la vie matérielle qui jettent de si petites douleurs dans les plus grands désespoirs. D'ailleurs, aucun magasin n'était ouvert pour que Luizzi put s'y pourvoir des objets accoutumés en voyage. Ils gagnèrent lentement leur voiture, rencontrés par quelques ouvriers qui prenaient sur la nuit l'heure de marche qui devait les conduire à leur labeur du jour, et qui s'étonnaient de cette femme en cheveux et en mousseline, de cet homme en gants jaunes et en bottes vernies, marchant à pied dans la boue. Cependant ils arrivèrent bientôt devant Frascati, et Luizzi, entendant dans la cour des voix joyeuses de femmes et d'hommes qui sortaient de ce lieu, ouvrit rapidement la portière de la voiture et fit monter Léonie avant que personne pût la voir. Puis, pendant que le cocher quittait son siége, il monta à son tour dans la voiture au moment où le groupe bruyant dépassait la porte de l'hôtel. Il put donc entendre une voix de femme qui s'écriait :

– Tiens, qui est-ce donc qui s'en va en remise ?

– Hé ! répondit une autre, c'est Palmyre, j'en suis sûre, qui joue un tour à son agent de change.

La comtesse s'enfonça violemment au fond de la voiture, tandis qu'une nouvelle voix ajoutait de ce ton criard et chanté qui caractérise si particulièrement la fille de mauvaise vie :

– Hé ! Gustave, puisque vous avez retrouvé Juliette, dites-lui donc de venir voir un peu les anciennes amies. En voilà une lame qui couperait l'herbe sous le pied à la plus adroite !

Sans doute ces noms de Gustave et de Juliette n'eussent pas étonné Luizzi au point de l'alarmer, s'il n'avait cru reconnaître, dans la voix qui répondit à cette interpellation, la voix de Gustave Bridely lui-même qui repartit de loin :

– Juliette a bien autre chose à faire maintenant…

Cette étrange coïncidence jeta un tel étonnement dans l'esprit de

Luizzi, qu'il ne put s'empêcher d'avancer la tête à la portière pour voir s'il ne s'était pas trompé, et si c'était véritablement le marquis ; mais un « prenez garde ! » de Léonie, le fit rentrer dans la voiture, et le misérable état de la pauvre femme l'occupa tellement que bientôt il ne pensa plus à la circonstance qui était venue le frapper comme d'un nouvel avertissement. Léonie, retirée dans le fond de la berline, grelottait à la fois et du froid du matin et du froid de la fièvre qui s'emparait d'elle. Ce n'était plus cette femme fière et superbe, dont la beauté d'impératrice et la stature élevée semblaient attester un de ces courages masculins qu'on suppose habiter d'ordinaire les corps à puissantes et larges proportions. C'était une pauvre femme faible, timide, désespérée, pleurant, tremblant, souffrant, sortie soudainement d'une vie de résignation, d'habitudes où aucun malaise physique n'avait jamais pénétré, et jetée tout à coup dans une action à laquelle rien ne manquait, pas même le dénûment des choses les plus nécessaires. Luizzi se rapprocha d'elle et lui parla doucement, la suppliant d'avoir du courage.

– J'en ai, répondit-elle, j'en ai.

Mais ces paroles s'échappaient à travers le claquement de ses dents, et sa voix tremblait comme son corps.

– Oh ! Léonie ! reprenait Luizzi, que crains-tu ? Ta vie est à moi maintenant, et je la défendrai.

– Va ! répondait Léonie d'un ton où il y avait plus de désespoir que de courage, je n'ai pas peur de mourir.

– Je défendrai aussi ta vie de la calomnie ; et, si je ne suis pas assez fort contre le monde, nous fuirons dans quelque pays étranger, nous nous abriterons tous les deux sous un nom inconnu.

– Oui, oui, n'est-ce pas, Armand, aussitôt que tu le pourras nous fuirons la France, nous irons nous cacher là où nous seuls nous saurons ma faute ?

– Ta faute, Léonie ? Est-ce donc une faute d'avoir voulu échapper à la mort, de n'avoir pas voulu donner ta vie à celui qui l'avait condamnée à n'être qu'une existence de résignation ?

– C'est une faute, Armand ; mais je ne me repens pas de l'avoir commise, si tu m'aimes.

– Oh ! Léonie ! s'écria Armand, quel mot !

La comtesse, par un mouvement égaré, se jeta à genoux dans cette voiture et s'écria en levant ses mains suppliantes vers Luizzi :

– Oh ! Armand, aime-moi maintenant, aime-moi ; tu m'aimeras, n'est-ce pas ?... tu m'aimeras toujours ?... Oh ! si tu ne m'aimais pas, toi... que deviendrais-je... mon Dieu !

Luizzi prit Léonie dans ses bras et la rassura, par les serments les plus sacrés, sur la constance et le dévouement de cet amour qu'elle lui demandait. La comtesse était glacée, et elle frissonna dans les bras du baron.

– Vous souffrez ! lui dit-il ; et moi je n'ai rien prévu… je ne vous ai pas même protégée contre le froid.

– Ce n'est rien, dit Léonie qui s'efforça d'arrêter le claquement nerveux de ses dents ; ne vous occupez pas de cela…

– Non, je vais faire arrêter avant de quitter Paris, je ferai ouvrir un magasin, je trouverai tout ce qu'il faut…

– Non, non, dit Léonie avec effroi… Fuyons vite.

Cependant Luizzi voyait la souffrance de la comtesse s'accroître de minute en minute ; elle s'était enfoncée dans un coin de la voiture, et, vaincue par la lassitude, le froid et la fièvre, elle y restait immobile, grelottant, murmurant des plaintes inarticulées et répondant à tout ce que Luizzi lui disait, par ces mots prononcés avec un accent bref et égaré :

– Je suis bien ! je suis bien !

Enfin il aperçut, à travers les glaces fermées de la voiture, la multitude de charrettes qui abordent Paris à la naissance du jour. Les hommes qui les conduisaient étaient tous couverts de cette espèce de manteau court en épaisse étoffe rayée qu'on nomme roulière. Luizzi, malgré la recommandation de la comtesse, fit arrêter la voiture, descendit, et appela un de ces charretiers qui passait.

– Mon brave homme, lui dit-il, voulez-vous me vendre votre manteau ?

– Mon manteau ! dit le charretier d'un air ébahi… Hé, reprit-il en secouant sa pipe, qu'est-ce que vous voulez faire de mon manteau, monsieur le baron ?

Luizzi regarda cet homme, en s'entendant si bien qualifier. Il crut reconnaître celui qui lui parlait, mais il ne put se le rappeler complètement, et, ne voulant pas engager une conversation avec cet homme quel qu'il fût, il lui dit :

– J'ai oublié de prendre le mien et je suis transi ; je vous le payerai assez cher pour que vous puissiez en acheter dix, s'il le faut.

– Tiens, tiens, dit le charretier, vous êtes donc redevenu riche, monsieur de Luizzi ? tant mieux, ajouta-t-il en dégrafant sa roulière. Ah ! ce n'est pas comme chez nous. Le vieux Rigot est ruiné, la pauvre mère Turniquel est morte, et madame Peyrol, qui a voulu donner tout son bien à sa fille, la pairesse, demeure avec le bonhomme Rigot dans

une méchante petite maison à côté de l'ancien château de son oncle ; ils vivent là tous les deux d'une mauvaise pension que leur fait ce monsieur de Lémée, gendre de madame Peyrol.

– Ah ! s'écria Luizzi, éclairé enfin par toutes ces circonstances ; c'est toi, Petit-Pierre ?… tu as donc quitté la poste ?

– Eh ! oui-da. Je l'avais quittée pour être cocher chez le bonhomme Rigot qui m'avait fait de fameuses promesses ; mais il a bien fallu y renoncer… Ç'a été une terrible histoire… Monsieur, mais moins terrible que la scène de la mère Turniquel. C'est que vous ne savez pas ? madame Peyrol n'était pas la fille de la mère Turniquel.

– Quoi ! dit Luizzi… Eugénie… ?

– Il paraît que c'est la fille d'une grande dame à qui on avait volé un enfant dans les temps. La vieille a gardé le secret jusqu'au dernier jour, attendu qu'elle avait peur d'être abandonnée par sa fille qui la nourrissait ; mais à l'article de la mort la peur du diable a remplacé l'autre, et elle a tout avoué.

– Et a-t-elle dit le nom de cette grande dame ?

– Attendez donc, attendez donc ! dit l'ancien postillon, c'est une certaine madame de… Cliny… Cany… Cauny… Cauny, c'est ça. Mais où diable savoir ce qu'elle est devenue, depuis trente-cinq ans ? Ah ! Monsieur, tout ça ne serait pas arrivé si vous aviez voulu épouser cette pauvre femme.

– Cauny ! répéta le baron, mais je connais encore ce nom, je l'ai entendu prononcer quelque part.

Le baron allait peut-être encore interroger Petit-Pierre, quand celui-ci, qui tout en parlant s'était approché de la voiture, recula vivement en s'écriant :

– Ah, mon Dieu ! voilà une pauvre femme qui se trouve mal.

– C'est bien… c'est bien ! s'écria le baron en jetant à Petit-Pierre cinq ou six louis et en remontant rapidement en voiture.

Il vit Léonie entièrement affaissée et renversée sur la banquette : il la releva et la plaça de façon que, ramassée sur elle-même, elle était couchée en travers dans la voiture, tout le haut de son corps reposant sur les genoux du baron, et sa tête appuyée à l'angle opposé de la berline. Luizzi la soutenait dans ses bras en protégeant sa tête contre le mouvement et les cahots de la voiture ; il l'enveloppa dans la roulière et la contempla ainsi pâle, froide, presque mourante.

– Léonie, Léonie, lui dit-il tout bas en la serrant contre lui, du courage ! du courage !

– Merci !… merci ! lui dit-elle, comme si elle eût été plongée dans

un demi-sommeil. Oh ! c'est bon… c'est chaud…

Une larme vint aux yeux de Luizzi, à ce mot d'une femme si noblement née, si richement posée, si brillante, et qui le remerciait de l'avoir garantie un moment du froid qui la gagnait. Il la serra plus près sur son cœur, l'enveloppa dans ses bras, comme s'ils eussent dû couvrir tout son corps ; et, se penchant vers elle, il déposa un baiser sur son front glacé. Léonie dégagea doucement ses bras de la roulière qui l'enveloppait, et, les passant au cou d'Armand, elle se suspendit à lui et murmura doucement sans ouvrir les yeux…

– Tu m'aimes, n'est-ce pas ? tu m'aimes ?

– Oui, Léonie, oui, je t'aime !… et Dieu m'est témoin que je mourrai avant d'avoir la pensée de ne plus t'aimer comme la plus noble et la plus sainte des femmes !

– Merci !… merci !… repartit Léonie… Tu ne m'abandonneras pas, n'est-ce pas ?

– Oh ! tais-toi, Léonie, tais-toi… Moi t'abandonner !… Oh ! jamais… jamais…

La comtesse rouvrit ses yeux, dont l'éclat vitreux annonçait une fièvre ardente, et reprit en jetant un regard affaissé sur le baron :

– Oui, tu m'aimes !… oh ! oui, tu m'aimes, n'est-ce pas ?… et si je meurs, tu ne me mépriseras pas !

– Léonie !… s'écria le baron en laissant couler des larmes sur le visage de la comtesse, que parles-tu de mourir ?… Oh ! tu souffres, tu souffres !…

– Non… tu m'aimes !… Parle-moi, parle-moi ainsi… tu me fais du bien !

Et elle dénoua ses bras du cou du baron, prit une de ses mains et l'appuya sur son cœur en lui disant doucement et d'une voix qui s'éteignait peu à peu dans l'affaissement somnolent produit en elle par la lassitude et la fièvre :

– Aime-moi… aime-moi beaucoup… tu n'auras pas longtemps à m'aimer… non, pas longtemps… et pourtant je suis heureuse… bien heureuse… Armand… je t'aime !…

Et en parlant ainsi elle pressait la main d'Armand sur son cœur, et, à mesure que sa parole s'éteignait, cette pression diminuait aussi ; puis elle laissa aller ses bras, sa tête s'abandonna tout à fait, et elle sembla plongée dans un complet anéantissement. Luizzi la regarda alors. Pour la première fois de sa vie il sentit en lui quelque chose de cet amour qui appartient aux dernières années de la jeunesse d'un homme, de cet amour qui fait l'homme complet, de cet amour qui protége, qui se

dévoue, qui s'appuie sur la confiance qu'on a en soi-même, et qui ne s'alarme pas sur son avenir parce qu'il est basé sur des sentiments d'honneur que nul homme ne se croit capable d'abandonner jamais. Amour saint et pur qui n'a pas l'aveuglement des amours confiants et rêveurs de l'adolescence, ni la fougue impétueuse des passions d'une jeunesse qui a toute sa puissance, mais qui prévoit la lutte qu'il aura à soutenir, qui a compté tous les sacrifices qu'il lui faudra faire, toute la constance qu'il aura à montrer, et qui accepte la lutte avec-courage, s'impose les sacrifices avec joie, se grandit du bonheur qu'il a et plus encore du bonheur qu'il donne. Jamais le cœur de Luizzi n'avait été plein d'un si noble sentiment, et, pour la première fois aussi, il se sentit presque fier de lui-même ; car il voyait une noble existence s'attacher à lui, et il se sentit le courage de ne point lui faillir. Ce fut aussi dans ce moment que, voyant Léonie assez complètement abattue pour ne pas être étonnée de son silence, il pensa à prendre les meilleurs moyens pour la faire échapper à toute poursuite. Pour cela il avait besoin d'être certain de ce qui se passait à Paris ; il appela donc Satan, sachant que sa voix n'était perceptible que pour lui seul, se promettant d'ailleurs de lui répondre de manière à ce que Léonie ne pût l'entendre et ne s'étonnât pas d'un entretien qui, pour elle, ne serait qu'un monologue sans raison.

XXVII

CONTRASTE.

Satan parut. Il avait dépouillé son costume d'abbé ; il était exactement vêtu de noir, portait à sa boutonnière un ruban où se trouvaient réunies toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et qui devait probablement rassembler les signes distinctifs d'une douzaine de décorations. Si avec ce costume le Diable avait eu des mains propres et du linge blanc, il aurait passablement ressemblé à un de ces petits diplomates des petits États allemands, qui passent leur vie à solliciter tous les grands cordons de toutes les petites cours de la confédération germanique ; mais, à part l'habit noir, la mauvaise tenue de Satan lui donnait un air de pauvreté crasseuse qui eût convenablement appartenu à ces intrigants de bas étage qui s'inventent des cordons pour escroquer un dîner à des aubergistes confiants ou pour vendre de la pommade aux adjoints de maires de village.

La position où se trouvait Luizzi ne lui laissait pas le temps de s'enquérir des raisons qui avaient engagé le Diable à choisir ce costume équivoque, et, aussitôt que celui-ci eut pris place dans la berline sur la banquette qui faisait face au baron, Armand lui dit à voix basse :

– Apprends-moi ce que fait le comte à Paris à l'heure qu'il est.

– Pour te renseigner convenablement, répondit Satan, je vais reprendre le récit au moment où je l'ai laissé. Avant que je le commence, cependant, laisse-moi te rappeler, mon maître, que c'est toi qui as refusé de l'entendre jusqu'au bout.

– Je le sais. Mais hâte-toi, je ne t'interromprai pas plus que je ne l'ai fait lorsque tu l'as commencé.

– Arme-toi donc de courage ; car, avant de le commencer, je dois te dire aussi que tu vas entendre de singulières choses. Mais enfin, puisque tu veux savoir la vie humaine ou les événements humains dans ce qu'ils ont de plus caché, il faut oser les regarder en face. Ils sont hideux souvent : l'anatomie du corps humain touche à toutes les saletés, celle de la vie humaine serait imparfaite si elle s'arrêtait aux surfaces blanches et pures.

– Mais, hâte-toi donc ! Tu excites sans cesse ma curiosité et tu ne la satisfais jamais qu'imparfaitement.

– Écoute donc.

Et le Diable reprit :

– Je te l'ai dit : Juliette, te croyant rentré et s'irritant de ce que tu n'allais pas au rendez-vous qu'elle t'avait donné, se décida à descendre dans ton appartement et pénétra dans ta chambre au moment où M. de Cerny s'avançait vers elle. À l'aspect d'un étranger, Juliette recula avec confusion ; à l'aspect d'une femme, le comte s'arrêta et salua profondément.

« – Pardon, dit Juliette, je croyais que M. de Luizzi était chez lui.

– Il n'est pas encore rentré, répondit le comte, car je l'attends. »

Tous deux se saluèrent, lui pour rester dans la chambre, elle pour se retirer, mais tous deux en attachant l'un sur l'autre un regard étonné. Juliette sans doute se rappela la première en quelle circonstance elle avait vu l'homme qu'elle retrouvait là si inopinément, car presque aussitôt elle fut prise d'une espèce d'effroi ; elle se retourna avec rapidité comme pour échapper au regard investigateur de M. de Cerny, puis marcha vivement vers la porte. Sans doute aussi l'effroi que sa vue inspira et la retraite précipitée de Juliette donnèrent aux souvenirs du comte la certitude qui jusque-là leur avait manqué ; car il s'avança plus rapidement encore entre la porte et la jeune fille, et l'arrêta au moment où elle allait sortir.

« – Vous êtes Juliette Gelis ? lui dit-il.

– Vous vous trompez, Monsieur, lui répondit-elle effrontément, je ne vous connais pas.

– Misérable coquine ! s'écria le comte en la saisissant violemment par le bras et en la traînant au milieu de la chambre ; ne fais pas semblant de ne pas me reconnaître, car moi je t'ai bien reconnue. »

Juliette baissa d'abord la tête en mordant ses lèvres de rage ; puis, après un moment de silence, elle se mit à regarder le comte avec une impudence méprisante et lui répondit d'un ton grossier de bravade :

« – Eh bien ! oui, je suis Juliette Gelis : qu'est-ce que vous avez à dire, après tout ?

– Ce que j'ai à dire ? repartit le comte en s'approchant d'elle les poings fermés, comme un homme qui a toutes les peines du monde à se contenir assez pour ne pas se porter à d'extrêmes violences ; ce que j'ai à te dire, misérable ! ne te souviens-tu plus de ce qui s'est passé entre nous à Aix ? »

– À Aix ! s'écria Luizzi en interrompant le Diable et en rapprochant cette circonstance du récit qu'il avait entendu la veille.

Le Diable regarda Luizzi avec un sourire méprisant et lui répondit :

– Tu m'avais promis de ne pas m'interrompre ?

– Tu as raison, Satan ! Mais prends garde, toi qui es mon esclave, que je ne t'attache à moi assez fortement pour que je t'enlève la joie de faire d'autres misérables !

– Comme il te plaira ! répondit Satan ; mais ne crie pas si haut, n'éveille pas cette femme qui dort !

– Parle donc, parle donc !

Le Diable rejeta sur son front les longs cheveux gras et sales qui lui couvraient le visage, et reprit son récit en gardant ce sourire pendant et avachi qui reste seul à une bouche flétrie par une honteuse débauche.

« – Te souviens-tu, dit le comte à Juliette, de ce qui s'est passé entre nous à Aix ?

– Eh bien ! répondit-elle, il me semble que ça vous a amusé autant que moi, pour le moins ! J'ai fait tout ce que vous avez voulu ; vous avez payé, nous sommes quittes. »

En disant ces paroles, Juliette s'avança vers la porte. Mais le comte l'arrêta et lui dit d'un ton encore plus irrité :

« – Pas encore ! car cette nuit d'orgie, je l'ai payée plus cher que l'or que je t'ai donné. Tu dois le savoir, misérable !

– Ma foi ! dit Juliette, c'est un malheur auquel on s'expose quand on va où vous êtes venu ; d'ailleurs, je n'en suis pas morte, ni vous non plus, et je crois que, dans ce bas monde, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas s'occuper du mal quand il est passé. »

Les premières paroles de Juliette avaient exaspéré le comte, mais la fin de la phrase lui fit contenir sa fureur. Il supposa avec raison que la persistance de sa colère pourrait être un aveu des fatales conséquences de sa première rencontre avec Juliette, et il répondit d'un ton plus calme :

« – Vous avez raison, n'en parlons plus !… Et surtout n'en parlez plus, ajouta-t-il en se jetant dans un fauteuil et en faisant signe à Juliette de s'approcher. Puis il continua : En vous voyant chez le baron de Luizzi, je suppose que vous devez avoir plus d'intérêt à mon silence que je n'en puis prendre au vôtre. Soyez donc franche avec moi, et je serai discret pour vous. Vous êtes maintenant la maîtresse de Luizzi, n'est-ce pas ?

– Non, monsieur le comte.

– Avec les mœurs que je vous connais, et à l'heure où je vous trouve chez lui, c'est cependant l'explication la plus honorable que je puisse donner à cette visite. »

Juliette répondit par un petit mouvement assez méprisant, et

repartit froidement :

« – Il est possible que ce que vous dites fût arrivé, si je l'avais rencontré, quoique à vrai dire cela ne dût jamais arriver entre nous.

– Le baron ne te trouve-t-il pas à son goût ? dit de Cerny en la regardant de la tête aux pieds.

– Il faudrait qu'il n'en eût pas ! répondit Juliette. D'ailleurs ne faites pas tant le fier, ajouta-t-elle en s'asseyant auprès du comte de Cerny, vous m'avez aimée plus d'une nuit, et, si je le voulais, vous me reviendriez bien de temps en temps. »

La figure du comte se contracta à ces paroles de Juliette ; mais, comme elles lui prouvaient qu'elle était dans une ignorance complète de son désastre, il se contint et lui répondit :

« – Je ne dis pas non, quoiqu'il me semble que tu aies pris des airs de prude qui doivent t'empêcher d'être aussi amusante qu'autrefois.

– Tout cela, c'est bon pour le baron, dit Juliette ; mais je ne veux pas faire de bégueuleries avec toi. Et puis, vois-tu, tu es toujours beau, tu es même plus beau qu'autrefois. Ah ! il faut le reconnaître, mon cher, la sagesse rapporte, » ajouta-t-elle en se penchant amoureusement vers le comte qui, soumis à la fascination et aux regards lascifs de cette femme, recula en pâlissant.

Juliette s'en aperçut, et, se relevant soudainement, elle reprit :

« – N'ayez pas peur ! je ne vous violerai pas ; je sais d'ailleurs que vous êtes incapable de faire une infidélité à votre femme.

– Qui t'a dit cela ? s'écria le comte emporté par sa colère ; c'est le baron Luizzi peut-être ?

– Ma foi non, répondit Juliette ; c'est le petit du Bergh, qui aujourd'hui racontait à dîner que vous ne pensiez plus qu'à l'ambition et à la politique. D'ailleurs, je conçois très-bien que lorsqu'on aime quelqu'un on ne veuille pas le tromper. Et tenez ! moi, par exemple, je vous jure que, si Henri n'était pas couché maintenant avec sa femme, je n'aurais guère pensé à lui faire une infidélité avec le baron. »

– Oh ! s'écria Luizzi, éclairé tout à coup d'une fatale lumière, cette horrible vision que j'ai subie pendant ma maladie était donc vraie ?

– Ne m'avais-tu pas appelé, dit le Diable, pour apprendre les rapports de Juliette et de Henri ? je t'ai obéi, et je te les ai fait voir de la seule manière qu'il me fût permis d'employer alors.

Et pourquoi n'es-tu pas entré, dit Luizzi, pour me dire que c'était la vérité que j'allais voir ?

– Tu m'as demandé la vérité : tu étais dans le délire du tétanos, tu ne pouvais l'entendre ; je te l'ai montrée, que pouvais-je faire de plus ?

D'ailleurs, ne t'ai-je pas dit ce matin : Cherche, souviens-toi, n'as-tu rien à me demander ?

La tête de Luizzi se perdait à travers les épouvantables révélations qui le frappaient coup sur coup. Il oubliait cette femme étendue dans cette voiture, et qui dormait d'un sommeil pénible et fiévreux.

Emporté alors par les craintes de toute sorte dont il était saisi, il s'écria vivement et sans modérer sa voix :

– Achève maintenant, dis-moi tout, Satan ; je t'écoute, je t'écoute.

Et le Diable reprit avec sa froide et railleuse impassibilité :

– Quand Juliette dit au comte : Je n'aurais guère pensé à faire une infidélité à Henri avec le baron, M. de Cerny répondit à cette fille :

« – Vous eussiez eu d'autant plus tort que Henri n'est pas avec sa femme en ce moment et qu'il est sorti.

– Pour courir chez une autre, peut-être ? repartit Juliette.

– Non, répondit le comte ; il ne s'agit pas d'une affaire de femme pour votre Henri, quoiqu'une femme soit pour beaucoup dans la raison qui l'a fait sortir.

– Tiens ! dit Juliette, est-ce qu'il s'agirait d'une maîtresse de ce nigaud d'Armand ?

– Non, dit le comte avec emportement, non ; la femme dont il s'agit n'a jamais été et ne sera jamais la maîtresse du baron Luizzi. »

Satan s'arrêta à ce mot. Puis, fermant les yeux à moitié et riant de son plus mauvais rire, il dit à Armand, en regardant madame de Cerny qui s'agitait dans son sommeil :

– Qu'en dis-tu, mon maître ? voilà bien un propos de mari !

– Infâme ! murmura Luizzi, je ne t'interromps pas, ne t'interromps pas toi-même et continue.

Le Diable prit une expression de malveillance que ne lui avait jamais vue le baron, et continua son récit sans répondre à cette injure d'Armand.

« – Elle n'a jamais été et ne sera jamais sa maîtresse, avait dit le comte.

– Ni celle-là, ni une autre, repartit Juliette, à moins que je ne veuille le permettre ; car le pauvre garçon est amoureux de moi comme un imbécile. »

– Moi, amoureux de cette fille ! s'écria Luizzi avec éclat. Oh ! je la déteste, je la méprise ! misérable femme perdue, indigne créature !

À ce moment, Léonie se réveilla en poussant un cri et en se rejetant


au fond de la voiture.

XXVIII

UN RÊVE.

– Oh ! Armand, de qui parles-tu ? dit-elle avec un accent égaré ; qui as-tu nommé infâme créature ? qui as-tu appelé misérable femme perdue ?

– Oh ! ce n'est pas toi, pauvre femme infortunée ! s'écria Luizzi en tombant à genoux devant elle ; toi, qui maintenant plus que jamais m'es attachée par les liens du malheur ! car les douleurs que tu as souffertes et les douleurs que je prévois nous viennent sans doute de la même source.

– Tu prévois donc des douleurs maintenant ? reprit madame de Cerny. Armand, vous avez réfléchi trop tard.

– Non, Léonie, ce n'est pas de toi que mes douleurs peuvent venir.

Comme il parlait ainsi, il entendit le rire aigre et saccadé du Diable, qui se tenait tapi sur le devant de la berline, dévorant de son fauve regard cette noble et belle femme qu'il avait enfin réussi à pousser au mal.

– Non, ce n'est pas de toi, continua Luizzi en élevant la voix, comme pour répondre à cette raillerie de Satan, ce n'est pas de toi que me viendront mes douleurs ; et, s'il doit rester une consolation à ma vie, c'est de toi que je l'espère, de toi seule, entends-tu ?

Et le rire de Satan résonna plus aigrement à l'oreille du baron, et celui-ci, irrité de l'insolente moquerie de son infernal esclave, s'écria avec emportement :

– Va-t'en ! va-t'en !

Le Diable disparut alors, en disant à l'oreille de Luizzi :

– Maître, n'oublie pas que c'est toi qui me chasses !

La comtesse, étonnée de cette exclamation d'Armand qui semblait ne s'adresser à personne, le regardait avec inquiétude, lorsque le baron lui dit :

– Pardonnez-moi, Léonie, l'incohérence de ces paroles ; mais pendant votre sommeil j'ai été poursuivi d'idées si tristes, de pressentiments si menaçants, qu'ils ont un moment égaré ma pensée loin de vous.

– Et moi aussi, répondit-elle, pendant cet horrible sommeil qui m'a vaincue, j'ai eu de funestes avertissements, s'il est vrai que Dieu donne quelquefois à un rêve la puissance de comprendre un avenir que notre raison ou plutôt notre cœur n'oserait prévoir.

– Et quel a été ce rêve ? lui dit Luizzi, dont l'imagination toujours frappée par des révélations surnaturelles cherchait incessamment des lumières en dehors des choses qui règlent la conduite des autres hommes.

– Il me semblait, dit la comtesse de cette voix basse qui semble chercher un souvenir et avec ce regard qui plonge dans le passé pour n'en oublier aucun détail, il me semblait que j'étais dans une misérable chambre d'auberge, dans un pauvre village. Toute misérable qu'elle était, on me l'avait donnée dans la maison ; car autrefois, m'avait-on dit, un grand personnage l'avait habitée… Attendez, ce grand personnage, c'était le pape.

– Une chambre où avait logé le pape ? dit Luizzi ; c'est étonnant.

– Non, répondit madame de Cerny, cette chambre existe véritablement à Bois-Mandé ; et comme j'ai pensé plus d'une fois depuis hier à aller chercher un asile près de ce village, dans la maison de ma tante, madame de Paradèze, il n'est pas étonnant que cette circonstance, que j'ai souvent entendu raconter, se soit mêlée au rêve qui m'a poursuivie : je le comprends maintenant. J'étais donc dans cette misérable chambre ; j'étais malade, au milieu d'une nuit froide qui me glaçait à la fois le corps et le cœur…

– Oui, dit le baron tristement, c'est le froid de ce moment qui pesait même sur votre sommeil et qui se mêlait à votre rêve ; c'est votre souffrance vraie qui vous inspirait le sentiment de votre mal imaginaire.

– C'est possible, dit la comtesse ; mais ce qui ne se rapporte à rien de ce que j'ai souffert et senti depuis quelques heures, c'est ce qui m'est apparu dans cette chambre, c'est ce qui a si étrangement coïncidé avec les mots que j'entendais dans mon rêve… et que tu prononçais véritablement près de moi, ajouta la comtesse en se rapprochant de Luizzi.

– Continue, continue, reprit le baron en la tutoyant comme elle venait de le tutoyer, tous deux quittant et reprenant à leur insu ce langage de l'intimité ; le quittant quand ils abordaient un sujet où leur destin commun n'était pas intéressé, le reprenant aussitôt qu'ils avaient besoin de se rappeler l'un à l'autre que désormais ils étaient tout l'un pour l'autre. Et la comtesse ajouta de ce même ton triste et épouvanté avec lequel elle avait recommencé son récit :

– Oui, j'étais seule et malade dans cette misérable, chambre. Je dis

que j'étais seule, Armand, car tu n'étais pas là ; mais il y avait quelqu'un au pied et au chevet de ce lit fatal. Il y avait un homme et une femme. Cet homme, il me semble que je le reconnaîtrais si je le voyais. Il était vieux, vêtu de noir de la tête aux pieds ; son visage était pâle et portait les marques d'une vie flétrie et débauchée ; il avait de longs cheveux noirs qui pendaient sur son visage, et la malpropreté de son linge et de sa personne me l'aurait fait prendre pour quelque misérable voyageur amené là par la curiosité, si je n'eusse remarqué à sa boutonnière un ruban de couleurs diverses qui semblait annoncer que cet homme était décoré de plusieurs ordres importants.

À cette description, qui ressemblait étrangement au costume que le Diable avait pris pour lui apparaître, Luizzi fut pris d'une terreur glacée, et, se rapprochant de Léonie, il lui dit tout bas et d'une voix dont le tremblement ne s'accordait guère avec les simples paroles qu'il prononçait :

– Ah ! il avait un ruban à sa boutonnière ?…

– Oui, reprit Léonie, sans faire attention à ce mouvement du baron. Quant à la femme qui était au pied de mon lit, elle était jeune et peut-être m'eût-elle paru belle sans l'éclat farouche de ses yeux qu'elle attachait sur moi et qui pénétraient dans mon cœur comme un fer ardent.

– Mais cette fille, dit Luizzi, n'avez-vous pas remarqué son visage ?

– Non, pas précisément, dit la comtesse : tantôt elle me semblait jeune comme une enfant de seize ans, pure et candide malgré l'ardeur toujours brûlante de ses yeux ; tantôt elle me semblait plus âgée, et alors elle avait une expression d'effronterie licencieuse qui me faisait horreur. Cependant ils restaient tous les deux, l'homme au chevet de mon lit, la femme au pied. Ce fut la femme qui parla la première. Elle dit à cet homme :

« – Eh bien ! maître, es-tu content ? »

Cet homme tourna vers moi un regard encore plus affreux que celui de cette femme, puis il répondit :

« – C'est bien pour celle-ci… »

La comtesse s'arrêta, et, après quelque réflexion, elle reprit :

– Il a appelé cette femme Jeannette ou Juliette… Je ne sais. N'importe.

« C'est bien pour celle-ci, dit-il, elle a été infâme et adultère, elle m'appartient ; mais l'autre a-t-elle renié Dieu, et l'inceste a-t-il été accompli ?

– Pas encore, répondit la jeune fille.

– Va donc, lui dit cet homme, et ne tarde pas ; car le temps passe, et le délai fatal sera bientôt expiré.

– Je pars, maître ! répondit-elle. »

Et alors, se tournant vers moi, elle ajouta avec un cruel sourire :

« – Tu peux mourir maintenant ; car, grâce à moi, ton amant t'a abandonnée, tu ne le reverras plus. »

À peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle disparut et que cet homme, posant sur mon cœur une main de fer, s'écria :

« – Viens maintenant, femme perdue, créature infâme, tu es à moi ! »

C'est à ce moment que je me suis réveillée, et il m'a semblé que les paroles que tu prononçais éclataient sur mon lit de mort, comme un écho de celles que j'entendais dans mon rêve.

– Ou plutôt c'étaient mes paroles mêmes, dit Armand, qui prenaient un sens dans ce songe à moitié éveillé où la réalité se mêlait au délire de ton imagination.

Luizzi avait prêté une attention profonde au récit de la comtesse. Il en avait pour ainsi dire partagé les terreurs jusqu'au moment où l'homme de ce rêve avait parlé d'inceste et d'âme qui reniait son Dieu. Lorsque, emporté par l'effroi de ce qu'il venait d'apprendre de Satan, il avait cru entrevoir dans le rêve de Léonie un terrible avertissement de son terrible confident, il avait prêté un nom à chacun des acteurs de cette scène. Pour lui, cette femme était Juliette, cet homme était Satan ; mais cette circonstance d'inceste lui avait montré jusqu'à quel point il s'était laissé égarer, car il n'y avait rien dans sa vie qui pût répondre à ce mot. Il chercha donc, par toutes ces raisons qu'on appelle la raison, à chasser du cœur de Léonie les craintes chimériques qu'elle avait éprouvées, et il se persuada le premier en voulant la persuader.

Cependant le cocher de Luizzi lui avait tenu parole, ils étaient arrivés à Fontainebleau. Ils firent arrêter leur voiture à l'entrée de la ville ; car, de même qu'ils n'avaient pas voulu que le cocher pût dire où il les avait pris, ils ne voulaient pas qu'il pût dire où il les avait menés. Le baron s'occupa aussitôt de toutes les précautions nécessaires pour que Léonie entrât dans la ville sans y être remarquée ; il la laissa un instant dans la berline pour lui procurer les objets nécessaires à une femme qui doit aller à pied. Le beau et élégant baron s'en alla par les rues de Fontainebleau, entrant dans les magasins pour acheter un châle, un chapeau et un voile à la comtesse. Quand il fut revenu près d'elle, au grand étonnement de tous les passants qui regardaient cet homme portant à la main les emplettes qu'il venait de faire, tous deux

rentrèrent dans Fontainebleau et allèrent se cacher dans l'hôtel du Cadran-Bleu, qui est à deux pas de la poste et sur la grande route. Cela leur permettait, soit de prendre une voiture particulière, soit de prendre une voiture publique, pour s'éloigner sans que Luizzi et la comtesse courussent risque d'être reconnus en traversant de nouveau à pied une ville qui, durant toute l'année, est un but de promenade pour les oisifs parisiens. Le premier soin que prit le baron en arrivant dans l'hôtel fut de faire donner un lit à la comtesse. Elle se coucha, et le repos de son corps lui rendit bientôt le calme de son esprit ; elle put envisager sa position avec moins de terreur, sous toutes ses faces, et la raisonner de manière à ne point l'aggraver par des démarches inconsidérées. De son côté, Luizzi trouva le loisir nécessaire pour s'occuper des détails matériels du voyage qui leur restait à faire, et il fit venir à l'hôtel tous les marchands qui devaient lui fournir, ainsi qu'à la comtesse, des vêtements plus convenables que ceux qu'ils avaient.

L'or est une puissance dont on n'a pas encore calculé toute la portée, comme on n'a pas encore calculé toute la portée de la vapeur et des machines à dilatation. En effet, à force d'argent, Luizzi parvint à Fontainebleau (à Fontainebleau !) à trouver un tailleur, une couturière, une marchande de modes, qui en douze heures lui confectionnèrent tout ce dont il pouvait avoir besoin. Après avoir pourvu à tous ces détails, que la comtesse remarquait avec cette douce reconnaissance du cœur qui aime et qui tient compte de tout, même d'une épingle, si cette épingle peut signifier : « Je pense à vous ; » après avoir pourvu, disons-nous, à tous ces détails, Luizzi, à côté de celle qu'il perdait, crut pouvoir penser à celle qu'il abandonnait, et le souvenir de sa sœur, livrée à Juliette et à Henri, vint le désespérer. Le baron eût voulu savoir jusqu'au bout la scène de Juliette et du comte de Cerny ; mais il n'osait quitter la comtesse, dont la voix faible et désolée lui disait à tout moment :

– Restez, Armand ; j'ai peur quand je suis seule, il me semble que je ne vous reverrai plus.

D'une autre part, se fût-elle même endormie, il n'aurait pas osé appeler Satan à côté d'elle, redoutant les mouvements de colère où les récits du Diable pouvaient le pousser. Après bien des réflexions, cependant, il pensa qu'il en savait assez sur le compte de Juliette et de Henri pour vouloir arracher Caroline de leurs mains, et ne sachant à qui s'adresser pour la protéger, il résolut de s'adresser à elle-même. Il lui écrivit :

« Caroline,

« Dès que tu auras reçu cette lettre, sors de la maison de ton mari, sans qu'il te voie ; ne dis point que je t'ai écrit, et pars immédiatement pour Orléans. Je t'y attendrai à l'hôtel de la poste, où tu te feras

conduire. Ne t'alarme pas de ce voyage et ne t'épouvante pas de ce que je te demande. S'il existe un danger au monde pour ta vie, c'est de rester plus longtemps à Paris ; songe que la mienne est peut-être intéressée à ce que tu suives mes conseils sans retard, et que je compte sur toi pour me sauver.

« ARMAND DE LUIZZI. »

Le baron ajouta cette dernière phrase à sa lettre pour déterminer Caroline, sachant bien qu'elle ferait pour lui ce que peut-être elle n'eût pas osé faire pour elle, lui connaissant une de ces âmes dont le dévouement est, pour ainsi dire, la vie, et que Dieu a consacrées au bonheur des autres. Quand sa lettre fut faite, le baron, entré par une faute dans une voie de bien et de protection, voulut venir aussi en aide à toutes les existences qu'il croyait avoir compromises, et il pensa à l'infortune d'Eugénie. La difficulté pour le baron était de trouver quelqu'un qu'il pût charger d'accomplir ce qu'il voulait faire pour madame Peyrol, et, dans la position où il se trouvait, il ne trouva personne à qui il pût mieux s'adresser que Gustave de Bridely. En rapportant la lettre qu'il lui écrivit, nous ferons suffisamment comprendre les raisons qui déterminèrent le baron à un choix qui, de prime abord, doit paraître assez singulier.

« Mon cher monsieur de Bridely,

« Vous vous rappelez sans doute M. Rigot et la singulière condition qu'il avait imposée au mariage de ses deux nièces ; vous devez vous rappeler aussi comment, par un caprice dont vous savez aussi bien le secret que moi, je me suis décidé à me rendre dans cette maison à votre place. Voici maintenant ce qui arrive : M. Rigot a été ruiné, et madame de Lémée laisse effrontément dans la misère le vieillard qui lui a donné sa fortune et sa mère qui la lui a assurée.

« Dans le peu de jours que j'ai passés chez M. Rigot, si je n'ai pas acquis une profonde estime pour cet homme, j'ai du moins appris que madame Peyrol était la femme la plus honorable et peut-être la plus malheureuse que j'aie jamais connue. En la voyant si noble et si distinguée, au milieu d'une famille aussi grossière que la sienne, la pensée m'est souvent venue que cette femme était une enfant de noble famille, qui avait été dérobée à sa mère. Aujourd'hui cette supposition gratuite est devenue une vérité, et j'ai le droit de croire que madame Peyrol appartenait à une certaine madame de Cauny. Je ne puis vous garantir que ce soit le vrai nom de la mère de madame Peyrol ; mais vous l'apprendrez suffisamment d'elle-même quand vous la verrez, car je désire que vous la voyiez le plus tôt possible. Elle demeure dans une petite maison, au pied du château du Taillis, à quelques lieues de Caen. Veuillez vous y rendre en personne et lui remettre, de ma part, l'argent de ce bon que je vous envoie sur mon banquier ; vous lui ferez

comprendre que ceci n'est point une aumône, que c'est un prêt que je lui fais et que j'en exigerai le remboursement lorsqu'elle aura retrouvé sa famille et la fortune à laquelle sans doute elle a droit.

« Ce qu'il y aura de plus difficile dans votre négociation, mon cher Gustave, ce sera de faire accepter cet argent à madame Peyrol ; mais il est un moyen qui sera probablement plus puissant que toutes vos instances. Ce moyen, c'est l'espoir que vous lui donnerez de retrouver sa famille et d'avoir, par conséquent, la possibilité de faire une restitution complète. Vous êtes à même, je le crois du moins, de lui donner cet espoir d'une manière moins incertaine que moi ; et, si je me le rappelle bien, maintenant que je suis plus calme, le nom de madame de Cauny s'associe dans mes souvenirs à celui de madame de Marignon, dont vous savez l'histoire aussi bien que moi. Interrogez-la donc à ce sujet, interrogez-la avec la discrétion et les ménagements que demande son passé, quoique ce nom de Cauny ne me paraisse pas de ceux dont le souvenir puisse faire rougir madame de Marignon.

« Voilà ce que j'attends de vous, mon cher Gustave, comme d'un *ami* à qui j'ai le droit de demander quelques services. En faisant cela, vous me payerez de tout le passé, et vous vous assurerez ma reconnaissance la plus vive dans l'avenir.

« C'est une mission d'honneur que je vous confie ; *le nom que vous portez* m'est un garant infaillible que vous l'accomplirez avec honneur.

« ARMAND DE LUIZZI. »

Lorsque le baron s'en mêlait, il savait prendre ses précautions tout aussi bien que le plus vulgaire des hommes. En effet, il avait longtemps pratiqué la vie ordinaire avant la vie fantastique à laquelle l'héritage de son père l'avait voué, et, pourvu qu'il ne consultât pas le Diable, il n'était ni plus méchant ni plus niais qu'un autre ; à tout prendre, il était peut-être meilleur et plus habile que d'autres. Cette lettre qu'il venait d'écrire, et les précautions qu'il prit pour la faire parvenir à son adresse, en sont une preuve que nous nous plaisons à rapporter avec d'autant plus de soin que, si les malheurs n'ont pas manqué à la vie de cet infortuné jeune homme, les calomnies non plus ne lui ont pas manqué.

Au lieu de faire mettre sur les lettres le timbre dénonciateur de la poste en les jetant dans une boîte publique à Fontainebleau, il les confia à un conducteur de diligence pour qu'il les jetât dans une boîte publique à Paris, et, cette fois encore, le pouvoir de l'argent l'emporta sur l'article de la loi qui défend expressément aux employés des diligences de se charger de lettres fermées. Mais ce pouvoir de l'argent ne pouvait pas être si souvent employé par Luizzi sans l'avertir qu'il s'en irait avec l'argent lui-même ; et, lorsqu'il eut soldé les mémoires

de tous les fournisseurs qu'il avait fait appeler, il s'aperçut que la somme qu'Henri lui avait remise pouvait lui suffire encore pour un assez long voyage fait dans des conditions ordinaires, mais que, dans le cas d'un événement imprévu qui le forcerait à quitter la France plus tôt qu'il ne le voulait, il serait assez embarrassé. Or, de tous les malheurs qui eussent le plus désespéré le baron, celui de voir se renouveler pour Léonie les misérables douleurs de la vie physique et les honteuses petites privations auxquelles elle avait été soumise aurait été sans doute le plus pénible, car c'était celui auquel il lui était le plus facile de pourvoir. Ne voulant cependant donner connaissance du lieu de sa retraite à aucune personne qui habitât Paris, il se décida à écrire à Barnet pour lui demander tout l'argent qui lui était nécessaire durant au moins quelques mois. La seule difficulté qui restât à lever, c'était celle de l'endroit où il pourrait attendre la réponse du notaire. D'après la précaution que le baron prenait, il ne voulait point s'exposer à paraître dans une ville considérable, et ce fut pour cela qu'il écrivit à Barnet de ramasser tout l'or qu'il pourrait trouver, de l'enfermer dans une cassette solidement close qu'il remettrait à la poste en en déclarant le contenu, et de lui en envoyer la clef par un courrier différent dans une lettre adressée à… (ici manquait la désignation de l'endroit, car il ne l'avait pas encore choisi). Ce choix était la grande question du moment, et le baron en référa à la comtesse. D'après ses calculs, Caroline devait être arrivée à Orléans presque aussitôt qu'eux-mêmes, et un jour d'attente devait suffire pour qu'ils fussent tous réunis. Mais Orléans, comme Fontainebleau, était une ville trop rapprochée de Paris pour pouvoir y séjourner longtemps sans danger.

Le baron fit donc part à la comtesse de ses projets, afin qu'ils déterminassent ensemble la route qu'ils avaient à suivre et le lieu où ils devaient s'arrêter. Lorsqu'il eut raconté à madame de Cerny toutes les mesures qu'il venait de prendre, elle lui répondit doucement :

– Il faut que je vous fasse part à mon tour, je ne dirai pas de la résolution que j'ai prise, mais de l'idée qui m'est venue. Il est impossible, comme vous le voyez, que nous quittions tous deux la France sans que vous ayez arrangé vos affaires de manière à ce que notre retour n'y soit pas nécessaire. D'après quelques mots que j'ai entendus chez madame de Marignon et qui ont été dits par un certain M. Gustave de Bridely, il paraîtrait que notre présence à Toulouse est d'une nécessité urgente pour rétablir complètement vos droits à une fortune qu'on vous a injustement disputée.

– Il paraît que tout se sait dans ce monde, répondit Luizzi en souriant.

– Ce n'est pas à vous de vous en étonner, repartit de même la comtesse : toujours est-il que je le sais. Eh bien ! mon ami, il serait plus

raisonnable et plus prudent que vous allassiez tout droit à Toulouse ; vous y feriez mieux vos dispositions d'avenir que par une correspondance dont le moindre hasard peut déranger toutes les combinaisons.

– Vous avez peut-être raison, dit Luizzi, mais oserez-vous venir avec moi jusque dans une ville habitée par ce que la noblesse de France possède de meilleurs noms ?

– Je ne ferai point cette imprudence, dit madame de Cerny. Si je ne connais personne à Toulouse où je ne suis jamais allée, je connais beaucoup de gens de Toulouse que j'ai vus souvent à Paris ; mais je puis vous attendre avec tranquillité dans un endroit où vous viendrez me reprendre, lorsque vous aurez terminé tous les arrangements nécessaires à notre fuite.

– Non, Léonie, dit le baron, je ne vous laisserai pas seule dans un misérable village, exposée à la poursuite de votre mari, qui, malgré toutes nos précautions, peut parvenir à découvrir votre retraite, surtout si mon absence devait durer le temps nécessaire pour que j'allasse à Toulouse, que j'y terminasse mes affaires et que je revinsse vous chercher.

– Si le malheur voulait, repartit Léonie, que le comte pût me découvrir, votre présence serait, croyez-moi, un malheur plus grand que votre absence. Je ne veux pas prévoir les conséquences de cette rencontre ; elles pourraient être affreuses. S'il me trouvait seule, au contraire, c'est que j'aurais fui seule ; et, dût-il employer l'autorité que la loi lui donne pour me forcer à rentrer chez lui, crois-moi, Armand, ajouta-t-elle en tendant la main au baron, je saurais lui échapper pour te rejoindre partout où tu me dirais de venir.

– Je le crois, répondit Luizzi ; mais vous ne savez pas, Léonie, ce que c'est que la vie dans un misérable village où vous vous trouveriez seule, sans appui, sans personne à qui demander secours, dans le cas où il vous arriverait un accident, cet accident ne fût-il qu'une maladie.

– Aussi, répondit Léonie, l'asile que j'ai choisi n'a-t-il pas tous ces inconvénients.

– Vous avez donc choisi un asile ?

– Je crois vous avoir parlé d'une de mes tantes, madame de Paradèze ; elle habite son château, qui est situé à quelques lieues de Bois-Mandé, de façon que le chemin que nous ferions pour nous y rendre nous conduirait en même temps au but de votre voyage. C'est chez elle que je compte séjourner pendant votre absence.

– Mais, dit Luizzi, comment lui expliquerez-vous le motif de votre arrivée ?

– Je lui dirai de la vérité ce que je dois lui en dire. Madame de Paradèze, dont je suis la seule héritière, a pour moi une tendresse de mère, et je suis assurée que sa bonté acceptera facilement la condition que je lui imposerai, de ne pas dire à mon mari que j'ai choisi chez elle un asile contre son affreuse persécution.

– Êtes-vous bien sûre de sa discrétion ?

– Sûre de son amitié comme de votre amour, Armand. C'est une âme qui a beaucoup souffert, un cœur qui a beaucoup pleuré, une existence qui n'a jamais eu au monde que mon affection, et qui est à moi comme je suis à vous.

– Mais, reprit encore Luizzi, sera-t-elle seule dans le secret de votre séjour en son château ?

– Je ne pourrai cacher mon arrivée à M. de Paradèze, son mari ; mais c'est un vieillard plus qu'octogénaire, accablé par l'âge et les infirmités, et qui d'ailleurs n'a d'autre volonté que celle de ma tante, car il lui doit la fortune qu'il a et jusqu'au nom qu'il porte.

Armand et Léonie discutèrent encore assez longtemps la question : Luizzi s'épouvantant à l'idée d'abandonner un instant cette femme, elle persévérant dans sa généreuse résolution et lui faisant comprendre que le meilleur moyen d'assurer l'avenir c'était de lui donner une base solide dans le présent. Enfin, ce projet était si raisonnable et pouvait être d'une exécution si rapide que Luizzi finit par céder et lui dit enfin :

– Vous avez toutes les supériorités, Léonie, même celle de la raison, et vous n'en avez pas une dont je ne veuille être l'esclave.

– Vous appelez raison, dit la comtesse, ce qui n'est qu'amour, mon ami ; croyez-moi, quand on aime son bonheur, on trouve en soi tout ce qu'il faut de prudence et de force pour le défendre. Songez maintenant à l'heure à laquelle nous pourrons partir pour Orléans. Il est toujours bien convenu que nous prendrons une voiture publique, car l'achat d'une chaise de poste pour des gens qui sont venus à pied serait probablement plus remarqué que nous ne le voudrions.

– Vous avez raison en tout, repartit le baron.

Il sortit aussitôt et rentra quelques minutes après, pour annoncer à la comtesse qu'ils ne pourraient quitter Fontainebleau qu'à cinq heures du matin, et encore dans le cas très-éventuel où ils trouveraient des places dans la diligence. Il lui apprit aussi que, dans le cas contraire, il s'était informé d'une voiture de louage qui, pour un prix qui n'épouvanterait personne et qui ne dépasserait pas le train de gens qui voulaient se cacher, les conduirait à Orléans.

XXIX

AMOUR.

Cependant le reste du jour s'était écoulé dans tous ces préparatifs. Après un dîner servi fort tard, une servante d'auberge avait allumé deux bougies et était sortie de la chambre en disant :

– On éveillera Monsieur et Madame demain au matin, à quatre heures.

Luizzi et Léonie restèrent seuls.

Il ne faut médire de rien en ce monde d'une façon absolue ; de rien, pas même de ces misères de la vie qui ce jour-là avaient paru si odieuses à Luizzi. Toute chose a un point qui la sauve d'une réprobation complète, et la pauvreté elle-même, ce détestable malheur que l'on n'a pas cru maudire assez en l'appelant un vice, la pauvreté elle-même garde parmi les lambeaux, les souffrances, les haillons qu'elle traîne à sa suite, des lueurs de joie, des heures de volupté qui deviennent les plus doux souvenirs de la vie. Le mot le plus vrai qui ait été dit peut-être par une bouche où l'amour a souvent murmuré, c'est celui de la courtisane arrivée à la fortune et à la renommée, et qui s'écriait dans sa triste gaieté de grande dame : « Qu'est devenu le bon temps où j'étais si malheureuse ? »

Cependant l'heure était venue où, après avoir pensé à toutes les chances de leur position, Luizzi et la comtesse n'avaient plus qu'à penser à eux-mêmes. Léonie était dans son lit et regardait le baron, qui, assis à côté du chevet et la tête baissée, cherchait s'il ne lui restait plus aucun soin à prendre. Léonie prenait plaisir à suivre cette préoccupation qui était pour elle, à côté d'elle, sans s'adresser à elle, lorsque Luizzi leva doucement les yeux sur la comtesse et rencontra un regard confiant qui se posait sur lui. Tous deux furent pris au cœur d'un même sentiment ; tous deux comprirent qu'en ce moment la gravité de leur position avait disparu, que la femme coupable et son complice n'étaient plus en présence, qu'il n'y avait plus que les deux amants dans cette étroite chambre d'auberge où il n'y avait qu'un lit. La comtesse baissa les yeux et rougit. Armand, averti par cette rougeur que la pensée qui lui était venue était venue aussi à Léonie, l'en remercia au fond de son cœur. Mais en présence de cette pudeur qui s'alarmait dans cette femme si forte qui s'était donnée si courageusement à lui, cet homme se sentit pris d'une timidité d'enfant

qu'il ne se croyait plus capable d'éprouver. Alors il lui arriva ce qui arrive à l'amant craintif qui n'a d'autre droit que celui de se savoir aimé, et qui a peur d'offenser celle qu'il aime en faisant valoir un aveu comme un droit. Habile à parler d'amour tant que cet amour n'est que l'expression d'un vœu du cœur, il le redoute lorsqu'il doit paraître l'expression d'un désir ; alors il cherche des biais pour ne pas laisser voir son trouble, car ce trouble est déjà lui-même une confidence de ce qu'il éprouve, et il arrive tout à coup à parler d'une chose qui est à mille lieues de sa pensée et de la pensée de celle à qui il parle. Sans doute Luizzi ne dut pas éprouver cet embarras dans toute sa force, mais il comprit que rien ne pouvait être plus blessant pour une femme comme Léonie, et dans la situation où elle se trouvait, que l'ardeur empressée avec laquelle il chercherait une faveur qui, pour elle du moins, n'avait été jusque-là, pour ainsi dire, qu'un sacrifice au malheur. Cette crainte de la blesser fut assez vive pour qu'il cherchât ailleurs que dans une allusion à leur solitude un moyen de faire cesser l'embarras qui les séparait. Aussi lui dit-il doucement et d'une voix émue :

– Vous souffrez encore, Léonie ?

Elle releva ses beaux grands yeux devenus si doux et lui répondit avec un léger mouvement de tête :

– Non, Armand, je suis mieux maintenant ; ces heures de repos m'ont tout à fait remise.

– Tant mieux, dit Luizzi, vous avez besoin de force pour la destinée que je vous ai faite.

– J'en aurai, Armand, je sens que j'en aurai, je vous promets d'en avoir.

Elle s'arrêta, tandis que Luizzi baissait la tête en sentant dans son cœur les mouvements inconnus d'un amour qu'il n'avait jamais soupçonné. C'est qu'on ne désire pas la femme qu'on aime d'un amour saint comme la femme qu'on aime d'une passion ardente. Les bonheurs qu'on rêve d'elle ne sont pas ceux qui s'appellent des plaisirs amoureux. Il y a, parmi ces bonheurs, des heures d'extase où la vie se fond en joie et qui n'ont d'autre source que deux regards qui se rencontrent, qui se mêlent, qui se perdent longuement l'un dans l'autre ; il y a des ivresses calmes et sereines qui n'ont pas besoin des étreintes pressées de l'amour, mais qui glissent d'une âme à l'autre par une main posée dans une main brûlant du feu qu'elle reçoit en retour du feu qu'elle communique. Mais ce bonheur si rare, cette félicité si divine, on ne la cherche pas, on la trouve ; on la trouve un soir qu'on est assis l'un près de l'autre, sous quelque chêne majestueux, en face d'un vaste paysage dont l'immensité fait la solitude ; on la trouve dans

le coin mystérieux et ignoré d'un théâtre, où tous les regards appelés vers la scène laissent à ceux qui s'aiment la liberté de leurs regards.

Luizzi était donc triste, n'ayant aucun de ces bonheurs et n'osant en demander d'autres ; il avait la tête baissée, et son cœur était oppressé et presque triste. Léonie le regardait alors, car il ne la regardait pas, et peut-être le comprit-elle comme il l'avait comprise, car à son tour elle lui vint en aide pour le tirer de l'embarras douloureux où il était. Elle lui dit donc bien doucement, afin de ne pas le tirer, pour ainsi dire en sursaut, de sa préoccupation :

– Et vous, Armand, vous devez souffrir aussi ?…

Il releva la tête et la regarda ; elle tira doucement son bras du lit et lui tendit la main ; il la saisit avec transport et lui répondit d'une voix émue de bonheur :

– Merci !… Non, non, je ne souffre pas…

Et, se tournant tout à fait vers Léonie pour mieux la contempler, il ajouta :

– Je suis heureux ainsi…

– Oui… n'est-ce pas ? et moi aussi, Armand, je suis heureuse… je ne sens plus ce qui m'est arrivé… je suis heureuse…

Et comme elle disait ces paroles, ses yeux se fermaient doucement : il semblait qu'elle pressât contre son âme le regard de tendresse qu'Armand lui jetait. Et ils demeurèrent longtemps à se regarder ainsi, goûtant dans toute sa plénitude une de ces félicités dont nous parlions tout à l'heure, et dont peu de cœurs savent le secret. Puis un moment vint où la fatigue de cette nuit et de cette journée, passées en soins actifs et sans un moment de repos, gagna insensiblement Armand. Sa tête se pencha lentement sur son épaule, sans que ses yeux pourtant quittassent ceux de Léonie. Par un mouvement rapide et involontaire, Léonie serra la main qu'elle tenait et l'attira vers elle.

– Vous souffrez, Armand, dit-elle avec une alarme si douce qu'elle alla au cœur du baron ; vous souffrez… la fatigue vous accable.

– Non, répondit-il tristement, comme s'il regrettait qu'elle se fût aperçue de cette lassitude ; non, je suis fort. Ne le serai-je donc pas autant que vous ?

– Vous n'avez pas pris de repos, vous, Armand, vous devez en avoir besoin. Songez, ajouta-t-elle d'une voix timide et émue, songez que nous partons demain… et… qu'il faut vous reposer aussi…

– Oui, dit Armand en jetant autour de lui un regard presque mélancolique, oui, je me reposerai quelque part… par là…

– Armand, dit Léonie en lui serrant vivement la main et en laissant

s'échapper une larme heureuse, Armand, vous êtes bon et noble, je vous remercie.

– Léonie !

– Oh ! oui, je vous remercie, vous avez voulu oublier que je vous appartenais… Oui, je vous ai compris, Armand… et vous m'aimez… vous m'aimez bien…

– C'est vous, Léonie, vous qui êtes bonne et noble, vous qui vous êtes donnée à moi.

– Et qui t'appartiens toujours, Armand, lui dit-elle en lui tendant les bras… Oh ! oui, s'écria-t-elle, oui, viens près de moi, je suis fière de t'appartenir.

Et tous deux furent bientôt dans les bras l'un de l'autre, heureux d'un bonheur qu'on ne peut décrire, parce que ce bonheur n'appartient qu'à quelques-uns, et que la langue qui parle d'amour appartient à tous et n'a que le sens grossier avec lequel on l'écoute.

Puis, quand cette nuit fut passée ; quand, dans les longs entretiens de ces heures si courtes, tout eut été dit de ces joies qui éblouissent tellement une vie que tout lui semble terne à côté ; quand ces premières barrières d'une intimité qui doit durer longtemps furent doucement abaissées, le matin arriva, et, avec lui, les soins du départ.

Entre deux personnes de l'âge et des habitudes d'Armand et de la comtesse, ce ne pouvaient pas être ces joyeux transports d'une première jeunesse qui s'amuse des soins personnels auxquels elle s'oblige avec gaieté ; ce fut un doux bonheur de se les rendre, de se sentir en tout s'appartenir si complètement l'un à l'autre. Luizzi était heureux quand il voyait la fière et belle comtesse de Cerny, si habituée à livrer sa personne à un soin étranger, dérouler et peigner sa belle et longue chevelure devant l'étroit miroir de cette chambre d'auberge et la relever presque maladroitement sur son front, en restant toujours belle, quoique moins parée. Elle était heureuse aussi quand, son regard cherchant une de ces mille futilités si nécessaires à une femme, elle voyait Luizzi défaire quelque volumineux paquet, ouvrir quelque vaste carton et y trouver ce qu'elle cherchait, lui prouvant ainsi qu'il n'avait rien oublié de ce qui était pour elle. Et ce bonheur mutuel, il était pur et sans arrière-pensée dans le cœur de l'un et de l'autre, car c'était un jour, une heure à passer ainsi ; ils n'avaient pas besoin de se dire avec courage que ce serait toujours un bonheur. Dans quelques jours, tous deux devaient rentrer dans le luxe de leur vie, et ce moment deviendrait un souvenir sans regret, après avoir été un bonheur sans crainte.

Oh ! l'amour ! l'amour est une puissance suprême qui amollit et plie les plus fiers esprits, et leur fait goûter la joie des plus petites choses.

Et cela fut si vrai pour Léonie et Armand, que, lorsqu'il fallut mettre la main aux derniers apprêts du départ, Léonie partagea les soins d'Armand et les lui disputa avec une si douce aisance, avec une âme si légère, qu'oubliant tous deux qu'ils venaient de perdre et jouer leur vie, ils trouvèrent un moment de gaieté heureuse pour leur fuite, comme il aurait pu arriver à deux époux qu'un hasard, un accident, eût jetés dans l'embarras d'une situation où rien ne leur manque que le luxe matériel de la vie.

Enfin l'heure sonna, et Armand, donnant des ordres pour qu'on chargeât les grands paquets qu'il avait faits, Léonie emportant dans ses mains les objets qui ne pouvaient la quitter, ils montèrent tous deux dans le coupé de la diligence qui se trouva libre et qu'Armand retint tout entier.

XXX

UNE NOUVELLE HISTOIRE QUI SE TROUVERA VIEILLE.

RECONNAISSANCE.

Ils couraient en voiture pressés l'un contre l'autre, soumis encore au charme de cette nuit d'amour ; car le cœur est comme un instrument qui a été vivement ébranlé par une main puissante et qui vibre longtemps encore après que l'archet qui l'a touché ne l'anime plus. Puis, quand le grand jour fut levé, les pensées mystérieuses qui couraient autour d'eux s'effacèrent lentement, ainsi que les fantômes aimés disparaissent devant le soleil. Peu à peu la réalité de leur position leur revint avec toutes les réalités de la nature qui se levait lentement dans le jour. Ce fut alors que Luizzi dit à la comtesse :

– J'ai voulu ce que vous avez voulu, Léonie ; mais êtes-vous bien sûre de la protection de madame de Paradèze ?

– Aussi sûre qu'on peut l'être, en ce monde, d'un cœur bon et facile.

– C'est quelquefois un signe de faiblesse, Léonie.

– Sans doute, reprit madame de Cerny, et je ne vous donne pas ma tante comme un modèle de ce courage héroïque qui fait faire des actions éclatantes de dévouement. Cependant, si elle est faible, ce n'est que pour le bien ; car elle est très-capable de résister à tout pouvoir qui la pousserait à une mauvaise action.

– Je le crois, dit le baron ; mais on peut lui faire considérer comme une chose heureuse pour vous votre retour auprès de votre mari.

– Cela ne serait possible que dans deux cas : dans celui où elle aurait près d'elle quelqu'un qui eût intérêt à le lui persuader, ce qui n'est pas probable ; ensuite dans le cas où cette personne, si elle existait, aurait sur ma tante un pouvoir qui pût balancer le mien.

– Je ne doute de votre pouvoir sur personne, Léonie, reprit le baron en souriant ; mais pardonnez-moi de prévoir tous les dangers pour mon bonheur, même celui d'une illusion… Sur quoi fondez-vous donc cette confiance en votre pouvoir ?

– Sur l'affection qu'elle a pour moi, sur son cœur. Voyons, Armand,

ajouta Léonie en souriant, êtes-vous rassuré, croyez-vous que ce soit là un bon garant ?

– C'est que tout le monde ne vous aime pas comme moi. Je commence à croire qu'il n'y a que deux amours puissants en ce monde, celui que j'ai pour vous… ou celui d'une mère pour son enfant.

– Hé bien ! madame de Paradèze est une mère pour moi… ou plutôt je suis une fille pour elle ; car elle a eu le malheur de perdre la sienne.

– Ah ! dit Luizzi, sa fille est morte ?

– Je ne puis vous le dire, repartit madame de Cerny, car le mot perdre que je viens d'employer par hasard doit être pris dans son sens le plus exact. Cette fille a été véritablement perdue ou soustraite à sa mère.

– Ah ! dit Luizzi avec un étonnement marqué qui venait de la coïncidence de cette histoire avec celle d'Eugénie qu'il avait apprise la veille ; on a enlevé la fille de madame de Paradèze ?

Le baron n'avait pas achevé sa phrase, que le nom même qu'il venait de prononcer l'avertit qu'il se trompait, et que Paradèze et Cauny se ressemblaient assez peu pour que Petit-Pierre n'eût pas pris un nom pour l'autre. D'ailleurs c'eût été un hasard si extraordinaire que le baron en repoussa l'idée et qu'il se contenta de répondre :

– Ce n'est pas la seule mère qui se trouve dans une si triste position. Il y a bien peu de temps que j'ai appris une histoire toute semblable, si ce n'est que c'est la fille qui vient d'apprendre qu'elle n'appartenait pas à la femme du peuple, grossière et brutale, qu'elle avait toujours appelée sa mère, et qu'elle était l'enfant d'une noble famille à laquelle elle avait été enlevée.

– Et a-t-elle retrouvé sa famille ? dit madame de Cerny.

– Je ne le pense pas, dit Luizzi.

– Hélas ! reprit la comtesse, peut-être sera-ce un bonheur pour elle de ne pas la retrouver. Une pauvre jeune fille élevée dans le peuple, dans des habitudes basses et triviales, jetée tout à coup dans un monde si nouveau pour elle, dans un monde qui, après l'avoir plainte pendant deux jours, la regarderait ensuite avec curiosité, puis avec dédain et dérision, et qui ne lui épargnerait pas les moqueries les plus cruelles et les plus humiliantes… ce serait, je crois, une triste destinée !

– Sans doute, tout cela est vrai pour une pauvre fille, comme vous venez de la peindre ; mais il est peu de femmes qui fussent mieux placées, dans un monde si élevé qu'il soit, que ne le serait madame Peyrol.

– Madame Peyrol ! répéta la comtesse avec étonnement, je crois

avoir entendu prononcer ce nom. Mais n'est-ce pas la mère de madame de Lémée ?

– Précisément, la nièce ou plutôt la prétendue nièce de ce fameux oncle de Rigot.

– Voilà qui m'étonne ! dit Léonie. Madame de Lémée est bien impertinente pour être de bonne souche.

– Sa mère vous donnerait d'elle une autre opinion, et certes, plus qu'aucune autre, elle serait une preuve de la puissance héréditaire d'un noble sang.

– Mais est-elle d'un rang, d'une famille véritablement très-élevés ?

– Je ne saurais vous le dire. Avez-vous jamais entendu parler d'une certaine madame de Cauny ?

– Madame de Cauny ! s'écria Léonie avec une étrange stupéfaction, mais c'est ma tante !

– L'une de vos tantes…

– Ma tante chez qui nous allons, reprit la comtesse, madame de Paradèze, autrefois madame de Cauny.

– C'est étrange, dit le baron encore plus stupéfait que la comtesse. Et cependant… attendez que je me rappelle… Sa fille a donc disparu quelques jours après sa naissance ?

– Le jour même.

– C'est à Paris qu'elle l'a perdue ?

– À Paris.

– Vers 1797 ?

– En 1797, en effet.

– C'est elle alors !

– En êtes-vous sûr ? dit Léonie avec une vive émotion.

– Autant qu'on peut l'être d'une chose d'après la coïncidence des dates et la ressemblance des événements.

– C'est que ce serait une joie si vive pour ma pauvre tante !… Oh ! Armand, il faut vous informer.

– Je le ferai, je le ferai.

– Cependant, il faudrait être bien sûr de la réalité de tout cela avant d'en dire un mot à ma tante. Je ne sais si la pauvre femme aurait assez de force pour soutenir le bonheur de retrouver sa fille ; mais je suis sûre qu'elle mourrait si elle concevait un moment cet espoir pour le perdre de nouveau et pour jamais.

– Fiez-vous à moi, Léonie ! Je prendrai toutes les précautions nécessaires, et, si je puis vous faire rendre une fille à sa mère, je crois que vous lui aurez richement payé l'hospitalité que vous allez lui demander.

– Oui, Armand, et je serais bien heureuse de la payer ainsi, je vous le jure. Ma pauvre tante ! elle a été si malheureuse, elle a tant souffert, que le ciel lui devrait cette consolation dans sa vieillesse.

– Mais, reprit Armand, dites-moi tout ce que vous savez des circonstances de cet événement, pour que je puisse diriger mes recherches d'une manière certaine.

– Volontiers. C'est une histoire assez bizarre que j'ai tout le temps de vous apprendre, et qu'il faut que vous sachiez dans tous ses détails pour que le dénoûment ne vous en étonne pas.

Luizzi se rapprocha de Léonie pour écouter avec un intérêt de cœur une histoire qu'on lui disait intéressante, racontée par une voix dont chaque parole avait pour lui un son harmonieux.

Qu'on nous pardonne si les curieux à qui nous transmettons en fidèle secrétaire ces confidences de notre infortuné ami le baron de Luizzi, ne la lisent pas avec le charme qu'il éprouva à l'entendre ; car nous ne sommes pas dans des conditions aussi favorables que Léonie pour obtenir l'attention et l'indulgence de ceux qui veulent apprendre le secret de la naissance de la malheureuse Eugénie. Voici cependant comment madame de Cerny la raconta :

XXXI

PREMIER RELAIS.

– Il faut vous dire, mon cher Armand, à moins que vous ne le sachiez, car vous savez beaucoup de choses, que mon père, le vicomte d'Assimbret, et sa sœur, mademoiselle Valentine d'Assimbret, restèrent orphelins dès leur enfance. Leur tutelle fut confiée à M. de Cauny, le père du mari de ma tante, qui est mort au commencement de la révolution. Ce M. de Cauny était veuf, et sa sœur, qui ne s'était pas mariée, demeurant en Bretagne, il se trouva fort embarrassé de sa pupille et la plaça dans un couvent à quelques lieues de Paris. Quant au vicomte d'Assimbret, mon père, il fut élevé avec le fils de M. de Cauny. Ils suivirent les mêmes études, entrèrent en même temps dans la maison du roi et restèrent amis, quoique tous deux d'un caractère bien différent. Le regard que vous avez lancé sur madame de Marignon lorsque vous m'avez rappelé le nom de mon père me prouve que vous savez assez, pour que je n'aie pas besoin de vous le raconter, quelle a été sa jeunesse.

– Oui, dit Luizzi, il a été fort brillant.

– C'est le nom poli qu'on donne encore à l'homme qui a été plus que dérangé ; je vous remercie de l'avoir choisi, répondit madame de Cerny… Toujours est-il que, tandis que mon père passait alternativement sa vie dans les salons les plus éminents de la cour et dans les boudoirs les moins discrets de la ville, M. de Cauny poursuivait sans relâche des études graves et sérieuses, et se livrait avec ardeur à la discussion et à la pratique des idées nouvelles qui se faisaient jour de toutes parts. Mon père et lui étaient, à vrai dire, les deux représentants les plus complets des deux mondes de cette époque. Mon père, insouciant, léger, brave, téméraire, méprisant les classes bourgeoises qu'il ne connaissait pas et auxquelles il n'accordait pas même la faculté de pouvoir penser, se moquant de ce qu'il appelait les doléances des manants, écoutant le mot « peuple » comme un vain son qui n'avait pas de sens, était le type le plus parfait de cette société qui vivait au jour le jour dans les petits salons de Trianon, en prenant, comme garantie de l'avenir, les quatorze siècles passés de la monarchie. Comme tant d'autres, il ne soupçonna qu'au moment où il se produisit avec fureur ce travail interne de la société qui se refaisait au-dessous des lambeaux du pouvoir royal et de la puissance du clergé

et de la noblesse, et qui s'en débarrassa tout à coup comme d'un haillon usé pour se montrer dans toute sa force. Lorsque les premiers actes d'indépendance de la Constituante lui montrèrent qu'il y avait un véritable effort de la nation pour changer l'ordre du gouvernement, il traita ces premières manifestations d'impertinentes railleries, et le soulèvement du peuple lui parut une misérable révolte. Il était du fameux dîner des gardes du corps de Versailles, et il s'y fit remarquer par son exaltation. M. de Cauny, au contraire, était l'ami de la plupart des hommes qui occupaient alors la France de leur renommée. Il avait embrassé avec une ardeur extrême les idées de réforme sociale sans s'apercevoir, peut-être comme tant d'autres, qu'on ne pourrait arriver à réaliser cette réforme qu'en commençant à détruire la constitution politique du pays. Peut-être aussi avait-il compris ses opinions dans toutes leurs conséquences probables, et sa conduite semble en être une preuve. Tandis que mon père passait ses nuits dans les fêtes de la Muette, de Luciennes et de l'Opéra, M. de Cauny passait les siennes dans les conciliabules où se tramait la propagation des idées de liberté, où se préparait le mouvement immense qui devait emporter ceux qui l'avaient fait naître.

Pendant que le vicomte d'Assimbret recherchait les suffrages des plus jolies femmes, M. de Cauny sollicitait ceux des hommes sérieux, et il s'éloignait pour jamais de la cour le jour même où mon père y fut remarqué des courtisans par la bonne grâce avec laquelle il ramassa l'éventail de la reine et le lui présenta en lui débitant un quatrain qu'on a toujours attribué au comte de Provence, depuis Louis XVIII, mais qui appartient assurément à mon père. Il n'y avait même que l'entraînement de la circonstance qui en pouvait faire pardonner l'audace, non-seulement dans la bouche de mon père, mais dans celle du prince le plus haut placé, du moment que ce quatrain était adressé à Marie-Antoinette ; mais la poésie et l'étiquette ne sont pas rigoureuses pour les impromptus, et le fameux quatrain :

« Prévenant vos moindres désirs,
« Au milieu des chaleurs extrêmes,
« Je vous rapporte les zéphyrs ;
« Les amours y viendront d'eux-mêmes. »

fut jugé délicieux.

Eh bien ! comme je vous le disais, le jour même où mon père faisait l'envie de toute la cour par la bonne fortune de son esprit, M. de Cauny se faisait nommer par la sénéchaussée de Rennes député du tiers à l'assemblée des états généraux ; et quelque temps après, lorsque mon père se faisait remarquer à Versailles par l'exaltation de son dévouement aux intérêts de Louis XVI, M. de Cauny donnait sa

démission de la charge qu'il occupait dans la maison militaire du roi. Cette démission fut considérée comme un acte de lâcheté, et tous les officiers de la compagnie à laquelle appartenait M. de Cauny jurèrent de l'en punir. Vous savez, Armand, que plus on a aimé un homme, plus on le hait et on le méprise lorsqu'on croit qu'il a manqué à l'honneur. Mon père, poussé par ce sentiment et outré de la trahison de M. de Cauny, se proposa pour cette vengeance et appela en duel celui qui avait été si longtemps son ami. M. de Cauny refusa d'abord. Les principes philosophiques qu'il professait lui faisaient considérer le duel comme une barbarie. Sa position à l'Assemblée constituante lui faisait dire que l'on ne vidait pas des querelles politiques par des combats singuliers ; mais ces motifs qu'il disait tout haut et le motif bien plus puissant qu'il ne disait pas ne purent tenir contre les provocations insultantes de M. d'Assimbret : une rencontre eut lieu, mon père y fut grièvement blessé. Cela fit grand scandale, et l'on donna presque raison à mon père, en l'accusant de torts qu'il n'avait pas. On alla promenant partout le bruit que la cour, n'osant résister à l'Assemblée constituante en masse, voulait s'en défaire en détail. On mêla le mot infâme d'assassinat à un combat loyal dont six personnes avaient été témoins.

Comme vous devez le croire, tous ceux qui connaissaient mon père pour l'un des plus braves et des plus francs officiers des gardes furent indignés de cette accusation. Elle arriva jusqu'à la famille, qui crut devoir faire donner à mon père des témoignages de son intérêt ; cela fut encore traduit comme on traduisait tout alors. On dit que Louis XVI avait fait complimenter mon père pour sa conduite et l'avait offerte en exemple à tous ses officiers. Il en résulta que le nom d'Assimbret fut marqué d'une renommée qui devait plus tard le faire inscrire l'un des premiers sur les listes de proscription.

Je ne vous ai pas dit le motif secret qui avait fait refuser si longtemps au comte de Cauny la réparation que lui demandait mon père, mais vous l'avez sans doute deviné. Le comte était épris et sincèrement épris de Valentine, quoiqu'à cette époque elle eût à peine quatorze ans. Mais il paraît que déjà à cet âge c'était une personne accomplie en esprit et en beauté.

« – Ah ! dit Luizzi avec un amer soupir ; alors, comme aujourd'hui, à ce que je vois, les couvents n'étaient pas un asile contre la séduction.

– Il n'y eut pas de séduction, je vous assure, mon cher Armand ; cette passion naquit et grandit avec l'âge chez le comte et Valentine. Toutes les fois que M. de Cauny le père envoyait le vicomte pour voir sa sœur, celui-ci, qu'un voyage de quelques heures aboutissant à un parloir ennuyait à périr, se faisait accompagner par son ami. Bientôt il arriva que mon père, dont ces visites dérangeaient la vie de plaisirs,

priait le comte, qui, disait-il, avait beaucoup de temps à dépenser en ennui, d'aller voir sa sœur et de lui rapporter les nouvelles du couvent pour qu'il pût les apprendre à son tuteur comme s'il eût fait la visite lui-même. M. de Cauny, quoique bien jeune, aima d'abord Valentine comme une enfant charmante qui n'était guère protégée que par lui ; car le vieux comte, toujours malade et impotent, ne quittait presque jamais son hôtel. Puis, lorsqu'elle devint grande et belle, il l'aima comme une femme. On avait coutume de voir venir M. de Cauny au couvent, où il représenta longtemps, à vrai dire, son père en qualité de tuteur de Valentine. Personne ne put soupçonner que ces visites n'avaient plus un intérêt aussi respectable, et, lorsque des dissensions d'opinions éclatèrent entre le vicomte d'Assimbret et M. de Cauny, personne n'ayant averti la supérieure qu'il y avait une séparation entre les deux familles, le comte continua à voir Valentine jusqu'au moment de ce déplorable duel…

XXXII

SECOND RELAIS.

À cet endroit du récit de madame de Cerny, on était arrivé à un relais, et la diligence s'arrêta. La comtesse se tut, car il lui aurait été difficile de se faire entendre à travers le bruit de chaînes et le jurement des postillons qui attelaient les chevaux. Pendant ce temps, Luizzi regarda quels étaient les voyageurs qui occupaient l'intérieur, la rotonde et les cabriolets supérieurs de la voiture, et qui étaient descendus pour la plupart. Il s'aperçut, à sa grande satisfaction, qu'il n'y avait parmi eux aucune figure qui lui fût connue de près ou de loin, car il commençait à se défier de ses souvenirs en fait de visages, ne reconnaissant presque jamais les gens du premier regard. Au moment où il achevait cette inspection, la tête hors de la portière, il fut appelé par madame de Cerny qui lui dit en riant :

– Armand, je vous demande l'aumône.

Le baron se retourna et aperçut à la portière une charmante jeune fille de quatorze ans à peu près, souffrante, malade, étiolée et parlant d'une voix dolente. Il tira une pièce de cent sous de sa poche et la remit à la mendiante, qui la regarda d'abord avec un étonnement plein de joie, puis reprit aussitôt sa tristesse.

– C'est beaucoup, dit-elle ; je vous remercie, Madame.

Elle s'arrêta, puis ajouta en s'éloignant et à voix basse, comme si elle se parlait à elle-même :

– C'est beaucoup, et pourtant ce n'est pas assez !

– Qu'est-ce donc ? dit vivement la comtesse en rappelant la jeune fille, dont le charmant visage l'avait intéressée ; pourquoi n'est-ce pas assez, mon enfant ?

– Oh ! Madame, je ne demande pas davantage, c'est plus que je n'ai jamais reçu depuis que mon vieux père et moi vivons de la charité publique ; mais il faudrait que nous fussions arrivés à Orléans bien vite, et je me disais que ce n'était pas assez pour payer ma place et celle de mon père, là-haut, sur l'impériale.

– Armand… dit la comtesse en regardant le baron avec prière.

Luizzi appela le conducteur et lui dit :

– Laissez monter cette enfant et son père sur l'impériale ; je payerai ce qu'il faut.

– Merci, Madame ! merci ! s'écria joyeusement la mendiante, s'adressant toujours à la comtesse et comprenant par un instinct secret que le bienfait qu'elle recevait lui venait plutôt d'elle que de celui qui l'accomplissait… Merci ! dit-elle… Voilà votre argent, puisque vous payez pour nous.

– Gardez, mon enfant, dit madame de Cerny, et, lorsque nous serons arrivés, venez me parler en quittant la voiture.

– Oui, Madame ! dit l'enfant en faisant une révérence et en courant vers un vieillard qui était assis sur une pierre devant la porte de la poste.

La manière dont il écouta le jeune fille, sans relever la tête, montra qu'il était aveugle et que rien de ce qui se passait autour de lui ne lui arrivait plus que par l'oreille. Alors madame de Cerny, se tournant vers Luizzi, lui dit en souriant :

– Vous voyez, Armand ! je dispose de votre fortune.

– C'est effrayant ! repartit Luizzi du même ton.

Et ils échangèrent ensemble un de ces sourires et un de ces regards où il y a plus d'amour que dans les plus douces paroles. Puis la voiture se remit en marche, et la comtesse dit à Luizzi :

– Maintenant, il faut que je reprenne mon récit.

Et elle continua ainsi :

– Comme je vous l'ai dit, le comte de Cauny avait continué à voir Valentine jusqu'au moment de son duel avec mon père. À cette époque, la délicatesse lui imposa un sacrifice qu'il n'avait pas cru devoir faire à des dissidences d'opinion, mais qu'il ne pouvait refuser au sang qu'il avait versé bien malgré lui. Il cessa d'aller au couvent, et, résolu à ne plus voir mademoiselle d'Assimbret, il lui écrivit pour la première fois et lui apprit la raison qui les séparait. Après avoir déploré dans cette lettre les résultats de ce funeste événement, le comte finissait par assurer Valentine que jamais il n'oublierait l'amour qu'il lui avait voué, et que, s'il venait des jours plus heureux où il pût retrouver l'amitié de son frère, il espérait retrouver l'amour de la sœur. Mais il ajoutait que pour lui cette espérance était bien éloignée, qu'il prévoyait que la marche des affaires amènerait d'épouvantables malheurs, et qu'il ne craignait pas de lui avouer qu'il était assez effrayé de l'avenir de la France pour déplorer la part qu'il avait prise au mouvement révolutionnaire. « Dans ce cas, ajoutait-il, si jamais vous et votre frère avez besoin d'un protecteur, je n'ose plus dire d'un ami, n'oubliez pas que je suis à vous maintenant comme autrefois, demain

comme aujourd'hui, et que je ne recule pas dans la voie où je suis entré, parce que j'y aperçois l'espoir lointain de pouvoir protéger ceux que j'aime. »

Le récit que je vous fais, reprit Léonie, ne manque de rien de ce qui constitue un roman. J'y mets même les lettres amoureuses et je les cite textuellement. C'est que cette lettre de M. de Cauny eut pour lui d'épouvantables conséquences, et que la phrase que je vous cite fut le texte de sa condamnation.

– M. de Cauny a donc péri dans la révolution ?

– Lui, comme beaucoup de ceux qui ont voulu museler le lion après l'avoir déchaîné. Mais pour vous ce n'est pas cela qu'il est important de savoir. J'arrive rapidement à la circonstance qui a amené la perte de la fille de ma tante, de ma cousine.

– Non, non, dit Luizzi, dites-moi tout ; car souvent le détail le plus insignifiant éclaire plus pour découvrir la vérité que les événements les plus graves.

– Voici donc la suite de cette histoire, dit la comtesse. Mon père, remis de sa blessure, resta en France jusqu'au 10 août, espérant toujours que l'ordre se rétablirait, ne tenant pas pour possible une révolution qui renverserait le trône, ne s'imaginant pas surtout que des sujets pussent jamais aller jusqu'à juger leur roi, à le condamner et à le faire exécuter. Au moment de la captivité de Louis XVI, le vicomte, qui avait été reconnu parmi ceux qui avaient le plus courageusement défendu les Tuileries, fut obligé de se cacher, et bientôt il alla rejoindre les princes émigrés. Sans doute il se souvint dans sa fuite qu'il laissait sa sœur en France sans protecteur, car le vieux comte de Cauny était mort ; mais, d'une part, ses propres dangers ne lui permettaient pas d'emmener Valentine à qui il les aurait fait partager, et, d'autre part, il pensait comme tant d'autres que cette émigration ne devait être qu'une absence de quelques mois, que bientôt il serait de retour à Paris, et qu'une campagne suffirait à mettre à la raison toute cette populace révoltée. Comme tant d'autres, il se trompa.

Pendant ce temps arriva l'entière dispersion des maisons religieuses, et un jour vint où des officiers municipaux, suivis d'un corps de soldats, forcèrent le couvent où se trouvait encore ma tante, et sur l'heure, sans laisser aux pauvres recluses le temps de faire les moindres préparatifs, on les expulsa, les laissant à la porte sans argent, sans ressources, sans guide. Chacune d'elles eut assez à faire de pourvoir à sa sûreté pour ne pas avoir à s'occuper de celle des autres ; mais toutes à peu près savaient où elles devaient se retirer, car toutes celles dont la famille avait fui la France avaient depuis longtemps quitté le couvent. Il n'y eut donc que Valentine qui demeura véritablement dans la rue,

ne sachant que faire ni devenir.

– Hier, Armand, vous me plaigniez, moi, femme, qui suis dans la force de la vie et qui étais dans une voiture avec un homme qui m'a juré de me protéger, vous me plaigniez de ce que je souffrais un peu du froid et de la fièvre. Or, pensez quelles durent être les douleurs d'une pauvre fille de quinze ans jetée tout à coup sur une grande route, vêtue d'un habit qui lui attirait les grossières injures des passants et souvent même les sévices des enfants des villages qu'elle traversait ! Songez que ces enfants jetaient de la boue sur sa blanche robe en la poursuivant des plus épouvantables invectives. Ma pauvre tante passa deux jours entiers sans manger et coucha deux nuits dans les fossés des chemins. Voilà de ces douleurs dont on suppose que les gens de notre sorte n'ont jamais eu à souffrir ; et certes, si vous aviez rencontré madame de Paradèze dans le magnifique château qu'elle habite, vous auriez pris pour un conte impossible la supposition qu'une femme de ce nom et de ce rang eût été plus misérable que la mendiante à qui nous venons de faire l'aumône.

– Cela m'étonne moins que vous ne pensez, dit le baron, et moi-même j'ai dû à l'hospitalité d'un paysan de ne pas passer la nuit au grand air, et à une rencontre fort heureuse, de ne pas être arrêté comme un mendiant et un vagabond. Mais veuillez continuer.

La comtesse reprit :

– Cette misère fut longue, elle dura près de quinze jours, durant lesquels Valentine parvint à gagner Paris. La seule chose qu'elle eût gardée de sa vie passée était la lettre de M. de Cauny. Une femme ne perd jamais et ne quitte jamais la première lettre d'amour qu'elle reçoit. Elle l'avait gardée sans espérance, et, lorsqu'elle fut chassée de son seul asile, elle repoussa la pensée d'aller demander la protection de M. de Cauny qui avait versé le sang de son frère ; mais la misère est bien forte, et, après avoir erré deux jours entiers dans les rues de Paris en y vivant des aumônes que la faim lui avait appris à solliciter, elle se décida à s'adresser à celui qu'elle aimait. Elle se rendit à son hôtel et ne l'y trouva point ; car le comte, ayant appris l'acte brutal commis au couvent qu'elle habitait, était parti immédiatement pour lui offrir un asile, et il la cherchait de tous les côtés, courant sur les traces de toutes les religieuses, par les routes qu'on disait leur avoir vues prendre, celle-ci d'un côté, celle-là d'un autre. Il en rencontra plusieurs, mais ce n'était point Valentine, et il revint désespéré à Paris, pour apprendre qu'une jeune fille, une religieuse, était venue le demander et qu'elle s'était retirée en apprenant qu'il n'y était pas et en disant se nommer mademoiselle d'Assimbret. Le comte s'irrita de ce qu'on ne l'avait pas reçue malgré son absence, et il maltraita le concierge dont l'insolence lui fit supposer qu'il l'avait durement repoussée.

Cette légère circonstance, qui n'eût été d'aucune importance entre le comte de Cauny et l'un de ses gens, devint très-grave entre le citoyen Cauny et le citoyen Follard. Le lendemain, quand Valentine se présenta de nouveau à l'hôtel, au moment où le concierge chassé allait le quitter, Follard s'écria en montrant le poing à Valentine : « Ceux qui sortent le feront payer cher à ceux qui entrent. » Ce misérable faisait partie d'un club dont était président un ancien professeur de musique du comte, qui l'avait toujours bien traité et qui devait même à M. de Cauny la place qu'il avait. Cet homme, poussé par un sentiment de reconnaissance, vint le prévenir qu'il avait été dénoncé par son concierge comme donnant asile à des religieuses, et que, malgré tous ses efforts, le club avait décidé que M. de Cauny serait appelé dans son sein pour y rendre compte de son aristocratique pitié.

M. de Cauny, qui comprenait déjà jusqu'où pouvait aller une dénonciation de cette espèce, crut ne pouvoir mieux répondre qu'en annonçant au club que le citoyen Cauny n'avait pu commettre un crime contre la sûreté publique en recevant chez lui la citoyenne Cauny, sa femme. Il remplit donc les formalités du mariage, très-expéditives à cette époque, et épousa ma tante, mademoiselle d'Assimbret. La nécessité de son salut détermina Valentine plus peut-être que ne l'eût fait son amour. Les jours de misère qu'elle avait passés sans trouver personne à qui demander appui, avaient singulièrement frappé l'imagination de cette jeune fille, qui était presque encore une enfant ; elle parlait toujours du malheur de rester seule et abandonnée dans le monde. La terreur qu'elle a conservée toute sa vie d'un pareil isolement n'a pas peu contribué sans doute à lui faire accomplir un acte que j'ai toujours regardé comme un malheur, et que mon père appelle encore une bassesse.

– Une bassesse ! s'écria Luizzi en interrompant madame de Cerny.

– Laissez-moi achever ce récit, et vous comprendrez comment je puis avoir raison selon mes idées, et comment mon père peut parler ainsi selon les siennes.

Pendant plusieurs années, leur mariage ne donna que du bonheur à M. de Cauny et à ma tante ; mais bientôt il valut à tous les deux une persécution que certes ils étaient loin de prévoir. Le simple hasard d'une visite amena un jour l'ancien maître de musique, dont je vous ai parlé, chez M. de Cauny, et le mit en présence de sa femme. L'attention avec laquelle cet homme la considérait la poussa à lui demander pourquoi il l'examinait ainsi, et M. Bricoin lui répondit que…

– Bricoin ! s'écria Luizzi, interrompant encore madame de Cerny.

– Le connaissez-vous donc aussi ? dit la comtesse.

– Non, répondit Armand ; mais, si je ne me trompe, c'est le nom de

l’homme qui fut assez heureux pour être le premier amant de madame de Marignon.

– Puisque vous savez cela, repartit Léonie, vous savez sans doute aussi que ce fut celui que mon père chassa de chez elle à coups de bâton. Cet homme ne l’avait pas oublié ; et lorsqu’il répondit à ma tante qu’il ne la regardait avec tant d’attention que parce qu’il était frappé de son étrange ressemblance avec un certain vicomte d’Assimbret qu’il avait connu, et que ma tante lui expliqua cette ressemblance en lui apprenant qu’elle était la sœur du vicomte, elle ne put deviner, dans le singulier adieu que lui adressa cet homme, des projets de vengeance terrible, car rien ne devait lui faire prévoir en quoi elle y était exposée : « Adieu, Madame, lui dit cet homme en sortant ; nous nous reverrons, nous nous reverrons ! »

Cette circonstance que je viens de vous raconter fut vite oubliée par madame de Cauny, comme vous devez le penser, et elle fut bien loin d’y chercher la source de la persécution qui vint la frapper, lorsque, quelques semaines après, son mari fut arrêté sur un de ces mille prétextes avec lesquels on faisait alors si aisément emprisonner et tuer un homme. Comme il avait écrit à mon père, on le dit en correspondance avec les émigrés ; on fit, en conséquence, une perquisition dans ses papiers. Cette lettre dont je vous ai parlé, et dans laquelle il préjugeait les excès de la révolution, fut la base d’une accusation de trahison. Cependant, pour la seconde fois, ma tante se trouvait seule avec sa faiblesse et ses terreurs.

Une autre, moins ignorante du passé, moins ignorante aussi de la perfidie des mauvaises passions, se serait laissée tromper par la manière dont M. Bricoin vint lui offrir son appui, lorsqu’il eut appris, dit-il, que le citoyen de Cauny avait été incarcéré. Vous dire comment cet homme, grâce à l’espérance qu’il offrait sans cesse à l’infortunée Valentine, s’introduisit chez elle, gagna sa confiance, apprit tous ses secrets, ce serait vous raconter l’histoire d’une pauvre femme abandonnée, seule au monde, et pour laquelle cet isolement était une profonde terreur. Sans doute Bricoin apprit d’elle tout ce qu’il voulut en savoir ; car ce fut d’après ses conseils que le comte, prévoyant le sort qui l’attendait, fit pour sa femme un testament portant donation complète de tous ses biens dans le cas où il mourrait sans enfants, et lui en assurant la moitié dans le cas contraire. Cette clause avait été jointe au testament, parce qu’à l’époque dont je vous parle madame de Cauny était grosse.

Cependant le régime de terreur, qui avait pesé pendant dix-huit mois sur la France, commençait à se lasser de son œuvre sanglante, et, quelques mois après avoir fait ce testament, M. de Cauny pouvait concevoir l’espérance assez fondée d’être rendu à la liberté et de voir

naître l'enfant que sa femme portait dans son sein, lorsque, le jour même de l'accouchement de madame de Cauny, il fut enlevé de sa prison et périt sur l'échafaud. Qu'une femme comme ma tante fût plus qu'une autre facile à égarer par des terreurs imaginaires en toutes circonstances, cela se conçoit aisément ; mais qu'en présence d'un si terrible événement on l'ait égarée jusqu'à des craintes impossibles, cela est moins étonnant encore.

Bricoin lui persuada que la rage des bourreaux s'étendrait jusque sur l'enfant qui venait de naître, et, grâce au désespoir de cette femme malade, faible, seule, prête à mourir de douleur et de maladie, il parvint à lui persuader de se séparer de son enfant, qu'il avait le moyen, disait-il, de confier à des mains sûres…

XXXIII

TROISIÈME RELAIS.

La voiture s'arrêta encore, et madame de Cerny suspendit de nouveau son récit. Presque au même instant, la petite mendiante s'approcha de la portière de la voiture, montra sa jolie tête à la glace et dit d'un air charmant à la comtesse :

– Madame, voici mon père qui veut vous remercier lui-même de ce que vous avez fait pour nous.

Léonie vit s'avancer alors un vieillard aveugle, comme elle l'avait deviné, mais dont la figure sévère gardait un grand air de résolution et de fierté sous les longs cheveux blancs dont elle était inondée.

– Madame, lui dit-il, vous venez de faire une bonne action, et Dieu ne sera point juste s'il ne vous en récompense pas. Ce n'est seulement une aumône que vous avez donnée à cette enfant, c'est peut-être une famille que vous venez de lui rendre en lui procurant les moyens d'aller jusqu'à la ville où elle peut trouver des renseignements sur les parents qui l'ont abandonnée.

La comtesse ne répondit pas au vieux mendiant ; mais se retournant vivement vers le baron, elle lui dit :

– Voilà qui est-étrange, Armand, encore une fille abandonnée et perdue ! Combien y a-t-il donc de malheureux ainsi jetés dans le monde, que dans cette étroite voiture il s'en trouve pour ainsi dire deux ?

– C'est étrange, dit en effet le baron d'un ton plus soucieux que ne le comportait un simple mouvement de surprise ; c'est étrange, répéta-t-il en lui-même, se demandant si ce n'était pas le pouvoir infernal de son esclave qui amenait ainsi sur sa route toutes ces rencontres extraordinaires et qui l'avertissait de sa présence comme il l'en avait menacé.

Pendant ce temps la comtesse avait répondu au mendiant avec un intérêt très-vif et avec cette politesse de femme qui donne un rang au malheur.

– J'avais prié cette enfant, Monsieur, de ne pas quitter Orléans sans venir me revoir ; je vous prie de l'accompagner, car, si je puis vous être utile, je le ferai avec grand plaisir.

– Qui devrai-je demander ? dit le vieil aveugle.

– Vous demanderez, répondit rapidement Léonie, vous demanderez la…

– Prenez garde ! fit Luizzi en l'arrêtant soudainement, n'oubliez pas que votre nom prononcé tout haut peut être une imprudence…

– Vous avez raison, dit-elle, et elle répondit à l'aveugle : Cela sera inutile, je vous ferai loger dans la maison où nous descendrons.

La voiture était prête à se remettre en route. Les voyageurs durent reprendre chacun leur place ; mais, cette fois, Léonie ne recommença pas immédiatement le récit qu'elle avait interrompu. La conversation entre elle et Luizzi s'engagea sur ce qui venait de se passer, et tous les deux se promirent bien, chacun avec une pensée particulière, de poursuivre jusqu'au bout l'éclaircissement de ce nouveau mystère. Ce fut alors que Luizzi dit à la comtesse :

– N'oublions pas que nous avons plus d'une tâche à remplir en ce genre, et veuillez m'apprendre enfin ce que devint la malheureuse madame de Cauny entre les mains de ce misérable Bricoin.

– Hélas ! dit madame de Cerny, elle devint sa femme.

– Quoi ! s'écria Luizzi, M. de Paradèze…

– N'est autre chose que ce Bricoin, qui, lorsqu'il fut devenu riche par ce mariage, cacha sous un nom de terre la basse extraction de sa naissance. Mais pour que vous n'accusiez pas ma tante d'avoir agi avec une légèreté et une inconséquence qui la rendraient trop peu respectable à vos yeux, il faut que je vous explique par quelle manœuvre coupable M. Bricoin parvint à un but qu'il avait espéré dès le premier moment de sa rencontre avec madame de Cauny. Si les terreurs que cet homme savait lui inspirer pour sa sûreté et celle de sa famille livraient Valentine sans défense à cet homme, le peu de sympathie qu'elle avait pour ses formes grossières, et d'ailleurs l'âge avancé de Bricoin, qui avait déjà plus de quarante ans à cette époque, la protégeaient contre toutes les déclarations mal déguisées dont il l'accablait. Ce fut alors qu'il lui arriva un malheur que je puis vous dire à vous, Armand, et qui est peut-être une excuse à la faute qu'elle a faite en épousant M. Bricoin, quoique ce malheur soit lui-même une faute. Valentine, belle, jeune, charmante, isolée, rencontra, parmi le peu d'hommes que son nom appelait chez elle, un homme distingué, d'une rare adresse à faire croire à des sentiments qu'il n'avait pas, d'un implacable cynisme à se vanter d'avoir joué ces sentiments, et qui s'étudia de tout le pouvoir de son infernale séduction à mettre madame de Cauny au nombre de ses victimes. Cet homme, dont ma tante n'a jamais voulu me dire le nom…

– Cet homme, dit Luizzi en interrompant la comtesse, cet homme s'appelait M. de Mère.

– Vous le connaissez ? dit la comtesse avec un nouvel étonnement.

– Ne savez-vous pas, repartit Luizzi, que je sais toute l'histoire de madame de Marignon ?

– M. de Mère a-t-il donc eu quelques rapports avec madame de Marignon ?

– Il a été son dernier amant, comme Bricoin avait été le premier.

À cette révélation, madame de Cerny devint pensive à son tour ; elle s'étonna en elle-même de ces destinées qui agissent l'une sur l'autre sans paraître jamais s'être rencontrées, et elle répondit à Luizzi :

– Ce fut donc le dernier amant de madame de Marignon qui livra Valentine au premier !

Elle s'arrêta, puis elle continua :

– Vous savez, je le suppose, par quel lâche et insultant abandon ce M. de Mère paya l'amour d'une femme qui s'était noblement confiée à lui et envers laquelle il fut d'autant plus infâme qu'elle n'avait personne au monde pour la protéger.

– Elle s'en vengea cependant autant que le peut une femme, dit le baron, en le traînant audacieusement dans la fange de sa propre infamie, devant une nombreuse assemblée, et en présence de madame de Marignon, qui n'était alors que la belle Olivia.

– Oui, répondit madame de Cerny, je sais que, grâce aux relations que la belle Olivia, puisque vous l'appelez ainsi, avait gardées avec le vicomte qu'elle avait retrouvé en Angleterre, elle se crut autorisée à attirer madame de Cauny chez elle, malgré la honteuse position où elle vivait alors.

Luizzi ne put s'empêcher de remarquer le mot de honteuse position que venait d'employer madame de Cerny, et il admira combien les convenances apparentes du monde peuvent dominer les âmes les plus fortes et les plus justes, puisqu'il avait pu trente ans après rencontrer convenablement la comtesse chez cette femme dont elle qualifiait la vie d'autrefois avec tant de mépris.

Cependant madame de Cerny continua :

– Ce que je ne savais pas, car elle ne me l'a point dit, c'est que ma tante y avait retrouvé M. de Mère, et qu'elle y avait fait l'éclat dont vous me parlez ; toujours est-il que, le cœur brisé par la fatale expérience qu'elle venait de faire de la perfidie de certains hommes, elle renonça à espérer aucun amour et sentit avec plus de force que jamais la douleur de son isolement. La chance devint belle alors pour

Bricoin qui, toujours assidu près de la jeune veuve, lui sauvant l'ennui de ses affaires, la protégeant contre la rapacité des intrigants, sinon contre les perfidies du monde, semblait être le seul protecteur qu'elle dût avoir jamais. D'ailleurs, il parlait toujours de mariage, et ce lien sacré, dont madame de Cauny avait apprécié la sainteté durant les deux années qu'elle avait passées avec son mari, était le seul qui pût attacher son existence à un homme qui ferait sa vie de sa vie, son bonheur de son bonheur. Une autre raison, que j'ai tardé à vous dire parce que je ne puis croire à la manière dont mon père l'envisage, dut déterminer aussi l'infortunée Valentine. Depuis le jour de sa naissance, elle n'avait pas vu sa fille. Bricoin, pour des raisons fausses ou vraies, lui disait toujours que les gens à qui il l'avait confiée avaient quitté Paris et étaient sur le point d'y revenir. Peut-être mon père a-t-il raison ; peut-être cet homme fit-il espérer son enfant à une mère, comme le prix du sacrifice qu'il lui demandait ; peut-être Bricoin promit-il à madame de Cauny de lui rendre sa fille le jour où elle consentirait à l'épouser. Quoi qu'il en soit, ce mariage eut lieu, et quelques jours après M. de Paradèze, car il prit ce nom en épousant ma tante, annonça à sa femme qu'il avait la presque certitude que sa fille était morte.

– Le croyez-vous donc capable d'un crime ? dit Luizzi.

– Ce que vous m'avez appris de madame Peyrol, répondit madame de Cerny, nous prouve, si tant il est qu'elle soit cette malheureuse fille perdue, que Bricoin ne poussa pas jusque-là l'infamie. D'ailleurs, jamais il ne produisit une preuve légale de la mort de cette enfant ; et, depuis plus de trente ans, ma tante vit avec l'horrible incertitude de savoir si elle a une fille ou si elle n'en a pas. Toutes les recherches faites par mon père ont été vaines ; car, il faut vous le dire aussi, ce fut mon père qui, en haine de M. de Paradèze, essaya le plus activement de découvrir l'héritière de M. de Cauny. « Il a fait disparaître l'enfant, disait-il, pour s'emparer de toute sa fortune ; je le ferai reparaître, moi, pour faire rentrer ce drôle dans la misère dont il n'aurait jamais dû sortir. » Car voilà de quel style mon père parle toujours du mari de sa sœur.

– Mais ne craignez-vous pas, dit le baron, qu'avec la haine qui existe entre ces deux hommes votre séjour chez M. de Paradèze ne soit très-dangereux ?

– Je vous l'ai dit, repartit la comtesse, M. de Paradèze est maintenant un vieillard accablé d'infirmités et qui n'a plus la force de vouloir, car c'est à peine s'il a souvenir de ce qu'il a été. Comme elle disait ces mots, ils entrèrent à Orléans.

XXXIV

ENCORE UNE HISTOIRE NOUVELLE ET QUI EST VIEILLE.

LE DERNIER GROGNARD.

D'après ce qu'il avait écrit à sa sœur, Luizzi alla se loger à l'hôtel de la Poste sans déclarer son nom. On ne le lui demanda pas, vu la générosité qu'il montra envers le premier domestique qui s'empara de ses paquets. Quoi qu'en ait la police, l'or est un passe-port aussi excellent que celui qui est signé PORTES, et que cet aimable et excellent homme délivre avec tant de politesse.

Lorsque Léonie et le baron furent installés dans leur appartement où on les avait servis, ils pensèrent à faire appeler le vieil aveugle et la jeune mendiante qui, d'après leurs ordres, les avaient suivis à l'hôtel. Ils les firent avertir de monter dans leur appartement et les engagèrent à leur raconter leur histoire.

– Si vous voulez me le permettre, dit l'aveugle, je commencerai par la mienne, et elle ne sera pas longue ; la petite vous dira ensuite la sienne, et vous verrez ce que vous en pouvez tirer.

– Parlez, lui répondit Léonie.

Et voici ce que dit le vieillard :

– Tel que vous me voyez, j'ai quatre-vingts ans sonnés ; je suis né en 1752, et j'étais soldat aux gardes françaises en 1770. Il ne faut pas vous étonner de ce que je vais vous dire, parce qu'à quatre-vingts ans et dans l'état où je suis réduit on a le droit de tout dire. J'avais donc dix-huit ans, et j'étais un des plus beaux hommes de la compagnie ; je dois avouer que je ne m'en étais pas aperçu, lorsqu'une très-belle femme du temps m'en fit avertir par sa chambrière. Il se trouvait que cette très-belle femme avait un mari qui n'était pas suffisant ; il s'appelait Béru et jouait du violon d'une façon merveilleuse, mais rien que de ça.

À ce nom de Béru, madame de Cerny et Luizzi se regardèrent avec un tel étonnement (car Léonie n'ignorait pas l'origine d'Olivia), que ni l'un ni l'autre n'entendirent, à vrai dire, la singulière phrase du vieux soldat qui continua :

– Il paraît que madame Béru s'ennuyait beaucoup de son mari ; il ne s'amusait pas beaucoup d'elle non plus, et, une fois qu'elle vint voir la parade où j'étais en superbe tenue, je crus remarquer qu'elle m'avait distingué face en tête sur toute la ligne. Je ne dis rien, mais je pensai en moi-même que ce pourrait être une maîtresse qui m'irait joliment, bien habillée, bien cossue, et qui devait avoir une fameuse cuisine chez elle ; je lui fis l'œil, elle n'en parut pas courroucée, et il me sembla qu'elle demandait à un des officiers de notre compagnie : « Quel est donc ce bel homme qui est le troisième du premier rang ? » Il paraît que l'officier lui dit mon nom et mon adresse à la caserne des gardes françaises ; car le soir je reçus un petit brin de poulet que je me fis lire par le caporal et qui m'engageait à passer chez la belle dame, sous prétexte de me demander des nouvelles du pays, attendu que je suis des environs d'Orléans et qu'elle en est aussi. Je me rendis à l'invitation. Je me tais par respect pour Madame et pour l'enfant qui nous écoute, mais neuf mois après, jour pour jour, madame Béru accoucha d'une jolie petite fille qu'on appela Olivia. J'ai la mémoire des noms, et pour cause, ajouta le vieux soldat d'un ton significatif.

Léonie et Armand échangèrent un nouveau regard, l'un et l'autre de plus en plus confondus de l'étrange assemblage de toutes ces circonstances, et Luizzi véritablement alarmé au souvenir des menaces de Satan.

– Or, continua le soldat, il faut vous dire qu'outre les jolis petits cadeaux que me faisait la belle de mon cœur et qui me mettaient à même de porter du drap d'officier et du linge blanc deux fois la semaine, elle m'avait promis sa protection ; mais cette protection se fit si longtemps attendre qu'en 1789 j'étais encore soldat aux gardes françaises. Cependant ma fille avait fait fortune ; mais, comme ce n'était pas ma fille devant la loi, je n'avais rien à lui réclamer, et en 1793, lorsqu'elle était en Angleterre, j'étais soldat de la république. Depuis ce temps, je ne puis pas dire que j'en ai eu des nouvelles, à moins que je n'eusse été en chercher en Italie, et l'Italie n'est pas précisément sur la route de Londres.

Quand je revins à Paris, on me dit bien qu'on l'avait revue quelque part. J'étais toujours soldat de la république ; mais je me trouvais tellement en fonds, que, ma foi ! je ne pensai pas trop à aller chercher ma fille. Cet argent me venait d'une drôle d'affaire qu'il faut que je vous conte.

Et il continua :

– Un soir que je passais le long d'un hôtel de la rue de Varennes, je fus heurté par un homme qui portait sous le bras un paquet qui criait. Il faisait nuit. Je regarde cet homme, qui avait l'air tout effaré.

« Où allez-vous donc si vite, que je lui dis en l'arrêtant, que vous marchez sur le pied d'un grenadier de l'Italie, comme vous pourriez faire sur un moindre pavé ?

– Je vais où vous pouvez aller pour moi, me dit-il, si vous voulez gagner une bonne récompense.

– Ça se peut ! que je lui dis.

– En ce cas, me répondit-il, prenez ces vingt-cinq louis et cet enfant, et allez le porter aux Enfants-Trouvés. »

Je pris les vingt-cinq louis et je regardai l'hôtel d'où sortait cet homme. C'était une belle façade, une grande porte cochère, avec deux belles colonnes ; un vrai hôtel du faubourg Saint-Germain. Moi, qui avais vécu un peu dans les idées de l'ancien régime, je me dis : C'est bon ! connu ; une grande dame qui a frustré son mari en son absence ou une jeune personne sur le point de se marier, c'est tout simple ! Je reçus l'enfant des mains du médecin, car ce devait être le médecin ; les médecins n'ont jamais été bons qu'à ça, et je l'emportai le plus proprement et le plus doucement que je pus. On lui avait attaché au cou un papier que j'eus la discrétion de ne pas lire, attendu que je ne sais pas lire, ce qui m'est parfaitement égal à présent que je suis aveugle, et je m'amusai à regarder au clair des réverbères les langes en fine toile dont était enveloppé cet enfant, lorsqu'à mon tour je fus accosté par un homme qui fut tout aussi surpris que moi en me voyant en grande tenue et avec un poupon sous le bras. Le fait est que ça n'était pas naturel et que je n'eus pas le droit de me fâcher lorsqu'il me dit en m'abordant :

« Eh ! camarade, où diable avez-vous donc trouvé cet enfant ?

– Pardine ! que je lui dis, saisi par son idée, je l'ai trouvé là-bas, du côté du Gros-Caillou, qui grognait comme un malheureux.

– Et que comptez-vous en faire ? me dit-il.

– Je vais le porter à son domicile naturel, aux Enfants-Trouvés. »

Alors il s'arrêta et sembla réfléchir longtemps, puis il me dit :

« – Voulez-vous me donner cet enfant ?

– Un moment, camarade, que je lui réplique, on ne confie pas comme ça une pauvre petite créature au premier venu sans savoir ce qu'il en veut faire.

– Je l'élèverai, me dit cet homme, je le nourrirai ; je n'ai pas d'enfant, il deviendra le mien. D'ailleurs, j'en ai besoin.

– Besoin d'un enfant ! que je lui dis. C'est peut-être bon quand on est vieux ; mais vous, vous m'avez l'air d'un blanc-bec. »

En effet, il était tout jeune, comme je le pus voir toujours à la clarté

des réverbères.

« Quoique vous soyez militaire, on peut vous compter ça, me dit-il. Ma femme, qui n'était pas une femme à cette époque, voulant me sauver de la réquisition, a déclaré que je l'avais rendue grosse, et, pour ce, j'ai été obligé de l'épouser ; mais elle n'était pas grosse, elle ne l'est pas devenue. Le terme approche, on va découvrir notre ruse, et la fausse déclaration de ma femme peut l'exposer, ainsi que moi, à une peine sévère.

– Ceci n'est pas du premier courage, que je lui dis ; mais enfin, ce qui est fait est fait. D'ailleurs on ne fait pas de bons soldats avec de bons maris. Prenez l'enfant, et laissez-moi votre adresse pour que j'aille vous remercier de sa part. »

J'avais mon idée en lui faisant cette question. Deux jours après, j'allai aux informations et j'appris que Jérôme Turniquel était un brave homme, qui était digne en tout de la confiance que je lui avais montrée. Quelque temps après, et lorsqu'il ne me restait plus de mes vingt-cinq louis que les dettes que ça m'avait aidé à faire en ayant du crédit, je pensai à retrouver ma fille ; mais je fus obligé de quitter Paris immédiatement pour m'occuper plus particulièrement des affaires de la France, j'étais comme toujours soldat de la république. Je partis pour l'Égypte, où je ne gagnai que la peste, dont je guéris, parce que j'étais bel homme et qu'une odalisque du sérail me soigna d'amour. Je fus absent plusieurs années dans les pays étrangers. Je revins vers 1803, dans l'espoir de retrouver ma famille : mais il paraît que ma fille s'était fondue en grande dame, et je n'en pus pas avoir la moindre nouvelle. J'étais alors soldat dans la garde consulaire. Je passai le reste de mon temps dans les diverses capitales de l'Europe jusqu'à la campagne de 1814 : j'étais alors soldat dans la garde impériale. Lorsque l'empereur fut renversé et que sa chute m'enleva tout espoir d'avancement, je ne quittai pourtant pas l'état militaire, toujours bel homme, toujours bien tenu, lorsqu'en 1830 un coup de fusil, qui alla tuer un vieux pékin qui n'en pouvait mais, me passa si près des yeux qu'il me rendit aveugle : j'étais alors soldat dans la garde royale.

Le vieux soldat s'arrêta, et, prenant une pose où il y avait plus de fierté que le récit qu'il venait de faire ne semblait le permettre, il ajouta :

– Tout ce que je vous dis là, croyez-moi, ce n'est pas l'histoire de vous raconter la mienne, c'est seulement pour vous dire qu'après soixante ans de services effectifs on m'a refusé une place aux Invalides, sous prétexte que ma blessure n'était pas une blessure et que d'ailleurs je l'avais attrapée en tirant sur le peuple ; tout ça, c'est pour vous dire qu'on m'a liquidé une méchante pension de cent vingt-cinq francs avec laquelle on m'a dit de mettre le pot au feu tous les jours ; tout ça, c'est

pour vous dire comment un vieux soldat, ainsi que j'ai l'honneur d'être, a été réduit à se faire mendiant. Voilà toute mon histoire. Maintenant la petite va vous dire la sienne, à laquelle je ne comprends goutte, peut-être parce que je n'y vois plus, mais à laquelle vous pouvez croire, parce que, depuis le jour où elle m'a trouvé sur la route à moitié mort de faim et qu'elle m'a donné la moitié de son pain, j'ai reconnu que c'était une honnête fille. Elle m'a toujours rapporté exactement tout ce qu'on lui donnait, et j'ai toujours exactement partagé avec elle ; pas vrai, ma fille ?… parce que, voyez-vous, entre nous, c'est d'honneur ! c'est elle qui demande, c'est à moi qu'on donne. La vieillesse intéresse toujours, et ce n'est pas pour dire, mais je voudrais me voir, je dois faire un bel aveugle.

XXXV

BONNE RÉSOLUTION.

Si nous n'avons pas suffisamment expliqué dans ce récit tous les mouvements de surprise que laissèrent échapper le baron et la comtesse, si nous n'avons pas dit que l'impression produite sur eux fut grave à ce point de leur faire oublier les formules grotesques du narrateur, c'est que nous avons supposé qu'on a deviné ces mouvements et cette impression, c'est que d'ailleurs nous allons en voir les résultats. À peine le vieux soldat avait-il fini de parler, que Léonie, qui semblait avoir été la plus curieuse d'entendre les aventures de la jeune mendiante, l'arrêta au moment où elle allait commencer, et lui dit doucement :

– Je me croyais plus forte que je ne le suis. Cette route m'a tellement fatiguée que mes yeux se ferment malgré moi ; remettons à demain le récit de vos malheurs, je serai plus capable de les entendre.

Luizzi comprit l'intention de la comtesse et fit reconduire le mendiant et la jeune fille dans les chambres qu'on leur avait préparées. Le visage de Léonie attestait une préoccupation qui flottait entre des craintes et des espérances également vagues, tandis que le visage de Luizzi semblait arrêté dans l'expression d'une terreur insurmontable. Tout à coup Léonie sembla à son tour avoir fait un choix entre les diverses émotions de son âme, et elle dit à Luizzi avec une confiance exaltée :

– C'est la voix de Dieu qui parle en tout ceci ; c'est son indulgence prévoyante qui a mis sur notre route toutes ces choses extraordinaires, comme pour nous présenter l'occasion d'une bonne action qui pût contre-balancer un jour devant sa justice la faute que nous commettons.

Luizzi ne répondit point à haute voix, mais il murmura en lui-même : « C'est plutôt la voix de l'enfer qui me donne tous ces avertissements ; c'est le pouvoir de Satan qui ouvre devant moi toutes ces voies inextricables où je dois m'égarer. »

– Ne pensez-vous pas comme moi ? dit Léonie étonnée de la sombre préoccupation d'Armand, qui, pour la première fois, avait été sourd à une de ses paroles… Croyez-vous, au contraire, continua Léonie, que tout cela soit une menace du sort ? car tout cela est trop extraordinaire

pour qu'il n'y ait pas une leçon cachée au fond de ces événements.

– Je ne sais, répondit Armand d'un ton profondément découragé. Tout ce qui vient de moi me fait peur ; ma vie est un mystère qui m'épouvante, et, je l'avoue, en ce moment, je n'ai foi qu'en la protection que Dieu doit vous accorder, à vous si sainte et si pure devant lui, à vous qu'il a mise sans doute à côté de moi pour m'empêcher de me perdre tout à fait dans la voie où je puis périr.

– Armand ! Armand ! s'écria madame de Cerny, pourquoi cette faiblesse et cette terreur ? Rien de ce qui pourrait nous alarmer sur notre destinée ne se mêle à ces étranges rencontres.

– C'est que pour moi elles peuvent avoir un sens caché qu'elles n'ont pas pour vous.

L'expression du baron, pendant qu'il parlait ainsi, était empreinte de cette sombre résignation à une fatalité invincible qui prend l'homme dont tous les calculs pour bien faire ont abouti à faire mal.

La comtesse s'en étonna sérieusement et lui dit à son tour avec découragement :

– Vous avez peut-être raison, Dieu place le châtiment à côté de la faute.

– Que voulez-vous dire ?… demanda vivement le baron.

– Qu'à peine sur le seuil de l'existence perdue à laquelle nous nous sommes condamnés l'un et l'autre, vous en avez peut-être le regret…

– Léonie ! s'écria le baron, avez-vous pensé ce que vous venez de me dire ? Suis-je assez misérable pour que vous l'ayez pensé ?

Il s'approcha d'elle, puis reprit :

– Oh ! s'il en est ainsi, vous avez raison, le châtiment est à côté de la faute, car j'ai déjà mérité votre mépris pour ma faiblesse.

– Non, non, Armand, dit Léonie en s'approchant à son tour de lui et en écartant de sa main les longs cheveux d'Armand qui ombrageaient son front soucieux, comme si elle eût voulu avec eux en chasser la pensée qui l'assombrissait ; non, je n'ai pas pensé cela de toi, mon Armand. J'ai eu peur, voilà tout ! mais ce n'est pas de toi, je le jure ! de toi, en qui je crois ; de toi qui, je le sais, as eu une existence marquée de singuliers malheurs, et qui, je le crois, avais besoin d'être aimé pour être heureux. Et moi, je t'aime tant que je détournerai la fatalité qui t'a fait tant souffrir.

– Oh ! oui, lui répondit Armand en la serrant contre son cœur, tu es l'ange de ma vie, tu es la main que Dieu me tend pour me sauver dans l'orage, tu es la lumière qu'il me montre pour me guider dans la nuit. Parle ! ce que tu me diras de faire, je le ferai ; ce que tu voudras, je le

voudrai.

– Eh bien ! crois-moi, Armand, acceptons comme un signe de la protection de Dieu toutes les choses qui m'ont étonnée et qui t'ont épouvanté. Achevons par nos efforts l'œuvre qu'il semble nous avoir remise dans les mains. Rendons une mère à sa fille. Dieu, qui a mis les bienfaits au nombre des vertus, acceptera celui-là comme le plus saint et le plus grand qu'on puisse accomplir sur cette terre.

– Tu as raison, dit Luizzi, ce sera un bienfait pour toi et une expiation pour moi, et maintenant je puis te dire que j'y avais déjà pensé.

Alors il lui dit la lettre qu'il avait écrite à Gustave de Bridely, ainsi que la manière dont il lui avait recommandé madame Peyrol. Léonie écoutait le baron avec un doux sourire, et, lorsqu'il eut achevé, elle lui dit en déposant un baiser sur son front et comme si elle eût compris toutes les accusations que cet homme portait contre lui-même :

– Armand, tu vois bien que tu es noble et bon quand tu le veux, et qu'il n'y a que de fausses lumières qui t'égarent…

Puis elle reprit :

– Il faudrait savoir si M. de Bridely a rempli ta mission. C'est hier au soir que tu as remis ta lettre à Fontainebleau, elle a dû être reçue ce matin, et à l'heure qu'il est, car la nuit est venue, si cet homme est digne de t'avoir compris, il doit être parti de Paris. Il faut écrire à madame Peyrol pour t'en assurer ; et, s'il n'est pas près d'elle, nous irons nous-mêmes lui apprendre un secret qu'il serait imprudent de confier à une lettre, ou plutôt nous lui donnerons rendez-vous dans cette maison où nous attendons ta sœur et où nous serons trois alors qui te devrons notre bonheur.

– Je vais t'obéir, dit Luizzi d'un ton pensif. Repose-toi ; j'écrirai pendant ton sommeil, car il faut aussi que je fasse une longue lettre à mon notaire pour lui expliquer mes intentions, de manière qu'un séjour de vingt-quatre heures à Toulouse suffise à la conclusion de mes affaires.

La comtesse se retira dans la chambre du petit appartement qu'ils occupaient, et Luizzi demeura seul.

XXXVI

L’ESCLAVE.

Sans doute Luizzi avait raison quand il dit à Léonie qu’elle était l’ange de sa vie. Car il sembla qu’en le quittant elle emportât avec elle tout ce qu’elle donnait à cet homme d’espérance, de foi et de charité : d’espérance en son avenir, de foi en l’indulgence de Dieu, de charité pour ceux qui souffraient près de lui. Aussitôt qu’il fut seul, ses doutes le reprirent : il recommença à calculer sa vie, en raison des bonnes et mauvaises chances qu’il se croyait le pouvoir de combiner et de maîtriser. Il se dit que le temps nécessaire pour recevoir la réponse de madame Peyrol ou l’attendre elle-même pouvait l’exposer, ainsi que la comtesse, à être découverts dans une ville qui est le rendez-vous de la moitié des grandes routes de la France. Il se dit qu’après tout il ne pouvait sacrifier sa sûreté et celle de la comtesse à une femme dont il n’avait pas fait la destinée, et qui, un jour plus tôt, un jour plus tard, retrouverait sa mère sans qu’il fût besoin de se compromettre pour elle. La mission de Gustave suffisait pour le moment à arracher madame Peyrol à une misère qui ne devait pas être une bien grande souffrance pour une femme élevée dans les rudes habitudes du peuple. La seule chose qui troublât le baron dans ce panégyrique bénévole qu’il faisait de lui-même, c’était de savoir si cette mission avait été remplie, et il avait un moyen trop facile de l’apprendre pour ne pas y recourir. D’ailleurs Luizzi s’était aperçu de la facilité avec laquelle il se laissait alors dominer par la présence de celui qu’il appelait son esclave, et il résolut de reprendre vis-à vis de lui cette autorité grâce à laquelle il avait quelquefois lutté contre ce génie du mal.

Il appela donc Satan, et Satan parut sous une forme encore plus extraordinaire que toutes celles qu’il avait choisies jusque-là. Il avait pris la figure et la forme grotesque d’Akabila lorsqu’il était vêtu de ses habits de jockey. Il avait l’extérieur de cette obéissance courbée et craintive de l’esclave malais, obéissance qui cependant semble toujours prête à se relever et à se venger. Luizzi était loin de croire que Satan lui avait inspiré toutes les fatales pensées qu’il venait d’avoir, mais il supposa que le Diable avait deviné sa résolution et qu’il l’avertissait par cette forme d’esclave qu’il s’y était soumis d’avance. Luizzi le mesura d’un regard assuré, devant lequel Satan baissa les yeux, puis il lui dit d’une voix impérative :

– Gustave est-il parti pour le Taillis ?

– Il est parti, maître, dit Satan.

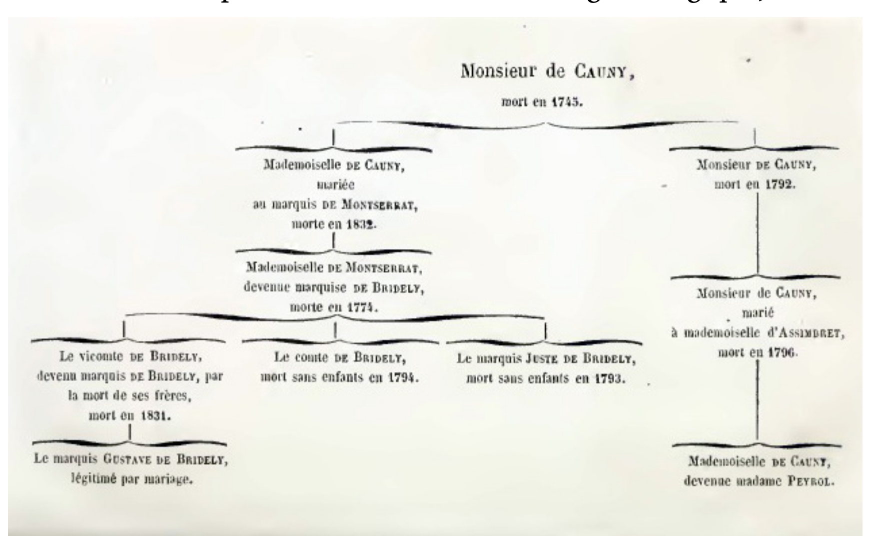
– Accomplira-t-il ma mission ?

– Ceci est de l’avenir, et je ne puis te le dire.

– C’est juste, mais dans quelles intentions est-il parti ?

– Voici, repartit Satan en jetant un parchemin sur la table, qui te l’expliquera mieux que ne pourrait le faire un long récit que tu n’as peut-être pas le temps d’entendre.

Luizzi ouvrit ce parchemin. C’était un arbre généalogique, le voici :



– Que veut dire cela ? s’écria Luizzi.

– Regarde bien et lis bien, reprit le Diable ; tu es de trop bonne famille pour ne pas comprendre un arbre généalogique, tu as reçu une trop bonne éducation pour ne pas comprendre la loi qui régit les héritages, tu dois donc savoir que M. Gustave de Bridely et madame Peyrol descendent de la même souche, et que M. Gustave de Bridely a recueilli, par représentation de son père et de sa grand’mère, l’héritage de sa bisaïeule, qui sans cela aurait appartenu à la dernière héritière des Cauny, si la famille des Bridely avait été éteinte.

– Et Gustave, cet héritier supposé, légitimé par un crime, sait-il cette circonstance ?

– Il la sait si bien, repartit le Diable, que ç’a été la matière du procès qu’il a gagné à Rennes, grâce aux soins de ton notaire Barnet.

– Malheureuse Eugénie ! à quelles mains t’ai-je livrée ! s’écria Luizzi en levant un regard épouvanté et suppliant sur Satan.

Mais il ne rencontra plus l’esclave tremblant et grotesque qu’il avait tout à l’heure devant les yeux : c’était le Malais qui avait dépouillé la livrée ridicule et honteuse dont on l’avait couvert, debout et tout nu devant lui, avec son hideux sourire et son fauve regard de cannibale, contemplant la victime qu’il va dévorer. À cet aspect, Luizzi éprouva un moment de terreur indicible, sa tête s’égara, il sentit ses genoux prêts à fléchir devant ce roi du mal, il poussa un cri horrible, et il allait lui demander grâce lorsqu’une porte s’ouvrit.

XXXVII

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

La porte s'était ouverte, et madame de Cerny était entrée. Ainsi qu'il l'avait déjà fait une fois, et cependant contre l'ordinaire de ses habitudes avec Luizzi, Satan était resté dans le coin de cette chambre. Armand, prêt à fléchir le genou devant son esclave, s'était relevé et s'était élancé vers Léonie comme un enfant épouvanté vers sa mère. Si la terreur qu'il venait d'éprouver ne l'eût pour ainsi dire étranglé, il aurait sans doute demandé secours à Léonie avec des cris d'effroi ; mais il ne pouvait articuler une parole, et ses regards étaient attachés à l'angle de ce salon, où le Diable se tenait immobile dans sa farouche attitude.

– Armand ! Armand ! s'écria Léonie, je vous ai entendu parler, vous agiter ; vous paraissiez ne pas être seul… et cependant il n'y a personne ici, ajouta-t-elle en jetant autour d'elle son regard inquiet. Luizzi s'était un peu remis de sa violente émotion.

– Personne, en effet, répondit-il, que le remords qui me dévore, que l'esprit infernal qui me possède.

À cette réponse, faite avec l'air du plus profond désespoir et d'une voix entrecoupée, Léonie regarda tristement le baron, puis elle posa sa main sur le front d'Armand, et elle reprit doucement.

– Si le passé est pour vous si terrible à considérer, ayez la force d'en détourner vos regards pour les reporter sur l'avenir.

Le Diable se mit à rire, et Luizzi tressaillit.

– Hélas, reprit Léonie à ce mouvement du baron, je crains qu'il ne vous épouvante autant que le passé, et c'est peut-être en le prévoyant que vous avez senti ce fatal désespoir ?

Luizzi allait répondre pour rassurer Léonie, lorsqu'il entendit tout à coup un homme s'écrier violemment du dehors :

– Ils sont là ! j'ai reconnu la voix de la comtesse.

Aussitôt la porte qui menait dans l'intérieur de l'auberge s'ouvrit à son tour, et M. de Cerny parut, accompagné d'un commissaire de police et de deux gendarmes.

– Voici la coupable et voilà son complice, dit le comte en désignant

d’abord sa femme, puis Armand.

Les gendarmes s’avancèrent vers madame de Cerny, qui leur dit avec plus de dignité que d’effroi :

– Ne me touchez pas, je vous suivrai.

– Emparez-vous donc de Monsieur ! dit le commissaire en désignant le baron.

Armand, égaré par cette rapide succession d’émotions et d’événements, jeta autour de lui un regard insensé, comme pour chercher une arme avec laquelle il pût se défendre et défendre Léonie ; mais il ne rencontra que le regard fauve de Satan qui dirigea lentement son doigt vers la porte ouverte de la chambre de Léonie. Ce ne fut point la lâcheté, ce ne fut point un calcul qui précipita le baron vers cette issue ; il n’eut pas la basse résolution d’abandonner Léonie, il ne calcula pas qu’il pourrait lui venir plus efficacement en aide s’il était libre que s’il se laissait emprisonner. Ce fut un mouvement irraisonné et involontaire, ce fut un de ces élans vers le salut qui entraînent si invinciblement l’homme en danger, ce fut un acte de son corps qui le fit s’élancer hors du salon. Dans la chambre de Léonie, une autre porte ouverte se présenta à lui : il la franchit, rencontra un petit escalier, le descendit rapidement, se trouva dans la cour, la traversa, gagna la rue, et, comme poussé par une force supérieure, courut devant lui jusqu’à ce qu’il eût traversé toute la ville et qu’il se vît sur la grande route.

La nuit était close, les rues désertes. Ce fut à cette circonstance qu’il dut de pouvoir échapper, car, bien qu’à vingt pas de l’auberge il fût déjà hors de l’atteinte des gendarmes, cependant, si quelque habitant avait rencontré cet homme fuyant, la tête nue, l’air égaré, il l’aurait sans doute pris pour un fou ou pour un voleur. Lorsque la fatigue l’eut forcé à s’arrêter, il s’assit sur le bord de la route et sur un de ces tas de pavés qui disent aux voyageurs que l’administration a toujours la pensée de réparer les grands chemins, tandis que les ornières l’avertissent à tout instant qu’elle ne les répare jamais. Luizzi, assis sur cet étrange siége, y demeura quelque temps avant de pouvoir calmer les battements redoublés de son cœur excité par cette longue course. Il ne pensait pas encore, il était trop haletant pour avoir des idées. Ce ne fut que lorsque l’air entra plus librement dans sa poitrine que quelques réflexions entrèrent à sa suite dans la tête de Luizzi. Une fois la voie ouverte, elles s’y précipitèrent en foule. En se voyant seul au milieu de la nuit sur cette grande route, il se souvint de Léonie, qu’il venait de laisser sans défense entre les mains de son mari, et il eut à la fois honte et horreur de lui-même. Dans un premier mouvement de bonne résolution, il se releva pour retourner à Orléans ; mais, au premier pas qu’il fit, il entendit une voix qui lui dit dans l’obscurité :

– Niais !

Il se retourna et aperçut Satan, qui avait quitté la figure d'Akabila pour en revêtir une moins extraordinaire. Il était en habit de voyage, si toutefois il y a ce qu'on peut appeler un habit de voyage dans le costume régulièrement mesquin que nous portons en toute circonstance. Cependant son frac était boutonné jusqu'au menton ; il avait de longues bottes fourrées qui lui montaient presque au haut des cuisses ; un grand manteau en forme de roulière pendait sur ses épaules, et une casquette, dont les bords étaient rabattus sur les oreilles, lui tenait lieu de cet informe rouleau de feutre noir qui se nomme chapeau. Luizzi était trop mécontent de lui-même pour ne pas s'en prendre à quelqu'un de son indigne conduite ; aussi, dès qu'il eut reconnu Satan à l'éclat de ses prunelles qui répandaient autour de lui une clarté verte et livide, il s'écria :

– Qui t'a appelé, esclave ?

– Toi.

– Tu mens.

Le Diable reprit d'un air froid et en tournant le dos à Luizzi :

– Vous êtes fou, monsieur le baron.

– Oui… oui, dit Luizzi, c'est vrai, c'est moi qui t'ai appelé, mais ce n'est pas ici, et je ne t'ai pas dit de me suivre.

– M'avez-vous ordonné de vous quitter ?

À cette réponse, Luizzi se sentit pris d'une de ces rages immodérées qui ont besoin de s'épandre au dehors par des actes violents. Certes, il aurait beaucoup donné à ce moment pour que l'être impassible qui était devant lui eût été un homme avec lequel il pût lutter pour le déchirer ou en être déchiré ; mais il connaissait son impuissance vis-à-vis de son terrible esclave, et le sentiment de cette impuissance redoubla cette fureur qui, ne sachant où se prendre, se tourna alors contre lui-même. Se frappant la poitrine, il se mit à crier :

– Oh ! je suis un misérable !

– Niais ! repartit le Diable sans sourciller.

– Je suis un lâche !

– Niais !

– Oh ! je suis fou, véritablement fou !

– Niais ! véritablement niais ! dit le Diable.

– Satan, prends garde ! Je t'enchaînerai si bien à mes côtés que je te ferai regretter le temps qu'il te faudra employer à me perdre seul, tandis que mille victimes t'échapperont.

– Soit, dit le Diable ; où allons-nous ?

– À Orléans.

– Allons.

Et ils se mirent en marche.

– Chez qui allons-nous ? dit Satan, qui, ayant frappé sa première incisive avec l'ongle de son pouce, en fit jaillir une étincelle fulgurante à laquelle il alluma une grande pipe d'une forme très-singulière. Le fourneau avait une capacité immense, et elle était ornée d'un de ces longs et souples tuyaux qu'on tourne autour de soi. Luizzi ne put s'empêcher de la regarder, et le Diable s'en étant aperçu, lui dit :

– Tu remarques ma pipe ? Elle en vaut la peine. Depuis que l'architecture gothique est passée de mode, j'ai voulu utiliser les petits détails de la figure qu'elle m'avait donnée ; alors je me suis fait une pipe avec ma queue et mes cornes.

Il y a des idées folles contre lesquelles rien ne tient ; elles excitent l'âme par ce qu'on pourrait appeler un chatouillement moral, si brusque et si imprévu, qu'elles lui arrachent un rire convulsif comme celui qu'on obtient du corps par le même moyen au milieu des souffrances les plus vives. Luizzi ne put donc s'empêcher de rire, et le Diable reprit en continuant à fumer paisiblement dans sa queue :

– Où allons-nous décidément ? à Orléans ?

– Oui, retrouver Léonie.

– Alors, nous aurons plus tôt fait de prendre ce chemin de traverse, qui nous mènera juste à la maison où sont enfermées les folles et les femmes de mauvaise vie.

– Léonie dans une prison avec des femmes de mauvaise vie ! s'écria le baron.

– Du moment que son mari l'a fait arrêter, c'était probablement pour la faire mettre en prison ; du moment qu'on la mettait en prison, on ne pouvait guère la loger avec des voleurs et des assassins.

– Oh ! Léonie ! Léonie ! que faire ? s'écria le baron, qui s'arrêta, accablé de désespoir et ne sachant quel parti prendre.

À son tour le Diable s'assit sur un tas de pavés, croisa les jambes, et, tandis qu'il fumait d'un côté de sa bouche, se mit à siffloter de l'autre :

Enfant chéri des dames,
Je fus, en tous pays,
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.

– Satan, tais-toi ! s'écria Luizzi redevenu furieux à ce manque de convenance du Diable, qui semblait le railler sur sa bonne fortune.

– C'est un peu vieil opéra-comique, reprit Satan ; mais si cela t'ennuie, voici quelque chose de tout à fait nouveau.

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir.

Luizzi était très-habitué au Diable : par conséquent il n'est pas étonnant qu'il eût une intelligence particulière de ses paroles, quelque étrangères qu'elles parussent à la circonstance présente. Aussi, à peine Satan avait-il fait entendre le refrain que nous venons de citer, que le baron consulta rapidement toutes ses poches. Il n'avait pas conservé une pièce de cent sous sur lui. Ce fâcheux incident, au milieu de sa cruelle mésaventure, ne fit qu'irriter sa colère, qui s'exaspéra encore une fois jusqu'à la rage, lorsqu'il entendit Satan, qui paraissait très-fort sur l'opéra-comique, reprendre avec un imperturbable sang-froid :

J'ai tout perdu, je ne crains rien :
Pour moi, la vie est-elle un bien ?

Luizzi se sentit pris d'une horrible frénésie. S'il avait tenu en ce moment un pistolet, il se fût assurément fait sauter la cervelle ; mais il était sans armes. Alors il se mit à considérer d'un regard fixe ce tas de pavés anguleux comme pour en choisir un sur lequel il pût se briser la tête, lorsqu'il se sentit saisi par une main qui le tira doucement. Et une voix d'enfant lui dit presque aussitôt :

– Enfin, c'est vous !

Il se retourna, et, malgré l'obscurité de la nuit, il reconnut la petite mendiante.

– C'est toi, mon enfant ? s'écria vivement Armand ; qui t'envoie ?

– C'est la dame.

– Et comment l'as-tu vue ?

– J'étais au pied de l'escalier quand elle descendait ; car ce qui est arrivé avait éveillé et mis sur pied toute la maison. La dame était accompagnée d'un monsieur avec une écharpe. Lorsqu'elle me vit, elle dit au monsieur : « Voilà une enfant, une pauvre mendiante, que j'ai amenée avec moi et à laquelle je voulais servir de protectrice ; permettez-moi de lui faire un dernier présent qui la mette du moins pendant quelque temps à l'abri de la misère. » Comme le monsieur à l'écharpe lui faisait signe qu'il y consentait, les gendarmes revinrent en

disant qu'ils ne savaient pas où vous étiez passé.

« – Je le sais bien, dis-je tout bas à la bonne dame.

– Dieu soit béni ! me répondit-elle. Eh bien ! cherche à le retrouver, tu lui remettras ceci, tu lui diras que je suis arrêtée, qu'il ne revienne pas à Orléans, qu'il aille à Toulouse, comme nous en étions convenus. Là je trouverai moyen de lui donner de mes nouvelles. »

En parlant ainsi, l'enfant remit à Luizzi une bourse dans laquelle était le peu d'or qui lui restait de ce qui lui avait été apporté par Henri.

– Mais elle ? dit le baron à la petite mendiante.

– Elle ? répondit celle-ci, elle a ajouté : « Dis-lui que demain j'aurai écrit à mon père et que je n'aurai rien à craindre ; dis-lui que toi et le vieux soldat aveugle vous attendrez ici sa sœur, madame Donezau, et que vous la ferez partir secrètement pour Toulouse. »

À ce moment le monsieur à écharpe s'est approché pour lui dire de se dépêcher, et elle m'a quittée. Alors je suis partie et j'ai suivi la route toujours tout droit, pensant bien que, dans l'état où je vous avais vu quand vous êtes passé près de moi, vous n'aviez guère pensé à vous détourner.

– Et te voilà arrivée jusqu'à moi ? dit Luizzi.

– Et si j'ai bien compris le dernier regard que la dame m'a jeté, elle attend que je lui porte une réponse. Que faudra-t-il lui dire ?

– Que je suivrai ses conseils et que bientôt je serai de retour et en mesure de la sauver. Tu entends bien ?

– J'ai bien entendu, et je lui répéterai ce que vous venez de me dire.

– Dis-lui aussi, reprit Luizzi, qu'il a fallu le délire d'un instant de folie pour me pousser…

Le Diable se mit à rire, et Luizzi, s'apercevant qu'il se faisait bien petit en envoyant des protestations et des explications de cette nature à la femme qui venait de se montrer pour lui si simplement et si noblement courageuse, s'arrêta tout à coup et reprit :

– Dis-lui que je la sauverai, dussé-je y périr.

– Je le lui dirai, répondit la mendiante.

– Mais, j'y pense, fit Luizzi, comment pénétreras-tu dans sa prison ?

– Oh ! ça sera bientôt fait, repartit la mendiante en s'éloignant.

– Tu y connais donc quelqu'un ?

– Non, mais j'y entrerai, j'en suis sûre.

– Cela est impossible ; tu ne sais pas la rigoureuse surveillance de ces maisons.

– Oh ! fit la mendiante, qui était déjà à quelques pas de Luizzi, j'y ai pensé tout en courant après vous, et j'ai trouvé un moyen.

– Lequel ?

– Je volerai.

Elle disparut, et le Diable, lâchant une immense bouffée de tabac, reprit, tandis que Luizzi restait stupéfait de cette naïve réponse :

– Alors il s'assemblera douze hommes : d'abord un charcutier dont toutes les idées de morale se bornent à savoir qu'il ne faut pas que les passants décrochent sans payer les saucisses pendues à sa porte ; avec lui un maquignon qui a appris par expérience que c'est avec le fouet et les corrections qu'on soumet les animaux vicieux ; ajoutez-y un phrénologue, qui trouvera un chapitre concluant en faveur de la prédestination au vol dans l'action de cette enfant ; flanque-les d'un marchand de dragées qui sera ravi de dire, en rentrant, à sa petite fille qui a quatre ans et qui lui chipe des sucreries : « Si tu n'es pas sage, je te condamnerai à la prison comme la petite mendiante ; » mets-y un avocat, qui a besoin d'éprouver s'il devinera juste l'application que la cour fera de la loi ; joins à tout cela un ou deux imbéciles qui pensent qu'ils doivent répondre en conscience *oui* ou *non* sur la réalité du fait, sans s'occuper de ce qui arrivera de leur réponse ; complète ton nombre par quatre ou cinq propriétaires ou négociants pressés de finir les affaires des assises pour retourner aux leurs ; dis à ces hommes qu'ils s'appellent jurés et qu'ils sont chargés du salut de la société, imagine-toi qu'avec un mot tu leur as donné les saines idées du juste et de l'injuste, et on condamnera cette enfant à la prison, c'est-à-dire au vice, pour la plus noble action que la reconnaissance ait jamais inspirée.

– Mais cette enfant trouvera un avocat qui la défendra ?

– Point d'argent, point d'avocat, mon maître.

– La loi en donne un à tous les accusés.

– Un avocat d'office, un débutant inexpérimenté, et le plus inexpérimenté de tous ; car s'il s'agissait d'un coupable qui eût empoisonné trois ou quatre personnes, d'une mère qui a tué ses enfants, d'un fils qui a égorgé son père ; s'il s'agissait de quelque crime bien abominable, il y aurait queue à la porte du cachot pour obtenir du geôlier la défense d'une si belle cause. Mais un enfant qui volera un pain ou une paire de sabots ! qui veux-tu qui s'en occupe ? À défaut d'honoraires, quelle gloire cela rapportera-t-il ? Quelle affluence de belles dames et de curieux cela traînera-t-il à la cour d'assises ? Personne ne s'en occupera, mon maître, pas même toi, qui vas profiter du crime !

– Implacable railleur ! dit le baron, tu te crois bien fort, parce que tu attaques quelques vices épars de l'organisation sociale : c'est un métier que vingt petits déclamateurs de l'école libérale ont fait mieux que toi !

– Et c'est un métier qu'ont tué vingt mauvais déclamateurs de l'école contraire avec un mot.

– Les principes dont tu te fais le défenseur étaient bien faibles s'ils sont tombés devant un mot !

– Oh ! c'est que ce mot est tout-puissant dans ton spirituel pays, monsieur le baron !

– Et quel est ce mot ?

– C'est le mot VIEUX ! Criez à l'homme le plus en avant de son siècle : Hé ! voilà vingt ans que vous nous dites la même chose, c'est usé, c'est ennuyeux, vous rabâchez ; et celui que n'auraient pu faire taire les plus habiles, un fat le réduit au silence avec ce grand argument. C'est l'*ultima ratio* des sots. Vos arts, votre politique, votre philosophie, y sont soumis. Vingt ou trente ans de durée pour chaque école, voilà le maximum ; puis il en vient une nouvelle, et le plus souvent une vieille rajeunie, qui subira la même insultante proscription. Pour moi, spectateur éternel de cette exaltation et de ce mépris périodiques des mêmes idées, ne crois-tu pas que j'en doive être singulièrement assommé ?

– C'est l'effort d'une société qui veut se dégager de ses vieilles enveloppes et qui cherche une issue pour s'élancer, libre et ailée, dans un plus vaste espace.

– Tu te trompes, c'est l'extrême effort d'un cacochyme qui veut retrouver la vie. Vieux peuple usé ! vous n'avez plus un seul de ces instincts primitifs qui mènent aux grandes découvertes et révèlent au génie les nouveaux mondes de l'intelligence. Sans cesse obsédés d'un désir de changement qui prouve le malaise où vous avez mis la société, vous rebâtissez votre vie décrépite avec les débris de tout ce que vous avez renversé ; vous refaites de la religion à nouveau avec le Christ aboli par l'Être suprême, de la philosophie spiritualiste à nouveau avec Malebranche tué par Voltaire, de l'aristocratie à nouveau avec une noblesse rasée par 93, de la peinture à nouveau avec la manière rococo honteusement expulsée par le romain David ; enfin, vous, les rois de la mode, vous empruntez votre architecture, vos meubles, vos modes, à l'architecture, aux meubles et aux modes des siècles conspués il y a vingt ans. Si vous laissez naître encore quelque idée forte, c'est pour en prendre la fleur et pour lui dire ensuite : « Tu es vieille et usée, » lorsqu'elle est à peine majeure. Et vous vous croyez vigoureux au milieu de cette sénilité mal repeinte et mal mastiquée : peuple éreinté,

véritable vieillard caduc, auquel il faut, ou les jeunes enfants et leur virginité avortée, ou les courtisanes surannées et leurs baisers enduits de plâtre et de vermillon. Pouah !

Et, avec cette dernière exclamation, le Diable jeta autour de lui un si prodigieux nuage de fumée rougeâtre et flamboyante, que Luizzi en recula d'épouvante. Le lendemain, les journaux du département du Loiret disaient qu'une immense clarté ayant paru à l'horizon, on avait d'abord craint l'incendie de quelque ferme, mais que les astronomes du lieu avaient facilement reconnu que cette lueur provenait d'une aurore boréale dont ils venaient d'expédier la description à l'Académie des sciences pour qu'elle pût l'enregistrer à la suite de toutes les aurores boréales observées jusqu'à ce moment.

Luizzi avait été heureusement distrait, par les diatribes du Diable, de la pensée du danger auquel la jeune mendiante allait s'exposer, et il cherchait un moyen de tenir la promesse qu'il avait faite à Léonie par son entremise, lorsqu'il entendit au loin les grelots des chevaux d'une diligence qui venait d'Orléans. Il laissa approcher la voiture et se mit à crier pour s'informer s'il y avait une place, dès qu'elle fut à portée de la voix. Contre toute probabilité, la voiture s'arrêta, et le conducteur qui était descendu dit à Armand :

– Allons, vite, là-haut, dans le cabriolet de l'impériale !

Le baron monta rapidement sur la diligence, et il s'aperçut que le Diable l'y avait précédé. Il allait sans doute chasser Satan, lorsque la troisième personne qui était dans le cabriolet dit tout haut :

XXXVIII

UN POËTE ARTISTIQUE, PITTORESQUE ET MODERNE.

– Voulez-vous accepter un foulard pour vous couvrir la tête, monsieur de Luizzi ? car je vois que vous avez oublié votre chapeau à Orléans.

Le baron fut grandement étonné de s'entendre appeler par son nom. Il chercha à voir celui qui lui parlait ainsi, et il s'aperçut, à la clarté du crépuscule qui commençait à envahir l'obscurité, un jeune homme de vingt-huit à trente ans, hâve et maigre, portant une barbe en pointe, de longs cheveux mal peignés encadrant avec prétention les contours nobles, mais décharnés, d'un beau visage. Ce jeune homme, s'étant aperçu de l'attention de Luizzi, continua d'un ton tant soit peu déclamatoire :

– Vous ne me reconnaissez pas, monsieur de Luizzi ? Il n'y a pas cependant bien longtemps que nous nous sommes vus. Mais ce temps, qui n'a peut-être compté dans votre vie que pour quelques années, a presque mené la mienne à la vieillesse. La pensée, plus encore que les passions et le malheur, dévaste l'homme avec rapidité : c'est le miroir ardent où convergent tous les rayons sensitifs de l'être humain, pour y produire par la réflection ce feu dévorant qu'on appelle le génie. C'est pour cela que dans mes livres, j'ai toujours écrit le mot réflexion, *réflection,* par un *c* et un *t,* pour que le monde comprît que le procédé moral du feu créateur est tout à fait analogue au procédé matériel du feu destructeur.

– Bien, très-bien ! fit le Diable à voix basse, en jetant un regard protecteur sur le jeune homme et en faisant un mouvement de tête approbateur.

– Ah ! fit Luizzi, vous êtes écrivain ?

– Je suis poëte.

– Vous faites des vers ?

– Je suis poëte.

– Et vous me connaissez ?

– Oui, je vous connais, déclama le jeune homme, et il semble

qu'une destinée étrange nous ait poussés l'un vers l'autre en des circonstances où vous seul pouviez me comprendre et où je pouvais vous comprendre seul.

– Très-bien, très-bien ! répéta le Diable, tandis que le baron se demandait quel pouvait être ce monsieur qui le connaissait.

– Pardonnez-moi, lui dit Armand, de ne pas avoir conservé un souvenir très-exact de la circonstance et du lieu où nous nous sommes rencontrés, et veuillez me dire où j'ai eu l'honneur de vous voir.

– Tout ce que je puis vous dire, repartit l'inconnu, scandant sa phrase d'une manière toute particulière, c'est que j'étais en danger quand vous m'avez vu, et que je vous ai retrouvé en danger. C'est que je m'étais dit alors : Cet homme t'est venu en aide et tu lui viendras en aide un jour. Cette parole que je m'étais donnée, je l'ai tenue. En passant à Orléans, j'ai entendu le murmure sourd d'une conversation, disant qu'une femme avait été enlevée par un homme, que cette femme avait été arrêtée, et que cet homme s'était enfui. Un pressentiment m'a poussé à demander quel était le nom de cet homme, et c'est le vôtre qui a été prononcé. Je me suis dit alors : Le temps est venu et l'occasion se présentera sans doute bientôt, car les choses humaines ne posent pas de vaines prémisses, elles ont toutes leurs inévitables conséquences, et je ne pouvais avoir ainsi entendu prononcer votre nom sans croire devoir vous rencontrer bientôt. C'est le garde-à-vous du destin qui m'avertissait de quelque événement. J'ai donc veillé tout autour de moi du haut de cette voiture, et, lorsque j'ai aperçu un homme sur le bord du chemin, la tête nue sous la fraîcheur de la nuit, je me suis dit d'abord : Le voilà ! et j'ai dit ensuite au conducteur : Suspens ta course, voici un homme envers qui j'ai une dette à acquitter. Et il s'est arrêté, comme vous avez pu le voir. Et maintenant nous sommes quittes, baron de Luizzi.

Armand avait écouté cette tirade la bouche béante et l'œil tout grand ouvert, tandis que le Diable en accompagnait tous les mouvements avec un léger balancement de la tête, qu'il termina par une pâmoison admirative. Quant à Luizzi, il lui fallut un peu de temps pour dégager le peu de sens qu'il y avait dans ce flux de paroles. Il faisait un travail pareil à celui de Musard, par exemple, cherchant un motif mélodique dans le tumulte compliqué d'un opéra de M. Meyerbeer. Luizzi parvint cependant à deviner à peu près ce que voulait dire le poëte ; mais, comme le chimiste auquel la difficulté d'une découverte accomplie rend plus désirable encore la découverte qu'il espère, Luizzi, grâce à la peine qu'il s'était donnée pour comprendre le poëte, devint d'autant plus curieux d'apprendre à qui il devait le service qui lui avait été rendu. Il dit donc à ce monsieur :

– J'ai beaucoup à vous remercier de votre bon vouloir et de votre

intercession en cette circonstance. Mais ne pourrais-je savoir à qui je les dois et à quel événement je dois de vous les devoir ?

– Hé ! hé ! fit le Diable à cette phrase entortillée, pas mal, pas mal !

Luizzi n'eut pas le temps de s'étonner de cette approbation de Satan ; car le poëte avait repris, en se tenant toujours sur le ton d'une mélopée chantante et nasale :

– Vous le saurez : l'heure et le lieu où vous devez le savoir approchent ensemble ; il y a un endroit où je vous dirai le secret de notre première rencontre. Cet endroit servira de commentaire à mes paroles. Sa présence les éclairera du jour qui leur convient ; alors vous me connaîtrez tout entier.

Ceci était plus clair, et Luizzi chercha à se rappeler quel pouvait être cet homme que le hasard ou le Diable avait mis sur sa route pour le tirer d'embarras. En effet, il était fort possible que sans lui le conducteur de la diligence n'eût pas consenti à ramasser sur la route un individu sans passe-port, et, qui plus est, sans chapeau ; car l'absence du chapeau est une preuve incontestable de fuite pour une méchante affaire. Un homme peut être sans chemise, sans bas, sans souliers, et n'éveiller aucun soupçon ; mais il n'est pas un agent de l'autorité publique qui ne se croie le droit d'arrêter un homme sans chapeau. Le chapeau est la première garantie de la liberté individuelle. Je recommande cet aphorisme aux chapeliers.

Les souvenirs de Luizzi le servaient mal. Le poëte s'aperçut de la préoccupation du baron, et reprit :

– Ne cherchez pas, car vous pourriez trouver, et, si vous trouviez, je n'aurais rien à vous dire.

– Beau ! très-beau ! marmotta le Diable.

– Non, reprit le poëte, je n'aurais plus rien à vous dire, car vous ne pourriez plus me comprendre.

– Il me semble, au contraire, dit Luizzi, qu'un souvenir ne peut nuire à une pareille confidence.

– Vous vous trompez, car vous vous représenteriez l'homme que vous avez connu ou plutôt que vous avez cru connaître, et vous le jugeriez alors selon votre âme et non selon la sienne. Puis, quand il viendrait vous dire : Voilà qui je suis, votre pensée flottante entre le rêve de vos opinions et la réalité de sa vie resterait un moment suspendue entre eux pour tomber ensuite dans le doute, ce grand abîme au fond duquel le siècle se débat. Satan paraissait ravi ; mais cela dépassait de beaucoup la portée de Luizzi, et il fit comme fait quelquefois le public, qui, s'étant donné beaucoup de peine pour comprendre les premières scènes d'un drame, le laisse aller ensuite à sa

guise et attend un instant favorable pour deviner, si c'est possible, le sens de ce qu'on lui représente. Cependant le jour s'était tout à fait levé et le soleil se montrait au bord de l'horizon, qui était tout chargé de vapeurs. À ce moment le poëte tira sa montre et la consulta, puis il s'écria d'un air de triomphe :

– J'en étais sûr !

– De quoi ? fit Luizzi.

– De la vanité de cette chose qu'on appelle science.

– Et qu'est-ce qui vous donne cette opinion ?

– Ah ! bien peu de chose en vérité ; mais un instinct secret, une révélation de la pensée m'avait dit que ces hommes qui ont prétendu remplacer l'idée par l'expérience, la pensée par le calcul, berçaient l'ignorance populaire de contes absurdes et faux, sur lesquels ils ont basé une réputation qu'il est temps de saper, pour donner enfin les premières places aux hommes d'imagination.

– Et, dit Luizzi tout surpris de ces paroles, en quoi ce lever du soleil vous semble-t-il accuser la science d'absurdité et de fausseté ?

– En quoi ? mais en un misérable fait, le plus vulgaire de tous, un fait sur lequel il semble que l'expérience des siècles ne devrait laisser aucun doute.

– Mais lequel ?

– Sur l'heure précise du lever du soleil. Voyez, dit-il en lui montrant l'heure de sa montre et l'heure indiquée sur un calendrier, elles diffèrent entre elles de près de dix minutes.

Toute la reconnaissance de Luizzi pour le bon office de ce monsieur ne put tenir contre cette réponse, et il se laissa aller à rire, tandis que le Diable s'inclinait profondément devant le poëte.

– Vous riez, Monsieur ? dit celui-ci, et, dominé par la foi stérile du siècle dans la science matérielle, vous vous refusez à reconnaître ses erreurs dans un de ses détails les plus infimes ?

– Je vous demande pardon, reprit Armand toujours en riant, mais, erreur pour erreur, j'aime mieux croire à celle de nos astronomes.

– Ceci est un chronomètre excellent, dit le poëte, et qui ne varie pas d'une seconde en un an.

– Vous avez pour votre montre une prétention qui est un grand hommage à la science, dit Luizzi courtoisement.

– C'est que je fais une grande différence, Monsieur, entre la science qui s'appuie sur des chiffres et celle qui s'appuie sur des faits physiques.

– Mais, reprit Luizzi avec la timidité d'un homme qui a trop raison et qui ne peut se décider à montrer à un autre homme toute la portée de sa bêtise, mais le lever du soleil est un fait physique.

– Sans doute, s'écria le poëte, mais c'est un fait physique très-mal observé, car enfin ce chronomètre est exact. Comment la science s'accommode-t-elle de cette différence ?

– Supposez, dit Luizzi, que votre chronomètre, réglé sans doute à Paris, marquât exactement l'heure qu'il doit être à quelques lieues d'Orléans, ce qui n'est pas précisément vrai ; il y aurait une explication bien plus simple à donner à la différence que vous remarquez, c'est que le soleil n'est pas levé.

– Hein ? fit le poëte de l'air d'un homme qui vient de recevoir une insulte, ceci est une plaisanterie de mauvais goût, Monsieur. Je vois le soleil, ce me semble.

– Oui, Monsieur, vous le voyez, et il est cependant au-dessous de l'horizon.

Le poëte se mit à ricaner d'un air superbe et reprit :

– Et la science explique cela, sans doute ?

– Parfaitement. C'est un effet de la réfraction.

– Réflection, vous voulez dire ?

– Non, réfraction, Monsieur.

– Connais pas, dit le poëte en reprenant son lorgnon pour regarder le soleil, et il continua :

– Je vois ou je ne vois pas, voilà tout. Ce qui m'étonne cependant, c'est que la science, cette duperie de tous les siècles, ait osé nier les plus simples miracles du moyen âge, lorsqu'elle prétend prouver que je ne vois pas ce que je vois. Mais tenez, Monsieur, ne parlons plus de cela. J'ai là-dessus une opinion arrêtée, une conviction intime, c'est pour moi une affaire de conscience, je ne suis pas convertissable.

– Mais quel est ce monsieur ? dit Luizzi tout bas à l'oreille du Diable.

– C'est une sommité littéraire et artistique, un homme d'art et d'imagination.

– Mais on n'est pas d'une ignorance plus crasse.

– C'est comme cela, fit Satan ; car vous devez savoir qu'en style moderne le génie étant un aigle, il est prouvé que la science est une cage.

La conversation demeura un instant suspendue. Luizzi ne se sentait aucune envie de la reprendre, lorsque le poëte, qui s'était absorbé dans

un lorgnement indéfini du soleil, s'écria :

– En vérité, voilà qui est nouveau et étrange !

– Quoi donc ? C'est que personne encore n'ait compris poétiquement le lever du soleil, non-seulement avec son doux sourire et sa chevelure de nuages, mais encore avec sa pensée immense qu'il envoie à l'âme sur ses rayons d'or où elle glisse rapide comme un char sur les rainures d'un chemin de fer.

– Vous avez raison, Monsieur, s'écria le Diable, et c'est ce qui a fait dire à Shakspeare ces deux vers sublimes :

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore.

Luizzi, qui se rappela cette bonne romance tirée de l'opéra-comique de *Montano et Stéphanie,* se détourna pour ne pas éclater de rire au nez du poëte, tandis que celui-ci prenait un air d'admiration exaltée pour dire à Satan, qui avait tout à fait l'air d'un bonhomme :

– C'est vrai, cela, Monsieur ! Ah ! ce Shakspeare a des idées à lui, des pensées de fer rouge, qu'on dirait trempées dans les larmes d'une jeune fille. Est-ce que vous faites une traduction de Shakspeare ?

– Non, mais j'adore Shakspeare.

– Et vous avez raison, car c'est là le seul poëte, et ces quelques mots que vous venez de citer ont cette saveur douce et amère du chantre anglais qui se fait reconnaître partout et par tous. Aussi c'est qu'il est venu dans un temps où la poésie était possible, dans un siècle de fer et de soie, d'acier et de velours, de grands combats et de légères courtoisies. Aussi a-t-il été grand et fécond parce qu'il avait de l'espace pour mettre au monde les géants enfantés dans sa pensée.

– Mais il me semble, dit Satan, que le monde est aussi large aujourd'hui qu'autrefois et que la place ne manque pas aux géants ?

– Et où voulez-vous que s'attache la poésie dans ce siècle de petites choses égoïstes ? quelle œuvre un peu sérieuse est possible en présence d'un peuple qui a concentré sa vie dans les intérêts matériels de son existence ?

– Mais je crois, dit le Diable, que les intérêts matériels ont toujours joué un rôle considérable dans l'existence humaine ?

– C'est possible, reprit le poëte, mais les hommes des siècles passés avaient en même temps des passions grandes comme eux. Tout est rapetissé aujourd'hui à la taille des petits hommes du jour. La société est un vaste vaudeville dont le chœur est au Gymnase.

– Adressez-vous alors aux siècles passés, et faites de la tragédie.

– De la tragédie romaine ? fit le poëte d'un air de mépris.

– Non, de la tragédie française.

– La tragédie est impossible sans religion et sans fatalité.

– N'avez-vous donc pas une religion et une fatalité ?

– Religion et fatalité auxquelles le peuple ne croit plus.

– Suivez alors le précepte d'Horace, et représentez les faits de votre histoire, *facta domestica.*

– Monsieur, dit le poëte, Horace fut un très-galant homme, que je respecte fort, mais que je n'écoute guère. Il me fait l'effet d'un oncle de comédie qui ne donne que des conseils et pas d'argent à son coquin de neveu : c'est vieux et inutile, et je m'en passe. La seule chose qui puisse être encore dramatique, ce sont les scènes enfouies dans nos vieilles chroniques et dans nos légendes.

Il sembla à Luizzi que le *facta domestica* d'Horace ne voulait pas dire autre chose que ce que prétendait ce monsieur, mais il le connaissait déjà assez pour comprendre qu'il méprisait Horace au même titre qu'il admirait Shakspeare. Il s'aperçut aussi que le poëte avait un certain nombre de mots dont il pavoisait les choses comme si elles changeaient de sens parce qu'il en variait l'appellation. Ainsi pour lui le fait le plus palpitant raconté par l'histoire était vieux et plat, mais la dernière niaiserie revêtue du nom de chronique lui semblait d'un prodigieux intérêt. Luizzi écoutait, tandis qu'il reprenait :

– S'il faut vous dire le véritable but de mon voyage, il n'est autre que d'étudier notre histoire nationale sur les lieux et dans les souvenirs populaires de chaque contrée, où elle est véritablement écrite avec tout son pittoresque et toutes ses vérités.

– Voilà un projet admirable ! lui dit le Diable, et vous avez sans doute commencé vos observations ?

– Oui, fit le poëte d'un air indifférent, j'en ai déjà recueilli quelques-unes.

– La place que vous avez prise sur le haut de cette voiture est excellente pour cela, dit le Diable.

La raillerie était assez grosse pour qu'elle étonnât le grand homme lui-même ; mais, ayant considéré celui qui lui parlait, il lui trouva un air si candide qu'il ne pensa pas pouvoir s'en fâcher. Satan continua :

– On voit de loin ici.

– Et de haut, repartit le poëte avec une sublime intrépidité de sottise.

– Ma foi ! je suis ravi de votre manière d'envisager l'art, repartit le Diable ; et, puisque le hasard me met en rapport avec un homme de pensée et d'intelligence, je m'estimerai trop heureux de l'aider dans sa glorieuse entreprise et de lui raconter quelques-unes des histoires singulières de ma contrée, car je suis du pays.

– Cela doit être curieux ! fit le poëte avec dédain.

– Je ne sais si l'histoire est curieuse en elle-même, mais elle est tout au moins intéressante pour certaines gens.

Le Diable prononça ces paroles en les adressant du regard au baron, qui reprit aussitôt :

– Il s'agit donc d'une histoire contemporaine ?

– Pas précisément ; mais il est telles personnes dont le nom remonte assez haut pour qu'elles écoutent certaines vieilles histoires avec un vif intérêt.

– Est-ce une légende ou une chronique ? dit le poëte en se posant en auditeur nonchalant.

– C'est une chronique, dit Satan, en ce qu'elle a des faits qui appartiennent à la vérité matérielle et visible ; c'est aussi une légende, car le Diable s'y trouve mêlé.

– Vrai ? dit le poëte en souriant, cela peut être amusant.

– Je dispense Monsieur de nous les raconter, dit le baron, qui craignait toutes les révélations du Diable, de quelque date qu'elles pussent être.

– Mais moi, je l'en prie.

La colère de Luizzi contre le Diable fut sur le point d'éclater, mais, espérant pouvoir échapper au récit de Satan et décidé à profiter du premier moment où ils seraient seuls pour s'en débarrasser, il se jeta dans le fond du cabriolet pour ne pas écouter.

Cependant le narrateur ne prenait pas la parole.

– Eh bien ! Monsieur, s'écria le poëte, votre histoire, ne vous la rappelez-vous plus ?

– M'y voici. J'attendais, pour la commencer, d'avoir tourné l'angle de la route, afin de pouvoir vous montrer le théâtre de l'aventure que j'ai à vous raconter, et qui, je le crois, traitée par un homme de votre génie, pourrait faire une tragédie passablement sombre.

– Vous voulez dire un drame historique, mon cher Monsieur ? Mais où est donc, reprit le poëte, le théâtre de cette histoire que vous dites destinée au théâtre ?

Le Diable étendit la main dans la direction d'une petite colline qui

s'élevait à une distance assez rapprochée de la route.

– Voyez-vous, dit-il, au sommet de cette petite hauteur escarpée, quelques larges pierres circulairement placées et qui semblent avoir été la base d'une vaste tour ?

– Je les vois parfaitement, dit le poëte.

– Eh bien ! reprit Satan, c'est tout ce qui reste de l'antique château de Roquemure.

– Le château de Roquemure ! s'écria Luizzi en bondissant à sa place.

– Vous en avez entendu parler, Monsieur ? dit Satan du ton d'un honnête bourgeois qui va raconter une anecdote de société.

– Oui, dit Luizzi, et je serais curieux de savoir quelle histoire vous avez à raconter à ce sujet.

– C'est celle de sa destruction.

Le baron examina attentivement Satan, qui, s'enveloppant dans son manteau, ne parut pas remarquer le regard interrogateur du baron, et commença ainsi.

XXXIX

TRAGÉDIE OU DRAME HISTORIQUE

PREMIER ACTE.

Un jour du mois de mai 1179, une heure à peu près avant la nuit, dans la grande salle du château de Roquemure, étaient assises deux femmes. L'une était âgée de quarante ans à peu près et d'une taille élevée ; la maigreur et la pâleur de son visage attestaient une âme malade et une santé délabrée ; il y avait dans ses yeux une ardeur triste, et dans ses moindres mouvements une lenteur fatiguée. Cette femme avait dû être fort belle. À travers l'affaissement physique et moral sous lequel elle semblait plier, on voyait percer les restes d'une vigueur peu commune et d'un caractère très-décidé. On devinait, en la voyant, que cette femme devait avoir dans le cœur une grande douleur ou un grand remords. À côté d'elle était assise une jeune femme blonde, grande, mince, d'une blancheur rosée ; ses yeux, d'un gris bleu, chatoyaient avec une expression de désir hardi et volontaire toutes les fois qu'elle ne les tenait pas voilés sous sa longue paupière ; ses longs cheveux avaient à leur naissance cette ondulation pressée qui, selon quelques-uns, atteste l'ardeur du sang et la soif des voluptés. La première de ces deux femmes était Ermessinde de Roquemure, mariée à seize ans au vieux sire Hugues de Roquemure, qui en avait déjà plus de soixante à l'époque de ce mariage. La seconde était Alix de Roquemure, mariée depuis un an à peine à Gérard de Roquemure, fils de Hugues et de sa première femme, Blanche de Virelei.

À quelques pas de ces deux femmes était un homme debout devant un pupitre sur lequel un livre était ouvert. Il lisait de temps à autre quelques lignes qu'il commentait et expliquait ensuite à une vingtaine d'hommes et de femmes assis autour de la salle sur des gerbes de paille battue ; car il n'y avait d'autres siéges mobiles dans cette salle que ceux occupés par Alix et par Ermessinde, et, si les auditeurs avaient voulu s'asseoir sur les bancs qui tenaient à la boiserie adhérente au mur, ils n'auraient pu entendre le vénérable Audoin, dont la voix affaiblie par la vieillesse n'eût point suffi à remplir cette immense salle. Chacun écoutait dans un saint recueillement la paraphrase que le clerc faisait des versets de la Bible, car il en expliquait une des parties les plus intéressantes. Il faisait la classification des démons et enseignait

leurs diverses attributions. Tout le monde écoutait, si ce n'est Ermessinde et Alix, dont les regards, sans cesse fixés vers l'extérieur, disaient suffisamment que leur pensée était ailleurs que dans cette salle. Elles attendaient assurément la venue de quelqu'un, car elles tournaient toutes deux la tête au plus léger bruit partant de l'autre côté du préau qui s'étendait de cette vaste salle jusqu'à la tour, où se trouvait l'entrée principale du château de Roquemure.

Depuis deux heures duraient ensemble les commentaires du clerc, l'attention des assistants et la distraction des deux dames. Cependant, la faconde du commentateur s'épuisa avant l'attention de ses auditeurs : trait bien caractéristique de cette époque reculée et qui lui donne une couleur très-originale ! Bientôt un silence profond régna dans la salle. Nul des subalternes qui étaient assemblés autour de leur maîtresse ne se permit ni de commenter le commentateur ni de se moquer de lui : autre trait grandement caractéristique et original ! La seule chose qui restât de l'invariable couleur humaine, c'était l'impatience mal déguisée des deux femmes ; elles brouillaient à tout moment la laine écarlate qu'elles filaient l'une et l'autre : seulement Ermessinde tentait patiemment de dénouer la sienne et s'arrêtait dans une distraction complète, après un travail auquel elle ne prêtait pas une grande attention, tandis qu'Alix rompait vivement ses fils et les rattachait au hasard sans s'inquiéter des nœuds dont elle hérissait son travail. Tout le caractère de ces deux femmes était dans cette très-petite action : une résignation fatiguée d'un côté, une impatience colère et imprévoyante de l'autre.

Cependant le soleil se dessinait au sommet de la tour d'entrée qui était vers le couchant et il était prêt à abandonner les créneaux les plus élevés, lorsque Ermessinde, qui s'en aperçut, dit tout bas à Alix :

« – Il se fait tard, ma fille, et votre mari ne rentre pas.

– Ni le mien ni le vôtre, dit Alix. Les attendiez-vous si tôt ?

– Non, répondit Ermessinde, ils ont dit qu'ils ne rentreraient que deux heures après le soleil couché.

– C'est vrai, ajouta Alix, je l'avais oublié. »

Ce n'était donc pas leur mari que ces deux femmes attendaient.

– Très-bien ! fit le poëte ; ceci ne manquerait pas de grâce dans une exposition.

– N'est-ce pas ? fit le diable ; puis il continua : À peine avaient-elles prononcé ces paroles, qu'un grand bruit se fit entendre à la porte d'entrée et que les chaînes des herses et des ponts-levis crièrent dans leurs poulies de fer.

– Très-bien, dit le poëte ; il y aurait ici matière à quelques vers dits

par l'une de ces femmes :

Dans les anneaux de fer j'entends grincer la chaîne,
Le pont-levis se baisse et la herse de chêne
Se lève…

Il y a là un contraste assez pittoresque : se *baisse, se lève,* cela ne serait pas mal. Continuez, fit le poëte en essuyant ses lèvres avec sa langue, comme pour y savourer le miel poétique qu'il venait d'en laisser couler.

Le Diable reprit :

– Ni l'une ni l'autre de ces femmes ne dirent cela. Mais Ermessinde, se levant soudainement, s'écria tout haut : C'est lui ! Et Alix jeta un regard rapide du côté de la porte et laissa échapper de sa poitrine un soupir profond. Ceci dit encore suffisamment qu'Ermessinde avait le droit de se féliciter tout haut de l'arrivée du nouveau venu, et qu'Alix ne le devait pas, malgré l'anxiété et le trouble qu'elle semblait en éprouver. Ces sentiments devaient être bien puissants en elle, car elle se leva tout aussitôt et dit à Ermessinde :

« – Je me retire, Madame. Je ne veux pas gêner, par ma présence, l'entrevue d'une mère et de son fils après quatre ans d'absence. Vous m'excuserez auprès du sire Lionel de Roquemure, mon frère.

– Allez, » répondit Ermessinde ; et elle suivit Alix du regard en se disant à elle-même…

Le poëte interrompant :

– Elle hait donc mon fils, qu'elle fuit quand il vient ?
Peut-être l'aime-t-elle, et qu'en son âme en peine
L'amour en se cachant prend l'aspect de la haine ?

Puis il ajouta :

– Ceci poserait assez bien l'action.

– Sans doute, mais Ermessinde ne se dit point cela, reprit le Diable, attendu que son fils avait quitté le château de Roquemure depuis quatre ans, qu'Alix ne l'habitait que depuis un an, et qu'elle n'avait aucune raison de croire qu'ils se fussent connus avant ce temps et qu'ils pussent s'aimer ou se haïr ; mais elle se dit en voyant sortir Alix :

« – Elle n'est pas heureuse non plus ; elle a trop soin de mon bonheur pour cela. Les gens heureux sont plus égoïstes. »

Un moment après, Lionel entra dans la grande salle, et, se mettant à genoux devant sa mère, il lui dit selon la coutume :

« – Bénissez-moi. »

Ermessinde tendit les mains sur la tête de son fils en le contemplant, mais sans pouvoir parler. Puis elle fit signe à tout le monde de se retirer. À peine fut-elle seule avec Lionel, qu'elle le releva et l'embrassa, regardant combien il était beau, combien il avait grandi, et s'alarmant de le voir si pâle : tout cela en une minute. Puis les paroles se firent jour avec les larmes, et elle s'écria :

« – Oh ! te voilà enfin ! »

De son côté, son fils avait regardé sa mère avec une attention triste et pleine de tendresse, et, au lieu de répondre au mouvement de joie de sa mère, il lui dit :

« – C'est donc toujours la même chose, toujours des larmes ici, et toujours pour vous ?

– Je pleure de joie en te revoyant.

– Oh ! non, ma mère, vous pleurez tous les jours. Les larmes de joie ne creusent pas les yeux et ne flétrissent pas si vite.

– Ne parle pas de moi, Lionel, mais de toi. Tu me raconteras, n'est-ce pas, tout ce que tu as fait depuis quatre ans d'absence ?

– Je vous le dirai, et à mon père aussi.

– Oui, mais d'abord assieds-toi là, et écoute-moi, maintenant que tu es un homme, car tu as vingt-deux ans. Si mon mari… si ton père ne t'ouvre pas les bras avec la même tendresse que moi, ne te montre pas trop irrité de ce froid accueil. Tu as vécu à la cour des princes, parmi des hommes de toute sorte, et tu sais qu'il faut savoir souvent cacher au fond de son âme le mécontentement qu'on éprouve.

– Oui, ma mère, répondit Lionel, j'ai vécu dans beaucoup de contrées depuis que je vous ai quittée, mais partout j'ai vu les pères aimer leurs enfants quand ceux-ci n'avaient pas démérité de leur sang.

– Oui, tu as raison, Lionel, reprit tristement Ermessinde, et cependant, je t'en prie, sois soumis envers lui et souffre ses paroles, quelque sévères qu'elles puissent être.

– M'a-t-il donc rappelé auprès de lui pour me faire subir, comme autrefois, tous les mauvais traitements et toutes les humiliations ?

– Il t'a rappelé parce qu'il a besoin de toi. Les sires de Malize, cette race turbulente et vindicative, ne laissent point passer une saison sans lui donner de graves sujets de plainte.

– Et mon père se plaint ? dit amèrement Lionel.

– Ton père a quatre-vingt-quatre ans, et le poids d'une armure est lourd à cet âge.

– Eh ! n'a-t-il pas son fils aîné, mon noble frère Gérard, son fils chéri, pour le défendre ?

– Pourquoi railler ainsi, Lionel ? Ton frère Gérard est né faible, petit, malade, estropié…

– Il est né surtout lâche, bas et menteur, ma mère… Ah ! je ne comprends pas que lui et moi nous soyons du même sang. »

Ermessinde rougit à cette exclamation de Lionel…

– Ceci peut se remplacer par un *aparté,* dit le poëte en interrompant le récit du Diable, car je commence à comprendre…

– Comment un *aparté ?* dit Armand, qui avait complètement oublié le point de départ de l'histoire vis-à-vis du poëte.

– Monsieur fait son drame, reprit Satan…

– Ah ! très-bien, repartit le baron ; en ce cas, continuez votre récit.

– Hé ! hé ! il vous intéresse donc ? dit le Diable en guignant Luizzi d'un air moqueur.

– Oui, je suis curieux d'en savoir le dénoûment.

– Hé ! la ! la ! fit Satan, nous n'en sommes encore qu'à la seconde scène du premier acte.

– Allons donc !

Le Diable reprit :

– Lionel ne remarqua point le trouble de sa mère, qui, entendant tout à coup un grand bruit vers la principale porte d'entrée, frappa dans ses mains. Tout le monde rentra, et Ermessinde dit tout bas à Lionel :

« – Il est inutile que sire Hugues sache que je t'ai entretenu en secret. Sois calme surtout. »

Lionel, qui s'était assis aux genoux de sa mère, se releva aussitôt en secouant sa longue chevelure brune avec un vif mouvement de tête. Sa taille haute et svelte, sa douce pâleur, l'élégance de ses membres presque menus, n'eussent pas fait deviner la vigueur du soldat, si l'agilité aisée de sa marche et sa prestance ne l'eussent attestée ; car la grâce dans un homme c'est la force.

– Grâce et force impliquent contradiction, dit le poëte, mais c'est égal, continuez ; le père, sire Hugues arrivait, dites-vous ?

– Oui, reprit le Diable. C'était un grand vieillard avec une forêt de cheveux blancs en désordre, la lèvre pendante, l'œil chassieux, très-voûté, marchant avec peine, et se soutenant sur un long bâton. En franchissant le seuil de la salle, il jeta un regard rapide sur tous ceux qui s'y trouvaient et s'écria vivement :

« – Que fait ici cette paille ?

– C'était pour asseoir les pages et les filles autour du père Audoin, dit Ermessinde.

– Ne peuvent-ils l'écouter debout ? Ils se parleraient d'amour et de danse toute une journée sans penser à s'asseoir ; mais, quand c'est la parole d'un vieillard qu'il faut écouter, on ne saurait trop se mettre à l'aise, n'est-ce pas, Madame ? car la parole d'un vieillard est bien fatigante. »

Ermessinde voulut répondre, mais le vieux Hugues s'écria :

« – Remettez cette paille aux aires. Le jour n'est pas loin peut-être où, enfermés tous ici par les lances des Malize, vous serez trop heureux de la trouver pour calmer votre faim. »

Hommes et femmes obéirent en silence, tandis que le vieillard grommelait avec fureur :

« – Et voilà les défenseurs du château de Roquemure, des hommes qui s'assoient pour écouter un prêtre ! Et pas un chef à tout cela !

– Me voici, mon père ! » dit Lionel en s'avançant.

Le vieillard le regarda longtemps sans lui parler ; il le mesura de la tête aux pieds, en contenant à grand'peine l'agitation qui semblait s'être emparée de lui. Après cet examen, il se détourna, alla s'asseoir sur l'un des bancs latéraux qui étaient de chaque côté de l'immense foyer qui brûlait à l'une des extrémités de cette salle, malgré la saison avancée, et fit signe à Lionel de s'approcher. Celui-ci était debout, et sa mère, placée en face de lui à côté du vieillard, le suppliait du regard de se contenir ; car le visage enflammé du jeune homme montrait combien il était irrité de l'accueil qui lui était fait.

« – Vous êtes arrivé bien tard ! dit Hugues à son fils.

– Je suis arrivé avant le danger, répondit Lionel en se croisant les bras.

– Peut-être le danger ne fût-il pas venu si vous vous étiez rendu plus tôt à mes ordres.

– Ma présence n'eût point sans doute empêché mon frère Gérard de courir les nuits sur les terres des sires de Malize et d'y enlever les filles et le bétail des vassaux ; car c'est là ce qui a appelé le danger.

– Qui vous a dit ces mensonges ? s'écria le vieillard irrité.

– Les plaintes des sires de Malize, arrivées jusqu'au roi Philippe-Auguste.

– Et vous tenez pour justes les plaintes de vos ennemis ?

– Je leur ai dit devant le roi qu'ils en avaient menti ; mais, devant

vous, mon père, je dois avouer qu'ils ont raison.

– Est-ce donc pour les soutenir que vous êtes venu ici ?

– Je suis venu ici pour les combattre ; et ils ne toucheront pas une pierre de ce château tant que je serai debout entre eux et ses remparts.

– Voilà qui est bien ! dit Hugues avec un sourire amer de satisfaction. Mais, reprit-il en suivant attentivement de l'œil l'effet de ses questions, depuis quatre ans que vous avez quitté ce château, qu'avez-vous fait que vous n'ayez pas trouvé un moment pour revenir en ce lieu ?

– Je suis allé en Aquitaine, et j'y ai combattu, pour la cause des nobles Gascons, contre Richard Cœur de Lion. Je l'ai trois fois rencontré dans les combats, et trois fois nous avons rompu notre lance l'un contre l'autre, sans qu'il ait plié d'un pouce, sans que j'aie reculé d'une ligne.

– Je le sais ; mais vous n'êtes pas toujours resté en Aquitaine ?

– L'année d'après, j'étais devant Rouen avec le roi Henri VII, et j'ai deux fois gravi le rempart, sans autre aide que mon épée.

– Je le sais ; mais, après, où êtes-vous allé ?

– J'ai été dans le Berri au moment où le roi d'Angleterre, Henri II, s'en est emparé par trahison, et j'ai combattu contre lui.

– Je le sais, et vous avez poussé votre bannière plus avant que celle d'aucun autre dans les rangs des ennemis. Mais, après avoir quitté le Berri, qu'êtes-vous devenu ? »

À ce moment, Lionel rougit et demeura embarrassé. Sa mère parut étonnée du silence qu'il garda, et elle lui fit signe de répondre. Alors Lionel, surmontant son trouble, dit avec quelque hésitation :

« – Je me rendis, il y a six mois, à Arles, où j'assistai au couronnement de l'empereur Frédéric Barberousse.

– Il y a six mois ! dit Hugues ; mais il y en a dix-huit, où étiez-vous ?

– J'ai peut-être alors un peu oublié les devoirs de la guerre, repartit Lionel, et j'ai suivi Henri Court-Mantel dans les jeux et tournois qu'il a donnés à Paris et dans toutes les Gaules.

– Ah ! fit Hugues en observant Lionel d'un regard encore plus attentif, vous l'avez suivi dans ses jeux qui plaisaient si fort aux belles dames ? Puis il ajouta d'un ton de voix où tremblait une colère cachée : N'avez-vous eu alors à Paris aucune aventure digne d'être racontée à votre père ?

– Aucune ! repartit Lionel en regardant sa mère.

– Aucune ? dit le vieillard en se levant. »

Lionel baissa les yeux, et le vieillard sortit en se traînant péniblement et après avoir répondu :

« – Il suffit ! »

Telle fut la première entrevue du père et du fils après quatre ans d'absence. Lionel et sa mère restèrent seuls…

À ce moment le Diable interrompit sa narration et dit au poëte :

– Vous comprenez que je ne fais qu'indiquer ici les principaux linéaments de cette scène. Pour qu'elle fît de l'effet au théâtre dans un drame bien torché, il serait bon de la prendre dans le sens que voici :

LE PÈRE. Où étiez-vous il y a dix-huit mois ?

LE FILS. Il y a quatre ans, j'étais en Aquitaine, où je faisais ci, où je faisais ça, etc., etc.

Une belle tirade là-dessus ; description de combats, puis :

LE PÈRE. Où étiez-vous il y a dix-huit mois ?

LE FILS. Il y a trois ans, j'étais en Normandie, où je faisais ci, où je faisais ça.

Une autre belle tirade avec tous les détails d'un siége de l'époque, puis encore :

LE PÈRE. Où étiez-vous il y a dix-huit mois ?

LE FILS. Il y a deux ans, j'étais dans la Provence, où je faisais ci et ça, etc.

Troisième belle tirade sur les carrousels et cours d'amour, toute la couleur historique possible, et enfin :

LE PÈRE. Mais où donc étiez-vous il va dix-huit mois ?

LE FILS. Il y a un an, j'étais en Picardie, où je fis…

Ici le père, vous comprenez ? le père l'interrompt et lui dit : « J'en sais assez. » Et le public aussi, qui comprend qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire il y a dix-huit mois.

– Vous vous occupez du théâtre ? dit le poëte d'un air de confraternité protectrice au narrateur.

– J'étudie beaucoup le drame moderne, repartit Satan.

– C'est que c'est bien ce que vous venez de dire là ! Ce fils qui vous raconte tout ce qu'on ne lui demande pas, et ce père qui interroge obstinément, cela jette un mystère étrange sur la pièce.

– Mystère qui se découvrira probablement dans la scène suivante, dit le baron avec impatience.

– C'est-à-dire, répliqua Satan, que nous levons un coin du voile, un très-petit coin, et voici comment. Ermessinde, demeurée avec son fils, lui dit aussitôt :

« – Oh ! dis-moi : qu'as-tu fait il y a dix-huit mois ? pourquoi n'as-tu pas répondu à ton père sur ce que tu as fait à cette époque ?

– C'est que j'aimais alors, et que cet amour doit être un mystère ; c'est que j'avais rencontré une femme que j'ai aimée avec toute la passion d'un cœur qui n'a pas encore aimé.

– Et cette femme, était-elle belle ?

– Ô ma mère ! comment n'eût-elle pas été belle pour moi qui l'aimais, elle qui l'était pour ceux qui me disaient de la fuir, car elle était frivole et coquette ? Elle était si belle, ma mère, et si séduisante, que ceux qui la haïssaient n'osaient ni la regarder ni l'écouter, tant ils avaient peur de l'aimer !

– Et elle t'a trompé, Lionel ?

– Elle m'a trompé, ma mère ; elle s'est donnée à un autre.

– Et tu la pleures ?

– Je la hais, ma mère !

– Et tu l'oublies ?

– Je la maudis tous les jours.

– Oh ! tu l'aimes encore, mon enfant !

– Non, ma mère, non, je ne l'aime plus, reprend Lionel avec effort ; je la verrais mourir sans regret.

– C'est que tu l'aimes toujours.

– Moi ? oh ! ma mère ! dit le jeune homme avec rage, je la tuerais !

– Alors tu l'aimes comme un insensé, répondit Ermessinde. »

Lionel se tut, et sa mère, le prenant dans ses bras, lui dit :

« – Et le nom de cette femme ?

– Il y a un an, j'ai juré que ce nom ne sortirait jamais de mes lèvres.

– Garde ton secret, mon fils, et garde surtout ta haine. »

– Le premier acte pourrait finir ainsi, dit le poëte.

– Au diable votre drame ou votre tragédie ! s'écria le baron avec colère. J'écoute une histoire, et vous me la gâtez.

– Ah ! dame ! monsieur est poëte, dit le Diable.

– Monsieur de Luizzi, reprit le pâle homme de lettres, vous êtes riche et grand seigneur, je crois ; à ce titre je vous pardonne votre mauvaise humeur, car nous n'écoutons pas cette histoire de la même

oreille.

Le baron ne se crut pas obligé de répondre à cet essai impuissant d'impertinence, et il dit au Diable :

– Eh bien ! Monsieur, en finirez-vous avec cette histoire ?

– Pardon ! fit Satan. Je ne vois pas ce qui peut vous y intéresser si vivement.

La baron furieux eût voulu pincer le bras de Satan jusqu'au sang, mais il savait qu'il ne ferait que se brûler les doigts, et il se remit dans son coin.

XL

SECOND ACTE.

– Or, reprit le Diable, comme Lionel et sa mère finissaient cette explication, le vieux Hugues reparut dans la grande salle du château. On y préparait les tables pour le souper, et tous les habitants de la forteresse s'y rendaient un à un. La nuit était venue, l'on n'attendait plus que Gérard, et Gérard ne rentrait pas. Chacun s'en étonnait, à l'exception du vieillard. Il répondit aigrement à sa femme, qui s'inquiétait de cette absence :

« – Ceux qui s'en vont chevaucher par les campagnes peuvent trouver souvent des obstacles qui les retardent, mais il est étonnant que ceux qui n'ont qu'une porte à traverser ne soient pas ici à l'heure exacte des repas. Où est Alix ?

– Qu'on aille la prévenir, » dit Ermessinde.

Pendant ce temps, le vieillard baissa la tête ; mais son œil fauve, ombragé par ses longs sourcils pendants, s'attacha au visage de Lionel. Alix entra. Lionel demeura immobile et impassible. Le vieillard reprit d'un ton doucereux :

« – Eh bien ! ma fille, vous ne voulez donc pas de notre compagnie, et, lorsque Gérard n'est pas au château, il n'y a donc plus personne ici qui vous plaise ? Voici cependant un beau et brave chevalier que je vous présente, c'est mon fils Lionel. »

Alix et le jeune homme se saluèrent froidement. Hugues les considérait avec attention. Ermessinde, qui était près de son fils, lui dit tout bas :

« – Ne t'étonne pas du froid accueil de la femme de ton frère, elle est encore bien timide. »

Lionel sourit amèrement, puis repartit :

« – Rien ne m'étonne, ma mère. »

C'était, comme vous pouvez le voir, un étrange retour, un étrange accueil, et, entre une belle-sœur et un beau-frère qui étaient censés se voir pour la première fois, c'était une étrange entrevue. Cependant l'heure se passait, chacun gardait le silence ; le vieillard ne semblait ni s'irriter ni s'alarmer de l'absence prolongée de son fils aîné, Alix ne s'en informait pas ; Lionel, plongé dans ses réflexions, suivait de l'œil

les jets capricieux de la flamme du foyer ; Ermessinde regardait son mari avec anxiété, comme si elle redoutait l'issue de ce silence. À ce moment on entendit un nouveau bruit à l'entrée de la forteresse, et presque aussitôt Gérard parut. Alix se leva et courut au-devant de lui avec un empressement qui semblait extraordinaire après l'indifférence qu'elle avait montrée. Mais, en le voyant, elle recula vivement, devint rouge et baissa les yeux avec une vive expression de colère et de ressentiment. Gérard était ivre à ne pouvoir se tenir ; il s'avança vers sa femme en trébuchant. Bossu, boiteux, laid, petit, rouge, souillé de vin et de boue, car il était tombé de cheval, Gérard eût fait lever le cœur à une fille de basse-cour. Alix ne put donc que se taire, malgré son désir, d'accueillir gracieusement son époux. Quant à Hugues, quelque colère qu'il éprouvât de voir ainsi son fils chéri se dégrader devant tant de gens, il ne voulut pas que personne manifestât sa répugnance, et il étendit sur tous un regard qui semblait dire : Qui osera blâmer celui que je préfère ? Ermessinde tenait les yeux baissés, Alix avait détourné la tête, et Lionel la regardait avec un sourire de dédain. Tous les autres ne paraissaient pas s'être aperçus de l'entrée de Gérard, et chacun se tenait dans son coin.

« – Hé ! que m'a-t-on dit à la porte ? s'écria Gérard, que mon frère Lionel était ici ?… put !… hé ! bonjour… peuh ! bonjour, Lionel… peueuh ! que je t'embrasse ! »

Lionel resta les bras croisés.

« – Tu n'embrasses pas ton frère ! » s'écria le vieillard avec colère.

Sur un regard suppliant de sa mère, Lionel obéit. Mais dans cette embrassade, la boue et le vin qui étaient sur les habits de Gérard touchèrent la cotte de mailles du jeune chevalier, qui, appelant un page, lui dit d'un air dédaigneux :

« – Essuie cette boue et ce vin ; l'acier le plus pur se ternit et se rouille quand on n'efface pas vite de pareilles taches, et il arrive un jour où la noble armure ainsi dévorée ne peut plus défendre son maître. »

Il n'y avait pas grand'chose à redire au soin que Lionel venait de prendre ; mais Hugues sentit aisément que la cotte de mailles faisait allusion au nom des sires de Roquemure, et que c'était un amer avertissement du danger auquel l'exposait la conduite déréglée de Gérard. Hugues lança à son jeune fils un regard de haine, tandis qu'Ermessinde faisait servir le souper pour distraire l'attention de chacun, et qu'Alix essuyait une larme de dépit. Pendant ce temps, Gérard allait de çà, de là, tenant à haute voix des propos dissolus aux belles filles qui servaient dans cette noble maison. Hugues se taisait et supportait toutes ces insolences avec patience, ne voulant pas donner

un blâme au fils de sa prédilection devant Ermessinde et Lionel. Enfin, le repas étant servi, chacun y prit place ; Gérard s'y assit, quoiqu'il n'en eût certes pas besoin, et, au bout de quelques minutes, il s'endormit la tête appuyée sur la table. Durant tout le repas, Lionel s'occupa attentivement de sa mère, tandis qu'Alix, rouge de honte et d'indignation, dévorait silencieusement ses larmes. Lorsqu'il fut temps de se retirer, Hugues se leva et fit un signe que comprirent trois ou quatre valets pour lesquels sans doute cet ordre muet n'était pas nouveau : ils s'emparèrent de Gérard et se mirent en devoir de le transporter hors de la salle. Hugues leur désigna une porte du doigt, c'était la porte qui menait à la chambre d'Alix. Celle-ci, absorbée dans le sentiment de son humiliation, n'avait rien vu de ce qui s'était passé ; mais, au moment où les valets furent prêts à franchir la porte qui conduisait dans son appartement, elle se leva soudainement et s'écria avec violence :

« – Pas chez moi, pas chez moi ! portez-le aux étables ! »

Le vieil Hugues la regarda de travers.

« – Votre mari ! lui dit-il, votre mari !

– Un homme ivre ! » répondit-elle avec une expression insurmontable de dégoût.

Et elle se leva pour sortir.

Ermessinde et Lionel se trouvaient sur son passage. La première essaya de lui parler pour la calmer ; mais Alix, la repoussant, lui dit avec colère :

« – Laissez-moi, laissez-moi, vous et votre fils ! »

Peut-être Alix voulait-elle parler de Lionel ; mais celui-ci, qui n'avait pas fait un geste, crut qu'il s'agissait de Gérard, et repartit :

« – Son fils, il ne l'est pas, Madame. »

À cette parole, et comme si le son de la voix de Lionel, s'adressant à elle pour la première fois, eût opéré en elle une révolution imprévue, Alix se retourna et dit aux valets :

« – Mon père a raison, c'est mon mari, et l'amour doit excuser une faute si légère. Venez par ici. »

Les valets obéirent, elle les laissa passer devant elle ; puis elle sortit, après avoir jeté à Lionel un regard de bravade insultante. Lionel était resté les yeux fixés sur la porte de la chambre où Alix venait d'entrer, tandis que sire Hugues examinait la pâleur livide du visage de son jeune fils et la contraction de ses lèvres. Le vieillard ne quitta pas sa place, il ne fit ni un signe ni un geste, mais quelqu'un qui eût été près de lui aurait pu l'entendre murmurer sourdement :

« – Oh ! c'est vrai. »

Un moment après, et comme s'il eût obéi à la pensée qui venait de le faire parler, il ordonna à tous les serviteurs de se retirer. Lionel et Ermessinde étant demeurés seuls avec Hugues, celui-ci dit à son fils :

« – Retirez-vous, Lionel, votre mère aura à vous parler tout à l'heure. »

Lionel sortit, et Ermessinde se trouva seule en présence de son mari. On eût dit que c'était chose rare et redoutable pour elle, car elle avait à la fois l'air étonné et tremblant. Hugues n'eut pas plutôt entendu s'affaiblir au loin le bruit des pas de ceux qui se retiraient, que, montrant l'endroit par où Lionel était sorti, il s'écria avec violence :

« – Il faut qu'il quitte le château demain.

– Qui ?… Lionel ?

– Demain, avant le lever du soleil.

– Lionel ! répéta Ermessinde avec épouvante.

– Et maudit soit le jour où il y est rentré, comme celui où il y est né ! » dit Hugues en éclatant.

Ermessinde baissa la tête, tandis que le vieillard s'agitait avec colère et frappait la terre du pied. Ermessinde semblait anéantie. Enfin elle se hasarda à dire timidement :

« – Mais qu'a-t-il fait pour être traité si sévèrement ? »

Hugues ne répondit pas, et, son silence enhardissant Ermessinde, elle reprit avec plus de confiance :

« – Est-ce sa faute s'il a été le témoin d'une scène qui n'arrive que trop souvent dans cette maison ?

– Non, répondit le vieillard amèrement, mais je ne veux pas que cette maison revoie une scène plus honteuse.

– Je ne vous comprends pas, repartit Ermessinde.

– Mère de Lionel ! s'écria Hugues d'une voix tonnante, tu ne me comprends pas ? »

Ermessinde baissa encore une fois la tête et répondit en balbutiant :

« – Je n'ai rien oublié du passé, seigneur ; mais je ne sais ce que vous prévoyez dans l'avenir.

– Écoute-moi donc, Ermessinde, dit le vieillard en se radoucissant : tu as flétri ma vieillesse et tu as mis dans mon âme le désespoir d'une injure que je n'ai pu venger, mais je t'ai rendue bien malheureuse. Voilà vingt-deux ans que tu pleures, je suis las de ma douleur et de la tienne, écoute-moi donc : Lionel aime Alix.

– Il ne la connaît pas, il l'a vue ce soir pour la première fois.

– Il la connaît depuis longtemps, il y a dix-huit mois… »

– Voilà les fameux dix-huit mois ! s'écria le poëte en interrompant le Diable, qui nageait en plein dans son récit, où Luizzi le suivait avec une attention toute particulière.

Luizzi eut encore grand'peine à contenir un moment d'impatience, et il répliqua à l'interrupteur avec une politesse trop marquée pour ne pas être impolie :

– En vérité, vous seriez le plus aimable homme du monde si vous pouviez me laisser écouter ce récit d'un bout à l'autre sans l'interrompre à chaque instant.

– Pardon ! fit l'homme de génie, mais je crois que c'est pour moi que Monsieur fait ce récit.

– Tenez, reprit Satan, je crois que je commence à vous ennuyer l'un et l'autre, je vais en rester là.

– Non, oh ! non, dit le baron avec vivacité, parlez, je veux savoir la fin de cette aventure.

– Est-ce que vous faites aussi du drame ? repartit le Diable.

– Je n'ai pas cette prétention, mais je ne suis pas moins curieux que Monsieur de ces sortes de ballades diaboliques.

– Tiens ! fit Satan d'un air étonné, vous connaissez donc celle-ci, puisque vous savez que le Diable s'en mêle ?

– Il me semble que vous nous en avez prévenus. Du reste, je vous prie… je vous serai obligé de finir.

– Je le veux bien, dit le conteur.

– Hugues, reprit-il, répondit donc ainsi à Ermessinde, qui l'écoutait avec stupéfaction :

« – Il y a dix-huit mois, Alix était à Paris, et il y a dix-huit mois, elle y rencontra Lionel dans ces joutes brillantes où il s'est requis un si grand renom. J'ignorais cela lorsqu'elle vint voir à Orléans le seul proche parent qui lui restât, le sire de Péruse. Ce fut chez lui que je la vis, ce fut à lui que je m'adressai pour l'obtenir. Elle était orpheline, elle n'avait qu'une misérable terre qu'elle ne pouvait protéger ni contre la révolte de ses vassaux ni contre les agressions de ses voisins. Les fautes de sa mère avaient laissé à son nom une tache qui devait lui rendre difficile toute alliance honorable ; mais elle était jeune, belle, séduisante, et j'espérai que l'amour qu'elle inspirerait à Gérard arracherait celui-ci à ses honteuses habitudes de débauche. Lorsque le sire de Péruse me donna la réponse d'Alix, il m'étonna cependant en me disant qu'elle avait accepté avec joie la proposition d'être la bru du

sire de Roquemure. Je supposai alors ou qu'elle avait compris le malheur de sa position, ou qu'elle était ambitieuse et que l'espoir d'être la femme d'un riche héritier lui cachait les défauts de Gérard ; car, je vous le jure, je n'avais pas trompé le sire de Péruse.

Je devais partir d'Orléans le lendemain ; nos paroles furent échangées, et il fut convenu que, quelques jours après, Péruse et sa nièce viendraient à ce château.

– Ils y vinrent en effet, dit Ermessinde.

– Oui, Alix y vint, et elle épousa Gérard sans témoigner ni répugnance ni dégoût. Ce ne fut que plus tard, et par le sire de Péruse lui-même qu'un voyage à Paris en avait informé, que j'appris qu'Alix y avait connu Lionel et que l'amour de votre fils pour cette reine de la beauté s'y était signalé par les actions les plus éclatantes.

– C'était donc elle ! » murmura Ermessinde.

Hugues n'entendit pas, et continua :

« – Je ne suis pas injuste pour Lionel, je sais ce qu'il vaut. Je m'étonnai qu'Alix lui eût préféré Gérard ; mais Gérard sera l'héritier de ce château et de ses vastes domaines, et l'ambition m'expliqua tout. Je vivais dans cette sécurité, lorsque nos dissensions avec les sires de Malize me firent penser à appeler près de moi un homme capable de venger mes injures ; car j'ai un fils qui n'est pas un fils, il n'est pas même un homme, mais c'est mon fils à moi, et la honte qu'il me cause se double de l'orgueil que vous inspire votre Lionel. Cependant je consentis à le laisser entrer dans ce château. Vous savez, Ermessinde, quelles furent mes conditions. Je vous dis alors : Je rappellerai Lionel, je le traiterai comme s'il n'était pas l'enfant d'un adultère ; il l'ignore et il ne le saura jamais. Je consentirai à lui devoir quelque chose ; mais je veux que vous vous engagiez à le faire partir dès le premier jour de son arrivée, si je vous l'ordonne. Ermessinde, je ne lui en veux pas de sentir qu'il est beau, brave et fort ; je ne lui en veux pas de s'irriter de la cruelle partialité de celui qu'il croit son père. Ce n'est pas parce qu'il méprise Gérard que je veux qu'il parte ; je veux qu'il parte parce qu'il aime Alix et qu'Alix l'aime encore.

– C'est impossible s'écria Ermessinde emportée par son désir de trouver une réponse à l'arrêt qui devait la séparer encore de son fils.

– Impossible, Ermessinde ! lui dit amèrement Hugues. Impossible ! dis-tu ? Mais quand je t'épousai, toi, tu aimais un page de ton père sans nom et sans richesse, et tu as préféré au vieillard le beau page sans nom et sans richesse : tu l'as introduit dans ce château comme un frère, et il t'a quittée comme un amant !

– C'est vrai ! dit Ermessinde en baissant les yeux, mais Alix

n'oubliera pas ce qu'elle doit au nom de son mari.

– Tu l'as bien oublié, toi ! Et cependant je n'étais ni un débauché honteux ni un misérable difforme et sans forme ; j'étais un vieillard, mais un vieillard qui avais un nom illustré par quelques victoires et quelques nobles combats.

– C'est vrai ! dit Ermessinde en pliant sous ces déplorables souvenirs.

– Et te souviens-tu de la nuit où je te surpris, nue et ivre d'amour, dans les bras de ton séducteur, dans les bras de ce misérable Génois, de ce Zi… ? Mais je ne prononcerai jamais ce nom infâme, je l'ai juré. Te souviens-tu, Ermessinde, que, faible et malade que j'étais, je voulus vous tuer tous les deux, et que je fus abattu d'un seul coup de la main de… »

Le nom s'arrêta encore dans la bouche du vieillard.

Il reprit :

« – Je fus abattu comme un enfant sur ce lit où tu venais de m'outrager, et là, le poignard sur la gorge, j'allais mourir, lorsque Audoin parut. Ce fut lui qui, ne pouvant m'arracher de la main de fer de l'infâme, me persuada de jurer que, pour prix de la vie qu'il me laissait, je ne dirais jamais le secret de ton crime et que je te le pardonnerais. Je consentis à cette lâcheté. J'y consentis, Ermessinde, parce que je t'aimais encore comme mon enfant et mon espoir, parce que j'avais peur de voir tourner en dérision mes cheveux blancs par ceux qui m'avaient raillé le jour où je t'avais choisie pour épouse. Je donnai ma parole. Une heure après, je l'aurais rachetée au prix de mon salut, et, depuis vingt-deux ans passés, ce souvenir me pèse et me ronge… Eh bien, je ne veux pas que mon fils hérite de ce malheur ; je ne veux pas, une nuit, l'entendre crier grâce sous le couteau de ton fils, et moi courir, faible et tremblant, pour lui dire, comme le prêtre me disait : Jure d'oublier, jure de pardonner, et l'amant de ta femme te laissera vivre ! Non, non, je ne veux pas cela… Je ne le veux pas !

Ermessinde se taisait, tandis que le vieillard parlait avec une exaltation de colère qui donnait à son corps une apparence de vigueur. Le cœur d'une mère a ses résignations bien hautes, et celle-ci, dans l'espoir de ne pas être séparée de son fils, s'humilia assez pour répondre :

« – Toutes les femmes n'ont pas perdu, comme moi, le sentiment de leurs devoirs, et Alix… »

Hugues la regarda avec pitié.

« – Ton crime a été un grand crime, Ermessinde, et cependant je me fierais plutôt à toi, qui as été coupable, qu'à Alix que je crois encore

innocente. Lionel partira, je le veux ! Tu sais ce qui te reste à faire. C'est toi qui le renverras de ce château. Je ne veux pas avoir à lui rendre compte d'une décision dont il pourrait me demander la cause, car je la lui dirais peut-être.

– Oh ! non, non, s'écria Ermessinde, ne me faites pas rougir devant mon fils ! Je l'éloignerai.

– J'y compte, il partira demain.

– À la pointe du jour.

– Faites-le donc appeler.

– Je vais chez lui. »

Elle quitta la salle, et Hugues appela deux valets qui le conduisirent dans son appartement en le soutenant sous les bras ; car ç'avait été une rude journée pour ce vieillard auquel il ne restait d'autre force que celle d'une volonté inflexible.

– Ps, ps, ps, ps ! fit le poëte en interrompant encore le conteur, voilà qui manque tout à fait d'habileté : la pièce est finie, on connaît le mystère de la haine de Hugues, on sait l'amour de Lionel et d'Alix, la curiosité est satisfaite, le public s'en va ou bien il siffle, c'est une œuvre manquée.

– Mais il me semble, repartit Satan, qu'il reste maintenant le développement de ces passions.

– Le développement des passions, repartit le dramaturge, quelque chose dans le style de *Zaïre* et de *Phèdre ?* Il y a longtemps que le dix-septième et le dix-huitième siècle ont fait le cadastre parcellaire du cœur humain. D'ailleurs, mon cher collaborateur (car, si je fais ce drame, vous serez mon collaborateur, je mettrai mon nom à la pièce et vous aurez le quart des droits), quelle couleur historique, je vous prie, peut avoir le développement d'une passion ?

– La couleur historique dans un drame ne me paraît pas une nécessité de premier ordre, dit Luizzi.

– Oh ! alors, reprit le poëte, nous retombons dans la tragédie admirative ou plaintive, ce qui est l'ennui en vers.

– Pardon ! Messieurs, fit le narrateur, je crois que vous avez tort tous les deux. La passion peut avoir une couleur historique, car la passion procède en vertu des mœurs d'une époque et en reçoit un cachet particulier. Il y a loin d'un rude Normand du moyen âge prenant tout par l'épée à un raffiné du temps de Louis XIII farci de galanterie espagnole et de madrigaux ; il y a loin d'un roué de la régence faisant de l'orgie en dentelles à un hussard de l'empire faisant sa cour la cravache à la main.

– C’est possible, dit le baron, mais, à part le développement de la passion et la couleur historique, il y a un dénoûment à cette histoire, et c’est surtout ce que je désire savoir.

– Voyons ! ajouta le poëte, à défaut de drame, il y a peut-être là-dedans une nouvelle.

– Je continue, reprit le narrateur, et j’espère que ce dénoûment vous prouvera que les passions ont une couleur historique, et qu’à part les développements elles procèdent en vertu de leur siècle et de ses mœurs.

Il poursuivit :

– Ermessinde était donc demeurée seule. L’exigence de son mari, à laquelle elle avait cédé si facilement tandis qu’il la tenait accablée sous le poids de ses cruels souvenirs, lui sembla épouvantable du moment qu’il fallait la faire subir à son fils. Que dirait-elle à Lionel pour que cet exil de la maison paternelle ne semblât pas à ce jeune homme le caprice odieux d’une tyrannie insupportable ?

– Elle pouvait lui avouer la vérité, dit le poëte.

– Oh ! non, Monsieur, s’écria le conteur, il y a des pudeurs maternelles bien plus grandes que celles de la virginité. Dire à un fils qui vous a toujours respectée comme la plus pure et la plus sainte des femmes : Je ne suis qu’une adultère ; dire à l’enfant, qui est fier du nom qu’il porte avec éclat : Ce nom n’est pas à toi ; ajouter à l’aveu de la faute l’aveu d’un mensonge qui dure depuis vingt-deux ans, non, cela n’est pas possible, aucune mère ne le ferait, du moins sans d’affreux combats, sans…

– Sans un beau monologue, fit le poëte ; au fait, c’est le cas d’un beau monologue. Mais, le monologue passé, que fit cette mère ?

– Voici ce qu’elle fit : Elle se rendit chez son fils, qui, d’après les paroles de Hugues, attendait sa mère, et, s’armant de tout son courage, elle lui dit :

« – Lionel, au point du jour il faudra quitter cette maison.

– Je m’y attendais, ma mère. »

À cette réponse, Ermessinde resta stupéfaite, et, après avoir regardé longtemps son fils comme pour deviner ce qui avait pu si bien l’avertir, elle reprit avec effroi :

« – Et pourquoi t’y attendais-tu ?

– Vous voyez que j’avais raison de m’y attendre.

– Mais tu avais un motif pour redouter ce malheur ?

– Oui, ma mère.

– Et quel est-il ?

– Pouvez-vous me dire celui qui fait que vous venez m'annoncer mon départ ? »

La malheureuse mère se tut, elle se crut devinée et se cacha la tête dans les mains en pleurant. Lionel s'approcha d'elle et lui dit tendrement :

« – Son accueil ne devait-il pas m'avertir ? Mais ne pleurez pas, ma mère, car tout ceci finira. Mon père me hait. Pourquoi me hait-il ? je le saurai. »

Ermessinde vit qu'elle s'était trompée, et, reculant encore devant l'idée de s'humilier devant son fils, elle lui répondit :

« – Il sait ton amour pour Alix.

– Et c'est pour cela qu'il m'éloigne ? repartit Lionel avec un sourire d'incrédulité.

– C'est pour cela, je te le jure, Lionel.

– Oui, reprit-il amèrement, cela peut être vrai, mais ce n'est pas pour cela qu'il m'a fait partir il y a quatre ans, ce n'est pas pour cela qu'il me hait depuis que je suis né. N'importe, je partirai, je quitterai ce château pour n'y plus rentrer. Encore cette nuit, et mon père n'entendra plus parler de moi.

– Tu as bien vite pris ton parti, Lionel.

– J'ai voulu vous épargner la fatigue d'une supplication, ma mère ; et maintenant que vous m'avez trouvé soumis et obéissant comme vous devez le désirer, à demain. Jusque-là allez vous reposer.

– Ne te verrai-je donc pas avant ton départ ?

– Oh ! si, vous me verrez, nous ne nous séparerons pas ainsi.

– Lionel, tu ne médites aucune violence, n'est-ce pas ? Ta résignation m'épouvante.

– J'imite la vôtre, ma mère.

– Oh ! la mienne, c'est bien différent ! Mais ne m'en veuille pas de redouter cette tranquillité affectée, ce n'est pas là le caractère que je te connais.

– Le temps change toutes choses et ronge le marbre le plus dur.

– L'humiliation qu'on dévore avec tant de patience rêve quelquefois une vengeance.

– En rêvez-vous donc une ?

– C'est ainsi, c'est par un silence obstiné que le malheur mène au crime, Lionel.

– Le vôtre vous y a-t-il conduite ?

– Non, mais il en est peut-être parti.

– Ma mère ! s'écria Lionel en reculant… ma mère ! » répéta-t-il d'une voix terrible.

Mais il se remit tout à coup, et, tombant à genoux devant sa mère, il lui dit :

« – Oh ! non, vous êtes la plus sainte et la plus pure des femmes ; pardonnez-moi d'avoir oublié que vous êtes assez résignée pour vous accuser, afin que je n'accuse pas le mari qui vous fait souffrir, le père qui me chasse. Non, ma mère, non, vous n'êtes pas coupable, vous que j'ai vue, depuis que je suis au monde, donner à cette misérable maison l'exemple de la plus inaltérable vertu… non !… mais vous êtes malheureuse, et ce malheur, il faut qu'il finisse pour vous et pour moi.

– Et que veux-tu faire ?…

– Je vous le dirai demain, ma mère.

– Et jusque-là ?

– Jusque-là je ne sortirai pas du respect qu'un fils doit à son père, je vous le jure. »

Ermessinde quitta son fils, redoutant ce qui allait arriver, mais ne se sentant de force ni pour le prévoir ni pour l'empêcher. Ce n'est pas impunément que l'âme s'est pendant vingt ans accoutumée à une obéissance résignée. Le pli que l'on impose résolûment à un caractère ferme finit par être plus fort que lui. L'acier le mieux trempé ne se relève plus quand il a été trop longtemps courbé. Ermessinde en était là ; tout était brisé en elle, jusqu'à l'amour maternel, qui, s'étant aisément plié à toutes les humiliations pour protéger et abriter son fils tant qu'il avait été petit et faible, ne pouvait plus se redresser jusqu'à lui maintenant qu'il était grand et fort. À peine fut-elle sortie, que Lionel quitta à son tour la chambre et rentra dans la grande salle du château. À l'un des angles, une femme y veillait, ayant une lampe à côté d'elle. Au bruit des pas de Lionel, elle se retourna soudainement en poussant un cri. Lionel courut vers elle, et reconnut Alix. Elle pleurait, elle voulut cacher ses larmes, mais cet effort fut vain ; la source était ouverte, elle ne se ferma pas à volonté. Alors, impuissante à cacher sa douleur, Alix lui donna un plus libre cours, et, honteuse d'avoir été trouvée pleurant, elle pleura davantage. Le cœur de Lionel était cuirassé d'une double douleur ; il avait le désespoir de son amour trompé et de sa tendresse filiale méconnue, il était assez malheureux pour être sans pitié, et il dit froidement à Alix :

« – Votre noble époux vous a-t-il donc chassée de son lit, que je vous trouve au milieu de la nuit dans cette salle glacée ? »

À cette parole, Alix, une heure auparavant, aurait répondu par quelque jactance insultante ; mais à ce moment elle était tout à fait vaincue, et elle répondit en se tordant les bras :

« – Oui, il m'a chassée. »

Lorsque Lionel adressa à Alix cette dure parole, il avait cru la blesser par une supposition humiliante. Dès que cette supposition se trouva vraie, il comprit que ses paroles n'étaient plus un sarcasme, mais une brutale grossièreté.

« – Chassée ! s'écria-t-il.

– Oui, chassée ! répéta Alix ; chassée avec mépris, insultée, frappée, parce que… »

Elle s'arrêta et se remit à pleurer. La pitié, le ressentiment, l'amour, luttaient dans le cœur de Lionel ; mais la colère l'emporta. Il avait tant aimé cette femme, il lui en voulait tant d'être descendue si bas, lui qui, en son cœur, l'avait mise si haut ; le malheur auquel elle s'était livrée lui rappelait si cruellement le bonheur qu'il lui eût donné, qu'il ne put lui adresser un mot de consolation. Il lui répondit amèrement :

« – Nos destinées n'ont pas été unies, Alix, mais elles se ressemblent ; celui qui devrait vous adorer vous maltraite, comme celui qui devrait me bénir me maudit. Vous êtes chassée de cette chambre, et moi chassé de ce château.

– Vous ! s'écria Alix avec effroi, vous quittez cette maison ?

– Demain.

– Et qui me protégera donc ici ? » dit Alix avec désespoir.

Lionel sentit son cœur prêt à s'ouvrir au pardon. Cet appel, fait avec tout l'abandon de la douleur, l'eût touché sans doute pour toute autre femme, mais Alix avait été trop coupable envers lui, et il se contenta de répondre :

« – N'avez-vous pas choisi un protecteur qui ne quittera pas ce château ? »

À cette froide réponse Alix reprit toute sa fierté.

« – Messire, dit-elle, oubliez que vous m'avez trouvée ici pleurant et gémissant, et j'oublierai que je vous y ai rencontré brutal et sans respect envers une femme qui pleurait. »

Ce reproche alla droit à l'orgueil de Lionel. C'était ce sentiment qui l'avait rendu si implacable, ce fut ce sentiment qui le fit soudainement changer de langage. Lionel ne voulait pas qu'on pût dire qu'une femme en pleurs, quelle qu'elle fût, l'avait imploré et qu'il l'avait repoussée. Il dit donc à Alix après un moment de silence :

« – J'oublierai tout, Madame, excepté ce que vous me dites d'oublier ; j'oublierai le passé, où j'avais tant de raisons de vous maudire, pour me souvenir du présent, où vous avez droit de me mépriser. Je me rappellerai que je vous ai trouvée pleurant et désolée, et que je ne vous ai pas offert mon aide et mon secours ; je vous demanderai pardon de cette indigne conduite en vous priant de les accepter.

– Je vous remercie, dit Alix, j'ai vécu ainsi depuis un an, je continuerai.

– Quoi ! reprit Lionel avec une véritable surprise, ce n'est pas la première fois que Gérard ose vous traiter ainsi ?

– Et ce ne sera pas la dernière, sans doute.

– Mais l'ivresse et la débauche lui ont donc fait perdre la raison ?

– Vous vous trompez, Lionel ; il avait sa raison quand il a agi ainsi.

– Et pourquoi donc vous a-t-il chassée ?

– Parce que je l'ai repoussé, parce qu'il sait que je ne l'aime pas. Il n'est pas injuste comme votre père envers vous ; car pourquoi vous chasse-t-il, lui ?

– Parce qu'il sait que je vous aime ! répondit Lionel se croisant les bras et se posant devant Alix comme pour lui dire : Voyez à quel point je suis faible et lâche !

– Oh ! s'écria Alix avec l'accent d'une joie qu'elle ne put contenir, vous m'aimez donc ?

– Oui ! je suis fou à ce point ! reprit Lionel, honteux de son aveu.

– Tu m'aimes encore, tu me l'as dit, Lionel, reprit Alix, qui tressaillait d'une émotion extraordinaire.

– Te l'ai-je dit ?…

– Oui, Lionel, tu m'aimes, et… »

Elle s'arrêta, jeta un regard furtif autour d'elle, et lui dit en s'approchant de lui :

« – Et je t'aime.

– Toi ?

– Tu le sais bien, Lionel. Tu sais bien, toi dont le cœur est plein d'orgueil, pourquoi j'ai épousé ton frère ; tu sais bien que tu m'as dit un jour que ton père n'accepterait pas pour bru la fille d'une femme perdue de réputation. Tu m'as insultée dans ma mère, Lionel, tu as été implacable pour elle.

– C'est que ta mère t'a donné son esprit frivole et son âme facile à la

séduction.

– Oh ! tu ne parlerais pas ainsi si tu savais quel a été l'homme qui a séduit ma mère et à qui je dois le jour. Il te ressemblait, Lionel : il était ardent, implacable, beau et brave comme toi ; elle l'aimait comme je t'aime, elle se perdit pour lui comme je me perds pour toi.

– Eh ! qui était-il donc ? fit Lionel avec orgueil.

– Un noble Génois qui avait toutes les beautés, tous les charmes, toutes les richesses, toutes les séductions, même celle d'être fatal à toutes les femmes qu'il aimait.

– Et son nom ?

– Son nom… je puis te le dire maintenant, un nom étrange et inconnu ; on l'appelait le beau Zizuli, et il a disparu de France comme il y avait paru, laissant dans l'abandon ma mère, qui avait quitté pour lui son époux et sa famille.

– Tous ceux qui t'ont connue à Paris le savent.

– Mais aucun de mes plus mortels ennemis ne me l'a reproché, et toi, tu m'as jeté durement ce reproche à la face.

– Je te l'ai dit en t'offrant ma main et mon nom, Alix.

– Oui, mais hors de France, pour porter ce nom comme un nom volé ; eh bien ! j'ai voulu te montrer que je l'aurais dans toute sa splendeur, je l'ai voulu, je l'ai eu.

– Et il te pèse ?

– Assez pour vouloir le jeter à terre. Tu quittes ce château demain, Lionel. Si tu veux, demain je le quitterai aussi.

– Toi ! dit Lionel, en qui s'éveillèrent alors tous les désirs et toute la fureur d'un amour violent dans un corps robuste : amour des sens et de l'esprit, aveugle et volontaire, auquel vint s'ajouter la pensée de se venger en enlevant Alix à ce frère qui la lui avait enlevée et qui ne lui laissait pas de place au foyer paternel. Le veux-tu ? reprit-il, le veux-tu ? Hé bien, soit ! Mais ce n'est pas demain, c'est cette nuit qu'il faut fuir, c'est dans une heure.

– Dans une heure ! repartit Alix, qui, en se voyant si près de l'action qu'elle allait faire, en fut épouvantée.

– Oui, dans une heure, dit Lionel. Mais ne me trompes-tu pas encore ? viendras-tu ?

– En doutes-tu, Lionel ?

– C'est que tu m'as déjà trompé, Alix. »

Alors elle hésita, elle regarda avec terreur autour d'elle.

« – Tu ne l’oseras pas, » lui dit Lionel.

Alix se pencha vers la chambre nuptiale comme pour écouter le sommeil bruyant de son époux. Elle reporta son regard vers Lionel, qui, souriant avec dédain, reprit :

« – Tu ne l’oseras pas. »

En ce moment, comme saisie d’un vertige, elle s’écria en jetant sa lampe qui s’éteignit :

« – Eh bien ! viens, Lionel, fuyons ! »

La nuit était sombre ; d’épais nuages, qui s’amassaient lentement, ajoutaient à son obscurité. Alors Lionel voulut mettre un crime entre Alix et sa faiblesse, et, la prenant dans ses bras…

– Je comprends parfaitement, reprit le poëte ; ici nous faisons nécessairement baisser la toile.

– Ce me semble véritablement nécessaire, dit le baron en riant.

– Qui sait ? dit le Diable ; le drame ne s’arrête pas à ces vétilles-là.

– Monsieur plaisante ? fit le grand homme d’un air badin.

– Non, vrai, reprit Satan, on a vu des choses qui peuvent faire espérer beaucoup en ce genre ; la seule chose qui rendrait la scène difficile, ce serait d’avoir là un acteur à point nommé…

– Surtout si la pièce avait cent représentations, dit le baron, qui s’oubliait assez jusqu’à se joindre à une plaisanterie d’aussi mauvais goût, surtout dans la circonstance où il se trouvait.

XLI

TROISIÈME ACTE.

– Donc, reprit le poëte, ceci serait la fin de notre second acte.

– Soit, dit Satan ; alors nous commençons le troisième au moment où Lionel, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour forcer Alix à le suivre, se rendit au milieu de la nuit chez le vieux Hugues. Pendant le temps qui s'était écoulé dans cette infernale obscurité, un affreux orage s'était levé et il grondait au dehors et au dedans avec d'horribles éclairs et d'affreux roulements. De son côté, Ermessinde s'était rendue chez son mari et lui faisait le récit de la scène qu'elle avait eue avec son fils. Ermessinde ne parlait cependant que de la soumission du jeune homme ; elle espérait attendrir Hugues en lui disant que l'amour de Lionel était bien faible, puisqu'il avait opposé si peu de résistance aux désirs de son père, et qu'il y avait peu de danger à le laisser près d'Alix, surtout à un moment où il serait plus souvent en campagne et la lance au poing qu'au château.

« – Oh ! c'est là qu'est le danger, Ermessinde, répondit le vieillard ; car les femmes sont ainsi faites, qu'elles se laissent prendre par celui qui vit tous ses jours et toutes les heures de ses jours à leurs genoux, prêt à obéir à la moindre parole, esclave du caprice le plus fugitif, du désir le plus extravagant, valet attentif qu'elles récompensent de leur amour, ne pouvant le payer avec de l'or ; ou bien elles se donnent à l'homme qui les regarde à peine, à l'homme qui a placé son ambition plus haut qu'elles ; et un soir qu'il rentre au château tout couvert de sang et de poussière, l'œil flamboyant des restes d'une victoire, porté par les cris de triomphe de ses soldats, elles s'enivrent de sa vue et lui ouvrent leurs bras pour le reposer sur leur sein d'une si noble fatigue. Et voilà ce qui arriverait à Alix un soir où le mari dormirait ivre sur son lit et où l'amant passerait le front haut devant la porte de l'épouse délaissée. Cela n'a-t-il pas été à peu près ainsi, Ermessinde ? » Ermessinde garda encore le silence, puis finit par dire :

« – Que votre volonté soit faite, seigneur ! il obéira. »

À ce moment la porte de la chambre s'ouvrit, et Lionel parut ; il s'arrêta à l'aspect de sa mère, qu'il ne pensait pas trouver chez le vieillard.

« – Qui vous a appelé ? lui dit Hugues sévèrement et en se tournant

de son côté.

– Que viens-tu faire ici ? s'écria sa mère en s'élançant vers lui. »

Lionel garda un moment le silence ; il avait l'air égaré d'un homme après son premier crime. Cependant il se remit, et, repoussant doucement sa mère, il répondit :

« – Puisque le hasard l'a voulu, soyez donc témoin, ma mère, de ce que je venais dire à mon père.

– Tu m'avais juré de partir, Lionel.

– Et je partirai.

– Tu m'avais juré de ne pas voir notre maître à tous deux.

– Je vous ai juré, ma mère, de ne pas sortir du respect que je dois à mon père. Aussi c'est avec respect que je viens l'interroger.

– Oh ! tais-toi, s'écria Ermessinde ; qu'as-tu donc à lui demander ?

– J'ai à lui demander, ma mère, pourquoi vous pleurez sans cesse, pourquoi je suis toujours proscrit.

– Tu veux le savoir ? s'écria Hugues en se levant soudainement.

– Oh ! taisez-vous, taisez-vous ! reprit Ermessinde, en quittant son fils pour s'élancer vers son mari. »

Hugues la regarda, et la pitié le prit pour la mère et le fils.

« – Va t'en ! dit-il à celui-ci. Ne me demande pas ce que je tiens caché dans mon cœur depuis vingt-deux ans. »

Cette parole sembla éblouir Lionel comme le jet soudain d'une clarté fatale.

« – Depuis vingt-deux ans ! » dit-il lentement et en abaissant sur sa mère un regard où se lisaient tous les soupçons que cette date venait de faire naître en lui.

La mère ne put soutenir le regard terrible de son fils, et, sa honte lui retombant sans cesse sur la tête comme l'éternel rocher de Sisyphe, elle se laissa aller sur ses genoux, en criant à son mari et à son fils :

« – Grâce ! grâce ! »

Lionel resta immobile, ses yeux se fermèrent, puis il passa avec effort sa main sur son front pour en essuyer la sueur glacée qui l'inondait ; car sa pensée venait de faire un long et triste voyage en ce moment si court. Il avait remonté tout son passé, et tout son passé venait de lui être expliqué. Revenu au moment présent, il ouvrit les yeux pour s'assurer que ce n'était pas un rêve qu'il faisait, et vit Hugues le regardant avec une joie féroce et sa mère à genoux n'osant pas le regarder.

Lionel n'était pas un de ces êtres faciles et humains qui se sentent le cœur pris par de soudaines et hautes pitiés. Il ne pardonna pas à sa mère, quoiqu'il sût de quel long supplice elle avait payé sa faute ; mais, entre la douleur d'Ermessinde et la joie de Hugues, il n'hésita pas, et, se penchant vers sa mère, il lui dit :

« – Relevez-vous, Madame, et ne pleurez pas. Lionel de Roquemure vous protége maintenant.

– Maintenant que tu as voulu savoir pourquoi je te haïssais, dit le vieillard, il n'y a plus ici de Lionel de Roquemure.

– Tu as raison, vieillard ! garde ton nom, je rougis de l'avoir porté. »

Le vieillard sourit avec mépris.

« – Oh ! ne ris pas, sire Hugues de Roquemure, reprit Lionel ; à chacun ce qui lui appartient. Il y avait tout à l'heure ici un jeune homme qui avait étendu son épée sur la famille de Roquemure, et l'éclat qui jaillissait de cette épée était si vif que personne ne pensait à regarder au delà, que personne ne savait que ce nom était tombé aux mains d'un vieillard sans force et d'un idiot sans courage. Maintenant qu'il n'est plus à lui ce nom, le bâtard retire son épée pour en soutenir sa marche, car il n'a plus que son épée pour appui, et il laisse les regards des hommes arriver jusqu'à vous. Qu'il en soit donc comme tu l'as dit, sire de Roquemure ! tu reprends ton nom, je reprends ma gloire. Je suis content du partage.

– Et cette gloire si haute, à quel nom l'attacheras-tu pour la porter ?

– À celui que je me ferai.

– Que ne prends-tu celui de ton père ? tu en pourrais soutenir l'éclat.

– Quel qu'il soit, il devait être noblement porté, puisque celui qui n'a pu me le léguer a pu toucher le cœur de ma mère.

– C'était un noble et riche aventurier, en effet, ce magnifique Génois, qui plaisait aux femmes par sa beauté et qui leur laissait le déshonneur pour adieu.

– Un Génois ! un Génois !… répéta Lionel avec un affreux pressentiment ; puis il ajouta d'une voix entrecoupée : Et son nom ?… son nom ?…

– Prends-le, Lionel, il a une haute renommée de bassesse, de crimes et de beauté ; prends-le, et beaucoup de femmes encore se donneront au beau Zizuli.

– Zizuli ! » s'écria Lionel avec un éclat qui fit retentir tout le château.

Hugues en fut stupéfait, Ermessinde se releva comme au

rugissement d'une bête féroce :

« – Zizuli ! Zizuli ! » répéta Lionel en regardant tour à tour sa mère et le vieillard.

Hugues, heureux de l'affreux désespoir de Lionel, en jouissait sans cependant en comprendre le motif. Et, s'adressant alors à Ermessinde, il lui dit avec un rire cruel :

« – Regarde, Ermessinde, où mène l'adultère !

– Tu ne le sais pas, Hugues ? dit Lionel en s'approchant de lui ; tu crois qu'il ne mène qu'à la douleur, au désespoir, à la folie ? Tu te trompes, il mène à l'inceste ! »

Hugues et Ermessinde reculèrent avec épouvante.

« – Ne me comprenez-vous pas ? s'écria Lionel en marchant sur eux. Ne sais-tu pas, lâche vieillard qui n'a pas tué l'amant de ta femme, que ta bru est la fille de mon père et que la fille de mon père s'est donnée à moi ?

– Alix ! s'écrièrent ensemble le vieillard et Ermessinde, Alix ! »

Ermessinde tomba par terre évanouie ; mais le vieux Hugues, retrouvant quelque force dans sa colère, s'élança sur Lionel et le saisit en criant :

« – À moi !… à moi ! mes hommes d'armes, à moi ! mort à Lionel ! mort à l'infâme ! mort à l'inceste ! »

Lionel, dont la raison chancelait sous le choc de cette horrible révélation, repoussa violemment le vieillard, qui alla tomber à côté d'Ermessinde, et, la tête perdue, il s'élança hors de cette chambre. Il franchit les longs corridors qui l'avaient conduit chez son père ; il arriva ainsi, pâle, glacé, tremblant, jusque dans la grande salle, où devait l'attendre Alix.

« – Tu as été bien longtemps ! » s'écria une voix près de lui.

Lionel se retourna, et, à la lueur des éclairs qui se succédaient avec rapidité, il vit sa sœur Alix devant lui.

« – Quel crime viens-tu de commettre aussi ? s'écria-t-elle en l'entendant frissonner et trembler.

– Adultère et inceste ! lui répondit Lionel en la repoussant, tandis que l'orage éclatait dans toute sa fureur.

– Que dis-tu ? répondit Alix ; as-tu oublié que je t'attendais ?

– Suis-moi donc, si tu l'oses, répondit Lionel… femme de Gérard !

– Je ne le suis plus, dit-elle en poussant la porte du pied et en montrant le misérable égorgé dans son lit.

– Ah ! un meurtre aussi ! dit Lionel en reculant.

– Il commençait à s'éveiller, et je t'attendais !

– Suis-moi donc, si tu l'oses, reprit Lionel, dont la raison était perdue ; fille de Zizuli, veuve adultère de Gérard de Roquemure, tu es la fiancée incestueuse du fils de Zizuli. »

Et, soit que tous deux répétassent avec un éclat horrible ces paroles fatales, soit qu'une voix infernale les prononçât à côté d'eux, il sembla un moment que tous les échos du château de Roquemure fissent retentir les mots *adultère, meurtre et inceste.* Alors Lionel s'enfuit. En traversant le vaste préau qui séparait cette salle de la porte d'entrée, il entendit hennir les chevaux au bruit de son armure. Quoique Lionel eût hâte de fuir, et de fuir rapidement, il passa ; mais à la porte du château il aperçut, tenue par un page, une rapide haquenée, une superbe cavale qu'Alix avait fait préparer pour sa fuite. Par un mouvement instinctif, il s'empara de la bride et s'élança sur la cavale ; puis la herse se leva, et il sortit du château n'ayant d'autre but que d'en sortir, et sans donner aucune direction à son cheval, qui s'élança vers le pied de la colline avec la rapidité d'un cerf. Tandis que cela se passait ainsi d'un côté du château, une scène non moins horrible s'accomplissait dans la chambre de sire Hugues. Le vieillard s'était relevé et Ermessinde avec lui.

« – Lionel, Lionel ! se prit-elle à crier en se traînant vers la porte par laquelle avait disparu son fils.

– Ne crains rien, lui dit le vieillard avec rage, tu le reverras. »

Aussitôt Hugues voulut s'élancer à la poursuite de Lionel, mais Ermessinde se jeta devant lui pour lui barrer le passage. La rage de Hugues s'en accrut, et, tirant son poignard, il en frappa la malheureuse. Il se crut libre ; mais elle, s'attachant à lui du reste de ses forces, l'arrêta encore ; et lui, dans le délire de sa rage, lui déchira les mains avec son poignard pour la forcer à le lâcher. La lutte fut assez longue pour donner à Lionel le temps de fuir. Enfin Ermessinde succomba, et le vieillard put sortir de sa chambre. Depuis longtemps ses cris et ceux d'Ermessinde avaient éveillé les habitants du château. Ils accoururent dans la salle que Lionel venait de quitter, et là ils trouvèrent Hugues qui demandait avec fureur à Alix :

« – Où est-il ? où est ton amant ?… où est l'infâme ? »

Elle ne répondit pas. Le vieillard se précipita dans la chambre de son fils en appelant :

« – Gérard ! Gérard ! »

Il y resta longtemps sans qu'on entendît rien, sans que personne osât franchir le seuil de la porte. Lorsqu'il sortit de cet appartement, on

eût dit qu'une force surhumaine animait ce corps caduc et faible. La pâleur de son visage était effrayante, ses cheveux blancs se hérissaient autour de sa tête. Non-seulement il avait vu dans cette chambre le cadavre de son fils, mais à la lueur des éclairs il avait vu passer dans la campagne celui qu'il croyait son assassin, et qui longeait en fuyant le mur du château. Sans doute un démon l'avait inspiré, sans doute une horrible pensée, une de ces pensées qui fondent sur l'homme avec la rapidité de l'aigle et qui l'étreignent dans leurs serres de fer, s'était emparée de lui, car il ne poussa ni cris ni imprécations ; mais, d'une voix brève et forte qu'on n'eût pu reconnaître pour la sienne, il donna quelques ordres. L'obéissance des serviteurs était chose ordinaire dans le château de Roquemure ; et cependant jamais elle n'avait été si rapide et si complète, tant la fermeté de la voix de Hugues et l'assurance de sa démarche avaient frappé tout le monde d'épouvante et de surprise. En un moment, le cadavre de Gérard, Ermessinde et Alix furent transportés dans la grande cour du château, où l'on avait déjà amené trois superbes chevaux, vigoureux étalons qui bondissaient en hennissant. Les cordes étaient prêtes, et en un moment le cadavre de Gérard, Ermessinde mourante, et Alix qui se débattait dans toute sa force, furent attachés sur les trois coursiers. À peine les derniers nœuds furent-ils serrés, que Hugues s'écria d'une voix tonnante :

« – Et maintenant, laissez passer la justice de l'enfer ! »

La porte s'ouvrit, et les chevaux, ouvrant leurs naseaux fumants aux rafales de la tempête qui leur apportaient les chaudes émanations de la cavale, se précipitèrent par la porte ouverte. Pendant ce temps, d'autres valets avaient entassé d'immenses piles de bois mêlées de paille dans la grande salle du château. Hugues s'y dirigea d'un pas ferme et rencontra le vieux prêtre Audoin, qui, s'étant tardivement levé à cause de sa faiblesse et de son âge, n'avait été témoin que du supplice des coupables.

« – Que viens-je d'apprendre ! lui dit-il, Gérard est mort ?

– Oui, et tu peux prier pour le salut de son âme.

– Ah ! je viens de voir l'épouvantable vengeance que tu en as tirée, et c'est pour le salut de la tienne que je dois prier surtout.

– Ne perds pas tes prières, prêtre ! À l'aspect de mon fils mort, j'ai demandé une vengeance au ciel : c'est l'enfer qui m'a répondu. Pour prix de cette vengeance, je lui donne mon âme, je vais la lui envoyer. »

Aussitôt le vieillard ferma la porte de cette salle, et un moment après on entendit bruire la flamme et gronder l'incendie. Bientôt Hugues parut à tous les yeux ; il était monté au sommet de la tour la plus élevée, et là, debout entre le feu du ciel et celui de la terre, il resta immobile comme une blanche statue. Ce fut du haut de son château

embrasé, à la lueur de ces flammes qui semblaient ne pouvoir plus l'anéantir, car il devait être leur aliment impérissable et éternel, qu'il put voir s'accomplir la vengeance que l'enfer lui avait promise. En effet, les fougueux étalons s'étaient élancés à leur tour au bas de la colline, se poursuivant, se ruant les uns contre les autres, tandis que le cadavre de Gérard allait, venait, battant les flancs, la croupe et l'encolure de son coursier ; tandis qu'Ermessinde mourante s'attachait d'une main désespérée à la crinière du sien, et qu'Alix essayait de dénouer les liens qui la retenaient. Quant à Lionel, il avait laissé courir au hasard sa noble cavale, et celle-ci, accoutumée à une main plus ferme, avait repris le chemin du château. Lionel ne s'en aperçut qu'à la soudaine clarté qui se dressa devant lui. Il regardait sans s'expliquer cette lueur rouge qui se croisait avec la flamme blanche des éclairs, lorsque tout à coup passe à côté de lui le galop lancé du premier étalon, et, dans le bond que fait le fier animal pour s'arrêter, Lionel voit s'agiter devant lui le cadavre sanglant de son frère. Il pousse un cri, un autre cri lui répond. Il se retourne et voit passer de l'autre côté Alix, pâle, échevelée, l'œil hagard, qui disparaît aussitôt. Comme au moment où il avait appris le secret de sa naissance, il doute, il ferme les yeux, il veut fuir, lorsqu'une voix l'appelle : il rouvre les yeux, il regarde… C'est Ermessinde étendant vers lui ses mains d'où le sang découle, et qui crie :

« – C'est moi, Lionel, c'est ta mère ! »

À ce nouvel aspect, la peur, une peur glacée, pénètre dans le sang et dans les os de Lionel : il se sent prêt à perdre ensemble la force et la raison. Il se cramponne à son cheval, en jetant autour de lui un regard épouvanté pour voir si tous ces fantômes, qui ont passé comme des éclairs, ne se sont pas évanouis tout à fait ; mais les voilà qui reviennent tous trois sur leurs chevaux qui se dressent, qui bondissent, qui se heurtent, secouant autour de Lionel l'un un cadavre, l'autre une femme mourante et ensanglantée, le troisième une femme aussi, mais qui se tord en poussant des cris de rage, tandis que des voix, que Lionel reconnaît trop bien, lui disent :

« – Lionel, Lionel, c'est moi… c'est ta mère, c'est ta sœur. »

Noms terribles pour le malheureux, et qui font toujours résonner dans son esprit ces mots effroyables : meurtre, adultère et inceste ! Épouvanté, éperdu, il presse les flancs de la brûlante cavale, qui s'échappe alors avec une étonnante rapidité. Ses pieds minces et légers rasent le sol, tandis qu'elle joue avec le mors de sa bride que la main défaillante de Lionel a quittée. Aussitôt les forts et lourds étalons recommencent leur course furieuse. On entend le bruit de leurs larges sabots martelant la route comme feraient les marteaux de cent forgerons. La cavale semble les écouter hennir, les fuit et les attend,

puis elle hennit à son tour, ralentit son vol, et en laisse approcher un. Lionel se retourne, et voit Alix pantelante et éperdue, qui tend les bras et disparaît encore emportée par son coursier. La cavale s'arrête. Un nouveau coursier passe en la rasant. Lionel se cache pour ne pas voir mais il se sent heurté par le cadavre de son frère qui va de çi de là, battant les flancs du cheval qui l'emporte. Lionel veut encore fuir, il crie, il s'agite ; mais il se sent saisi à la gorge par deux mains chaudes de sang. C'est sa mère, sa mère qui lui dit :

« – Sauve-moi, Lionel, sauve-moi ! »

Il la repousse, et frappe avec fureur l'agile cavale : elle court, elle court furieuse et les naseaux fumants. Mais l'étalon qui porte Ermessinde, plus furieux encore, la mordant aux naseaux, la serrant côte à côte, court, aussi rapide qu'elle, et les mains sanglantes de la mère adultère ne quittent pas le cou du fils incestueux. Alors, dans l'effort d'une rage furieuse, Lionel presse encore sa monture, il la déchire de ses éperons, la presse de ses cris, devance tous les coursiers qui la poursuivent, et s'arrache enfin à l'étreinte convulsive du fantôme ; mais il entend la voix d'Ermessinde qui lui crie :

« – Oh ! malédiction sur toi ! »

Le malheureux, dont la raison s'en va, s'arrête à ce cri pour retourner vers ce fantôme qui a la voix de sa mère et qui l'a maudit ; mais alors c'est Gérard et Alix qui tournent autour de lui sur des chevaux qui se dressent et se menacent de leurs sabots. Il repart, il se couche sur l'encolure de son coursier, il ferme les yeux. Alix l'atteint à son tour ; et, se penchant sur lui, s'attachant à lui, elle lui crie d'une voix où manque l'haleine, d'une voix basse et saccadée qui semble dire quelque chose que lui seul doit entendre :

« – Lionel, c'est moi... Lionel, c'est moi... c'est ton Alix que tu aimes ! »

Et, comme il se débat pour s'arracher à cette affreuse étreinte, elle ajoute avec désespoir et comme pour l'attendrir :

« – C'est moi, c'est ta sœur... » !

C'est pour Lionel l'inceste, le meurtre, l'adultère attachés à son flanc par l'enfer. Alors, éperdu, fasciné de terreur, il fuit, il fuit, il fuit ; mais les brûlants étalons le poursuivent, le poursuivent toujours ; la cavale épouvantée, ne sachant plus quel chemin tenir, tourne sans cesse autour de la colline où brûle le château, et Lionel voit au sommet de la grande tour la haute figure de Hugues qui tourne lentement en les suivant de l'œil comme un marbre sur un pivot. Une heure durant, cette horrible cavalcade alla ainsi courant autour de l'incendie parmi le vent qui hurlait, les éclairs qui fendaient d'un feu blanc les nuages rougis par le feu de l'incendie, parmi les éclats de la foudre qui se

mêlaient aux immenses craquements de l'édifice qui s'écroulait et aux farouches hennissements des chevaux. La lutte fut toujours également pressée, furieuse et épouvantable, jusqu'à ce que Lionel, poussant d'horribles imprécations, appelât à son aide toutes les puissances de ce monde ; et, comme rien ne vint à son aide, il appela à lui les puissances de l'enfer, et elles répondirent. Ce fut alors que, dans le délire de ses terreurs, il se donna à Satan lui et toute sa postérité, jusqu'à ce qu'il s'y trouvât un être assez vertueux pour rompre le pacte infernal.

On dit qu'un être surhumain, monté sur un cheval de feu et entraînant la cavale dans sa course furieuse, parlait tout bas au malheureux et l'emportait à travers les campagnes ; puis, lorsque le pacte fut convenu et que Lionel l'eut ratifié en jetant dans la boue son éperon, en crachant sur une croix qu'ils rencontrèrent, et en souillant son épée du sang de sa mère, la cavale s'arrêta, épuisée de fatigue, et les coursiers qui la poursuivaient toujours vinrent s'abattre autour d'elle. Quand Lionel se releva, sa mère était morte, mais Alix vivait encore.

XLII

TRANSFORMATIONS.

Luizzi avait écouté, le froid dans l'âme, la pâleur sur le visage, cette épouvantable histoire. Le poëte lui-même s'était laissé dominer par la voix sinistre du narrateur ; mais à ce moment il reprit son imperturbable assurance, et dit au Diable :

– Comment, Monsieur, Alix vivait encore ?

– Oui, répondit Satan ; ne fallait-il pas qu'elle donnât le jour au premier fils de cette race née de l'adultère et de l'inceste, au fils de Lionel, au petit-fils du Génois Zizuli ?

– Ah ! très-bien, fit le poëte. Au fait, vous avez raison, il fallait un dénoûment à la ballade ; je dis la ballade, car vous comprenez qu'un pareil dénoûment est impossible au théâtre, à moins que ce ne soit à Franconi. Et entendit-on parler encore, dans l'histoire de ce pays, de cette famille de Roquemure ?

– Non, elle s'était éteinte avec Gérard et Hugues.

– Mais ce Lionel, ou son fils, n'a-t-on rien fait sur eux ?

– On ajoute, répondit le Diable, que dans cette course inouïe il avait été emporté en moins d'une heure jusque dans le fond du Languedoc.

– Il y a donc des Roquemure en Languedoc ?

– Je ne le crois pas, car le fils de Lionel dut prendre le nom de son grand-père selon son pacte avec le Diable, et en se faisant un nom avec les lettres de ce nom singulier.

– Et quel est ce nom ?

– Voyez celui qu'on peut faire avec Zizuli.

Luizzi, presque aussi épouvanté par le récit qu'il venait d'entendre que son aïeul Lionel l'avait pu être par cette épouvantable lutte, s'écria involontairement :

– Non, non, il n'y a pas de nom dans tout le Languedoc qui ressemble à cela.

– Je vous demande pardon, dit le conteur, il en a un. Et si Monsieur, qui s'occupe d'histoire pittoresque, va jusqu'à Toulouse, je lui recommande de fouiller dans la bibliothèque publique. Dans un

petit coin, à gauche de la porte d'entrée, oublié dans le fond d'un rayon, il trouvera un petit manuscrit en langue d'oc, disant la vie de ce fils de Lionel, qui marqua dans la guerre des Albigeois. Il s'appelait…

– Qu'importe ce nom ? dit Luizzi en interrompant encore le Diable avec vivacité ; que devint ce prétendu fils de Lionel ?

– D'après les termes du marché avec le Diable, il avait dix ans pour choisir la chose qui devait le rendre heureux et le faire échapper à sa damnation.

– Et que choisit-il ?

– Rien ; car, se livrant au hasard de sa vie, riche, aventureux, insouciant, il s'aperçut qu'il avait laissé s'écouler les dix années de délai, lorsqu'il n'était plus temps.

À ce mot, Luizzi tressaillit, et, transporté par les terreurs qui le dominaient, il s'écria comme un homme qui s'éveille :

– À quelle date sommes-nous ?

– Le 1er septembre 183…

– Trois mois ! je n'ai plus que trois mois, murmura Luizzi.

Puis il demeura plongé dans une horrible préoccupation. Trois mois lui restaient pour choisir ; mais n'était-ce pas assez, s'il savait les employer à connaître le monde, sinon en l'expérimentant, du moins en se le faisant raconter par Satan ?

Pendant ce temps, le poëte causait avec le voyageur, discutant tous deux le moyen de tirer un drame ou un vaudeville quelconque de cette histoire, comme deux faiseurs littéraires à la mode. Au moment où le baron se remit à les écouter, la diligence s'arrêtait. Satan en descendit, en saluant ses deux compagnons et en leur disant :

– Je vous demande bien pardon de mon bavardage ; je vous ai ennuyés sans doute beaucoup ? Mais que faire en diligence, à moins que d'y conter des histoires ?

Luizzi, ravi de se trouver tête à tête avec Satan, le laissa descendre et le suivit. Lorsqu'ils furent à quelque distance de la voiture, il lui fit un signe impératif de le suivre. Le voyageur obéit et lui dit :

– Je vous comprends, monsieur le baron de Luizzi. Le récit que j'ai fait a pu vous blesser, et sans doute vous voulez m'en demander raison ; mais je ne suis ni d'humeur ni de profession à accepter un duel, surtout contre vous.

– Misérable ! s'écria le baron avec menace, très-persuadé que c'était le Diable qu'il avait devant les yeux et qui se moquait de lui.

– Vos menaces sont inutiles, Monsieur. Je suis prêtre, et, si ma

conduite a été quelque temps un objet de scandale, je crois l'avoir suffisamment rachetée par l'austérité d'une vie enfermée dans l'étude et la retraite.

– Que veut dire cette plaisanterie ? reprit Armand, furieux.

– Le voici. En revenant de Paris dans ce village dont je suis curé, j'ai rencontré ce jeune fou qui vous connaît ; j'ai profité de mon habit séculier, qui ne pouvait lui dire qui j'étais, pour lui montrer jusqu'à quelle triste férocité on pouvait pousser cette manie littéraire qui ne vit plus que d'inceste, de meurtre et de sang, et je lui ai raconté cette légende, que j'ai lue en effet lorsque, faisant ma théologie à Toulouse, j'allais chercher les vieilles traditions de notre pays dans les bibliothèques.

– Mais cette histoire, dit Luizzi que la tranquillité de son interlocuteur stupéfiait, cette histoire ?...

– Est, dit-on, celle de votre famille ; car on peut faire le nom de Luizzi avec celui de Zizuli. Or je vous avoue que j'ai été non-seulement étonné de ce que vous l'ignoriez, mais de l'effet qu'elle paraissait produire sur vous.

Le baron eut un de ces mouvements internes qui nous donnent le doute de notre raison, et il s'écria :

– Me connaissez-vous donc aussi ?

– Je vous connais depuis de longues années, baron, et nous nous touchons par un malheur qui doit être un remords éternel pour tous deux.

– Mais qui êtes-vous donc ? s'écria Luizzi, de plus en plus épouvanté.

– J'aurais voulu ne pas vous dire mon nom ; mais je ne me suis pas consacré à une vie d'humiliations pour fuir devant vous une éternelle honte. Je suis l'abbé de Sérac !

À ces mots, qui semblèrent pétrifier Luizzi, le voyageur salua et partit. À peine avait-il disparu, que Luizzi, s'imaginant qu'il était le jouet du Diable, s'écria :

– Satan ! Satan ! reviens !

Et comme rien ne paraissait, il agita son talisman, et Satan parut. La figure qu'il avait prise cette fois épouvanta encore plus Luizzi que n'avait fait celle d'Akabila. Le baron crut avoir devant lui M. de Cerny : c'était lui, son geste, sa figure, son maintien. Dans son premier étonnement, le baron ne savait s'il rêvait, si c'était le Diable ou si c'était le comte lui-même. Enfin il se décida à parler à cet être, quel qu'il fût.

– Vous voilà donc ? dit-il.

– Me voilà.

– Que me voulez-vous ?

Le Diable sourit, et repartit :

– Ne m'attendiez-vous pas, monsieur le baron ?

– Oui, je t'ai appelé, esclave, dit Armand, qui reconnut enfin Satan à son farouche sourire.

– Et je suis venu, maître.

– Et pourquoi as-tu pris cette figure ?

– Parce qu'elle peut m'être utile.

– Sans doute comme celle que tu viens de quitter tout à l'heure ?

– Tout à l'heure ? dit Satan, je ne t'ai pas vu depuis hier au soir.

– Quel est donc cet homme qui vient de me quitter ?

– Comment, répondit Satan, tu n'as pas reconnu l'abbé de Sérac, l'ancien amant de la marquise du Val ?

– Mais toi, ne m'es-tu pas apparu sous cette forme ?

– Ah ! oui, sur la route d'Orléans, cette nuit. C'est vrai ; j'avais pris son costume, parce que le bon prêtre était très-bien rembourré contre le froid et que je déteste le froid.

– Ce n'est donc pas toi qui es monté sur la diligence ?

– Je ne le pouvais pas ; l'abbé y était, avant toi, avec le poëte, et il n'y avait place que pour trois.

– Ce n'est donc pas toi qui m'as raconté cette effroyable histoire ?

– Je ne parle jamais de mes affaires.

– Mais cette histoire est-elle vraie ?

– Elle est écrite.

– Me répondras-tu clairement une fois dans ta vie ?

– Je ne sais pas ce que tu entends par répondre clairement.

– Cette histoire est-elle vraie ? dis : oui ou non.

– Qu'entends-tu d'abord par vraie ?

– Tout ce que cet homme nous a raconté est-il arrivé ?

– Oui et non ! Oui, pour toi qui veux bien y croire niaisement ; non, pour ceux qui la traiteront sottement de fable.

– Mais enfin, dit Luizzi, indépendamment de ma foi et de celle des autres, quelle est la vérité ?

– Dans ce temps-là, on disait que le soleil tournait autour de la terre, et c'était une vérité ; aujourd'hui on dit que la terre tourne autour du soleil, et aujourd'hui c'est une vérité.

– Mais, de ces choses, il y en a une qui est la vérité ?

– Peut-être, à moins que la vérité ne soit entre elles.

Luizzi s'aperçut qu'il ne pourrait parvenir à faire dire à Satan ce qu'il ne voulait pas dire, et il se mit à réfléchir à la fois à l'obstination du Diable à ne pas répondre en cette circonstance, et au hasard qui, dans ce singulier voyage, mettait à son encontre la plupart de ceux dont la vie avait été mêlée à la sienne. Il semblait reconnaître qu'il s'établissait autour de lui une lutte entre Satan qui le poussait à sa perte, et une puissance inconnue qui semblait vouloir le sauver. Ce prêtre jeté sur sa route, et qui l'avait averti que l'heure fatale où il lui fallait faire un choix approchait, n'était-il pas l'organe involontaire de cette puissance protectrice ? Cet homme lui-même, rentré par le repentir dans la régularité d'une vie honnête après avoir été si profondément dissolu, n'était-il pas un exemple qui s'offrait à lui et qu'on lui montrait du doigt ? Le baron fut interrompu dans ses réflexions par la nécessité de remonter dans sa voiture ; mais, décidé cette fois à se consulter patiemment et sans se soumettre à aucune influence étrangère, il s'éloigna en disant à Satan :

– Laisse-moi.

– Cela m'est impossible pour le moment.

– Comment, dit Luizzi, impossible ? et si je ne veux pas t'entendre ?

– Tu te boucheras les oreilles.

– Mais ne sais-je pas que ta voix perce à travers les obstacles les plus puissants ?

– Il n'en sera pas ainsi cette fois, car ce n'est pas pour toi que je parlerai.

– Pour qui donc ?

– Pour ton compagnon de voyage.

– Le poëte ?

– Pour lui.

– Et qu'as-tu donc à lui dire ?

– Deux anecdotes : l'une, pour qu'il en fasse un roman qui sera horrible ; l'autre, pour qu'il fasse une mauvaise action. Et cependant il y aurait une bonne action à faire avec la première anecdote et une bonne comédie à faire avec la seconde.

– Et d'où sais-tu qu'il choisira mal ?

– Parce que je connais l'homme et les hommes, parce que ton siècle aime les tableaux monstrueux et dédaigne les peintures vraies.

– Et quelles sont ces anecdotes ?

– Tu pourras les écouter.

En parlant ainsi, ils arrivèrent auprès de la voiture, et tous deux prirent les deux seules places qui restaient.

– Hé bien ! fit le poëte en voyant Luizzi, qu'avez-vous fait de notre conteur ?

– Je l'ai laissé retourner à son presbytère.

– Quoi ! s'écria le poëte, c'était un curé ?

– Le curé de ce village.

– Pardieu ! pour un prêtre, il raconte de singulières choses, il sait des ballades bien édifiantes.

– N'est-ce pas l'abbé de Sérac ? dit le Diable en se mêlant à la conversation. En ce cas, je connais la ballade qu'il vous a racontée ; il ne sait que celle-là, et la dit à tout venant, ni plus ni moins qu'un orateur de l'opposition faisant toujours le même discours, et un ministre faisant éternellement la même réponse.

– Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque matière à un bon drame, à part la course aux cadavres, dit le poëte. J'y songerai.

– Ah ! Monsieur fait du théâtre ? reprit le Diable. C'est une belle chose que de dominer tout un public par la puissance de sa pensée, que de le tenir haletant sous sa main, et de le faire frémir et pleurer à son gré.

– Mais oui, fit le poëte de son air le plus fat, c'est un de ces bonheurs que j'ai goûtés quelquefois.

– Ce qui m'étonne, dit Luizzi, à qui ce monsieur littéraire, qui lui avait rendu service, déplaisait souverainement, c'est que l'on ne fasse pas de la comédie : les originaux ne manquent pourtant pas.

– De la comédie ! s'écria le poëte, où voulez-vous la prendre ?

– Sur le grand chemin, dit le baron ; on l'y rencontre aussi bien que dans les salons.

– Demandez plutôt comment vous pourriez la faire, dit le Diable.

– Mais comme on la faisait autrefois, reprit le baron.

– Autrefois, Monsieur, on osait rire et blâmer, aujourd'hui on ne le peut plus, repartit Satan.

– Dans un temps de liberté comme le nôtre, vous croyez qu'on est plus esclave que jadis ?

Le Diable fit une moue méprisante, et répliqua à Luizzi :

– Dans un temps où le vice tient toute la société, on n'a plus de public pour rire du vice. Il ne fait pas bon de mépriser les voleurs dans une maison de reclusion ; on ne vous y pardonne pas d'y raconter leurs méfaits, à moins que ce ne soit pour apprendre à les imiter.

– Cependant, dit Luizzi, aujourd'hui que les classifications sociales s'effacent, on peut choisir où l'on veut, sans redouter une opposition qui autrefois était solidaire entre gens de même sorte.

– Allons donc ! fit le Diable ; hé ! qui oserait peindre un député indépendant qui veut se vendre, un banquier voleur, un notaire idiot, un militaire fanfaron, un magistrat infâme, un avocat malhonnête homme ? Mais la chambre, la banque, le notariat, l'armée, la magistrature, le barreau se révolteraient. On crierait à l'impudence, à la démoralisation, à la désorganisation sociale, au feu révolutionnaire. On s'est moqué, du temps de Louis XIV, des marquis qui étaient au lever du roi ; je vous défie de pouvoir mettre en scène le valet de chambre qui habille votre souverain. On faisait des baillis idiots, et nul pouvoir ministériel n'oserait permettre de représenter un commissaire de police imbécile. Si vous voulez peindre un ouvrier insolent et brutal, vous trouverez mille ouvriers insolents et brutaux, sans compter les bons et les niais, qui se croiront intéressés dans la querelle et qui vous siffleront en disant que vous calomniez le peuple. Si vous faites un riche sordide et sans pitié, on vous chasse des salons en vous traitant d'envieux et de misérable que la pauvreté rend enragé. Faites un pédant ambitieux tout gonflé d'une fausse science, et tous les corps savants s'insurgeront contre l'ignorant qui les ravale. Faites un fat littéraire qui gâte l'esprit qu'il vole en le faisant passer par sa plume, et tous les feuilletons diront que vous êtes un sot. Vous en êtes réduit à rire des bossus et des Anglais qui baragouinent : voilà toute votre comédie. L'empire du rire appartient aux bouffons, à la condition qu'ils le seront jusqu'à l'absurde ; car s'ils ne le sont que jusque la vérité, on y reconnaîtra un citoyen quelconque, appartenant à une classe quelconque qui ne voudra pas être jouée. L'égalité devant la loi a tué la satire personnelle ; l'égalité devant le vice a tué la comédie. Quand une vieille maison s'écroule, il est dangereux de mettre le marteau dans les crevasses ; quand la société se sent tomber, elle ne veut pas qu'on découvre ses lézardes. Elle s'enduit de toutes sortes de lois, elle se badigeonne de respect humain, elle s'étaye de morale écrite, car elle craint la plus légère atteinte. Ce n'est plus une classe qui est solidaire dans cette opposition à toute peinture vraie, c'est la société entière ; et quel homme est assez fort pour lutter contre elle ?

– Ajoutez à cela, dit le poëte, que tout ce vice même manque de relief, de vigueur ; c'est à peine s'il reste quelques ridicules effacés…

– Je vous assure qu'il y en a d'énormes, dit le Diable en regardant le poëte…

– Des passions sans vigueur…

– Je vous jure qu'il y en a de monstrueuses…

– Une vie réglée et surveillée par le Code civil, les permis de séjour, les gendarmes et les passe-ports…

– Je puis vous attester qu'il y en a qui échappent à toutes ces investigations…

– Pendant quelque temps, et pour finir à l'échafaud…

– Toujours, et pour rester considérés…

– Mais tenez, par exemple, dit le poëte, à part le diabolique de l'histoire du curé, une pareille aventure serait impossible dans notre siècle.

– Et en quoi ? Est-ce l'inceste qui manquerait ? Celui-là est dû au hasard, et vous avez, vous, monsieur de Luizzi, rencontré l'exemple de l'inceste le plus abominable, le plus compliqué, le plus hideux…

– Moi ? fit le baron.

– C'est qu'il y en a plus que vous ne pensez, Monsieur, et vous en avez coudoyé plus d'un dans les salons de Paris. Mais vous particulièrement, vous, baron de Luizzi, vous avez serré la main à un magistrat qui, surpris par le frère d'une jeune fille dans un tête-à-tête familier, fut forcé par ce frère, sous peine de se couper la gorge avec lui, d'épouser la jeune personne ; et savez-vous ce qu'était cette malheureuse ? elle était la fille de ce magistrat, qui avait été l'amant de sa mère ! Et savez-vous pourquoi le frère fut si terrible pour obtenir la réparation d'une injure qui n'existait pas ? c'est que sa sœur était grosse, et qu'il espérait cacher son propre inceste en en faisant commettre deux à sa sœur.

– Ho ! fit le baron avec dégoût, c'est impossible !

– Je ne dis pas que ce soit possible, je dis que c'est vrai. Et si je vous racontais, reprit le Diable, l'histoire de ce père qui élève soigneusement ses filles dans les idées du matérialisme le plus complet, dans des principes de démoralisation profonde, pour ne pas trouver d'obstacles à ses infâmes projets ?

– Et le crime s'accomplit ? reprit Luizzi.

– Ce qu'il y a de drôle, s'il peut y avoir quelque chose de drôle dans tout cela, repartit Satan, c'est que ce furent précisément les leçons du père qui prévinrent le crime.

– Ceci me semble étonnant, fit le poëte.

– Voici comment cela arriva. Le jour où il plut à ce père philosophe de demander à sa fille un amour infâme, elle lui répondit :

« – Non, je ne veux pas.

– Est-ce que tu as des préjugés, ma fille ?

– Assurément non ; mais c'est que vous êtes vieux et laid.

– Eh bien ! si tu ne consens pas de bonne grâce, la force me donnera ce que je te demande. »

Sur quoi, la fille s'arma d'un couteau, en s'écriant :

« – N'approchez pas, ou je vous tue.

– Tuer ton père, misérable !

– Bon ! fit-elle, est-ce qu'un père n'est pas un homme comme un autre, d'après ce que vous m'avez appris ? »

Et, quoi qu'il en eût, le démoralisateur ne put pas tirer sa fille de cette terrible argumentation. « Si c'est un préjugé qui me défend de me donner à vous, ce qui m'empêcherait de vous tuer, si vous vouliez employer la force, ne doit être aussi qu'un préjugé. Or je n'ai pas de préjugés, grâce à vous. » Et de pareilles histoires, ajouta Satan, ne sont pas des fables inventées à plaisir ; elles sont vraies, les acteurs existent, vous les connaissez tous et vous les saluez avec considération. Ne vous étonnez donc plus de cette histoire fantastique de l'abbé de Sérac.

– Elle est donc vraie ? dit Luizzi.

– Mais, d'après ce que je viens de vous dire, il me semble qu'elle n'a rien d'invraisemblable. Ce n'est pas le crime qui le serait, vous le voyez, car notre siècle en a de plus effrayants ; ce n'est pas le mystère de la fraternité d'Alix et de Lionel, car cette fraternité était cachée sous un double adultère, et il y en a de légitimes qui s'ignorent elles-mêmes.

– Ceci me paraît assez extraordinaire, fit le poëte. L'état civil a bien nui à la comédie en tuant les reconnaissances inattendues.

– Je pourrais vous prouver à l'instant le contraire, fit le Diable.

– Pardieu ! reprit l'homme de lettres, je le veux bien ; et, puisque j'en trouve l'occasion, je suis bien aise d'apprendre qu'il ne manque rien à notre siècle de ce qui a rendu les autres si féconds en grandes œuvres.

– Je vous atteste qu'il n'y manque rien, repartit Satan, ni vices, ni ridicules, ni passions, ni événements étranges, ni caractères singuliers, excepté…

– Excepté quoi ? dit le poëte.

– Un homme de génie pour les mettre en œuvre, dit Armand.

– Propos de millionnaire et de baron ! fit le poëte avec dédain. Ce qui manque, c'est un public pour les apprécier.

– Propos d'homme de lettres sifflé ! dit Armand.

– Il manque l'un et l'autre, Messieurs, dit le Diable en les saluant tous deux ; et maintenant que nous voilà d'accord, je commence.

XLIII

COMÉDIE.

LE BANQUIER.

C'était au commencement du printemps de 1830. Dans un riche cabinet, situé au premier étage d'un vaste hôtel de la rue de Provence, était assis un homme qui lisait attentivement les journaux que son valet de chambre venait de lui remettre. Cet homme était le banquier Mathieu Durand.

– Le banquier Mathieu Durand ! s'écria le poëte, mais je le connais beaucoup ; il a un château à quelques lieues de Bois-Mandé, où je dois même aller le visiter en revenant de Toulouse.

– Ah ! la rencontre est singulière, fit le Diable, et je ne sais si je dois continuer.

– Au contraire, l'histoire est bien plus intéressante du moment qu'on en connaît les personnages. Je ne serais pas fâché de la connaître à fond.

– Comme il vous plaira, dit Satan ; d'ailleurs cette histoire est, à quelques particularités près, celle de bien des gens.

Et il reprit :

– Mathieu Durand n'avait à cette époque que cinquante-cinq ans, quoiqu'il parût plus âgé. Les rides profondes qui traversaient en tous sens son front large, découvert et pensif, attestaient l'effort constant d'une vie active et laborieuse. Cependant, lorsqu'il était inoccupé, ce qui lui arrivait rarement, son visage respirait une bienveillance affectée pour tout ce qui l'entourait, et le son de sa voix, plutôt encourageant que protecteur, semblait dire à tous : Je suis heureux, et je veux que vous le soyez aussi. On eût pu néanmoins remarquer qu'il semblait plutôt fier qu'heureux de son bonheur, qu'il le montrait volontiers et qu'il aimait à le laisser contempler, comme s'il le sentait mieux par l'effet qu'il produisait sur les autres. Ce n'était pas pour en humilier ceux qui l'approchaient, c'était plutôt pour leur faire voir dans sa personne le but où tout homme peut atteindre par un travail patient et une conduite honorable. Du reste, le caractère le plus général de la physionomie de Mathieu Durand était celui d'une forte et rapide

intelligence. Ainsi, lorsqu'il écoutait quelqu'un parler d'affaires, il avait un léger froncement de sourcils qui donnait à son regard quelque chose d'absorbant, qui semblait ne laisser échapper ni un geste, ni une parole, ni un mouvement ; et cette puissance de tout saisir était si vive et si complète, que, lorsqu'il répondait, son habitude était de résumer rapidement tout ce qui lui avait été dit, et cela avec une netteté et une précision remarquables. Puis venaient ses observations soit pour accueillir, soit pour refuser, soit pour modifier les propositions qui lui étaient faites. C'est à ce moment que se manifestait le trait le plus saillant et à la fois le plus caché de Mathieu Durand : c'était une obstination froide, calme et polie dans ses idées, une obstination telle qu'il ne changeait aucunement d'avis, quelque raison qu'on pût lui donner. C'est à dessein que je dis qu'il avait une singulière obstination dans ses idées, car personne n'était plus facile que lui à changer de résolution. Ainsi, après avoir condamné une opération et en avoir renversé les calculs avec une grande supériorité, on le voyait tout à coup porter l'appui de son nom et de ses capitaux à cette opération. D'autres fois il ouvrait un large crédit à un négociant au moment où les autres banquiers commençaient à douter de sa solvabilité et lorsque lui-même connaissait mieux que qui que ce fût le fâcheux état de ses affaires. Personne, du reste, n'avait jamais pu deviner les raisons déterminantes de ces décisions si contraires à ses intérêts : les uns disaient que c'était caprice, d'autres que c'était générosité, mais il était difficile de supposer des caprices si fantasques à un homme qui montrait tant de rectitude dans la conduite générale de ses affaires. La générosité eût peut-être mieux expliqué cette manière d'agir, car Mathieu Durand passait pour généreux, si on ne l'avait pas vu quelquefois opposer les refus les plus inébranlables à certaines demandes de secours. Un seul homme prétendait que c'était calcul. Cet homme, c'était M. Séjan, le premier commis de la maison Mathieu Durand. Mais il n'expliquait point quel était le but de ce calcul. Un jour que quelqu'un lui demandait à quelle arithmétique appartenait un calcul qui consistait à prêter cent mille francs à un débiteur insolvable, le vieux Séjan se contenta de répondre : « Ceci appartient à l'arithmétique indirecte. » Que signifiait ce mot « arithmétique indirecte ? » M. Séjan ne l'expliquait pas, et se renfermait dans un silence obstiné auquel un imperceptible sourire et un léger clignement d'yeux prêtaient un air de finesse profonde. Ces écarts en dehors de la ligne directe des bonnes affaires n'excitaient d'ailleurs les craintes de personne, quoiqu'ils fussent assez nombreux ; car la réputation de probité et d'habileté de Mathieu Durand était au-dessus du soupçon, et il était assez riche pour pouvoir se ruiner sans qu'il y parût.

Mais il me semble inutile de pousser plus loin le portrait de Mathieu Durand, dit Satan en s'interrompant, et je pense que ses

actions et ses paroles le peindront mieux que je ne pourrais le faire. Et il continua ainsi :

– Mathieu Durand était donc dans son riche cabinet, grande pièce ornée de magnifiques tableaux, sévèrement tendue d'un drap vert bordé de large velours noir, et meublée avec ce luxe puissant qui paye cher pour avoir beau et bon. Après avoir lu tous les journaux avec une grande attention, le banquier ouvrit un des tiroirs de l'immense bureau près duquel il était assis et en tira un papier qu'il lut avec une attention encore plus exacte ; il effaça plusieurs phrases, en ajouta plusieurs autres, et recommença la lecture de cet écrit d'un bout à l'autre, le déclamant à mi-voix, tandis qu'une plume à la main il lui donnait son dernier terme de perfection en le virgulant et le ponctuant avec un soin tout particulier ; puis il tira l'une des trois sonnettes, dont les cordons, chacun de couleur différente, pendaient au-dessus de son bureau. Il ne sonna toutefois qu'après avoir encore jeté un regard sur son œuvre. C'était comme l'œuvre d'une mère qui a fini de parer son jeune enfant et qui, après avoir examiné son vêtement pli à pli, épingle à épingle, ses cheveux boucle à boucle, le pose à quelques pas pour bien contempler l'ensemble de sa toilette et s'assurer que rien ne lui manque. Un moment après le valet de chambre parut, et Mathieu Durand lui dit :

« – Envoyez-moi M. Léopold. »

Le valet allait quitter le cabinet pour obéir à son maître, lorsque celui-ci reprit :

« – Passez par le petit escalier qui mène d'ici à l'entresol, où M. Léopold doit se trouver. Qu'il vienne aussi par là ; il est inutile que les personnes qui attendent dans les salons voient que je reçois quelqu'un. »

Le domestique obéit, et le banquier, demeuré seul, ouvrit la correspondance posée près de lui. Il se contenta le plus souvent de jeter un rapide coup d'œil sur les lettres en les classant dans de petits cartons. Il mit quelques annotations à un très-petit nombre, et en garda deux ou trois qu'il renferma dans son bureau et dont la lecture avait paru vivement le contrarier. Enfin le valet de chambre reparut, accompagné d'un jeune homme de vingt ans à peu près, qui s'arrêta devant le banquier comme pénétré d'une respectueuse admiration.

« – Prévenez que je vais recevoir dans l'instant, » dit le banquier au valet de chambre, qui se retira.

Mathieu Durand se tourna alors vers Léopold, et lui dit d'une voix pleine de douceur et de bienveillance :

« – Monsieur Léopold, j'ai un service à vous demander.

– Un service ! à moi ? s'écria le jeune homme avec vivacité. Que dois-je faire, Monsieur ? Vous savez que ma vie vous appartient, et que, s'il faut la sacrifier…

– Non, mon ami, reprit Mathieu Durand en calmant cet enthousiasme par un sourire gracieux ; le service que j'ai à vous demander n'exige pas votre vie, mais il exige de la promptitude et de la discrétion.

– Oh ! si c'est un secret, croyez qu'on m'arracherait plutôt la vie que de m'en faire révéler un mot.

– Vous vous exagérez l'importance de ce que j'attends de vous, Léopold.

– Tant pis ! car je voudrais trouver enfin un moyen de vous prouver ma reconnaissance. Tous vos employés vous regardent comme un père, Monsieur ; mais vous avez été un dieu sauveur pour moi.

– Votre mère était restée sans fortune, et, quoique votre père fût mort en 1815 des suites de ses blessures, on lui avait refusé une pension. C'était une grave injustice.

– Et vous l'avez noblement réparée, Monsieur ; vous êtes venu au secours de ma mère.

– Pouvais-je laisser dans la misère la veuve d'un brave militaire ?

– Vous avez pris soin de moi, et c'est à votre générosité que je dois l'éducation que j'ai reçue. C'est un bienfait…

– Oui, Léopold, je crois que c'est un bienfait, dit le banquier, et j'ai peut-être le droit de le dire. C'est que moi, voyez-vous, je suis parti de mon village sachant à peine lire. Le peu que je sais, il m'a fallu l'apprendre en dérobant quelques heures au travail qui me faisait vivre. C'est sans maître que j'ai appris à écrire, sans maître que j'ai peu à peu épuré mon langage de paysan ; puis, lorsque j'ai eu une petite place, je n'ai pas voulu paraître plus ignorant que mes jeunes camarades qui sortaient des lycées, j'ai essayé le latin.

– Tout seul ?

– Tout seul, dans ma mansarde. J'ai voulu savoir un peu d'histoire, un peu de mathématiques. J'aimais la chimie, je m'occupais de physique. Eh ! si je vous disais tout, je jouais du violon, et passablement. À force de travail et d'économie, j'ai pu entreprendre quelques petites affaires, puis de plus grandes, toujours seul, mais toujours persévérant, et enfin je me suis fait ce que je suis.

– Vous vous êtes fait un des hommes les plus considérables de France.

– Un des plus considérés, du moins je l'espère, reprit Mathieu

Durand ; mais revenons à ce grand service que j'ai à vous demander. Voici un mémoire, une lettre, un écrit enfin dont il me faut quatre ou cinq copies ; vous l'emporterez chez vous et vous me ferez ces copies dans la soirée. Les heures de votre bureau ne m'appartiennent pas, et M. Séjan me gronderait si je vous détournais de vos devoirs. Je compte donc sur votre obligeance.

– Oh ! Monsieur, dit Léopold confus, ne me parlez pas de mon obligeance, quand chaque heure de ma vie vous appartient.

– Surtout ne montrez cela à personne, pas même à votre mère.

– Je vous le promets, Monsieur.

– Et à propos, comment va-t-elle ?

– Très-bien, et elle sera heureuse d'apprendre…

– Que je me suis informé de sa santé, dit le banquier en souriant, et elle ira sans doute proclamer partout la bonté de M. Mathieu Durand, qui a demandé des nouvelles de madame Baron.

– Ne lui en veuillez pas de sa reconnaissance.

– Je plaisante, mon ami. Votre mère est une digne et honnête femme. Elle s'exagère le peu que j'ai fait pour elle, mais ce sentiment lui vient d'une vertu si rare que je l'en louerais, si sa reconnaissance s'adressait à un autre qu'à moi. Faites-lui toujours mes compliments.

– Je vous remercie pour elle, Monsieur ; mais quand faudra-t-il vous remettre ces copies ?

– Demain au matin.

– Alors je les apporterai de bonne heure, puisque vous ne partez que demain au matin pour l'Étang.

– Vous avez raison, c'est demain dimanche, et je pars ce soir. Ma fille me gronderait si je n'arrivais que demain ; car elle a un bal chez un de nos voisins de campagne, et je me suis chargé de je ne sais combien de petits colifichets pour elle.

– Je puis passer la journée à faire ces copies.

– Non, il faudrait excuser votre absence près de M. Séjan. Faites mieux, venez demain à l'Étang, vous passerez la journée avec nous. Je vous mènerai au bal le soir. Les danseurs sont toujours les bienvenus. »

À cette proposition, Léopold était devenu tout rouge, il baissait les yeux avec embarras et semblait hésiter. Le visage de Mathieu Durand se contracta légèrement, et il demanda à Léopold d'un ton un peu sec :

« – Ne pouvez-vous pas me faire ce plaisir, Monsieur ?

– C'est qu'une pareille invitation me confond, lorsque je sais que c'est la récompense la plus flatteuse pour ceux de vos employés à qui

vous daignez l'accorder. Ma mère sera si heureuse, si fière !… »

Les traits de Mathieu Durand s'épanouirent, et il répondit d'un ton de bienveillance charmante :

« – Eh bien ! si vous trouvez qu'on ne s'ennuie pas trop à l'Étang, vous la prierez un jour de vous accompagner.

– Ah ! Monsieur, reprit Léopold les larmes aux yeux et suffoqué par sa reconnaissance.

– C'est bien, mon ami ! » lui dit Mathieu Durand en lui tendant la main.

Léopold était si ravi, il avait le cœur tellement plein, qu'il saisit la main du banquier et la baisa comme celle d'un roi qui vient d'accorder une grâce importante à l'un de ses sujets. Durand le regarda sortir, et l'expression d'un vif contentement de lui-même contenu jusque-là dans son cœur éclata sur son visage ; il releva la tête avec fierté et laissa échapper comme une sourde exclamation de triomphe ; il fit ensuite deux ou trois fois le tour de son cabinet, comme pour donner à cette émotion le temps de s'exhaler librement. Puis, lorsqu'il fut tout à fait maître de lui, il reprit sa place auprès de son bureau et sonna de nouveau. Le valet de chambre reparut.

– Ah ! ma foi, il me paraît que vous connaissez bien cet excellent M. Mathieu Durand, dit le poëte. Voilà ce que j'appelle un homme de cœur ! Je ne lui connais qu'un défaut.

– Et lequel ? fit le Diable.

– Ai-je l'honneur de parler à un de ses amis ?

– Je suis le comte de Cerny, fit le Diable, et je ne vous raconte que ce que j'ai appris par un hasard très-étrange. Vous pouvez tout dire devant moi.

– Eh bien ! au milieu de toutes ses bonnes qualités et avec son génie financier, M. Mathieu Durand a un défaut qui le fait descendre au rang des plus minces marchands de bonnets de coton.

– Et ce défaut ? dit Satan.

– Il est classique, mais classique en diable. Et puis, c'est son M. Séjan qui est plaisant lorsqu'il lui tombe un volume nouveau sous la main ! La première chose qu'il fait, c'est de compter les lignes de la page ; et, s'il n'y en a pas autant que dans une édition compacte de M. de Voltaire, il dit que l'auteur et le libraire volent le public.

– Je ne suis pas de son avis, dit le Diable ; il me semble qu'en fait de littérature moderne, plus on en met, plus on vole le public.

– Hein ? fit l'homme de lettres.

– Mais revenons à Mathieu Durand, dit Satan… Son valet de chambre était entré.

XLIV

L'ENTREPRENEUR.

« – Quelles sont les personnes qui attendent ? lui dit le banquier.

– Voici leurs noms, » répondit le domestique en tendant plusieurs petits carrés de papier à son maître.

Mathieu Durand les lut, et s'arrêta à l'un d'eux.

« – Quel est ce M. Félix de Marseille ? dit-il.

– C'est un monsieur très-âgé, qui paraît avoir au moins soixante-quinze ans : il est le dernier arrivé.

– Il entrera le dernier.

– C'est M. le marquis de Berizy qui est arrivé le premier, dit le valet de chambre.

– Faites entrer M. Daneau, repartit le banquier, et priez M. de Berizy de vouloir bien m'excuser ; il s'agit d'un rendez-vous promis. »

Un moment après, on vit entrer M. Daneau. Il salua le banquier avec une gaucherie visible, provenant sans doute de l'embarras qu'il éprouvait en se trouvant en présence d'un des plus riches capitalistes de l'Europe. Mathieu Durand ne parut pas s'apercevoir du trouble de M. Daneau, et lui dit en lui montrant un siége avec un geste de bon accueil :

« – Je vous ai reçu le premier, Monsieur, parce que je sais qu'on n'a jamais trop de temps pour ses affaires, et que c'est un capital dont on ne saurait détourner l'emploi sans de graves préjudices : veuillez donc me dire en quoi je puis vous être utile. »

M. Daneau était un très-gros homme, de taille élevée ; il avait la face rouge, de larges pieds et de larges mains ; tout en lui attestait un développement solide de forces physiques nourries de charcuterie et de vin de Bourgogne. Cependant on voyait percer sous cette rude enveloppe une intelligence fine et preste et une parole facile et convenante ; il toussa et commença ainsi, les yeux baissés, tandis que Mathieu Durand le considérait de ce regard direct et ferme avec lequel il semblait démêler les phrases les plus obscures et les affaires les plus embrouillées :

« – Monsieur, la démarche que je hasarde aujourd'hui est bien osée ; mais vous la pardonnerez à un homme qui est sur le point d'être ruiné et déshonoré, à la veille même de voir sa fortune assurée. Je suis entrepreneur de bâtiments.

– Je le sais, Monsieur.

– J'ai actuellement six maisons en construction. Je comptais pouvoir les mettre en location au terme d'avril de cette année, en faisant terminer durant l'hiver les travaux d'intérieur ; mais la saison a été si rigoureuse qu'il a été impossible de faire faire un pouce de plafond ni une toise de peinture, de façon que je ne suis pas plus avancé qu'il y a six mois. Cependant, ne prévoyant pas un hiver aussi terrible que celui qui vient de finir, j'avais pris de nombreux engagements pour ce mois-ci et les mois suivants. Ces engagements, j'aurais pu facilement les remplir, si mes calculs n'avaient pas été détruits par un accident qui ne se renouvelle pas une fois tous les dix ans ; j'aurais trouvé les fonds nécessaires, soit en hypothéquant ces maisons, soit en les vendant. Mais autant il est facile de se procurer de l'argent sur une propriété achevée et qui est en plein rapport, autant cela est impossible lorsqu'il reste encore de nombreux travaux à terminer. Nous seuls avons une connaissance assez exacte de la valeur qu'elle aura et des dépenses à faire, pour connaître les résultats certains de l'affaire et y avoir confiance.

– Je comprends parfaitement ce que vous me dites, Monsieur, reprit Mathieu Durand en regardant plus attentivement encore l'entrepreneur ; mais des maisons, quoiqu'elles ne soient pas terminées, ont cependant une valeur réelle et sur laquelle il ne doit pas être difficile de trouver des fonds.

– Je ne puis vous cacher, Monsieur, que cette valeur est engagée, en grande partie du moins. J'estime que les six maisons que je fais bâtir vaudront trois millions, et je n'avais guère que trois cent mille francs pour commencer. Ainsi une fois une partie du terrain payée, il m'a fallu l'hypothéquer pour commencer les travaux ; une fois le rez-de-chaussée établi, j'ai emprunte sur le rez-de-chaussée pour bâtir le premier, puis j'ai emprunté sur le premier pour bâtir le second, ainsi de suite. Aujourd'hui je dois à peu près douze cent mille francs hypothéqués sur les maisons, plus quatre cent mille francs d'engagements à ordre que j'avais échelonnés aux échéances d'avril, mai, juin, croyant qu'à cette époque mes ressources seraient assurées par la facilité d'un emprunt sur des maisons qui représenteront une valeur de trois millions. Cette valeur, elles ne l'auront plus qu'en juillet, et peut-être ne pourrai-je la leur donner.

– Comment cela ? dit Mathieu Durand, qui semblait plutôt interroger cet homme pour apprendre comment il entendait les affaires

que pour connaître ces affaires elles-mêmes.

– Le voici. Après avoir payé comptant tous mes entrepreneurs, grâce aux emprunts que je faisais, j'ai été forcé, à l'entrée de l'hiver, de les régler. Cela a déjà commencé à les rendre moins confiants ; ainsi, quand il s'est agi de terminer les travaux, ils ont demandé moitié comptant, moitié en règlements. C'est aujourd'hui la première quinzaine de la reprise des travaux, et j'ai trente mille francs à payer, dont quinze mille francs à donner en écus pour les ouvriers ; et dans trois jours c'est la fin du mois, il me faut soixante-deux mille francs pour mes échéances. Voilà où j'en suis, Monsieur : si je n'ai pas ce matin ces quinze mille francs, les ouvriers ne seront pas payés ce soir, les travaux ne se continueront pas, mes maisons resteront inachevées, mon crédit est perdu ; et si l'on arrive à une faillite, à des saisies et à une expropriation, des maisons qui, dans trois mois, peuvent valoir trois millions avec cent mille écus de dépense, se vendront peut-être dans un an, et par autorité de justice, pour douze ou quinze cent mille francs, car d'ici là elles se dégraderont, d'autant qu'elles ne seront pas suffisamment closes et fermées. Je serai ruiné par une opération qui devait m'enrichir, et qui m'eût enrichi si je n'avais rencontré une saison détestable. »

Le banquier parut réfléchir longtemps à ce qu'il venait d'entendre, tandis que l'entrepreneur suivait avec anxiété, sur son visage, la moindre trace d'une résolution.

Enfin Mathieu Durand se tourna vivement vers M. Daneau et lui dit :

« – À combien d'entrepreneurs avez-vous affaire ?

– À un grand nombre, Monsieur, car j'ai dû diviser mes travaux pour aller plus rapidement. Ainsi j'ai, pour mes six maisons, autant d'entrepreneurs différents, soit de charpente, soit de serrurerie, soit de menuiserie ; j'ai six fumistes, six peintres, tous d'honnêtes gens, Monsieur, qui doivent ce qu'ils possèdent au travail, car ils ont tous commencé avec rien.

– Très-bien, très-bien ! et cela constitue une trentaine d'entrepreneurs, gens honorables, dites-vous ?

– Oui, Monsieur, ayant tous une excellente réputation.

– Electeurs, sans doute… Et les entrepreneurs de maçonnerie ?

– J'ai fait la maçonnerie moi-même, car je suis maître maçon.

– C'est égal, dit le banquier, cela vous a fait contracter des engagements envers les marchands de moellons, de pierres, de plâtre, de chaux, de sable ; cela vous fait entretenir beaucoup d'ouvriers.

– J'en ai deux cents, et plus de vingt fournisseurs.

– Ah ! c'est bien, c'est bien ! répète le banquier ; et ils ont en vous une grande confiance ?

– Je n'ai rien fait jusqu'à présent qui puisse me la faire perdre. »

Le banquier regarda franchement Daneau, et lui dit avec un vif accent de bienveillance :

« – Vous ne la perdrez pas, Monsieur.

– Se peut-il ?

– Écoutez, monsieur Daneau, je ne fais point d'opération de ce genre ; mais, d'après ce que vous venez de me dire, vous devez avoir affaire à des hommes qui ne sont arrivés à la position qu'ils occupent que par leur industrie.

– C'est notre histoire à tous, monsieur Durand, j'ai appris mon état en servant les maçons. Tous mes entrepreneurs en sont là.

– Et c'est mon histoire aussi, monsieur Daneau ; il y a quarante ans, je suis arrivé à Paris avec cent sous et l'envie de faire mon chemin ; je suis un enfant du peuple comme vous, comme tous vos entrepreneurs, comme vos ouvriers, et je ne manquerai pas aux hommes qui n'ont pas été aussi heureux que je l'ai été.

– Ah ! Monsieur, s'écria l'entrepreneur, c'est un acte de générosité.

– De justice, monsieur Daneau, voilà tout. Je ne suis pas un grand seigneur, moi ; je suis le fils d'un paysan, d'un ouvrier, et je n'oublie pas ce que j'ai été.

– Ah ! Monsieur ! répétait l'entrepreneur, qui ne trouvait pas d'expression pour sa reconnaissance.

– C'est pour vous, c'est pour eux, c'est pour les ouvriers qui auraient aussi à souffrir d'une pareille catastrophe, que je le fais, Monsieur.

– Oh ! si j'osais le leur dire !

– C'est inutile, reprit le banquier. Ce que je puis rendre de services est déjà un bonheur qui me paye suffisamment. Mais il faut que je vous dise de quelle manière j'entends traiter cette affaire. Vous me donnerez une hypothèque générale sur vos maisons.

– C'est trop juste.

– Et je vous ouvrirai un crédit de quatre cent mille francs.

– Un crédit !

– Oui, monsieur Daneau, je n'opère pas autrement. Toutes les fois que vous aurez un payement à faire, ce sera par un bon sur ma maison, bon qui, du reste, sera acquitté dans les vingt-quatre heures.

– Mais cela vaut cent fois mieux que des écus, Monsieur ; et je n'en

aurai pas besoin du moment que l'on saura que je suis soutenu par la maison Mathieu Durand. »

Le banquier ne fit pas semblant d'entendre, et répondit :

« – Quant aux quinze mille francs dont vous avez besoin pour aujourd'hui, tirez sur moi, remettez les mandats à vos entrepreneurs : ils seront payés à la caisse. D'un autre côté, monsieur Daneau, je désire, du moment que je me charge de vous fournir des fonds, que tous les effets signés par vous soient à l'avenir payables chez moi ; cela tient au système de comptabilité que j'ai organisé dans mes bureaux.

– Mais c'est me combler, Monsieur, c'est donner à mon papier la valeur d'argent comptant.

– Je suis charmé que cela vous arrange. Du reste, monsieur Daneau, lundi au matin je serai ici avec mon notaire et le vôtre. Je vais donner l'ordre qu'on passe au bureau des hypothèques, et nous en finirons dans deux jours. Si vous pouviez, demain, venir passer une heure ou deux à l'Étang, nous pourrions causer plus librement…

– J'irai, Monsieur, j'irai ; mais… mais… Permettez-moi de vous dire… de vous remercier… de… »

Et l'entrepreneur bégayait, les larmes aux yeux.

« – Pardon, monsieur Daneau, lui dit Durand, on m'attend, et il faut que je vous renvoie.

– Oui, Monsieur, oui…

– Adieu, à demain. »

Et le banquier fit sortir l'entrepreneur avant que celui-ci eût eu le temps de décharger son cœur de la reconnaissance dont il était plein, de façon qu'il n'était pas à la porte du cabinet, qu'il cherchait à qui parler de la bienfaisance et de la bonhomie du banquier. Daneau avait tellement besoin de répandre au dehors les sentiments dont il était oppressé, qu'il se mit à faire l'éloge de Mathieu Durand à son domestique, qui l'attendait à la porte de l'hôtel avec son cabriolet. Il arrêta deux ou trois de ses amis pour leur apprendre qu'il avait un compte ouvert chez le banquier Mathieu Durand, qui était l'homme bienfaisant par excellence, et si simple, si bon, si peu fier, que lui, Daneau, était dans l'admiration la plus complète de cet homme.

– Mais il me semble qu'il la méritait, dit le baron, qui écoutait par désœuvrement.

– Comment donc ! dit le Diable, prêter sur hypothèque, rien n'est plus généreux. Demander des garanties énormes, rien n'est plus bienfaisant.

– Vous êtes gentilhomme, monsieur de Cerny, dit le poëte, et vous

n'aimez pas la finance. Toutes vos épigrammes n'empêcheront pas que le trait de Mathieu Durand ne soit admirable.

– Admirable, c'est le mot, fit Satan, et vous le reconnaîtrez quand vous verrez le revers de la médaille. Mais pour vous le montrer, il faut que je continue mon histoire et que nous rentrions dans le cabinet du banquier.

XLV

UN GENTILHOMME ET UN PAUVRE HOMME.

On venait d'y introduire le marquis de Berizy. L'accueil que lui fit Mathieu Durand fut d'une exacte politesse, mais empreint de cette modestie réservée qui marque la différence qu'on sait exister entre soi et l'homme à qui l'on parle. À voir à côté l'un de l'autre le marquis de Berizy, homme de cinquante ans, au teint hâlé, aux mains rudes, à la mise peu recherchée, et le banquier Mathieu Durand, si nettement peigné, rasé, habillé, avec les mains blanches et les ongles roses, assurément on eût pris le marquis pour le bourgeois et le bourgeois pour le marquis. La voix moelleuse et doucement sonore du banquier semblait aussi avoir quelque chose de plus aristocratique que la voix forte et presque rauque du marquis. Mais à les regarder de tout à fait près, on eût pu remarquer dans le banquier un soin de tout ce qu'il disait et de la manière dont il le disait qui prouvait qu'il tenait à donner une excellente opinion de ses bonnes manières ; tandis qu'on sentait dans le laisser-aller du marquis un homme qui est habitué à à être comme il faut et qui l'est sans façons.

« – À quel motif, dit Mathieu, dois-je l'honneur de la visite de monsieur le marquis de Berizy ?

– Le voici, Monsieur ; vous savez que, par ordonnance du roi Charles X, je viens d'être nommé pair de France ?

– Je le sais, comme tout le monde.

– Et comme tout le monde aussi, vous vous demandez peut-être pourquoi je suis arrivé à la pairie ?

– Vous portez un grand nom, monsieur de Berizy.

– Et vous avez le nom d'un honnête homme, monsieur Durand : ce qui, par le temps qui court, vaut tout autant. Mais, s'il faut vous le dire, ce n'est pas tout à fait à cause de ce grand nom dont vous parlez que je suis arrivé à la pairie, c'est parce que je suis un des plus riches propriétaires fonciers de France. Le roi pense que les hommes qui possèdent une grande fortune ont un intérêt plus direct au maintien de l'ordre que ceux qui ne fondent l'espoir de la leur que sur des révolutions. Vous le voyez donc, je suis pair de France par la raison qui fait que vous le seriez demain, si vous le vouliez. »

Le banquier sourit dédaigneusement. Et le marquis reprit :

« – Ce n'est pas là la question. Je reviens à l'affaire qui m'amène. J'ai reçu la nouvelle de ma promotion à la pairie, lorsque je m'étais accoutumé depuis vingt ans à n'être qu'un campagnard utile à mon pays ; car je dois une partie de ma fortune à des entreprises agricoles. On néglige trop la terre en France, monsieur Durand ; on semble oublier que l'agriculture est une industrie… Mais, en vérité, je bavarde comme si j'étais déjà en fonctions. J'étais donc retiré dans mes terres, lorsqu'il a plu au roi de faire de moi un pair de France. Je ferai donc de mon mieux pour être un bon pair de France. Mais, à côté des devoirs politiques que j'aurai à remplir, il en est un que je veux m'imposer, et que vous ne désapprouverez pas, je suppose ; car la magnificence de votre hôtel me prouve que vous n'êtes pas dans le système de ces économistes qui prétendent que toute dépense de luxe est un vol fait à la prospérité publique. Je ne viens pas à Paris pour m'y ruiner ; mais, du moment que le roi m'y a appelé pour une fonction élevée, je veux la soutenir par un train convenable.

– Je conçois parfaitement cela, repartit le banquier, parlant précieusement et comme un homme qui laisse voir qu'il est patient. »

Le marquis s'en aperçut, et reprit :

« – Je vous demande pardon de vous raconter tout cela ; mais ce préambule vous fera tout à fait comprendre pourquoi j'ai un service à vous demander et quel est ce service. D'après ce que je vous ai dit, je me suis décidé à me fixer à Paris. Je me suis donc défait d'une forêt dont je ne puis plus surveiller l'exploitation, et j'ai résolu d'acheter d'abord un hôtel à Paris, et ensuite de placer une partie des capitaux que j'ai réalisés, soit sur les fonds publics, soit dans une maison de banque, pour remplacer par une augmentation d'intérêts de mes capitaux actifs le capital mort que je jetterai dans un hôtel.

– Et vous avez choisi ma maison ? dit Durand d'un ton où perçait une certaine émotion.

– Oui, monsieur Durand, j'ai choisi la vôtre, parce que vous avez une réputation de probité et d'honneur à laquelle toute la France applaudit.

– Il faut bien que nous ayons cela, nous autres gens du peuple, répondit le banquier reprenant son air de modestie.

– Vous y ajoutez, dit-on, une vingtaine de millions, repartit M. de Berizy en riant, et cela n'est pas un accessoire sans importance.

– On exagère beaucoup mon avoir, Monsieur, dit le banquier avec l'une de ces mines qui affirment la chose que nient les paroles. Mais quelle que soit ma fortune, elle a été honorablement acquise : c'est le prix d'un labeur patient, car j'ai commencé avec rien. Je suis l'enfant d'un pauvre homme, d'un ouvrier qui ne m'a laissé qu'un nom

honorable, l’amour du travail et d’honnêtes principes.

– Et vous voyez, monsieur Durand, que, quoi qu’on en dise, c’est un assez bel héritage, un héritage qui a noblement profité entre vos mains.

– Je m’en fais honneur.

– Et vous avez raison. Mais dites-moi ce que je dois attendre de vous. Vous chargerez-vous de mes fonds ?

– Je serai à vos ordres, Monsieur, et ce sera une affaire faite si les conditions accoutumées de ma maison vous conviennent : car la banque n’admet pas les priviléges, et je ne saurais faire pour le marquis de Berizy plus que pour le plus obscur de mes commettants.

– Et je n’en demande pas davantage. Pouvez-vous me dire ces conditions ?

– Pardon, monsieur le marquis, mais je suis forcé de recevoir des clients plus pressés que vous, car ils viennent me demander de l’argent au lieu de m’en apporter. Si vous étiez assez bon pour passer dans le bureau du chef de la comptabilité, M. Séjan, vous vous entendriez avec lui : tout ce qu’il fera sera bien fait. »

Le marquis salua en signe d’assentiment, et Mathieu Durand sonna. Le valet de chambre parut.

« – Qui attend ?

– Ce vieux M. Félix.

– Oui, dit M. de Berizy, un vieillard de près de quatre-vingts ans. Je m’en veux de vous avoir retenu si longtemps.

– Quelque malheureux qui a recours à moi, dit le banquier en s’adressant au marquis pendant qu’il écrivait un mot.

– Je sais que vous les accueillez avec une bonté qui doit vous en amener beaucoup.

– Tout le monde ne réussit pas, monsieur le marquis, et je n’oublie pas d’où je suis parti, » dit sentimentalement Mathieu Durand.

Puis il remit à son valet de chambre le papier sur lequel il avait écrit, et lui dit :

« – Conduisez Monsieur chez M. Séjan. »

Le marquis et le banquier se saluèrent le plus gracieusement du monde, et Mathieu Durand resta encore seul un moment.

« – Ah ! murmura-t-il entre ses dents, ils ont besoin de l’homme de rien, ces grands seigneurs ; ils y viennent, ils y viendront tous. »

– Est-ce là le revers de la médaille que vous nous annonciez ?

interrompit le poëte.

– Le voici qui va commencer, dit le Diable. Car, un moment après, on annonça M. Félix.

L'aspect de cet homme avait cette solennité inséparable d'une grande vieillesse rigoureusement portée. Sa mise était plus que simple, sans être abandonnée. Mathieu Durand le mesura d'un regard rapide que le vieillard supporta sans se déconcerter, et il examina à son tour le banquier avec une attention qui ne pouvait guère s'excuser que par l'autorité de son grand âge.

Mathieu Durand en fut d'autant plus blessé, qu'il sentit que cet homme lui imposait, et il lui dit, sans lui offrir de s'asseoir :

« – Qui êtes-vous, et à quoi puis-je vous être bon ?

– Cette lettre vous le dira, Monsieur, repartit M. Félix. »

Et, sans attendre la réponse de Mathieu Durand, il prit un siége et s'assit.

Celui-ci trouva la leçon passablement audacieuse, et lança sur le vieillard un coup d'œil qui l'avertit de son impertinence, mais qui s'arrêta devant le regard calme et serein du vieillard. Durand ouvrit la lettre et la lut, elle ne contenait que ce peu de mots écrits à la hâte :

« Monsieur et ami,

« M. Félix, qui vous remettra cette lettre, est un ancien négociant qui a éprouvé de grands malheurs. Je vous saurai gré de ce que vous pourrez faire pour lui. »

« – Cette lettre est de M. Dumont, de Marseille ? dit Durand.

– Oui, Monsieur.

– Je ne laisserai pas sans secours un homme qui m'a été recommandé par M. Dumont, dit le banquier dédaigneusement. Voilà ce que je puis pour vous, Monsieur, ajouta-t-il en prenant une pile d'argent dans son bureau et en l'offrant au vieillard.

– Ce n'est pas assez, dit M. Félix.

– Que signifie ce ton ? s'écria Durand.

– Veuillez m'écouter, Monsieur.

– Volontiers, mais hâtez-vous ; mes affaires me réclament.

– Je tâcherai d'être bref. Je suis issu d'une bonne famille de commerce. Mon père me fit donner une excellente éducation.

– C'est un bienfait dont je n'ai pas joui, moi, Monsieur.

– Vous ?… dit le vieillard en fronçant le sourcil. »

Puis il reprit :

« – C'est vrai, on me l'a dit. J'ai été plus heureux, moi. J'avais vingt ans lorsque mon père mourut et me laissa une fortune immense. Mais ses spéculations avec l'Inde et la Chine, si heureuses dans ses mains, périclitèrent dans les miennes.

– Vous n'aviez pas été élevé à la rude école de la pauvreté, Monsieur ; c'est qu'on ne connaît le prix de l'argent que lorsqu'il a été amassé par le travail.

– Vous avez raison, sans doute, Monsieur. Toujours est-il qu'à l'époque où la révolution éclata, mes affaires commençaient à chanceler, et que la guerre avec l'Angleterre m'ayant enlevé de riches cargaisons, je fus ruiné et forcé de faire…

– Faillite, dit le banquier en interrompant le vieillard qui semblait hésiter à prononcer ce mot.

– J'ai fait banqueroute, reprit courageusement M. Félix ; je me suis échappé de France avec quelques ressources, et j'ai été condamné…

– Comme banqueroutier ? dit le banquier en tressaillant. »

Puis il se remit et reprit :

« – Eh bien ! Monsieur, que puis-je faire à cela ?

– Le voici. Il y a plus de trente ans que j'ai quitté la France. Ce temps, je l'ai occupé, non pas à refaire la fortune que j'ai perdue, mais à regagner assez pour pouvoir payer tous mes créanciers ou leurs héritiers, afin de faire réhabiliter mon nom. J'y suis parvenu à peu près, Monsieur : j'ai donné tout ce que j'ai rapporté des États-Unis, il ne me reste rien, mais il me manque encore une somme de cinquante mille francs.

– Et vous venez me la demander, peut-être ? dit le banquier.

– Je viens vous la demander, Monsieur.

– Pardon, mon cher Monsieur ; mais, en vérité, je ne vous conçois pas. Je veux croire à votre histoire, et je n'ai pas l'intention de vous dire rien de désobligeant. Mais je ne puis me faire le trésorier de tous les faillis de France.

– N'oubliez pas que c'est un vieillard de quatre-vingts ans qui vous demande le moyen de recouvrer son honneur.

– Ce n'est pas moi qui vous l'ai fait perdre.

– Cinquante mille francs sont une somme énorme sans doute ; mais vous les avez mis quelquefois dans l'achat d'un tableau.

– Je crois avoir le droit de faire de ma fortune ce qu'il me plaît, dit brutalement le banquier ; car cette fortune, je l'ai gagnée sou à sou, je n'ai pas été un riche héritier ; mon père…

– Votre père ! dit le vieillard avec une vive émotion.

– Mon père ne m'a pas laissé des millions à dissiper. C'était un ouvrier, Monsieur, honnête ouvrier à la vérité. Je suis né pauvre, j'ai vécu pauvre, et c'est pour cela, Monsieur, que je ne me crois pas obligé de réparer les folies et les imprudences des gens qui ont été riches et qui n'ont pas su le demeurer.

– Si vous saviez quel sentiment m'a poussé à cette fatale détermination, vous auriez pitié de moi.

– Adressez-vous à M. Dumont, Monsieur.

– Pardon, dit le vieillard en se levant et avec un accent presque solennel, je croyais que vous m'auriez mieux compris que lui. »

Il salua le banquier et sortit.

– Eh bien ! fit le Diable en s'interrompant, que dites-vous du bienfaisant millionnaire ?

– Ma foi, dit Luizzi, il avait quelque raison. Jeter cinquante mille francs à la tête du premier venu me paraîtrait un peu maladroit.

– J'en connais de moins riches qui en donnent deux cent cinquante mille à des drôles parce qu'ils y intéressent leur vanité, dit le Diable.

Ceci rappela au baron sa sottise dans l'affaire de Henri Donezau, et il se tut, ne voulant pas donner à Satan l'occasion de lui dire quelques impertinences dont il ne pourrait lui demander raison, le Diable et les prêtres s'étant interdit le duel.

– Décidément, fit le poëte, vous en voulez à la finance bourgeoise, et votre portrait du gentilhomme me le prouve.

– Vous allez voir, dit Satan ; mais, avant d'arriver à de nouveaux personnages, permettez-moi d'en finir avec Mathieu Durand.

Celui-ci se promena seul dans son cabinet pendant quelque temps après la sortie de M. Félix et avec une humeur manifeste ; puis, au bout de trois ou quatre minutes, il sonna violemment et dit à son valet de chambre :

« – Si ce monsieur qui sort d'ici se représente jamais, vous ne le recevrez pas.

– Oui, Monsieur.

– Qui est là ?

– Une douzaine de personnes venant, à ce qu'elles m'ont dit, de la part de M. Daneau.

– C'est bien ! c'est bien ! repartit le banquier d'un air qui redevint tout joyeux ; faites-les entrer. »

Ce fut d'abord un entrepreneur de serrurerie.

« – Que désirez-vous, Monsieur ? lui dit le banquier, comme s'il ne savait pas pourquoi il venait.

– Vous demander une simple explication. M. Daneau nous a remis des bons sur votre caisse et des billets à ordre payables chez vous. Les bons n'ont pas été payés, et nous devons craindre que les billets ne le soient pas.

– Ils le seront, et les mandats aussi, Monsieur.

– Ah !… Ainsi ce qu'il nous a dit est vrai ? M. Daneau a chez vous un crédit de quatre cent mille francs ?

– Oui, Monsieur.

– Vous l'avez sauvé, Monsieur.

– Mais ce n'est pas pour lui seul que j'ai agi ainsi… Je sais quels sont ses engagements envers vous et beaucoup d'autres ; et tant que je le pourrai, Monsieur, je soutiendrai un homme de qui dépend la fortune de tant d'honnêtes gens, et, par suite, celle de tant d'ouvriers.

– Ah ! monsieur Durand, voilà qui est digne de votre cœur ! Nul banquier à Paris n'eût fait cela.

– C'est que ce n'est pas seulement le banquier qui le fait, Monsieur, c'est l'homme qui se souvient de ce qu'il a été ; c'est l'homme qui, comme vous tous, a commencé par le travail ; c'est l'homme du peuple, enfin.

– Ah ! nous savons que vous êtes l'ami des ouvriers et des honnêtes gens.

– Je fais pour eux ce que je puis, et je regrette de ne pas pouvoir davantage.

– Et que pouvez-vous désirer dans votre position, monsieur Mathieu Durand ?

– Pour moi, rien… Mais quelquefois j'ai pensé que, si les droits du peuple étaient mieux défendus à la tribune…

– Je suis électeur, monsieur Durand ; et si jamais vous vous mettiez sur les rangs…

– Je n'y songe pas… Mais vous devez être pressés… Je vais viser vos mandats, et ils seront payés. »

Et l'entrepreneur de serrurerie sortit ravi.

Puis, entrèrent les autres entrepreneurs envoyés par M. Daneau : dix, douze, quinze, et ce fut à peu près dix, douze, quinze fois la même scène avec des variantes très-légères, jusqu'au moment où M. Séjan parut dans le cabinet de son patron.

« – Eh bien ! Séjan, où en sommes-nous ? lui dit le banquier.

– Toujours la même chose, Monsieur. Je crains que la fin du mois ne soit dure. Je n'ose presque plus tirer sur nos petits commettants de province, car la plupart des traites me reviennent.

– Ce sont des sommes sans importance.

– Sans doute ; mais elles se multiplient à l'infini. Dix, vingt, trente, mille francs de crédit ouvert sont peu de chose ; mais nous avons plus de six cents crédits pareils au grand-livre ; il y a plus de six millions engagés de cette manière ; nous avons près du double dans le petit commerce de Paris, dont nous ne sommes couverts qu'en papier dont la valeur m'est suspecte ; il y a un commerce de signatures effrayant.

– Je le crois comme vous ; mais il suffit de ma signature pour que la Banque prenne tous les bordereaux que je lui envoie. Ainsi, il ne peut y avoir gêne quant à présent ; toutefois, il faudra de la prudence pour ne pas amener de catastrophe, et nous resserrerons peu à peu ce genre d'opérations. Avez-vous vu M. de Berizy ?

– Oui, sans doute.

– Et quelle est la somme qu'il désire placer chez moi ?

– Deux millions, et je venais vous demander l'emploi que vous voulez faire de cette somme.

– Acheter du trois.

– Il est à 82 francs 25 centimes.

– Eh bien !

– Le moindre événement peut amener une baisse… Nous avons plus de trente millions de fonds de dépôts, engagés sur les fonds… À la moindre panique, le trois peut baisser. Cette expédition d'Alger peut ne pas réussir ; les nouvelles élections peuvent être mauvaises.

– Elles seront bonnes, Séjan.

– Dans quels sens ?

– Dans ce sens que nous forcerons le pouvoir à venir à nous.

– Et s'il n'y vient pas, s'il arrive des collisions qui ébranlent le crédit public ?

– Nous attendrons que les fonds se relèvent.

– Mais si vos commettants alarmés redemandaient alors tous leurs fonds, les uns engagés dans des commandites sans nombre et les autres sur les fonds publics ? Songez seulement qu'avec une baisse de 10 francs, et dans une révolution cela ne serait pas extraordinaire, nous réaliserions près de 4 millions de perte pour le remboursement seulement des capitaux placés sur le trois. »

Le banquier écouta Séjan avec un sourire de haute protection et lui répondit d'un air radieux :

« – Mon pauvre Séjan, vous raisonnez toujours comme si vous étiez encore chez L… ou chez 0… ; tous les malheurs que vous dites peuvent arriver, excepté celui que l'on doute un moment de la solvabilité de la maison Mathieu Durand.

– Personne n'en doutera, Monsieur, et je sais qu'elle est assez riche pour faire face à toutes les catastrophes ; mais votre fortune y peut périr.

– J'aime mieux ma fortune que celle du roi de France, Séjan, s'écria le banquier avec exaltation ; elle est plus solide que la sienne, elle s'appuie sur la popularité. La maison de Bourbon peut périr, la maison Mathieu Durand restera debout. »

Séjan leva les yeux au ciel, et le banquier, ayant donné les signatures que lui venait demander le directeur principal de sa maison, commanda ses chevaux et partit pour l'Étang.

Ni Luizzi ni le poëte ne firent d'observations. Alors le Diable continua ainsi :

XLVI

UNE AUTRE ESPÈCE DE GENTILHOMME.

Le jour même où ces diverses scènes se passaient chez le banquier Mathieu Durand, dans la rue de Provence, une autre comédie se jouait, par un personnage bien différent, dans la rue de Varennes au faubourg Saint-Germain. Le principal acteur était le comte de Lozeraie. C'était un homme de cinquante ans passés, de haute taille, le visage busqué, l'air froid et dédaigneux, portant la tête au vent, parlant du bout des lèvres, mis avec une recherche qui savait prendre aux modes de l'extrême jeunesse ce qu'elles avaient de convenable à son âge, sans se laisser entraîner à ce qu'elles avaient de ridicule. Il était enfermé de même dans un cabinet de travail d'une grande richesse, tout luisant de brocart, de meubles dorés, de curiosités coûteuses, de porcelaines de prix. Cependant il paraissait prêt à sortir, car un valet de chambre venait de lui remettre son chapeau, ses gants, sa cravache, en lui annonçant que ses chevaux étaient prêts.

À ce moment, un jeune homme de vingt-quatre ans ouvrit la porte du cabinet, et salua le comte de Loseraie.

« – Ah ! vous voilà enfin, Arthur ?

– On m'a dit que vous me demandiez, mon père, et je me suis hâté de descendre.

– Vous auriez pu y mettre plus d'empressement.

– Pardon, mon père, j'achevais une lettre à un ami, à monsieur…

– En voilà assez, je ne vous demande pas compte de vos actions ; vous êtes d'un nom et d'un rang qui doivent vous mettre à l'abri de liaisons indignes de vous. »

Arthur baissa les yeux et ne répondit pas. Son père reprit :

« – Je vous ai fait mander pour vous prier de ne pas vous engager pour demain dimanche.

– J'aurais voulu le savoir, plus tôt, mon père, car j'ai presque promis.

– Il suffit que vous le sachiez aujourd'hui, repartit sévèrement le comte ; vous êtes invité demain chez le marquis de Favieri, qui donne un bal à sa maison de campagne de Lorges, et je tiens à ce que vous

vous rendiez à cette invitation.

– Je m’y rendrai, mon père, je m’y rendrai avec grand plaisir, répondit Arthur avec empressement.

– Je vous sais gré de cette obéissance, reprit M. de Lozeraie d’un ton moins rogue ; mais tâchez de n’y pas mettre de restriction, je vous prie ; quittez, s’il se peut, cet air triste et mélancolique que vous traînez partout. Vous verrez demain mademoiselle Flora de Favieri : c’est une fort belle personne, son père est immensément riche ; tâchez de plaire à l’un et à l’autre. Vous me comprenez ?… »

Arthur sembla d’abord entendre son père avec un vif étonnement, puis avec une satisfaction évidente. Il hésita cependant un moment à exprimer les pensées que la dernière phrase de son père avait fait naître en lui ; mais, comme celui-ci le regardait d’un air sévère et interrogateur, il se décida à parler et lui dit :

« – Sans doute, mon père, je crois vous comprendre, et je dois croire, d’après vos paroles, que vous ne répugneriez pas à une alliance avec un homme qui exerce l’état de banquier, comme fait M. le marquis de Favieri.

– Cet homme est le représentant d’une des plus nobles familles de Florence, dit sévèrement M. de Lozeraie. Le commerce et la banque, qui, en France, ont toujours été considérés comme une dérogation à la noblesse, n’ont pas la même défaveur en Italie. M. de Favieri ne s’est pas fait banquier, il est resté banquier comme ses ancêtres. C’est une bien grande différence avec les hommes de finance de notre pays, pour la plupart petits bourgeois parvenus. »

La joie qui s’était montrée sur le visage d’Arthur s’en effaça tout à coup, et il répondit timidement :

« – Il y a cependant des hommes fort honorables parmi tous ces bourgeois.

– Cela doit vous être indifférent, je suppose ; qu’avez-vous à faire avec ces gens-là ?

– Rien, mon père, » répondit Arthur vivement troublé.

Le comte considéra son fils, comme s’il eût douté de la vérité de cette assertion, puis reprit durement :

« – Vous vous appelez le vicomte de Lozeraie, ne l’oubliez plus, si par hasard il vous était arrivé de l’oublier.

– Mon père, jamais… Je n’ai rien fait…

– Je ne vous demande pas un plaidoyer ; un gentilhomme se fie à l’honneur de son fils. Souvenez-vous cependant que vous m’accompagnerez demain chez M. de Favieri.

– Je vous accompagnerai, mon père, » répondit Arthur.

Il allait se retirer et le comte s'apprêtait à sortir, lorsqu'on annonça M. de Poissy. M. de Lozeraie fit signe à son fils de les laisser seuls.

« – Vous arrivez à propos, dit M. de Lozeraie à M. de Poissy, je comptais passer chez vous en allant à Saint-Cloud.

– Je suis sorti depuis ce matin, car les affaires ne se font pas d'elles-mêmes.

– Eh bien ! où en sommes-nous ?

– L'expédition d'Alger se fera, elle est tout à fait décidée.

– Et que vous ont dit nos gens au ministère de la guerre ?

– Je n'ose vous l'apprendre.

– Comment ! tant de sacrifices seraient-ils perdus ?

– Ils ne le seront pas si vous en augmentez le chiffre.

– Encore ! s'écria le comte avec impatience. Je croyais que quatre cent mille francs déjà donnés suffiraient.

– Il y a tant de monde à satisfaire.

– Mais enfin, si je me décidais à un nouveau sacrifice, serais-je sûr cette fois que je pourrais disposer de cette fourniture ?

– Cela n'est pas douteux.

– Et que demande-t-on ?

– C'est que c'est une affaire à gagner trois ou quatre millions, dit M. de Poissy.

– Je le sais ; mais quel prix faudra-t-il les payer ?

– Il faudrait encore cent mille écus.

– Cent mille écus ! mais c'est exorbitant !

– Pour gagner quatre millions !

– Ah ! reprit le comte de Lozeraie, quel temps que le nôtre ! Autrefois le roi eût fait présent à un des seigneurs de sa cour d'une entreprise pareille ; cela eût suffi à la fortune de son protégé. Mais ce n'est plus le roi qui gouverne, ce sont les chambres d'une part, assemblées d'ergoteurs et de gratte-sous, et les bureaux d'une autre, repaires peuplés d'une race de commis sortis de derrière tous les comptoirs de France où ils ont appris à vendre jusqu'à leur honneur.

– C'est heureux quand on a de quoi l'acheter.

– C'est déplorable quand il faut le payer dix fois plus qu'il ne vaut.

– Cette somme de cent mille écus vous gênerait-elle ? dit le vicomte en regardant attentivement M. de Lozeraie.

– Moi ! reprit celui-ci avec hauteur, je suis prêt à la donner ; mais je ne veux pas me laisser friponner. Il me faut des garanties.

– En peut-on donner dans de pareilles négociations ? C'est une affaire de bonne foi.

– Savez-vous que j'avance plus de six cent mille francs ?

– Sans doute ; mais doutez-vous que, lorsqu'on présentera un homme de votre nom, il ne l'emporte pas facilement sur tous les concurrents qui lui seraient opposés ? Le ministre lui-même aura la main forcée.

– Croyez-vous ! dit M. de Lozeraie d'un air capable. Eh bien ! nous verrons. Je vais chez le roi, j'y trouverai le ministre, je sonderai le terrain, et demain je vous donnerai une réponse.

– Faudra-t-il venir la chercher ici ?

– Vous devez être invité chez M. de Favieri ? je vous y verrai.

– C'est très-bien ; mais on m'attend, que faut-il que je réponde ?

– Que je me consulte.

– Il y a des offres plus considérables que les vôtres et qu'on peut accepter d'ici à demain.

– Je ne puis cependant donner une telle somme sans y réfléchir, sans prendre des mesures.

– Une promesse formelle suffira. La parole d'un homme comme vous est un engagement sacré.

– Je le sais, reprit le comte avec un sourire vaniteux ; c'est pour cela que je ne la donne pas légèrement… Qu'on attende.

– Il suffit, dit M. de Poissy, je m'arrangerai pour que rien ne se termine avant après-demain.

– Je compte sur vous, vous y êtes aussi intéressé que moi… Je pars pour Saint-Cloud, adieu. »

Comme le comte allait sortir, le domestique entra encore et annonça M. Félix, de Marseille.

« – Je ne le connais pas, répondit le comte. Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

– Un vieillard de près de quatre-vingts ans ; il dit qu'il a une lettre de recommandation pour monsieur le comte…

– Ah ! quelque mendiant… sans doute… Je n'y suis pas… »

Et, sans faire attention à ce qu'il venait de dire, M. de Lozeraie quitta son cabinet, traversa le salon et passa dans l'antichambre avant que le domestique eût eu le temps de dire à ce M. Félix que le comte

de Lozeraie était absent. À son aspect, le vieillard se leva, et, l'abordant respectueusement, il lui dit en lui tendant une lettre :

« – De la part du vicomte de Couchy, de Lyon. »

Le comte s'arrêta et prit la lettre, sans répondre à la salutation du vieillard. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher comte, l'homme qui vous remettra cette lettre est un bon vieillard à qui la révolution a fait perdre sa fortune. Il vous dira son histoire, et je vous serai très-reconnaissant de ce que vous pourrez faire pour lui. »

Le comte jeta cette lettre sur une étagère, et dit à son domestique qui l'avait suivi :

« – Donnez deux louis à cet homme, et faites avancer mes chevaux.

– Monsieur le comte, reprit M. Félix en se plaçant entre lui et la porte, ce n'est pas l'aumône que je suis venu vous demander.

– Et qu'est-ce donc, s'il vous plaît ?

– C'est une restitution, Monsieur.

– Une restitution ! Je n'ai pas de dettes, Monsieur, et, si j'en avais, ce ne serait pas avec des gens de votre sorte.

– Aussi, Monsieur, reprit le vieillard d'un ton haut, ne parlé-je pas de vos dettes personnelles envers moi.

– Cela serait difficile.

– Peut-être, dit le vieillard ; mais je parle de celles de M. de Loré, votre beau-père. Il m'a emprunté de fortes sommes à l'étranger avant l'émigration, et je viens vous les demander.

– À moi ?… Je ne suis pas garant des dettes de M. de Loré, si tant est qu'il vous ait jamais dû quelque chose.

– Cependant, Monsieur sa fille, qui était votre femme, a recueilli son héritage.

– En ce cas, cela pourrait tout au plus regarder mon fils, qui a recueilli l'héritage de sa mère. Mais où sont vos titres ?

– Quand je vous aurai fait le récit des circonstances où j'ai secouru M. de Loré, vous reconnaîtrez la vérité de ce que j'avance, quoique je ne puisse dire que j'aie des titres exacts.

– Ah ! je comprends, repartit le comte avec colère et mépris, quelque histoire arrangée sur des circonstances que le hasard vous aura apprises… Vous venez trop tard, Monsieur ; je connais cette industrie, et je vous conseille d'aller l'exercer ailleurs.

– Et je comprends aussi, répondit le vieillard sévèrement, que

M. de Lozeraie sache mieux que personne comment on bâtit des histoires sur des circonstances apprises par hasard.

– Que veut dire ce misérable ? s'écria le comte.

– Moi ! rien, répondit humblement le vieillard ; mais vous m'avez dit que ma réclamation regardait monsieur votre fils. Je m'adresserai à lui.

– Qu'on jette cet homme à la porte ! dit le comte avec violence.

– Songez, reprit le vieillard, qu'il y va de l'honneur du nom de M. de Loré.

– Le nom de M. de Loré, comme le mien, est au-dessus de si basses intrigues.

– Votre fils ne pense peut-être pas de même.

– Je vous défends de voir mon fils, Monsieur ; je sais que les jeunes gens sont faciles à séduire, et je vous avertis qu'à la moindre tentative de votre part, je saurai y mettre un terme. Les tribunaux punissent ces tentatives d'escroquerie.

– Ils punissent aussi les suppositions de titres, » dit le vieillard.

Ce mot parut frapper le comte d'une complète stupéfaction, à laquelle succéda une violente colère. Mais le vieux M. Félix s'était déjà retiré au moment où elle éclata, et M. de Lozeraie, se tournant vers M. de Poissy, lui dit avec emportement :

« – Voilà pourtant à quoi nous sommes exposés, nous autres gens de vieille noblesse. Des intrigants s'arment de notre nom pour nous en menacer en nous épouvantant d'un scandale.

– Et quel succès peuvent-ils en attendre ?

– Eh ! mon Dieu, de prêter à rire à nos dépens à tout ce petit monde libéral qui ne demande pas mieux qu'une occasion de nous calomnier, et qui attribue à la complaisance des juges la condamnation de ces misérables. Tant qu'on ne pourra pas jeter de tels drôles dans un cul-de-basse-fosse, de façon à ce qu'on ne puisse pas en entendre parler, nous serons en butte aux plus ignobles intrigues. Mais il faut espérer que cela viendra. »

Aussitôt le comte de Lozeraie monta à cheval et partit au grand trot de l'animal.

– Eh bien ! que vous semble de mon gentilhomme ? fit le Diable.

– Il me semble être comme il y en a beaucoup, répondit le poëte. Quand on a un grand nom, il est assez clair qu'on s'en grise. Mais ce qui me paraît le plus curieux, c'est le monsieur Félix ; c'est l'*homme gris* de votre histoire, il me semble. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

– Ce que je ne vois pas, dit le baron, ce sont les rapports qu'il peut y avoir entre Mathieu Durand et M. de Lozeraie.

– Chaque chose viendra en son temps, repartit le Diable, et, si vous voulez m'écouter, vous allez l'apprendre. Je ne fais ni drames ni comédies, mais je ménage mes effets, comme vous dites au théâtre. Et Satan reprit :

XLVII

UNE CIRCULAIRE ÉLECTORALE.

Le lendemain de ce jour, Mathieu Durand se promenait dans une des allées du parc de l'Étang, relisant une fois encore l'écrit qu'il avait si attentivement lu la veille et dont Léopold avait apporté les copies que le banquier lui avait demandées. On était au milieu du jour à peu près, et Mathieu Durand semblait attendre avec impatience ; il regardait souvent en arrière comme pour voir si quelqu'un ne venait pas. Enfin, il aperçut un homme qui parut au bout de l'allée et dont l'arrivée sembla le charmer. Cet homme, c'était M. Daneau. Cependant, malgré le plaisir que sa venue semblait faire au banquier, il n'alla pas vers lui. Il continua sa promenade comme s'il ne l'avait point vu, mais d'un pas assez lent pour se laisser bientôt atteindre, et il recommença sa lecture en paraissant être complètement absorbé par ce qu'il lisait. Daneau fut bientôt près de lui. Il salua Mathieu Durand, qui lui fit un petit signe de tête amical en lui disant :

« – Pardon, je suis à vous. Si vous n'êtes pas fatigué, nous allons nous promener un moment ensemble.

– C'est me faire honneur.

Le banquier ne répondit pas et continua sa lecture pendant que l'entrepreneur marchait près de lui. De temps en temps Durand haussait les épaules en lisant, puis il laissa échapper quelques petits rires et quelques exclamations de pitié bienveillante comme celle-ci :

« – Le pauvre homme !… il est fou !… »

Enfin il parut ému de ce qu'il lisait et il se dit à lui-même :

« – Il y a du cœur là-dedans… Je ne puis lui en vouloir de cette exaltation. En vérité, ajouta-t-il en se tournant vers M. Daneau, il y a plus de reconnaissance parmi les pauvres que dans le monde.

– J'en suis persuadé, dit M. Daneau.

– Tenez, voilà un écrit qui m'a paru d'abord ridicule et qui a fini par me toucher, parce que je suis sûr du bon sentiment qui l'a inspiré.

– Qu'est-ce donc ? dit M. Daneau, si obligeamment amené à entrer dans les confidences du banquier.

– Un pauvre brave homme, répondit celui-ci, que j'ai tiré d'un

mauvais pas et qui s'est imaginé de me témoigner sa reconnaissance en sollicitant pour moi les voix des électeurs de son arrondissement.

– Mais c'est une idée qui me semble bien naturelle ; et l'a-t-il mise déjà à exécution ?

– Non, heureusement ; il m'a fait soumettre le projet de lettre qu'il comptait écrire, et le voici.

– Vous ne l'approuvez pas ?

– Voyez vous-même si je le puis, » dit Mathieu Durand en donnant le papier à Daneau.

Celui-ci le lut attentivement, pendant que le banquier suivait, avec une anxiété mal déguisée, l'effet que cet écrit produisait sur l'entrepreneur.

Enfin Daneau reprit :

« – Mais cette lettre ne dit rien qui ne soit l'exacte vérité. En vous présentant comme le plus habile banquier de France et le plus probe à la fois, en énumérant tous les services que vous avez rendus au commerce et à l'industrie, il ne fait que dire ce que tout le monde sait.

– J'ai peut-être fait quelque bien, mais de là à ce qu'on dit il y a loin.

– Ma foi ! dit M. Daneau avec un bon mouvement d'honnête homme, si j'avais eu à faire une pareille lettre, j'en aurais dit bien davantage.

– Il y en a bien assez comme cela, fit le banquier en souriant.

– Pardon, monsieur Durand, reprit l'entrepreneur ; mais permettez-moi de vous demander si votre intention est de vous mettre sur les rangs ?

– De m'y mettre ! dit Durand, non, certes.

– Mais enfin, accepteriez-vous la candidature qui vous serait offerte ?…

– Ceci est grave… C'est une charge bien pesante que la députation, surtout pour un homme comme moi. Songez que, si j'étais à la chambre, je m'y croirais le représentant du peuple, des industriels, des commerçants, et que la tâche serait rude de prétendre faire prévaloir leurs droits que le pouvoir s'obstine à méconnaître.

– Ces droits ne pourraient avoir un plus noble représentant et un meilleur défenseur.

– Je les soutiendrais de cœur et de conviction, je vous le jure ; car j'en suis, moi, de ce peuple, et je ressens vivement l'injure incessante qu'on lui fait.

– Eh bien donc, Monsieur, dit Daneau, permettez-moi de m'unir à l'électeur qui a fait cette lettre…

– Non ! non ! dit le banquier ; si je laissais faire une chose pareille, je ne voudrais pas que son nom parût. C'est un brave homme qui a été plus imprudent que malintentionné, mais qui n'a pas dans le commerce un nom aussi intact que pourrait être le vôtre, par exemple.

– Le mien, monsieur Durand, je vous dois de l'avoir conservé honorable, et je l'écrirai, si vous voulez me le permettre au bas de cette lettre.

– Oui, dit le banquier d'un air assez indifférent, je comprends que votre nom en attirerait beaucoup d'autres.

– Ce serait le vôtre, monsieur Durand ; et, si je présentais cette lettre à signer à tous mes confrères, ils n'hésiteraient pas.

– Il est certain que, si une pareille lettre était signée par un grand nombre d'électeurs, je pourrais me décider à me mettre en avant cela m'encouragerait, cela…

– Je vous promets deux cents signatures d'ici à deux jours ! s'écria l'entrepreneur emporté par son désir de reconnaître les services de Mathieu Durand.

– C'est beaucoup, dit le banquier…

– Me permettez-vous de le tenter ?

– Ce sera peut-être un essai inutile.

– Ce sont mes affaires, monsieur Durand… ce sont mes affaires, dit Daneau tout fier de la victoire qu'il sentait avoir remportée sur la modestie du banquier.

– Faites donc vos affaires, lui répondit Mathieu en souriant. Mais puisque vous m'y forcez, je veux bien qu'on sache une chose c'est que c'est au peuple que je m'adresse, que je suis un enfant du peuple, que c'est de lui que je veux recevoir mon mandat, oui c'est pour lui que je veux l'exercer.

– Oui, Monsieur, oui, et vous verrez que le peuple est reconnaissant.

– C'est bien, mon bon monsieur Daneau ; cachons ce papier, et qu'il n'en soit plus question aujourd'hui. Mais vous ne connaissez pas l'Étang, je vais vous le montrer. Vous devez savoir apprécier des constructions de cette importance : c'est aussi votre affaire. »

Et, pendant une heure, le banquier et le maçon se promenèrent à travers un parc magnifique, planté des arbres les plus rares, semé d'eaux vives et de parterres admirablement tenus. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la demeure princière du banquier, vieille propriété qui avait appartenu à l'une des familles les plus considérables de France, et qui

gardait encore les fossés et les ponts-levis féodaux, lesquels ne s'abaissaient plus que devant les pas de l'homme du peuple, Mathieu Durand.

– Et c'était l'œuvre dudit Mathieu Durand, fit le poëte, que ledit Mathieu Durand faisait si adroitement signer à Daneau. Le tour me semble assez bon.

– Il n'est pas trop littéraire, repartit le Diable. Ordinairement, en bonne littérature, on signe plutôt ce qu'on n'a pas fait que de le donner à signer aux autres.

– C'est une calomnie contre la littérature, Monsieur, dit le poëte au Diable.

– Comme le portrait de Mathieu Durand passera pour une calomnie contre la finance, repartit Satan. Quand on crie au filou dans la rue, il y a bien des passants qui se retournent.

Luizzi eût été curieux de voir s'élever une discussion entre le Diable et le poëte, mais celui-ci se tut, et Satan continua.

XLVIII

– Le soir venu, toutes les personnes dont je vous ai parlé dans ce récit se trouvaient au bal chez M. de Favieri, et parmi les plus jolies femmes qui remplissaient ses salons, on remarquait mademoiselle Delphine Durand, assise à côté de mademoiselle Flora de Favieri : celle-ci, grande, brune, sérieuse, et revêtant d'un abord glacé et hautain l'expression passionnée de son visage ; l'autre, petite, blonde, gracieuse, affectant un dédain qui n'arrivait qu'à l'impertinence ; l'une pouvant laisser croire qu'elle s'appuyait sur la force de volonté qu'elle portait en elle-même ; l'autre laissant deviner qu'elle ne devait son air impératif qu'à l'obéissance qu'elle avait toujours rencontrée autour d'elle ; Flora paraissant douée d'un caractère que lui avait fait la nature, Delphine d'un caractère que lui avait fait sa position. Du reste, et malgré la différence de leurs caractères, elles avaient entamé du même ton le même sujet de conversation. On s'était mutuellement récrié sur l'élégance de la toilette ; on avait discuté les marchandes de modes le plus en vogue, et l'on avait décidé que la reine des jolies coiffures était mademoiselle Alexandrine, de la rue de Richelieu. À cette occupation succéda naturellement celle qui est écrite dans le programme des entretiens de bal. Ces demoiselles s'amusèrent à tourner en ridicule la plupart des femmes qui étaient dans les salons, et à s'égayer au sujet des hommes qui venaient parader devant elles. Elles furent interrompues par M. de Favieri, qui s'approcha de sa fille et lui dit de ce ton italien, caressant et moqueur, qui fait si bien douter du sens des paroles qui sont prononcées :

« – Flora, je suis venu moi-même vous présenter monsieur Arthur de Lozeraie, dont je vous ai parlé. »

Mademoiselle de Favieri répondit au salut d'Arthur par une légère inclination de tête et un imperceptible sourire. De son côté, Arthur salua ensuite mademoiselle Delphine Durand d'un air de connaissance, mais de réserve en même temps. À peine s'était-il éloigné, que Delphine dit à Flora :

« – Vous recevez M. Arthur de Lozeraie ?

– Oui, répondit Flora d'un air de pitié moqueuse.

– Ah ! fit Delphine… et vous le connaissez depuis longtemps ?

– C'est la première fois que je le vois.

– Et… comment le trouvez-vous ?

– Mais, dit Flora en se retournant vers Delphine, je ne l'ai pas regardé.

– J'ai entendu dire que c'est un jeune homme très-remarquable, très-distingué, d'un très-grand nom.

– Et fort beau, dit Flora, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Delphine.

– Eh bien ! ma chère, on vous a fait sans doute la même leçon qu'à moi, et sans doute la même qu'à beaucoup d'autres. M. Arthur de Lozeraie a des amis qui l'annoncent de cette façon dans toutes les maisons où il y a une riche héritière à marier.

– Vous croyez ? s'écria Delphine vivement.

– C'est mon père qui m'en a prévenue.

– Et votre père le reçoit dans ce but ?

– Je ne le crois pas, reprit Flora dédaigneusement : une fortune assez dérangée, un grand nom dont l'origine n'est pas très-claire, ne conviennent ni au banquier Favieri ni au marquis de Favieri.

– Mais, malgré tout cela, il pourrait vous convenir à vous, peut-être ?

– À moi ? dit Flora ; un petit jeune homme qui n'est rien, qui tremble devant son père comme un enfant de douze ans, qui a l'air de baisser les yeux devant une femme, comme si toutes menaçaient de le dévorer d'amour !

– Je vous assure qu'il ose les regarder, reprit sèchement Delphine, quand il les trouve jolies.

– Vous avez raison, repartit mademoiselle de Favieri, car il vous contemple avec une muette extase.

– Vous vous trompez, c'est vous, sans doute.

– Vous allez vous convaincre que ce n'est pas moi ; car je vais vous demander la permission de vous quitter pour aller donner quelques ordres. »

Flora se leva et laissa Delphine.

À ce moment, Arthur s'approcha et demanda à mademoiselle Durand la faveur de danser avec elle. Delphine lui répondit sèchement et à voix basse :

« – Vous venez trop tard.

– Êtes-vous donc engagée pour toute la soirée ?

– Je veux dire que mademoiselle de Favieri n'est plus là.

– Vous savez bien que ce n'est pas pour elle que je suis venu.

– Nous n'avons pas besoin de causer si longtemps ensemble.

– Je me retire si vous craignez que cela soit remarqué.

– Oh ! ce n'est pas pour moi, dit Delphine. J'ai peur que votre papa ne vous gronde. »

Tout cela avait été rapidement échangé à voix basse, et ces quelques paroles suffisent à vous montrer que Delphine était un de ces enfants gâtés, mutins, volontaires, à qui toutes les impertinences ont été permises et qui se les permettent toutes. Ce dialogue prouvait aussi que ce n'était pas la première fois que mademoiselle Durand et Arthur se rencontraient et qu'il y avait entre eux un petit secret de jeunes gens. Toutefois Arthur n'eut pas plus tôt entendu le dernier mot de mademoiselle Durand, que, s'armant d'un courage surhumain, il s'assit sur le siége vide qu'avait abandonné mademoiselle de Favieri, allant ainsi au delà des strictes convenances qu'il respectait d'ordinaire plus que personne. Delphine ne put s'empêcher de sourire de ce triomphe qu'elle venait de remporter, mais il ne suffit pas à la calmer. Elle en voulait à Arthur de ce qu'il n'avait pas plu à Flora. Elle lui en aurait probablement voulu aussi si celle-ci l'eût trouvé charmant. C'est une si bonne chose pour certaines femmes que de pouvoir faire une querelle à l'homme qu'elles aiment, que tout leur est prétexte, surtout quand cet amour n'est, à vrai dire, qu'un sentiment de vanité tyrannique.

– Mademoiselle Durand, dit le poëte en interrompant le récit, n'en est pas moins une personne délicieuse.

– Immensément riche, et qui, si elle rencontrait un homme qui sût la dominer, deviendrait la plus douce, la plus charmante femme du monde, repartit le Diable.

– Je l'ai toujours pensé, dit le poëte.

– Une femme que son père devrait donner à un homme comme lui, distingué, mais sorti du peuple.

– Prenez garde ! dit Luizzi, Monsieur a dit qu'il l'épouserait.

– Je suis un homme du peuple aussi, Messieurs, fit le poëte en se redressant.

– Et entre gens du peuple comme vous et Mathieu Durand, personne ne déroge, dit le Diable en souriant ; mais, si vous voulez me permettre de continuer, vous verrez que les chances ne sont peut-être pas aussi faciles que vous le croyez.

En effet, Arthur, assis à côté de Delphine, lui disait :

« – Ainsi, vous ne danserez pas avec moi ?

– Non.

– Et vous danserez avec d'autres ?

– Oui.

– C'est ce que nous verrons.

– C'est ce que vous verrez. »

En ce moment Léopold s'approcha de mademoiselle Durand pour l'engager ; mais elle lui répondit :

« – Pardon ! j'ai promis à M. le vicomte Arthur de Lozeraie.

– Ah ! s'écria celui-ci tout bas, vous êtes un ange !

– Ce n'est pas pour vous, je vous le jure, que j'ai refusé ce Monsieur. »

Arthur, ravi, crut cette réponse l'effet d'un reste de dépit. Il se trompait, elle était l'expression de la pensée de Delphine. Si, au lieu de Léopold, le commis de son père, quelque jeune homme de grand nom s'était approché, elle l'eût accueilli ; mais sa vanité ne résista pas au bonheur de faire sentir au petit commis que sa prétention était bien déplacée et qu'il était un très-petit garçon à côté du vicomte de Lozeraie.

« – Ainsi, vous danserez avec moi ? reprit Arthur.

– Ni avec vous ni avec personne. Laissez-moi, et allez inviter mademoiselle de Favieri.

– Je vous jure que je n'ai aucune envie de danser avec mademoiselle de Favieri.

– Peut-être ; et, si votre papa le veut, il le faudra bien. »

Arthur, piqué au vif, se tut, et la contredanse allait commencer lorsqu'il aperçut son père qui lui faisait signe. Quoi qu'il en eût, il quitta aussitôt sa place, malgré tout-le dépit qu'il éprouvait de montrer ainsi son obéissance, et alla vers le comte, qui lui dit sèchement :

« – Avez-vous invité mademoiselle de Favieri ?

– Elle n'était plus là, dit Arthur en rougissant, et…

– Quelle est cette jeune fille avec qui vous causiez ? Vous sembliez la connaître ?

– C'est la fille de M. Mathieu Durand, ce banquier si riche, si…

– Bien ! bien ! fit le comte ; je sais ce que c'est que M. Mathieu Durand, une espèce d'ouvrier parvenu.

– On le dit très-honorable, très-probe.

– Voulez-vous que ce soit un fripon ? Que diable serait-il s'il n'était pas honnête homme ! En tout cas, dispensez-vous d'être si attentif près de sa fille. »

Arthur ne savait que répondre. Heureusement pour lui, son père fut

abordé par le marquis de Berizy et Mathieu Durand en personne. M. de Berizy dit à M. de Lozeraie qu'il désirait l'entretenir un moment, et celui-ci allait le suivre, quand Delphine, s'approchant de Mathieu Durand, lui dit :

« – Est-ce que nous restons longtemps encore ?

– Mais, Delphine, le bal commence à peine.

– C'est égal ! reprit l'enfant gâtée, je m'ennuie, je veux m'en aller.

– Quand tu voudras, dit Mathieu Durand, ou plutôt quand j'aurai parlé un moment d'affaires avec ces Messieurs.

– Mon Dieu ! vous apportez les affaires jusqu'au bal, papa. Vous êtes étonnant !

– Il est bien plus étonnant, Mademoiselle, dit M. de Berizy en riant, qu'à votre âge et jolie comme vous l'êtes on y apporte l'ennui. »

Il y avait dans le ton du marquis une si haute expression de l'homme du grand monde, que Delphine se sentit flattée de cette paternelle leçon.

« – Mon Dieu ! dit-elle, si je m'ennuie, c'est que je ne sais que faire.

– Hé ! voilà qu'on va danser, dit le marquis, et voilà un jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers Arthur resté près d'eux, qui sera ravi de vous distraire.

– Je serai trop heureux !... » s'écria Arthur vivement.

Mais un regard de son père l'arrêta, tandis que Mathieu Durand disait à sa fille :

« – Allons, Delphine, danse au moins une fois ; c'est bien peu pour tout un bal. »

Aussitôt Delphine, prenant un petit air de pensionnaire, répondit d'une voix apprêtée :

« – Je vous obéirai, papa. »

Puis, tandis que le comte s'éloignait avec M. de Berizy et Durand, elle se tourna vers Arthur et lui dit :

« – Vous voyez que je vous imite et que je suis une fille très-obéissante ! »

XLIX

UNE AFFAIRE.

Pendant qu'Arthur et Delphine allaient danser ensemble, tous deux ravis de la circonstance qui les y avait forcés, Arthur, malgré la volonté de son père, Delphine, malgré son caprice, M. de Lozeraie, le marquis de Berizy et Mathieu Durand se retiraient dans un petit salon où se trouvait une table de whist occupée silencieusement par quatre joueurs, loin desquels les nouveaux venus allèrent s'asseoir. M. de Berizy porta le premier la parole, et, après avoir présenté le comte de Lozeraie et Mathieu Durand l'un à l'autre, il leur dit :

« – Je vous demande pardon, Messieurs, de vous ennuyer d'une affaire au milieu d'un bal, mais l'occasion est trop favorable pour que je ne la saisisse pas avec empressement. Je vous ai parlé, monsieur Durand, d'une forêt que j'avais vendue. M. le comte de Lozeraie, que voici, est mon acquéreur. D'après le contrat, il doit payer la totalité du prix de l'acquisition dans trois mois. Ce payement devait se faire entre mes mains. Vous conviendrait-il, monsieur le comte, de le faire entre les mains de monsieur Mathieu Durand, qui a bien voulu se charger de mes fonds ? Et vous, monsieur Durand, vous convient-il de recevoir ces fonds directement des mains de monsieur de Lozeraie ?

– Si cela peut vous être agréable, Monsieur, dit Mathieu, je suis tout prêt.

– Du moment qu'un reçu de monsieur Durand me libérera envers vous, monsieur de Berizy, repartit le comte avec morgue, je ne vois pas d'inconvénient.

– C'est pour vous, monsieur de Berizy, repartit Durand avec hauteur, que j'accepte cet arrangement ; je vous prie d'en être bien persuadé.

– En vérité, ajouta le comte en le prenant sur un ton encore plus dédaigneux, si je ne tenais pas à vous être agréable, monsieur le marquis, je resterais dans les termes de mon contrat.

– Et moi dans celui de notre arrangement, dit Mathieu.

– Je vous remercie tous deux de cette extrême complaisance, repartit M. de Berizy en souriant, et j'en profiterai. Je suis obligé de retourner en province pour quelques affaires, et je suis charmé que celle-ci s'arrange de cette façon. »

Le comte et le banquier firent un signe d'assentiment.

« – Demain, mon notaire rédigera les actes qui assureront la validité de votre payement entre les mains d'un tiers, et tout sera parfaitement en règle, dit M. de Berizy en s'adressant à M. de Lozeraie.

– Monsieur le comte de Lozeraie n'a-t-il aucune observation à faire, aucune mesure à prendre ? reprit le banquier.

– Mon homme d'affaires passera chez vous, Monsieur, dit M. de Lozeraie.

– Mon caissier le recevra, repartit Mathieu Durand, et il recevra l'argent si quelqu'un l'apporte. »

Ils se saluèrent tous deux, et ils allaient quitter le salon, lorsqu'il se fit un mouvement à la table de whist, et l'on quitta le jeu. M. de Favieri entrait en ce moment.

« – Avez-vous été heureux, monsieur Félix ? » dit-il à l'un des joueurs.

Le comte et le banquier se retournèrent soudainement à ce nom de Félix, et ils reconnurent chacun à part soi le vieillard qu'ils avaient si mal accueilli la veille. Tous deux furent également étonnés de le voir chez M. de Favieri, mais leur surprise fut plus grande encore lorsqu'ils l'entendirent répondre négligemment à M. de Favieri :

« – Non, vraiment, j'ai perdu vingt-quatre fiches en trois robs. Heureusement, ajouta-t-il en tirant un portefeuille de sa poche et en jetant un paquet de billets de banque sur la table, nous ne jouions qu'à 500 francs la fiche. »

– Oh ! ah ! oh ! fit le poëte, que ce M. Félix est bien trouvé ! qui diable est-il ? Il ressemble singulièrement à *l'homme gris,* à l'inconnu de toutes les comédies passées d'Alexandre Duval… humphr ! c'est diablement Théâtre-Français !

– Et le comte de Lozeraie me paraît à moi d'assez mauvais goût, dit Luizzi ; c'est pourtant un grand nom.

– Non, reprit le poëte, c'est ce M. Félix que je voudrais connaître. Je vous déclare que j'en fais mon héros. Je le vois d'ici ouvrant sa redingote et sa chemise en s'écriant : « Reconnais-tu cette cicatrice ? » Mais, plaisanterie à part, quel est ce M. Félix ? il me semble l'avoir vu chez le banquier.

– Il paraît, dit le Diable en riant, que le système de personnages inconnus excite autant de curiosité dans la vie qu'au théâtre, car Durand et le comte cherchaient à s'expliquer quel pouvait être cet homme qui était venu chez eux comme un solliciteur indigent, et qu'ils retrouvaient chez un des plus riches capitalistes de l'Europe, faisant la

partie des joueurs les plus célèbres par l'énormité du taux de leurs enjeux, et perdant si indifféremment une somme considérable pour tout le monde. À son tour, M. Félix aperçut M. de Lozeraie et M. Durand, et, passant devant eux d'un air grave, il prononça à demi voix, mais de manière à être entendu de chacun, les deux mots suivants, en désignant de l'œil le banquier d'abord, le comte ensuite : « Orgueil et vanité. » Ni Durand ni M. de Lozeraie n'étaient hommes à supporter une pareille injure. Mais celui qui la leur adressait avait quatre-vingts ans ; tous deux gardaient aussi le souvenir de la manière dont ils l'avaient reçu, des paroles mystérieuses et presque menaçantes qu'il avait prononcées, et, retenus sans doute par une crainte dont eux seuls avaient le secret, ils le laissèrent s'éloigner sans répondre. Seulement ils se regardèrent, et l'assurance où était chacun d'eux que l'autre avait entendu le mot insultant qui lui avait été adressé redoubla dans leur cœur la haine qui semblait les séparer instinctivement.

Les explications qui suivirent ce bal ne laissèrent pas de donner au grand seigneur et au banquier de nouveaux sujets de se haïr. En effet, une première explication avait eu lieu entre Arthur et Delphine. Le jeune amoureux, d'autant plus maladroit qu'il était plus amoureux, s'imagina faire une grande montre de passion en jurant à Delphine qu'il saurait bien résister aux injustes préventions de son père. La jeune fille demanda quelles étaient ces préventions, et Arthur eut la gaucherie de les lui répéter. À cela, la riche héritière ne trouva rien de mieux à répondre que de renvoyer à M. de Lozeraie les dédains de mademoiselle de Favieri, en les mettant sur le compte de Mathieu Durand, pour que M. de Lozeraie n'eût pas seul en cette occasion l'avantage de l'impertinence. Il est assez concevable que Delphine, avec le caractère que lui avait fait la faiblesse de son père, lui rapportât les impertinences de M. de Lozeraie ; mais il fallait une circonstance toute particulière pour pousser Arthur à révéler à son père les propos que lui avait redits Delphine. Voici ce qui était arrivé à ce sujet : M. Félix, s'étant fait présenter Arthur pendant le bal, le prit à part et lui dit qu'il avait un entretien à lui demander relativement à une affaire d'argent où le nom de sa mère pouvait se trouver compromis. À cela Arthur avait répondu qu'il était aussi jaloux de sauver l'honneur du nom de sa mère, quoiqu'il ne le portât pas, que de maintenir l'honneur du nom de son père qu'il portait. M. Félix parut charmé de cette réponse, mais il répliqua gravement :

« – Plût à Dieu que celui que vous portez valût pour vous celui que vous ne portez pas !

– Monsieur ! s'écria Arthur.

– Nous nous reverrons, jeune homme, lui dit doucement le vieillard, et vous comprendrez alors que j'ai le droit de parler ainsi. »

Il arriva de ceci que lorsque M. de Lozeraie, qui avait remarqué l'émotion de son fils quand il avait pris la main de Delphine, crut devoir répéter à Arthur l'ordre de ne plus chercher à rencontrer cette jeune personne, il trouva une obéissance moins rapide et moins absolue que d'habitude. Arthur crut devoir représenter à son père que les alliances de la noblesse et de la finance n'étaient plus une chose si rare pour qu'il en repoussât l'idée avec tant de dédain. Le comte, irrité de ce semblant de résistance, ne crut pas pouvoir faire sentir assez à son fils la bassesse de ses opinions, et il conclut une fort belle tirade sur le respect qu'on doit à son nom par ces paroles :

« – Je comprends que des hommes d'un nom nouveau, ou des membres de la vieille noblesse qui ont compromis le leur dans de fâcheuses spéculations, cherchent ou à s'enrichir ou à rétablir leur fortune par de pareilles alliances ; mais, quand on s'appelle de Lozeraie et quand on a votre fortune, on est plus scrupuleux en pareille matière. Oui, Arthur, c'est à des hommes comme nous qu'il est réservé de maintenir ces principes rigoureux d'honneur et de dignité qui rendront bientôt à la noblesse l'éclat et la position qu'elle a perdus en partie.

– Mais, mon père, répondit Arthur, comment se fait-il que ce nom et cette fortune aient été ce soir le sujet de commentaires assez fâcheux ? »

Il n'en fallait pas davantage à M. de Lozeraie pour qu'il exigeât un récit exact de tout ce qui avait été dit, et Arthur, pressé de questions, fut forcé de répéter à son père les propos de mademoiselle Delphine Durand et de M. Félix. Toute la colère de M. de Lozeraie ou du moins toute celle qu'il laissa voir éclata contre M. Durand, et Arthur fut prévenu que rien au monde ne pourrait forcer le comte à consentir au mariage de l'héritier de son nom avec la fille d'un manant parvenu comme M. Durand. Arthur dut croire que cette décision était irrévocable, car le lendemain au matin il reçut de son père l'ordre de partir pour Londres. Il quitta Paris persuadé qu'on avait voulu le séparer de Delphine, et sans supposer qu'on avait peut-être voulu prévenir, avant tout, une nouvelle rencontre avec M. Félix. De son côté, Mathieu Durand, si faible d'ordinaire pour Delphine, s'était montré inébranlable. Elle lui avait dit vainement qu'elle mourrait de désespoir si elle ne devenait pas la femme d'Arthur, vainement elle avait eu des attaques de nerfs : rien n'avait touché le banquier. Delphine avait cependant chassé ses deux femmes de chambre, mis son maître de dessin à la porte, jeté la musique au nez de son professeur de piano, renvoyé trois chapeaux à Alexandrine, déchiré une douzaine de robes, cassé une foule de jolis petits meubles : toutes ces démonstrations de sa profonde douleur avaient trouvé Mathieu Durand inexorable.

« – Est-ce le titre qui te plaît ? disait-il à sa fille ; mais, si tu veux, je te ferai la femme d'un marquis ou d'un duc.

– Je veux être la femme d'Arthur, répondit-elle.

– Mais, reprenait Mathieu Durand l'homme du peuple, ce M. de Lozeraie est un intrigant parvenu, c'est le fils de quelque huissier de province qui a volé les titres dont il se pare.

– Mais vous, mon père, lui répondait Delphine, n'êtes-vous pas le fils d'un ouvrier ? Vous le dites à qui veut l'entendre.

– Oh ! moi, c'est différent, Delphine, dit le banquier avec une colère mal déguisée ; moi, je ne renie pas mon origine, je m'en vante, je m'en honore, j'en suis fier. »

Delphine était bien loin de comprendre ce calcul de l'orgueil qui poussait sans cesse Mathieu Durand à dire qu'il était un homme du peuple et à être blessé de cette qualité dès le moment qu'un autre que lui-même la lui donnait. Aussi ne s'arrêta-t-elle pas à la distinction établie par son père, et, se retranchant dans l'expression de sa capricieuse volonté, elle recommença à s'écrier que, si elle n'était pas la femme d'Arthur, elle en mourrait. Cela dura huit jours, au bout desquels elle apprit qu'Arthur était parti pour Londres. Delphine fut grandement humiliée de cette nouvelle. En effet, depuis huit jours elle s'étonnait de n'avoir pas encore rencontré Arthur escaladant les murs du parc, séduisant un jardinier ou tout au moins une chambrière pour parvenir jusqu'à elle, lui proposant de l'enlever en chaise de poste, et menaçant de se tuer à ses pieds si elle ne consentait pas à ses désirs. Comme l'aveuglement de sa propre vanité attribuait à l'amour toutes les sottes démonstrations qu'elle avait faites pour Arthur, elle ne concevait pas que la passion d'un homme n'eût pas été de beaucoup au delà, et surtout une passion qu'elle inspirait. Le départ d'Arthur apporta donc à mademoiselle Durand un cruel désenchantement, non point, à vrai dire, sur son propre compte, mais sur celui d'Arthur. Elle ne s'estima pas moins capable d'inspirer la passion la plus romanesque, mais elle jugea Arthur incapable de la sentir. La colère et le dépit qu'elle éprouva en cette occasion auraient dû faire cesser les simagrées d'une douleur qui n'existait pas ; mais avouer à son père qu'elle ne se souciait plus de M. Arthur de Lozeraie, c'était avouer qu'elle pouvait avoir tort, et elle n'en persista pas moins à répéter : « Je veux Arthur, ou la mort. » En conséquence elle refusa de voir qui que ce fût. Elle s'enferma chez elle, ne s'occupant que de sa douleur : ce qui lui fit dire un mot que nous croyons digne d'être rapporté. Un jour que son père lui reprochait doucement de négliger ses talents en musique, elle lui répondit aigrement : « Je suis assez forte sur le piano pour mourir. » Cependant il n'est pas douteux qu'elle eût été cruellement punie de sa comédie si son père eût cédé à ses désirs ; mais elle avait fini par

comprendre qu'elle ne réussissait pas, et, en attendant, elle obtenait une autre espèce de succès qui lui plaisait bien plus que tout autre. Elle chagrinait son père, elle alarmait toute la maison ; on surveillait ses actions, on entourait son sommeil, on la suivait dans ses promenades, on tremblait de la voir examiner un couteau ou se mettre à une croisée un peu élevée. Tout cela servait de distraction au dépit de mademoiselle Durand, qui s'apercevait de ces craintes et qui s'amusait à les exciter.

Voilà où en étaient les choses trois mois après l'époque à laquelle cette histoire a commencé, et Mathieu Durand, véritablement alarmé de la persistance de Delphine, commençait à sentir l'antipathie qu'il portait à M. de Lozeraie fléchir devant le chagrin que lui causait sa fille, lorsque arriva la scène suivante…

– Vous parlez toujours, dit le poëte, de la haine de M. de Lozeraie et de Mathieu Durand. Il me semble que toute haine doit avoir un motif.

– Un motif ? reprit le Diable ; en donne-t-on à l'amour ? pourquoi en cherchez-vous à la haine ? On se hait parce qu'on se hait, voilà tout, comme on s'aime parce qu'on s'aime. Cependant l'antipathie du banquier et du comte ne partait pas d'un de ces vifs instincts de dissidence qui séparent invinciblement certaines natures, et je crois qu'ils se haïssaient pour quelque chose, sans cependant s'être rendu compte de ce quelque chose. Leur haine avait ses motifs. Mais il ne faut point les chercher dans des relations antérieures entre ces deux hommes ; ils ne venaient point du tort ou du mal que l'un ou l'autre avaient pu se faire dans le monde. Jamais il n'avait existé entre eux ni rivalité d'amour ni rivalité politique, ces deux sources si fécondes de querelles, de crimes, de niaiseries et de ruines ; et, lorsqu'ils se virent chez M. de Favieri, c'était la première fois qu'ils se rencontraient, bien que depuis longtemps ils se connussent de nom l'un et l'autre. La haine qu'ils se portaient venait seulement de ce qu'ils avaient en eux-mêmes un vice pareil, se produisant sous des formes différentes. S'il est possible de faire comprendre un sentiment haineux par un autre, j'en invoquerai un dont la réalité n'est pas contestée, parce qu'il se rencontre plus fréquemment dans notre société. La haine qui séparait M. de Lozeraie et Mathieu Durand était la même que celle qui existe entre deux femmes de mauvaise conduite, dont l'une cache ses écarts avec hypocrisie et baisse sa robe sur la pointe de ses souliers, tandis que l'autre porte sa honte haut le front et fait voir sa jarretière aux passants. La première, croyant mieux voiler ses vices en blâmant celles qui laissent voir les leurs à nu, déteste la franche coquine qui la force incessamment à mépriser tout haut la vie qu'elle mène tout bas, tandis que la seconde ne peut pardonner à celle qui se cache le peu de considération qu'elle garde, quoiqu'elle ne soit pas moins indigne de

toute estime, et elle la hait de ce qu'elle obtient une meilleure place dans le monde. Posez une honnête femme entre ces deux femmes, elle les méprisera l'une et l'autre ; mais elle n'aura que faire de les haïr, elles ne lui portent aucun préjudice. Quant à ces deux femmes, elles détesteront sans doute l'honnête femme, mais moins qu'elles se détestent.

– Ceci me paraît au moins subtil, fit le baron, et n'explique pas la position du comte et du banquier.

– Allons donc ! fit Satan ; mais ce même sentiment de haine, déjà modifié, se rencontre entre deux hommes dont l'un est un fripon éhonté et l'autre un fripon hypocrite. Il n'y a presque jamais que les créanciers voleurs qui font mettre en faillite les débiteurs fripons ; les honnêtes gens ne s'en mêlent pas. C'est toujours la maîtresse du mari qui l'avertit que sa femme le fait cocu : une honnête femme s'en garderait. Le vice n'a pas d'ennemi plus implacable que le vice. Faites subir encore à ce sentiment une modification qui n'est qu'extérieure, appelez ridicule ce que je nomme vice, et vous trouverez le même principe de haine entre deux parvenus comme Mathieu Durand et M. de Lozeraie.

– Deux parvenus ! s'écria le poëte ; comment ! M. de Lozeraie était…

– Quoi ? fit le Diable.

– Un parvenu ?

– Oui.

– Ah ! c'est donc pour cela que vous l'avez fait ridicule ?

– Non ; c'est pour cela qu'il l'était, ainsi que Mathieu Durand, repartit le Diable, et c'est pour cela qu'ils se détestaient. En effet, tous deux étaient désolés de l'obscurité de leur origine ; mais l'un en faisait parade pour l'imposer orgueilleusement à la société, comme les femmes de mœurs perdues prétendent lui imposer leurs vices, et l'autre la cachait avec soin, avide qu'il était d'un genre de considération qu'il savait ne pas mériter, comme fait la femme hypocrite. Mathieu Durand était l'homme d'orgueil qui se croyait la force de lutter seul contre les préjugés sociaux et de les vaincre à son profit ; M. de Lozeraie, l'homme de vanité qui s'y soumettait à la condition de les tourner à son profit ; Mathieu Durand haïssait M. de Lozeraie de ce qu'il occupait, par un mensonge, une position d'homme important qu'il ne méritait à aucun titre ; M. de Lozeraie haïssait Mathieu Durand de ce que l'affectation de celui-ci à vanter son origine obscure était une satire vivante du soin qu'il mettait, lui, M. de Lozeraie, à cacher la sienne ; tous deux détestant les hommes de haute et vraie noblesse, mais tous deux les détestant moins qu'ils ne se détestaient eux-mêmes.

D'un autre côté, l'on peut dire que ces deux hommes étaient l'un le représentant de certaines vieilles idées, l'autre le représentant de certaines idées nouvelles. M. de Lozeraie était le parvenu de tous les temps, celui qui, se conformant aux idées reçues sur les avantages d'une haute naissance, fait tout au monde pour donner à croire qu'il possède ces avantages. Mathieu Durand était le parvenu d'aujourd'hui, celui qui, s'appuyant sur un principe absolu d'égalité sociale et de valeur individuelle, répudiait toute illustration de famille, toute considération héréditaire, pour poser le *moi* comme une puissance qui ne tire rien que d'elle-même, et qui est presque égale à celle de Dieu. S'il faut tout dire, je pense que le vieux M. Félix avait sincèrement exprimé la vérité de ces deux caractères en appliquant à Mathieu Durand le mot orgueil et à M. de Lozeraie le moi vanité.

– Ce doit être quelque vieux gentilhomme de vos amis, fit le poëte, un homme de haute et vieille roche… Vous en parlez trop bien.

Le Diable ne répondit pas, et reprit :

– Maintenant que je pense vous avoir expliqué à peu près quelles étaient les dispositions de ces deux hommes vis-à-vis l'un de l'autre et vis-à-vis du monde, je continue mon récit ; je vais vous rapporter les diverses scènes qui se passèrent entre eux et qui furent les conséquences de ce que je vous ai déjà raconté.

Luizzi, qui connaissait la manière de raconter du Diable, pensa qu'il devait avoir de bonnes raisons pour allonger aussi indéfiniment son récit, et il écouta afin d'observer s'il produirait sur le poëte l'effet prédit par Satan, qui continua.

L

C'était, cette fois, dans les premiers jours de juillet 1830. Mathieu Durand revenait de l'Étang, où il avait laissé Delphine dans un tel état de douleur qu'elle avait été sur le point de battre son père. Il était encore assis dans le cabinet où nous l'avons vu au commencement de ce récit. Mais le banquier n'avait plus cet aspect de bonheur calme et de suprême contentement de lui-même qui rayonnait sur son visage quelques mois auparavant. On eût dit qu'il éprouvait ensemble un bonheur plus actif et une inquiétude très-vive ; on voyait se succéder rapidement en lui de soudains épanouissements de joie et un abattement soucieux. Ces diverses émotions dépendaient des diverses choses sur lesquelles il portait ses regards en lui-même. Lorsqu'il considérait qu'il venait d'être nommé député par trois colléges d'arrondissement et un collége de département, une ardente chaleur d'orgueil lui montait à la tête, et son œil brillait d'un éclat impérieux ; lorsqu'il examinait par quel chemin il était arrivé à ce triomphe et qu'il reconnaissait qu'il lui avait fallu sacrifier la sûreté de ses affaires à son ambition, une crainte froide le faisait pâlir. Mathieu Durand avait la fièvre des grands joueurs politiques, tantôt avec ses transports brûlants qui donnent le délire au malade et lui prêtent une vigueur au delà de sa nature, tantôt avec ses frissons glacés qui le font trembler et l'abattent comme s'il était à bout de toute force. Cependant ce n'était guère que dans la solitude que Mathieu Durand laissait percer ces symptômes de l'état fâcheux où il se trouvait. Dès qu'il était en représentation, il reprenait son rôle et le jouait encore avec l'admirable sang-froid de l'acteur à qui une longue habitude du théâtre donne le geste et l'intonation des choses qu'il débite, quoique sa pensée en soit bien loin. Or, comme Mathieu Durand était prévenu qu'une foule de personnes attendaient dans son antichambre, il s'en fit remettre la liste et ne fut pas médiocrement étonné de rencontrer parmi trente noms assez insignifiants le nom de M. le comte de Lozeraie. À côté de ce nom était celui de M. Daneau. Le banquier parut réfléchir un instant sur ce qu'il devait faire vis-à-vis de M. de Lozeraie ; puis il finit par dire à son valet de chambre :

« – Vous m'excuserez auprès de M. de Lozeraie, vous lui direz que toute ma matinée est prise par des affaires et que je craindrais de le faire attendre trop longtemps ; mais que, s'il veut repasser demain ou après-demain, je serai à ses ordres. Quant à M. Daneau, dites-lui d'attendre, car il faut que je lui parle absolument, puis faites entrer les

autres personnes. »

Dès qu'il eut donné cet ordre, le banquier quitta le fauteuil où il était assis, et se leva pour recevoir debout les personnes qui venaient le voir à divers titres et les forcer ainsi à abréger leur visite. Cette très-légère différence entre l'accueil qu'il faisait autrefois aux gens qui venaient le solliciter et auxquels il offrait un siége avec tant de grâce, cette très-légère différence, dis-je, semblait montrer que Mathieu Durand pensait déjà que c'était perdre son temps que d'écouter des demandes auxquelles il accordait de longues heures quelques mois auparavant. Il expédia une demi-douzaine d'électeurs qui venaient solliciter des apostilles qu'il dut refuser, attendu qu'il s'était avant tout engagé à soutenir, les droits du peuple à la tribune, et non pas dans les bureaux, autrement dit, dans la théorie et nullement dans la pratique. Ah ! c'est que, voyez-vous, la théorie est la plus belle chose que le diable ait inventée pour désorganiser le monde. Donnez-moi le philanthrope le plus amoureux de l'humanité, confiez-lui le pouvoir pendant vingt-quatre heures, et j'en ferai le monstre le plus abominable. Robespierre était un théoricien qui voulait le bien de la France et qui, comme tous les théoriciens, pensait que la fin justifie les moyens.

– Oh ! monsieur le comte de Cerny, quelle grosse épigramme de carliste ! s'écria le poëte, vous donnez à Robespierre des opinions de jésuite.

– C'est peut-être mon intention, fit le Diable, tandis que Luizzi lui disait tout bas :

– Satan, tu t'oublies.

– Quoi qu'il en soit, reprit celui-ci, Mathieu Durand reçut et renvoya les électeurs avec cette supériorité de l'homme qui est souverainement ennuyé de leur visite : il ne voulait pas se commettre avec le pouvoir, disait-il. La même phrase lui servit pour tous, et chacun se retira ravi de la haute indépendance du nouveau député. Trente minutes suffirent au banquier pour expédier ses électeurs. Cependant, un ancien fournisseur de l'armée impériale s'étant présenté avec une pétition aux chambres par laquelle il réclamait d'assez fortes sommes, en accusant le gouvernement d'avoir écarté des titres incontestables et en signalant, disait-il, des fraudes évidentes, le banquier lut sa pétition d'un bout à l'autre et lui dit :

« – Oui, Monsieur, j'appuierai cette demande de tout mon pouvoir ; je veux et dois signaler une spoliation aussi honteuse ; vos réclamations ont été repoussées parce qu'elles remontent à une époque dont le gouvernement actuel se fait un jeu de répudier la gloire et les engagements. Mais le jour de la justice viendra, Monsieur, et il ne

tiendra pas à moi et à mes amis que vous n'ayez une entière satisfaction.

– L'espérez-vous, Monsieur ? dit l'ex-fournisseur.

– La majorité de l'opposition est incontestable, Monsieur, elle est toute-puissante, Monsieur, et il faudra bien que le pouvoir veuille ce que nous voulons, si toutefois le pouvoir reste longtemps entre les mains d'hommes qui en abusent d'une façon si perverse et si arbitraire contre tout ce qui est populaire et national.

– Ah ! Monsieur, s'écria le pétitionnaire, vous me rendez la vie, car je ne dois pas vous le laisser ignorer, avec les titres que vous-même croyez être si valables, je me vois réduit à la dernière misère, et cette misère est telle que si je pouvais trouver à emprunter une faible somme sur le dépôt que je ferais de ces documents, pour attendre le jour où mes réclamations seront enfin admises grâce à votre éloquente intervention, je m'estimerais bien heureux.

– C'est une chose qui vous sera bien facile, je suppose, dit Mathieu Durand en prenant le chemin de la porte de son cabinet, comme pour le montrer à son protégé, avec une aisance qui annonçait de la part du banquier de grandes dispositions à devenir ministre.

– Si vous le croyez, dit le fournisseur en suivant le banquier, ne vous serait-il pas possible, monsieur Durand… ?

– À moi, Monsieur, dit le député ; hélas ! non. Ma maison s'est absolument interdit ce genre d'opérations. Je le voudrais, que je ne le pourrais pas. Je n'en suis pas moins tout à vous, Monsieur, et, lorsque votre pétition arrivera à la Chambre, vous pouvez entièrement compter sur ce que vous appelez mon éloquente intervention. »

Et en disant cela, le banquier ouvrit lui-même la porte de son cabinet et salua le pétitionnaire d'un air de politesse parfaite, qui recouvrait admirablement cette phrase intérieure : « Faites-moi le plaisir d'aller au diable ! »

Après ce pétitionnaire il s'en présenta un autre, qui venait soumettre à M. Mathieu Durand un projet de réforme financière, lequel ne tendait pas moins qu'à supprimer la patente, l'impôt sur les boissons, celui sur le sel, le monopole du tabac, et à combler le déficit que cela ferait au budget en diminuant de moitié tous les traitements des fonctionnaires publics. Le banquier, sans admettre l'application radicale des idées du réformateur, en approuva vivement le principe et déclara qu'il était temps d'introduire le système d'économie sévère dans les dépenses publiques et de faire cesser l'impudent gaspillage qu'on faisait de la fortune du peuple, ajoutant qu'alors il serait possible d'arriver à la réalisation des idées du pétitionnaire, idées qu'il l'engageait, dans tous les cas, à soumettre à la Chambre, afin de

l'habituer à entendre parler d'économie et de réforme.

– Ce n'est pas là le Mathieu Durand que je connais, le vrai et franc patriote que tous ses amis admirent, dit le poëte.

– C'est possible, repartit le Diable ; je ne peins pas celui que vous connaissez, mais celui que je connais, moi.

– Je ne vous ai jamais vu chez lui.

– J'y suis pourtant souvent, dit Satan ; et il reprit :

Lorsque Mathieu Durand eut renvoyé ce grand économiste avec la même cérémonie qu'il avait employée vis-à-vis de l'ex-fournisseur, il donna l'ordre à son valet de chambre d'introduire M. Daneau, et sa colère fut grande en apprenant que l'entrepreneur n'avait pas voulu l'attendre, mais qu'il avait annoncé qu'il repasserait dans la journée. D'un autre côté, Mathieu Durand eut lieu d'être encore plus surpris lorsqu'il apprit également de son valet de chambre que M. le comte de Lozeraie avait déclaré qu'il attendrait que M. Mathieu Durand eût terminé ses affaires. M. de Lozeraie, attendant dans l'antichambre de Mathieu Durand, jeta dans le cœur de celui-ci une telle bouffée d'orgueil satisfait qu'il oublia un moment le sans-façon de M. Daneau à son égard, et donna l'ordre d'une voix retentissante d'introduire les autres personnes qui étaient dans l'antichambre. Celles-ci étaient des gens de commerce, qui, sur la haute réputation de bienfaisance de Mathieu Durand, venaient, comme l'avait fait autrefois M. Daneau, expliquer leur fâcheuse position au banquier et solliciter l'appui généreux que l'entrepreneur avait obtenu. Mathieu Durand avait pour les solliciteurs commerciaux une phrase toute faite, comme pour les solliciteurs politiques. Ses nouvelles fonctions de député, disait-il, absorbaient tout son temps, et il avait complètement abandonné la direction de sa maison de banque à M. Séjan, qui, disait-il, ferait tout ce qu'il serait possible de faire, et chez lequel il les renvoyait avec une bonne grâce extrême. Le chef de la comptabilité les recevait avec cette figure immobile de financier qui ne tire le verrou qui semble clore ses lèvres que pour laisser échapper ce peu de mots : « Monsieur, cela est complètement impossible. » D'où il résultait que M. Séjan endossait à son compte l'insensibilité du banquier, qui gardait par devers lui sa réputation de bienveillance et de générosité.

Toutes les audiences se trouvant épuisées, on dit à Mathieu Durand que M. Daneau était de retour, et le banquier, voulant épuiser jusqu'à la dernière goutte le plaisir de faire faire antichambre à M. le comte de Lozeraie, admit l'entrepreneur en sa présence.

« – Vous m'avez fait mander, Monsieur ? dit M. Daneau en arrivant d'un air souriant.

– Oui, Monsieur, repartit le banquier assez sèchement, et j'aurais

désiré vous voir plus tôt, attendu que la conversation que nous devons avoir ensemble est fort importante.

– C'est votre faute, monsieur Durand, dit l'entrepreneur avec une grâce obséquieuse. »

Mathieu Durand fronça le sourcil.

« – C'est votre faute, continua l'entrepreneur ; ne m'avez-vous pas dit, la première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, que le temps était un capital qu'il ne fallait pas gaspiller ? Or, j'ai profité de celui que me laissaient les nombreuses visites que vous aviez à recevoir, pour aller à quelques affaires. »

Un sourire aigre de dédain parut sur les lèvres du banquier, et il répliqua à M. Daneau :

« – Celle dont nous avons à parler ensemble était peut-être la plus importante de toutes.

– De quoi s'agit-il donc ?

– Je crois devoir vous prévenir que le crédit qui vous a été ouvert chez moi cessera à partir du 15 de ce mois.

– Vous me fermez ce crédit ! s'écria l'entrepreneur abasourdi.

– Et je compte, reprit le banquier sans paraître avoir remarqué l'exclamation de l'entrepreneur, être couvert par vous, d'ici à un mois, des 400,000 francs que je vous ai avancés.

– D'ici à un mois ! reprit M. Daneau avec un nouvel ébahissement.

– Il me semble, dit Mathieu Durand, que vous devez être en mesure. Je vous ai fourni, comme vous me l'avez demandé, les fonds nécessaires à l'achèvement de vos constructions ; elles sont terminées, nous voici au mois de juillet, moment où, selon vos calculs, elles vont entrer en plein rapport. C'est l'heure, il me semble, de compléter votre opération, de mettre vos maisons en vente, de solder vos dettes et de réaliser vos bénéfices.

– Sans doute, Monsieur ; mais, s'il me faut mettre en vente tout à coup pour trois millions de propriétés bâties, c'est les déprécier assez pour que j'éprouve une perte qui dévorera non-seulement tous mes bénéfices, mais encore l'argent que j'y ai mis.

– Cela n'est pas possible, monsieur Daneau, répondit le banquier avec un flegme imperturbable. Vous avez mis 300,000 francs dans l'affaire ; quand vous êtes venu à moi, vous aviez pour 1,200,000 francs d'hypothèques. Je vous ai prêté 400,000 francs encore sur hypothèques, ce qui constitue une somme totale de 1,900,000 francs. De là à 3 millions, évaluation que vous avez donnée vous-même à vos propriétés, il y a loin, et vous avez encore une grande marge pour les

bénéfices.

– Sans doute, Monsieur ; mais les 400,000 francs prêtés par vous ont servi à payer des engagements antérieurs. Je vous l'ai dit : j'ai dû en faire de nouveaux, et j'ai encore, aujourd'hui que les constructions sont terminées, pour plus de 200,000 francs d'échéances avenir.

– Eh bien ! monsieur Daneau, cela fait 2 millions 100,000 francs, et vous aurez encore 900,000 francs à gagner, si vos calculs ont été justes et loyaux.

– Ils ont été loyaux, Monsieur, répondit l'entrepreneur avec quelque vivacité, et ils seront justes si vous m'accordez le temps nécessaire pour opérer la vente de mes maisons. »

Le banquier ouvrit un carton, y prit un papier et en lut quelques passages à M. Daneau.

« – Vous le voyez, ajouta-t-il, les termes de notre contrat sont parfaitement clairs. Je vous ai prêté sur hypothèques 400,000 francs pour quatre mois. Les quatre mois expirent demain, et je serais en droit de demander un remboursement immédiat et intégral. Je ne le fais pas ; j'ajoute un délai d'un mois, et je pense aller beaucoup au delà de ce qu'exigeraient mes intérêts si je n'étais habitué à les sacrifier à ceux des autres.

– En vérité, monsieur Durand, dit l'entrepreneur d'un air suppliant, il me sera impossible de vous satisfaire.

– En ce cas, reprit le banquier, vous ne vous étonnerez pas si je prends immédiatement les mesures nécessaires pour arriver au payement que j'avais le droit d'attendre de vous.

– Quoi ! s'écria l'entrepreneur, une expropriation !

– Il ne tient qu'à vous de l'éviter en me remboursant immédiatement.

– Mais c'est user envers moi d'une rigueur…

– Je vous remercie, dit amèrement le banquier ; heureusement que je suis fait à l'ingratitude. Tout homme qui a consacré sa vie à venir en aide aux autres doit s'attendre à pareille chose. Je n'usais pas de rigueur lorsque je vous ouvrais ma caisse ; mais, maintenant que je vous redemande mon argent, je suis un homme rigoureux. Il suffit, je sais ce qu'il me reste à faire.

– Monsieur, reprit Daneau, pardonnez-moi une parole imprudente, je la désavoue du fond de l'âme. Mais je vous jure que c'est me ruiner que me presser ainsi. Vous connaissez trop les affaires pour ne pas savoir que l'on ne trouve des acquéreurs qu'à la condition de ne pas les chercher. Il faut les laisser venir, et ce n'est pas en un mois que je puis

espérer réaliser une vente si énorme. D'ailleurs on me demandera des termes, et, si je n'en obtiens pas moi-même, je ne pourrai en accorder ; la vente me deviendra impossible.

– Substituez une hypothèque à la mienne, j'y consens.

– Mais c'est déprécier mon gage que d'être forcé de dire qu'il ne paraît pas suffisant à une maison de banque comme la vôtre. Car personne ne doutera que, si vous exigez un pareil payement, c'est que vous croyez vos fonds exposés ; personne ne traduira autrement votre… je ne veux pas dire votre rigueur… mais votre… »

L'entrepreneur ne pouvait trouver un mot poli, et s'arrêtait encore.

« – Passez, passez, lui dit le banquier.

– Oui, monsieur Durand, reprit Daneau d'un ton vivement ému, personne ne croira qu'un homme comme vous, le soutien du pauvre, l'appui de l'industrie, qui avez prodigué votre fortune à secourir les honnêtes gens, vous soyez aussi sévère envers moi, si je ne l'ai pas mérité par quelque manque de parole, par une conduite peu loyale. Et cependant, monsieur Durand, je suis un honnête homme, je suis comme vous, et, vous me l'avez dit souvent, un enfant du peuple qui ai acquis ma fortune par le travail et la probité ; et vous ne voudrez pas me perdre, non-seulement de fortune, mais de réputation, vous en êtes incapable. »

Le banquier parut ému et répondit :

« – Croyez que, si je n'avais pas un besoin pressant de mes capitaux, je ne serais pas si rigoureux. Mais, dès le jour où je vous les ai prêtés, ils avaient une destination. Je me suis engagé, je n'y puis plus rien.

– En ce cas, Monsieur, dit Daneau avec désespoir, je verrai… je verrai… »

Il s'apprêtait à sortir, lorsque le banquier le rappela.

« – Écoutez, monsieur Daneau, je ne veux pas qu'on puisse dire que j'aie jamais manqué à secourir un honnête homme, et un homme comme moi sorti du peuple. »

L'entrepreneur revint avec un air d'empressement joyeux, et attendit avec anxiété les paroles du banquier, qui paraissait lui-même assez embarrassé de ce qu'il allait dire. Enfin celui-ci se décida et reprit :

« – D'après vos calculs, vous avez une somme de 2 millions 100,000 francs engagée sur vos propriétés ?

– Oui, Monsieur.

– Faites-moi une vente de ces propriétés pour 2 millions 200,000 francs, et vous êtes complètement liquidé.

– Mais, Monsieur, repartit Daneau avec humeur, étonné qu'il était de la proposition du banquier, et oubliant que ce même homme qui lui offrait d'acheter une propriété de 2 millions 200,000 francs venait de lui dire qu'il avait un besoin pressant de ses capitaux ; mais c'est m'enlever tout le bénéfice de mon opération !

– Comment ! dit le banquier, qu'avez-vous engagé en fonds ? trois cent mille francs, pour commencer, il y a un an, le payement de l'achat des terrains : tout le reste est provenu d'emprunts successifs. Il en résultera qu'avec trois cent mille francs vous aurez réalisé, en un an, un bénéfice de cent mille francs. C'est de l'argent placé à 33 pour 100. Je ne connais aucun commerce qui donne des résultats si exorbitants, et la haute banque, contre laquelle on crie tant, est bien loin d'arriver au quart de bénéfices pareils sur des capitaux qu'elle engage très-souvent plus légèrement qu'elle ne le devrait.

– Cela se peut, Monsieur, dit Daneau ; mais dans l'affaire qui me regarde, vous oubliez que j'ai eu à payer les intérêts des capitaux empruntés, les frais d'acte.

– C'est juste, dit le banquier, et je vous en tiendrai compte.

– Alors j'aurai couru tous les risques de cette affaire, j'aurai travaillé pendant un an…

– Pour gagner cent mille francs : cela me semble assez beau, surtout en considérant d'où vous êtes parti !

– Mais, dit l'entrepreneur avec fierté, du même endroit que vous.

– Pardon ! fit le banquier avec hauteur, je ne parle pas de l'homme, mais du capital engagé. Je n'oublie pas ce que j'ai été, moi, qui ai été peut-être moins que vous.

– Tenez, Monsieur, dit Daneau avec un de ces mouvements de résolution que prend un blessé qui se sent en danger et qui tend au chirurgien une jambe ou un bras à couper ; tenez, donnez-moi deux millions quatre cent mille francs, et c'est une affaire faite. »

Le banquier serra dans son carton le contrat d'hypothèque et lui répondit froidement :

« – J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous sauver ; je suis fâché de vous voir si peu raisonnable. Adieu, Monsieur, cette affaire ne me regarde plus ; vous verrez M. Séjan pour la liquidation de votre compte.

– Mais, Monsieur…

– Pardon, voilà deux heures que M. le comte de Lozeraie m'attend ; et, en vérité, malgré toute mon envie de donner tout mon temps aux hommes qui ne sont comme moi que des commerçants et des

industriels, ce serait me montrer plus qu'impoli envers un grand seigneur si-patient.

– Je vais voir M. Séjan, dit Daneau confondu.

Le banquier le salua, et, pendant qu'il donnait l'ordre d'introduire M. de Lozeraie et que celui-ci entrait dans son cabinet, Mathieu Durand écrivit quelques lignes qu'il cacheta et qu'il donna au domestique en disant :

« – Tout de suite à M. Séjan. »

Voici ces quelques lignes :

« Soyez ferme dans l'affaire Daneau, et nous aurons, pour deux millions cent mille francs des propriétés qui, en saisissant une occasion favorable, vaudront plus de trois millions. »

Aussitôt que le valet de chambre fut sorti, le banquier fit signe à M. de Lozeraie, et les deux parvenus restèrent seuls en présence.

– Mathieu Durand a fait cela ? dit l'homme de lettres en regardant le comte assez sérieusement pour que le baron s'aperçût que le Diable commençait à obtenir l'espèce d'attention qu'il désirait.

– Oui.

– En êtes-vous sûr ?

– Je vous nomme les personnes, je vous dis les chiffres exacts.

– Mais où diable avez-vous appris tout cela ?

– Je vous le dirai quand j'aurai fini.

– Savez-vous qu'avec de pareils secrets on pourrait mener loin un homme comme Mathieu Durand ? dit le poëte.

– Ah ! je vous jure, reprit Satan, que si sa fille me plaisait comme elle vous plaît, elle serait bientôt à moi… surtout avec ce qui me reste à vous apprendre.

À cette dernière phrase, Luizzi commença à deviner l'intention de Satan, et il écouta tandis que celui-ci continuait.

LI

Or M. de Lozeraie, demeuré seul avec Mathieu Durand, semblait très-embarrassé de ce qu'il avait à lui dire. À cet embarras se mêlait le ressentiment de la longue attente qu'il avait eue à subir, et qu'il ne se dissimulait pas avoir été prolongée d'une manière aussi impertinente que possible de la part du banquier Mathieu Durand.

Cependant ce ressentiment ne se montrait sur le visage du comte que par la contraction pincée de ses lèvres, et il cachait sa colère sous un air d'aisance polie. Mais Mathieu Durand se connaissait trop bien en hommes pour ne pas savoir qu'il avait dû blesser à vif le vaniteux qui était devant lui, et il dut croire qu'il avait fallu une bien impérieuse nécessité pour que cet homme acceptât l'espèce d'insulte qui venait de lui être faite. Par suite de cette réflexion, le banquier se promit d'en user avec M. de Lozeraie de manière à lui faire sentir qu'il s'était joué à plus fort que lui le jour où, chez M. de Favieri, il l'avait traité avec un dédain si leste. Et d'abord Mathieu Durand se garda bien de tirer le comte de son embarras en commençant la conversation par de simples échanges de politesse qui eussent pu donner à M. de Lozeraie le temps de se remettre. Il lui offrit un siége, en prit un après lui, et s'inclina légèrement de cet air qui veut dire : « Je vous écoute ; » mais tout cela sans prononcer une parole. M. de Lozeraie se décida alors à parler, et, voulant surmonter le trouble humiliant qui le dominait, il ! fit un si violent effort pour paraître calme qu'il rentra de plein saut dans sa fâcheuse impertinence, sans pouvoir s'arrêter au juste milieu d'une politesse calme et ferme.

« – J'ai été persévérant, Monsieur, dit-il d'un ton de raillerie qu'il voulait rendre gracieux, mais qui gardait une certaine roideur ; j'ai attendu votre bon plaisir ; je viens de reconnaître la souveraineté de la richesse, j'espère que je ne la trouverai pas trop tyrannique. Les tout-puissants se montrent d'ordinaire bons princes pour ceux qui font acte formel de soumission. »

Mathieu Durand ne voulut pas accepter la conversation sur ce ton léger, et il repartit avec une froide gravité :

« – J'ai très-peu de temps pour beaucoup d'affaires, monsieur le comte : ce doit être une excuse suffisante pour une attente qui vous a paru si longue.

– Heureusement que j'ai beaucoup de temps pour très-peu d'affaires, répliqua le comte ; ceci doit vous expliquer pourquoi j'en ai

perdu beaucoup dans vos salons d'attente.

– Eh bien ! monsieur le comte, si vous voulez que nous n'en perdions pas tous les deux maintenant, veuillez m'expliquer l'affaire qui vous amène chez moi. »

Cet appel au but réel de sa visite sembla arrêter soudainement le courant de sotte vanité auquel M. de Lozeraie se laissait aller. Son embarras le reprit, et Mathieu Durand put comprendre, mieux qu'il ne l'avait fait encore, qu'il tenait dans ses mains les intérêts les plus graves de son ennemi. Le comte, cependant, reprit après un moment de silence :

« – Vous devez vous rappeler, Monsieur, l'arrangement qui nous fut proposé à tous deux par le marquis de Berizy, et par lequel je consentis à payer entre vos mains le prix d'une forêt que je venais de lui acheter ?

– Je me rappelle parfaitement, dit le banquier, que je consentis à recevoir ce prix au compte de M. de Berizy. »

M. de Lozeraie se mordit les lèvres de dépit à cette répétition sèche et froide du mot « consentir. » En effet, il lui était échappé sans intention d'impertinence ; mais l'habitude l'avait emporté sur la résolution d'être simple et poli, et il s'aperçut qu'il avait affaire à un homme qui était disposé à ne rien laisser passer qui eût la moindre mine de supériorité. Ce mouvement fut cruel, mais assez rapide pour que M. de Lozeraie reprit aussitôt :

« – Sur les deux millions que vous avez bien voulu vous engager à recevoir, douze cent mille francs ont été versés à votre caisse.

– Oui, Monsieur, et vous devez compléter le payement durant le mois où nous sommes.

– C'est pour ce dernier payement, Monsieur, que je désirerais obtenir de vous un délai de quelques mois.

– De moi, Monsieur ? reprit le banquier d'un air véritablement surpris ; je vous ferai observer que, dans cette affaire, je ne suis, à vrai dire, que le caissier de M. de Berizy et que lui seul peut vous accorder ce délai.

– Je m'attendais à cette observation, monsieur Durand, et c'est pour y répondre que je crois devoir vous faire le récit de l'événement qui m'empêche de remplir mes engagements. »

Ici le banquier s'inclina, et M. de Lozeraie reprit :

« – Lorsque je fis cette acquisition, Monsieur, j'avais l'espérance de voir arriver entre mes mains l'entreprise des diverses fournitures nécessaires à l'expédition d'Alger.

– Je comprends Monsieur, repartit dédaigneusement le banquier, et vous comptiez sur les bénéfices énormes résultant d'une spéculation si honorable pour compléter les sommes nécessaires au payement de votre acquisition.

– Non, Monsieur, repartit M. de Lozeraie, le prix de mon acquisition était complet à cette époque ; mais je fus entraîné à courir la chance de ce que vous appelez une spéculation par un misérable intrigant, qui, sous le prétexte d'acheter les personnes qui devaient me livrer ces fournitures, m'a escroqué une somme énorme. »

À cette révélation, Mathieu Durand ne put contenir un vif mouvement de joie ; il répondit à M. de Lozeraie :

« – Voilà, Monsieur, des raisons que vous pouvez dire à M. de Berizy, qui les comprendra parfaitement.

– Moins bien que vous, sans doute, reprit aussitôt M. de Lozeraie ; le marquis est un vieux gentilhomme de province, demeuré tout à fait étranger au mouvement des affaires, tandis que vous, monsieur Mathieu, qui savez comment elles se font…

– J'ignore complètement, repartit le banquier avec dédain, les affaires du genre de celles dont vous venez de parler. Nous autres gens de rien, nous ne connaissons que celles qui sont… légales. »

Je ne puis dire si l'hésitation que mit Mathieu Durand à prononcer ce mot *légales,* à la place du mot *loyales* qui lui était d'abord venu aux lèvres, partait d'un reste de politesse qui lui interdisait d'adresser en face une pareille insulte à M. de Lozeraie, ou bien du souvenir de la scène qui s'était passée entre lui et M. Daneau, et dans laquelle il avait fait à son profit un usage si peu loyal de la légalité ; toujours est-il que M. de Lozeraie s'aperçut de cette hésitation et qu'il devina le mot qui n'avait pas été dit sous celui qui avait été prononcé. Cependant il se garda bien de le montrer, et, reprenant ses grands airs, il ajouta avec une rare inconséquence :

« – Il est certain que tout cela n'était pas d'une exacte légalité, et que par conséquent ce serait une singulière confidence à faire à l'un de ceux qui font les lois, à un membre de la haute Chambre, à un pair de France.

– Trouvez-vous plus convenable de la faire à un député ? repartit gravement Mathieu Durand… à un membre de la Chambre basse ? » ajouta-t-il amèrement.

Le comte s'aperçut alors de la gaucherie qu'il venait de faire ; croyant la faire oublier par un ton de bonhomie affectée, il s'écria :

« – Allons, monsieur Durand, ne jouons pas entre nous une comédie inutile ; vous savez aussi bien que moi comment tout cela se passe,

vous êtes du monde.

– Je suis du peuple, monsieur le comte, repartit le banquier avec son insolente humilité.

– Eh ! fit le comte, à qui ces propres paroles semblaient écorcher le palais, ne sommes-nous point tous du peuple, d'un peu plus loin ou d'un peu plus près, un peu plus haut ou un peu plus bas ? Soyons surtout de notre époque, et ne prêtons pas aux choses communes de la vie une solennité inutile. Somme toute, monsieur Durand, vous convient-il de me rendre, oui ou non, le service que je suis venu vous demander ?

– Et en quoi consisterait-il, à vrai dire ?

– À me faire exécuter le contrat que j'ai passé avec M. de Berizy, en prenant à votre compte les huit cent mille francs qui me restent à payer. Vous comprenez, du reste, que toutes garanties vous seraient fournies par moi et que je vous donnerais hypothèque sur la forêt que j'ai acquise. Ce n'est donc, à vrai dire, qu'un prêt hypothécaire de quelques mois que je vous demande.

– De quelques mois seulement ? dit le banquier, qui, tout en gardant à par soi l'intention de refuser, était charmé d'apprendre les affaires de M. de Lozeraie. Vous êtes donc assuré de pouvoir rembourse d'ici à ce terme ?

– Parfaitement sûr. Je marie mon fils. »

Cette nouvelle ralluma comme un coup de foudre dans l'esprit de Mathieu Durand le souvenir des premières impertinences de M. de Lozeraie, et il lui répondit en souriant :

« – Ah ! vous mariez votre fils ? Et sans doute vous vous alliez à quelque famille d'une grande noblesse ?

– Non, Arthur épouse la fille d'un marchand.

– Ah ! la fille d'un marchand ?

– Mais d'un marchand anglais, d'un homme considérable de la Cité. Vous savez ? en Angleterre, ces alliances sont très-communes, et puis la bourgeoisie anglaise n'est pas, comme la nôtre, sans famille, sans antécédents : il y a dans ce pays ce que je pourrais appeler une espèce de noblesse bourgeoise.

– Vous voulez dire de bourgeoise noble ?

– C'est cela, monsieur Durand ; je dois hypothéquer la dot de ma bru sur une de mes propriétés, et, en employant cette dot à l'entier payement de la forêt de M. de Berizy, je remplirai les clauses du contrat et je me libérerai envers vous. »

Mathieu Durand ne répondait pas. Le comte de Lozeraie attendit un

moment, puis il lui dit :

« – Eh bien ! que pensez-vous de ma proposition ? »

Mathieu Durand se leva tout à coup, et répondit en donnant à l'accent de sa voix et à sa tenue toute la hauteur possible :

« – Je pense, Monsieur, que cette proposition eût été d'abord plus convenablement adressée à M. le marquis de Berizy ; car il est facile de s'entendre entre gentilshommes d'un rang que je dois supposer égal. Et s'il arrive que le gentilhomme de cour craigne de confier certaines choses au gentilhomme campagnard, attendu la différence énorme… d'idées qui existe entre eux, je pense, Monsieur, que la proposition eût été encore plus convenablement adressée au marchand anglais qu'au banquier français, au bourgeois noble qu'au bourgeois du peuple. Voilà ce que je pense Monsieur. »

M. de Lozeraie pâlit à ces paroles ; un éclair de haine jaillit de ses yeux, mais il se contint et repartit avec une insolence dédaigneuse :

« – Vous êtes monsieur Mathieu Durand, et je suis le comte de Lozeraie ; la distance qui nous sépare m'empêche de voir une insulte dans ce que vous venez de me dire.

– Je suis homme à vous offrir une longue-vue pour que vous y puissiez regarder, reprit le banquier.

– Pourvu qu'elle soit aussi longue qu'une épée, dit le comte, cela me suffira.

– Elle aura cette mesure, si cela vous convient, dit Mathieu Durand.

– Il suffit, repartit M. de Lozeraie.

Et il se retira.

Le lendemain, M. de Favieri et M. de Berizy se rendirent chez le banquier de la part du comte de Lozeraie et cherchèrent à s'interposer entre deux hommes à qui leur âge et leur position défendaient de compromettre légèrement leur vie ; mais, pendant deux ou trois jours que durèrent les négociations, ils les trouvèrent tous deux également inébranlables. Alors, étonnés de cette persistance, ils déclarèrent ne pouvoir servir de témoins dans un duel dont ils ne savaient pas au fond la véritable cause. Le banquier fut le premier à qui cette objection fut faite ; mais il déclara ne pouvoir révéler cette cause dont le secret appartenait à M. de Lozeraie.

Celui-ci, à qui l'on répéta l'objection et la réponse, se décida à avouer à M. de Berizy et à M. de Favieri le motif de sa visite à Mathieu Durand et la tournure qu'elle avait prise ; il s'empressa toutefois d'ajouter que Mathieu Durand s'était conduit en homme d'honneur, en gardant si fidèlement son secret. De son côté, le banquier ne put

qu'approuver la conduite de M. de Lozeraie, qui avait sacrifié sa vanité au désir d'aplanir les obstacles qui s'opposaient à une rencontre les armes à la main.

– Et ils se battirent ? dit le poëte ; la banque se bat ?

– Ce ne fut pas du moins dans cette circonstance, dit le Diable.

Une fois les deux adversaires dans cette position vis-à-vis l'un de l'autre, il fut facile de leur faire avouer qu'il n'y avait point pour eux de raison sérieuse de se battre. Tous deux, en effet, obéissaient bien plus à un sentiment personnel de haine instinctive qu'à une commune susceptibilité du point d'honneur, et, une fois les circonstances de leur querelle connues, ils craignirent sans doute de montrer le secret de leur animosité et se déclarèrent mutuellement satisfaits. Du reste, cette affaire fut très-heureuse pour M. de Lozeraie, en ce sens que M. de Berizy lui proposa la résiliation de son contrat ; car il avait trouvé un nouvel acquéreur de sa forêt, et ce nouvel acquéreur était le vieux M. Félix de Marseille, qui s'était entremis avec un rare empressement auprès de M. de Berizy pour empêcher la querelle de Durand et de M. de Lozeraie d'avoir des suites fâcheuses.

– Encore M. Félix qui arrive à point nommé ! reprit le poëte. Allons ! décidément c'est quelque héros de M. Scribe, un de ces braves gens qui ont toujours un million ou deux dans le gousset de leur pantalon.

– Eh ! fit le Diable, ceci ne manque pas d'un certain esprit supérieur. Les anciens avaient le *dieu* pour dénoncer leurs drames : *et Deus intersit !* comme dit Horace. M. Scribe a inventé le million pour arriver au même but, et, si j'avais une foi quelconque, je préférerais en littérature comme partout le DIEU MILLION au dieu *Jupiter* ou *Apollo.*

Après cette réponse au poëte, le Diable continua :

– Cependant M. de Lozeraie, ayant accepté la proposition de M. de Berizy, se trouva par le fait avoir versé pour son compte douze cent mille francs chez Mathieu Durand, qui s'empressa de lui en offrir le remboursement immédiat dès qu'il sut les nouveaux arrangements pris par le marquis, lequel lui confia ses nouveaux fonds. M. de Lozeraie crut de sa dignité de prier le banquier de les garder, ne voulant pas donner à son adversaire un témoignage de défiance qui ne pouvait l'atteindre dans sa brillante position de fortune. D'un autre côté, Daneau consentit à la vente que lui avait proposée Mathieu Durand. Celui-ci prit le lieu et place de l'entrepreneur vis-à-vis des créanciers hypothécaires, et se trouva par conséquent débiteur vis-à-vis d'eux de douze cent mille francs, et vis-à-vis de Daneau de six cent mille francs : ce qui, avec les quatre cent mille francs qu'il avait avancés, formait les deux millions deux cent mille francs, prix des

propriétés de Daneau. Sur ces entrefaites la révolution de Juillet arriva.

– Grande révolution ! s'écria le poëte.

– Je m'en vante ! fit le Diable.

– Qui a lancé la France dans la voie du progrès social.

– Et qui a rejeté la loi du divorce.

– Qui a renversé l'aristocratie.

– Et qui a fait les officiers de la garde nationale.

– Qui a moralisé les populations.

– Et institué le bal Musard.

– Vous lui tenez rancune, monsieur de Cerny, fit le poëte.

– De quoi ? de n'avoir rien fait de bon ? je n'en attendais rien de bon ; je n'étais pas comme Mathieu Durand, qui en avait espéré de superbes choses et qui n'y trouva que ruine.

– Comment, ruine ?

– Oui. Écoutez.

LII

Si je vous ai clairement expliqué, au commencement de ce récit, et par l'exemple de l'emploi des fonds de M. de Berizy placés en rentes sur l'État et disponibles pour quelque bonne opération ; si vous appréciez la position du banquier vis-à-vis d'un grand nombre de ses clients, vous comprendrez les pertes énormes qu'il eut à subir lorsque, obligé de rembourser rapidement tous les dépôts d'argent qui se trouvaient chez lui, il fut forcé de réaliser à quatre-vingt-sept des rentes cinq pour cent qu'il avait achetées cent dix, et à soixante-deux du trois pour cent qu'il avait acheté quatre-vingt-deux. Il ne fallut pas moins que l'immense perturbation apportée par la révolution dans les affaires commerciales pour amener une telle dépréciation des fonds publics et ébranler la fortune de ceux qui les possédaient comme gages de leurs propres dettes. D'un autre côté, cette dépréciation gagna toutes les valeurs et particulièrement les propriétés sises dans Paris, qui fut rapidement déserté à cette époque. Il en résulta encore que l'opération avec Daneau, qui eût été si avantageuse à toute autre époque, dut se réaliser en perte lorsque Mathieu Durand fut forcé de faire ressource de tout pour solder les capitalistes qui lui redemandaient leurs fonds. C'est à peine s'il vendit dix-huit cent mille francs des propriétés qu'il avait payées deux millions deux cent mille francs et qui auraient pu valoir trois millions, comme il l'espérait. Sans doute, ce ne pouvait être deux affaires aussi minimes que celle de M. de Berizy et celle de Daneau qui devaient amener la gêne dans une maison comme celle de Mathieu Durand ; mais en expliquant quels furent les fâcheux résultats de celle-ci, j'ai voulu vous faire comprendre quel avait dû être le résultat de beaucoup d'autres basées sur les mêmes prévisions et renversées par le même événement. Toujours est-il que deux mois après la révolution de Juillet, le banquier Mathieu Durand, ayant voulu satisfaire sur-le-champ aux exigences de ses créanciers, se trouva à peu près ruiné et possédant à peine en créances liquides, mais qui n'étaient pas immédiatement exigibles, ce qu'il pouvait devoir encore.

– Ruiné ! s'écria le poëte, mais il n'a jamais donné de bals si brillants !

– Vous savez bien que les anciens paraient la victime avant de l'immoler, dit le Diable. La banque est encore plus poétique ; elle se couronne de roses pour aller déposer son bilan…

Cependant Mathieu Durand n'en était pas là, car il se trouvait en

présence de trois créanciers seulement dont les réclamations pouvaient avoir quelque importance. Le plus considérable était M. de Berizy, qui, comme nous l'avons dit, lui avait confié les fonds de la nouvelle vente faite à M. Félix ; le moindre des trois était M. Daneau, qui avait laissé chez le banquier les six cent mille francs qui lui revenaient sur le prix de ses maisons ; le troisième était M. de Lozeraie, parti pour l'Angleterre quelques jours avant la révolution de Juillet afin d'y terminer le mariage de son fils. Mais le fils du comte de Lozeraie, gentilhomme de la chambre et en passe d'arriver à tout sous le gouvernement de Charles X, ne parut plus au marchand de la Cité un parti assez convenable sous le gouvernement de Louis-Philippe, et M. de Lozeraie fut obligé de rentrer en France au bout de deux mois sans avoir pu réaliser ses brillantes espérances de fortune.

Voilà où en étaient vis-à-vis les uns des autres les divers personnages de cette histoire le 1er septembre 1830. Ce jour-là, et pour en revenir à notre point de départ, Mathieu Durand était encore dans son cabinet ; mais ce n'était plus en lui ni l'extrême bonheur du premier jour où nous l'avons vu, ni la joie inquiète du second, c'était une attitude triste quoique encore hautaine, abattue quoique décidée, c'était l'homme qui ne ployait pas sous son malheur, dont il reconnaissait cependant l'étendue. Ce jour-là les deux mêmes hommes que nous avons rencontrés dans le cabinet du banquier s'y trouvaient encore. Le premier était Daneau, le second le marquis de Berizy, le véritable homme du peuple et le véritable grand seigneur. Comme la première fois, le banquier lisait attentivement un papier qui paraissait vivement le préoccuper. Cette préoccupation était si grande, que le banquier, ayant devant lui M. Daneau et M. de Berizy, ne pouvait détacher les yeux de cet écrit, qui semblait lui causer une vive douleur.

« – Qu'est-ce donc ? dit enfin le marquis, quelque fâcheuse nouvelle, Monsieur ? »

Mathieu Durand se remit sur-le-champ et répondit d'une voix dont il chercha vainement à maîtriser l'émotion :

« – Non, rien qu'une satire, une satire indigne contre moi.

– Et cela vous affecte à ce point ? dit M. Daneau.

– C'est la main qui l'a écrite, Messieurs, qui me blesse plus encore que les coups qu'elle me porte. C'est un enfant, un jeune homme que j'ai fait élever, c'est le jeune Léopold Baron qui s'est servi de l'éducation que je lui ai donnée, des secrets qu'il a appris dans l'intimité où je l'avais admis, pour verser sur moi la calomnie et le ridicule.

– Quoi ! s'écria Daneau, ce petit M. Léopold, qui ne parlait jamais de vous autrefois que pour vous appeler son père, son sauveur ?

– C’est le même, dit Mathieu.

– Eh bien ! je puis vous le dire aujourd’hui, reprit Daneau, cette exaltation ne m’a jamais fait l’effet d’être de bon aloi ; c’était un méchant flatteur.

– Et tout flatteur devient détracteur, dit le marquis ; c’est la règle, il n’y a rien là d’étonnant. »

– Morale un peu vieille, fit l’homme de lettres.

– Morale très-jeune, fit le Diable ; car elle est éternelle, et ce qui est éternel est toujours jeune.

Puis il continua :

« – Laissons cela, reprit le banquier. Je devine, Messieurs, le but de votre visite ; vous venez sans doute pour réclamer les fonds… »

Le marquis et l’entrepreneur interrompirent en même temps Mathieu Durand, et ils commençaient à parler ensemble lorsqu’ils s’arrêtèrent tous deux en se cédant, disaient-ils, la parole.

« – Parlez, Monsieur, dit le marquis.

– Après vous, Monsieur, dit l’entrepreneur, et, si vous avez quelque chose à dire que je ne puisse entendre, je vous cède la place.

– Restez, dit Mathieu Durand ; car je pense que les explications que j’aurai à donner à l’un pourront servir à l’autre.

– Comme il vous plaira, dit M. de Berizy ; je parlerai devant Monsieur, car, si je l’ai bien compris, c’est le même motif qui nous amène.

– Je le crois, dit amèrement le banquier.

– Monsieur Mathieu Durand, reprit le marquis, vous êtes un honnête homme ; vous me devez deux millions, je viens vous prier de les garder.

– Quoi ! s’écria le banquier.

– On a failli vous ruiner, Monsieur, en vous forçant à des remboursements trop rapprochés ; je ne me ferai pas le complice d’une panique qui a déjà amené tant de désastres ; vous êtes mon ennemi politique, mais il s’agit entre nous de probité ; je crois à la vôtre, je vous laisse mes fonds, et je ne vous les redemanderai que le jour où vous jugerez qu’ils vous sont complètement inutiles. »

On ne pourrait dire si le banquier fut plus heureux de voir la confiance qu’il inspirait comme honnête homme qu’humilié de se voir rendre un service par un de ces grands seigneurs qu’il avait si longtemps voulu écraser du poids de sa fortune. Cependant, après un moment d’hésitation, le bon sentiment l’emporta ; il tendit la main au

marquis et lui dit avec effusion :

« – Je vous remercie et j'accepte, monsieur le marquis. »

– Oh ! voilà la morale de votre comédie ! s'écria l'homme de lettres. Vive le gentilhomme ! n'est-ce pas, monsieur de Cerny ?

– Non, Monsieur, repartit Satan ; car j'ajoute qu'à ce moment Daneau s'avança d'un air confus et attendri, et dit avec une admirable gaucherie de cœur :

« – Vous ne me devez que six cent mille francs ; mais, s'il pouvait vous être agréable de ne pas me les rendre, je n'ai pas oublié que vous m'avez sauvé, et si peu que ce soit… »

Une larme vint aux yeux du banquier, et il s'écria :

« – Ah ! voilà qui me console de tout ! Merci, monsieur Daneau ; mais je n'accepte pas, vous n'avez que cela au monde, et vous avez besoin de vos capitaux pour travailler.

– L'intérêt à cinq me suffira ; je me trouve assez riche, ne me refusez pas, ce serait m'humilier.

– C'est bien ce que vous faites là, Monsieur, dit le marquis en se tournant vers Daneau.

– Et vous donc, Monseigneur, s'écria Daneau, égaré par son enthousiasme au point de donner à quelqu'un un titre dont l'abolition lui paraissait une des plus précieuses conquêtes de la révolution de Juillet ; et vous donc, Monseigneur, c'est bien plus noble ! car enfin, moi, je ne suis pas habitué à être riche, et je perdrais mon argent que je ne m'en apercevrais pas tant que vous.

– Mais vous ne le perdrez pas, mon cher Daneau, dit le banquier, et j'espère qu'il profitera entre mes mains comme celui de M. de Berizy. »

Quelques instants après, l'entrepreneur et le marquis se retirèrent ensemble, et tous deux, au moment de se quitter, se serrèrent la main sur la porte de l'hôtel, l'ancien ouvrier et le grand seigneur, le décoré de Juillet et l'ex-pair de Charles X, deux honnêtes gens. Voilà ma morale, Monsieur, sans compter celle qui est tout à fait au bout de cette histoire. Cependant ce double désintéressement avait rendu la confiance à Mathieu Durand ; il voyait se rouvrir devant lui une nouvelle carrière de fortune. Les deux millions six cent mille francs qui lui étaient laissés par le marquis et Daneau, ainsi que les douze cent mille francs dus à M. de Lozeraie, étaient, comme nous l'avons dit, couverts par des créances liquides et exigibles dans le délai d'un an tout au plus. Mathieu Durand se voyait donc au bout d'un an à la tête d'un capital disponible de près de quatre millions, après avoir satisfait à la minute à tous ses engagements ; il en résultait que son crédit, un moment ébranlé, devait se relever plus fort, car il aurait résisté à une

catastrophe qui en avait entraîné de plus puissants que lui. Il ne demandait rien qu'un an, pendant lequel il aurait aussi à faire rentrer autant que possible les fonds engagés par lui dans une foule de petites commandites ; et, de ce côté, il croyait pouvoir compter encore sur plus d'un million, en faisant même une part de 60 pour 100 aux faillites qu'il aurait à subir. En présence d'un avenir qui s'éclaircissait ainsi après avoir été si sombre, Mathieu Durand se livrait aux plus vives espérances ; mais, presque au même instant, il vit un nouveau nuage s'étendre sur le large horizon qui s'ouvrait devant lui. Il n'y avait pas deux heures que le marquis de Berizy et Daneau l'avaient quitté, lorsqu'il reçut une lettre de M. de Lozeraie qui l'avertissait de son retour d'Angleterre, en le priant de vouloir bien tenir à sa disposition les douze cent mille francs qu'il avait laissés dans sa caisse. Cette réclamation était d'une importance à jeter une nouvelle perturbation dans les affaires du banquier. Pour y satisfaire, il lui fallait nécessairement engager ou aliéner une partie des créances sur lesquelles il comptait, et, par conséquent, subir une nouvelle perte sur ces créances ; car on n'était pas à une époque où un emprunt comme celui-là, où une telle vente pût s'opérer à des conditions ordinaires. C'était mettre d'un seul coup Mathieu Durand au-dessous de ses affaires, lorsque, une heure auparavant, son actif dépassait encore son passif ; c'était le forcer à dévoiler, par une négociation de cette espèce, qu'il était réduit à ses dernières ressources ; c'était attaquer et perdre son crédit, cette fortune du financier : crédit contre lequel on ne pouvait, à vrai dire, articuler jusqu'à ce moment aucun retard ni aucune opération où se montrât la moindre gêne. Mathieu Durand réfléchit longtemps à cette nouvelle position ; il l'envisagea dans tout ce qu'elle avait de plus fâcheux ; il considéra que c'était toute sa vie financière et politique qu'il allait jouer d'un seul coup ; il pensa au sort de sa fille ; il vit la joie de tous ses anciens ennemis ; il reconnut enfin qu'il ne pouvait se sauver que par un coup décisif, et il se rendit sur-le-champ chez M. de Lozeraie. Celui-ci, lorsqu'on lui annonça le banquier, se rappela la longue attente que Mathieu Durand lui avait fait subir dans son antichambre. Il eut un moment l'envie de rendre au banquier le supplice qu'il en avait reçu ; mais comme, d'après ce qu'il avait entendu dire de la position de Mathieu Durand, M. de Lozeraie était véritablement alarmé pour les fonds qu'il avait laissés chez lui, l'intérêt de sa fortune l'emporta sur celui de sa vanité, et il fit entrer immédiatement Mathieu Durand. Pour la seconde fois, les deux parvenus se trouvèrent en présence. Le caractère de Mathieu Durand différait de celui de M. de Lozeraie en ce qu'il emportait avec lui toute la décision forte et rapide de l'orgueil qui trouve encore une espèce de satisfaction dans l'humiliation volontaire qu'il s'impose, tandis que la vanité de M. de Lozeraie gardait toutes les indécisions de la nature qui cherche à échapper par mille faux-fuyants à l'acte de soumission que

les circonstances l'obligent à faire. Ainsi, lorsque Mathieu Durand se trouva en présence de M. de Lozeraie, il n'éprouva aucun embarras, aucune gêne, et l'aborda avec cette ferme assurance d'un parti pris sans arrière-pensée. Il commença la conversation par ces mots :

« – Monsieur, je viens me livrer à vous.

– Qu'entendez-vous par là, Monsieur ? lui dit le comte, plus alarmé encore de cette parole que fier d'être ainsi déclaré le maître de la destinée de l'homme qu'il détestait le plus au monde.

– Je vais vous l'expliquer, Monsieur, repartit le banquier. »

Aussitôt il raconta à M. de Lozeraie l'état de ses affaires, tel que j'ai essayé de vous le faire comprendre, et termina ainsi sa confidence :

« – Vous le voyez, Monsieur, les fonds que vous avez déposés chez moi vous sont parfaitement garantis ; et, si vous pouviez douter de la parole d'un honnête homme, mes livres pourraient vous convaincre… »

M. de Lozeraie avait attentivement écouté Mathieu Durand, et il avait reconnu, avec une joie qu'il avait habilement dissimulée, que sa créance était parfaitement assurée. Une fois sûr de la solvabilité de son débiteur, il ne pensa qu'à prendre une revanche cruelle de l'affront qu'il en avait reçu naguère, et, interrompant Mathieu Durand au moment où il prononçait les dernières paroles que je viens de rapporter, il lui dit :

« – Les livres de MM. les banquiers disent tout ce qu'on veut ; ils ont un langage hiéroglyphique ou plutôt élastique qui prouve à volonté la richesse ou la misère. Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai aucune foi en de pareils témoignages. »

Le banquier se mordit les lèvres ; mais Mathieu Durand était résolu à sauver à la fois sa fortune et sa réputation. Par orgueil pour son avenir, il sacrifia courageusement l'orgueil du présent. Il répondit donc à M. de Lozeraie :

« – Je ne m'étonne pas, Monsieur, de vous voir partager ces préjugés des gens du monde sur le mode de comptabilité et de tenue de livres adopté dans les maisons de banque. Toutes ces nombreuses écritures que nous avons introduites pour prévenir, par un contrôle exact des unes sur les autres, la moindre apparence de fraude, ne semblent, aux yeux de ceux qui ne les connaissent pas, qu'un dédale inextricable où l'on espère égarer l'investigation des intéressés. Je ne puis donc vous en vouloir de ce que vous venez de me dire ; mais il y a entre nous quelque chose de plus net, de plus facile à comprendre, c'est la parole d'un homme d'honneur, et elle doit suffire.

– Et si elle ne me suffit pas, Monsieur ? dit le comte de Lozeraie.

– En douteriez-vous ? s'écria Mathieu Durand.

– Et à supposer que je ne doutasse pas de votre bonne foi, Monsieur, repartit le comte, n'ai-je pas le droit de douter de vos prévisions ? Une fortune comme celle de M. Mathieu Durand, renversée en quelques mois, atteste-t-elle beaucoup de prudence et d'habileté ?

– Oubliez-vous qu'il a fallu une révolution pour la renverser ?

– Oubliez-vous que vous êtes un de ceux qui l'ont amenée ?

– Je n'ai pas à vous rendre compte de mes opinions, ce me semble.

– Mais vous avez à me rendre compte de ma fortune, Monsieur.

– Je l'ai fait.

– Je ne me paye pas de paroles, Monsieur ; et, quand je vous dirai qu'il me faut ma fortune, qu'il me la faut demain, j'entends vous parler d'argent comptant.

– Je vous ai fait comprendre, reprit le banquier en serrant les dents comme pour fermer le passage à la colère qui l'agitait, je vous ai fait comprendre que cela était impossible.

– Les tribunaux vous prouveront que rien n'est plus possible.

– Moi ! aller devant les tribunaux, s'écria Mathieu Durand.

– C'est où vont les gens de mauvaise foi qui ne payent pas leurs dettes.

– Il y a un autre endroit, Monsieur, reprit le banquier avec hauteur, où vont les honnêtes gens qui ont payé les leurs.

– Quand cela vous sera arrivé, Monsieur, dit le comte, je verrai si un homme comme moi doit y suivre un homme comme vous.

– C'est une décision que vous serez forcé de prendre plus vite que vous ne le pensez.

– Jamais si vite que je le désire, car elle sera précédée de la rentrée en mes mains de mes capitaux.

– Vous n'attendrez pas longtemps.

– J'attends encore mon argent.

– À demain, Monsieur.

– Je tiendrai votre quittance prête.

– Tenez donc aussi vos armes prêtes.

– Ne me faites pas perdre mon encre et mon papier, je vous prie.

– Vous n'y perdrez rien, je vous le jure.

Le banquier sortit. Il rentra immédiatement chez lui, et écrivit à Daneau et à M. de Berizy. Puis il se rendit chez M. de Favieri, lui

expliqua franchement sa position et lui demanda le crédit nécessaire pour solder immédiatement M. de Lozeraie. Le banquier génois écouta le banquier français sans que son visage lui apprît s'il était disposé ou non à faire ce qui lui était demandé. Puis, quand Mathieu Durand eut fini de parler, il lui répondit froidement :

« – Veuillez me laisser la liste et le montant des créances sur le dépôt desquelles vous voulez opérer cet emprunt ; dans deux heures vous aurez ma réponse, et je vous dirai à quelles conditions je puis faire cette opération, si toutefois je puis la faire. »

Deux heures après, Mathieu Durand reçut un billet de M. de Favieri, qui le priait de vouloir bien lui envoyer MM. Daneau et de Berizy, ajoutant que tout s'arrangerait probablement. L'attente de Mathieu Durand fut cruelle ; mais sa joie fut extrême lorsque ses deux témoins vinrent lui apprendre que les douze cent mille francs lui étaient parfaitement inutiles, attendu que M. Félix ayant offert sa garantie à M. de Lozeraie, celui-ci l'avait acceptée, et avait donné quittance de la somme due par Mathieu Durand en passant à M. Félix ses droits sur Mathieu Durand.

« – M. Félix ! » dit le banquier, stupéfait de retrouver encore ce nom mêlé à une affaire de cette importance.

– Il était temps qu'il s'en étonnât, dit le poëte en riant. Quant à moi, je vous avoue que je n'écoute vos centaines de millions, de trois, de cinq pour cent, que pour savoir enfin quel est ce M. Félix.

– Vous voyez bien, dit le Diable, que j'ai eu raison de ne pas satisfaire votre curiosité dès l'abord ; mais nous voici au dénoûment : une belle scène de drame, en vérité !

À l'exclamation du banquier, M. de Berizy avait répondu :

« – Oui, ce même M. Félix, qui s'est mis aux lieu et place de M. de Lozeraie pour l'achat de ma forêt, et qui aujourd'hui se met si généreusement en votre lieu et place.

– Mais quel est donc cet homme ?

– Je vous jure que je l'ignore.

– Je le verrai, dit Durand, devenu tout pensif à cette singulière nouvelle, je le verrai, quand toute cette affaire sera terminée ; car je suppose, Messieurs, que vous n'avez pas oublié que j'ai d'autres intérêts que des intérêts d'argent à démêler avec M. de Lozeraie.

– Non, certes, reprit M. de Berizy, et le rendez-vous général est pour demain, à neuf heures, chez M. de Favieri ; nous partirons tous de là.

– Neuf heures, c'est bien tard, dit le banquier.

– Nous avons choisi l'heure de monsieur…

– Cette heure a paru convenable à tout le monde, dit M. de Berizy en interrompant Daneau, qui avait pris la parole. À demain, monsieur Durand ! »

Durand, resté seul, sentit une sorte de joie cruelle en pensant qu'il allait enfin pouvoir se venger de cet homme qui l'avait si insolemment traité. Dans les premiers transports de sa colère, il oublia tout autre intérêt que celui de la vengeance de son orgueil. Mais, lorsqu'il pensa que ce duel pouvait avoir des suites fatales et qu'il lui fallait mettre ordre aux affaires les plus urgentes, il pensa à sa fille qu'il allait laisser au milieu du dédale d'une liquidation d'où lui seul pouvait arracher encore quelques restes de fortune. Que deviendrait, après lui, cette jeune fille élevée à satisfaire tous ses caprices, et qui n'avait pas reçu de lui la moindre idée d'ordre ou d'économie ? Il revint avec chagrin sur cette fausse éducation qu'il avait laissé donner à une enfant qui eût pu être bonne et simple s'il l'eût voulu ; il se reprocha amèrement son imprévoyance. Mais quelque douleur qu'il éprouvât à l'aspect du fâcheux avenir qu'il pouvait léguer à sa fille, il n'entra pas un moment dans l'esprit de Mathieu Durand d'éviter, par la moindre concession, le duel qui l'attendait. Son orgueil domina tout autre sentiment, et il détourna, pour ainsi dire, la tête de ces pénibles réflexions pour qu'elles ne vinssent pas affaiblir sa résolution. Le lendemain, Mathieu Durand et ses témoins, M. de Lozeraie et les siens, se trouvaient à neuf heures précises chez M. de Favieri ; les voitures attendaient, les conditions du combat étaient réglées, et l'on allait quitter le salon, lorsque tout à coup on vit entrer le vieux M. Félix. Les deux adversaires s'arrêtèrent tous deux à l'aspect de ce vieillard, et celui-ci leur dit d'un ton grave :

« – Messieurs, je désirerais vous entretenir l'un et l'autre en particulier avant la rencontre qui doit avoir lieu entre vous.

– Monsieur, repartit Mathieu Durand en s'inclinant, nous savons, M. de Lozeraie et moi, tout ce que la raison peut vous dicter des paroles conciliantes dans une affaire pareille ; mais les choses sont arrivées à un point que nous ne pourrions attendre plus longtemps l'un et l'autre sans nous déshonorer tous les deux.

– Monsieur a raison dans ce qu'il dit, reprit M. de Lozeraie, et je partage pour cette fois son opinion.

– Monsieur de Lozeraie, reprit doucement M. Félix, je vous ai, je crois, rendu un grand service en vous libérant vis-à-vis de M. de Berizy. Monsieur Durand, je ne vous ai pas été moins utile en vous mettant en position de payer M. de Lozeraie. C'est au nom de ce que j'ai fait pour vous que je vous prie de vouloir bien m'écouter. Les deux ennemis se tournèrent en même temps chacun du côté de ses témoins comme pour les consulter, et ceux-ci ayant montré par

quelques mots qu'il était convenable de céder aux désirs de M. Félix, ils se retirèrent, et Mathieu Durand et M. de Lozeraie restèrent seuls avec le vieillard. Lorsque tout le monde fut sorti, M. Félix prit un siége, et en désigna un d'abord au banquier, puis un au comte, qui s'assirent, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. L'aspect vénérable, calme et fort en même temps de ce vieillard, contrastait avec l'impatience inquiète de ses auditeurs, qui de temps à autre échangeaient un coup d'œil comme pour se promettre l'un à l'autre qu'ils ne céderaient pas aux prières du vieillard. Le vieillard les considéra un moment et sembla puiser dans cette attention un sentiment plus rude de sévérité, et il commença ainsi :

« – Il y a six mois, Messieurs, je me suis présenté chez chacun de vous… chez vous d'abord, monsieur Mathieu Durand ; je vous ai raconté comment j'avais été condamné, et je vous ai demandé le moyen de rétablir tout à fait l'honneur de mon nom. Vous m'avez refusé. »

Le banquier se tut. M. Félix continua :

« – Je me présentai ensuite chez vous, monsieur de Lozeraie, et je vous parlai de réclamations que j'avais à exercer sur la fortune de votre femme ; vous les avez écartées par la menace.

Le comte se tut aussi. M. Félix reprit :

« – Si j'ai bien compris ce que l'un et l'autre vous avez opposé à mes demandes, il en résulte que l'un, M. Mathieu Durand, fil d'un ouvrier, et qui doit sa fortune à lui seul et à son travail, n'a pas voulu venir en aide à l'imprudent qui avait dissipé follement l'immense héritage de son père ; il en résulte que l'autre, M. de Lozeraie, issu d'une grande famille, s'est fié à la puissance du grand nom qu'il porte pour faire taire les plaintes de celui qu'il appelé un intrigant…

– Où voulez-vous en venir, Monsieur, dirent ensemble Mathieu Durand et le comte.

– À ceci, Messieurs, à constater que moi, pauvre vieillard de quatre-vingts ans, je n'ai trouvé appui et justice ni chez l'homme du peuple ni chez le grand seigneur. »

Les deux antagonistes se turent, car il n'y avait rien à dire à cela.

« – Vous êtes l'homme du peuple, monsieur Durand ?

– J'en suis fier, reprit celui-ci.

– Vous êtes le grand seigneur d'antique race, monsieur de Lozeraie ?

– Je n'en tire pas vanité, reprit le comte avec une vanité excessive.

– Eh bien ! dit le vieillard en élevant la voix, vous, Mathieu Durand,

et vous, comte de Lozeraie vous avez tous deux impudemment menti.

– Monsieur ! s'écrièrent les deux ennemis en se levant ensemble, une telle insulte…

– Asseyez-vous, Messieurs, je vous en prie ; je vous l'ordonne s'il le faut, et si mes quatre-vingts ans ne suffisent pas pour que vous m'écoutiez avez respect, j'invoquerai un titre qui pourra vous forcer à m'écouter tous deux à genoux. »

– À genoux ! dit le poëte, qui commençait à prêter à ce récit une attention plus particulière.

– À genoux, repartit le Diable ; le mot a été dit, l'action a été faite. Écoutez.

À l'accent solennel qu'avait pris le vieux M. Félix, le banquier et le comte demeurèrent stupéfaits. Il sembla qu'une même idée, qu'un même doute entrât à la fois dans le cœur de ces deux hommes, et ils se mirent à considérer le vieillard avec une sorte de crainte respectueuse, puis reprirent leur place près de lui en baissant tous deux le front. Le vieillard les contempla encore en silence et avec un air de triomphe où se mêlait cependant une expression d'amère douleur. Il fit effort sur lui-même pour surmonter cette émotion, et reprit avec plus de calme :

« – Je sais votre histoire à tous deux, Messieurs, mais je ne vous la raconterai pas. C'est la mienne que je vais vous dire, elle servira de préambule à la vôtre, que vous pourrez répéter ensuite comme vous avez l'habitude de la raconter. »

M. Félix parut recueillir un moment ses souvenirs, puis il reprit d'une voix ferme et décidée :

« – En 1789 j'étais négociant à Marseille ; mes affaires avaient été très-brillantes jusqu'à ce moment. J'étais marié à une femme qui m'avait donné deux fils. L'un était âgé de quatorze ans à cette époque, l'autre de treize. »

Mathieu Durand et M. de Lozeraie firent un mouvement.

« – Ne m'interrompez pas, Messieurs, reprit M. Félix d'un ton absolu : c'est une histoire déjà si vieille que je pourrais m'y perdre, si je ne la racontais comme il me convient. L'aîné de ces fils était depuis quatre ans en Angleterre, où il faisait son éducation. Je le destinais au commerce, et je voulais qu'il connût de bonne heure un pays qui était, surtout à cette époque, notre modèle en industrie. Le second commençait ses études dans un des colléges de Paris. Comme beaucoup d'autres, je ne m'alarmai point des commencements de la révolution de 89 ; mais les événements se pressant et ma fortune menaçant de périr dans cette grande catastrophe, je fis passer près de cent mille francs en Angleterre en les plaçant sur la tête de mon fils

aîné, et je fis revenir le plus jeune de Paris ; car l'avenir s'assombrissait tous les jours de plus en plus. Vous savez, Messieurs, à quels excès furent poussées, à cette époque, les passions révolutionnaires. J'appris que j'étais désigné comme un aristocrate, car la fortune était alors, comme aujourd'hui, une aristocratie. Peut-être aurais-je bravé les chances d'un jugement où j'aurais été exposé seul ; mais je tremblai devant l'idée d'une de ces horribles émeutes dont Marseille avait été déjà le théâtre, et qui pouvait pénétrer dans ma maison et y égorger sous mes yeux ma femme et mon fils. Je pris mes mesures en conséquence : je fis passer tous les fonds dont je pouvais disposer chez M. de Favieri, le père de celui que vous connaissez, très-jeune homme alors et qui n'habitait pas Gênes à cette époque ; puis, un jour du mois de février 1793, je m'embarquai secrètement avec ma femme et mon fils, et je les conduisis à Gênes. Mon absence ne devait pas être longue, mais elle le fut assez pour que mes ennemis l'apprissent, et je fus immédiatement porté sur la liste des émigrés. On saisit mes biens, on me condamna à mort. Une pareille condamnation était peu de chose pour un homme qui se trouvait à l'abri de l'échafaud. On alla plus loin. On demanda une liquidation de ma maison de commerce ; et, comme tous les biens que je possédais étaient séquestrés, il fut facile d'établir une faillite, et cette faillite, aidée de mon départ, amena aisément ma condamnation comme banqueroutier frauduleux. Je voulus rentrer en France pour faire relever ce jugement de déshonneur, au risque de voir s'exécuter celui qui menaçait ma tête. Les larmes de ma femme et les conseils de M. de Favieri m'en détournèrent, et je me décidai à partir pour la Nouvelle-Orléans, afin d'y arriver avant la nouvelle de ma condamnation et de ne pas livrer à ceux qui m'avaient dépouillé et déshonoré les sommes considérables qui m'étaient dues par les principaux négociants de cette ville, qui me connaissaient personnellement ; car c'était le troisième voyage que je faisais en Amérique. Cependant ce fut durant mon court séjour à Gênes que j'eus occasion de rencontrer M. de Loré et de lui prêter diverses sommes. En effet, M. de Loré était un gentilhomme d'Aix, qui, comme tant d'autres, avait fui une condamnation capitale en emmenant avec lui sa fille, âgée de quinze ans à peu près à cette époque, et un jeune homme de grande famille, orphelin, le dernier rejeton de sa race, et dont lui, M. de Loré, était le tuteur. Ce jeune homme s'appelait Henri de Lozeraie… Ne m'interrompez pas, Monsieur, dit M. Félix au comte, qui avait fait un mouvement. Je partis donc en laissant à Gênes ma femme et mon fils, alors âgé de dix-sept ans, sous la protection du vieux M. de Favieri et de M. de Loré, et après avoir dit à mon fils aîné d'attendre de ma part de nouvelles instructions… »

– Il faut vous dire, fit le Diable en s'interrompant, que depuis le commencement de ce récit Mathieu Durand et M. de Lozeraie avaient

plusieurs fois tenté de l'interrompre en jetant des regards suppliants sur le vieux M. Félix ; mais le vieux M. Félix les avait contenus, soit en leur ordonnant le silence comme je vous l'ai dit, soit par la seule autorité de son regard. Les deux auditeurs étaient pâles, tremblants ; ils tenaient la tête baissée et ils n'osaient plus même se regarder l'un l'autre.

Le Diable avait mis dans cette interruption une intention que Luizzi avait devinée : il attendait une observation de l'homme de lettres ; mais celui-ci, si prompt à interrompre le commencement du récit, ne semblait plus maintenant occupé que d'en apprendre le dénoûment.

Satan reprit, en laissant la parole à M. Félix :

« – Beaucoup d'événements inutiles à vous rapporter, la difficulté des communications à une époque de guerre générale, m'empêchèrent de terminer mes affaires aussi rapidement que je l'avais espéré. Je ne pus donner des nouvelles de moi à ma famille ni en recevoir d'elle, et ce ne fut qu'au bout de quatre ans que je fus libre de revenir en Europe. J'allais partir, lorsque je reçus une lettre de M. de Favieri le fils, de celui que vous connaissez enfin, et qui m'annonçait de singulières nouvelles. Une maladie endémique avait désolé Gênes. M. de Loré était mort, le jeune de Lozeraie aussi, ma femme était morte, et mon fils, après avoir retiré en son nom tous les fonds que j'avais déposés chez M. de Favieri le père, s'était enfui avec mademoiselle de Loré. Tous ces événements étaient arrivés avant son retour auprès de son père, qui lui-même, me disait-il, venait de succomber à la même fatale maladie qui m'avait enlevé ma femme. Frappé au cœur par ces déplorables nouvelles, je partis pour l'Angleterre afin d'y retrouver au moins mon fils aîné ; mais j'appris que lui aussi s'était fait rendre un compte exact des capitaux placés sur sa tête et qu'il avait quitté l'Angleterre en disant qu'il allait me rejoindre en Amérique. J'y retournai, et de là je fis prendre de toutes parts, dans tous les pays du monde où je pouvais atteindre, des informations sur Léonard Mathieu, mon fils aîné, et Lucien Mathieu, mon fils cadet ; car je m'appelle Félix Mathieu ; mais jamais on n'a entendu parler nulle part de ces deux noms. Maintenant, vous, monsieur Mathieu Durand, et vous, monsieur le comte Lucien de Lozeraie, pouvez-vous me donner des nouvelles de mes deux enfants ?

– Mon père ! mon père ! » s'écrièrent les deux frères en tombant à genoux devant le vieillard, qui s'éloigna d'eux.

– Comment ! à genoux ! s'écria le poëte, ils se sont mis tous deux à genoux ?

– Oui, vraiment, fit le Diable, comme vous dans une reconnaissance dramatique, ni plus ni moins qu'au théâtre de la Porte Saint-Martin ou

de la Gaîté.

– Et quelle est la morale que tire de ceci M. de Cerny ? reprit le poëte.

– Pas d'autre que celle qu'en tira le vieux M. Félix lui-même, lorsque, s'éloignant, il s'écria d'un ton irrité :

« – À genoux, orgueil et vanité ! c'est là votre place ! À genoux ! vous qui, dévoré de la soif de la richesse, envieux de ces hommes que vous aviez vus grandir autour de vous par le travail et l'économie, avez voulu vous placer plus haut qu'eux tous, et qui, pour rendre encore plus éclatante l'élévation de votre fortune, avez imaginé de la faire partir d'aussi bas que possible ; qui, ambitieux d'un nom dont vous ne devriez l'éclat qu'à vous seul, avez renié celui de votre père en lui laissant une tache d'infamie qu'il vous était si facile d'effacer ! À genoux aussi ! vous qui, enivré de la vanité d'un grand nom et ne pouvant vous en faire un, avez volé celui d'un autre et vous en êtes paré ; vous qui aviez aussi renié le nom de votre père, qui n'avait compromis ce nom que pour vous sauver ! À genoux tous deux ! c'est votre place, et il ne vous manque, dignes frères que vous êtes, que de vous relever pour aller vous égorger l'un l'autre. Allez maintenant, je ne vous retiens plus ! »

Le poëte ne disait plus rien. Le Diable reprit :

– Si vous faisiez de la comédie actuelle, Monsieur, je vous raconterais bien la scène qui suivit cette reconnaissance : la rage de ces deux hommes qui s'étaient vus humilier l'un et l'autre, en face l'un de l'autre, leur embarras et leur rage encore plus cruelle lorsqu'il fallut s'embrasser par l'ordre de leur père.

– Et leur père leur a-t-il pardonné ? dit le baron.

– Plus que vous ne pouvez croire, repartit le Diable, car il a couvert la faute de ses fils de son silence ; il n'a raconté qu'à M. de Favieri, de qui je la tiens, la vérité de cette singulière histoire, et, si je vous l'ai répétée moi-même, j'avoue que ç'a été surtout pour vous prouver ma thèse et pour vous montrer que ni les caractères, ni les événements, ni les mœurs ne manquaient à la comédie, s'il était possible de la faire.

– Et comme cela se pratique dans toute bonne comédie, tout a été scellé, sans doute, par le mariage de M. Arthur de Lozeraie et de mademoiselle Delphine Durand ? reprit Luizzi.

– Oh ! que non ! fit le Diable ; la réconciliation n'a pu aller jusque-là. Grâce au secret que leur a promis leur père, nos deux héros ont gardé leur position respective : Mathieu Durand est toujours Mathieu Durand. Il parle toujours de l'obscurité de son origine, de la fortune qu'il a été obligé de gagner d'abord sou à sou et de rétablir ensuite

sans le secours de personne, de son amour pour le peuple dont il est sorti, de l'éducation qu'il s'est péniblement donnée ; et je ne doute pas que, pour soutenir son rôle jusqu'au bout, il ne finisse par marier sa fille, en la dotant magnifiquement, à quelque homme qui, comme lui, se sera fait un nom à la force du poignet.

Le poëte ne dit rien, mais Luizzi s'écria :

– Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par la force du poignet ?

– Ma foi, repartit le Diable en riant, j'entends toute fortune qu'on ne doit qu'à soi seul.

– Même une fortune littéraire ? fit le baron en guignant le poëte.

– Hé ! pourquoi pas ? repartit Satan ; il me semble que, par la littérature dont on nous inonde avec tant de profusion, la force du poignet est une des premières qualités de l'homme de lettres.

Mais le poëte n'entendait plus, et le Diable reprit complaisamment :

– Quant à M. de Lozeraie, il est toujours M. de Lozeraie, plus bouffi que jamais de l'antiquité de sa race, d'autant plus impertinent qu'il peut croire qu'on en doute, et, malgré sa haine pour la révolution de Juillet, tout à fait rallié à la nouvelle dynastie, qui, n'étant pas très-riche en grands noms, vient de l'appeler à la chambre des pairs.

LIII

SIMPLES ÉVÉNEMENTS ET SIMPLE MORALE.

Comme le Diable finissait son récit, la diligence s'arrêta. Luizzi avait écouté volontiers cette histoire. Elle semblait en effet si étrangère à ses propres affaires, qu'il n'éprouva point cette appréhension que lui causaient d'ordinaire les confidences de Satan. Après toutes les observations folles et burlesques dont l'homme artistique avait accompagné cette anecdote, Luizzi s'attendait à lui voir entamer, sur le dénoûment fort extraordinaire qui les concluait, des réflexions qui ne le seraient pas moins et une théorie littéraire à son usage particulier ; mais il fut très-surpris de lui voir garder un absolu silence sur ce qu'il venait d'entendre raconter. Seulement il demanda au conducteur le nom du village où ils se trouvaient, et, celui-ci lui ayant dit qu'il était à Sar…, le poëte donna l'ordre aussitôt de décharger ses malles. Le conducteur fut étonné de cet ordre, et, avant d'y obéir, il consulta sa feuille et répondit :

– Mais Monsieur a pris sa place jusqu'à Toulouse.

– Et je l'ai payée jusque-là, ce me semble ! Maintenant il me plaît de descendre ici.

– Nous sommes à trois lieues du château de Mathieu Durand, dit tout bas Satan au baron pendant qu'ils s'éloignaient en précédant la diligence.

– Bah ! et que va-t-il y faire ?

– Profiter du secret qu'il connaît pour tâcher d'amener le banquier à lui donner sa fille en mariage avec quelques-uns des millions qu'il a rattrapés.

– Oh ! fit le baron, mais c'est une infamie.

– Tu oublies, maître, qu'en sa qualité d'homme de lettres, ce monsieur a droit de piller les idées des autres.

– Il les choisit bien mal !

– Tu es trop modeste.

– Moi ?

– Toi ; car il ne fait pas autre chose que ce que tu as voulu faire faire jadis à Gustave et à Ganguernet. Ce n'est pas dans un autre but

que tu leur as fait le récit des aventures de madame de Marignon. Vois quelle gloire est la tienne ! le Diable en est réduit à t'imiter pour mal faire.

Le reproche tombait juste ; aussi Luizzi ne daigna-t-il pas y répondre. Toutefois le nom de madame de Marignon lui rappela la rencontre du vieil aveugle et, par suite, tout ce qui avait précédé la fuite d'Orléans jusqu'à l'instant où il allait interroger le Diable sur le compte de madame Peyrol. Il marchait donc côte à côte avec Satan, songeant sérieusement à trouver un moyen de prévenir les intrigues par lesquelles Gustave de Bridely pourrait empêcher la reconnaissance de la fille de madame de Cauny, et ne sachant s'il devait s'en rapporter à lui-même ou demander des éclaircissements à son esclave, lorsque tout à coup le poëte l'appela de loin en criant : « Eh ! monsieur le baron ! monsieur de Luizzi ! » Celui-ci s'arrêta. Le poëte s'approcha et lui dit :

– Monsieur de Luizzi, je vous avais promis de vous rappeler les circonstances de notre première rencontre, et c'était à Bois-Mandé que je devais vous faire le récit de cette histoire. Vous y trouverez le mystère d'une existence encore plus étrange peut-être que celle de M. de Lozeraie et de Mathieu Durand ; si vous voulez bien me le permettre, je vous l'enverrai à Toulouse.

– Je la recevrai avec plaisir, dit le baron assez froidement.

Le poëte s'éloigna, et le baron continua la route à pied.

– Mais quel est donc ce monsieur, dit-il au Diable.

– Comment ! tu n'as pas reconnu encore une de tes vieilles connaissances ?

– Ce monsieur ?

– Le fatal Fernand, le héros du lit du pape, le ravisseur de Jeannette, à qui tu as servi de témoin…

– Ah, oui ! je me souviens, fit Luizzi, et voilà sans doute ce qu'il voulait me raconter à Bois-Mandé.

– Il y aurait probablement ajouté la suite de ses aventures avec Jeannette, et, comme tu as maintenant plus de temps à perdre que lorsque tu seras à Toulouse, je puis te la dire.

– Je n'en suis pas curieux, et je suppose que maintenant tu vas me quitter. Tu n'as sans doute plus personne à endoctriner à côté de moi ?

– J'ai fait tout ce que je voulais. Seulement il me semble que tu pourrais être plus poli envers moi, monsieur le baron, car, te voyant si peu disposé à m'entendre sur ce qui t'intéresse, j'ai eu grand soin de te choisir une histoire qui ne te regarde nullement.

– Ce sera donc la première fois que ta parole ne m’aura pas été fatale ?

– Qui sait ? dit le Diable en riant.

– Va-t’en ! s’écria Luizzi ; je ne veux plus t’écouter.

Le Diable disparut, et Luizzi poursuivit seul sa route, pensant à son aise à tout ce qu’il pouvait avoir à faire. Il se remit en présence de ses obligations. Il avait en ce moment trois femmes à sauver de la position fâcheuse où il les avait mises : c’étaient madame de Cerny, Eugénie Peyrol et Caroline. Luizzi regrettait vivement de ne pas pouvoir s’arrêter à Bois-Mandé, pour aller jusqu’au château de madame de Paradèze, et la prévenir que la fille qu’elle pleurait depuis si longtemps était enfin retrouvée, puis pour lui faire part du malheur arrivé à sa nièce ; mais sa présence à Toulouse était indispensable. Il se trouvait dans un dénûment qui ne lui permettait pas d’agir d’une manière rapide et convenable. Cependant, il crut devoir écrire à madame de Paradèze afin de lui apprendre l’événement heureux qui lui avait fait découvrir mademoiselle de Cauny dans la prétendue fille de Jérôme Turniquel ; mais le temps qui lui manquait pour s’arrêter lui manquait pour écrire, et il se décida à attendre son arrivée à Toulouse pour envoyer cette lettre.

Pendant qu’il réfléchissait ainsi et prenait ses mesures, il s’aperçut que le jour commençait à baisser et qu’il était très-éloigné de la voiture, qui n’arrivait pas. Il était près d’un taillis assez épais, et déjà plusieurs hommes d’assez mauvaise mine avaient passé, et repassé devant lui. Il ne craignait pas les voleurs, mais les agents de police. Ce qui l’alarma surtout, c’est qu’il lui sembla que la figure de l’un de ceux qui avaient passé le plus près de lui ne lui était pas inconnue. En conséquence, il retourna du côté de Sar… Bientôt il entendit le bruit d’une voiture qui roulait avec rapidité, et, s’imaginant que c’était la diligence qui arrivait, il s’avança jusqu’au milieu de la chaussée. C’était une chaise de poste, derrière laquelle était assis un petit garçon qui sauta à terre dès qu’il vit le baron et qui lui dit :

– Le conducteur m’a envoyé courir après vous et l’autre monsieur, pour vous dire que le timon de la diligence s’est cassé en sortant du village et qu’on ne pourra guère partir qu’au milieu de la nuit.

Ce contre-temps, qui retardait l’arrivée du baron à Toulouse, lui donnait quelques heures pour écrire à madame de Paradèze. Il reprit donc le chemin du village qu’il venait de quitter, tandis que l’enfant tournait à droite et à gauche en disant :

– Mais où est donc l’autre voyageur ?

– Ma foi ! lui répondit Luizzi, celui-là est au diable, et tu seras bien adroit si tu le rattrapes.

– C'est égal, je vais continuer à courir.

– Tu courras longtemps.

– Que non ! fit l'enfant ; je rattraperai la chaise de poste et je dirai au postillon de le prévenir. Je vais profiter de la montée où il est à présent et où ils ne vont pas vite.

Sans attendre de réponse, le petit bonhomme se mit à courir de toutes ses jambes, tandis que Luizzi regagnait paisiblement le village en faisant dans sa tête sa lettre à madame de Paradèze. Une fois arrivé à l'auberge où tous les voyageurs étaient descendus, il demanda une chambre et tout ce qu'il fallait pour écrire, puis il s'enferma. Au bout d'une heure à peu près, il entendit frapper à sa porte, et le maître de l'auberge parut le bonnet à la main.

– Pardon de vous déranger, Monsieur, lui dit-il, mais à quelle distance avez-vous rencontré le galopin qui a été vous dire de revenir ?

– À une grande demi-lieue à peu près, à côté d'un taillis assez sombre, et, je crois, très-mal habité.

– C'est que c'est mon fils, et il n'est pas revenu encore ni l'autre voyageur.

– Je l'avais prévenu que celui-ci avait beaucoup d'avance, mais il a voulu absolument courir après la chaise de poste et charger le postillon de la commission.

– Ah ! c'est donc ça ? fit l'aubergiste ; le drôle aura rattrapé le postillon, qui lui aura permis de monter sur le troisième cheval, et il est capable d'avoir poussé jusqu'à Bois-Mandé. Peut-être bien aussi que les gens de la voiture de poste se seront chargés de conduire le monsieur au premier relais, car je crois qu'il n'y avait qu'une dame dans la berline.

– C'est probable, dit Luizzi, qui voulait se débarrasser de l'aubergiste.

– Pardon de vous avoir dérangé, dit celui-ci en se retirant.

Et Luizzi continua ses lettres. Il était à peu près minuit lorsqu'on se remit en route. Quatre heures après on était à Bois-Mandé. Luizzi quitta sa place pour chercher quelqu'un par qui il pût envoyer sa lettre à madame de Paradèze. Le premier postillon auquel il s'adressa lui dit :

– Je ferai votre commission, donnez-moi votre lettre ; je vais demain au matin conduire chez madame de Paradèze la chaise de poste qui est arrivée ce soir.

– Ah ! fit Luizzi avec étonnement ; et qui est-ce qui occupe cette chaise de poste ?

– Une dame toute seule, une drôle de dame, allez, que j'ai reconnue

tout de suite malgré ses chapeaux et ses voiles, une dame qui a été autrefois servante dans cette auberge.

– Qui ça ? fit Luizzi étonné, Jeannette ?

– Tiens ! vous la connaissez ?

– Oui, je l'ai vue il y a quelques années en passant par ici. Mais qu'a-t-elle à faire chez madame de Paradèze ?

– Oh ! je ne sais pas, il y a là-dessous un tas d'histoires. C'est le vieux bonhomme qui l'avait placée dans la maison, ici.

Et comme Luizzi allait s'étonner de cette nouvelle rencontre, il entendit le conducteur dire à un voyageur :

– Ma foi, tant pis pour ce monsieur ! il se sera arrêté dans quelque maison de paysan en voyant que nous n'arrivions pas, et nous aurons passé sans qu'il s'en aperçût.

– Mais on ne peut laisser ainsi un honnête homme à moitié chemin, répondait l'officieux voyageur.

– Bon, bon ! il aime la promenade, fit le conducteur ; il se promènera en attendant une autre diligence. D'ailleurs peut-être a-t-il pris la voiture Laffitte et Caillard qui nous a dépassés pendant que je faisais raccommoder mon timon ; et, après tout, je suis de quatre heures en retard. Allons, hu ! postillon, à cheval et au galop !

Puis, s'adressant à un autre postillon, il lui dit :

– Voyons, toi qui conduisais la berline de poste, as-tu vu ce monsieur ?

– Eh non ! je vous l'ai dit : Charlot, qui était derrière est descendu parler avec le premier. J'ai filé pendant ce temps-là. Arrivé au pied de la montée, je suis entré un moment au bouchon de la mère Filon, tandis que mes bêtes montaient au pas. C'est alors que le petit Jacob a accouru après moi, a rattrapé la berline, et a dit à la dame qui l'occupait de prévenir le postillon. Puis il est revenu chez la mère Filon, où il y avait une noce et où il aura passé la nuit.

– Et tu n'as vu personne sur la route ?

– Personne.

– Au diable alors le voyageur ! fit le conducteur, et en route ! Allons, hu ! postillon, à cheval !

Luizzi, qui ne se souciait pas qu'on lui demandât des nouvelles du voyageur disparu, remit sa lettre avec une bonne gratification au postillon et se hâta de remonter en voiture. On partit, et il arriva à Toulouse sans autre accident. Dès qu'il y fut arrivé, il se rendit dans une petite maison garnie qui jouissait d'une assez mauvaise réputation,

mais dont la propriétaire avait en même temps un renom de parfaite discrétion. Lorsqu'il s'y fut fait donner une chambre, il écrivit une lettre et fit appeler madame Périne, la maîtresse du logis, qui arriva aussitôt, et qui, après avoir fait la révérence, lui dit :

– Que veut Monsieur ?

– Quelqu'un de sûr pour aller porter une lettre.

– J'ai mon fils qui est muet comme une muraille.

– Puis je voudrais que vous pussiez m'avoir des habits autres que ceux-ci.

On n'a pas oublié que Luizzi avait quitté Paris en habit de visite. À Fontainebleau, il n'avait guère eu que le temps de se procurer une large redingote et un manteau. À Orléans, il avait quitté l'un et l'autre, et, surpris par M. de Cerny, il s'était enfui toujours avec le même habit. À la demande du baron, madame Périne répondit :

– Quel tailleur faut-il envoyer chercher ? Si Monsieur ne connaît pas la ville, je puis lui choisir ce qu'il y a de mieux.

– Je voudrais avoir des habits tout faits, je désire ne voir personne.

– Excepté votre notaire, M. Barnet, à ce qu'il paraît ! dit madame Périne, qui avait lu la suscription de la lettre que Luizzi lui avait donnée.

– Qui vous a dit que Barnet fût mon notaire ?

– Rien, oh ! rien… c'est que, lorsque l'on appelle un notaire, c'est ordinairement son notaire.

– M. Barnet ne peut-il être mon ami ?

– Si c'est ça, je me suis trompée, fit madame Périne en se retirant.

– Voyons, dit le baron en arrêtant l'hôtelière, est-ce que vous croyez me reconnaître ?

– Moi ? pas du tout, repartit madame Périne ; je vois bien que monsieur le baron ne veut pas être reconnu.

– Quoi ! s'écria Armand, vieille sorcière, tu ne m'as pas oublié ?

– Hé ! que voulez-vous ? monsieur Armand, c'est une des qualités de l'état d'avoir bonne mémoire ; il faut pouvoir distinguer les habitués des oiseaux de passage. D'ailleurs j'ai votre figure dans la tête de père en fils. Le vieux baron a passé de bonnes nuits ici.

– Mon père ?

– Hé oui-da ! On peut vous conter ça, maintenant qu'il est mort et que vous n'irez pas lui dire en face : « Je puis bien aller chez la Périne, vous y alliez bien, vous. » C'était le bon temps. C'est moi qui lui ai

procuré la Mariette, dont il a eu une petite fille qui n'a pas démenti son origine. Vous connaissez la Mariette, qui m'a quittée pour s'établir en particulier, par amour pour Ganguernet, ce farceur chez qui s'est passée l'histoire de l'abbé de Sérac.

– Ah ! oui, je l'ai vue une fois, ce me semble, chez madame du Val.

– C'est ça, l'abbé l'y avait placée.

– Et qu'est-elle devenue ?

– On ne sait pas. Il paraît qu'elle est à Paris, où elle était allée après la maladie qui l'a rendue laide et méconnaissable, il y a de ça trois ou quatre ans.

– C'est bon, dit Armand, qui savait assez des écarts de son père pour ne pas avoir envie d'en apprendre d'autres. Envoie cette lettre chez Barnet et fais-moi monter à souper.

– Soupez-vous seul ?

Le baron la regarda de travers, mais il se rappela où il était, et il comprit qu'il n'avait pas le droit de se fâcher.

– Tout bien considéré, dit-il, je ne souperai pas. J'ai plus besoin de sommeil que d'autre chose.

– C'est bon, fit madame Périne, vous devez être fatigué, vous en avez l'air.

Elle sortit, et le baron, véritablement harassé, se coucha et dormit du sommeil du juste, dans cette honnête maison. Il ne se réveilla que le lendemain à quatre heures, et s'en voulut d'avoir perdu tant de temps. Il sonna, et une jeune et belle fille, gracieuse et fraîche comme une rose, entra et alla s'asseoir familièrement sur le lit du baron, en lui disant avec son accent gascon :

– Que vous faut-il, Monsieur ?

Le baron la contempla avec attention. Elle était charmante et montrait des dents d'un blanc vierge. Cet aspect attrista Luizzi ; il frémit de penser à ce qu'était cette enfant au visage candide, au teint rosé, au maintien naïf, et il lui répondit :

– Je ne veux rien de vous.

Elle parut piquée de la réponse et se retira du bord du lit en disant :

– Je ne suis pas seule ici.

– Je vous demande madame Périne, repartit Luizzi avec colère.

– Je vais aller prévenir Madame, répliqua-t-elle.

Et elle se retira. Un moment après, la Périne rentra et dit au baron :

– Eh, pardine ! monsieur Armand, Paris vous a rendu difficile, et je

ne sais si…

– Écoute, Périne, lui dit le baron sèchement, je suis venu loger chez toi parce que je veux que personne au monde ne sache que je suis à Toulouse ; sans cela je serais allé dans le premier hôtel venu ; mais, comme on y fait tous les jours à la police la déclaration des voyageurs qui y passent, je n'y suis pas allé.

– Ah ! vous ne voulez pas que la police le sache ?…

– Non, et, comme je sais que tu te dispenses le plus possible de lui faire connaître le nom de tes hôtes, j'ai choisi ta maison.

– C'est très-bien, et il fallait me dire cela tout de suite. Dès ce moment vous êtes ici comme à cent pieds sous terre ; personne ne saura rien.

– Dix louis pour toi si tu es discrète.

– C'est comme si je les avais.

– Et maintenant, dis-moi, M. Barnet est-il venu ?

– Lui ! fit la Périne avec une exclamation de surprise.

Puis elle reprit :

– Hé ! Jésus mon Dieu ! il ne sait pas même le chemin de la maison, le pauvre homme !

– Il l'apprendra.

– À son âge ? ce serait péché. D'ailleurs, sa femme lui crèverait les yeux avec ses aiguilles à tricoter, si elle savait qu'il vînt ici.

– Du moins a-t-il répondu ? a-t-il dit quelque chose à ton fils ?

– Ah ! oui, tiens, c'est vrai, vous avez raison, il lui a dit : « Tu diras à celui qui t'envoie que je ferai ce qu'il veut. »

– Je lui disais de venir aujourd'hui.

– Lui avez-vous marqué l'heure ?

– Non ; je lui ai dit dans la journée.

– Hé bien ! la journée ne finit qu'à minuit ; vous avez encore la chance de le voir arriver.

– Allons, je l'attendrai. Fais-moi servir à dîner, et qu'on m'apporte du papier et de quoi écrire.

– Ah çà ! puisque vous ne voulez pas être reconnu, je vas vous envoyer la petite de tout à l'heure pour vous servir. Il est inutile qu'une autre vous voie ; et la vieille Marthe, vous savez ! la vieille Marthe pourrait bien vous reconnaître. La petite, au contraire, ne sait pas qui vous êtes ; puis elle est bonne fille, elle est d'une innocence étonnante. Quand vous en aurez besoin, sonnez deux fois ; elle s'appelle Lili. Je

vais faire préparer le dîner ; ne vous impatientez pas.

– Fais comme tu l'entendras, mais dépêche-toi, je meurs de faim. En tout cas, envoie-moi de quoi écrire.

– Il y a tout ce qu'il faut dans ce secrétaire.

La Périne sortit, et Luizzi écrivit une longue lettre à Eugénie Peyrol pour lui apprendre que sa mère existait, où elle était, qui elle était. Deux heures se passèrent ainsi. Lili arriva alors avec tout l'attirail nécessaire pour mettre la table. Elle avait assez d'adresse, mais beaucoup de mauvaise humeur. Luizzi la suivait des yeux. Lorsqu'elle eut fini d'arranger le couvert, il se mit à table. Lili s'assit sans façon à côté de la cheminée. Elle avait l'air maussade et ennuyé.

– Est-ce que cela vous ennuie de me servir ?

– Hé donc ! fit-elle d'un ton aigre poivré d'un vif accent gascon, hé donc ! je ne suis pas ici pour être servante. Si j'avais voulu rester en maison, j'en aurais choisi une plus cossue.

– Ah ! vous étiez servante avant d'entrer ici ?

– Oui, et dans une fameuse maison encore.

– Et chez qui ?

– Tiens ! j'étais chez le marquis du Val.

– Chez le marquis ? et que faisiez-vous chez lui ? car il est veuf, ce me semble.

– Hé donc ! c'est pour ça que j'y étais.

– Ah ! fit Luizzi. Et pourquoi l'avez-vous quitté ?

– Ah ! bien, il m'ennuyait, il m'ennuyait à périr. Vous savez qu'il est député ? Sous prétexte de me donner de l'instruction, il me faisait apprendre ses discours par cœur ; et, quand je ne les répétais pas bien, il me menaçait de me faire arrêter, parce qu'il est juge à la cour royale aussi.

Luizzi ne put s'empêcher de rire. La petite reprit :

– Et puis, il avait de drôles de manières, allez ! Il mettait de faux mollets et de fausses dents, et c'était moi qui les lui arrangeais.

– Mais où vous a-t-il prise ?

– Hé donc ! il m'a prise où j'étais auparavant.

– Et chez qui étiez-vous ?

– Hé ! chez un autre maître où il me fallait travailler dix heures par jour sans bouger ; et moi, voyez-vous, je n'ai pas de goût pour le travail, c'est une nature comme ça ; j'aime mieux rire et m'amuser, et ne rien faire, c'est mon caractère ; d'ailleurs, celui-là ne valait pas

mieux que l'autre, et quand, sous prétexte de travailler dans son étude, il venait me trouver la nuit dans ma chambre, il me faisait des morales mortelles.

– Rien que des morales ?

– Ma foi ! le reste ne m'amusait pas davantage, quoiqu'il eût été le premier. Je ne sais pas si vous le connaissez, mais il n'est pas beau, monsieur…

Au moment où elle allait prononcer le nom, on frappa à la porte.

– Voyez qui ce peut être, dit le baron.

Lili alla ouvrir et s'écria d'un ton de surprise gaie :

– Hé donc ! quand on parle du loup, on en voit la queue. C'est lui, c'est M. Barnet, dont je vous parlais tout à l'heure.

Barnet entra d'un air tout penaud et dit à Lili :

– Comment ! toi, ici, dans cette maison, petite malheureuse !

– Vous y êtes bien.

– Je te l'avais bien dit, mauvaise petite libertine, que tu finirais par en venir là.

– Ma foi, monsieur Barnet, je vous avoue, répondit Lili intrépidement, que j'aurais mieux aimé y commencer.

– À ton âge, être arrivée déjà à ce degré de corruption ! Pardon, monsieur le baron, fit Barnet en saluant Armand, mais on n'a pas idée de la démoralisation de la jeunesse. Une enfant qui n'a pas dix-sept ans, et qui est déjà si ancrée dans le vice !

– Je crois, mon cher Barnet, que vous lui en avez un peu montré le chemin ; épargnez donc vos remontrances à cette fille, et causons un peu sérieusement. Lili, laissez-nous.

Celle-ci se retira en riant et en faisant des cornes à Barnet, qui s'écria avec fureur :

– Oh ! pour ça, ce n'est pas vrai.

– Ah ! bien, fit Lili, les petits clercs ne sont pas difficiles ; et votre femme a beau être laide, elle les enjôle avec de bonnes soupes, de bonnes cuisses d'oie, et de bonnes bouteilles de vin qu'elle leur fait monter dans leur chambre.

– Veux-tu bien te taire, petite gueuse !

– Hé donc ! je ne le sais pas, peut-être, que nous les mangions ensemble avec les clercs.

Barnet était rouge de colère, et le baron s'en serait amusé, s'il n'avait eu véritablement des affaires très-graves à traiter avec lui. Il fit

signe à Lili de se retirer, et elle sortit, en faisant retentir l'escalier des éclats de sa voix gasconne et chantant l'air populaire :

A la fount men soun anada
Lou miou galant my a rancountrada, etc.(2)

cela avec une gaieté, une insouciance, une légèreté, que n'a pas la plus pure innocence. Luizzi en éprouva un vif dégoût. Le vice sous une forme hideuse est moins pénible à rencontrer que le vice jeune, rose, frais et insouciant. Celui-là est incurable, car il n'a pas de remords, il n'a pas l'idée du mal qu'il fait. Le notaire levait les mains au ciel en disant :

– Quelle jeunesse que celle de ce temps-ci ! Puis, lorsqu'on n'entendit plus Lili, il se tourna vers Armand et lui dit :

– En vérité, monsieur le baron, c'est un bien méchant tour que vous m'avez joué là. Comment ! me forcer à venir dans une pareille maison ! un homme comme moi ! c'est m'exposer à me perdre de réputation.

– Je n'avais pas à choisir le lieu de mon rendez-vous.

– Vous pouviez venir loger chez moi.

– Pour que madame Barnet, la femme la plus bavarde de Toulouse, allât dire dans tous les carrefours que le baron de Luizzi était à Toulouse ?

– C'est vrai, dit le notaire ; j'oubliais que vous ne vouliez pas qu'on sût votre arrivée. C'est cette jeune fille qui m'a tout troublé. Mais voyons, si j'ai bien compris votre lettre, il vous faut tout de suite beaucoup d'argent ?

– Beaucoup. Je quitte la France pour quelques années.

– Vous ! lui dit le notaire, et je croyais que vous veniez ici pour les élections.

– J'ai renoncé à la députation ; je pars, je vais en Italie.

– Ah çà ! voyons, dit le notaire, est-ce qu'il y a quelque mauvaise affaire sous jeu ?

– Non, rien qu'un caprice, je veux voir Rome ; mais, en attendant, voyons un peu nos comptes.

– À l'instant, monsieur le baron. Vous me donnerez ensuite, s'il vous plaît, les signatures que je vous ai fait demander pour finir votre affaire contre ce gueux de Rigot.

– Je vous donnerai toutes les signatures que vous voudrez ; mais voyons ce dont vous pouvez disposer pour moi.

Tous deux s'attablèrent devant une pile de dossiers et de registres, et firent pendant une heure des chiffres et des calculs. Luizzi n'était pas un homme d'affaires, mais ce n'était pas non plus un niais ; il savait voir clair dans les comptes qu'on lui présentait. Il les examina avec d'autant plus d'attention que la rencontre de Barnet et de Lili ne l'avait pas édifié sur le compte du notaire. Mais il fut forcé de reconnaître la scrupuleuse probité de celui-ci, et ne put s'empêcher de remarquer que cet homme dont la séduction avait poussé au vice une enfant qui peut-être sans cela ne fût pas devenue ce qu'elle était, se serait fait un scrupule de dérober un sou à son client. Luizzi n'avait ni le temps ni l'intention de s'arrêter sur de telles pensées ; aussi, la balance ayant été établie, il dit à Barnet :

– Ce sont donc trois cent quarante-deux mille francs actuellement disponibles que vous avez versés en dépôt chez le receveur général ?

– Précisément.

– Eh bien ! cet argent, il me le faut.

– Dans combien de temps ?

– Tout de suite.

– Trois cent quarante mille francs ?

– Oui.

– Mais il faut pouvoir les transporter.

– Pardieu ! donnez-moi des billets de banque.

– De quelle banque ?

– Vous avez raison, je m'imagine toujours être à Paris. Alors trouvez-moi d'ici à demain le plus d'or possible.

– Combien ? un millier d'écus ?

– Mais au moins cent mille francs.

– Il me faudra quinze jours pour ramasser à Toulouse cent mille francs d'or, s'ils y sont.

– Mais, voyons, que pouvez-vous me donner d'ici à demain ?

– Avec beaucoup d'efforts et en m'adressant aux négociants qui font le commerce des quadruples, je pourrai vous avoir, dans trois jours, de vingt-cinq à trente mille francs.

– Trente mille francs, soit, cela me suffira d'abord. Maintenant il me faudrait des lettres de crédit pour le reste sur l'étranger.

– Si vous alliez, en Espagne, ce serait facile, parce que nous avons beaucoup de maisons en relation avec l'Espagne, mais en Italie où vous voulez aller…

– Mon Dieu ! j'irai en Espagne, ça m'est égal.

– Ah ! dit Barnet tout étonné, ce n'est donc pas un voyage d'agrément que vous faites ?

– Je vais où je veux, ce me semble, dit le baron avec hauteur, et je ne vous demande rien que de très-raisonnable en vous demandant mon argent.

– Très-bien, très-bien ! dit le notaire ; je vous aurai du papier sur toutes les places de l'Espagne, je ne vous demande que trois ou quatre jours pour cela. Faut-il les faire passer à votre ordre ?

– Non, je vous prie, au vôtre, et vous me les passerez en blanc ; il est inutile qu'on sache que ce papier est destiné à me servir personnellement.

– Pardieu ! fit le notaire, je réponds de vos fonds tant que je les ai dans les mains et je les verse pour cela en lieu de sûreté ; mais endosser une lettre de change quand j'aurai changé cet argent contre du papier, je ne le peux pas.

– Vous me connaissez assez pour savoir que je n'exercerai aucun recours contre vous.

– Vous, monsieur le baron, c'est possible ; mais les tiers porteurs à qui vous pourriez les passer…

– Ne suis-je pas tenu de rembourser avant vous, au contraire ?

– Oui, mais vous ne serez pas en France à l'époque des échéances.

– Vous vous défiez donc des valeurs que vous me donnez ?

– Nullement. Je prendrai toutes les précautions possibles, mais on n'est sûr que de ce qu'on tient.

– Il doit cependant y avoir un moyen ?

– Je ne vous propose pas de faire un endos sans garantie, ce serait déprécier un papier dont vous pouvez avoir besoin à tout instant ; mais vous n'avez qu'à me faire un acte de garantie contre remboursement, en me donnant autorisation d'hypothéquer une de vos propriétés pour rembourser en votre nom, et je ferai tout ce que vous voudrez.

Ce fut Luizzi qui fit tout ce que voulut le notaire, car à chaque pas il voyait se dresser un à un devant lui les obstacles qui naissent d'une mauvaise position, et, en homme qui veut en sortir à tout prix, il jetait tout à la mer dans l'espoir d'échapper à l'orage.

LIV

LES BONS MAGISTRATS.

Comme Barnet l'avait annoncé, il lui fallut près de quatre jours pour se procurer les sommes en or que lui avait demandées le baron. Cependant celui-ci était prêt à repartir pour Orléans ; il avait envoyé plusieurs fois à la poste pour savoir s'il n'était point arrivé de lettres à son adresse, et Barnet s'était chargé aussi de ce soin. Rien n'était venu. Armand s'étonnait de ne pas avoir des nouvelles de Léonie, selon la promesse qu'elle lui avait fait transmettre par la petite mendiante. Ne sachant que penser de ce silence, il s'était décidé à quitter Toulouse, comme nous l'avons dit ; sa place avait été retenue, par le notaire, à une diligence qu'Armand devait prendre à quelques lieues de la ville pour ne pas être soumis à l'inspection des agents de police qui en surveillaient le départ. Tout était prêt, et il allait quitter la maison de la Périne, lorsqu'il vit accourir M. Barnet, à qui il avait déjà fait ses adieux.

– On vient de me faire avertir, lui dit le notaire, qu'une lettre pour vous était arrivée à mon adresse ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on a refusé de me la remettre.

– D'où vient-elle ? demanda Luizzi.

– D'Orléans, dit le notaire.

– C'est celle que j'attends, repartit le baron, et il faut l'avoir à tout prix.

– Impossible, reprit Barnet ; il paraît que la lettre est chargée et ne peut être remise qu'à vous seul. Si monsieur de Luizzi était à Toulouse, m'a-t-on dit, nous la lui donnerions sur-le-champ, et il lui suffirait de venir la réclamer en personne.

– Ce serait dire que je suis venu en cette ville, et je ne le veux pas ; mais je puis vous avoir autorisé à retirer en mon nom toutes les lettres qui doivent m'arriver ici, et cette autorisation, je vais vous la donner.

– Elle dira tout aussi bien que vous-même votre présence à Toulouse, et ne sera peut-être pas suffisante, car j'ai présenté inutilement l'autorisation que vous m'avez donnée autrefois. Laissez cette lettre ou plutôt allez la chercher. Que vous importe qu'on sache que vous êtes venu ici, puisque vous n'y serez plus dans une heure ?

La lettre de madame de Cerny était d'autant plus importante pour le baron que probablement elle lui traçait la conduite qu'il avait à tenir, et ; qu'elle pouvait rendre inutile le mystère de son arrivée et de son départ ; il se décida donc à l'aller chercher. Toutefois il chargea Barnet de faire porter à une lieue ou deux en avant sur la route de Paris tout son bagage de voyageur, puis il se rendit au bureau de poste. Dès qu'il y fut entré et qu'il eut expliqué pourquoi il y venait, le commis le regarda d'un air tout étonné en lui disant :

– Ah ! vous êtes monsieur le baron de Luizzi ? Veuillez attendre un moment, je vais aller chercher la lettre que vous réclamez.

Le commis quitta le bureau, et Luizzi commençait à s'impatienter de ne pas le voir revenir, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser entrer un commissaire de police assisté de deux gendarmes. Depuis son aventure à Orléans, le commissaire de police était devenu pour le baron ce qu'il est pour tant de gens, quelque chose de répugnant et d'effrayant dont l'aspect vous agace les nerfs, comme celui d'une énorme araignée dont l'attouchement est odieux, comme celui d'un crapaud ou d'un serpent. Luizzi se détourna soudainement ; mais au même instant, il sentit deux larges mains s'appuyer sur chacune de ses épaules, et la voix malencontreuse du commissaire lui dit :

– Je vous arrête, Monsieur, comme prévenu de meurtre sur la personne de M. le comte de Cerny.

Le fait de son arrestation avait atterré le baron, car il avait compris sur-le-champ l'impossibilité où elle le plaçait de venir en aide soit à Léonie, soit à Caroline, soit à madame Peyrol ; mais ce qui eût dû l'épouvanter par-dessus tout lui donna un moment d'espérance. L'absurdité de l'accusation le rassura, et, voyant qu'il n'était nullement question de l'enlèvement de madame de Cerny, il répliqua :

– Prenez garde à ce que vous faites, Monsieur ! Monsieur de Cerny se porte sans doute aussi bien que vous et moi, et je me soucie peu d'être victime d'une erreur ou plutôt d'une coupable machination et d'une lâche complaisance.

– Attachez Monsieur ! dit le commissaire de police.

– Vous oubliez à qui vous avez affaire ! s'écria le baron avec emportement.

– Mettez les poucettes à Monsieur ! dit le commissaire.

– Je proteste contre cette arrestation illégale.

– Faites marcher Monsieur ! reprit le magistrat tricolore.

Les gendarmes, ayant vivement appuyé la crosse de leur mousqueton sur les reins du prévenu, il fallut bien qu'il se décidât à marcher vers la prison où on devait le conduire. Toutefois, il s'arrêta

encore :

– Je demande à être conduit immédiatement chez le juge d'instruction, dit-il au commissaire.

– Je vais dîner en ville, dit le commissaire à l'un des gendarmes ; voici l'ordre de réception pour le geôlier. Qu'il ne manque pas de mettre Monsieur au secret le plus absolu !

Après ces paroles, le commissaire, ayant dénoué son écharpe, rentra immédiatement dans la vie civile et alla manger des foies de canard en caisse chez une jolie marchande de bas dont le mari était de ses amis. L'impassibilité du commissaire avait singulièrement démonté la confiance de Luizzi en son nom et en lui-même ; il se rappela que le Diable lui avait souvent dit qu'il y avait une puissance qui ne perdait presque jamais de son action sur les hommes. En conséquence, s'adressant à un des gendarmes aux mains desquels il avait été laissé, il lui dit :

– Voulez-vous gagner dix louis ? conduisez-moi chez le juge d'instruction.

– Il est gentil avec ses dix louis ! fit le premier gendarme ; il compte probablement les trouver dans quelques crevasses de sa future chambre à coucher.

– Tais-toi donc, dit l'autre, qui était du pays et qui emmena son camarade dans un coin de la chambre. C'est un des nobles de la ville ; il a de l'argent, à ce qu'on dit, de quoi payer la place du Capitole, et, si tu veux le conduire chez le juge d'instruction, ce n'est pas dix louis qu'il te donnera, mais vingt-cinq.

– Vingt-cinq louis ! dit le premier agent de la force publique, en ouvrant des yeux plus rayonnants que la plaque de son baudrier.

– Alors ça fera cinquante pour nous deux, reprit l'autre.

– Eh bien ! si tu lui proposais cela, toi qui le connais ?

– Merci ; c'est pas à moi qu'il a fait l'offre, ça te regarde.

– Que non ! que non ! il pourrait dire que c'est venu de moi, et j'aime autant le conduire tout droit en prison. Allons, l'homme aux cinquante louis, reprit le gendarme en s'adressant à Luizzi, marchons un peu vite.

– Dites donc, fit l'autre gendarme en s'adressant au baron, il a entendu cinquante louis, ce grand bêta-là, comme s'il y a quelqu'un qui voulût donner cinquante louis pour une pareille bêtise ! rien que d'aller chez le juge d'instruction.

– Je vous les donnerais à l'instant même, dit Armand, et avant de sortir de cette chambre.

– Ah çà ! dit le premier des deux gendarmes, est-ce que vous seriez innocent, par hasard ? vous avez l'air si sûr de votre affaire, que je commence à croire… Tu commences à croire, toi aussi, n'est-ce pas ?

– Ma foi ! oui, nous commençons à croire… reprit l'autre.

– Au fait, vous pouvez être innocent.

– Ça s'est vu.

– Et, puisque vous êtes bon enfant, nous allons vous mener chez le juge d'instruction.

– Soit, dit l'autre ; et puisque nous sommes complaisants, il faut l'être tout à fait. Détachons-lui les mains ; il faut qu'il puisse gesticuler…

– C'est ça, qu'il n'ait pas trop l'air d'un coupable.

– Qu'il puisse ôter son chapeau s'il rencontre une connaissance.

– Et mettre la main à sa poche s'il veut se moucher.

Luizzi comprit et mit la main à la poche pour en tirer les cinquante louis, dont il payait les complaisances de messieurs de la gendarmerie départementale. Du reste, une fois le marché conclu, ils y mirent toute la bonne grâce convenable, et, ne pouvant lui faire avancer un fiacre, attendu que le fiacre est chose inconnue à Toulouse, ils firent passer Luizzi par quelques petits détours et le conduisirent enfin chez le juge d'instruction. Le baron fut grandement surpris lorsqu'il entra dans l'hôtel du Val par la petite porte qui, dix ans auparavant, l'avait mené chez l'infortunée Lucy. Sa surprise fut encore plus grande lorsqu'on le mena dans le pavillon où, pour la dernière fois, il avait rencontré la marquise ; il lui sembla qu'une étrange prédestination avait marqué cette visite, lorsqu'il fut introduit dans ce boudoir où elle s'était si follement donnée à lui. Il y était depuis quelques moments à peine, lorsqu'il vit paraître le marquis lui-même, enveloppé d'une longue robe de chambre. Le marquis du Val était un homme de cinquante ans à cette époque. Vieux libertin usé par la débauche, il avait conservé toutes les prétentions de la jeunesse, et passait plus de temps à sa toilette qu'à ses audiences. Ce n'était que depuis la mort de sa femme qu'il était entré dans la magistrature pour prendre ce qu'on appelle une position. Comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, Luizzi n'ignorait pas cette circonstance ; mais elle l'avait si peu frappé, quand Lili la lui avait révélée, qu'il n'avait pas soupçonné un moment qu'il pût être appelé à paraître devant M. du Val. À peine le marquis fut-il dans le boudoir, qu'il fit signe aux gendarmes de se retirer et qu'il dit à Luizzi :

– Il a fallu que ce fût vous, baron, pour que je vous reçusse, attendu que j'ai à m'habiller pour aller dîner chez notre premier président, et

qu'il me reste à peine une demi-heure ; mais entre vieux amis et entre parents on agit sans façons, et vous allez me permettre de continuer ma toilette.

Il sonna, et un valet de chambre apporta tout ce qui était nécessaire au juge pour s'habiller en dandy.

– Ah çà ! dit-il au baron, vous venez donc pour cette affaire de M. de Cerny ? Comment ! après avoir enlevé la femme, vous tuez le mari ? ceci passe la permission.

– Voyons, marquis, dit Luizzi, est-ce que cette accusation d'assassinat est véritablement portée ?

– Non-seulement portée, fit le juge en passant des bas de soie, mais encore assez bien prouvée.

– Comment, prouvée ! M. de Cerny est donc mort ?

– Si bien, repartit le magistrat en mettant son pantalon, qu'il a été trouvé, percé de deux balles, dans un petit taillis près de la grande route et à une demi-lieue environ de Sar… près Bois-Mandé.

Cette révélation stupéfia le baron, car il se rappela la figure que Satan avait prise pour l'accompagner précisément en cet endroit ; et il frémit de penser que ç'avait pu être une de ses ruses pour le perdre tout à fait.

Il restait muet et accablé, lorsque le juge, qui tendait ses bretelles et sanglait son pantalon avec une joie particulière, lui dit d'un ton dégagé :

– Tiens ! vous avez là un pantalon bien fait, oh ! un pantalon fait comme un ange. Qu'est-ce qui vous habille à Paris ?

Luizzi, qui n'avait pas entendu, releva la tête de l'air d'un homme atterré, et dit au marquis du Val :

– Quoi ! on a trouvé le comte mort près de la grande route ?

– Oui, oui, fit le juge.

Et, se tournant vers son valet de chambre, il lui dit :

– Je n'ai jamais pu avoir un pantalon comme ça. Qui est-ce qui vous habille donc, Luizzi ?

– Je ne sais, répondit celui-ci, qui était fort peu à ce genre de conversation.

– J'en suis fâché, reprit le magistrat, je donnerais beaucoup pour savoir le nom et l'adresse de ce tailleur-là.

Ce n'était pas pour rien que le baron avait vu le monde par les yeux du Diable ; aussi espéra-t-il de cette circonstance plus que de sa non-culpabilité, il répondit :

– Attendez donc… c’est Humann, je crois, que s’appelle mon tailleur.

– Tu te souviendras de ce nom-là, dit le juge au valet de chambre, pendant qu’il mettait sa cravate et que Luizzi reprenait :

– Mais enfin, à supposer que le comte eût été véritablement tué, pourquoi est-ce moi qu’on en accuse ?

– Parce que l’amant de sa femme était celui qui avait le plus d’intérêt à se débarrasser du mari.

– Est-ce que vous me croyez coupable de ce crime ?

– C’est ce que j’ai dit. J’ai parlé d’un duel sans témoins, et la circonstance en valait la peine ; mais ceci resterait à prouver. Et d’ailleurs il y a une circonstance accablante : on a trouvé deux épées à côté du marquis, et il a été tué d’un coup de feu ; ce qui semblerait prouver que, si le duel a été arrangé avec vous sur l’impériale, il a été prévenu par un assassinat.

– On a donc vu M. de Cerny sur la route de Bois-Mandé ? s’écria Luizzi en se levant.

– Comment ! si on l’y a vu ? Vous avez fait quasi une demi-journée de route avec lui.

Le baron comprit alors qu’il avait été entraîné par Satan dans un piége où il devait périr. Il se détourna pour cacher la pâleur qu’il sentit se répandre sur son visage et qui eût pu être interprétée comme une preuve de son prétendu crime. Ce mouvement avait été si violent que le juge le regarda et que, s’arrêtant à son tour, il s’écria :

– En vérité, voilà un habit admirable ! Est-ce que c’est Humann qui vous fait aussi vos habits ?

Armand ne répondit pas.

Le juge, continuant son admiration, montra Luizzi à son valet de chambre, en lui disant :

– Vois comme c’est, coupé ! ça ne fait pas un pli ; et puis, ce n’est pas engoncé comme les habits qu’on me fait à Toulouse. Il faut absolument que j’aie ce tailleur-là.

Armand avait entendu, et, se retournant avec indignation vers le marquis, il lui dit :

– Est-ce pour cela que vous m’avez reçu, marquis ? est-ce là ce que je devais attendre de vous ?

Le magistrat, rappelé ainsi à ses devoirs, mais ne quittant pas cependant de l’œil l’habit parfait de l’accusé, lui répondit sèchement :

– Écoutez donc, baron, je suis chargé de l’instruction de votre

affaire ; je suis fâché de vous le dire, toutes les présomptions sont contre vous, même la conversation que nous venons d'avoir ensemble, car elle avait son but, je vous prie de le croire ; et assurément, si vous n'aviez pas été coupable, vous auriez eu l'esprit plus présent pour répondre aux questions, peut-être insidieuses, que je vous faisais.

Luizzi comprit de quel voile assez grossier le juge voulait couvrir la sotte légèreté de ses paroles ; et, bien convaincu qu'il n'avait rien de bon à espérer de cet homme s'il ne flattait sa ridicule manie, il lui répondit :

– Oh ! mon cher du Val, si vous avez pris la colère assez naturelle d'un honnête homme pour le trouble d'un criminel, je suis tout prêt à vous montrer que le remords ne me domine pas au point de me faire oublier une chose aussi importante que le soin de ma toilette. Comme je vous l'ai dit, c'est Humann qui m'habille complètement, c'est certainement ce qu'il y a de mieux, à Paris, et, si vous voulez, je vous donnerai une lettre pour lui ; je suis une de ses bonnes pratiques, il a des égards pour moi et il soigne particulièrement les personnes que je lui envoie.

– Apporte de quoi écrire, dit le magistrat à son valet de chambre. N'oubliez pas l'adresse, mon cher baron.

– Non, dit Luizzi en pliant la lettre et en la remettant au marquis qui lut la suscription : À monsieur Humann, rue de Richelieu.

Le marquis était complètement habillé ; il avait donné à ses cheveux une inclinaison convenable, précisé l'ouverture de son gilet, assuré les entournures de son habit, et il mettait ses gants, lorsque le baron lui dit :

– Ah çà, mon cher, service pour service ! J'espère que vous allez me signer un ordre de mise en liberté immédiate.

– Moi ! s'écria le magistrat, est-ce que je le puis ? Vous êtes, mon cher, sous le poids d'une accusation capitale.

– Pourquoi m'avoir reçu alors ? dit le baron.

– C'est mon devoir d'écouter les accusés, dit le juge ; il me semble que je l'ai plus que rigoureusement rempli, puisque je ne devais vous interroger que dans les vingt-quatre heures qui ont suivi votre arrestation. D'ailleurs, mon cher, vous ne m'avez pas allégué un seul fait en votre faveur ; tout ce que je puis faire, c'est qu'on ait les plus grands égards pour votre position… Appelez les gendarmes, ajouta-t-il en s'adressant à son valet de chambre.

– Mais ce que vous me dites là est infâme ! s'écria le baron.

Le marquis avait mis ses gants et tenait son chapeau ; il se redressa et répondit sévèrement :

– N’aggravez pas votre position par des outrages que je serai forcé de punir.

– Vous ! s’écria Luizzi exaspéré et se rappelant en ce moment ce qu’avait été le marquis du Val et ce qu’il était encore, se rappelant à la fois madame de Crancé, Lucy et la petite fille de chez la Périne ; vous ! s’écria-t-il, misérable ! vous qui avez fait profession de tous les vices !

Les gendarmes parurent.

– Gendarmes ! s’écria le marquis avec colère, emmenez l’accusé, et qu’il soit traité avec la dernière sévérité !

Puis il sortit. Les deux gendarmes emmenèrent Luizzi tellement accablé qu’il, traversa une partie de la ville de Toulouse sans remarquer la curiosité de tous ceux qui le rencontraient et le reconnaissaient.

LV

Si l'on veut bien se rappeler les circonstances apparentes de la rencontre de Luizzi avec le Diable sous la figure de M. de Cerny, on comprendra aisément l'épouvante qui dut s'emparer du malheureux Armand lorsqu'il se trouva seul enfermé dans le cachot où l'avait fait mettre la bonne recommandation de son cousin, le marquis du Val. Aux yeux de tous, il s'était éloigné de la diligence avec un voyageur qui n'avait pas reparu. Ce voyageur était pour tous le comte de Cerny ; il l'était surtout pour le poëte qui lui avait demandé son nom, et à qui Satan avait répondu celui-là. Le baron était au secret depuis huit jours, depuis huit jours il avait été séparé de la vie des autres hommes, et, pendant tout ce temps, chaque heure, chaque minute, chaque seconde avait eu toute sa durée. Pendant les trente-cinq ans qu'il avait vécu, jamais Luizzi n'avait eu un aussi long espace de temps pour la réflexion. Pour la première fois, depuis dix ans qu'il avait accepté l'héritage infernal de son père, il avait pu se demander longuement pourquoi sa vie avait été si extraordinaire, et, pour ainsi dire, emportée dans un tourbillon d'événements qui l'avait toujours maîtrisé ; comment le pouvoir surnaturel dont il était doué n'avait fait que le précipiter dans une suite de malheurs dont ce pouvoir semblait devoir le garantir. Il se demanda alors si cette histoire de la Genèse, qui condamne l'homme au malheur du moment qu'il a touché à l'arbre de la science du bien et du mal, n'était pas la plus sublime des vérités, et s'il n'en était pas une preuve vivante, lui qui avait voulu pénétrer plus avant qu'aucun autre dans cette redoutable science.

Au milieu de ces réflexions, il lui prenait de soudaines envies de savoir ce qui se passait au dehors de ce cachot où il était enfermé. En effet, il pouvait voir et entendre dans les lieux où l'on décidait de sa vie et de celle de tous les êtres qu'il aimait encore. Pourtant il hésitait à le faire, tant il reconnaissait enfin que les révélations de Satan n'avaient été pour lui qu'une clarté funeste qui l'avait incessamment égaré dans sa route ; et, malgré la terreur où il était de son honneur perdu et de sa vie compromise, malgré les craintes qu'il éprouvait pour sa sœur, pour Eugénie et pour madame de Cerny, abandonnées à de pressants dangers, il résista à la tentation, et le talisman infernal ne fut plus agité par lui. Il ne le fut ni durant ces huit jours ni pendant ceux où il dut reparaître plusieurs fois devant les juges instructeurs. Probablement cette bonne résolution eût tenu contre le désespoir même dont il était obsédé, si deux lettres n'étaient venues de

l'extérieur lui révéler de nouveaux malheurs et de nouveaux crimes. La première qui lui fut remise était celle qui avait amené son arrestation et que le marquis du Val consentit à lui communiquer comme pièce du procès, une fois que l'instruction fut achevée. La seconde était l'histoire qui lui avait été promise par l'homme de lettres de la diligence et qui avait été retenue aussi comme preuve, parce qu'elle commençait par cette phrase accablante contre Luizzi : « Au moment où je vous ai laissé sur la route de Bois-Mandé, seul et avec M. de Cerny, etc. » Une fois dans sa prison, Luizzi mit de côté cette lettre qu'il jugea devoir être fort peu intéressante, et il lut celle de madame de Cerny.

LVI

DÉNOÛMENTS.

LA MAISON DES FOUS.

« C'est après cinq jours de captivité que je puis parvenir à vous écrire, Armand, et c'est le cœur encore tout ému et tout brisé d'une scène effroyable, que je vais commencer le récit de ce qui m'est arrivé depuis notre malheur : malheur dont je n'ose plus me plaindre à côté de celui dont je viens d'être témoin et que je vous dirai aussi, car, dans la position où vous êtes, il vous sera peut-être possible de le secourir ! »

Cette phrase fut, pour ainsi dire, le premier coup qui ébranla la résolution de Luizzi ; cet appel à sa protection lui fit sentir une impuissance qu'il pouvait faire cesser, puisqu'il avait dans les mains un talisman assez extraordinaire pour échapper à sa position, du moins le croyait-il encore. Toutefois cette réflexion ne passa que comme une ombre légère dans son esprit et sembla ne pas y laisser de traces. Il continua sa lecture :

« Pour ne pas mêler ensemble et le récit de mes propres douleurs et celui des malheurs dont j'ai été témoin, je vais vous raconter jour à jour ce qui m'est arrivé depuis le moment où nous avons été séparés.

« Après votre fuite, je demeurai seule avec M. de Cerny. Il m'avoua, avec le cynisme d'un homme décidé à une action infâme, qu'il me ferait payer de mon honneur la découverte de ce secret qui nous a réunis, et dont vous avez été informé je ne sais encore comment. M. de Cerny a retrouvé dans le boudoir les lettres que nous avions écrites ; il les a ramassées, et, ces lettres se combinant avec notre départ de Paris, il y a trouvé matière à une accusation d'adultère qui doit le venger. Ce qu'il y a d'infâme dans la conduite de M. de Cerny, c'est que, lorsqu'il m'étalait ses hideux projets avec une froide lâcheté, ce n'était pas la vengeance de son honneur qu'il poursuivait, c'était celle de son ignoble secret, c'était celle du honteux état où l'a réduit la débauche. Au moment où il me parlait ainsi, il me croyait encore innocente, il supposait que je n'avais fait que fuir sa persécution et que vous n'étiez pour moi qu'un protecteur, un ami dévoué.

« Armand, j'ai voulu lui rendre le mal qu'il me faisait, j'ai voulu le

blesser dans cette horrible vanité qui l'a rendu si lâche et si cruel, et je lui ai dit la vérité… je lui ai dit que tu étais mon amant. J'ai bien réussi. Ç'a été pour lui une épouvantable torture, et je l'ai aiguisée de tout ce que mon amour pour toi m'a inspiré de plus poignant. Ce n'était rien pour cet homme que de lui dire que je t'aimais, que je t'aimais du fond de l'âme ; car je t'aime, Armand, je t'aime parce que je t'ai rendu à la fois heureux et malheureux, parce que, si j'ai fait peser sur ta vie un poids qui peut l'accabler longtemps, j'ai vu aussi que, durant quelques heures de ce peu de jours qui nous ont été donnés, ton âme s'était rassérénée à ma parole et que ton cœur avait oublié son désespoir sous mes regards. Mais je lui aurais dit tout cela qu'il ne m'aurait pas comprise, et l'infâme conduite de M. de Cerny me donnait tant d'indignation que je l'ai blessé, humilié là où le misérable a réfugié tout son orgueil. Oui, je lui ai dit que tu étais mon amant, que je t'aimais ; mais je lui ai dit aussi que je m'étais donnée à toi, je lui ai dit comment, je lui ai dit cette journée passée sur tes genoux, cette nuit passée dans tes bras ; je lui ai tout dit, l'ardeur de nos amours et le nombre de nos baisers ; je suis descendue jusque-là, car je le voyais s'irriter à chacune de mes paroles, se dévorer et se tordre dans son impuissance à chacun de mes aveux, et jamais femme au monde n'a été un moment si fière d'être belle et si heureuse d'être perdue.

« Il est possible que, si nous avions été enfermés seuls dans une maison déserte, je n'eusse pas impunément rendu à M. de Cerny tout le mal qu'il m'avait fait ; mais en me plaçant sous le coup de la loi, il m'avait mise en même temps sous sa protection, et il n'oubliait pas qu'un magistrat veillait à cette porte pour s'emparer de moi. C'est pour cela qu'il fut vaincu dans la lutte et qu'il s'enfuit en me laissant aux mains de ceux qui m'avaient arrêtée. Alors je rencontrai la petite mendiante et je vous l'envoyai. Immédiatement après, on me conduisit dans la prison de la ville. Le magistrat qui avait été chargé de mon arrestation fut assez galant homme pour comprendre que ma détention préventive ne devait pas être un supplice plus hideux que celui auquel je pouvais être condamnée, et, ne pouvant changer pour moi la destination des bâtiments assignés aux prévenus, il me demanda si je ne désirerais pas aller occuper une chambre particulière dans la partie des bâtiments réservée à l'habitation des femmes atteintes d'une folie assez douce pour qu'il n'y eût aucun danger à les rencontrer. Entre la folie et le crime, entre des femmes qui ont perdu toute raison et des femmes qui ont perdu toute retenue, entre les récits insensés des unes et le langage obscène des autres, je n'hésitai pas un moment et je suivis le conseil qui m'avait été donné par le magistrat. Je fus convenablement logée, je pus réfléchir à ma situation et écrire à mon père pour l'en prévenir. Je ne voulais pas sortir de chez moi le

lendemain de ma captivité ; je voyais, à travers les fenêtres, errer comme des fantômes les folles à la démarche imbécile, aux yeux fixes ou égarés, chantant, parlant, gesticulant ; l'une se couronnant d'herbe fanée comme pour aller au bal, une autre attachant à son côté son bouquet de mariée pour aller à l'autel, une autre encore berçant dans ses bras un morceau de bois, lui offrant son sein, l'appelant son enfant. Celle-ci me fit pleurer.

« Cependant je réfléchis que je ne pouvais guère savoir les efforts que ferait la petite mendiante pour venir jusqu'à moi, si je ne me mêlais, sinon à ces malheureuses insensées, du moins aux surveillantes qui les suivaient et qui allaient indifféremment dans toutes les parties de cette vaste prison. J'étais descendue dans la cour, j'en avais abordé une et j'avais obtenu d'elle, à prix d'argent, d'aller s'informer s'il n'était pas venu pour me voir une enfant à qui j'avais promis de la protéger et de lui venir en aide. La cause de mon arrestation était connue de cette femme ; elle savait mon nom, elle savait que je pourrais largement récompenser un jour la complaisance qu'elle m'aurait montrée, et elle s'était éloignée en me disant d'attendre son retour.

« Je m'étais assise dans un coin de cette vaste cour réservée à la promenade des folles ; j'évitais de les voir et j'évitais d'être vue d'elles, lorsque tout à coup je fus surprise par les regards de deux femmes qui, placées à quelque distance de moi, m'observaient avec une étrange curiosité. Toutes deux avaient dû être fort belles ; mais déjà l'âge et la douleur avaient flétri tout à fait l'une d'elles, tandis que l'autre gardait au milieu de sa tristesse un air de meilleure santé. Celle-ci me frappa d'autant plus singulièrement qu'il me sembla que son visage ne m'était pas inconnu, et je crus m'apercevoir en même temps que, de son côté, elle semblait chercher à se rappeler ma figure. Cette observation mutuelle dura pendant quelques minutes, et j'allais peut-être m'approcher de ces deux femmes, poussée par un secret instinct de pitié, lorsque la surveillante revint et me dit qu'une petite mendiante en effet était venue me demander, mais que d'après l'ordre de mon mari de ne me laisser communiquer avec personne, on avait repoussé cette enfant. Ce malheur, car c'en était un dans la circonstance où je me trouvais, me fit oublier les deux femmes qui m'observaient continuellement, et je rentrai dans ma misérable chambre après avoir perdu l'espoir d'apprendre ce que vous étiez devenu.

« À peine étais-je rentrée chez moi, qu'à travers les barreaux de ma fenêtre je vis l'une de ces deux femmes, celle que j'avais cru reconnaître, interroger vivement la surveillante que je venais de quitter. Au milieu du profond désespoir dont j'étais poursuivie, cette curiosité excita la mienne, mais pas assez pour que je désirasse la

satisfaire sur-le-champ ; d'ailleurs j'avais à pensera vous, Armand, à notre rencontre si fortuite, à notre amour si inouï, à notre bonheur si court, à notre malheur si vite arrivé. Vous reverrai-je encore, Armand ? L'espèce de fatalité dont vous semblez poursuivi ne s'étend-elle pas sur tout ce qui vous approche ? je le crains, et pourtant je puis dire que je ne m'en épouvante pas ; je ne sais quelle voix secrète me dit que je vous aime comme vous deviez être aimé, et qu'uni à moi vous auriez été heureux. C'est beaucoup de vanité, n'est-ce pas, Armand ? Mais je sens que je vous appartiens si bien, moi qui n'ai été qu'un moment à vous ; poursuivie, emprisonnée comme une femme perdue, je me sens tellement prête à donner encore pour vous ma vie, ma réputation et ma liberté, que je ne puis m'empêcher de croire que cette destinée qui s'est si rapidement et si fortement enchaînée à la vôtre avait été créée pour lui servir de sœur, de compagne et de soutien. Le vieil aveugle a bien rencontré sur le bord du chemin la jeune mendiante pour le conduire ; n'ai-je pas aussi été mise sur votre route pour vous tendre la main, et n'est-ce pas un malheur que je vous aie rencontré si tard ? Pardonnez-moi, Armand, de vous parler toujours de moi ; mais il faut que vous sachiez que je ne me suis pas donnée à vous comme je me serais donnée à tout autre qui aurait été à votre place. Je puis vous le dire, maintenant : le premier mot que vous avez prononcé devant moi est tombé dans ma vie, si calme et si résignée, comme une pierre dans une eau unie et limpide. Ce mot indifférent m'a troublée, quelque chose m'a parlé dans le cœur, qui m'a dit : Prends garde ! Pourquoi cela ? je ne vous connaissais pas. J'ai rencontré bien des hommes qui ont plus de nom, plus de beauté, plus de renommée que vous, mais tous m'ont laissé cette tranquillité inaltérable de mon esprit et de mon âme, dont je m'étais fait un bonheur ; vous seul m'avez émue, sans m'avoir pour ainsi dire parlé ; je me suis révoltée contre cet effroi, et vous devez vous rappeler, Armand, avec quels éloges exaltés j'ai parlé d'un homme que je dois croire maintenant un misérable. Je voulais vous punir de m'avoir fait douter de mon empire sur moi-même quand vous avez prononcé ces paroles fatales sur madame de Carin, et je ne sais qui m'a poussée à vous en demander l'explication. Ç'a été une chose toute nouvelle pour moi que ce besoin irrésistible de faire une action que ma raison condamnait. Je vous ai écrit, vous êtes venu ; est-ce le ciel, est-ce l'enfer qui a voulu le reste ? Toute coupable que je suis, je veux espérer encore que ce n'est pas pour vous perdre que je me suis perdue.

« Je vous raconte tout cela, Armand, parce que voilà ce qu'ont été mes pensées durant les heures de cette longue journée, parce que, emportée en quelques jours dans tous les événements qui peuvent suffire à remplir une vie, c'est le premier moment de calme que j'aie trouvé pour me remettre en face de moi-même et me demander si je

n'étais pas à la fois la plus folle et la plus coupable des femmes. Je repris, minute à minute, parole à parole, ces pages si courtes, si brûlantes et si rapides de ma vie, me demandant si ce n'avait pas été un délire, un vertige auquel je m'étais laissée entraîner, et je n'ai pas trouvé un moment, dans mon cœur, le regret de m'être donnée à toi ; j'ai senti qu'il n'y entrerait jamais.

« Si tu savais, Armand, toi qui es sans doute dans un de ces instants où tu dévores les heures avec impatience, forcé que tu es de subir la lenteur des affaires qui te retiennent, si tu savais comme les heures passent vite, assises sur une pensée ! elles fuient avec une telle rapidité que le soir était venu sans que j'eusse pu songer à autre chose qu'à me répéter à moi, ne pouvant te le dire : Oh ! je t'aime, Armand ! je t'aime ! je t'aime ! Sans doute la nuit fût venue et la nuit se fût passée comme le jour, si la surveillante, étant entrée tout à coup dans ma chambre, ne m'avait arrachée à cet entretien de mon cœur. Sa vue me rappela la curiosité que j'avais excitée ; et, ne sachant que répondre aux offres de service qu'elle me faisait ni comment trouver l'occasion de lui faire gagner une récompense qu'elle n'osait solliciter pour rien, je lui demandai quelles étaient les deux folles que j'avais rencontrées ensemble parmi toutes ces folles qui marchent isolées ; car une chose que j'ai apprise ici et qui m'a épouvantée, c'est que la folie a cela d'étrange que jamais deux insensées ne se parlent, ne s'aiment, ne se secourent. Le cœur s'en va-t-il donc avec la raison ?

« La surveillante répondit à ma question par une autre.

« – Vous n'avez donc pas reconnu la plus jeune ? Elle vous a bien reconnue, elle.

– Qui est-ce donc ? lui dis-je.

– Je puis vous la nommer, répondit tout bas la surveillante, quoiqu'il soit défendu de dire son nom aux étrangers par égard pour sa famille : c'est madame de Carin.

« Je poussai un cri de surprise… Madame de Carin, entends-tu, Armand ? cette femme à propos de laquelle a été prononcé le mot fatal qui nous a jetés l'un à l'autre ! madame de Carin, que j'ai laissé calomnier devant moi, quand je savais qu'elle était innocente, pour ménager la basse vanité de l'homme dont je portais le nom ! Madame de Carin la folle enfermée avec madame de Cerny l'adultère ! Je ne puis vous dire, Armand, ce qui s'est passé en moi : j'ai cru voir le châtiment qui se dressait à côté de la faute, et j'ai compris alors que toutes ces paroles vaines et méchantes que nous laissons si légèrement courir dans le monde peuvent briser de bien fortes existences. Hélas ! si je n'avais pas laissé calomnier madame de Carin, vous ne m'auriez pas répondu, Armand, je ne vous aurais pas connu, je ne serais pas

enfermée dans la même prison qu'elle. Toutes ces pensées m'assaillaient pendant que la surveillante cherchait à m'expliquer comme quoi madame de Carin était poursuivie d'une idée fixe que M. de Carin avait voulu tuer M. de Vaucloix. Son récit ne pouvait guère m'intéresser à côté de mes pensées, et c'est à peine si je l'ai entendue pendant qu'elle me disait que l'autre folle était une femme de votre pays, qui s'appelle Henriette Buré, et qui s'imaginait avoir été enfermée pendant de longues années dans un souterrain où elle était accouchée, et dont on ne l'avait retirée que pour la mettre dans une maison de fous et lui enlever son enfant. L'heure de la clôture des portes était venue. On m'enferma et je dormis. Pour la première fois de ma vie, j'appris que la lassitude du corps est un refuge contre la fatigue de l'âme, et, après toutes ces nuits passées dans de si cruelles agitations, je ne m'éveillai que lorsque le jour était déjà assez avancé. Ma première pensée fut pour toi, et je me hâtai de descendre. Il paraît que la surveillante avait quelque nouvelle à m'annoncer, car, aussitôt qu'elle m'aperçut, elle traversa rapidement la cour et accourut vers moi.

« – Quelqu'un est-il venu me demander ? lui dis-je.

– La petite mendiante est ici, me répondit-elle.

– On l'a donc laissée entrer ?

– Il eût été difficile de lui refuser la porte, car elle a été envoyée ici comme accusée de vol.

– Cette enfant ! m'écriai-je, cette enfant ! mais c'est impossible !

– Pardine ! répondit la geôlière, elle s'en vante à qui veut l'entendre, et, si vous pouviez la voir, elle vous le raconterait.

« Je pensai alors à la bourse que j'avais confiée à cette jeune fille ; je crus qu'elle l'avait retenue, et quoique cette supposition m'enlevât l'espoir de savoir ce que vous étiez devenu, je m'en voulus d'avoir tenté la misère de cette malheureuse. Je ne voulus pas que ma rencontre lui eût été fatale, je demandai à la voir.

« – Ce soir, me dit la surveillante, je pourrai la faire entrer dans votre chambre avant la retraite ; on ne s'apercevra de son absence qu'au dortoir commun, où je dirai qu'elle est allée se coucher de bonne heure. Mais il faudra que vous la gardiez toute la nuit, attendu que je ne pourrai la faire rentrer que demain dans le bâtiment des détenues.

– Soit, lui dis-je, je l'attendrai.

« Un moment après, j'aperçus de nouveau madame de Carin et cette Henriette Buré, l'autre folle, qui ne la quitte jamais. Il me sembla qu'elles m'évitaient ; je crus qu'on leur avait appris la cause de ma détention ; j'oubliai qu'elles étaient folles, je me sentis humiliée et je

leur en voulus. Elles passèrent, et je ne pus m'empêcher de les suivre des yeux. Ce fut à ce moment que je remarquai qu'elles seules, parmi toutes les femmes de cette maison, marchaient ensemble, causaient ensemble ; la surveillante m'apprit aussi qu'elles logeaient dans la même chambre. Je ne puis vous dire quel singulier sentiment m'attirait vers ces deux femmes et m'en éloignait en même temps : j'aurais voulu leur parler, et j'en avais peur. Je craignais de voir mon intérêt pour elles s'évanouir devant une de ces paroles sans raison, qui me répugnaient à entendre dans d'autres bouches. Je me sentais le besoin de garder ma pitié, et, ne pouvant les consoler, je ne voulais pas cesser de les plaindre.

« J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'une des folles qui se promenaient dans la cour vint à moi en poussant de grands éclats de rire et en me racontant qu'elle avait été la maîtresse de Napoléon et couronnée impératrice des Français. Je me détournai et voulus rentrer chez moi ; mais, comme si l'exemple de celle-là avait appelé les autres, plusieurs arrivèrent me poursuivant de cris, de prières, d'imprécations. L'une me prenait pour la rivale qui lui avait enlevé son amant, celle-ci pour l'infâme qui l'avait livrée à ses bourreaux, celle-là pour la sorcière qui avait bu le sang de son enfant. J'étais seule au milieu de toutes ces femmes. Je ne puis vous dire de quelle épouvantable terreur j'étais saisie : ce cercle de visages égarés, ce concert de paroles insensées m'étourdirent, me glacèrent, me firent peur. Je compris que ma raison s'en allait, je me sentis pâlir et chanceler, et j'allais tomber à la place que je ne pouvais quitter, lorsque madame de Carin et sa compagne s'approchèrent vivement de moi et m'arrachèrent à la colère de ces insensées ; elles me conduisirent jusqu'à la porte qui menait chez moi, et celle qu'on appelle Henriette Buré me dit avec un accent d'une douceur qui me pénétra :

« – Rentrez chez vous, Madame, et, si vous êtes forcée de demeurer longtemps dans cette partie de la prison, exposez-vous le moins possible à ces spectacles, votre raison pourrait y succomber.

– Oui, reprit madame de Carin, restez dans votre chambre, car, sans Henriette qui m'a sauvée, je serais peut-être devenue folle aussi.

« Madame de Carin ne se croyait pas folle. Et moi, avais-je donc ma raison ? moi qui n'aurais pas parlé autrement qu'elle. La tranquillité et le secours de ces deux femmes m'épouvantèrent encore plus que le délire des autres ; et ce fut au milieu d'une espèce d'égarement que je regagnai ma chambre, anéantie, éperdue, et doutant de moi. J'attendis la venue de la petite mendiante dans une anxiété effrayante. Il me semblait que cette enfant, en me parlant de ce qui m'était arrivé, rassurerait ma raison ; j'en étais à avoir besoin du témoignage d'une autre que de moi-même. Ce fut une horrible journée que celle-là ! Je

me bouchais les oreilles pour ne pas entendre les cris des malheureuses qui se promenaient dans la cour ; je me cachais pour ne pas voir ces figures qui venaient se coller aux carreaux de ma fenêtre. Enfin la nuit arriva sans calmer mes terreurs.

« Armand, je ne puis vous dire tout ce que j'ai fait. Pour me rassurer contre l'idée que j'étais folle, je le suis presque devenue. Je cherchais tous mes souvenirs d'enfance pour me convaincre qu'ils n'étaient pas effacés. Je récitais tout haut les vers de nos grands poètes afin de me rendre compte, pour ainsi dire, de ma mémoire ; je voulais absolument me rappeler le nom et le nombre des personnes que j'avais vues tel jour ; j'étais folle enfin de la peur d'être folle, lorsque je vis tout à coup entrer la petite mendiante. Je courus à elle ; je me mis sous la protection de cette enfant que j'avais ramassée sur la grande route. Son premier mot me fit plus de bien que tous mes efforts, elle me parla de vous :

« – Je l'ai vu, me dit-elle.

« Elle me raconta alors ce que vous lui aviez dit. Vous me sauverez, Armand ; n'est-ce pas, que vous me sauverez ? Ah ! vous m'avez déjà sauvée : j'ai pu penser à vous, je suis retournée vers vous, j'ai espéré en vous, j'ai senti ma raison revenir, j'ai été heureuse. »

Jusqu'à ce moment nous avons négligé de dire toutes les émotions que cette lettre faisait naître dans le cœur du baron. Il eût fallu interrompre cette lecture à chaque phrase. Mais à ce moment il s'arrêta de lui-même. Cet appel à sa protection lui serra le cœur. Cette femme enfermée parmi des folles, se confiant à lui enfermé parmi des coupables ! Il jeta autour de lui un regard désespéré : il était seul… seul ! il pleura. Il pleura d'être seul, il osa pleurer parce qu'il était seul. Faible et orgueilleux ! Puis, quand cette douleur fut calmée, il poursuivit la lettre, qui disait :

« Cependant, Armand, la petite mendiante m'a appris une chose qui m'alarme cruellement et qui ne m'étonne pas moins. M. de Cerny était arrivé en poste avec une femme, et le lendemain il est reparti en poste avec cette femme ; il a suivi la route de Toulouse. Est-ce pour vous poursuivre ? En ce cas il aurait pris un étrange compagnon de voyage. Ce fait m'a un peu rassurée. »

Ce passage de la lettre de madame de Cerny étonna seulement Luizzi : il se demanda s'il n'était pas possible que la lettre qu'il avait écrite à Caroline eût été interceptée par son mari ou par Juliette, et que ce fût celle-ci qui eût prévenu M. de Cerny et l'eût envoyé à la poursuite de sa femme. Madame de Cerny, en effet, ne parlait pas de la réponse de madame Peyrol qui eût pu être parvenue à Orléans, ni de Caroline qui eût dû y être arrivée. Un singulier soupçon même s'éleva

en son esprit, c'est que ce pouvait être Juliette elle-même qui accompagnait le comte de Cerny ; mais, lorsqu'il y réfléchit, il trouva si peu de raison à cette supposition, qu'il l'abandonna aussitôt pour continuer la lecture de sa lettre.

« Hélas ! Armand, j'avais si peu de chose à apprendre de vous que je pus m'occuper, une heure après l'entrée de la mendiante, du sort de cette enfant ; elle m'avait dit qu'elle vous avait remis l'or que je vous avais envoyé. J'avais laissé passer cette assurance que je croyais un mensonge, mais je lui dis alors :

« – Écoutez, mon enfant, je vous suis trop reconnaissante de ce que vous avez fait pour ne pas vous pardonner une faute que votre misère rend jusqu'à un certain point excusable. Vous êtes entrée dans cette maison après avoir été arrêtée pour vol : si c'est à cause de l'or que je vous ai remis et que vous avez gardé, je vous promets d'affirmer devant les magistrats que je vous l'avais donné, et je vous ferai rendre ainsi votre liberté…

« Vous ne pouvez pas vous imaginer, Armand, la douleur, l'indignation et la surprise qui éclatèrent tout à coup sur le visage de cette enfant.

« – Oui, s'écria-t-elle avec des larmes, oui, j'ai volé, Madame, mais ce n'est pas votre or ; j'ai volé, parce que je n'ai pu entrer dans cette maison qu'en me faisant arrêter ; j'ai dit au monsieur que je le ferais, je le lui ai dit sur la grande route, il vous le répétera. Ce n'est pas pour moi que j'ai volé, c'est pour vous, Madame, c'est pour vous.

« Oh ! mon ami, que je me suis trouvée petite devant cette enfant ! je lui aurais demandé pardon, à genoux, de mes soupçons. Je l'ai prise dans mes bras, j'ai eu toutes les peines du monde à calmer ses larmes ; elle était si malheureuse, j'avais été si ingrate envers elle ! Vous comprenez, n'est-ce pas ? qu'après cela, j'aie pu oublier un moment notre position à l'un et à l'autre, pour m'informer de celle de cette enfant ; je lui ai demandé ce qu'elle était, qui elle était, et j'ai voulu savoir cette histoire qu'elle devait nous raconter à tous deux et que j'ai entendue seule. Cette histoire est à la fois bien étonnante et bien simple. Cette enfant m'a dit avoir passé toutes les premières années de sa vie, quand elle était toute petite, enfermée, seule avec sa mère, dans une chambre où elle ne voyait jamais entrer que le même homme. Est-ce une enfant née dans une prison ? Cet homme était-il le geôlier qui venait chaque jour apporter la pitance des prisonniers ? Mais à travers les souvenirs confus de l'infortunée, il m'a semblé que la demeure qu'elle habitait ne pouvait être une prison, que les entretiens dont elle avait quelques souvenirs n'étaient pas ceux d'un geôlier et d'une recluse ; cependant elle n'a pu se rappeler ni les noms que sa mère lui avait appris avec soin ni les événements qui, lui disait-elle, avaient

amené sa détention. Un jour on l'avait enlevée à sa mère, et elle s'était trouvée tout à coup dans la maison des *Enfants-Trouvés* d'Orléans. Cette nouvelle vie, car il paraît que ce fut une vie toute nouvelle pour cette enfant, effaça rapidement le souvenir de ses premières années. Elle n'avait jamais vu, avant ce temps, ni le ciel, ni la lumière du jour, ni une fleur, ni un arbre, ni rien de ce qui vit, excepté sa mère et celui qui les gardait toutes deux. Ceci est bien surprenant, Armand ; car nulle prison, en France, n'est si rigoureuse que celle où la mère de cette infortunée avait été enfermée. Cependant, n'osant supposer un crime aussi abominable, j'accusais d'infidélité les souvenirs de la mendiante, qui devaient bientôt m'être expliqués d'une manière si inouïe. Une partie de la nuit se passa dans ces entretiens. Elle me raconta encore comment, poursuivie de l'idée de retrouver sa mère, elle s'était échappée de la maison des *Enfants-Trouvés*. Je me décidai à faire demander au directeur de la maison qu'on me laissât cette jeune fille pour me servir, en lui expliquant quelle avait été la cause de son crime et en le chargeant de désintéresser, en mon nom, ceux dont la plainte eût pu l'appeler devant un tribunal. Ce fut cette raison qui fit que je ne la remis pas à la surveillante lorsqu'elle vint me la demander le matin, et celle-ci voulut bien se charger de la lettre que j'avais préparée pour le directeur. D'après ce que je vous ai dit de l'épouvante que j'avais éprouvée la veille, je ne voulus point descendre. La petite mendiante, inoccupée dans ma chambre, regardait à travers la fenêtre, le visage collé à la vitre. Tout à coup un cri d'une expression indéfinissable part de la cour, et la mendiante se retourne de mon côté en s'écriant dans un trouble extrême :

« – Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

« Et elle tombe à genoux en répétant la même invocation. Je courais vers elle, lorsqu'à ce moment ma porte s'ouvre avec fracas, et je vois la folle qu'on appelle Henriette Buré. Par un mouvement instinctif, je m'étais placée devant la petite mendiante ; car j'avais pressenti que c'était sa vue qui avait excité le paroxysme de cette insensée, et je voulais la protéger contre sa fureur soudaine : elle paraissait exaspérée en effet. Elle s'arrêta un moment sur le seuil de la porte, les bras étendus comme pour en fermer le passage ; elle jeta tout autour de la chambre un regard rapide et étincelant comme un éclair, et elle aperçut l'enfant derrière moi. Avant que j'eusse deviné qu'elle l'avait aperçue, cette Henriette s'était précipitée vers moi ; et, avec une force à laquelle je ne pus résister, elle m'écarta et me lança pour ainsi dire à l'extrémité de la chambre. Elle releva la jeune fille, la regarda fixement ; puis, sans dire un mot, sans pousser un cri, elle l'étreignit dans ses bras avec une violence qui m'épouvantait. Je m'avançai de nouveau pour arracher cette enfant à cette folle. Elle devina mon mouvement ; et, enlevant la jeune fille avec une force que le délire seul

avait pu donner à ce corps débile, elle l'emporta hors de la chambre. Je la poursuivis en criant au secours ; mais elle fuyait avec une telle rapidité, que je craignais de la voir à tout instant se briser en tombant et blesser avec elle la malheureuse mendiante. Deux surveillantes accoururent à mes cris et se joignirent à moi pour la poursuivre. Alors, se voyant près d'être atteinte, elle se mit à crier à son tour en appelant : Louise ! Louise ! C'est sans doute le nom de madame de Carin, car celle-ci parut aussitôt et se plaça si résolument entre nous et son amie, qu'elle nous arrêta, tandis que Henriette, épuisée, tenait la mendiante serrée contre son sein, en fixant sur nous un regard étincelant.

« – Pourquoi poursuivez-vous Henriette ? dit-elle aux surveillantes ; vous savez bien qu'elle n'est pas folle.

« Et comme ces femmes ne semblaient pas vouloir s'arrêter devant ces paroles prononcées avec toutes les apparences de la raison, elle s'adressa vivement à moi en s'écriant :

« – Oh ! Madame, empêchez qu'on ne maltraite Henriette.

– Mais je ne veux pas qu'on la maltraite, lui dis-je ; je veux qu'elle me rende cette enfant…

« Pour la première fois madame de Carin se retourna vers Henriette et vit qu'elle tenait une jeune fille embrassée. Elle s'avança vers son amie, qui, ramassant une pierre, en menaça madame de Carin en s'écriant :

« – Félix ! Félix ! si tu approches, je te tue.

« À cette parole, madame de Carin recula en poussant un cri.

« – Oh ! ce n'est pas possible, dit-elle, Henriette ! Henriette ! ajouta-t-elle en s'approchant de celle-ci, ne me reconnais-tu pas ? c'est moi, c'est Louise, c'est ton amie.

« Cette voix parut un moment calmer l'infortunée, car elle reprit avec moins de colère :

» – Va-t'en, Hortense, va-t'en ! Toi aussi, tu m'as abandonnée, tu m'as livrée à ton frère ; toi, qui as des enfants, tu l'as aidé à me voler mon enfant.

« Madame de Carin regardait, et on lisait sur son visage l'expression d'une épouvante indicible. Je voulus m'approcher à mon tour ; Henriette se retourna vers moi et me dit avec une sauvage énergie :

« – Que me voulez-vous, Madame ? que me voulez-vous, ma mère ? Vous m'avez enfermée et maudite ; j'ai accepté votre malédiction, et je veux ma prison, j'y suis bien, j'y suis avec mon enfant, je ne veux plus en sortir.

« Pendant qu'elle me parlait ainsi, madame de Carin la considérait avec une épouvante croissante ; un tremblement nerveux s'était emparé d'elle ; son visage prenait à son tour une expression d'égarement ; alors, portant la main à son front, elle s'écria avec d'horribles sanglots :

« – Oh ! oh ! oh ! ils ont réussi, mon Dieu, elle est folle, et moi… et moi…

« Elle balbutia plusieurs fois ce mot et tomba évanouie à mes côtés. Henriette la regarda ; Henriette qui, la veille, paraissait tant l'aimer, la regarda froidement se tordant à terre dans d'affreuses convulsions. D'autres femmes, accourues pendant que tout cela se passait, emportèrent madame de Carin, puis voulurent enlever la petite mendiante à la folle qui l'avait toujours gardée dans ses bras ; mais l'enfant, s'adressant à moi, se mit à crier :

« – Madame, Madame, protégez-moi : c'est ma mère, je l'ai reconnue.

« J'étais comme anéantie. Je ne savais que dire. Cependant on ne voulait tenir compte ni des prières de l'enfant, ni de la fureur de la mère. Heureusement le médecin accourut en ce moment et ordonna qu'on les laissât ensemble ; puis il dit à Henriette qu'on lui laisserait son enfant, et il la reconduisit lui-même dans sa chambre. Je lui avais appris pourquoi je m'intéressais à cette jeune fille, et je le priai de vouloir bien venir m'informer de ce qui se serait passé entre elle et la folle.

« – Madame, me répondit-il, je vais peut-être éclaircir en ce moment un mystère dont je poursuis le secret depuis plusieurs années, et je désirerais avoir un témoin comme vous de ce qui va se passer.

« Nous suivîmes la folle, qui était déjà entrée dans sa chambre : elle tenait son enfant sur ses genoux comme si ce n'eût pas été déjà une grande jeune fille ; elle la berçait et chantait doucement comme pour l'endormir. Puis elle s'interrompait tout à coup pour lui dire :

« – Tu entends bien, ma fille, tu entends bien ? et, si jamais tu sors de cette tombe, tu n'oublieras pas de dire que tu es la fille d'Henriette Buré. Ton père s'appelle…

– Léon Lannois, répondit l'enfant.

« À cette réponse, le médecin tressaillit et me serra le bras comme pour m'avertir d'écouter attentivement.

« – Léon Lannois ! retenez bien ce nom, me dit-il.

« La mère continuait :

« – Et le nom de notre persécuteur, te le rappelleras-tu ?

« L’enfant sembla chercher dans sa mémoire et répondit :

« – Oui, oui, c’est le capitaine Félix Ridaire.

« Le médecin poussa une sourde exclamation de surprise, tandis que moi j’écoutais sans comprendre.

« – Tu sais aussi le nom de ta tante, n’est-ce pas, sur qui j’avais tant compté ?

– Oui, maman, dit l’enfant, Hortense Buré, la femme de mon oncle Louis Buré ; et je me rappellerai aussi, ajouta-t-elle lentement et comme si ces souvenirs lui revenaient un à un, je me rappellerai Jean-Pierre que vous aviez été voir lorsqu’il était malade, le jour où vous rencontrâtes mon père pour la première fois. Je me rappelle tout, ma mère.

– Et tout était vrai murmura le médecin.

« Puis la folle continua :

« – C’est bien, ma fille : regarde bien Félix, regarde bien ton bourreau lorsqu’il va entrer, regarde-le pour le bien reconnaître, si tu le retrouves jamais. Je vais te mettre dans ton berceau pour qu’il ne te voie pas le regarder.

« Pour la première fois en ce moment la jeune fille semblait s’étonner des paroles de la folle, et le médecin, s’approchant d’elle, lui dit tout bas :

« – Faites tout ce qu’elle voudra, mon enfant ; je reviendrai bientôt, et votre protectrice aussi.

« Alors, et sans que la pauvre folle s’en aperçût, il prit un cahier de papier caché dans un coin de la chambre et me le remit en disant :

« – Lisez cela, Madame, et vous, que je sais être une femme d’un esprit élevé, vous me direz alors ce que je dois penser de cette étrange rencontre.

« Ce manuscrit, je l’ai lu, et je vous l’envoie, afin que vous, qui êtes libre, puissiez consulter quelques jurisconsultes sur une pareille affaire. »

Ce manuscrit était à peu de chose près la répétition de celui que nous avons inséré dans le premier volume de ces mémoires, et qui renferme le récit des infortunes d’Henriette Buré. La lettre continuait ainsi :

« J’avais terminé cette lecture et je comparais en ma pensée les souvenirs confus de la petite mendiante et le récit de la malheureuse Henriette ; je m’étais rappelé mot à mot cette scène où l’enfant, en présence de sa mère, avait retrouvé tous les noms qu’elle m’avait dit avoir oubliés et que j’avais reconnus dans le manuscrit d’Henriette.

J'étais épouvantée de ce que je croyais découvrir, lorsque le médecin parut.

« – Eh bien ! me dit-il, vous avez lu, n'est-ce pas ?

– Oui, lui dis-je : la femme qui a écrit cela n'était pas folle.

– Elle l'est maintenant, dit le médecin ; elle avait épuisé dans la douleur et l'espérance tout ce que Dieu lui avait accordé de courage, elle en a manqué pour sa joie et pour la réalisation de l'espoir qui la soutenait.

– Quoi ! m'écriai-je, folle quand elle devrait être heureuse, folle quand il allait être prouvé qu'elle ne l'avait jamais été !

– C'est trop de malheurs, n'est-ce pas ? me dit le médecin, qui semblait plus accablé que moi de cette terrible découverte.

– Mais, lui dis-je tout à coup en me rappelant une autre infortunée, mais madame de Carin ?

– Oh ! pour celle-là, dit le médecin, c'est une véritable idée fixe, tout à fait incurable ; elle a écrit aussi son histoire, et je vous la communiquerai si vous en êtes curieuse. Elle a cela de remarquable, qu'elle est faite avec une précision, une adresse et une hypocrisie dont les gens du monde ne peuvent croire qu'une insensée puisse être capable. Elle a grand soin de cacher la mauvaise conduite qui a forcé son mari à être si sévère envers elle, et c'est à peine si elle prononce dans son récit le nom d'un homme qui a été publiquement son amant.

– Et ce nom, m'écriai-je comme frappée d'une soudaine clarté, et ce nom, c'est celui de M. de Cerny, n'est-ce pas ?

« Le médecin baissa les yeux, et me répondit en homme qui croit avoir été trop loin dans ses confidences.

« – J'ai cru devoir vous prévenir que vous l'y rencontreriez.

– Mais il n'a pas été son amant, Monsieur ! lui dis-je aussitôt.

« Il me regarda avec stupéfaction.

« – Je ne suis pas folle, lui dis-je ; j'ai ma raison, moi ; je suis ici comme coupable d'adultère, j'y suis sur l'accusation de M. de Cerny, et je vous atteste, moi, que M. de Cerny n'a pas été l'amant de madame de Carin, car cela est impossible, et voici pourquoi.

« Et j'ai tout dit au médecin, Armand ; et si vous aviez vu la stupéfaction et l'épouvante de cet homme, vous auriez pu croire que ce jour était destiné à faire douter chacun de sa raison. Il me répondit d'un air consterné :

« – Oh ! s'il ne faut pas croire à cette folie, il faut donc croire à bien des crimes.

« Je ne sais où toutes ces découvertes eussent pu s'arrêter, mais l'entretien que j'avais avec le médecin fut interrompu par l'entrée d'une surveillante qui m'annonça que mon père venait d'arriver. Le médecin se retira, et M. d'Assimbret entra presque aussitôt.

« Vous connaissez mon père, Armand, vous savez qu'il a toujours été un homme du monde, qui a continué sa vie avec la même frivolité qu'il a commencée ; je craignais son abord, je sentais malgré moi que la majestueuse autorité du père ne m'eût pas touchée en lui, et je redoutais encore plus la légèreté avec laquelle il pouvait me parler. Mais je m'étais trompée, il fut indulgent et bon pour moi ; et, tout en me blâmant, il m'excusa, non pas peut-être comme je l'aurais voulu, mais parce que, selon lui, je n'avais pas fait autre chose en ayant un amant que ce qu'avaient fait toutes les femmes qu'il connaissait. Ce qu'il ne me pardonna pas c'était ma fuite ; et ce qui excitait surtout sa fureur, c'était la conduite de M. de Cerny.

« – Un gentilhomme en face d'un gentilhomme, s'écria-t-il, un Cerny en face d'un Luizzi ! et au lieu d'entrer dans votre chambre avec un commissaire de police, il n'y est pas entré avec deux épées ! n'aurait-il pas mieux valu qu'il vous tuât tous les deux ?

« Cette noble colère ou plutôt cette colère noble me fit du bien au cœur ; j'aimai mon père d'avoir préféré ma mort à l'infamie d'un jugement et je lui serrai les mains avec reconnaissance pendant qu'il continuait.

« – Il s'est conduit comme un manant, comme un marchand de la Cité ou un avocat sans cause qui en paye une de son honneur.

– Il s'est conduit, lui dis-je, comme il le pouvait.

« Et comme mon père s'étonnait de cette parole, je lui racontai tout, Armand. Il faut vous l'avouer, il faut vous le dire, sa bonté pour moi, la gravité que lui avait inspirée son nom de père, la rage où l'avait mis la conduite de M. de Cerny, rien ne put tenir contre le récit que je lui faisais, et, lorsque je lui dis le fatal secret de M. de Cerny, il lui prit un rire que rien ne put calmer. Il se roulait sur sa chaise en répétant sans cesse le mot : Impuissant ! Puis il s'écriait au milieu de sa gaieté :

« – Oh ! mes bons parlements, qu'êtes-vous devenus ? Quel procès délicieux nous aurions eu ! Je l'aurais fait examiner par toutes les Facultés de Paris, il n'aurait pas osé sortir sans que les petits enfants lui eussent jeté des pierres, et j'avoue que je n'ai jamais tant méprisé ni détesté les philosophes et la révolution qui ont changé tout cela.

« Je parvins enfin, après beaucoup d'efforts, à le rendre plus raisonnable. Il convint de plusieurs mesures à prendre pour ma mise en liberté, et il me dit qu'il reviendrait me voir, le lendemain, avec B…, notre grand avocat, qu'il avait amené de Paris. C'est en les attendant

que je vous écris cette lettre que mon père vous fera parvenir, car sans lui je n'aurais pu vous l'envoyer. Répondez-moi sous son nom, hôtel de la poste, et annoncez-moi votre retour, car j'ai besoin de vous voir. Renvoyez-moi le manuscrit d'Henriette Buré, après avoir pris toutes les informations nécessaires ; n'oubliez pas que nous avons encore une fille à rendre à sa mère et que je viens de vous citer un triste exemple du malheur que peut causer une reconnaissance imprévue.

« Au moment où j'allais finir ma lettre, Armand, le médecin rentre chez moi et m'annonce que l'état de madame de Carin devient de plus en plus alarmant. Henriette a tout à fait perdu la raison, elle berce son enfant, elle chante, elle lui répète toujours la même chose et se croit enfermée maintenant dans l'horrible prison où elle a donné naissance à sa fille.

« Je finis cette lettre, car le jour tombe, et malgré les égards qu'on a pour moi dans cette maison, je ne puis avoir de lumière ; je vais penser à toi, j'en ai besoin, après toutes les misérables secousses que j'ai éprouvées en si peu de jours. Te souviens-tu de cette voiture, où, mourante de froid et de peur, je te demandais de m'aimer, d'être à moi ? n'oublie pas ce que tu m'as dit. À mesure que je t'écris toutes ces choses dont je viens d'être témoin, le doute envahit mon cœur. Qu'y a-t-il donc de vrai, mon Dieu ! en ce monde ? Et de toutes ces femmes qui m'entourent, serais-je la plus folle, moi qui sens que je ne pourrais vivre si je n'avais foi en toi comme en Dieu ? À bientôt, Armand ; reviens vite ; je ne sais quelle peur me gagne, quel désespoir me prend ; il me semble qu'au moment où j'écris, il m'arrive un malheur ou à toi : cette faiblesse est plus forte que moi ; toi seul peux la vaincre ; viens, viens !

« LÉONIE. »

LVII

COMMENCEMENT D'EXPLICATION.

Les émotions et les pensées d'Armand furent très-diverses durant la lecture de cette lettre ; mais elles ne furent pas en lui ce qu'elles eussent été en un autre, elles le jetèrent dans une tristesse effrayante. Tous ces gens retrouvés sur sa route depuis son départ de Paris jusqu'à ce moment : Petit-Pierre, le vieil aveugle, la mendiante, l'abbé de Sérac, Jeannette, et jusqu'à ce Fernand qui lui promettait un récit qui lui faisait peur, puis Henriette Buré et madame de Carin, tous reparaissaient comme les acteurs d'un drame qui touche à sa fin. Et lui, qui était le principal personnage de ce drame, ne touchait-il pas aussi au dénoûment de sa vie, et avec l'accusation de meurtre qui pesait sur lui, ce dénoûment devait-il avoir lieu sur l'échafaud ? Cette pensée le préoccupa longuement et assez pour qu'il n'entendît pas son geôlier qui était venu lui annoncer que le temps où il devait rester au secret était expiré et qu'il pouvait descendre dans la cour se mêler aux autres prisonniers. Celui-ci, étonné de ce que Luizzi accueillait si indifféremment une nouvelle qui ordinairement causait tant de joie à ceux à qui on l'apportait, la lui répéta en se contentant de lui dire :

– Avez-vous entendu ? je vous ai dit que vous étiez libre.

Ce mot frappa Luizzi, et à son tour il s'écria :

– Libre ! libre !

Et tout aussitôt il s'élança hors de sa chambre, s'imaginant qu'il allait quitter sa prison. Mais à peine eut-il descendu l'escalier qui conduisait dans la cour, qu'il s'arrêta soudainement et se retourna vers le geôlier, qui l'avait suivi en riant, car il paraît prouvé qu'un geôlier peut rire.

– En vérité, lui dit Luizzi, je suis fou ; j'oublie que je ne sais par où je dois sortir de cette maison.

– Sortir de la maison ! lui dit le geôlier ; je vous ai dit que vous pouviez sortir de votre chambre. Avez-vous donc oublié que vous êtes renvoyé devant la prochaine session de la cour d'assises ? Jusque-là toute la liberté qui vous est accordée, c'est celle de vous promener avec vos camarades.

Armand ne répondit pas. Déjà, avant que le geôlier eût fini de lui parler, le souvenir complet de sa position lui était revenu ; la liberté

qu'on lui accordait était devant ses pas, elle se bornait à quatre murs enfermant vingt toises carrées d'espace. Il jeta un regard rapide sur cette cour où se promenaient des hommes hideux, jeunes gens et vieillards, presque tous arrivés à la décrépitude de l'âme, presque tous abrutis par le vice qui mène au crime et par le crime qui mène au vice. Il allait se retirer, lorsqu'il aperçut tout à coup un homme qui le regardait avec attention. Armand eut peur de reconnaître encore quelqu'un qui se fût mêlé à sa vie dans un de ces misérables qui habitaient la même prison que lui. Il allait se retirer, mais cet homme ne lui en donna pas le temps. Il s'approcha rapidement du baron et lui dit d'une voix forte :

– N'êtes-vous pas le frère de la religieuse qu'on appelle la sœur Angélique ?

– C'est moi, dit le baron.

– C'est donc vous à qui je dois la mort de mon père et de mon fils ? dit cet homme.

– Moi ? repartit le baron.

– Je m'appelle Jacques Bruno, fit le prisonnier.

Luizzi le reconnut alors et répondit :

– Vous ici ? vous dans cette maison ?

– Vous y êtes bien, répondit Jacques Bruno.

– J'y suis pour un crime que je n'ai pas commis.

Rien ne peut rendre l'expression de haine et de méchanceté que prit alors le visage du paysan.

– C'est ce que décideront les jurés.

– Mais vous, dit Luizzi, qui vous a amené ici ?

– Une bonne action que j'ai faite : Petithomme avait tué mon père et mon fils, j'ai tué Petithomme.

– Mais, reprit le baron, comment se fait-il que je vous trouve dans la prison de Toulouse pour un crime commis aux environs de Vitré !

– C'est que je n'ai été arrêté qu'hier, et qu'il y a longtemps que j'étais bien loin de mon pays, même avant d'être arrêté.

Luizzi se mit à regarder Jacques Bruno avec une attention plus particulière : il lui sembla un instant avoir revu cet homme depuis le jour où il l'avait quitté dans sa ferme ; mais où l'avait-il vu ? c'est ce qu'il ne put se rappeler. La pensée qui avait préoccupé Luizzi avant que le geôlier vint l'avertir s'empara du baron avec plus de force que jamais ; mais cette fois, au lieu de la repousser avec épouvante, il l'accueillit et s'y livra avec ardeur. Que le dénoûment qui devait

s’approcher dût être fatal ou non, il se sentit pris du désir d’en finir avec ce mystère dont il était entouré et au milieu duquel il marchait en aveugle, trébuchant aux moindres événements de sa vie, s’égarant dans des routes qui semblaient si faciles à tout autre qu’à lui. Ce fut poussé par cette idée qu’il rentra dans sa chambre et se détermina à lire la lettre qui lui avait été écrite par le poëte et qu’il avait jetée de côté avec dédain. Nous la rapportons ici textuellement, mais nous déclarons n’en prendre nullement la responsabilité :

« Mon cher Monsieur,

« Au moment où je vous ai laissé seul sur la route de Sar… à Bois-Mandé avec M. de Cerny, je vous ai promis de vous raconter sinon mon histoire, du moins de vous rappeler notre première rencontre et de vous dire quelle en a été la suite. Souvenez-vous de Bois-Mandé ; souvenez-vous du lit du pape ; souvenez-vous de la jeune fille qui s’est donnée à un voyageur de la voiture où vous étiez ; souvenez-vous que ce voyageur a tué l’homme qui voulait le punir, et qu’il a enlevé la jeune fille qui s’était donnée à lui. Ce voyageur, c’était moi. »

– J’avais raison, murmura Luizzi en lui-même, oubliant dans sa préoccupation que le Diable l’avait déjà averti de cette circonstance ; l’heure est venue, ceci est encore une nouvelle lumière que le sort m’envoie ; et puisse le malheur qui s’attache à moi ne pas avoir fait que j’aie commis encore quelque grave imprudence ! Ma lettre à madame de Cauny, ne l’ai-je pas confiée au postillon qui devait conduire cette Jeannette, que la prédestination m’a fait retrouver peut-être à Bois-Mandé.

Sous l’impression de cette crainte, Luizzi continua la lettre de Fernand.

« Souvenez-vous aussi que je vous avais dit que cette femme semblait porter en elle quelque chose d’extraordinaire. »

Luizzi se rappela cette parole de Fernand, il se rappela aussi que le conducteur, en parlant de cette Jeannette, lui avait fait entendre que son histoire n’était pas celle d’une servante d’auberge, et qu’elle n’était pas faite pour la place où elle se trouvait. Ces circonstances, en revenant à la mémoire d’Armand, redoublèrent sa curiosité et le firent s’avancer plus résolument encore dans la voie de découvertes où il semblait être engagé, et il continua :

« Il n’est pas étonnant que cette jeune fille eût quelque chose d’extraordinaire, car sa position l’était étrangement ; elle était la petite-fille d’un homme de rien, devenu grand seigneur. L’histoire de cet homme est inouïe. Longtemps avant la révolution, il s’appelait Bricoin et était maître de danse. Il était déjà marié avant 89, lorsqu’en 93 ou 94 il lui vint à l’esprit de s’emparer de la fortune et de la main

d'une certaine madame de Cauny, dont il avait fait condamner le mari à mort. Il fit si bien qu'il l'épousa, abandonnant sa première femme et une fille nommée Mariette qu'il avait eue d'elle. À cette époque, et pour échapper à la loi qui eût pu le condamner comme bigame, il changea de nom et prit celui de M. de Paradèze, et, par un bonheur qui n'arrive ordinairement qu'aux plus vils criminels, sa femme mourut avant d'avoir pu découvrir ce qu'il était devenu et laissa sa fille dans la misère la plus profonde, misère dont elle ne se sauva qu'en se livrant à la débauche. »

Ce nom de Mariette, ce mot de débauche, cet abandon à Toulouse, tout cela se réunit en un coup dans l'esprit de Luizzi et lui rappela ce que lui avait dit la Périne d'une fille nommée Mariette, qu'elle aurait livrée au père de Luizzi. Jeannette serait-elle sa sœur ? et lui-même aurait-il aidé alors à sauver celui qui devait la perdre, comme il avait livré son autre sœur Caroline au misérable qui la tenait dans ses mains ? Il n'osa s'arrêter à cette supposition extravagante et continua à lire cette lettre dans un état d'anxiété de plus en plus poignant.

« Il n'en fut pas de la fille comme de la mère. Elle parvint à découvrir le nom que son père avait pris et le lieu qu'il habitait, et, il y a vingt-deux ans à peu près, elle se rendit à Bois-Mandé chez M. de Paradèze, emportant avec elle l'enfant qu'elle avait eu dans la maison de prostitution de la Périne. »

Cette circonstance fit tressaillir le baron. En effet, plus il avançait dans cette lettre, plus il voyait se confirmer le pressentiment qui l'avait averti qu'elle renfermait d'étranges révélations. Pour tout autre homme qu'Armand, pour toute autre vie que la sienne, il eût fallu des preuves bien plus convaincantes pour faire naître seulement le soupçon que Jeannette était sa sœur ; mais, après tout ce qui lui était arrivé de surprenantes rencontres, il n'hésita pas à prendre la demi-révélation de Fernand pour un avertissement du sort, quoiqu'il ne supposât pas que le secret qu'il venait de découvrir était loin du terrible secret qui lui restait à apprendre. Cependant il continua la lettre de Fernand :

« Lorsque Mariette arriva à Bois-Mandé, armée de l'acte de mariage de sa mère et de l'acte de naissance qui attestait qu'elle était fille de Bricoin, elle effraya assez le vieillard pour le forcer à se charger du soin de son existence et de celle de sa fille. M. de Paradèze garda l'enfant près de lui, et envoya Mariette à Toulouse avec une pension assez misérable pour que cette fille fût obligée de prendre du service dans une maison de la ville. Par une adresse digne de cette fille, elle avait caché soigneusement à son père la mort de madame Bricoin, afin de faire obéir M. de Paradèze par la crainte d'une accusation de bigamie ; mais elle était partie à peine depuis un an de chez son père, que celui-ci apprit la mort de sa première femme. Alors se sentant libre

de toute crainte, mais ne pouvant supprimer la pension qu'il avait légalement reconnue à sa fille légitime, il chassa sa petite-fille de chez lui, et, avec quelque argent, il la plaça dans l'auberge où je la rencontrai, et où elle fut élevée jusqu'au jour où je l'en arrachai.

« Vous devez vous rappeler encore, mon cher Monsieur, qu'à cette époque vous étiez venu de Toulouse avec une femme nommée Mariette : c'était la mère de Jeannette, bonne mère, bien digne du père dont elle était née ! Vous devez vous rappeler encore avec quel soin elle se tenait voilée. Voici quelle en était la raison : toute la tendresse qu'elle avait eue pour son enfant, tant qu'elle pouvait espérer qu'elle intéresserait Bricoin en sa faveur, s'en était allée de son âme le jour où son enfant avait été chassée du château ; et quoiqu'elle sût que sa fille, belle, innocente et pure, habitât Bois-Mandé, elle y était passée sans vouloir être reconnue, craignant que la servante d'auberge ne demandât quelque secours à sa mère, servante de bonne maison ; mais ce qu'elle n'avait pas espéré de sa fille paysanne, sans grâce et sans séduction, elle l'espéra de Jeannette devenue entre mes mains élégante, et restée, grâce à la nature, la plus rusée coquine qui existe dans ce monde. Mariette nous retrouva à Paris ; Mariette m'enleva sa fille, car Mariette avait quelqu'un à qui la vendre, et elle savait comment on est vendu. Elles quittèrent Paris ensemble, et il fallut un hasard bien extraordinaire pour me la faire retrouver à Toulouse, il y a un an environ.

« Dans mon désespoir amoureux, je m'étais engagé. Je rêvais la gloire militaire, au commencement d'une révolution à laquelle je croyais le bras assez fort pour ramasser celle de l'empire. J'étais devenu sergent-major d'une compagnie où j'avais pour lieutenant un certain Henri Donezau ; il avait été l'amant de Jeannette et l'avait ramenée d'Aix, où sa mère lui avait appris l'infâme métier qu'elle-même avait fait autrefois. Je servais de secrétaire à cet ignoble Donezau dans une intrigue qu'il avait, disait-il, avec une religieuse de Toulouse : mais un jour d'ivresse il nous avoua que cette correspondance n'avait d'autre but que de cacher celle qu'il avait directement avec une novice du nom de Juliette. Ce fut dans ce même souper qu'un certain comédien, nommé Gustave, m'apprit que cette Juliette n'était autre que la fille de Mariette, laquelle Mariette se cachait à Auterive sous le nom de madame Gelis, tandis que Jeannette avait pris celui de Juliette. »

À cette révélation qui dépassait de si loin toutes les autres, à cet épouvantable secret qui jetait pour le baron un jour si effrayant sur ce qui s'était passé entre lui et cette femme, la lettre de Fernand tomba de ses mains ; il regarda autour de lui d'un air effaré, comme un homme qui se sent pris dans les réseaux inextricables d'une destinée plus forte.

Tout le courage qu'il avait eu un moment pour avancer dans cette voie de sinistres révélations l'abandonna tout à coup, et il serait presque impossible de dire toutes les nouvelles terreurs qui entrèrent dans l'esprit de Luizzi. Juliette sa sœur, aux mains de laquelle il avait laissé Caroline ; Juliette la petite-fille de M. de Paradèze, mari de l'infortunée madame de Cauny à qui il avait enlevé sa fille ; Juliette, qu'il avait sans doute rencontrée à Bois-Mandé, et qui avait pu s'emparer de la lettre qu'il avait écrite à madame de Paradèze pour lui annoncer que sa fille n'était pas perdue ; Juliette, qui probablement avait intercepté la lettre qu'il avait écrite de Fontainebleau à madame Donezau, et qui, sans doute, apprenant ainsi le rendez-vous qu'il avait donné à Caroline, avait enseigné à M. de Cerny la route qu'ils avaient suivie avec Léonie et avait lancé le comte sur leurs traces ; Juliette, ancienne maîtresse de Gustave de Bridely, qui avait pu savoir de lui l'existence d'Eugénie Peyrol, et qui sans doute ne s'était rendue à Bois-Mandé que pour achever la perte de cette malheureuse femme : tous ces événements possibles, toute cette complication de circonstances inouïes étourdirent le baron et lui donnèrent un vertige pareil à celui que pouvait éprouver son aïeul Lionel lorsqu'il vit s'acharner à sa poursuite ces fantômes vivants qui le poursuivaient dans les ténèbres éclairées par l'incendie et l'orage ! Et ce délire fut sans doute le même, car il eut le même résultat, Armand, qui depuis un mois avait résisté à la tentation de la solitude, à la tentation du besoin d'apprendre le sort de tous ceux qu'il aimait, ne résista pas à l'effroyable confusion qu'il sentit dans sa tête, et il appela Satan. Satan parut.

LVIII

– Tu avais raison, maître, tout cela est vrai ; une fois en ta vie tu as compris tout ce qu'on pouvait faire de mal quand on n'était qu'un être mortel.

– Ainsi, Juliette… ? s'écria le baron.

– Juliette a perdu ta sœur Caroline en la faisant épouser par son amant ; Juliette a perdu tout à fait madame de Cerny en surprenant la lettre que tu as écrite à ta sœur et en la livrant au comte ; Juliette, avertie par Gustave de Bridely de la naissance d'Eugénie Peyrol, s'est rendue à Bois-Mandé pour empêcher que la mère ne reconnût son enfant. Tu as aimé trois femmes en ta vie, des trois sentiments qui donnent seuls du bonheur au cœur de l'homme : Eugénie comme une amie, Caroline comme une sœur, madame de Cerny comme une maîtresse. Elle les a perdues toutes les trois. N'est-ce pas, mon maître, que j'avais raison le jour où je te disais que j'avais besoin de cette fille, et qu'elle me servirait à merveille pour faire des actions infâmes ?

Luizzi restait anéanti devant cette parole insolente de Satan. Ce n'était plus ni le fat impertinent, ni l'abbé coquet, ni l'esclave malais, ni le notaire grotesque, ni le manant hideux ; ce n'était plus aucun des personnages sous lesquels Satan lui était tant de fois apparu ; ce n'était plus même l'ange déchu qu'il avait vu pour la première fois au château de Ronquerolles, si fier dans sa défaite, si beau dans sa dégradation ; c'était le Dieu du mal, hideux dans sa forme, hideux dans l'expression de sa figure, ayant toute la bassesse, toute la méchanceté, toute la férocité et tout le cynisme du vice. Luizzi le regardait et tremblait ; Luizzi, pour la seconde fois, se sentait pris de cette terreur et de ce désespoir qui avaient déjà failli le précipiter aux genoux de Satan, et, comme il luttait encore, celui-ci continua :

– Oui, c'est Juliette qui a perdu tout ce que tu as aimé dans ce monde : digne héritière de cette famille d'inceste et d'adultère, elle a eu tous les vices que j'avais promis à ta race. Elle m'appartient comme m'appartiennent tous ceux qui ont dans leurs veines du sang de Zizuli.

– Pas encore, Satan, pas encore, s'écria Luizzi. Il en est un qui t'échappera, je te le jure.

– Je le lui souhaite, dit Satan ; d'ailleurs, qu'est-il besoin qu'il se donne à moi volontairement ? Qu'est-il besoin d'un pacte pour qu'il m'appartienne ? N'ai-je pas ma Juliette pour le perdre, celui-là ? N'est-ce pas elle qui, pouvant le délivrer de l'accusation qui pèse sur lui, le

laisse dans sa prison et le destine à mourir sur l’échafaud ?

– Elle ? Juliette ? s’écria Luizzi, elle pourrait me sauver ?

– Elle le peut, maître. À l’heure où tu étais depuis longtemps de retour, elle était encore avec M. de Cerny : ce n’est qu’à Bois-Mandé qu’elle l’a quitté, car c’était elle qui voyageait avec lui. M. de Cerny était dans cette chaise de poste que tu as rencontrée à quelque distance de Bois-Mandé, et au moment où je t’ai quitté ; il s’y tenait caché. L’enfant qui t’avait averti atteignit la voiture pendant que le postillon l’avait abandonnée pour aller boire, comme tu l’as déjà appris. Tous les vices, vois-tu, s’aident à merveille pour compléter un malheur. L’enfant ne vit que Juliette, qu’il pria de prévenir le premier voyageur qu’elle rencontrerait, en lui disant ce qu’il venait de faire pour toi ; et comme elle lui demanda (poussée par quelque mauvais génie qui préside à toutes les mauvaises actions de cette femme), comme elle lui demanda quel était ce voyageur qu’elle avait aperçu sur la route, le petit Jacob répondit naïvement : « J’ai entendu qu’on l’appelait M. le baron de Luizzi. » Tu comprends, mon maître, que la nouvelle devait être agréable pour M. de Cerny, qui te poursuivait, et qui, ne te sachant pas dans la pénurie où tu es en ce moment, s’imaginait que tu courais la poste vers Toulouse. Sur sa demande, Juliette rappela l’enfant, qui s’en retournait déjà, et s’informa du temps que vous resteriez à l’auberge avant de repartir. L’enfant lui répondit que vous ne pouviez vous mettre en route avant le lendemain. C’était plus de temps qu’il n’en fallait à M. de Cerny pour te rejoindre, et ce ne fut que lorsque la nuit fut bien close et lorsqu’il était sur le point d’arriver au but du voyage de Juliette, qu’il descendit furtivement de voiture et retourna sur ses pas armé de deux épées. Elles ne lui servirent ni contre toi, ni contre son assassin ; car, à l’endroit précis où je te quittai, un coup de fusil, parti du taillis qui borde la route, l’étendit mort. Ce fut alors que l’assassin le traîna dans le taillis ; ce fut alors que, surpris sans doute par l’arrivée de quelques bûcherons attardés, il fut forcé d’abandonner son cadavre avant de le dépouiller, et qu’il créa contre toi cette circonstance accablante que le comte n’avait pas été tué par des brigands, mais par un ennemi personnel, qui avait à sa mort un intérêt plus haut que celui de le voler. Or quel autre, mon maître, a pu avoir un plus grand intérêt que toi à la mort de M. de Cerny ?

– Et Juliette sait cela ?

– Elle sait qu’à neuf heures précises du soir M. de Cerny la quittait et qu’à neuf heures précises du soir tu écrivais, à six lieues de là, ta lettre à madame de Cauny ; cette lettre, elle s’en est emparée.

– Et elle connaît sans doute le coupable ? dit Luizzi avec une expression forcée de sarcasme qui ne montrait que son impuissance à lutter avec un aussi terrible ennemi que Satan.

– Elle n’en a pas le plus léger soupçon.

– Ah ! je le connais, moi ! s’écria Luizzi.

– Et tu le nommes ?…

– Jacques Bruno.

– Ah ! fit le Diable d’un air étonné, c’est Jacques Bruno. Eh bien ! te voilà sauvé ; tu diras cela aux jurés, et ils te croiront tout de suite.

Cette froide raillerie de Satan déconcerta le baron ; il comprit l’impossibilité d’articuler une pareille dénonciation devant un tribunal, sans autre preuve que son assertion et que la pensée soudaine en lui que le visage qu’il avait cru reconnaître le soir sur la route de Bois-Mandé n’était autre que celui de Jacques Bruno. Alors, comme un homme qui se noie et qui se rattrape à tout ce qui est à sa portée, fût-ce à un fer rouge ou à une lame de rasoir, il reprit :

– Mais j’ai la déposition de Juliette.

– Autre moyen très-ingénieux, fil le Diable, et qui peut certainement te sauver ou te perdre tout à fait ! cela dépendra de ta bonne sœur Juliette.

– Et quel intérêt peut-elle avoir à me perdre ? dit Luizzi.

– Quel intérêt peut-elle avoir à te sauver ? reprit le Diable. Ah ! si tu lui avais donné quelque cinq cent mille francs de fortune comme à ta bonne sœur Caroline, si tu ne lui avais pas seulement enlevé son amant ou si seulement tu étais devenu le sien…

– Quelle horreur !

– Cela n’a pas tenu à toi, mon maître, tu en avais quelque envie. Que veux-tu ? cela manque à ton histoire, mais l’infamie de l’échafaud fera compensation à l’inceste qui manque.

– Oh ! non, non, dit Luizzi, tu auras beau faire, Satan, je n’y périrai pas, et ce sera Juliette, ce sera celle sur qui tu as compté pour me perdre qui me sauvera ; je lui payerai la vérité plus cher qu’on n’a jamais payé un mensonge.

– Voilà qui est bien, dit Satan, tu rendras Juliette plus riche que Caroline, tu doreras le vice à un titre plus élevé que la vertu. Véritablement tu fais tous les jours des progrès.

– Eh bien ! soit, dit Luizzi ; puisque dans ce monde tout est infâme, je serai infâme ; puisque parmi les hommes tout est à vendre, j’achèterai tout.

– Tu n’en seras pas moins dupe, baron, car d’ordinaire on ne paye pas ce qu’on a le droit d’avoir, il n’y a que les fripons qui achètent une bonne réputation, il n’y a que les coupables qui se ruinent pour se faire

absoudre. Toi, tu achètes l'absolution d'un crime que tu n'as pas commis : niais, pauvre niais !

– Soit encore, dit Luizzi, je le serais bien plus de me laisser condamner… Dis-moi où est Juliette, dis-moi où je puis lui écrire, et je me charge de mon salut.

– À l'heure où tu me parles, elle est chez M. de Paradèze, son grand-père, et, quoique j'aie toujours refusé de te dire un mot de ce qui concerne ton avenir, je veux bien t'aider dans l'effort que tu tenteras pour ton salut, je t'assure que ta lettre la trouvera encore chez son grand-père.

– C'est assez, dit Luizzi.

Et d'un geste il ordonna à Satan de se retirer.

LIX

TRIOMPHE DE L'AMOUR FRATERNEL.

La résolution que Luizzi avait prise dans un moment de désespoir n'était pas si facile à exécuter qu'il se l'imaginait : la lettre qu'il lui fallait écrire à Juliette n'était pas seulement une action honteuse, c'était aussi une œuvre difficile. Comment dire à cette femme qu'il la connaissait, et comment ne pas l'accabler des reproches les plus mérités ? Comment lui dire qu'il savait qu'elle était avec M. de Cerny, et ne pas lui demander compte de ce qu'elle avait dénoncé à celui-ci la route qu'avait prise la comtesse ? Cependant Luizzi ne recula pas devant cette œuvre. Le baron avait un de ces esprits qui ont une déplorable facilité pour trouver des raisons plausibles à tout ce qu'ils font ; le baron était un de ces hommes capables de soutenir avec quelque avantage la thèse d'un de nos plus gros faiseurs de vaudevilles patriotiques, qui disait un jour qu'il n'y a qu'un sot ou qu'un fripon qui ne change pas d'opinion. Or, l'intérêt qui poussait Luizzi à changer d'opinion sur le compte de Juliette était autrement important qu'une croix d'honneur ou la pension de douze cents francs qui a inspiré à notre gros vaudevilliste l'axiome que nous venons de rapporter. Il s'agissait pour le baron de la vie ou de la mort, de l'honneur ou de l'infamie, de la vie mortelle et de l'honneur, apparent à la vérité ; car, pour ce qui était de l'avenir de son âme ou du témoignage de sa conscience, il en faisait bon marché, comme les trois quarts et demi de l'humanité.

Il se mit donc à l'œuvre. Il écrivit une lettre, en écrivit deux, en écrivit dix, vingt ; mais, à la première, le ressentiment de tout le mal qu'avait fait Juliette perçait à chaque ligne, il lui faisait honte de sa conduite et en appelait à ses bons sentiments. Cette lettre, il la laissa dormir quelques heures, mais il la relut au moment de la remettre à M. Barnet, qu'il avait chargé de l'expédier, et cette lecture le persuada facilement qu'une femme comme Juliette ne tiendrait aucun compte des reproches et serait peu sensible à un appel sentimental. La seconde avait moins d'amertume, glissait davantage sur un retour vers le bien et commençait à effleurer le chapitre de l'intérêt vénal ; mais cette lettre était encore bien loin de ce qu'il croyait capable d'amener Juliette à une révélation sincère de la vérité. Enfin, de lettre en lettre, et toujours mécontent de lui-même en ce sens qu'il ne se trouvait ni assez bas ni assez oublieux du mal que lui avait fait cette fille, il laissa

passer près d'une semaine, et, durant cette semaine, rien ne vint le détourner de sa fatale résolution. Il écrivit à madame de Cerny, et madame de Cerny ne lui répondit pas ; il écrivit à madame Peyrol, et madame Peyrol ne lui répondit pas. Au bout de quinze jours, il en était arrivé au plus fâcheux état où jamais se fût trouvée son âme : il douta de ces trois femmes. Ce fut alors qu'il écrivit à Juliette la lettre suivante.

Quoi que nous en ayons, Luizzi est notre héros, il a été notre ami ; et, si nous avons dit combien il s'écoula de temps avant qu'il écrivît la lettre que nous allons rapporter, c'est que nous voulons qu'on sache bien qu'il ne descendit que degré à degré et presque insensiblement le chemin qui mène à la lâcheté, et qu'il lui fallut l'abandon de tout ce qu'il aimait pour l'y pousser tout à fait.

Voici sa lettre :

« Mademoiselle,

« Un hasard m'a appris quels étaient les liens de parenté qui nous unissaient. J'en ai été vivement heureux ; il semblait que la tendre affection que vous portiez à Caroline fût un pressentiment de votre cœur, et que l'affection que je ressentais pour vous fût un avertissement du mien. Ce bonheur est d'autant plus grand pour moi que ce que j'ai fait déjà pour une sœur chérie, je pourrai le faire pour une autre ; et j'espère, aujourd'hui que je vous connais, réaliser bientôt le plus cher de mes vœux. L'accusation absurde qui me retient en prison tombera aisément devant les preuves que j'ai à donner, et surtout en face d'un témoignage que j'aurais déjà invoqué judiciairement, si je ne voulais le devoir à la spontanéité d'une amitié que vous m'accorderez maintenant, je l'espère. Je vous attends à Toulouse ; vous viendrez, n'est-ce pas ? J'ai beaucoup de choses à vous dire.

« Votre frère et votre ami,

« ARMAND, baron de LUIZZI. »

Une fois que Luizzi eut écrit cette lettre, il la cacheta et ne voulut plus la relire. Il n'avait pas fait partir les autres parce qu'elles n'atteignaient pas son but ; il n'eût peut-être pas fait partir celle-là parce qu'elle le dépassait.

Cependant le temps de son jugement approchait ; sa lettre était partie depuis plus de huit jours, et nulle réponse ne venait. Ce que Luizzi n'avait pu obtenir par une voie indigne, il pensa l'arracher par une citation judiciaire. Il fit assigner Juliette comme témoin, et le jour fatal arriva sans qu'il sût si elle comparaîtrait ou non. Ce fut une belle solennité ! Toutes les grandes dames de Toulouse s'y trouvaient dans leurs plus beaux atours. Tout ce que la noblesse avait d'illustre, tout ce

que la bourgeoisie avait de distingué, tout ce que le barreau avait de plus célèbre, était réuni dans cette enceinte. La cour prit séance, les jurés prêtèrent serment et l'accusé put reconnaître au milieu d'eux l'honorable M. Félix Ridaire, un des plus riches propriétaires du département de la Haute-Garonne, et le grave Ganguernet, qui siégeait le sourire aux lèvres. Les faits de la cause étaient clairs, précis et irrécusables. M. de Cerny, parti en poste d'Orléans, avait dû quitter sa voiture pour monter dans la diligence où se trouvait le baron. Ceci était établi par la feuille de route du conducteur, par le témoignage de plusieurs voyageurs et particulièrement par celui de M. Fernand, qui avait causé avec l'accusé et M. de Cerny jusqu'au village de Sar…, où tous deux avaient précédé la diligence. M. Fernand les avait laissés seuls ensemble, et quand le petit Jacob, envoyé à leur poursuite, était arrivé près du baron, M. de Cerny avait disparu ; l'enfant se rappelait fort bien, et son témoignage était positif, que le baron l'avait détourné d'aller à la poursuite de M. de Cerny en lui disant que le voyageur devait être au diable. Cette déposition était corroborée du témoignage du père de l'enfant, à qui Luizzi avait déclaré qu'il avait essayé vainement de continuer sa route. D'un autre côté, les deux épées trouvées à côté de M. de Cerny semblaient prouver qu'un duel avait été arrangé entre le mari et l'amant, tandis que le corps, frappé par derrière de deux balles, montrait sans aucun doute que le baron avait fait un assassinat d'une affaire d'honneur. Le cadavre n'avait point été dépouillé, ce qui constatait clairement que M. de Cerny n'avait pas été la victime de brigands. Puis venaient l'arrivée secrète de Luizzi à Toulouse, la demeure qu'il y avait choisie, les précautions d'argent qu'il avait prises, tout, jusqu'à son indifférence pour le pays où il voulait aller, pourvu qu'il quittât la France. C'était enfin un joli chef-d'œuvre d'acte d'accusation très-capable de faire pendre deux innocents au lieu d'un.

À cela Luizzi objectait, pour toute défense, que personne n'avait vu ni lui ni M. de Cerny porteurs d'épées, et que par conséquent cette circonstance prouvait que les véritables assassins avaient dû abandonner ces épées à côté de M. de Cerny, après l'avoir tué. On attendait dans une vive anxiété, lorsque, l'appel des témoins ayant été fait et Juliette n'ayant pas répondu, l'avocat de Luizzi se leva pour demander la remise de la cause à une prochaine session, vu l'importance de ce témoin ; mais l'huissier annonça que la demoiselle Juliette venait d'arriver à l'instant même et qu'elle était prête à comparaître devant la cour. Alors les débats commencèrent ; on lut l'acte d'accusation, et il en résulta contre Luizzi un sentiment de mépris et d'indignation.

Il n'entre pas dans l'intention de ce récit de faire un article dramatisé de la *Gazette des Tribunaux,* de donner des mots heureux à

certains témoins, de prêter un jargon inintelligible à quelques autres, de faire dire de grosses bêtises aux jurés, de raconter avec quel soin le président des assises s'acharne à découvrir la culpabilité de l'accusé, de montrer l'avocat du roi entourant les témoins de questions captieuses pour leur apprendre ce qu'ils ignorent de manière à ce qu'ils aient l'air d'avouer ; mais nous devons rapporter l'un des incidents les plus remarquables de cette séance, et le dénoûment qu'elle amena.

L'attention était fatiguée, les dépositions des témoins qui venaient sans cesse raconter la disparition de M. de Cerny demeuré seul avec M. le baron, ou le soin qu'Armand avait mis à cacher sa présence à Toulouse, n'excitaient plus aucun intérêt ; la conviction de chacun était faite, lorsque enfin on appela Juliette. Tous les regards se tournèrent vers la porte par où elle entra. Luizzi l'interrogea du regard, et du regard elle sembla lui promettre de venir à son aide. Le président lui fit prêter serment de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ; Juliette le prêta d'une voix ferme et assurée. Tous les regards étaient fixés sur elle. On chuchotait, on la trouvait belle, charmante, gracieuse ; elle inspira tant d'intérêt qu'il en rejaillit quelque peu sur l'accusé, dont plusieurs personnes savaient que c'était la sœur. Enfin elle prit la parole, et, baissant humblement les yeux, elle répondit :

– J'ai quitté Orléans avec M. de Cerny, il était dans ma voiture ; nous n'avons rejoint la diligence qu'au village de Sar…, où elle s'était brisée. Il était à peu près sept heures du soir lorsque nous rencontrâmes le baron seul à pied sur la route. M. de Cerny était encore dans ma voiture à ce moment, et il était neuf heures sonnées à Bois-Mandé lorsqu'il me quitta pour retourner sur ses pas et rejoindre le baron de Luizzi, à qui il avait à demander compte d'une injure que j'ignorais.

À cette déposition de Juliette, le cœur de Luizzi se dilata ; il lui sembla que son salut venait de lui apparaître tout à coup ; mais il fut ramené à la vérité de sa position lorsqu'il entendit le murmure désapprobateur qui suivit les paroles de Juliette. Félix Ridaire prit la parole.

– Je prie monsieur le président, dit-il, de demander au témoin pour quelle cause M. de Cerny se trouvait dans sa voiture.

– Il avait affaire à Toulouse, et nous voyagions en compagnie ; une fois arrivé à Bois-Mandé, il devait continuer seul sa route.

Tout à coup l'avocat du roi se leva, et, se coiffant de son bonnet galonné :

– Avant de pousser plus loin les questions, dit-il, je prie la cour de me donner acte de mes réserves contre ce témoin. D'après les témoignages du conducteur, du postillon, de M. Fernand, d'après

l'aveu de l'accusé lui-même, M. de Cerny était dans la diligence plusieurs heures avant d'arriver au village de Sar… et le témoin vient de vous dire que lui et M. de Cerny n'avaient atteint la diligence qu'au village de Sar… Il y a ici faux témoignage évident ; et lorsque je vous aurai révélé les liens qui attachent le témoin à l'accusé, vous reconnaîtrez que ç'a pu être un sentiment louable qui l'a égarée, mais qui ne devait pas aller jusqu'à lui faire commettre un parjure dans cette enceinte révérée.

– Je jure, s'écria Juliette, qui véritablement ne comprenait rien à la réquisition du procureur du roi, je jure que ce que j'ai dit est la vérité.

– Mademoiselle, fit le président en l'interrompant paternellement, la cour veut user d'indulgence envers vous. Dans sa rigoureuse justice, elle devrait ignorer la parenté qui vous unit à l'accusé, et, ne considérant que votre qualité de témoin, elle devrait punir sévèrement une déposition si contraire à tous les témoignages que nous avons entendus jusqu'à ce moment ; mais elle veut bien comprendre que la légitimité des liens n'en font pas toujours la force, et que votre dévouement pour un frère que vous chérissez a pu vous inspirer un mensonge, coupable sans doute, mais sur lequel elle ferme les yeux.

– Cependant… reprit Juliette.

– N'insistez pas davantage, lui dit le président, car j'ai déjà peut-être outrepassé mon devoir. Par intérêt pour vous, par intérêt pour l'accusé lui-même, auquel une déposition aussi mensongère ne peut que porter préjudice en montrant la nullité de ses moyens de défense, n'ajoutez pas un mot de plus. Huissier, faites retirer le témoin.

Juliette sortit au milieu de l'attendrissement général, et chacun disait en la voyant passer :

– Voilà un modèle d'amour fraternel ! Elle n'a pas réussi, mais son action n'en est pas moins noble et digne du respect et de l'admiration des cœurs honnêtes.

Elle sortit, disons-nous, et ce triomphe qu'elle obtint empêcha d'écouter le magnifique exorde de l'avocat du roi, qui prononça un réquisitoire fulminant contre un homme qui, après avoir enlevé à M. de Cerny une épouse qu'il adorait et dont il faisait le bonheur, avait lâchement assassiné celui qu'il avait déshonoré ; un homme qui, placé dans les rangs les plus élevés de la société, avait embrassé une carrière de crimes ; un homme qui avait traîné dans la boue l'illustre nom de la vertueuse famille des Luizzi ; un homme qui… un homme que… etc., etc.

Le ronflement oratoire de l'avocat général dura cinquante-cinq minutes. La défense ne fut pas moins belle et dura cinquante-six minutes. Le résumé, horriblement impartial, dura vingt et une minutes.

La délibération du jury dura treize minutes, nombre fatal ; et, au bout de deux heures vingt-cinq minutes, le baron de Luizzi fut condamné à mort à l'unanimité.

Depuis la déposition de Juliette, Luizzi n'entendait plus, n'écoutait plus. Ce qu'on pouvait dire contre lui et ce qu'on pouvait dire en sa faveur lui était devenu également indifférent. Une rage indicible s'était emparée de lui ; il avait reconnu la main de Satan dans le dernier coup qui venait de lui être porté ; et cette Juliette, sortie noble et intéressante de ce tribunal dont il était sorti déshonoré et condamné, lui parut la preuve convaincante que le mal était seul destiné à triompher dans ce monde ; il rentra donc dans sa prison avec la résolution inébranlable de demander son salut au mal, à quelque prix que ce fût, si son salut était encore possible. Il appela Satan.

– Eh bien ! mon maître, lui dit le Diable en riant, la société a été plus sage que toi, elle s'est rappelé l'histoire de cet ancien qui, ayant demandé le bonheur pour ses enfants, les vit s'endormir du sommeil de la mort. Elle t'a condamné au bonheur, et ce choix que tu devais faire bientôt, selon les termes de notre pacte, et qui sans doute te paraissait si difficile, elle l'a fait pour toi.

– Et penses-tu que j'accepterai ? dit le baron.

– Je ne sais comment tu pourras échapper.

– Allons, Satan, fit Luizzi qui avait retrouvé toute son énergie, ne perds pas ton temps à m'amener à une mauvaise résolution que j'ai déjà prise. Déjà deux fois tu m'as sauvé à la condition que je t'abandonnerais un temps déterminé de ma vie ; quel temps te faut-il pour me faire sortir d'ici, comme je suis sorti des prisons de Caen, innocent, riche et bien portant ?

– Il me faudrait plus de temps que tu n'en as à me donner, mon maître. Nous sommes au 1er décembre 183., et d'aujourd'hui en un mois il faut que tu aies fait choix de la chose qui doit te rendre heureux et te soustraire à mon pouvoir ; tu sais que, si tu n'as pas fait ce choix, ton être m'appartient à partir de ce dernier jour ?

– Et tu sais aussi, dit Luizzi, que, si je meurs avant de l'avoir fait, je t'échappe, ou du moins je rentre dans les chances communes à toutes les âmes dont le sort est entre les mains de Dieu. Ton intérêt est donc de me sauver si tu espères encore t'emparer de moi. Le Diable se mit à rire, puis répondit tranquillement au baron :

– Eh ! mon maître, crois-tu que tu ne m'appartiennes pas déjà ?

– C'est ce que je ne veux pas discuter, dit Armand, je t'ai proposé un marché ; veux-tu, oui ou non, l'accepter ?

– Écoute, dit Satan, nous sommes probablement destinés à vivre

éternellement ensemble ; or je ne veux pas avoir chez moi un damné qui dirait à tout venant que j'ai manqué de procédés envers lui. Tu es un peu de ma parenté aussi, baron de Luizzi, car tu es de la race de ce bon fils d'Ève qui a commis le premier meurtre. Je veux être bon Diable pour mes cousins, à quelque degré éloigné qu'ils puissent être. Il te reste trente et un jours avant le choix qu'il faut que tu fasses ; donne-m'en trente, et tu sortiras d'ici non-seulement innocent, riche, bien portant, mais encore intéressant comme la victime d'une odieuse persécution et d'une erreur inouïe. Il manque à tous les titres que tu as à la faveur des hommes la célébrité, je te la donnerai.

– Et si je te donne, moi, ces trente jours, que me restera-t-il donc ?

– Vingt-quatre heures pour faire un choix qui ne demande qu'une seconde. Si tu as vu tout ce que tu as vu sans savoir où est le bonheur, tu ne le sauras jamais. Si tu choisis bien, j'ai perdu la partie ; si tu choisis mal, je l'ai gagnée. C'est un coup de dés où nous devions arriver l'un et l'autre, et ce n'est véritablement qu'un coup de dés. Pascal jouait à pile ou face l'immortalité de l'âme, et Jean-Jacques Rousseau visait un arbre avec une pierre, bien décidé à ne pas croire en Dieu s'il n'attrapait pas l'arbre ; tu as sur ces deux immenses génies l'avantage de ne pouvoir douter de Dieu ni de l'immortalité de l'âme, toi qui as vu le Diable en personne et qui as fait marché de ton âme avec lui. Je n'ai même rien négligé pour le reste de ton éducation : je t'ai montré les beaux salons, je t'ai montré les chambres bourgeoises, je t'ai montré les chaumières, les mansardes ; tu as rencontré dans ta vie des hommes de loi, les magistrats, les négociants, les financiers, les médecins, les comédiens, les filles publiques ; tu as eu affaire à tout ce qui compose à peu près la société, et tu dois savoir à quoi t'en tenir sur son compte.

– Pas encore, dit le baron, car il me reste à savoir ce que sont devenues les trois seules femmes, bonnes et dévouées, que j'aie rencontrées en ma vie.

– Est-ce leur histoire que tu veux ? reprit le Diable : je vais te la raconter, je serai complaisant jusqu'au bout. Dis-moi par qui tu veux que je commence. Seulement écoute l'heure qui sonne : je veux absolument trente jours sur les trente et un qui te restent à vivre, et le temps que durera le récit que je vais te faire, je le retrancherai sur les vingt-quatre heures que je te laisse. Tu es libre de m'écouter avant ou après : je ne commencerai mon récit qu'à cette condition, et ce récit tu pourras l'interrompre quand il te plaira.

Luizzi n'hésita pas. Le choix qu'il voulait faire était arrêté depuis sa sortie de l'audience de la cour d'assises, et peu lui importait, une fois délivré de la condamnation qui pesait sur lui, d'avoir un mois ou une heure pour se prononcer. Il dit donc à Satan :

– Tu peux commencer ; je t’écoute.

Alors Satan prit la parole.

LX

UNE HONNÊTE FEMME.

– Voici ce qui est arrivé à ta sœur Caroline, si c'est par celle-là que tu veux que je commence.

Luizzi fit un signe d'assentiment, et le Diable commença.

– Tu ne connais pas ta sœur, baron ; tu n'as jamais su voir en elle qu'une jeune fille sans expérience et exaltée, qui s'est maladroitement éprise d'un butor et qui a été la victime de son ignorance. Tu t'es trompé, mon maître : Caroline est une âme à part, faible devant la prière et la souffrance des autres, énergique contre le vice et le malheur. Tu vas voir si je la juge mal ! Comme je te l'ai dit, elle n'a point reçu la lettre que tu lui as adressée de Fontainebleau ; cette lettre fut remise à son mari, et, par son mari, communiquée à Juliette, et, par Juliette, à M. de Cerny. Tu sais aussi que Gustave de Bridely a reçu ta lettre, et cette lettre fut communiquée par lui à Juliette, la grande maîtresse dans l'art de tirer parti d'une mauvaise position. Bridely, M. de Cerny, Juliette, Henri Donezau, quittèrent Paris le soir même. Ce fut le résultat d'un conciliabule où ta sœur ne fut pas admise, et dont je te dirai le sujet quand j'arriverai aux personnes qu'il regarde plus particulièrement.

Le Diable s'arrêtait de temps en temps durant son récit, comme s'il eût voulu laisser place à Luizzi pour l'interrompre ; mais celui-ci savait trop qu'il n'avait plus une minute à perdre pour profiter de cette attention de Satan, qui fut donc forcé de continuer :

– Tu dois te rappeler, mon maître, que, parmi les personnes que tu recevais habituellement chez toi, l'une des plus assidues était le jeune Edgard du Bergh. Il était de trop bonne compagnie pour venir dans la maison d'un homme où il lui fallait subir la compagnie de M. Henri Donezau, et il était en même temps de trop mauvaise compagnie pour y venir à l'intention d'une fille de la tournure de Juliette. Il y a cent filles, à Paris, à vendre, qui sont de meilleur ton, de meilleur goût et de meilleur santé ; mais entre le rustre qui s'appelait Donezau et la coquine qui s'appelait Juliette, il y avait ta sœur, et c'est ce qui l'attirait dans ta maison. Tant que tu fus présent, il cacha avec grand soin un désir que tu étais assez habile pour découvrir, assez adroit pour surveiller, assez résolu pour écarter au besoin. Il ne comptait pas le mari pour un obstacle ; plus avisé que toi, il avait compris que la

brutale et lubrique nature de Henri Donezau préférait la nature lascive et ardente de Juliette, il soupçonnait que ton beau-frère se souciait fort peu de sa femme, mais il était loin de supposer qu'en partant il la lui abandonnât vierge et pure comme il l'avait reçue. Ce fut le lendemain du départ de son mari et de Juliette qu'il commença véritablement à espérer. Ce jour-là il vint faire sa visite accoutumée, ce jour-là il trouva Caroline seule et plongée dans le plus vif désespoir. En effet, dans l'espace de vingt-quatre heures, elle avait appris ta fuite avec madame de Cerny, le départ de Juliette, suivi, quelques heures après, du départ de son mari.

– Quoi ! dit Luizzi tout étonné, ils ne sont pas partis ensemble ?

– Écoute, maître, dit le Diable, si tu me fais mêler toutes ces histoires l'une avec l'autre, non-seulement nous n'y comprendrons rien, mais encore nous n'en finirons pas… Edgard rencontra donc Caroline tout en larmes.

« – Quel chagrin avez-vous ? » lui dit-il.

Caroline croyait que du Bergh était un ami, vous le traitiez comme tel. C'est d'ordinaire le premier grade que prennent les amants dans les bonnes maisons, et c'est toujours le frère ou le mari qui leur en signe le diplôme, quelquefois tous les deux ensemble. Elle lui raconta donc le malheur qui lui arrivait. Le malheur voile la faculté perspicace de l'âme, comme les pleurs voilent les facultés visuelles des yeux. Caroline n'aperçut pas la maligne joie qui se montrait sur le visage de du Bergh à cette nouvelle. Il lui promit de ne pas l'abandonner, de s'informer exactement de ce qu'étaient devenus son mari, toi et Juliette. Tu dois comprendre qu'avec les projets d'Edgard, il se garda bien de faire la moindre démarche à ce sujet : il commença par laisser quelques jours à la première vivacité du désespoir, puis, en habile séducteur, il entreprit de jeter dans l'âme de Caroline le soupçon qu'il s'étonnait de ne pas y voir naître. C'était un soir, il était assis à côté d'elle, et voici ce qu'il lui disait :

« – Oui, Madame, j'ai honte de vous le dire, votre mari, celui à qui appartenait votre amour, celui que votre union avait rendu le possesseur de cette beauté si charmante et si pure, votre mari vous a préféré une femme qui ne vous valait certes à aucun titre.

– Juliette, n'est-ce pas ? dit-elle ; vous avez tort, Monsieur, elle était plus gracieuse et plus belle que moi ; il y a longtemps que je m'étais aperçue de cette préférence, et, quoiqu'elle me chagrinât, j'étais trop juste pour en vouloir à mon mari. »

Edgard dut s'étonner de cette étrange abnégation ; il prit pour niaiserie ce qui n'était qu'ignorance, et il répondit :

« – En vérité, Madame, c'est trop de modestie, vous ne vous estimez

pas ce que vous valez ; et d'ailleurs, M. Donezau eût-il été égaré par une passion peu concevable, son honneur aurait dû lui défendre d'introduire sa maîtresse dans la maison de sa femme. »

Il faut te dire, mon maître, dit Satan en s'interrompant, que ta sœur avait bien entendu prononcer dans le monde ce nom de femme et de maîtresse ; mais tu dois comprendre qu'il lui était difficile de s'expliquer ce que c'était qu'être la maîtresse d'un homme, quand, pour elle, être sa femme n'était autre chose que porter son nom. Aussi répondit-elle à Edgard :

« – Mais comment était-elle sa maîtresse ? »

Cette question était si singulière qu'Edgard ne la comprit pas ; il s'imagina que Caroline doutait simplement de la réalité du fait, et, ne pensant pas devoir ménager la niaiserie d'une femme dont la conviction était si difficile à amener, il lui répondit très-franchement :

« – Je ne puis vous dissimuler, Madame, que j'en ai eu les dernières preuves. »

Et comme Caroline le regardait d'un air encore plus étonné, il ajouta :

« – Pardonnez-moi l'aveu que je veux vous faire, mais je les ai surpris seuls ensemble.

– Et, mon Dieu ? fit-elle, je les ai laissés ainsi vingt fois moi-même.

– Pardon, dit Edgard avec quelque impatience, je rougis du mot que je suis forcé d'employer, mais je les ai vus s'embrasser.

– Mais il l'embrassait comme mon frère m'embrasse.

– Il la tutoyait.

– Sans doute, comme mon frère me tutoie. »

Ceci dépassait de beaucoup tout ce qu'Edgard pouvait s'imaginer de la niaiserie d'une femme. Alors, croyant n'avoir aucun ménagement à garder vis-à-vis d'une femme dont la bêtise le désenchantait un peu, il répondit assez brutalement à ta sœur :

« – Enfin, puisqu'il faut tout vous dire, j'ai surpris votre mari dans le lit de Juliette.

– Dans son lit ? s'écria Caroline… Couché près d'elle ?

– Oui. »

Elle devint rouge jusqu'au blanc des yeux, et dit à voix basse :

« – Sans vêtement ? »

Edgard, poussé à bout, répondit en riant :

« – Tous deux sans vêtements. »

À cette révélation, Caroline cacha sa tête dans ses mains ; une étrange confusion d'idées, de soupçons, de doutes, vint l'agiter, tandis qu'Edgard, qui croyait faire simplement une phrase à effet, ajoutait :

« – Ainsi, Madame, c'est en sortant de votre lit qu'il allait dans celui de votre rivale.

– De mon lit ! s'écria Caroline ; il n'y est jamais entré, je vous le jure. »

Tout s'expliqua pour Edgard. L'exigence d'une femme comme Juliette vis-à-vis de son amant n'était pas chose à l'étonner, car cette exigence est plus commune que tu ne penses ; mais c'est l'obéissance du mari à laquelle il n'eût pu croire si la conversation qu'il venait d'avoir avec Caroline ne l'avait persuadé d'avance que cette obéissance avait été complète.

Tu sens maintenant, mon maître, quelle belle proie ce devait être que ta sœur pour un homme comme du Bergh. Une belle fille vierge est chose assez rare pour agacer les désirs d'un libertin, quel qu'il soit ; mais une femme mariée et vierge, c'est d'un charme à faire tourner la tête à de moins dissolus que le bel Edgard.

– Mais c'est une lâche infamie ! s'écria Luizzi.

– Allons donc, maître ! fit le Diable en parlant d'un air penché, la tête sur l'épaule ; allons donc ! c'est un morceau friand, tu le sais, et madame de Cerny t'en a donné la preuve. Crois-tu que tu aurais fait pour elle la folie de l'enlever si elle eût été la femme de son mari, bonne mère de famille, avec des enfants paillards autour d'elle et une beauté dégradée par la possession légitime et la maternité ? non, mon maître tu ne l'aurais pas fait. Tu as été séduit par le piquant de l'aventure autant que par la valeur réelle de ta maîtresse, et il ne te sied pas de trouver mauvais ce que tu as fait avec tant de charme.

– Oh ! moi, c'est bien différent ! dit Luizzi.

– Oui, dit le Diable, voilà le mot de tous les hommes : moi, c'est bien différent ! Ils ont tous une raison pour excuser en eux ce qu'ils blâment dans les autres, et c'est de bonne foi qu'ils agissent ainsi. Quant à toi, maître, tu n'as pas fait une mauvaise action (et tu en fais beaucoup) que je ne t'aie vu cracher dessus lorsqu'elle a passé à côté de toi sous une autre figure que la tienne. Hé ! qui t'a dit qu'Edgard du Bergh n'avait pas d'excellentes raisons pour désirer ta sœur ? Qui te dit que si je voulais faire de cette histoire une nouvelle sentimentale pour une revue littéraire, je ne trouverais pas des moyens de t'intéresser à l'infâme séduction de cet homme, en te le peignant dévoré d'un amour plus fort que lui, et cela serait vrai ; bien décidé à protéger cette jeune femme contre l'abandon insensé de son frère et contre l'odieux délaissement de son mari, et cela serait vrai encore ? Mais, parce que

j'habillerais mon récit de mots touchants et polis, le fond de l'action n'en serait pas moins coupable et odieux, l'intention de cet homme ne serait pas moins celle d'un libertin éhonté. Car, une fois sûr de la vérité de l'ignorance de Caroline, il lui fallut une grande adresse pour lui faire comprendre ce qu'il voulait d'elle. C'est chose très-simple que de demander à une femme les faveurs qu'elle accorde à son mari ; elle sait, elle, de quoi il s'agit. C'est chose très-simple que de demander à une jeune fille les faveurs qu'elle n'a encore données à personne : elle soupçonne qu'elles doivent être autre chose que ce qui fait qu'elle est une jeune fille. Mais demander à une femme, qui croit avoir tout donné, un bonheur dont elle ne comprend pas le sens, c'est une entreprise difficile, mon maître, et dans laquelle, pour réussir, il fallait un maître passé en corruption. Aussi la lutte fut-elle longue, et d'abord du Bergh se garda de pousser plus loin qu'il ne l'avait fait l'explication donnée par hasard à Caroline : il recula rapidement et se replaça au rôle d'ami et de protecteur. Ainsi il s'assura la libre entrée de la maison de Caroline. Ta sœur, laissée seule, sans ressources durables, sans la moindre idée de l'administration d'une fortune, lui confia la direction de ses affaires ; c'était un droit de venir la voir souvent. Edgard accepta. Il l'entoura de soins ; esclave obéissant et empressé, il ne vit pas couler de ses yeux une larme qu'il ne fût prêt à l'essuyer, il n'entendit pas s'échapper un vœu de sa bouche qu'il ne fût prêt à l'accomplir. Il fut triste avec elle, il espéra avec elle, et, quand il lui eut bien montré comment une vie tout entière pouvait se lier à une autre vie par tous ses points, se confondre incessamment dans la même émotion, dans le même besoin, dans le même désir, il lui dit que c'était là ce qu'on appelait aimer, et Caroline comprit alors qu'elle n'avait pas été aimée comme cela, et voici ce qu'elle lui répondait le jour où il lui fit cet aveu :

« – Est-ce donc là, Edgard, ce que vous appelez amour : cette bonté généreuse, cette protection dévouée, ce soin de vous mettre entre moi et le chagrin qui s'approche, cette touchante sollicitude pour ma douleur, qui vous fait préférer la tristesse de mon entretien à tous les brillants plaisirs auxquels vous êtes accoutumé ? Oh ! que les hommes sont heureux de pouvoir aimer ainsi, et que peuvent rendre les femmes à un pareil sentiment ?

– Ce qu'elles peuvent rendre, Caroline, c'est ce que je voudrais obtenir de vous, c'est une confiance sans borne dans cette protection, c'est une foi sincère dans ce dévouement, c'est une douce joie d'en être l'objet.

– Je n'avais pas appelé cela amour, Edgard, je croyais que c'était de la reconnaissance.

– C'est que, dit du Bergh, si c'est là de l'amour, ce n'est pas du

moins tout l'amour. »

Et, comme Caroline le regardait avec une douce surprise, il continua :

« – Vous reconnaissiez tout à l'heure que je préférais votre entretien aux plaisirs frivoles du monde, et vous m'en avez presque remercié. Ces remerciements, Caroline, je ne les mérite pas ; quand je viens à vous, c'est que rien ne saurait m'empêcher de venir à vous, c'est que vous voir est pour moi une joie, c'est que vous entendre est pour moi un bonheur, c'est que vous regarder m'écouter est pour moi un triomphe, c'est que toute ma vie est en vous, c'est que vous êtes maîtresse non-seulement de mon sort, mais aussi de mon âme, c'est que je vivrai par vous comme il vous plaira, c'est que je sens par vous comme il vous plaît. »

Caroline écoutait avidement ces paroles, interrogeant son cœur, heureuse et fière de cet empire qu'elle exerçait, et elle murmurait doucement :

« – Et comment peut-on payer tant d'amour, mon Dieu ?

– Comment on peut le payer ! s'écria Edgard : en se trouvant heureuse d'être aimée ainsi et d'être aimée ainsi par celui qui vous aime, en n'étant fière de son esclavage que parce que c'est lui qui est l'esclave, en n'acceptant sa protection que parce que c'est la sienne, en sentant enfin qu'il n'y a que lui dont on puisse tout recevoir, bonheur, joie, douleur, et qu'il porte en lui votre âme comme vous portez la sienne en vous. Voilà, Caroline, comment on paye un tel amour.

– Oh ! s'écria-t-elle alors, si c'est cela, Edgard, je ne suis pas ingrate.

– Tu m'aimes donc, s'écria-t-il en se rapprochant d'elle.

– Edgard, que faites-vous ? lui dit-elle en reculant avec épouvante. »

Puis, après un moment de silence, elle ajouta :

« – Vous avez accusé mon mari et Juliette de s'être tutoyés : si c'était un crime pour eux, ce doit en être un pour nous. C'en est fait, je suis coupable, je le sens, puisque vous vous êtes cru le droit de me parler ainsi. »

Edgard fut un peu désorienté par cette réflexion ; mais, décidé à profiter du terrain qu'il avait gagné, il reprit avec un air de tristesse admirablement joué :

« – Vous vous trompez, Madame. Ce langage, qui pour moi n'a été que l'égarement d'un instant, c'était leur langage habituel ; je vous l'ai adressé quand je n'en avais pas le droit, mais tous deux avaient le droit de se parler ainsi.

– Je ne vous comprends pas, dit Caroline.

– C'est que l'amour tel que je viens de le dépeindre n'est pas encore tout l'amour ; c'est qu'à part cette union des âmes, si calme et si sainte, il en est une autre enivrante et fiévreuse ; c'est que, quand je suis près de vous, Caroline, ajouta-t-il en s'approchant d'elle, je sens ma vue qui se trouble, mon cœur qui bat, mon corps qui frissonne ; et, tenez, dit-il en lui prenant la main, ne sentez-vous pas que je brûle ? regardez-moi, ne voyez-vous pas que mon regard s'égare ? »

Caroline l'écoutait avec un effroi d'autant plus grand, qu'elle sentait se glisser en elle le trouble qu'Edgard lui peignait avec tant d'ardeur.

« – Laissez-moi ! lui dit-elle avec épouvante, laissez-moi !

– Oh ! c'est que vous ne savez pas, reprit-il, quelle ivresse on éprouve à perdre ses regards dans les regards de celle que l'on aime ! »

Et, comme il parlait ainsi, ses yeux attachés sur ceux de Caroline y plongeaient les rayons brûlants de son amour.

« – C'est que tu ne sais pas quelle volupté indicible il y a à sentir trembler dans sa main la main de celle que l'on aime, à sentir sa poitrine battre contre la sienne, ses lèvres toucher à votre bouche, tout son corps vous appartenir. »

Et, en parlant ainsi, il prenait doucement ses mains, il enlaçait sa taille, il la pressait contre lui et attachait ses lèvres aux siennes.

– Et alors elle succomba sans doute ? s'écria Luizzi avec colère et désespoir.

– L'en crois-tu capable ? répondit Satan d'un ton railleur.

– Et quelle femme ignorante comme Caroline, abandonnée comme Caroline, malheureuse comme Caroline, n'eût pas succombé à sa place ? dit tristement Luizzi.

– Toute autre eût succombé peut-être, mais ta sœur résista.

– Caroline ! s'écria Luizzi avec joie.

– Caroline, que tu as soupçonnée, car il ne te manquait plus que de ne pas croire à la vertu d'une seule femme ; Caroline, qui, s'arrachant avec violence des bras d'Edgard, s'écria comme éclairée par une soudaine lumière d'en haut… (car je dois t'avouer, baron, que Dieu s'en mêla), Caroline, dis-je, qui s'écria : « Oh ! c'est là qu'est le crime ! Jamais ! jamais ! »

Ici, Edgard perdit par un seul mot tout le chemin qu'il avait fait ; il avait en main une femme à qui il eût pu persuader que le crime n'était pas là, mais il eut la maladresse de s'écrier :

« – Si c'est un crime pour d'autres femmes, en est-ce donc un pour vous, pauvre femme malheureuse et abandonnée ; pour vous, livrée par un frère imprudent à un mari sans honneur ; pour vous, déshéritée

du nom de votre famille ; pour vous, qui ne devez rien à la société, qui n'a rien fait pour vous ? »

Le Diable se tut, et Luizzi, le regardant attentivement, lui dit :

– Et que répondit-elle à ces accusations si vraies contre nous tous ?

– Elle répondit simplement et en montrant le ciel du doigt : « La société n'est pas mon juge, Monsieur. »

Satan regarda l'effet que ce mot avait produit sur Luizzi, et celui-ci lui dit alors :

– Et tu oses me répéter ce mot, à moi ! Ne crains-tu pas que je n'en profite ?

– Quand tu sauras la fin de l'histoire de ta sœur, reprit le Diable, tu en profiteras si tu veux. Puis il continua ainsi :

– Après une si noble réponse, il était juste, n'est-ce pas, mon maître, que le ciel envoyât à l'aide de la malheureuse Caroline quelque protecteur qui la sauvât, quelque événement qui l'arrachât aux nouvelles séductions de du Bergh ? car cette scène se renouvela plus d'une fois, et cependant Caroline résista toujours, puisant en elle plus de force que tous les liens de famille n'en donnent à d'autres ; elle résista non-seulement à son abandon et à sa solitude, mais encore à son amour, car elle aimait Edgard ; et après ce malheur que tu lui avais fait, il lui fallut résister à celui que lui fit du Bergh ; car, résolu à obtenir cette femme, il n'épargna rien de ce qui pouvait vaincre sa résistance. Il lui laissa sentir peu à peu les approches de la misère ; il la livra aux insultes des créanciers, aux basses avanies des domestiques, à tout ce qui donne au cœur un désespoir qui fait rougir, et il venait incessamment lui dire, lorsqu'il la voyait pleurant et désolée :

« – Sois à moi ! et je te rendrai la fortune, le bonheur et la considération. »

Mais elle lui répondait sans cesse :

« – Ma fortune n'est pas de ce monde ; mon bonheur me vient de plus haut, et je porte ma considération en moi. »

– Noble sœur ! s'écria Luizzi, à qui les larmes étaient venues aux yeux.

– Noble sœur en effet ! repartit le Diable, car la nouvelle de l'accusation qui pèse sur toi lui arriva enfin ; elle lui arriva au moment où sa misère était au comble, à l'heure où il lui restait à peine assez de force pour lutter pour elle-même. Mais, lorsqu'elle apprit que tu étais malheureux, elle en trouva assez pour venir à ton aide. Madame de Cerny s'était échappée en fugitive avec toi, avec son amant qui la sauvait ; Caroline s'échappa en fugitive pour échapper à celui qu'elle

aimait et pour secourir le frère qui l'avait abandonnée. Léonie était partie avec un homme riche, et pour quelques heures de privations qu'elle a souffertes à tes côtés, tu as pleuré sur elle, qui dormait sur tes genoux ; Caroline est partie toute seule, à pied, demandant l'aumône, pour aller porter la consolation de sa parole à celui qui l'avait perdue ; car c'est toi qui l'as perdue, mon maître ! Et le voyage a été long ; et il ne lui a rien manqué, ni la grossièreté des hôteliers, ni les propos obscènes des passants, ni la faim, ni la soif, ni la fatigue qui fait dormir couchée au bord du chemin ; et ce fut ainsi, se traînant jour à jour, heure à heure, minute à minute, qu'elle arriva mourante et épuisée dans cette même auberge de Bois-Mandé, d'où Juliette était partie pour parcourir une carrière de vice, et où tu l'as retrouvée arrivant en brillant équipage.

Luizzi baissait la tête devant cette cruelle apostrophe du Diable, qui continua :

– Dans cette misérable auberge dont le maître lui accorda un grabat, il y avait deux femmes qui souffraient aussi : c'étaient Eugénie et madame de Cerny.

– Quoi ! toutes deux ? s'écria le baron.

– Toutes deux, mon maître.

– Et comment y étaient-elles arrivées ?

– Voici ce que je vais te dire, si tu crois avoir encore le temps de m'entendre, car voilà quatre heures qui sonnent.

Luizzi calcula qu'il lui restait encore vingt heures pour faire son choix, et il dit au Diable de continuer :

– Toutefois, ajouta-t-il, abrége ton récit, et supprime les réflexions dont tu l'allonges à plaisir et dont je te dispense.

– Qu'est-ce donc, maître ? lui dit le Diable, tu me traites comme un homme de lettres qui se fait payer à la ligne ! J'y mets pourtant de la conscience, il n'y a pas un bon auteur qui n'eût fait au moins un volume avec ce que je viens de te raconter en quelques heures.

LXI

GRAND-PÈRE ET PETITE-FILLE.

– Tu y perdras cependant, mon maître, continua le Diable, car j'avais une bonne scène à te raconter : c'est le conciliabule qui fut tenu entre Juliette, de Cerny et Gustave de Bridely. Tu y aurais vu l'impuissance enragée du grand seigneur se mettant au niveau des petites infamies d'une fille publique et d'un intrigant ; tu y aurais vu le vice, la méchanceté, la soif de l'or, s'avançant pas à pas, se tâtant l'un l'autre, puis se reconnaissant tous pour gens de même compagnie, se démasquant effrontément et se saluant en se tendant la main. Ainsi Juliette vendit à M. de Cerny le secret de ta fuite avec Léonie, à la condition qu'il l'aiderait à obtenir enfin de M. de Paradèze, oncle par alliance de M. de Cerny, qu'il voulût bien la reconnaître comme sa petite-fille et qu'il ferait tout pour empêcher madame de Cauny, maintenant, madame de Paradèze, de reconnaître Eugénie pour la fille qui lui avait été enlevée.

– Et de quel salaire le marquis de Bridely a-t-il payé ce service ? dit Luizzi interrompant le Diable.

– Il l'a payé du nom et de la fortune qu'il a volés. À l'heure où je te parle, il y a promesse de mariage entre le marquis Gustave de Bridely et Juliette ta sœur.

– Mais elle aimait Henri Donezau ? reprit le baron.

– C'est-à-dire, ajouta le Diable, qu'il valait mieux être la maîtresse d'Henri Donezau à qui un sot avait donné vingt-cinq mille livres de rente, que d'être fille publique ou religieuse ; mais il valait mieux être l'épouse légitime de M. le marquis de Bridely que la maîtresse de M. Henri Donezau. Ta sœur n'a pas hésité un moment.

– Et elle a sans doute réussi dans tous ses projets ? dit le baron ; et, averti trop tard de ce qu'était cette femme, je n'ai pas pu y mettre obstacle.

– C'est vrai ! dit le Diable. Sur ma foi, il s'en est fallu de bien peu que tout ce qui arrive ne soit pas arrivé.

– Comment cela ?

– Suppose que mon histoire de Mathieu Durand n'eût pas produit l'effet que j'en attendais : Fernand ne nous quittait pas et ne nous

laissait pas seuls ensemble.

– Oui, oui, fit Luizzi amèrement, je comprends comment tu m'as trompé en me disant que cette histoire m'était tout à fait étrangère. N'importe, revenons à Juliette.

– Soit ; et, pour revenir à elle, je dois te dire aussi que, si Fernand ne nous avait pas quittés, il t'aurait raconté l'histoire de cette Jeannette, et qu'une fois instruit que c'était ta sœur, tu aurais pu en tirer parti pour empêcher le mal qu'elle a fait.

– Elle a donc réussi ?

– Tu vas en juger : Je t'ai parlé autrefois de Bricoin ; tu ne connais pas Bricoin, mon maître, et tu ne sais pas par conséquent ce que c'est qu'une mauvaise nature arrivée à l'extrême vieillesse. L'homme qui a tué le mari de madame de Cauny pour l'épouser et avoir sa fortune, l'homme qui lui a enlevé son enfant pour l'épouser et avoir sa fortune, doit porter en lui une singulière passion pour l'argent. Tu n'as peut-être jamais vu cette passion quand elle est arrivée au dernier terme de sa folie, quand, la vieillesse enlevant à celui qui en est possédé toute retenue envers le monde et toute puissance en lui-même pour la combattre, il s'y abandonne complètement. Ce n'est plus la fureur de l'avare qui entasse ses trésors et qui les enfouit, fier cependant de la force qu'ils lui donnent, et disant à lui et aux autres qu'il pourra en user le jour où il le voudra : triste satisfaction, orgueil misérable, dont l'avarice cherche à dorer les privations qu'elle s'impose ! C'est la décrépitude de ce vice lui-même ; c'est le vieillard qui, entouré de richesses, avec ses coffres pleins, ses greniers pleins, ses caves pleines, a peur de mourir de faim et de soif ; c'est l'imbécillité qui se traîne dans les cours d'un château, dans les cuisines, dans les offices, disputant un grain de blé aux poules de sa basse-cour, ramassant une croûte de pain pour la cacher dans quelque endroit secret de sa chambre, volant un liard oublié par un domestique et l'ajoutant au sac d'écus qu'un fermier lui a rapporté la veille ; c'est quelque chose de bas, d'idiot, de cruel et de faible à la fois ; quelque chose qui ne peut pas exciter la haine, tant il y a de débilité dans cette passion ; quelque chose qui ne peut pas exciter la pitié, tant il y a de ruse et de méchanceté dans les moyens qu'elle invente pour se satisfaire. Tel était Bricoin devenu M. de Paradèze.

Or, depuis longues années, une femme noble, aux sentiments élevés et doux, subissait, sans pouvoir y échapper, la vie que lui faisait un pareil maître. Faible aussi, car tout s'était brisé en elle, la jeune et belle Valentine d'Assimbret était devenue une vieille femme tremblante, épuisée de privations, se cachant pour cacher ses haillons, et dégradée à ce point qu'elle volait à son tour du feu pour se chauffer, du pain pour manger et du vin pour s'enivrer, et oublier quelquefois qu'elle

avait froid et faim. C'est à cette femme que madame de Cerny allait demander une protectrice, c'est à cette femme qu'Eugénie Peyrol allait demander une mère ; mais, comme je te l'ai dit, Juliette les avait précédées. Le jour où elle arriva, madame de Paradèze était malade : étendue sur un grabat, elle avait pour toute garde-malade une vieille femme qui n'était pas assurément plus misérable qu'elle. Juliette sonne à la porte de ce château, jadis si splendide ; car, à l'époque où elle en avait été chassée enfant, l'avarice du maître avait gardé assez de raison pour comprendre qu'en ne dépensant qu'une faible partie des immenses revenus de sa femme, il avait encore les moyens de se faire une belle fortune. À cette époque aussi ; madame de Cauny était dans toute la force de l'âge, et sa volonté, toute faible qu'elle fût, luttait contre la parcimonie honteuse de son mari. Celui-ci, de son côté, n'était pas non plus délivré de la crainte de voir découvrir son ancien mariage ; et, comme il savait que le vicomte d'Assimbret ne demandait pas mieux que de trouver une occasion de le punir d'avoir épousé sa sœur, il n'osait pas donner à sa femme des sujets de plainte qui eussent pu parvenir jusqu'aux oreilles du vicomte. Mais une fois qu'il fut assuré de la mort de sa première femme, une fois que Jeannette fut chassée du château, il se sentit au-dessus de toute erreur et osa commander en maître. Cependant il ne fallut pas moins de vingt ans pour amener M. et madame de Paradèze, et le château qu'ils habitaient, à l'état de dégradation où Juliette le trouva. Je te l'ai dit, elle sonna à la porte de ce château, et pendant longtemps on ne lui répondit pas. Enfin, après une longue attente, la vieille et unique servante, dont je t'ai parlé, vint lui ouvrir et lui demanda ce qu'elle voulait. Elle répondit qu'elle voulait voir M. de Paradèze pour une affaire très-pressante et qui intéressait sa fortune. La vieille femme l'introduisit, et, gagnant une petite aile de la grande cour de cet immense château, elle lui montra du doigt une longe file d'appartements en lui disant : « Vous trouverez tout au bout M. de Paradèze dans sa chambre. » Juliette traversa plusieurs salons abandonnés ; les tentures tombaient par lambeaux, et les boiseries étaient dévorées par l'humidité qui entrait par les fenêtres brisées ; elle arriva ainsi de chambre en chambre jusqu'à une porte fermée, qu'elle ouvrit sans frapper.

Dans une pièce exiguë, elle vit un vieillard assis sur un misérable tabouret dont on avait scié les pieds, et tenant entre ses jambes un réchaud sur lequel chauffait sans bouillir une marmite où nageaient quelques rares légumes ; une vieille couverture de cheval lui couvrait les épaules, et ses pieds et ses jambes étaient enveloppés de tresses de paille pour leur donner quelque chaleur. Lorsqu'il entendit ouvrir la porte, il se leva et se retourna. Ses cheveux pendaient sur ses joues, ses sourcils pendaient sur ses paupières, ses joues pendaient sur son cou, sa lèvre sur son menton : c'était la décrépitude dans ce qu'elle a de

plus hideux et de plus sale. À l'aspect de Juliette, il s'empara du misérable tabouret sur lequel il était assis, et s'écria :

« – Que me voulez-vous ? je n'ai rien, je suis un pauvre homme ruiné. »

Juliette avait quitté Bois-Mandé assez tard pour connaître le vice de son grand-père, quoiqu'elle ne fût jamais rentrée au château depuis qu'on l'en avait expulsée ; aussi ne s'étonna-t-elle pas de cet accueil, et répondit-elle intrépidement :

« – Je ne vous demande rien, et c'est pour vous empêcher d'être ruiné que je suis venue ici. »

Le vieillard posa son tabouret à terre, et, s'asseyant entre Juliette et son feu comme s'il eût craint qu'elle lui dérobât une parcelle de chaleur :

« – Eh bien ! qui êtes-vous ? et que me voulez-vous ?

– Je vous l'ai déjà dit, repartit Juliette, je viens vous empêcher d'être ruiné.

– Et qui est-ce qui peut vouloir m'arracher le misérable morceau de pain que j'ai ? dit le vieillard. Tout le monde sait bien que je ne possède pas un sou, et que, si je ne vais pas mendier, c'est par respect pour le nom que je porte.

– Alors, dit Juliette en feignant de se retirer, je n'ai rien à vous dire.

– Restez, s'écria le vieillard en s'élançant vers elle et en la retenant ; restez. Je vous reconnais maintenant : vous êtes la fille de Mariette, vous êtes Jeannette la servante d'auberge.

– Je suis votre petite-fille, dit Juliette, et c'est à ce titre que je viens vous sauver.

– Je n'ai pas de petite-fille, dit le vieillard, je n'ai pas d'enfant.

– Vous avez une petite-fille qui est moi, une enfant qui est Mariette ; et si, pour prix de ce que je viens vous dire, vous ne m'assurez pas votre héritage, il y a quelqu'un qui vous enlèvera tout ce que vous pouvez posséder, il y a quelqu'un qui peut vous envoyer mourir en prison. »

Cette menace épouvanta Bricoin. Se cachant la tête sur ses genoux, il grommela du ton d'un enfant pleurard :

« – Ma femme est morte, il n'y a plus de preuves, je suis innocent.

– Sans doute, dit Juliette, il sera difficile de les retrouver, mais la fille de madame de Cauny vit encore, et je sais où elle est.

– La fille de ma femme ! s'écria le vieillard se relevant et saisi d'un tremblement affreux. Elle vient me voler tout mon bien, n'est-ce pas ?

Elle demande tout ce qui a appartenu à sa mère ? Elle veut me dépouiller, elle veut me réduire à mourir de faim ?

– Elle en est bien capable, repartit l'excellente petite-fille de cet honorable vieillard.

– Oh ! je l'en empêcherai, dit Bricoin avec fureur.

– Ce sera difficile. C'est une grande dame très-puissante, très-bien appuyée dans le monde, et que seule, peut-être, je puis empêcher de vous faire du tort.

– Et comment peux-tu faire cela ? dit le vieillard en se rapprochant de Juliette.

– Et comment me payerez-vous ce service, si je vous le rends ? »

Le vieillard baissa la tête et repartit d'un air empressé et mystérieux :

« – Tiens, j'ai là dans un coin un bien beau bijou que ma femme portait quand elle était jeune, je te le donnerai. »

Juliette voulut expérimenter jusqu'au bout la fourbe et l'avarice de Bricoin, et demanda à voir ce bijou. Le vieillard alla dans un coin de la chambre, souleva un lambeau de tapisserie et en tira une chaîne qu'il remit à Juliette. Elle reconnut facilement qu'elle était en cuivre doré. Juliette la jeta loin d'elle et s'avança vers la porte en disant :

« – Je m'en vais avertir madame de Paradèze que sa fille existe encore. »

Le vieillard retrouva assez de force pour se placer entre Juliette et la porte.

« – Tu ne sortiras pas, tu ne sortiras pas ! » lui dit-il.

Mais Juliette l'ayant écarté avec violence, il reprit d'un ton bas et suppliant, et en s'efforçant de sourire :

« – Je m'étais trompé, vois-tu, Jeannette, j'avais mis là cette chaîne pour attraper les voleurs, s'il en était venu par hasard ; mais j'en ai en véritable or, et des diamants aussi ! Eh bien ! je te les… je te les ferai voir !

– Ah çà ! fit Juliette, nous ne nous comprenons plus du tout. Écoutez-moi bien : si la fille de votre femme se fait reconnaître, non-seulement elle héritera de tous les biens de sa mère, mais elle vous laissera dans la misère. »

Le vieillard l'interrompit en lui disant d'un air abattu :

« – Et ce sera là la récompense de trente ans de bonheur que j'ai donnés à ma femme ! »

Juliette ne s'arrêta pas à l'exclamation de M. de Paradèze, elle

continua ainsi :

« – Non-seulement cette fille vous laissera dans la misère si vous survivez à votre femme, mais encore elle vous dénoncera à la justice comme l'ayant fait disparaître jadis ; et tout ce qui peut vous arriver de moins malheureux, c'est d'être interdit et de vous voir enlever l'administration des biens de votre femme, de son vivant même.

– Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! reprit le vieillard, à qui l'idée d'être dépouillé rendait toute sa fureur. »

Juliette ne tint compte encore de l'interruption, et voulant aller droit au but, elle lui dit :

« – Il y a un moyen cependant de prévenir tout cela : c'est de faire déclarer à votre femme elle-même qu'elle a vu sa fille morte, et que toute autre qui se prétendrait être l'enfant qu'elle a perdue est une intrigante, coupable de la plus lâche imposture.

– C'est une idée, fit le vieillard ; mais comment y arriverons-nous ?

– Cela vous regarde, dit Jeannette. J'ai fait tout ce que je devais en vous prévenant. »

Mais enfin, dit Luizzi en interrompant pour la première fois ce hideux récit, quel intérêt si pressant avait donc Juliette à perdre Eugénie Peyrol ?

– Pardieu ! mon maître, dit le Diable, tu as une pauvre mémoire et une triste connaissance des lois qui nous régissent ! D'après ce que tu as pu voir par l'arbre généalogique que je t'ai montré, Gustave de Bridely a déjà hérité d'une fortune qui eût dû revenir à madame de Cauny, et par conséquent à Eugénie Peyrol.

– Je comprends l'intérêt de Gustave de ne pas réveiller une telle affaire, dit le baron.

– Mais tu ne comprends donc pas aussi que, si par son acte de mariage, madame de Cauny a donné, à défaut d'enfant, tout son bien à son mari survivant, Bricoin devenait immensément riche ? Mariette héritait de cette fortune, et Juliette la recevait de Mariette. Elle se mariait à Gustave de Bridely. Et un drôle digne des galères, une coquine qu'il faudrait marquer à l'épaule, se trouvaient les uniques héritiers de l'une des plus grandes et des plus riches familles de France.

– C'est vrai, dit le baron ; mais, pour que cela pût réussir ainsi, il fallait que madame de Paradèze mourût avant son mari.

– Oui, dit le Diable, c'est là qu'était la question, et ce fut cette question qu'on n'aborda pas, chacun étant sûr que l'autre l'entendait à merveille. Le plus pressé était d'empêcher la reconnaissance actuelle et future d'Eugénie Peyrol.

– Et, d'après ce que tu m'as dit, fit le baron, les deux infâmes y sont sans doute arrivés ?

– Et cela ne leur a pas coûté cher, reprit le Diable ; un peu de pain, un peu de viande, un peu de vin, voilà tout !

– Que veux-tu dire ?

– Ah ! mon maître, ç'a été une horrible scène que ce vieillard et cette jeune fille assis auprès du lit de cette vieille mère mourante et presque idiote, lui racontant qu'une intrigante avait la hardiesse de se faire passer pour sa fille. Et, comme quelques étincelles d'amour maternel s'échappaient de cette cendre presque éteinte, on arrosa cette cendre de vin et on en fit de la fange. Et à chaque verre que l'on marchandait à la malheureuse, on lui faisait ajouter une phrase explicative à la déclaration qu'on exigeait d'elle. Et ce fut ainsi qu'elle écrivit sous leur dictée, qu'ayant appris qu'une femme nommée Eugénie Turniquel, femme Peyrol, prétendait se faire passer pour sa fille, elle croyait devoir déclarer, à son lit de mort, étant saine d'esprit et libre de corps, que l'enfant né d'elle était mort, et que ç'avait été dans l'intention d'adopter la fille de son mari qu'elle avait fait semblant de la rechercher, mais que la différence d'âge qu'auraient eu les enfants ne lui avait pas heureusement permis d'accomplir cet acte illégal.

– Et ils ont obtenu une pareille déclaration ? s'écria le baron.

– Oui, maître ; et, comme une pareille déclaration pouvait être rétractée par la vieille femme rendue à la raison, on a le mieux du monde empêché la raison de revenir. À la privation de tout on a fait succéder l'abondance de tout ; et la mort, que n'avaient pas amenée la faim et la misère, l'abus et l'excès l'ont amenée.

– Madame de Cauny est morte ? s'écria le baron.

– Morte, dit le Diable, quelques jours avant le départ de Juliette pour venir déposer contre toi : car tu comprends que sa déposition n'a pas peu contribué à te perdre en montrant que cette déposition sur laquelle tu comptais tant ne pouvait être qu'un faux témoignage.

– Mais comment Eugénie est-elle arrivée si tard chez madame de Cauny, qu'elle n'ait pu prévenir cet épouvantable malheur ?

– C'est que, grâce à tes bons soins, elle avait pour surveillant M. le marquis Gustave de Bridely, qui, en attendant le succès de la ruse de Juliette, eut grand soin de la faire voyager de province en province, de façon à ce qu'elle ne retrouvât jamais sa mère, madame de Paradèze. Ce ne fut que lorsque, fatiguée de cette poursuite inutile, elle revint près de son oncle Rigot, après avoir épuisé le peu de ressources qui lui restaient, qu'elle retrouva la lettre que tu lui as écrite à ton arrivée ici,

ce qui la détermina à une dernière tentative. Elle partit aussi à pied, comme ta sœur Caroline ; car elle avait été cruellement avertie plus d'une fois qu'elle n'avait pas de secours à attendre de la comtesse de Lémée, sa fille, et elle ne voulut pas lui apprendre qu'elle allait lui chercher une nouvelle fortune, de peur d'avoir à souffrir des chagrins encore plus odieux que ceux que son ingratitude lui avait déjà fait supporter. Elle partit, elle parcourut courageusement sa route, et elle arriva à la porte de ce château pour apprendre que sa mère était morte, et pour se voir menacée de la prison lorsqu'elle se rendit chez le juge de paix auquel elle déclarerait en quelle qualité elle se présentait. Car on avait eu soin de remettre entre ses mains la déclaration de madame de Cauny, et elle lui fut opposée à la première parole qu'elle voulut prononcer pour justifier sa prétention. Ce fut alors qu'accablée de lassitude et de misère, elle alla dans cette auberge, où elle trouva madame de Cerny alitée.

Comme Satan achevait cette phrase, huit heures sonnèrent, et Luizzi, averti que le temps qui lui restait s'en allait rapidement, fut sur le point de terminer en ce moment son entretien avec le Diable ; mais il calcula qu'il lui restait encore seize heures, et il reprit :

– Allons, hâte-toi. Que je sache aussi comment j'ai perdu celle-là, comment je l'ai amenée, elle si heureuse, si belle, si noble, à aller souffrir sur le grabat d'une misérable auberge ; apprends-moi bien que je n'ai plus qu'un seul espoir dans ce monde ; affermis-moi dans le choix que j'ai fait. Je t'écoute, Satan.

Et Satan reprit :

LXII

UN MEURTRIER.

– Or, je continue la lettre de madame de Cerny. Henriette, dont la raison avait résisté au malheur, était devenue folle de sa joie ; madame de Carin, que l'amitié d'Henriette avait préservée de la folie, maladie qui se gagne comme la peste, avait aussi perdu la raison en voyant s'enfuir celle de son amie. Madame de Cerny était restée seule, attendant les conseils de son avocat, lorsqu'elle vit paraître, quelques jours après celui où elle t'avait écrit, un juge, membre d'une commission rogatoire nommée pour l'interroger sur la part qu'elle pouvait avoir prise au meurtre de M. de Cerny, par insinuations ou conseils auxquels tu aurais obéi. On ne prouve pas des insinuations ou des conseils ; mais, en bonne justice, on ne veut pas non plus que les accusés puissent s'entendre pour combiner leurs moyens de défense, et madame de Cerny fut mise provisoirement au secret le plus absolu. Ici j'aurais une bien longue histoire à te faire, mon maître ; ce n'est pas celle des événements qui sont arrivés à Léonie, mais celle de sa pensée, celle de sa lutte et de ses combats intérieurs, celle où tu triomphas enfin. Oui, mon maître, elle ne voulut pas croire à ton crime.

– Oh ! merci ! merci, Léonie ! s'écria Luizzi.

Le Diable continua :

– Elle ne voulut pas croire aux preuves évidentes qui t'accablaient, elle ne voulut pas croire à sa raison qui ne pouvait se refuser à en reconnaître la puissance ; elle ne voulut pas croire à ce que lui dit son père ; elle brava son autorité ; et lorsque, d'une part, l'accusation d'adultère portée par M. de Cerny dut disparaître grâce à sa mort, et que, de l'autre, l'instruction de ton affaire étant terminée, Léonie fut renvoyée de l'accusation, elle partit d'Orléans pour venir te rejoindre à Toulouse.

– Oh ! merci ! merci, Léonie ! s'écria encore le baron ; cœur noble et généreux, qui devais être l'asile du mien !

– Cœur noble, en effet, dit le Diable, car elle n'oublia personne dans sa résolution, et en passant à Bois-Mandé, elle se rendit chez madame de Cauny, sa tante, pour savoir ce qu'elle avait appris de l'existence de sa fille. Le jour où elle arriva, madame de Cauny venait de mourir. À l'heure où elle frappa à ce château, le cadavre de sa tante en sortait ;

puis, à l'heure où on refusait l'entrée à madame de Cerny, Juliette en chassait insolemment son ancien amant, M. Henri Donezau, ton beau-frère.

– Lui ! s'écria le baron ; en effet, je l'avais oublié, qu'est-il devenu pendant tout ce temps ?

– C'est encore un très-long récit, que je te ferai en un mot : il avait poursuivi Juliette, croyant qu'elle s'était fait enlever par le comte. Veux-tu savoir comment ?

– Continue, continue, repartit le baron.

– Soit, fit le Diable ; d'ailleurs le temps passe, et, quoique je n'aie pas grand'chose à t'apprendre maintenant, je ne veux pas te voler ton pauvre bien.

– Écoute, dit le baron, j'ai décidé que je te donnerais douze heures de cette journée : fais en sorte qu'au moment où elles seront passées, je sache quel événement a retenu madame de Cerny malade dans cette auberge et l'a empêchée de venir jusqu'à moi. Alors tu pourras prendre les trente jours qui t'appartiennent de ma vie ; alors tu me délivreras, ainsi que tu me l'as promis.

– C'est convenu, dit Satan.

Et il reprit :

– Henri Donezau et madame de Cerny se trouvèrent donc en présence à la porte du château : l'un qu'on venait d'en expulser, et l'autre à qui on en avait interdit la porte. Ils ne se connaissaient pas, mais tous deux étaient assez irrités de l'impertinence de la nouvelle maîtresse de cette maison pour que Henri Donezau osât aborder madame de Cerny et lui expliquer son mécontentement, pour que madame de Cerny lui demandât quelle était la femme qui lui avait fait répondre avec tant d'insolence et de grossièreté.

« – C'est la dernière des gueuses ! s'écria Henri, qui s'est enfuie de Paris avec un certain comte de Cerny, lequel, du reste, m'a payé cher l'enlèvement de la coquine. »

Tu sais, mon maître, que madame de Cerny n'était pas femme à continuer une conversation entreprise sur ce ton et en de pareils termes ; mais la circonstance qui pouvait lui révéler quelle était la femme qui voyageait avec son mari la décida à subir la compagnie de cet homme. Elle était venue en voiture de Bois-Mandé jusqu'au château, elle lui offrit de le reconduire en voiture. Il accepta, et voici quel fut leur entretien :

« – Ah ! Monsieur, vous connaissez la personne qui occupe le château de M. de Paradèze ; vous connaissiez aussi sans doute M. de Cerny, qui l'accompagnait ?

– C’est-à-dire, je le connaissais pour l’avoir vu à Paris une fois ou deux, parce qu’il avait des démêlés avec mon beau-frère.

– Ah ! fit la comtesse, M. de Cerny connaissait votre beau-frère ?

– Je crois, répondit Henri, que c’était surtout madame de Cerny qu’il connaissait.

– Cela m’étonne, fit Léonie, qui ne supposait pas qu’un homme qu’elle pût connaître eût un beau-frère de cette espèce.

– Je puis vous assurer que si, repartit Donezau ; elle le connaissait si bien qu’elle s’est enfuie avec lui. »

Madame de Cerny parvint à contenir sa surprise, grâce au parti qu’elle avait pris de ne rien laisser voir à cet homme de l’intérêt qu’elle avait de l’interroger.

« – Ah ! fit Léonie, madame de Cerny s’est enfuie avec votre beau-frère ?

– Eh oui, dit Henri, avec le baron de Luizzi : toute la France sait cela.

– Oui, oui, c’est vrai, celui qui a tué M. de Cerny. »

À ce mot, Henri pâlit et répondit en balbutiant :

« – Qu’il l’ait tué ou non, ce n’est pas là la question : c’est ce que les jurés décideront. »

Le trouble de ton beau-frère étonna Léonie, et elle lui dit en le regardant fixement :

« – Il ne peut y avoir que l’amant qui a enlevé la femme qui ait tué le mari.

– C’est possible, repartit Henri, quoique je ne comprenne guère qu’on tue l’amant de sa femme. Qu’on tue l’amant de sa maîtresse, à la bonne heure, » ajouta-t-il avec rage.

– La manière dont Henri prononça ces derniers mots fit pâlir à son tour madame de Cerny ; mais elle craignit de montrer le soupçon dont elle venait d’être frappée et répondit tranquillement à Donezau :

« – Et c’est sans doute pour aller retrouver votre beau-frère à Toulouse que vous êtes venu dans ce pays ?

– Moi, dit-il, ce n’est pas mon affaire, c’est la sienne ; qu’il s’en tire comme il le pourra ! J’y étais venu pour autre chose.

– Et vous avez sans doute réussi dans votre voyage ?

– À moitié. C’est que je sais me venger, voyez-vous, quand on me fait un affront ; je l’ai déjà appris à l’un et je l’apprendrai bientôt à l’autre : à cette gueuse qui vient de me chasser du château de son

grand-père !… »

– Quoi ! s'écria Luizzi, il a dit cela à Léonie ? et Léonie n'est pas venue pour dire le véritable nom du coupable ? car c'était lui, n'est-ce pas ?

– Le temps passe, mon maître, et, si tu m'interromps, nous n'arriverons pas au bout de notre récit.

Et Satan reprit :

– Oui, Henri a dit cela, Henri s'est accusé lui-même. Que veux-tu, mon cher ? le crime aurait trop beau jeu s'il n'avait pas ses indiscrétions : Dieu l'a voulu ainsi. Le cadavre enterré à quelques pieds sous terre rend des exhalaisons qui avertissent de sa présence ; l'eau fait flotter à sa surface les victimes qu'on lui a confiées ; le feu dévore les corps sans effacer le trou des blessures ; les intestins gardent la trace du poison. L'âme de l'homme n'est pas plus forte que tout cela, le remords sue par tous les pores de son corps et le crime monte et flotte aux bords des lèvres. Oui, Henri Donezau dit cela ; et, comme madame de Cerny ne put cette fois dominer l'épouvante qui s'empara d'elle, Henri comprit la faute qu'il venait de commettre. Sans doute il aurait étouffé à l'instant même, par la mort de Léonie, le soupçon qu'il venait d'exciter, mais il était grand jour, un postillon était à cheval devant lui ; puis il réfléchit que cette femme était étrangère et ne devait avoir aucun intérêt à le perdre et à sauver le baron de Luizzi. Cependant il voulut s'assurer de ce qu'était cette femme, et, feignant de n'avoir remarqué ni son trouble ni sa propre indiscrétion, il lui dit avec quelque politesse :

« – Du reste, Madame, ne pourrais-je savoir qui je dois remercier du bon service que vous venez de me rendre ?

– Mon Dieu, Monsieur, lui dit-elle, mon nom vous est sans doute fort inconnu ; je m'appelle madame d'Assimbret. »

Cela n'apprit pas grand'chose à Henri ; mais l'hésitation qu'elle avait mise à prononcer ce nom le persuada qu'elle avait voulu cacher celui qui lui appartenait véritablement. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Bois-Mandé. Le premier soin d'Henri fut de demander au postillon le véritable nom de la personne avec laquelle il était revenu du château de M. de Paradèze. Tu comprends quelle dut être son épouvante lorsqu'il apprit le nom de madame de Cerny ! ; tu dois comprendre que cette épouvante redoubla lorsqu'il vit madame de Cerny donner les ordres qu'exigeait son départ pour Toulouse, lorsqu'il sut qu'elle venait de faire prévenir le maire de Bois-Mandé de se rendre chez elle ! Ce n'était rien qu'un crime pour Henri Donezau, et, si tu te souviens de son entretien avec Juliette, tu sais qu'à supposer que ce fût lui qui eût tué M. de Cerny, qu'il croyait le ravisseur de sa maîtresse, il n'en était

pas même à cette époque à son coup d'essai. Il l'avait lui-même reproché à Juliette : elle l'avait poussé de la débauche à la friponnerie, de la friponnerie au faux, du faux au meurtre. Il ne manquait pas à la carrière qu'elle lui avait faite. Ce n'était donc pas pour lui une longue décision à prendre que celle de se débarrasser de la comtesse : mais le moyen était difficile, le danger pressant. Une dénonciation pouvait le faire arrêter, et, une fois arrêté, il était perdu, car les témoins du meurtre de M. de Cerny ne manquaient pas.

– C'est ce que tu ne m'as pas dit, il me semble ? s'écria Luizzi.

– C'est ce que tu ne m'as pas demandé, mon maître, repartit Satan.

– Eh bien ! que fit-il ? dit Armand, pressé d'arriver à la fin du récit.

– Il compta sur la bonne fortune réservée au crime, il compta sur l'audace effrontée avec laquelle il l'aurait commis pour qu'on n'osât pas le soupçonner. Il entra dans la chambre de madame de Cerny, mais il était trop tard ; il ne lui avait encore donné qu'un coup de poignard qui ne l'avait pas tuée, lorsque le maire qu'elle avait fait demander parut dans cette chambre.

– Et l'infâme a été arrêté, n'est-ce pas ?

– Et il est en prison, mais non pas comme l'assassin de madame de Cerny, car il ne fut pas arrêté alors, il ne fut pas reconnu, et il put suivre Juliette à Toulouse ; mais il est en prison comme l'assassin du comte, et c'est à Toulouse, où il avait suivi Juliette, qu'il a été arrêté.

– Léonie l'a donc accusé ?

Le Diable ne répondit pas, il reprit :

– Lorsque Eugénie arriva à Bois-Mandé, madame de Cerny gisait mourante et incapable d'articuler une parole sur le lit où elle la trouva, et elle y était depuis deux jours lorsque Caroline arriva à Bois-Mandé et les y trouva malades toutes les deux.

– Mais une fois réunies, s'écria le baron, que sont-elles devenues ?

Minuit sonna en ce moment, et le Diable, posant le doigt sur le front de Luizzi, lui dit :

– Et maintenant, je prends les trente jours que tu m'as donnés.

Un voile s'étendit sur les yeux de Luizzi, mais il ne fut pas tellement rapide qu'il ne crût apercevoir la porte de sa prison qui s'ouvrait, et Caroline conduisant par la main Léonie et madame Peyrol.

LXIII

LE CHÂTEAU DE RONQUEROLLES.

Lorsque le baron revint à lui, il était dans le château de Ronquerolles, dans cette même chambre où, dix ans auparavant, il avait accepté son pacte avec le Diable. Il était seul. Cette fois, il ne fut pas obligé de chercher le souvenir de son passé ; il se représenta à lui, vif, ardent, et comme si ces trente jours qui venaient de s'écouler n'avaient pas duré une minute. Quoiqu'il eût douze heures devant lui, il se hâta d'appeler Satan et il lui dit :

– À nous deux, maintenant ! Mon choix est fait.

– Je t'attends, reprit le Diable ; et, aussitôt que tu m'auras dit ce que tu veux, tu l'auras. Ce sera ensuite à toi à être heureux, si tu le peux.

– Tu vas le savoir, lui dit Luizzi ; mais, auparavant, il faut que tu me dises comment mon innocence a été reconnue, afin que je ne reste pas dans le monde avec cette ignorance qui a failli déjà m'être si fatale.

– Tu es resté en prison dix jours, en voilà vingt qu'on t'a transporté ici. Tout ce temps, tu es resté dans un état d'imbécillité qui fait que personne ne s'étonnera de ce que tu as perdu le souvenir de tout ce qui s'est passé à cette époque ; car on n'a pas de souvenir quand on n'a pas d'idées.

– Mais pourquoi suis-je sorti de prison ?

– Parce que Donezau a été reconnu pour l'assassin du comte de Cerny ; il a été retenu sur le témoignage de Jacques Bruno, qui, poursuivi pour le meurtre de Petithomme, avait échappé jusque-là à la vindicte publique. Traduit en jugement pour un vol qu'il avait commis sur la grande route, il avait caché son nom pour qu'on ne reconnût pas en lui l'assassin du chouan Petithomme. Donezau a eu la maladresse de le reconnaître pour Jacques Bruno, et celui-ci s'en est vengé en le reconnaissant pour l'assassin de M. de Cerny qu'il avait vu tirer sur le comte du taillis où il se tenait caché.

– Enfin, reprit le baron, le crime est arrivé à son juste châtiment, le vice a trouvé sa récompense !

– Tu crois ? dit le Diable avec une expression indicible ; si c'est cette persuasion qui t'a dicté ton choix, regarde !

LXIV

LANTERNE MAGIQUE DU DIABLE.

Aussitôt il sembla que l'un des côtés de la chambre se fût changé en un vaste théâtre sur lequel on jouait un drame dont Luizzi était le spectateur. Et il vit d'abord une nombreuse assemblée d'hommes : quelques-uns étaient assis devant une table et d'autres jetaient des petits billets écrits dans une urne. C'était une élection de députés. Une foule avide était amassée à la porte de cette assemblée : on parlait, on s'agitait, on s'interpellait. On eût dit que l'issue de cette élection était d'un grand intérêt pour toute la ville ; il ne s'agissait rien moins que d'un ballottage entre les deux hommes les plus considérables du pays. Enfin, le scrutin fut fermé, on le dépouilla sans que personne quittât sa place, tant chacun était curieux de connaître le vainqueur, et au bout de quelques heures on proclama comme député de l'arrondissement le baron de Carin, qui ne l'avait emporté que de quelques voix sur M. Félix Ridaire, son honorable concurrent.

– Infamie ! murmura Luizzi.

Et comme si ce mot eût été le signal que donne le machiniste de l'Opéra, la scène changea. Et il vit une prison où était accroupie une femme tenant dans ses bras une enfant prête à mourir, et il reconnut Henriette Buré ; tandis qu'une autre femme, collée aux barreaux de cette loge infâme, accablait d'injures la malheureuse Henriette. Et Luizzi reconnut madame de Carin.

– Horreur ! s'écria-t-il.

Et comme la première fois, la scène changea encore. C'était une église magnifiquement parée. Deux chapelles y étaient tendues de blanc, et l'une d'elles étincelait de bougies, de tentures, d'ornements magnifiques, tandis que l'autre était écussonnée aux armes de marquis. Presque en même temps, deux cortéges pénétrèrent dans l'église. Celui qui se dirigea vers la riche chapelle était celui de Fernand et de mademoiselle Mathieu Durand. Celui qui se dirigea vers la chapelle blasonnée était celui de M. le marquis de Bridely et de mademoiselle Juliette Bricoin, qui portait sur sa robe de vierge le deuil de son grand-père, dont sa mère venait de recueillir, l'immense héritage : le comte de Lozeraie servait de témoin à mademoiselle Mathieu Durand et Edgard du Bergh donnait la main à Juliette.

– C’est assez, c’est assez, dit Luizzi ; et, comme les autres fois, ces paroles firent changer la scène, et alors :

C’était, dans une chambre bourgeoise, un petit souper gourmand ; aux trois côtés de la table, Ganguernet, le vieux Rigot et Barnet soupant joyeusement et servis par la petite Lili, qui était rentrée chez le notaire.

– Honte et dégoût ! s’écria Luizzi.

Et tout aussitôt le théâtre changea encore une fois et représenta une immense galerie, où passait en courant une foule de gens :

Et d’abord M. Furnichon devenu agent de change ;

M. Marcoine, devenu notaire ;

M. Bador, maire de la ville de Caen ;

M. de Lemée, pair de France, nommé rapporteur du budget ;

Le marquis du Val, essayant un habit d’Humann chez une danseuse de l’Opéra ;

Petit-Pierre nommé conducteur de diligence ;

Madame du Bergh offrant de la tisane à son confesseur ;

Madame de Marignon présidant un conseil de charité pour l’éducation des jeunes filles ;

Madame de Crancé au pied du lit de sa fille qui venait d’accoucher, et lui enseignant le devoir de mère envers leurs enfants ;

M. Crostencoupe, nommé par acclamation membre de l’Académie des sciences ;

Pierre, l’ancien valet de chambre du baron, marié à madame Humbert, la garde-malade, et tenant dans la rue Richelieu un riche hôtel garni. Luizzi reconnut ses meubles ;

Louis, devenu cocher particulier de l’empereur de Russie ;

Akabila, retourné dans son pays et ayant repris le trône de son père ;

Hortense Buré, chassant de chez elle une servante qui avait fait un enfant. Tout cela passait, repassait, le sourire aux lèvres, la joie dans les yeux, le calme sur le visage. Puis il sembla tout à coup au baron qu’une musique, si extraordinaire qu’il n’aurait jamais pu s’en faire d’idée quand même il eût assisté aux orgies du bal Musard, commençait une espèce de galop inouï. Alors toutes ces figures se mirent à danser, à courir, à voler : elles allaient, elles venaient. Le plaisir ruisselait de leurs yeux, leur voix était joyeuse : c’était un charme que de les voir tous si légers, si frivoles, si insouciants. Ils passaient et repassaient devant Luizzi, lui souriant, l’appelant ; puis, au

son de la musique, à l'ardeur de la danse, se mêlaient des parfums enivrants, et ce fut un délire, une joie où tous semblaient nager avec délices ; et Luizzi sentait l'activité de tous ces mouvements agiter son corps, les accents fiévreux de cette musique irriter son âme, l'ivresse de ces parfums l'inonder et le pénétrer ; et, comme il allait crier à Satan de faire disparaître cet infernal tableau, il vit tout à coup Juliette, Juliette valsant, Juliette penchée sur un homme dont le visage échappait toujours aux regards de Luizzi… Oh ! que Caroline avait raison lorsqu'elle disait que rien ne pouvait rendre la grâce de cette taille flexible, l'abandon luxurieux de ce corps élancé ! Elle tournait, elle tournait, et sa robe, fouettée par le vent, dessinait les formes fluides et souples de son corps ; ses cheveux volaient autour de sa tête ; son œil, à demi fermé, vibrait et haletait, pour ainsi dire, lançant autour d'elle des regards trempés de volupté ; sa bouche, entr'ouverte, montrait l'émail de ses dents ; ses lèvres frémissaient ; tout son corps semblait tendu dans un paroxysme effréné d'amour, et Luizzi sentait remuer en lui les désirs ardents que cette fille lui avait sans cesse inspirés, lorsque tout d'un coup elle sembla défaillir et se pâmer dans les bras de son danseur ; elle lui échappa, et, au moment de tomber, elle tendit la main vers Luizzi, qui, emporté par un délire insensé, s'élança vers elle… Mais, au moment où sa main allait toucher la main de Juliette, une autre main l'arrêta. Tout disparut, et il vit Caroline à genoux devant lui : elle était pâle, harassée, mourante.

– Armand ! lui dit-elle alors, tu es sauvé !

Le baron releva sa sœur, et, l'ayant longtemps considérée, puis serrée contre son cœur, il lui dit :

– Ah ! c'est toi, n'est-ce pas, Caroline, c'est toi… toi qui m'as sauvé ?

– Oui, c'est elle, lui dit une voix bien connue, et qui fit détourner la tête à Luizzi ; et il reconnut Léonie.

– Oui, ajouta une autre voix, c'est elle qui vous a sauvé, et il reconnut Eugénie.

À l'aspect de ces trois femmes, toutes les terreurs profondes qu'il avait éprouvées, tous les déchirements affreux qu'il avait subis, tous les désirs frénétiques dont il avait été dévoré un instant auparavant, s'effacèrent de son âme. Un calme doux, serein et bienfaisant y succéda, il n'éprouva plus qu'une tristesse vague, une mélancolie qui ne semblait être que le ressentiment d'une douleur qui s'effaçait, et il leur dit :

– Oh ! venez, mes anges, venez, vous qui êtes accourues vers moi, et qui ne m'avez pas abandonné !

– Non, Armand, dit Léonie, ne nous appelez pas ainsi, il n'y a qu'un

ange devant vous, et cet ange c'est Caroline. C'est elle qui, nous ayant trouvées malades dans la misérable auberge de Bois-Mandé, nous a rendu le courage ; c'est elle qui nous a guéries et nous a sauvées toutes deux ; c'est elle qui, lorsque cette pénible tâche était achevée, sachant quels dangers vous menaçaient et ayant appris comment on pouvait vous sauver, n'a pas hésité entre le mépris du monde et la justice ; car moi, Armand, fatiguée de malheur, j'en étais venue à douter si je devais braver l'opinion à ce point d'accuser mon meurtrier du meurtre de mon mari pour sauver mon amant. Mais elle n'a pas hésité, elle, à accuser le criminel pour sauver l'innocent, et elle l'a fait avec un courage bien vertueux : car il lui a fallu braver l'ironie des juges eux-mêmes qui disaient que c'était pour se venger de son abandon qu'elle accusait son époux, et le monde a répété cette calomnie, et elle l'a méprisée ; il a fallu obtenir de Jacques Bruno le témoignage de la vérité ; il lui a fallu ce courage pour sauver un homme qui semblait ne pas pouvoir lui en être reconnaissant, car alors votre raison était perdue, Armand ; mais elle a voulu pour l'insensé ce qui était juste, et, après vous avoir arraché à l'infamie, c'est elle qui vous a arraché à la mort ; c'est elle qui a passé près de vous toutes les nuits, tous les jours, épiant vos gestes, vos paroles, votre souffle.

– Et vous étiez à mes côtés toutes deux, dit Caroline, et vous m'avez soutenue dans cette rude entreprise, et Dieu m'a tendu la main pour me mener jusqu'au but et le sauver.

– Moi ! s'écria Luizzi, à qui revint le souvenir du choix qu'il avait à faire ; moi ! il n'est plus temps, je suis perdu !

– Non ! mon frère, repartit Caroline : et s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire quelquefois, que notre famille soit vouée au malheur et au crime ; s'il est vrai, comme me l'a dit Léonie, qu'une fatalité épouvantable te poursuit.

– Oui ! c'est vrai, dit Luizzi, et elle m'a partout accablé ; j'ai voulu m'appuyer sur toutes les choses de ce monde, et elles se sont toutes brisées dans mes mains, pourries et corrompues qu'elles étaient par le vice ; j'ai voulu savoir la vérité, et la vérité n'a été pour moi qu'un tableau hideux et repoussant ; j'ai tendu la main à tous ceux que j'ai rencontrés, et la main des heureux a déchiré la main que je leur tendais, et la main que je leur tendais a semblé écraser tous les malheureux que j'ai voulu secourir. Ma sœur, ma sœur, je suis maudit !

– Armand, reprit Caroline, n'as-tu donc jamais tourné tes mains vers Dieu ?

– Vers Dieu ? dit le baron.

Et comme ses genoux se ployaient, comme ses mains s'unissaient pour prier, une horloge sonna, et une voix retentissante s'écria :

– L'heure de ton choix est passée, baron, suis-moi !

Tout aussitôt, et comme si les feux d'un volcan l'eussent dévoré en moins d'une seconde, le château de Ronquerolles disparut, et il ne resta à sa place qu'un précipice profond que les paysans appellent le trou de l'enfer. On dit aussi qu'à ce moment on vit s'élever du bord de ce gouffre trois blanches figures : elles montèrent vers le ciel, et l'une d'elles, s'avançant jusqu'au pied du trône de Dieu, pria pour celles qui étaient restées en arrière ; et, quand le Seigneur eut montré qu'elles pouvaient entrer, la vierge pure, la jeune fille coupable et la femme adultère se mirent toutes trois à genoux et prièrent pour l'âme du baron FRANÇOIS-ARMAND DE LUIZZI.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2013

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont :

– Source :

Indiquer ici la source de l'ouvrage

1 Espèce de baquet qu'on accroche aux selles des chevaux.

2 Je suis allée à la fontaine, mon amant m'y a rencontrée, etc.